Marie Elisabeth Walpott
A Bassenheim me possedat


L'ASTREE
DE MESSIRE
HONORE D'VRFE'
Cinquiesme
Partie.
du Roy.
A PARIS,
Chez Robert Fouet, rué S.t Iacque, au Temps & à L'Occasion.

L'ASTREE DE MESSIRE HONORE' D'VRFE',

MARQVIS DE VEROME, COMTE de Chasteau-neuf, Baron de Chasteau-morand, Cheualier de l'Ordre de Sauoye.

O V

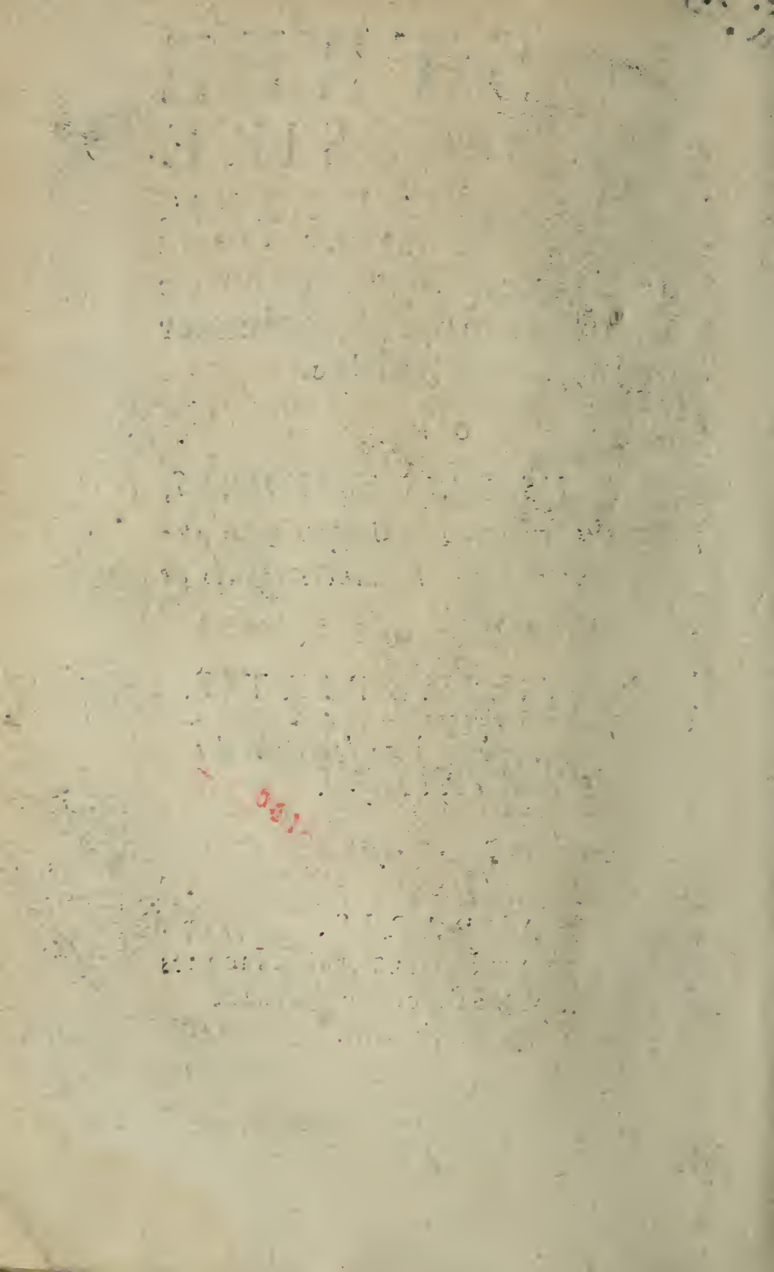
PAR PLVSIEVRS HISTOIRES, & sous personnes de Bergers & d'autres sont deduits les diuers effects de l'honneste amitié.

CINQVIESME PARTIE.

Dediee par l'Autheur à quelques-vns des Princes de l'Empire.

A PARIS,
Chez ROBERT FOÜET, ruë S. Iacques au Temps & à l'Occasion, deuant les Mathurins.

M. DC. XXV.
Auec Priuilege du Roy.





LETTRE DE MONSIEVR DE BORSTEL, GENTIL-HOMME ORDInaire de la Chambre du Roy, Conseiller & Agent prés sa Majesté, pour quelques-vns des Princes de l'Empire.

A L'AVTHEVR.



ONSIEVR,

Voicy vne lettre qui vous est escritte d'Allemagne, par des personnes qui vous

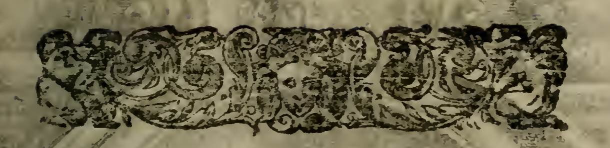
ſont incognuës, auſſi bien que la main de celuy qui vous l'enuoye. I'eſpere neantmoins, ſi elle ne vous eſt agreable à cauſe de ſon ſtyle, qui ſent merueilleuſement la rudeſſe de ſon terrouêr, ny de ſon ſubiet, (attendu que vous n'auez pas beſoin de tirer de ſi loin vos louanges,) que vous en ferez quelque eſtat, pour la qualité & le merite de ceux qui en ſont les Autheurs: Ce ſont la pluſpart, Princes & Princeſſes des plus illuſtres maiſons de la Germanie, au nombre de vingt-neuf, & le reſte, Dames & Seigneurs qualifiez, qui ne ſont pas ſi Amoureux les vns des autres, comme de l'elegance de vos rares eſcrits, dont la lecture leur a donné matiere pour l'eſtabliſſement de leur Academie, & le particulier plaiſir qu'ils y prennent, occaſion de vous en demander inſtamment la ſuitte. Et m'ayans choiſy

*pour vous addresser cette depesche, vous croyans en France où ie fais mon ordinaire sejour : ie m'acquitte de ce deuoir, vous suppliant, Monsieur, de les vouloir fauoriser d'vn mot de responce, àfin que ie leur puisse tesmoigner le soin que i'ay de satisfaire à leurs commandements. Vous en sçaurez auec le temps tous les noms : Et pour moy qu'ils ont voulu honnorer de celuy d'*Alcidon*, ie ne pretends point de qualité plus aduantageuse.*

MONSIEVR, que celle de

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur,
DE BORSTEL.


Qui voudroit te veoir reuestu
Des Ornements que tu merites,
Il faudroit peindre les Charites
L'Honneur, la Gloire & la Vertu.



LETTRE ESCRITTE à l'Autheur.

MONSIEVR,

Ces lignes que vous iugerez aisément n'estre point escrites, ny encores moins conceuës par ceux de vostre nation, vous tesmoigneront d'abbord, le desir & la curiosité de quelques Estrangers, desquels la premiere ambition est de vous cognoistre aussi bien de veuë, qu'ils vous cognoissent desia, par ce rare & diuin esprit, qui esclatte en chasque fueille, voire mesme en chasque ligne de vos inimitables œuures. La secõde de pouuoir faire autant paroistre vn iour, les plaisantes riuieres & contrees de leur pays, sous vos Auspices, que la riuiere du doux-coulant Lignon & la Prouince de Forests se

sõt releuees depuis vos beaux escrits: ausquels seuls l'vne & l'autre doiuent aduoüer qu'elles sont obligees de leur gloire, & de leur vie, de mesme que nous tous, de nos premiers & meilleurs contentemẽts: puisque nous ne croyons point que nous en puissions receuoir, qu'entant que ces magnifiques theatres de beauté, & de chasteté, (c'est à dire vos liures d'Astree) nous en donnent. Aussi a-ce esté à cette seule consideration que nous auons depuis peu changé nos vrais noms, apres en auoir autant fait de nos habits, en ceux de vos ouurages que nous auons iugé les plus propres & les plus conformes aux humeurs, actions, histoire, ressemblance presupposee, parentage d'vn chacun & chacune d'entre nous, pour pouuoir cy-apres tant plus doucement, & auec cette mesme liberté, que nous voyõs comme au vieux siecle d'or, reluire en la vie, & aux actions de vos gentils Bergers & gratieuses Bergeres, nous entretenir seuls en nos pensers, absents les vns des autres, & nous res-

iouïr nous trouuãs par fois ensemble aux festins, & aux assemblees que les fureurs de nos guerres, helas, par trop inciuiles, nous ont encores iusques icy par la grace du Tout-puissant permises. Vous pouuez penser, Mõsieur, que cela ne se fait iamais que nous n'honorions quant & quant vostre memoire & vos merites, & que nous n'aduoüiiõs estre infiniement obligez de nous auoir fourny vne si digne matiere d'honneste resioüissance, mesme parmy tant de troubles & tant d'allarmes, dont nostre patrie, s'en va estre quasi de tous costez accablee. C'est là, où l'vn admire le beau style, l'autre les subtiles inuentions, & vn autre la singuliere methode dõt vous surpassez tous ceux qui se sont meslez d'escrire en semblable subiet deuant vous. Il ne se peut dire de quel excés de ioye nous auõs esté rauis, lors que nous auons veu, & eu entre nos mains la troisiesme partie de vostre Astree, vous estes l'vnique qui en peut comprendre l'infinité, & faire coniecture de l'impatience auec laquelle

nous en attendons la suitte. Nous ne nous croyons pas moins curieux que ceux de vostre nation : & nous ne voudrions point aussi estre estimez moins libres, mesmes enuers ceux desquels la courtoisie cognuë, ne nous peut faire craindre aucun refus. C'est donc, Monsieur, en cette asseurance, que nous vous supplions bien fort, & vous coniurons par la grandeur des merites de cette Astree, que vous nous auez si bien sceu depeindre, & quasi enflãmez d'aimer, & suiure les vertus & dont la gloire vous suruiura à vostre souhait, aussi bien qu'au nostre, autãt de siecles, que le subiet qui l'a fait naistre, vous suruiura en vous accompagnant iusques au cercueil : qu'il vous plaise nous faire veoir le plustost qu'il vous sera possible, la suitte de cette belle Histoire, & ce tant plus que nous auons desia tant de fois, & auec tant d'appetit, leu & releu les premiers Tomes, que nous les sçauons quasi tous par cœur, du moins nous nous faisons forts (s'ils estoient par mal-heur perdus au monde) de les

pouuoir rassembler & mettre parmy nous par le moyen de nos memoires occupees à ce seul subiet, & qui iamais n'en sont lassees n'y rassassiees. Nous ressemblons en cela à l'Erisicthon d'Ouide, qui tãt plus il mãgeoit & tãt plus se trouuoit affamé. C'est (pour vous dire ce qui en est,) vne faim sans cesse, & vne soif qui ne se pourra iamais estancher, laquelle nous trauaillant sans relasche, nous fera vous importuner tant que vous viurez au monde & nous aussi, à ce que ne cessiez iamais de continuer vos nompareilles inuentions, & agreables discours, tant nous en sommes esgalement amoureux & insatiables. Nous nous sommes grandement hazardez en ce que sans vous auoir iamais en riẽ obligé, voire sans vous cognoistre, ou estre cognus de vous, nous nous sommes tant emancipez, que de vous rechercher de cette continuation, & de nous promettre desia, d'obtenir de vous toutes nos pretentions. Neantmoins la cognoissance que nous auons de vostre courtoisie nous don-

ne suiect de passer encore plus outre, & de vous prier (puisque parmy tous ceux de nostre qualité & cognoissance, nous ne croyons point trouuer vn Celadõ tel que celuy que vous nous representez dans vos liures.) que vous daigniez nous faire la faueur de prendre ce nom, & de permettre que d'ores-en-auãt, nous honorions vn Vrfé cõme Celadon parmy nous, & vn Celadon qui iamais ne fut veu, cõme vn Vrfé present. Nous nous sommes tousiours imaginez iusques icy que vostre humeur & vos actions approchoient de si prés celles de Celadon que si ce n'estoient elles-mesmes (ce que nous n'oserions soustenir puisque l'instruction que vous dõnez à la Bergere Astree au frontispice de vostre premiere partie s'y oppose manifestement,) nous les deussions pour le moins croire sẽblables. Cela estant nous n'aurons pas besoin d'vser de grãdes persuasiõs pour vous faire accepter le nom d'vne personne dont vostre vie ne represente pas moins l'idee qu'on la peut lire en vos escrits. Si pourtant nous nous sõmes

abusez en cette creance, & que nous n'ayons deu approfondir ce que vous auez si dextrement sceu desguiser, considerez à quelle extremité nous portera le desplaisir que nous aurons de n'auoir pû trouuer dans tout le monde le vray Celadon que nous auõs tant cherché. Obligez-nous dõc Monsieur, d'adiouster aux contentements infinis, que vos premieres parties, nous ont desia donnez, celuy que nous attendons de leur continuation, & de l'acceptatiõ que vous ferez du nom de Celadon. C'est la faueur qu'esperent de vous ceux, & celles-là, qui en la seule consideration de vos œuures & de vos merites, se sont cõme vos gentils Bergers, braues Caualiers, excellentes Nymphes & gratieuses Bergeres, despouillés de leur serenissimes, tres-illustres & tres-nobles tiltres & qualitez, pour prendre les noms & par fois les habits qu'ils ont iusques à cette heure trouuez dans vos liures inimitables : & qui en cette attente, & pendant qu'ils tascheront d'estendre plus loin vos loüanges (s'il reste quelque lieu qui n'en soit desia remply) se publieront pardes-

ſus tous autres de quelque nation qu'ils ſoient.

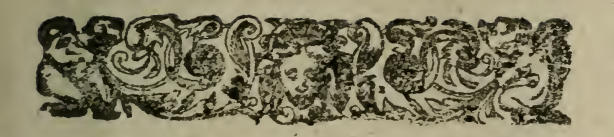
Vos plus affectionnez, amis & amies,

HASEMIDE, THEVDELINDE, GALATHEE, INGIANDE, CLIDAMANT, PARTHENOPE, ALARIC, ADAMAS, BLISINDE, AMIDOR, DIANE, HYLAS, CELIDEE, MEROVE, MECHINE, RITHYMER, SYLVIE, ARISTANDER, PHILLIS, PLACIDIE, DAPHNIDE, MADONTHE, LAONICE, RENAVT, CIRCENE, CLARINE, AIMEE, ASTREE, DORINDE.

Et vos plus humbles ſeruiteurs & ſeruantes,

LISIS, CLEONTINE, ALCIPPE, PALINICE, CELION, BELLINDE, SYLVANDRE, SYLERE, GVYEMANT, MELIDE, MERIL, CLEON, CELIDAS, CARLIS, PARIS, CLARINTHE, AMINTOR, DORIS, ADRASTE.

Du Carfour de Mrccure, ce 1. du mois de Mars, 1624.



RESPONCE de l'Autheur.

VN an apres que vous m'auez eu fait l'honneur de m'eſcrire, voſtre lettre m'eſt tombee entre les mains: pour me faire cognoiſtre, à ce que ie crois, que le Ciel eſt tres iuſte de nous retarder les honneurs qui ſont par-deſſus nos merites. Ce que ie dis ſeulement àfin que l'annee qui s'eſt eſcoulee d'vn mois de Mars à l'autre, ne me ſoit point imputee, à quelque mãquement. Car ie n'aurois pas demeuré ſi longuement à m'acquitter de mon deuoir, & à teſmoigner le reſſentiment que i'ay de l'honneur que vous m'auez fait, ſi pluſtoſt i'euſſe receu ce gage de voſtre bien-vueillance, & de l'eſtime que vous daignez

de faire de ce que i'efcris. I'aduouë que d'abord cette inefperee faueur m'a furpris, & cõme nos yeux inacouftumez à vne grande lumiere demeurent efblouïs, quãd tout à coup ils sõt atteints des plus clairs rayõs du Soleil: de mefme ie me fuis de forte trouué coufus d'vne grace fi grande, & fi peu attẽduë que i'ay eu peine à me perfuader que ce ne fuft vn fõge. Mais, & qui n'en euft fait de mefme en receuant vne lettre enuoyee par vn fi grãd nõbre de Princes, & de Princeffes, de Seigneurs & de Dames, d'vn pays tãt efloigné de celuy de ma demeure, feulement pour me tefmoigner l'eftime qu'ils font de moy, & pour me dõner vn lieu fi honorable en la plus Augufte & celebre Academie de l'Vniuers? Il eft vray que lifant cette lettre, i'ay cẽt fois dementy mes yeux, & me fuis autãt de fois demãdé fi le mal qui m'y eft aduenu depuis quelques mois ne me la faifoit point veoir autremẽt qu'elle eftoit efcritte, & non pas fans raifon: car d'vn cofté ie voyois cet innocent ouurage de mes plus tendres annees

qui se presentoit deuãt mes yeux, tout tremblant de crainte & de doute de soy-mesme: & de l'autre i'oyois le fauorable iugement qu'en faisoient des personnes si releuees, d'vne si eminẽte naissance pardessus le reste des hommes, & d'vne nation encore, de qui la valeur & le courage ayant dés long-tẽps osté l'Empire aux Romains, dispute maintenãt l'honnneur des bõnes lettres auec tous les plus sçauãts de la terre. De sorte qu'auec raison, i'en deuois plustost craindre la cẽsure qu'en attẽdre la loüange: Mais en cecy i'ay esprouué que veritablemẽt les princes sont en terre les images viuantes des Dieux; des Dieux, dis-ie, desquels la grace preuiẽt tousiours le merite, puis qu'il vous a pleu de deuãcer par les vostres, non seulement celuy de mes escrits, mais de toutes mes esperances. Et cette creance m'est demeuree encore plus entiere quand i'ay veu que pour vous rendre conformes à la façon de viure de mes Bergers, vous auez voulu prendre leurs noms & leurs habits, puisqu'Apollon

autresfois voulut bien garder les trou-
peaux d'Admete en cette qualité, &
que preſque tous les autres Dieux
ont bien auſſi quitté le Ciel pour vi-
ure parmy nos Nymphes & nos Ber-
geres: & c'eſt bien veritablement à ce
coup que ie crois mon Aſtree eſtre
paruenuë à ſa perfection. Puis que tãt
de grands eſprits voulans eſtre de ſa
bergerie, il eſt impoſſible qu'ils ne
l'eſleuent au plus haut degré où elle
puiſſe iamais monter. Si bien qu'au
lieu que ie ſoulois auparauant eſtre en
doute des imperfections qui m'y
eſtoiẽt eſchappees, maintenãt aſſeu-
ré de Bergers & de Bergeres de telle
valeur, ie ne puis plus douter qu'à ia-
mais elle ne viue comme l'vn des plus
parfaits ouurages des humains. Et en
cette conſideration ie vois que la per-
fection de toute choſe giſt au retour
qu'elle doit faire à ſon principe, puiſ-
que dés le commencement mes Ber-
gers & mes Bergeres, ayans eſté de
grands Princes & de grandes Prin-
ceſſes, de tres-illuſtres, Seigneurs &
Dames, maintenant vous leur redon-

nez le luſtre que ie leur auois oſté, moy en les faiſant Bergers, & vous en les rendant de Bergers & Bergeres, grands Princes & grandes Princeſſes, comme ils ſouloient eſtre. Puis donc que cette perfection leur vient de vous, comme voſtre ouurage vous eſtes tous obligez de le maintenir en l'honneur ou vous l'auez mis, & d'en faire voſtre fait propre contre ceux qui le voudront raualer du ſuprême honneur où vous l'auez eſleue. Mais à tant de faueurs qu'il vous a pleu me faire, eſt-il poſſible, que la derniere & plus neceſſaire pour m'acquitter de mon deuoir me ſoit maintenant deſniee? Ie ſçay que les Dieux ne ſe veulent point laiſſer veoir aux yeux des mortels, & que l'imprudente Nymphe qui en eut la curioſité fut punie par Iupiter ſelon ſon merite: & que c'eſt peut-eſtre la raiſon pour laquelle vous m'auez caché vos noms ſous ceux de Bergers: mais ie ſçay biẽ auſſi qu'Enee obtint cette grace que ſa mere luy oſta la nuë des yeux qui l'empeſchoit de veoir les Dieux parmy les

ruïnes d'Ilion. Et pourquoy ne puis-ie esperer cette faueur de ceux qui m'en ont desia fait de si grandes, afin que ie puisse dresser mes Autels, mes vœux, & mes sacrifices à ces Diuinitez de la terre, qui sont mes Dieux Tutelaires? I'espere cette grace de vous, & en l'attendant pour ne retarder point d'auãtage la recognoissãce de ce que ie vous dois, i'imiteray ce grand Empereur de qui la pieté dressa l'Autel au Dieu Incognu, & sur cet Autel ie sacrifieray mon obeïssance, en receuãt le nom de Celadon que vous me cõmandez de prendre, & en vous offrant non seulement cette partie d'Astree que vous me demandez, mais tous mes escrits & toutes mes pẽsees. Et ie croy bien que ce n'a pas esté sans vne bõne consideratiõ, que vous m'auez reserué le nõ de Celadõ parmy vous, non pas que ie le merite en la qualité que vous m'escriuez: mais parce que m'estãt proposé, en la personne de ce Berger, de faire veoir la plus pure & la plus veritable affection qui fut iamais, il ne falloit pas aimer, honorer

& reuerer des personnes si remarquables & si pleines de merite que vous estes, auec vne moins entiere ny moins parfaitte affection, que celle que ce nom emporte auec soy. Ie reçoy dõc grands Princes & Princesses, ce tiltre honorable que vous me donnez, non seulement pour ioüyr sous le personnage de ce Berger, des fruits qui naistront d'vne conuersation si douce & d'vne Academie si celebre que la vostre : Mais auec protestation que les seruices de cét Amãt, ne furent iamais plus deuotieusement n'y plus fidelement rendus à sa Bergere, que vous en donneront à l'aduenir ma fidelité & mon affectiõ. Vous serez tous ensemble mon Astrée, & ie trouueray asseurement dans vos perfections tant de suiect d'Amour, d'honneur, & de respect ; que tout ce que Celadon endure dans mes liures, & en papier pour son Astrée, ie le souffriray en effect par le desir qui ne mourra iamais en moy, de vous rendre à tous vn tres-humble & perpetuel seruice:

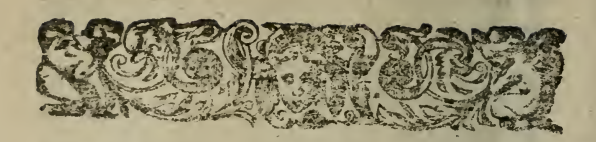
ſi bien que deſormais ie n'auray point d'entretien plus doux que la memoire de ce que ie vous dois, & en cette penſee ie ne demãderay plus à la Renommee la recompenſe de mes ouurages, puis que vous m'aſſeurez qu'ils vous ont pleu, & cela ſera cauſe que ie m'efforceray de rendre telle la ſuitte de ces actions boccageres qu'elle ne dementira point ſon commencement : afin qu'elles ne diminuent rien du contentement que vous en auez receu. La ſuitte que vous me demandez va veoir le iour ſous voſtre protection, & ce ſeroit ſous vos noms ſi i'en auois la cognoiſſance. Quand le bruit des canons ceſſera, & que la douceur de la paix nous oſtera l'eſpee de la main, i'y remettray la plume, pour donner le repos aux deſirs de mes Bergers, & peut-eſtre à la curioſité que cet ouurage aura fait naiſtre en vous. Et cependant ſi ſelon vos ſouhaits, mon cher Lignon, à l'imitation de ce fleuue amoureux d'Aretuſe, ſe peut trouuer vn paſſage par les entrailles de la terre

pour s'aller rendre dans les lieux où se trouuent de si rares Bergers & Bergéres, ie l'estimeray infiniement heureux de couler parmy des Prouinces si fortunees que celles où de si grands Pasteurs commandent. Et ce sera bien alors, si i'ay iamais porté enuie à quelque bon-heur que ie seray enuieux du sien, où pour le moins de n'estre point appellé, comme luy, auprés de vous, ausquels ie iure par les serments qui me sont les plus saints, & les plus inuiolables, que si ie suis iamais si heureux que de cognoistre les veritables noms de ceux à qui i'ay vne obligation si estroitte, ie n'espargneray ny mon sang, ny ma vie pour leur tesmoigner que ie suis,

Souuerains Princes & Princesses,
tres-Illustres Seigneurs & Dames.

Vostre tres-humble, & tres-affectioné seruiteur.
HONORÉ DVRFÉ.

De Chasteau-morand ce 10.
Mars, 1625.



L'AVTHEVR AVX Bergeres de Lignon.

I'Aduouë, ô mes gentiles & discrettes Bergeres, qu'apres m'auoir si longuement tenu compagnie durant l'oisiueté de ces six ou sept dernieres annees, que la paix sembloit vouloir rendre eternelle à tous ceux qui habitoient en cette agreable contrée. Vous auez maintenant raison de vouloir retourner au lieu de vostre naissance, & y ioüyr du repos qu'il plaist au Ciel, de donner à ceux ausquels il est permis d'y passer leurs iours paisiblement, & loing des tumultueux desseins de l'insatiable Ambition. Maintenant, dis-je, que l'on n'oyt retentir de tous costez que les enclumes & les marteaux iour, & nuict employez à forger des Armes & des machines de Guerre. Que tous les attelages qu'on void rouler par les villes, ne sont plus que des Canons effroyables, & que les Alpes au lieu de neige, ne se couurent desormais que de Soldats, qui

comme des deluges viennent furieusement descendans de ces hauts rochers , dans les fertilles plaines de l'Italie , de laquelle il semble que depuis les dernieres moissons les guerets n'ayent esté semez que des dents de ce Serpent, dont les hommes au lieu de l'espy n'aissoient tous armez & prests à combattre, tant nous voyons les Campagnes de tous costez couuertes d'vn incroyable nombre de gens de Guerre. Non , non, mes cheres Bergeres, prenez hardiment le chemin de vostre retour, ie vous en dõne tout le congé que vous sçauriez desirer. Sçachant assez que des naturels si doux, & des ames si paisibles , seroient mal propres en cette saison, & en ce lieu où il n'y a plus de Temples ouuerts que celuy de Ianus, & où l'on a desia changé le fer innocent des Houlettes, des Coutres, & des Charrues, en celuy de Lances, de Flesches, & de Darts homicides, Il est vray qu'à vostre départ, ie vous veux toutes conjurer par les agreables entretiens auec lesquels nous auons faict ensemble couler si doucement les heures plus inutiles, que quand vous serez en vostre heureuse patrie de Forests, & que vous vous promenerez le long des agreables riues de mõ cher Lignon, vous racontiez aux Nymphes, & aux belles Bergeres vos compagnes, auec quel regret ie vis esloigné d'elles, & combiẽ m'est insuportable, la cruelle ordonnance

du Destin qui me bannit si rigoureusement du lieu de ma naissance, Dittes leur que vous m'auez veu ietter cent fois des mortels souspirs qui me partoient du profond du cœur, pour ne pouuoir aller clorre les yeux où la premiere fois ie les auois ouuertz, & rendre le dernier souspir ou en naissant i'auois eu la premiere fois le bon-heur de respirer. Asseurez-les qu'en cette pensée bien souuent vous m'auez oüy estimer heureux celuy de qui le tombeau pouuoit estre fait du mesme bois dont son berçeau auoit esté façonné. Et bref iurez leur ? ó mes gentilles Bergeres que vostre seiour aupres de moy m'a esté tres aggreable, Mais plus pour la memoire que vous m'estes allé renouuellant d'elle, & de ces lieux tant aimez, & où mes tendres années se sont escoulées si doucement. Et affin que vous leur puissiez rendre quelque preuue de la verité de ce que vous leur direz: Promettez leur de ma part, & soyez asseurées que ie ne dementiray point vostre promesse. Que les armes ne seront pas plustost tombées de nos mains, qu'en mesme tem,ps si le Ciel me conserue, ie ne reprenne la houlette pour, auec eux, mener paistre les brebis innoõtes, sans les iamais plus abandonner que ie ne les aye conduittes au repos & à la tranquilité que ie leur ay promise.

Et cependant pour arres de mes veritables promesses, ó mes belles & cheres Ber-

geres, ne soyez point parresseuses, ie vous supplie, de raconter non seulement à tous ceux qui vous voudront ouyr : mais à ces antres & à ces boccages qui m'ont si souuent receus sous leurs solitaires ombrages, & parmy leurs agreables horreurs, les doux entretiens auec lesquels nous auons essayé de tromper la longueur de ces loisirs que ie disois importuns, pour estre trop pleins de trãquilité & de repos. Ce que vous estes d'autant plus obligees de faire, que i'ay appris que l'impatience de ceux, qui n'ont pû attendre vostre retour, a semé parmy les Gaules d'autres discours sous nostre nom, qui veritablement n'estans pas entierement supposez, peuuent toutesfois estre nommez enfans auortez, & tels que ceux ausquels la naissance trop hastee n'a pas donné le loisir de sortir au iour en la perfection qu'ils deuoient naturellement pretendre. L'Ourse, comme vous sçauez, apres auoir fait ses petits, les lesche longuement, & leur donne auec la langue la perfection qu'au point de leur naissance la Nature leur auoit refusee: Les enfantements de l'esprit ne sont gueres differents à ceux de cet Animal : car s'il ne va auec le temps peu à peu polissant ce que tout à coup il a conceu, il y reste tousiours de grandes imperfections, & de remarquables deffauts: c'est pourquoy les maistres en cet art conseillent que la neufuiesme annee

de tels enfans s'escoule dans les secrets & particuliers cabinets de ceux qui en sont les peres. Nos Anciens Gaulois nous ont voulu donner cet enseignement, à ce que nous racontent ceux qui escriuent de leurs coustumes : car ils ne souffroient que leur enfants fussent veus auprés d'eux, n'y en aucune assemblee, qu'ils n'eussent attaints pour le moins la quinziesme annee, ayant honte, disoient-ils, de les laisser veoir en publicq, qu'ils ne fussent capables de soustenir le personnage de leur pere. Et toutesfois cet auorton (tel le doit-on nommer) puis que n'estant pas à terme, il s'est presenté au iour & sans teste, & sans pieds, n'a laissé de rouler parmy le monde, & de se dire mon enfant. Mes cheres filles, vous auez interest en cecy, & vous deuez le desaduoüer pour vostre frere, cõme ie le declare n'estre point mon enfant : mais seulement vne lourde masse de chair, qui n'estoit pas encore seulement bien animee, tant s'en falloit que ce fust vn entier & parfait animal.

Ce sont les prieres que ie vous faits en vous donnant congé. Que si l'affection auec laquelle ie vous ay si soigneusemẽt esleuees vous oblige à m'aimer, priez & conjurez les Dieux Tutelaires de Forests, & particulierement ceux des claires sources de Lignon, des prez & des boccages qu'il arrouse, qu'ils ayent soin de me r'appeller bien-

toſt auprés d'eux, afin qu'en voſtre aimable compagnie, ie puiſſe gouſter les douceurs de la vie que ie vous ay enſeignee.

Extraict du Priuilege du Roy.

LE ROY par ſes lettres patentes a permis à ROBERT FOÜET, Iuré Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer tant de fois qu'il voudra, *les Cinq & Sixieſme parties de l'Aſtree de Meßire* HONORE' D'VRFE'. Et ſa Maieſté par les meſmes lettres, fait tres-expreſſes inhibitions, & deffenſes à toutes perſonnes quelles qu'elles ſoient, d'en imprimer ny vendre, & à tous eſtrangers d'en apporter dans ſes Royaumes & pays, voire meſme d'en tenir d'autre impreſſion que de celles dudit FOÜET, ſous quelque cauſe ou pretexte que ce ſoit pendant le temps & eſpace de dix ans, finis & accomplis, à commencer du iour qu'il aura paracheué d'imprimer chacune deſdites parties. Voulant en outre, ledit Seigneur, que l'extraict dudit Priuilege eſtant mis a la fin ou au commencement de chacun deſdits exemplaires, il ſoit tenu pour deuëment ſignifié, à ce que nul n'ait à y cõtreuenir, ſur peine de quinze cens liures d'amende, & autres portees par leſdites lettres, donnees à Fontaine-bleau, le dixieſme iour de Iuillet, mil ſix cents vingt cinq, & ſignees par le Roy en ſon Conſeil,

LE TELLIER.


Laisse ton burin admirable
Graueur, quitte ce beau Pourtrait,
Scais tu pas que le moindre trait
D'astree, nest pas Imitable?



LA CINQVIESME PARTIE DE L'ASTREE DE MESSIRE HONORÉ D'VRFÉ

LIVRE PREMIER.

PARCE qu'Adamas craignant quelque surprise de Polemas, auoit ordonné aux portes que de tous les estrangers qui y venoient les noms fussent escrits, & le lieu où ils alloient loger: Dés le soir mesme il fut aduerty que Merindor & Periandre, auec Dorinde & ces autres Bergeres &

Bergers estoient en la maison de Clindor: mais parce qu'ils auoient passé auprés d'Amasis la plus grande partie de la nuict, il ne veid que fort tar l'aduis que les gardes de la porte luy en auoient donné. Les noms de ces deux Cheualiers ne luy estoient point incognus, & sçachant bien qu'ils estoient vassaux du Roy des Bourguignons, leur arriuee en ceste saison luy fit soupçõner que ce ne fust pour le seruice de Polemas, & n'eust esté l'heure induë, il eust, sans doute, enuoyé querir Clindor, pour entendre le sujet de leur venuë, & quelle cognoissance il auoit auec eux, qui le conuiast de les loger en sa maison. Toute la nuict il en demeura en peine, & cela fut cause qu'il reposa fort peu, & que le iour à peine commençoit de poindre lors qu'il sortit du lict & enuoya querir Clindor: mais la porte de sa chambre ne fut pas plustost ouuerte, qu'vn ieune Eubage s'y presenta & demanda de parler à luy. Ce ieune homme estoit fort cogneu dans sa maison parce qu'il y auoit esté nourry, & esleué petit enfant,

auſſi-toſt qu'il ſe void ſeul auec luy dãs ſa chambre, Seigneur (luy dit-il) ie viens vous trouuer pour vne affaire qui eſt peut-eſtre de grande importance, & peut-eſtre auſſi ne l'eſt pas. Mais d'autant que ce n'eſt pas à moy à le recognoiſtre, & que ie penſerois eſtre grandement coulpable ſi quelque choſe venoit à ma cognoiſſance, ſans vous en aduertir. Ie ſuis venu le plus diligemment qu'il m'a eſté poſſible, vous faire entendre qu'hyer enuiron ſur les deux heures apres midy, des gens qui ſe diſoient au Roy Gondebaut, vindrent à groſſe trouppe, & à main armee, pour enleuer vne ieune fille, qui s'eſtoit ſauuee ſur les bords de Lignon, entre Iulieu & le Temple de la bonne Deeſſe. Et parce qu'en meſme temps qu'ils l'emmenoient il en ſuruint d'autres, quoy que moindres en nombre: mais beaucoup ſuperieurs en force & en courage, qui la recoururent des mains de ces voleurs, & depuis la conduiſirent en ſeureté en ceſte ville, à ce que l'on m'a dit, auec quelques Bergers & Bergeres, il y eut vn grand

combat entr'eux, auquel en fin ceux qui la vouloient enleuer furent presque tous tuez, & ceux qui eschaperent ce fut à course de cheual.

Or, Seigneur, ie me trouuay de fortune presque en mesme temps sur le lieu, où plusieurs Druydes, Vacies & Eubages, s'assemblerent, pour ne laisser sans l'honneur de la sepulture trois Cheualiers de ceux qui auoient recouru ceste fille, & qui y estoient demeurez morts. Mais d'autãt que de leurs ennemis plusieurs auoient aussi esté tuez, & mesme celuy qui les conduisoit, les Anciens trouuerent bon, pour ne les laisser deuorer aux chiens & aux loups, & ne point aussi infecter l'air, de les brusler, selon la coustume. Et parce qu'en deshabillãt ce chef il me sembla qu'il y auoit quelques papiers dans sa poche, ie pensay que, peut-estre, ce seroit chose d'importance au seruice de la Nymphe: Ie fus curieux d'y mettre la main, & ie trouuay ceste lettre, (dit-il en la luy presentant) qui s'addresse, comme vous voyez, à Polemas. Et depuis cherchant plus particulierement

dans vn ply de son hoqueton, ie trouuay encore celle-cy, (continua-t'il en luy en presentant encore vne, mais beaucoup plus petite.) Ie vins dés hyer au soir: mais les affaires qui vous ont retardé si tard au Chasteau sont cause que ie ne vous les ay pû rendre que ce matin.

Adamas alors prenant ces lettres, & voyant qu'au dessus, il y auoit à Polemas Comte des Segusiens, nostre fidelle amy, iugea bien, tant à cette inscription qu'au cachet que c'estoiēt des lettres du Roy des Bourguignons, & que sans doute il y apprendroit quelques nouuelles d'importance: toutesfois ne luy semblant pas à propos que ce jeune Eubage recogneust la meffiance qu'Amasis pouuoit auoir de Polemas, il n'en fit point de semblant, seulement il loüa sa prudence, sa fidelité, & sa diligence, & l'assura qu'il en feroit rapport à la Nymphe, afin qu'elle en eust memoire pour recognoistre en temps & lieu sa bonne volonté. Apres luy commanda de continuer de mesme en toutes les oc-

casions qui se presenteroient, & sur tout d'estre secret; afin que Polemas n'ẽ fust point aduerty, de peur qu'il ne vint à s'offencer de ce qu'il luy auoit apporté des lettres qui s'addressoient à luy, & qu'il estoit necessaire toutesfois que la Nymphe veist.

Cet Eubage estoit à peine sorty de sa chambre, que Clindor arriua, duquel le Druyde apprit qui estoit Periandre & Merindor, & le subiet qui le conduisoit en ce lieu, parce que Clindor l'auoit appris d'eux dés le soir mesme lors qu'ils luy demanderent aduis de quelle sorte ils deuoient faire pour auoir audience de la Nymphe. Or reprit le Druide tout ioyeux, soudain que ces Cheualiers seront hors du lict, vous ferez chose tres-agreable à Amasis de les luy conduire, & cependant ie luy feray entendre quels ils sont afin qu'elles les reçoiue cõme ils le meritẽt: Et quant à Dorinde, ma Niepce Leonide l'ira trouuer, & luy dira l'heure qu'elle pourra venir au Chasteau, & à ce mot ayant sceu qu'Amasis estoit esueillee il s'en alla la trouuer.

Elle ne faisoit que sortir de sa chambre & vouloit entrer dans son cabinet pour donner ordre à quelques affaires, lors qu'Adamas luy fit entendre tout ce qu'il auoit appris de Clindor, touchant la fortune de Dorinde & le subject de la venuë de Periandre & Merindor, & puis coutinua. Il semble, Madame, que la bonté de Tautates vous enuoye des hommes estrangers pour vous defendre de la meschanceté des vostres, car quelque intelligence qu'il y puisse auoir entre Gondebaut & cet homme de bien de Polemas, si ne faut-il point douter, que ces deux Cheualiers ne vous assistent fidellement encore qu'ils soient vassaux du Roy des Bourguignons: car ayans entrepris pour cette fille ce qu'ils ont fait contre luy, il n'en faut point entrer en doute: mais adjouste la Nymphe, vous parlez du Roy Gondebaut cõme si vous estiez biẽ asseuré qu'il ne fut pas de nos amis, en auez-vous eu quelque plus grande asseurance, que celle que i'ay sceuë, nullemẽt Madame, respõdit Adamas, mais ie iuge par raisõ

qu'il doit estre ainsi, car qu'elle apparẽce y a-t'il que Polemas qui est hõme desprit & qui a tramé ce dessein de loin ne se soit acquis ce Roy, si puissant & qui est à vostre porte, ie l'estimerois le plus ignorant homme du monde s'il auoit fait cette faute: & ie ne croirois pas la faute moindre de vostre costé, si vous ne vous prepariez comme si vous en estiez tres-assuree. Car ie tiens pour certain que ie vous apporte des lettres qui nous en osteront la doute entierement. Et à ce mot il luy tendit la premiere que l'Eubage luy auoit donnee, que la Nymphe considera quelque temps sans dire mot, estonnee de ce tiltre de Comte des Segusiens que l'on donnoit à Polemas, & apres luy demandant qui escriuoit cette lettre & de qui il l'auoit euë. Il respondit ie ne puis dire asseurément de qui elle vient, si ce n'est que le cachet est celuy de Bourgogne, & que le Roy Gondebaut a accoustumé de s'en seruir, car ce Chat, dit-il, auec ce mot, Liberté, me le fait ainsi iuger: & de plus, que ceux qui

ont voulu enleuer cette ieune fille de laquelle ie vous ay parlé & qui ont esté tuez par ces trois Cheualiers la portoient, & a esté trouuee par vn Eubage dans leurs habits qui a esté diligent de me la remettre: Mais, Madame, prenez la peine de la veoir, car ie vous en feray veoir vne autre encore qui, ie pense, nous apprendra bien mieux ce que nous ne sçauons pas. A ce mot rompant le cachet la Nymphe leut telles paroles.

LETTRE DE GONdebaut à Polemas.

NOstre cher Amy, si Clorante, l'vn des chefs de nostre garde, a besoin de vostre ayde, faites luy paroistre l'amitié que vous portez à son Maistre: Il va pour vn affaire qu'il vous communicquera, & qui est de plus d'importance qu'il ne semble pas.

Si Polemas veut que nous le croyons nostre amy, qu'il ne permette pour quelque consideration que ce soit, que ce porteur reuienne sans que nous ayons la satisfaction que nous pretendons de son voyage.

Ie voy bien, reprit Adamas, que cette lettre quoy qu'elle tesmoigne assez la bonne intelligence qui est entr'eux, toutesfois a esté escritte pour estre veuë de chacun, mais Madame, cette autre qui á esté trouuee cachee dans les habits de celuy-là mesme qui auoit celle que vous venez de lire, ou ie me trompe parlera plus clairement, & la Nymphe alors en la prenant, ie ne sçay, dit-elle, qu'elle sera celle-cy, mais il semble que la premiere n'est point trop obscure, puis que Gondebaut ayant cette affaire tant à cœur se contente d'en escrire à Polemas, comme s'il estoit seigneur absolu de mes Estats, & le nomme Comte des Segusiens, tiltre nouueau & qui ne doit

appartenir qu'à celuy qui espousera Galathee. Et puis voyez ce mot, faites luy paroistre l'amité que vous portez à son maistre, & puis cet autre, si Polemas veut que nous le croyons nostre amy, qu'il ne permette pour quelque consideration que ce soit, & ce qui suit, comme si c'estoit à Polemas à permettre ou à defendre quelque chose sans mon sceu dans ces Prouinces, ou que pour l'amitié qu'il luy porte il deust clorre les yeux à ce qui seroit de ma volonté. Et à ce mot elle ouurit le petit billet où ils leurent telles paroles.

BILLET
De Gondebaut à Polemas.

C'Est à ce coup qu'il faut que Polemas soit du tout Comte des Segusiens. Ie viens de sçauoir que Clidamant est mort ; Lindamor grandement blessé, & presque toutes ses

trouppes deffaittes. A ce coup nous verrons si vostre courage esgale vostre ambition: & ce sera en cette occasion que Gondebaut vous tesmoignera qu'il est vostre amy.

O Dieux, s'escria la Nymphe, il n'en faut plus douter, voila la trahison toute descouuerte, quelle force humaine sera celle qui nous en pourra garantir? Le Druyde alors ne iugeant pas que le peu de temps qu'ils auoient à pourueoir à leurs affaires, se deust perdre en pleurs, supplia la Nymphe de faire appeller Galathee áfin qu'elle participast aux conseils qu'il falloit prendre: Et lors qu'elle y fut venuë le Druyde s'addressant à Amasis qui estoit toute en larmes, Madame, luy dit-il, les pleurs ne seichent iamais les pleurs, il faut que ce soit la force de vostre courage qui vous fasse paroistre, non seulement grande en l'estenduë de vostre Prouince, mais en la magnanimité & generosité de vostre ame. Le grand Dieu par moy vous

promet qu'il ne vous delaissera iamais, si vous ne vous delaissez vous-mesmes, & desia ne voyez-vous des faueurs de sa preuoyance, en faisant venir Alcidon & Damon, pour leurs propres interests, tant à propos qu'il semble que vous les y ayez appellez, mais Periandre & Merindor qui sont deux Cheualiers desquels les noms sont assez cogneus par toutes ces contrees pour estre des Principaux de la Gaule Lyonnoise, ne sont-ils pas de mesme arriuez depuis hier au soir, ayans faict vn acte si genereux qu'il ne faut point douter que leurs armes & leurs courages ne s'employent librement à vostre defence. Car Madame, il faut que vous sçachiez que la fille d'Arcingentorix le bon & honnorable Cheualier s'estant sauuee dans vos Estats pour fuyr la tyrannie du Roy des Bourguignons, auoit esté violemment enleuee par quelques solduriers de sa garde, & sans doute eust esté ramenee à Lyon d'où elle estoit sortie desguisee n'eust esté la valeur de ces Cheualiers qui l'ont recouruë & l'ont conduitte

en cette ville pour vous supplier de la receuoir en vostre protection. Il faut donc, Madame, que vous esperiez en la bonté de Tautates & que cependant vous fassiez paroistre qu'Amasis est non seulement Dame de toutes ces belles contrees par succession, mais beaucoup mieux par vertu & par merite. La Nymphe essuyant ses larmes & jettant les bras au col de Galathee, ma fille luy dit-elle, si le Ciel a ordonné que la ruine de nostre domination aduienne en nos iours, pour le moins resoluons-nous de ne rien faire qui soit indigne de nous, ny qui puisse faire iuger qu'elle soit aduenuë par nostre faute, & lors la prenant par la main elle s'en alla dans la chambre de Damon où elle sçauoit qu'Alcidon estoit, & les portes estans fermees Adamas par son commandement prit la parole de cette sorte.

Vous trouuerez peut estre estrange, Seigneurs oyant ce que i'ay a vous dire par le commandement de la Nymphe, que les Dieux qui vous ont enuoyez en FORESTS pour y receuoir

le remede à vos peines, que vous n'a-
uez pû trouuer ailleurs, ſemblent au
contraire vous auoir deſtinez à la con-
ſeruation de cette meſme contree que
ie puis dire ſur toutes malheureuſe, ſi
ſon bon-heur ne luy eſt conſerué par
vos armes, & par voſtre courage. Et
toutesfois il eſt vray qu'Amaſis, &
nous tous, n'auons plus d'eſperance
en la force humaine, ſinon en celle
qui eſt en vous pour nous defendre
d'vne honteuſe & inſupportable ſerui-
tude, & que pluſtoſt qu'endurer nous
voulons tous eſlire & la mort & le
tombeau. Cette grande Nymphe que
vous voyez tant eſtimee & tant hon-
noree par toutes les Gaules, & de qui
la vertu a touſiours eſté ſans reproche
par vn profond iugement du Ciel ſe
veoid reduitte ſur le point non ſeule-
ment d'eſtre deſpouïllée de ſes pays &
de ſes Eſtats : mais encor de ſe veoir
rauir d'entre les bras la Nymphe Ga-
lathee ſa fille, par la plus inſigne tra-
hiſon qui ait eſté faite de nos iours. Il
eſt vray que voſtre arriuee en ce lieu
tant à propos ſans autre deſſein que

celuy que le Ciel a fait nous donne vne tres-asseuree croyance qu'il se veut seruir de vostre vertu pour la conseruation d'vne si bõne Princesse, & pour la punition des meschants qui osent tant iniustement entreprendre contre son auctorité. Ceste action, Seigneur, ne sera pas celle qui donnera le moins de lustre à vostre gloire, lors qu'elle sera racontee par toutes les Gaules: car elle ést accompagnee de toutes les conditions qui la peuuent rendre honorable enuers les personnes d'estime, & de vertu, tant pour son equité, que pour la difficulté qui l'accompagne auec tant de dangers & de perils, que si ce ne sont des courages genereux comme les vostres, il n'y a pas apparence que quelqu'autre la vueille entreprendre.

Il vouloit continuer, mais Damon impatient l'interrompit. Madame, (dit-il se tournant vers la Nymphe) ie vous donne ma foy, & iure au grand Hesus de ne vous abandonner iamais que vous ne soyez hors de ceste peine, & d'employer pour vostre seruice iusques à la derniere

niere goutte de mon ſang contre tous les hommes du monde. Et s'il faut veſtir le harnois pour voſtre defence, ie n'ay bleſſeure qui me retienne vn moment dans le lict. Alcidon reconfirma les meſmes aſſeurances à la Nymphe auec vne telle franchiſe, qu'elle ny Galathee ne les pouuoient aſſez remercier, & ſur ce propos Adamas prenant la parolle, leur fit entendre tout le deſſein de Polemas, & les moyens auec leſquels il pretendoit d'en venir à bout : les grands preparatifs qu'il auoit deſia de longuemain tant dedans que dehors l'Eſtat, les intelligences auec les Princes voiſins, l'authorité qu'il s'eſtoit finemẽt vſurpee dans la contree, les moyens qu'il auoit tenus à ſe rendre maiſtre de toutes les fortereſſes, & à s'attirer la volõté de tous les ſolduriers & Ambactes, & bref qu'ayant deſpoüillé la Nymphe & d'argent & de gens il n'y auoit rien eu qui l'euſt empeſché d'executer ce pernicieux deſſein que la crainte qu'il auoit euë de Clidamant, & de Lindamor. Que maintenãt il ne

falloit plus esperer que cette bride le retint en son deuoir, parce que le Roy des Bourguignons luy en auoit escrit la mort, comme ils pouuoient bien veoir par la lettre qui en auoit esté surprise. Et bref il n'y oublia chose qu'il creust estre à propos de leur faire sçauoir, mais quelque extreme & prompt peril que le Druide leur pûst representer ne fit que leur augmenter la volonté d'embrasser la defence de la Nymphe, & pour joindre la prudence à leur courage, s'enquirent auec quelle seureté elle demeuroit en ce lieu, & quel ordre il y auoit mis, Adamas satisfit à toutes leurs demandes, & les asseura que rien ne leur manquoit que des hommes : car pour des armes il y en auoit quantité de toutes sortes dans le Chasteau. Que pour les munitions il n'y auoit qu'vn mois que les bleds auoient esté couppez, de sorte que les greniers en estoient tous pleins, mais que pour les hommes il ne sçauoit où en prendre, ny de qui se fier. Ie suis d'opinion, dit Alcidon, que pour

aſſembler des gens de guerre ſans que l'on s'en apperçoiue, il faudroit propoſer quelques jeux, & mettre des prix, ſoit à tirer de l'arc, ſoit à l'arbaleſte, car lors qu'ils ſeront icy nous y aurons l'œil, de telle ſorte que nous les retiendrons bien en leur deuoir. Ie croy, Madame adjouſta Adamas que cet aduis eſt tres-bon, car s'il y a des traiſtres, ce ne ſont que des perſonnes de conſideration, n'y ayant pas apparence que Polemas ſe ſoit declaré à d'autres, & nous auons vn pretexte fort bon, car dans ſept iours doit eſtre le ſixieſme de la Lune de Iuillet, iour deſtiné à cueillir le Guy de l'an neuf, nous dirons que vous y voulez aſſiſter pour donner occaſion à pluſieurs d'y venir & vous ſçauez que c'eſt la couſtume que chacun y porte les armes qu'il veut pour honnorer la feſte, & de ceux qui viendront nous choiſirons ceux qui nous ſembleront les meilleurs.

Telle fut leur resolution à laquelle Adamas alla incontinent mettre ordre, & en mesme temps que Clindor arriua qui presenta la Nymphe par le commandement du Druyde Merindor & Periandre. Ils furent receus d'Amasis & de Gallathee auec toute sorte de courtoisie : Et parce qu'ils luy firent entendre qu'ils auoiēt quelque chose à luy dire en particulier, les faisant asseoir aupres du lict de Damon, elle leur dit qu'ils pouuoient parler librement deuant ces deux cheualiers, ausquels aussi biē elle ne cachoit rien : Madame, respondit Merindor, puis que vous le voulez ainsi nous n'en ferons point de difficulté, encore que nous n'ayons charge que de parler à vous seule, mais puis que vous nous le commandez, nous faisons estat de ne le dire qu'à vous, & qu'il vous plaist de l'ouïr auec plusieurs aureilles, & puis il continua ansi.

SVITTE DE L'HISTOIRE de Dorinde.

SI les grands Princes eſtoient exempts des paſſions auſquelles les autres hommes ſont ſubiets on pourroit les eſtimer des Dieux en terre, car ſi leur extreme puiſſance eſtoit accompagnée de ce priuilege, ie ne ſçay en quoy ils ſeroient moindres que les Dieux, & de là vient que les immortels ne voulant que le hommes pour grands qu'ils ſoient ſe puiſſent eſgaler à eux les ſoubmettent comme le reſte des hommes, & peut-eſtre d'auantage, aux paſſions demeſurees qui nous tourmentent. Ie vous repreſente ces choſes, Madame, àfin que quand vous entendrez ce que i'ay à vous dire vous ne blaſmiez les grands Princes deſquels il faut que ie parle ny de foibleſſe ny de peu de vertu, mais que vous eſtimiez que toutes ces choſes ne ſont que des tributs qu'ils payent de leur humanité.

Sçachez donc, Madame, que le Roy Gondebaut ayant jetté les yeux sur vne jeune Dame nommee Dorinde en deuint si esperduëment amoureux que iamais l'affection qu'il auoit portee à Criseide la belle Transalpine n'auoit esgalé la grandeur de cette amour. Cette Dorinde estoit fille d'Arcingentorix l'vne des plus illustres races de la Gaule Lyonnoise; mais comme vne grande beauté est subjette d'estre veuë & aymee de plusieurs, il aduint que quantité de personnes tournerent les yeux & le cœur vers elle, & entre les autres le Prince Sigismond qui depuis peu estant demeuré veuf ne pût s'empescher d'aymer ce que presque chacun admiroit, & toutefois & l'amour du pere & celle du fils fut conduitte si secrettement qu'on demeura long-temps, sans que ny eux l'vn de l'autre, ny autres personnes s'en apperceussent. Mais d'autant que Dorinde, comme ie croy, receuoit l'amour du Prince Sigismond plus fauorablement que

celle du Roy, il fallut en fin que la jalouſie fiſt ſon effect en ces deux grands Princes. Ie veux dire que le pere s'eſtant apperceu de la recherche du fils, & le fils de celle du pere: ny l'vn ny l'autre ne pouuant ſupporter vn tel competiteur, Dorinde fut contrainte de fortifier l'vn des partis, par ſon conſentement. Elle ſe tourna doncques du coſté de Sigiſmond auec vne ſi entiere reſolution que celuy qui manioit cette affaire pour le Roy eut commandement d'elle de n'en plus parler ſi le Roy ne ſe reſoluoit à tenir ce qu'il luy auoit promis: mais d'autant que la promeſſe eſtoit ſuiuie de trop d'importance: Car à ce que i'ay pû entendre, Ardilan (ainſi s'appelloit celuy que le Roy y auoit employé pour engager cette belle fille) luy auoit donnée parolle de mariage, quoy que ce ne fuſt pas peut-eſtre le deſſein de ſon maiſtre. Cet homme voyant toute ſa negotiation en ſi mauuais

terme creut que quelque nouuelle amour en estoit cause, & comme il estoit fin & rusé, il descouurit peu apres l'affection du Prince Sigismond, de laquelle pour sa descharge, il donna soudain aduis au Roy, qui en receut vn si grand desplaisir qu'il faillit d'en arriuer beaucoup de mal-heur en sa maison. En fin le Roy pour se vanger, & d'elle & du Prince son fils se resolut de la faire marier ou de bonne volonté ou par force à quelqu'vn de la Cour, dequoy Sigismond estant aduerty & ne pouuant souffrir qu'on fist vn tel outrage à la personne qu'il aimoit & qu'il honnoroit le plus, il l'alla trouuer dans son logis, car de fortune le pere de Dorinde mourut en mesme temps, & il luy fut permis de sortir de la Cour où elle estoit nourrie auprés de la Princesse Clotilde pour donner ordre aux affaires de sa maison. Il l'alla donc trouuer, dis-je en son logis, & luy faisant entendre la force que le Roy

luy vouloit faire, ils resolurent ensemble de sortir hors des Estats de Gondebaut, & pour n'estre point cognus, de se reuestir d'autres habits, & consulter l'Oracle de Venus, pour sçauoir où ils iroient. Le Prince ne deuoit auoir auec luy qu'vn jeune homme nommé Ceraste, auquel il se fioit grandement: & elle vne fille qu'elle a nourrie il y a long-temps, & de la fidelité de laquelle elle ne pouuoit plus douter. Ceraste deuoit conduire des cheuaux pour tous quatre, en vn certain lieu qu'ils auoient choisy auprés de la ville: Et le Prince auec elle & Darinee, (c'est ainsi que la fille qui la sert se nomme) deuoient sortir, & aller à pied iusques où Ceraste les attendoit. Mais combien est-il mal-aysé de clorre les yeux à vn Amant, à qui la jalousie les tient ouuerts? Le Roy, ou Ardilan, ou plustost tous les deux, auoient mis secrettement des espies autour du Prince & de Dorinde: cela fut cause qu'ils apperceurent que Sigismond alloit vn

soir vers Dorinde, & quoy qu'il n'eust mené auec luy que fort peu de gens, si est-ce que l'vn de ceux qui prenoient garde à ses actions, ne laissa d'entrer dãs le logis, auec les autres, qui ne s'en prirent garde, le pensant estre des domestiques de Dorinde, tant il faisoit l'asseuré. Celuy-cy veid que le Prince parla auec toute modestie & respect à ceste Dame, & qu'au commencement tous ses discours n'estoient que pour se condouloir de la mort d'Arcingentorix, pere de ceste belle fille. Apres parlant vn peu plus bas, il remarqua qu'il estoit en grande colere: car les actions qu'il faisoit des mains & du reste du corps, le luy firent cognoistre, quoy qu'il n'en pûst ouïr vne seule parole, sinon lors qu'il luy donna le bon-soir, qu'il releua de fortune vn peu plus la voix, en proferant ces mots, N'y faillez pas de vostre costé, & asseurez-vous que ie m'y trouueray. Ces paroles furent bien remarquees, & incontinent rapportees au Roy, qui entrant en vne

doute plus grande, donna charge à quelques-vns de ſes plus affidez de veiller, de ſorte les actions de Sigiſmond, qu'ils peuſſent deſcouurir ſon deſſein. Et Ardilan, qui n'aymoit pas beaucoup ce jeune Prince, ſe reſolut de ne point dormir toutes les nuicts, pour en deſcouurir quelque choſe. Il veid donc que le matin Ceraſte eſtoit monté à cheual, & en faiſoit conduire trois par certains ieunes garçons. Il manda ſoudain aux portes, de la part du Roy, de ne le point laiſſer ſortir, & courut cependant en aduertir Gondebaut, qui en meſme temps iugea que ces trois cheuax eſtoient pour le Prince Sigiſmond, Dorinde & Darinee, & que ſans doute ils s'en vouloient aller enſemble. Cela fut cauſe que promptement il commanda de fermer les portes de la ville, & s'en fit apporter les clefs, & en meſme temps fit tendre les chaiſnes en haut & en bas de l'arar, & puis

& puis manda aux Princes Sigismond & Godomar qu'ils le vinssent trouuer. De fortune celuy qui alla vers Sigismond, fut ce prudent & sage Auite, qui auoit esté son Gouuerneur: Mais le commandement du Roy ne pût estre si-tost aux portes que desia Dorinde ne fust sortie, parce que la ville estant fort grande, auant que celuy qui en auoit la charge eust esté d'vne porte à l'autre, elle qui auoit esté diligente plus que le Prince, ou, pour mieux dire, qui auoit moins eu de peine de se cacher, & demesler ses domestiques, estoit desia bien esloignee quand ce commandement fut executé. Lors que le prudent Auite entra dans la chambre du Prince, il cogneut bien que sa presence luy estoit ennuyeuse, & qu'il estoit en peine de mettre son dessein en effect: Car le Roy le luy auoit declaré. Et d'autant que ce sage Gouuerneur aymoit d'vne amour paternelle Sigismond: Seigneur, (luy dit-il le tirant vn peu à part:) Ie viens vous aduertir que vostre entreprise est descouuerte, & que

i'ay plus de regret de ce que le Roy le sçait, que non pas de ce qu'elle est rompue. Et de quelle entreprise, respondit le Prince froidement, voulez vous parler? Si nous estions, repliqua-il, en lieu ou l'on ne pust remarquer si bien nos actions, ie la vous dirois. Le Prince alors qui auoit vne grande creance en la preud'hõmie & fidelité de cet homme, entra à moitié vestu dans son cabinet auec luy. Et lors Auite reprit ainsi la parole, Seigneur, le Roy m'a commandé de vous venir dire de sa part qu'il desire de parler à vous & au Prince Godomar vostre frere, & cependant a commandé de fermer les portes de la ville, & s'en est fait remettre les clefs. Iugez, Seigneur s'il sçait vostre dessein. Mon dessein, reprit le Prince, & quel pense-t'il qu'il soit? Il a opinion, respondit Auite, que vous voulez vous-en aller hors de ses Estats auec Dorinde. Et qui luy a dõné cette opinion? adiousta le Prince. Plusieurs & diuerses cognoissances qu'il en a euës, respondit-il. Car il sçait que vous aymez ceste fille, ie ne

le luy ay pas caché, (respondit le Prince, ny à qui l'a voulu sçauoir. Mais est-il defendu d'aymer dans ses Estats ? Il n'est pas defendu, (repliqua-t'il) mais il a apris encore dauantage, car il a sceu que vous la vouliez espouser. Si cela est, & qu'il soit bon pere, il deuroit me donner, & non pas m'oster ce contentement. Il est vray, (adjousta le sage Auite) si vous estiez vne personne priuee. Mais ne sçauez-vous pas, Seigneur, que comme tout le peuple d'vn Royaume n'est pas à soy, mais au Roy qui le gouuerne: de mesme le Roy est à tout le peuple. Les grands Princes, comme vous estes, ne se marient iamais pour leur seul plaisir: mais pour le bien & la grandeur, ou la seureté de leurs Estats. Auez-vous iamais veu (repliqua Sigismond) sacrifier deux fois vne mesme victime ? Ce n'est pas la coustume, (respondit Auite.) Et pourquoy donc me veut le Roy sacrifier deux fois au bien de ses Estats, puisque desia je le fus quand il me fit espouser la

fille du Roy des Oſtrogots. Ce qui eſt permis aux femmes, le doit bien eſtre aux hommes. Les femmes, la premiere fois, ſe marient par obeïſſance, & la ſeconde par election. Seigneur, (reprit le prudent Gouuerneur) iamais perſonne qui eſt ſubjette à la domination d'vn ſuperieur, ne doit dire, Ie veux, & ie ne veux pas. Cela eſt bon (reſpondit Sigiſmond) pour ceux qui ſont nays ſubjets ſeulement: mais quant à moy ie ſuis nay fils de Roy. Confeſſant (repliqua-t'il) que vous eſtes fils du Roy, vous aduoüez donc que le Roy eſt voſtre pere: Et qu'eſt-ce que l'enfant ne doit pas à ſon pere? Seigneur, permettez-moy de vous dire, que la Loy porte que le pere peut meſme vendre ſon fils en ſa neceſſité. Les Loix (interrompit le Prince) ſont des toiles d'araigne, qui retiennent les petites mouches: mais les groſſes les rompent ayſément. Voyez-vous, mon pere, (car c'eſtoit ainſi qu'il l'auoit touſiours nommé depuis qu'il auoit eſté ſon

Gouuerneur) ie vous en parleray franchement : Il est vray que i'ayme ceste fille, & que iamais ie n'en espouseray d'autre. Or le Roy pense la forcer à des injustes nopces, ie ne le soufriray iamais : Et c'est pourquoy ie vous aduouë franchement que nous auons faict resolution de fuïr la domination d'vn Prince si violent, & ayant si peu d'esgard à l'equité. Et si vous me voulez obliger, comme i'ay tousiours recogneu que c'estoit vostre dessein, facilitez, ie vous supplie, nostre depart : car i'y suis resolu comme à mourir vne fois. Le sage & prudent Auite cognoissant bien qu'il n'estoit pas temps de le presser d'auantage, n'y de luy remonstrer l'erreur qu'il faisoit : Seigneur, (luy dit-il) les choses qui sont prises hors de leur temps, ne viennent iamais à la perfection que l'on desire : Ce dessein que vous auez, vne autrefois se pourroit accomplir : mais maintenant il n'est pas de saison ; car il faudroit pouuoir voler, pour sortir hors d'vne ville dont les portes sont fermees, & où chacun

chacun eſt en garde. Et pour vous monſtrer que ie dis vray, Ceraſte n'a pû ſortir ny vos cheuaux auſſi. O Dieu s'eſcria le Prince! Et que ſera deuenuë Dorinde? A ce mot Ceraſte entra dans le cabinet, & voyant qu'Auite y eſtoit en voulut reſſortir, mais le Prince l'appella. Non non, Ceraſte, venez & parlez librement deuant Auite. Il deſire autant mon contentement que ie ſçaurois faire. Ceraſte alors tout triſte: Seigneur, reſpondit-il, i'ay eſté auec les cheuaux à la porte de Venus, mais on ne m'a point voulu laiſſer ſortir. Et parce que i'ay creu que peut-eſtre l'on ne m'en feroit point de difficulté à celle d'enhaut le Arar, ie m'y en ſuis allé: mais en meſme temps i'ay trouué que l'on la fermoit, & que l'on portoit les clefs au Roy. O Dieu! Et Dorinde? dit le Prince. Seigneur, reſpondit-il, ie n'en ay point eu de nouuelles. Or Ceraſte, allez, reprit le Prince, le plus viſte que vous pourrez en ſon logis, & ſi elle y eſt encores dites luy qu'elle n'en bouge qu'elle n'ait de mes nouuelles, & m'en rende

responſe. Et lors ſe tournant vers le ſage Auite: Mon pere, luy dit-il, ie preuoy que i'auray bien affaire de voſtre bon conſeil. Seigneur, luy reſpondit-il, s'il y en a en moy, ie vous aſſeure qu'il ne vous ſera point eſpargné, & non pas ſeulement le conſeil, mais ny la vie meſme, quãd elle ſera vtile pour voſtre ſeruice. Mais, Seigneur, le Roy vous demande, quelle reſponce luy feront nous? Le Roy, dit-il, me traitte de ſorte, que ie ne ſçay comme ie m'y dois conduire. Souuenez-vous, Seigneur, que vous ſerez touſiours eſtimé de chacun de luy rendre les deuoirs de fils, & que l'abus d'vn autre ne nous peut pas exempter de faire ce que nous deuons. Le grand Tautates, qui eſt le Pere vniuerſel de tous les hommes, eſt grandemẽt partial pour les peres particuliers: Et c'eſt pourquoy il n'y a rien en quoy il promette vne plus grande recompenſe ſur la terre, qu'en l'obeïſſance que l'enfant rend à ſon pere. Souuenez-vous, comme ie vous ay dit ſi ſouuent, qu'vn hõme de bien ne doit pas ſeu-

lement suiure la vertu aux choses qui luy plaisent, & qui sont aysées; mais beaucoup plus aux difficilles, & en celles qui semblent luy rapporter de l'incommodité, & du desplaisir: car autrement les animaux qui se laissent emporter aux sens, & qui n'ont point d'autre lumiere que celle de leur appetit, pourroient estre aussi vertueux que les hommes, puis qu'aux choses qui leur plaisent ils y sont aussi prompts, & plus encore que nous ne sçaurions estre: Mais en ce qui nous contrarie, c'est en quoy nous faisons voir que nous sommes raisonnables, & non pas sensuels. Or, Seigneur ayez deuant les yeux ceste consideration, & dittes, lors que vous irez trouuer le Roy: Ie veux luy rendre ce deuoir & ce respect, encore qu'il contrarie à mes desirs, parce qu'il est le Roy, & qu'il est mon pere: & vous verrez que le Ciel recognoistra par des graces infinies ceste obeïssance & ce respect que vous luy rendrez. Mon pere, reprit Sigismond, ie vous accorde

de faire tout ce que vous voudrez: Mais si le Roy veut marier par force Dorinde, ie vous declare que ie ne le souffriray pas, & que i'ayme mieux rendre à mon pere ce qu'il m'a dõné, qui est la vie, que non pas de souffrir vne telle indignité. Non, non, Seigneur, (respondit le prudent Gouuerneur) le Roy en pourra bien faire semblant: mais en effet il n'oseroit, les loix sont contraires à ceste force. Tant s'en faut (dit le Prince) il se fonde sur vne loy, qui dit, Que le pere ayant promis sa fille à quelqu'vn, s'il vient à mourir auant qu'effectuer le mariage, la fille ne peut disposer autrement d'elle: & si elle se marie à quelqu'autre, ils doiuent estre tous deux remis au pouuoir de celuy à qui le pere l'auoit promise, pour en faire ce qu'il luy plaira. Et qu'a affaire ceste loy auec Dorinde, dit Auite? Beaucoup, respondit le Prince, au moins à ce qu'ils disent: Car Arcingentorix l'auoit promise à Periandre, à Bellimarte, & à Merindor. Elle n'auoit pas faute de marys, repliqua Auite: mais

d'autant qu'il est impossible qu'elle soit donnée à trois, la promesse est nulle. Mais, Seigneur, il faut que vous sçachiez que les promesses dõt la loy parle, sont celles dont il y a quelque chose par escrit: car de celle que l'on dit n'estre que de parole, nous n'en faisons point d'estat: autrement ceste loy causeroit de trop grands abus: car apres la mort d'vn pere, celuy qui le voudroit en espouseroit la fille, en disant, Il me l'auoit promise. Mais, outre cela, i'ay oüy dire que Merindor & Periandre, durant la vie du pere, se sont eux-mesmes desdits de ce mariage, & que Bellimarte estant marié auparauant, auoit failly de l'espouser, n'eust esté que sa femme suruint. Toutes ces promesses ont esté rẽduës nulles du viuant du pere, & l'on en peut bien faire peur à Dorinde & à vous: mais il ne se trouuera point de Iuge qui les approuue. O mon pere, reprit le Prince, que si i'eusse parlé à vous auant que prendre la resolution que i'auois faite de nous en aller, nous en eussions bien pris vne meilleure.

A ce mot Ceraste reuint, qui fit entẽdre au Prince que Dorinde n'estoit plus en son logis, & qu'estant entré dans sa chambre il auoit trouué vne lettre sur sa table, qu'il presenta au Prince. O Dieux! dit-il, & où sera-t'elle allee? Il n'y a point de doute, dit Ceraste, qu'elle est sortie de la ville: car si elle auoit trouué la porte fermee, elle s'en seroit reuenuë en son logis. Auite cependant ayant ouuert la lettre, que le Prince luy auoit remise, ils lurent qu'elle estoit telle.

LETTRE DE DORINDE à la Princesse Clotilde.

NE *pardonnez-vous pas, Madame, à ceste infortunee, à qui son malheur fait cõmettre la faute de vous laisser sans vostre congé? Ie m'en irois la plus perduë de la terre, si ie n'esperois que la bonté & la sagesse que le Ciel a mises en vous, vous ferõt non seulemẽt me remettre ceste erreur, mais vous contraindront encore d'ac-*

cõpagner mõ v⁰yage de quelques larmes de cõpassion : mesme quand vous cõsidererez que la fuitte seulle me reste pour me defẽdre de la violẽce que l'on me veut faire. Helas! Madame, se deuoit-il pas contẽter des trõperies qu'il m'auoit voulu faire, sans adjouster à ceste trahison vne si grande injustice. I'oiray dire, & ie l'espere ainsi; car les Dieux sont trop equitables, que cõme par des injustes nopces il m'a voulu faire sentir son injustice, par vn iuste mariage aussi ils luy osterõt le pouuoir duquel il abuse maintenant. Cependant ie m'en esloigne auec raison, puis qu'estant née libre, il me doit bien estre permis de fuïr vne si cruelle seruitude. Vous iurant par les extremes obligatiõs que ie vous ay, que de tout ce que ie laisse icy, ie ne regrette que la Princesse Clotilde, tant pour m'esloigner de son seruice que pour

la sçauoir en vn lieu où ie crains que les pechez d'autruy ne l'enueloppent, quoy qu'innocente, dans la fureur des chastimens qui leur sont preparez.

Cette lettre, dit incontinent Auite, est tres-bonne pour la descharge de la Princesse, si de fortune Dorinde s'en est allee: & ie suis d'aduis qu'on la garde iusques à ce qu'on sçache d'asseurance la verité: & puis il faut qu'elle soit plustost portee au Roy qu'à la Princesse, pour oster toute sorte de soupçon. Et pour cet effet il faut mettre quelque cachet incogneu, & la reporter où elle estoit, afin que ceux que sans doute le Roy y enuoyra, la trouuent, & la luy portent. Mais cependant, Seigneur, ie suis d'aduis que vous alliez vers Gondebaut sans faire semblant de rien, & s'il demãde à Ceraste où il vouloit conduire ces cheuaux, qu'il respõde que vous vouliez aller courre le Cerf, & qu'il les conduisoit à vn relais: & pour mieux courir ceste feinte, il sera bien à propos que vous preniez vn habit de chasse.

Toutes choses furent faites comme Auite auoit discouru, & Ceraste rapporta la lettre bien cachetee sur la table de Dorinde, cepẽdant que le Prince s'habilla, & incontinent apres s'en alla trouuer le Roy, accõpagné d'vne grande quantité de Cheualiers, qui ayans veu des gens armez plus que de coustume, marcher par la ville, & oyans dire que les portes estoient fermees, s'estoient rangez à son logis pour receuoir ses commandemens, d'autant que sa vertu & sa bonté le faisoient aymer de tous.

Aussi-tost que le Roy le veid en cet habit, il luy demanda pourquoy il estoit ainsi vestu? Pour courre le Cerf, dit-il, Seigneur, & i'estois prest à mõter à cheual, quand Auite m'a fait sçauoir que vous me demãdiez. I'ay opinion, respondit le Roy en sousriant, que vous vouliez plustost courre vne Biche qu'vn Cerf. Le Prince, sans faire semblant de l'entendre: Si mes Veneurs, dit-il, se fussent trompez, il fust peut-estre bien arriué que i'eusse couru l'vn pour l'autre: mais ce n'estoit

pas mon intention. Or, interrompit le Roy, i'ay cõmandé que les portes se tinssent fermees, & que quelques gẽs armez marchassent par les ruës, pour des nouuelles que i'ay euës qui m'ont mis en peine, & desquelles ie vous veux faire part. Et pour cet effect, dit-il, entrons dans ce cabinet: & à ce mot il s'y en alla, & n'appella que les Princes Sigismond & Godomar, & le prudent Auite.

A peine la porte estoit elle fermee, qu'Ardilan y heurta, & Auite, par cõmandement du Roy, alla voir qui c'estoit: Aussi-tost que le Roy le veid, il l'alla trouuer, & le Prince prit bien garde qu'Ardilan parloit au Roy auec vn visage estõné: mais il n'en pût oüir vne seule parole; car il parloit bas. Leurs discours furent assez longs, à la fin duquel il donna vne lettre au Roy, & puis s'en alla. Gõdebaut alors tout enflâmé de colere, cõme l'on pouuoit iuger à la couleur du visage, & à ses yeux, où elle se pouuoit presque lire, se vint r'asseoir en sa chaire, & montrãt la lettre qu'il auoit euë d'Ardilan:

Voicy des nouuelles, dit-il, de vostre chasse, voyons vn peu quel rapport l'on vous en fait: Et lors la tendant au prudent Auite, qui la recogneut bien-tost, il luy commanda de la lire tout haut, ce qu'il fit, adoucissant toutesfois en la lisant, le mieux qu'il pouuoit les lieux qui estoient les plus picquants.

Que vous en semble, Sigismond, reprit alors Gondebaut? n'ay-je pas eu raison quand i'ay dit que vous vouliez courre vne Biche? Auez-vous opinion qu'il y ait vn de vos desseins qui ne me soit cogneu? Pensez-vous que i'aye ignoré la folie de vostre affection, ny iusques à quel terme elle est paruenuë? Et toutesfois, parce que i'ay faict semblant d'estre sourd à ce qu'on m'en a dict, & de n'auoir point d'yeux à veoir ce que tout le monde voyoit, ceste souffrance vous a faict mescognoistre ce que vous me deuez, & ce que vous deuez à vous mesmes. Seigneur, respondit le Prince, quand il vous plaira

d'ouyr mes raisons, sans que vous soyez preoccupé de passion, vous ne me jugerez pas si coulpable que l'on a eu la hardiesse de me depeindre. Il est impossible, reprit Gondebaut, que ie n'aye de la passion pour vne chose qui vous touche si fort: car encore que vos actiõs me fassent paroistre le peu de naturel que vous auez pour moy, ie ne puis toutesfois me depoüiller de celuy que doit auoir vn pere: Mais voyez combien vous estes deceu en ce que vous croyez de ma passion, ie voudrois pour la moitié de mõ Estat que i'eusse le tort, & que vous eussiez la raison. I'aymerois mieux qu'on remarquast en moy de la faute, que non pas en vous: car pour moy i'ay tantost finy le cours que les destinees m'ont donné à viure, & pource qui m'en reste, il importe fort peu quelle opinion l'on ait de moy: mais vous qui ne faites que de commencer la carriere que ie m'en vay finissant, O Sigismond, si vous sçauiez combien la reputation vous importe, vous estimeriez la perte que vous en faites en ceste occa-

ſion, plus grande qu'autre que vous puiſſiez faire de voſtre vie. Seigneur, reprit le Prince, ie ſçay bien que ie ne ſçaurois iamais ſatisfaire à la moindre obligation que ie vous ay: mais quand il n'y en auroit que celle-cy, il faudroit que i'en perdiſſe toute eſperance. Il eſt vray que ie voudrois bien vous ſupplier d'augmenter encore ceſte obligation, en me diſant en quoy i'ay bleſſé ceſte reputation que i'ay touſiours eu ſi chere, afin que i'eſſayaſſe par quelque moyen d'en guerir la playe. Vous auez aſſez de iugement, reſpondit le Roy, pour le cognoiſtre, ſans que l'on vous le die: mais puis que vous deſirez le ſçauoir de ma bouche, n'eſt-il pas vray que vous aymez Dorinde? Il eſt vray, Seigneur, reſpõdit-il, que ie l'ayme: mais ie n'ay iamais creu que ce fuſt vne action honteuſe d'aymer vne belle & ſage fille. Mais, adiouſta le Roy, elle n'eſt pas de voſtre qualité. Si les Roys & les Princes, repliqua-t'il, ne deuoiẽt aymer que des Reynes & des Princeſſes, i'aurois, à la verité failly: mais encore ceſte erreur auroit eſté cõmiſe

par exemple. Encore, reprit le Roy, qu'il fust permis à ceux qui nous ressemblent d'aymer des personnes de moindre qualité, cela toutesfois ne doit iamais passer si auant que l'on les vueille espouser: Car auez-vous opinion que quand ie parlois de mariage à Cryseide, ce fust mon intention? Or quant à moy, dit le Prince, i'aduouë que s'il m'aduient de promettre iamais mariage, ie le tiendray aussi religieusement, que si tous les Druydes de la Gaule m'y auoient obligé. Et quoy, s'escria Gondebaut, vous-voulez donc espouser Dorinde. Ah, Seigneur, respondit froidemẽt le Prince, ce n'est pas ce que ie dis: mais si faict bien que si ie luy auois promis ie le tiendrois, quand ie deurois estre le plus pauure Cheualier de vostre Royaume. Le Roy alors enfonçant son chappeau: Vous ne le luy auez pas promis, dit-il, & ie sçay d'asseurance que cela est. Seigneur, respondit le Prince, on vous a mal aduerty. Il est biẽ vray que ie luy ay dit que si i'estois en ma puissance, ie l'espouserois: Et si

en cela ie n'ay fait paroiſtre le reſpect que ie vous veux rendre, ie m'en remets à vous meſme. Mais ſi vous me permettez que ie me pleigne de vous, ie le feray bien iuſtement auec voſtre congé. O Dieux! interrompit le Roy, vous auez le courage, Sigiſmõd, d'eſpouſer vne fille de ceſte condition, & vous me demãdez en quoy vous auez bleſſé voſtre reputation. Ah! que i'y mettray vn tel remede, que i'empeſcheray bien que ſemblables impertinences n'ariuerõt iamais. Et à ce mot il ſe leua, & luy commanda d'aller en ſon logis, & y attendre ſes commandemens. Le Prince gros de depit partit ſans luy rien repliquer.

Leurs diſcours auoient eſté ſi longs, qu'auant qu'ils ſe ſeparaſſent, le Soleil cõmençoit deſia à baiſſer, & de fortune le Prince ſe retirant en ſon logis, il veid venir le long de la ruë vne grande foule de peuple, qui fut cauſe qu'il s'arreſta, comme ſi le cœur luy diſoit que ce ſeroit peut-eſtre Dorinde, que l'on auroit trouuee, & que l'on ramenoit. Sa doute ne fut pas entieremẽt vraye: car il apperceut Darinee

qu'il recognut plustost à l'habit qu'au visage, d'autant qu'il sçauoit que Dorinde & elle deuoient estre vestuës de ceste sorte. Et elle s'estoit de telle façon sali le visage, pour n'estre cognuë que ie ne sçay cõme ceux qui la prirent l'auoient peu recognoistre. Aussi tost que le Prince la veid, il alla vers elle, la prit par le bras, & d'auctorité l'emmena en son logis. Ceste pauure fille trẽbloit de telle sorte, qu'elle en faisoit pitié à ceux qui la voyoient: mais quand elle fut dans la chãbre du Prince, & qu'auec plusieurs discours de Sigismond elle se fut rasseuree. O Dieux! dit-elle, Seigneur, & que pensez-vous que deuienne ma Maistresse? Et où est-elle, dit incontinent le Prince? Au Pont, respõdit-elle, où vous luy asseurastes que vous-vous trouueriez. Et qui est auec elle, adjousta le Prince? Helas, dit-elle auec les larmes aux yeux, & ioignant les mains, elle est toute seule, & si quelque Deïté de ces boccages n'a pitié d'elle, ie ne sçay ce qu'elle deuiẽdra. Et pourquoy, reprit le Prince, l'as-tu abandõnee? Sçachez, Seigneur,

Seigneur, adjouſta-t'elle, que nous-nous ſommes leuees de fort grãd matin, auons conſulté l'Oracle de Venus auſſi-toſt qu'il a eſté iour, & voyãt que l'heure que vous nous auiez dõnee ſe paſſoit, nous auõs creu que vous eſtiez au pont, où les cheuaux ſe deuoient trouuer: Nous y ſommes allees, & n'y trouuãt perſonne, Madame m'a commãdé de me mettre ſur le chemin par où vous deuiez venir, & de fortune i'ay eſté rencõtré par ceux des mains deſquels vous m'auez oſtee, qui me voyant ſeule & le viſage ſi barbouïllé, au commencement ſe ſont voulu moquer de moy. En fin l'vn d'ẽtr'eux me regardant de plus prés m'a par mal-heur recogneuë, & ſans vous, Seigneur, m'alloient mettre dans des cachots ſi eſtranges que i'eſtois deſia morte de peur: Par les chemins ils m'ont fait pluſieurs demandes pour ſçauoir où eſtoit Dorinde, mais i'ay touſiours dit qu'elle auoit paſſé d'vn autre coſté expreſſément afin qu'aux portes nous ne fuſſiõs recognuës l'vne par l'autre, & qui ne l'ayãt point trou-

uee où nous-nous estiõs dõné le lieu pour nous attendre ie m'en reuenois en la ville la chercher, & de fortune quand i'ay esté à la porte quelques-vns qui nous auoient veuës sortir ensemble m'ont recognuë, & Ardilan qui y estoit auec les clefs de la porte que l'on disoit que le Roy luy auoit donnees m'a fait des reproches incroyables auec des parolles telles contre l'honneur de Dorinde que ie ne les oublieray iamais qu'il n'en soit chastié : mais Seigneur, voyez ie vous supplie, quand la fortune veut ruïner vne affaire comme elle fait auenir toutes les choses qui en ont le pouuoir. Ainsi que ce traistre d'Ardilan parloit à moy de cette sorte vn de ceux qui seruent au Temple de Venus a dit tout haut ce matin, celle-là auec vne autre vestuë de mesme façon est venuë consulter nostre Oracle. Ardilan qui l'a ouy a esté incontinent curieux de sçauoir ce qui nous auoit esté respondu. Ie ne sçaurois pas bien vous le dire, a-t'il repliqué, mais ie me souuiens fort bien ; que l'Oracle

leur a dit qu'en FORESTS ils trouueroient le remede qu'elles cherchoient. I'ay veu qu'en meſme temps ce meſchant eſt party & s'en eſt allé en diligence du coſté de la maiſon du Roy. Mais Dorinde, reprit le Prince qu'eſt-elle deuenuë ? Helas! Seigneur, dit Darinee, que vous ſçaurois-je dire ſinon que ie l'ay laiſſee à ce Pont cachee dans des buiſſons qui ſont delà le ruiſſeau. O Dieux! s'eſcria le Prince , quelque Loup la deuorera. O cruel pere! ſi toutesfois ie te dois encor donner ce nom? Eſt-il poſſible que tu ayes le courage de me faire mourir ſi cruellement , & à ce mot s'eſtant teu auec vn grand ſouſpir , il ſe promena quelque temps par la chambre, & puis ſe tournant vers Darinee il luy commanda de s'en aller en la maiſon de Dorinde auſſi-toſt qu'il ſeroit nuict, & qu'elle n'euſt peur de rien : qu'il voudroit que ſa maiſtreſſe fuſt auſſi bien dans la ville comme elle, & en meſme temps il commanda à

Ceraste de l'y accõpagner sur le soir.

Presque en mesme temps le Prince Godomar & le prudent Auite entrerent dans sa chambre & luy dirẽt l'extreme colere du Roy, ayant sceu qu'il auoit recouruë cette fille d'entre les mains de ceux qui la luy conduisoient. Mon pere, dit le Prince au sage Auite, ie vous prie de dire au Roy qu'il s'asseure que iamais personne ne fera desplaisir à Dorinde, ou à ce qui luy appartient, que ie ne mette la vie pour l'en faire repentir, horsmis le Roy. Qu'il ne troue donc point estrange ce que i'ay fait. Que quant à cette fille elle est aussi asseuree entre mes mains qu'entre celles de ces coquins qui la traittoient si mal. Que quand il la voudra ie la luy meneray. Qu'au reste ie le supplie de ne s'en mettre plus en peine, car c'est moy qui ay fait faire à Dorinde tout ce qu'elle a entrepris. Qu'il m'a empesché de la suiure, mais que s'il aduient quelque mal à cette belle fille, il fasse estat de n'auoir plus de fils en moy : car ie proteste que ie

ne le veux plus estre ! O Seigneur, reprit Auite, est-il possible que la passion ait vne telle puissance sur vous. Ne vous plaist-il pas vous souuenir qui vous estes, & ce que vous-vous deuez? Mon pere, interrrompit le Prince, ie ne sçay plus ce que ie suis, mais ie sçay bien qui ie voudrois estre, Que plûst à Dieu, que la mort m'eust enfermé dans le tombeau de mes peres il y a dix ans. Et lors se promenant à grand pas il demeura long-temps ne faisant de temps en temps que souspirer, de telle sorte qu'il sembloit que l'ame luy dûst partir du corps.

Le jeune Prince Godomar qui aimoit cherement son frere s'approchant du sage Gouuerneur le supplia d'aller vers le Roy pour addoucir sa colere le plus qu'il pourroit, & que luy cependant essayeroit de remettre Sigismond le mieux qu'il luy seroit possible, & cela luy disoit-il fort bas. Ie le dis d'autant que ie crains que le Roy par le Conseil de ce meschant homme d'Ardilan, ne se resolue à quelque violence, si vous n'y pour-

uoyez par vos sages remonstrãces. Auite qui iugea qu'il parloit auec beaucoup de prudence s'y en alla sans rien dire d'auãtage au Prince, de qui la colere estoit paruenuë à vn tel point qu'il ne voyoit presque ce qui luy estoit deuãt les yeux. Lors qu'ils furẽt seuls le jeune Godomar ferma la porte, & puis s'approchant de luy apres auoir fait deux où trois tours sãs parler, en fin il luy dit, Vous croirez bien mõ frere que ie souffre auec vne peine extreme le desplaisir que vous auez: mais ie veux que vous m'obligiez en cecy de vous seruir de moy tout ainsi que vous feriez de vous-mesme, & ne pensez point que ie fasse consideratiõ quelcõque pour quelque seruice que vous vueillez de moy. Sigismond, cõme s'il fut venu d'vn profond sõmeil, tournant les yeux vers Godomar: Mon frere, luy dit-il, pardonnez-moy si ie ne vous responds, car ie suis tant hors de moy pour ces accidents, que ie vous asseure ne vous auoir point entendu. Ie dis mon frere, repliqua Godomar, que ie souffre tant de peine de vostre desplaisir, que ie

vous ſupplie de vous ſeruir de moy en tout ce que vous iugerez que ie puiſſe faire, ſans que vous faſſiez conſideration de perſonne du monde. Mon frere, reſpondit Sigiſmond, ie n'ay iamais attendu de vous de moindres preuues de noſtre amitié. Mais mon frere, adiouſta le jeune Prince, ſi vous ne m'ẽployez en quelque choſe, vous me ferez croire que vous ne m'aimez point: car ie ſçay la peine où vous eſtes, & en quel tẽps reſeruez-vous de vous preualoir de ceux qui ſont à vous, ſi en celuy-cy vous les laiſſez inutiles. Mon frere, reſpondit Sigiſmond, ie vous diray ma peine & puis vous verrez ce que nous y pourrons faire. Vous ſçauez que Dorinde s'en eſt allee, & ſon depart deuoit eſtre accompagné du mien: mais la malice d'Ardilã m'en a empeſché. Cette pauure fille n'auoit pour toute cõpagnie que Darinee, & les Dieux comme vous ſçauez la luy ont oſtee, de ſorte que la voila ſeule dans les bois & la nuict, ſans ſçauoir où aller. Mais ce qui m'afflige encore le plus, c'eſt qu'Ardilan qui a ſceu que l'Oracle luy a reſpõdu qu'en

FORESTS elle trouueroit du remede à ses ennuis, sans doute le dira à Gondebaut. Et luy qui est enragé contre elle, parce qu'elle a preferé mon amitié à la sienne, infailliblement la fera suiure, & ie crains que la rencontrant ils ne luy fassent quelque outrage : Si cela aduient ie iure Hercule, qu'il n'y a respect ny de Roy ny de pere qui m'empesche d'en faire vne si cruelle vengeance qu'il en sera memoire à iamais, & que ce traistre Ardilan doit estre asseuré que quand il se cacheroit dans le centre des Enfers ie luy arracheray le cœur auec les mains. Le jeune Godomar demeura quelque temps sans parler, en fin il dit: Ie preuois mon frere, que tout ce que vous dittes peut bien aduenir, car cependant que i'ay esté auprés du Roy depuis que vous auez esté party, Ardilan y est venu & luy a raconté tout ce que vous dittes de l'Oracle, & soudain i'ay veu qu'apres auoir parlé fort bas, il a fait appeller Clorante l'vn des chefs de sa garde, auquel il a dit quelque chose fort bas, mais auec

vne grande affection, & puis releuant vn peu la voix: Allez, luy a-t'il dit, vous preparer & cependant vostre despesche sera faite & vsez de diligence. Ie iuge suiuant ce que vous dittes, qu'il enuoye ce Clorante pour le subject que vous craignez. Vous sçauez que c'est celuy de tous ceux de sa garde auquel il a plus de confiance, & qui a le moins de consideration au respect qu'il nous doit: De sorte que si vous le trouuez bon ie vous diray ce que ie pourrois faire. Il faut que ie monte à cheual accompagné de quelques-vns de mes amis, & que ie me mette sur ses pas, âfin de m'opposer à la violence qu'il pourroit faire à cette belle fille! O Dieu, mon frere, s'escria Sigismond, puis-je attendre vn si bõ office de nostre amitié? Mais, respondit Godomar, ne m'offencez-vous pas grandement de le mettre en doute? Mon frere (luy dit-il alors en l'embrassant,) pardonnez à ma passion. Ie reçois l'offre que vous me faites, & croyez qu'il n'y a que ce seul moyen pour me conseruer la vie.

Voyons seulement, adjousta Godomar, ceux que ie pourray emmener auec moy, & asseurez-vous que ie garētiray bien Dorinde de leurs mains.

Apres quelques autres semblables discours ils aduiserent de tous les Cheualiers de la Cour ceux qu'ils pourroient choisir qui leur fussent fidelles. Ils en trouuerent neuf, du nombre desquels nous fusmes Periandre, Bellimarte, Ceraste & moy. Et parce que le temps les pressoit ils nous enuoyerent incontinent querir, & sans nous dissimuler en rien leur dessein, nous demanderent si nous voulions y accompagner le Prince Godomar. Quant à Periandre, Bellimarte & moy nous leur respondismes, que non seulement nous l'y accompagnerions, mais que s'il n'y alloit point estans aduertis de l'outrage que l'on vouloit faire à Dorinde, nous sauterions plustost les murailles de la ville que nous ne luy rendissions ce secours. Tous les autres en dirent de mesme, & deslors ils nous commanderent de nous tenir

preſts pour partir dans deux heures auec nos armes, & que chacun de nous s'accompagnaſt d'vn amy aſſeuré, & que de peur d'eſtre deſcouuerts il ſe falloit aſſembler au logis de Bellimarte, d'autant qu'ayant la charge des ſolduriers de la ville, l'on ne trouueroit point eſtrange d'y veoir quantité de perſonnes, & que le Prince Godomar iroit auſſi s'y armer & monter à cheual, ſur tout que ce deſſein fuſt ſecret.

Nul de nous ne manqua à ce qui luy auoit eſté commandé, & le jeune Godomar s'y trouua à l'heure qu'il auoit ditte. Si bien que montant à cheual parce que nous auions ſceu que Clorante eſtoit deſia party auec vne bonne trouppe, nous-nous preſentaſmes à la porte. Mais Ardilan s'y trouua qui voulut ſçauoir où nous allions. Apres Clorante, reſpondit Bellimarte: Mais le Roy, reſpondit Ardilan, ne m'a pas commandé de vous laiſſer ſortir. Godomar alors s'aduançant. Et depuis quand, outrecuidé que vous eſtes, dit-il, eſtes-vous

deuenu le censeur de mes actions, que cette porte soit ouuerte sans plus repliquer, Seigneur, respondit Ardilan, ie ne vous auois pas veu, mais vous ne trouuerez pas mauuais, s'il vous plaist, que sans commandement du Roy ie n'ouure point, puis qu'il me l'a defendu. Ah traistre! dit alors Godomar mettant la main à vne hache d'armes qu'il portoit à l'arçon de sa selle, il faut qu'en vn coup ie te paye de toutes tes perfidies, & en mesmes temps il luy en donna vn si grand coup sur la teste qu'il la luy fendit en deux: Ceux de la porte furent si espouuantez de la mort de cet homme qu'il n'y en eut vn seul qui osast contredire à l'ouuerture que le Prince desiroit, outre qu'estant grandement aymé & honnoré de tous les solduriers & Ardilan hay pour son insupportable arrogance, incontinent les portes furent ouuertes, & Godomar & toute sa suitte sortirent sans difficulté. Aussi-tost que nous fusmes hors du paué la nuict nous prist, mais non point trop obscure,

quoy que la Lune ne parut point encore. Nous vinsmes à ce Pont duquel Darinee estoit partie, mais n'y trouuant personne nous passasmes outre vers le Forests. Ie croy que cent fois nous-nous perdismes par ces montagnes, n'y ayant vn seul de nous qui sceust le chemin de Feurs, où nous voulions aller, & cela fut cause que nos cheuaux commençants de se lasser nous fismes dessein d'attendre le iour au premier village que nous trouuerions, & prendre quelques guides pour ne plus tomber en cette peine. Nous le fismes ainsi que nous l'auions desseigné, & quand nous voulusmes sçauoir où nous estions, ceux du lieu nous dirent que nous-nous estions eslognez de nostre chemin de tout celuy que nous auions fait depuis le Pont, parce que nous auions pris trop à main gauche. Il fallut donc retourner presque sur nos pas, mais par des sentiers si fascheux que le soir nous-nous trouuasmes encore à la veuë de Lyon, dequoy le jeune Prince se desesperoit, craignant

de perdre l'occasion pour laquelle il estoit à cheual. Vne chose toutesfois le consola grandement, c'est qu'au mesme lieu où il fit dessein de passer la nuict pour ne tomber en la mesme faute qu'il auoit faite, il sceut que Clorante auec toute sa trouppe y auoit logé, & qu'il n'estoit party que fort tard, parce que ses cheuaux estoient presque tous deferrez. Et demandant quel chemin il auoit pris, on luy dit qu'il alloit du costé de Feurs. Cela fut cause que le lendemain nous partismes, mais parce que nous auions la mesme incommodité de Clorante & que nos cheuaux se ressentoient vn peu du chemin, il estoit le lendemain fort tard auant que nous fussions en estat de partir. Vne des choses qui en cette incertitude nous contenta beaucoup, ce fut que nous rencontrasmes vn vieux homme qui reuenoit du lieu où nous allions, & marchoit fort viste pour son aage. Le Prince s'addressant à luy, mon pere, luy dit-

il, auez-vous point veu paſſer vne trouppe de gens à Cheual, qui s'en va du coſté de Feurs. Seigneur, reſpondit-il, ie ne l'ay point veuë, mais i'ay bien remarqué le long du chemin qui vient de ce village que vous voyez, le luy monſtrant à main gauche, vn grand trac de cheuaux : Toutesfois, reprit le Prince, vous venez de Feurs & vous ne les auez point rencontrez. Ie ne viens, adjouſta-t'il, que d'vne lieuë d'icy, où i'ay conduit vne jeune fille bien deſolee. Vous verrez, dit le Prince ſe tournant vers nous, que c'eſt celle que nous cherchons. Et lors adjouſta t'il, dittes-moy mon pere, qui eſt celle que vous auez conduitte. Seigneur Cheualier, reſpondit-il, vous n'en ſçaurez rien par moy, car ie ne ſçay ſi c'eſt pour bien, où pour mal que vous la cherchez. C'eſt, dit le Prince pour ſon bien. Si cela eſt, repliqua-t'il le grand Tautates guidera vos pas où elle eſt, ſans que ie vous en die d'auantage : car elle eſt

bien digne d'estre assistee, & il cognoist vos intentions, mais moy à qui elles sont cachees, ie n'oserois vous en dire d'auantage, d'autant que ie serois coupable de tout le mal qu'il luy en aduiendroit, puis qu'elle a esté remise en ma garde. Le jeune Prince admirant la vertu de ce Villageois mettant la main en sa poche luy donna vne piece d'or, & le pria de conseruer en tout le reste de ses iours vne mesme preud'homie. Et passant outre nous ne fusmes pas beaucoup eslognez, que nous trouuasmes la piste de laquelle le bon-homme nous auoit parlé, nous la suiuismes iusques à Feurs, où la nuict nous prenant nous-nous resolusmes de nous y arrester en esperance d'y apprendre des nouuelles de Clorante comme nous fismes: car de fortune il auoit logé au mesme lieu où nous estions descendus. Godomar sceut donc qu'il n'auoit point encor trouué ce qu'il alloit cherchant, qui ne luy fut pas vne petite satisfaction. Le matin apres nous estre enquis du chemin qu'il auoit

auoit tenu. L'on nous dit qu'il auoit passé Lignon, & en effect nous trouuasmes incontinent le train de ses cheuaux que nous suiuismes iusques à vn Carrefour où nous recogneusmes qu'il s'estoit arresté quelque temps. Car sa piste y estoit encor toute fraische. Mais ce qui nous mit fort en peine, ce fut que dans les trois chemins qui abboutissoient à ce Carrefour, nous remarquasmes les pieds des cheuaux qui depuis peu y auoient passé, qui nous fit iuger qu'ils s'estoient separez en trois trouppes. Le Prince genereux & qui desiroit de seruir en ceste premiere occasion son frere selon son goust, fut d'aduis que de mesmesme nous nous missions en trois trouppes, & que chacun prist vne des routtes. Nous en fismes difficulté, ne le voulãt point laisser ainsi seul : mais luy qui le recognût: Non, non, dit-il, vous n'estes venus que pour m'obeïr. I'aimerois mieux la mort que si ie faillois la premiere entreprise que i'ay faitte pour quelque consideratiõ qu'on pûst faire de ma personne. Et

pource, continua-t'il, Bellimarte, Periandre & Merindor auec leur trois amis passeront par ce chemin qui vâ du costé droit de Lignon: Ceraste & ces cinq autres Cheualiers prendront à la main-droitte, sans toutesfois passer le fleuue de Loyre. Et moy, dit-il, auec ces autres six ie repasseray Lignon & prendray à la main gauche, & dans trois iours nous-nous trouuerons tous au pied de ce Temple que vous voyez esleué comme vn escueil au milieu de cette plaine, âfin que nous puissions prendre aduis de ce que nous aurons à faire, & apres nous auoir tous embrassez, il fut le premier à prendre son chemin.

Nous fusmes tous contraincts d'obeïr à ses commandements, quoy qu'auec beaucoup de regret: Toutesfois nous cognusmes biẽ que quelque Dieu l'auoit inspiré: car Bellimarte, Periandre & nostre petite trouppe n'eut pas marché plus d'vne lieuë & demie que nous rencontrasmes Dorinde: mais entre les mains de Clorande qui la vouloit emmener. Le

Ciel fut si fauorable a nostre juste entreprise, qu'encores que nous ne fussions que six, & eux pour le moins quinze où seize, si les deffismes-nous, & leur ostasmes Dorinde: quoy que la victoire nous ayt esté bien chere, car nous y auons perdu le vaillant Bellimarte. Periandre vn germain, & moy vn frere. Toutesfois puis que les Dieux nous ont rendus si heureux que d'auoir peu seruir les Princes, Sigismond & Godomar & cette belle & honneste Dame, nous supportons auec beaucoup de patience le malheur qui nous est arriué. Or Madame, nous auons conduit Dorinde en cette ville qui se vient jetter en vos bras, comme vn asile asseuré. Vous plaist-il pas obliger ces Princes qui en ont tant de soing, & ensemble faire paroistre que vous estes le refuge des innocents?

Merindor finit de cette sorte, & Amasis prenant la parole. Genereux Cheualiers, leur dit-elle, Dorinde par vostre valeur est paruenuë en lieu

où elle ne receura que le mesme traitement que ma fille Gallathee. Et si i'eusse esté informee de la qualité de vos personnes, ie n'eusse pas souffert que ny vous, ny elle eussiez fait autre logis que celuy de cette maison que ie vous offre à tous. Et sur tout ie vous conjure par l'ordre de Cheualerie que vous auez, de me promettre que vous yrez trouuer le Prince Godomar à Mont-verdun, car ie m'imagine que c'est ce Tẽple releué où il a promis de se trouuer: & de le supplier de ma part de nous vouloir faire l'hõneur de venir en ce lieu, où ie meurs d'enuie de luy rendre les seruices qui sont deubs à vn si grand & si genereux Prince. Madame respõdit Periandre, le Prince est trop courtois pour estre si prés de vous sans vous baiser les mains: outre que ie m'asseure, que quand il sçaura que Dorinde est auprés de vous, il voudra pour rendre ce qu'il doit à son frere vous remercier de cette faueur, & vous la recommander encor d'auantage.

A peine auoient-ils acheué ces der-

nieres parolles que Leonide aduertit Galathee que Dorinde, & celles qui l'auoient accompagnee estoient dans la sale. Dequoy Amasis fut si aise qu'elle luy dõna la charge de les aller receuoir, & les luy conduire : ce qu'elle eut tres-agreable. Car ayant desia sceu que Licidas frere de Celadon y estoit elle mouroit d'enuie de parler à luy. Elle y alla donc auec vne bonne quantité de ses Nymphes, qui ne peurent qu'admirer la beauté de ces estrangers, quoy que leurs habits de Bergeres ternisoient vn peu l'esclat de leurs visages. Galathee qui auoit esté informee par Leonide qui estoiẽt Florice, Circeine & Palinice, apres auoir parlé quelque temps à Dorinde s'en vint les trouuer auec tant de courtoisie qu'elles n'en pouuoient point desirer d'auantage. Mais Madonte qui sceut que ces estrangers de sa cognoissance estoient si prés, & mesme Hylas, Licidas, Tircis & Polemon, luy faisant sçauoir l'obligation qu'elle leur auoit à toutes s'y en alla pour les embrasser & carresser. Mais

lors qu'elles la virent auec ces nouueaux habits à peine la recognurent-elles. Il n'y eut vne seule de ces filles qui ne rougist de s'estre mesprise enuers elle, ny vn seul des Bergers qui ne se retirast auec respect, voyant le rang qu'elle tenoit maintenant. Mais Madonthe qui les aymoit cherement & qui desiroit de continuer auec la mesme franchise. Si ie pensois, leur dit-elle, que ces habits fussent cause de vous faire viure differēment de ce que vous souliez. Ie proteste que ie les laisserois à l'heure-mesme pour ne les reprendre iamais. Madame, respondit Licidas, il ne faut pas que vostre courtoisie nous fasse continuer la faute que nostre mescognoissance nous a fait commettre. Tant s'en faut Licidas, adjousta Madonthe, celle-cy se pourroit nommer faute, si des habits me faisoient mescognoistre : car ne suis-je pas la mesme que ie soulois estre? Vous l'estes sans doute, Madame, mais nous ne sommes pas en la mesme erreur que nous estions. Berger, reprit elle, alors si

vous ne me voulez faire vn outrage qui effaceroit toutes les obligations que i'ay aux gentils Bergers & aux belles Bergeres des riues de Lignon, & desquelles ie ne perdray iamais le souuenir, Ie vous conjure tous de viure auec moy, comme vous souliez faire, & lors auec la permission de Galathee, continua-t'elle, ie veux que vous voyez ce que i'allois cherchant ainsi desguisee, & que vous iugiez si i'auois raison. A ce mot prenant Florice d'vne main, & Circeine de l'autre: elle les pria toutes de venir auec elles dans la chambre de Damon. Amasis y estoit encore qui embrassa ces belles filles, & les receut auec vn si bon visage qu'elles en demeurerent toutes grandement satisfaittes. Mais quand elle cogneut Dorinde que Galathee luy presenta, elle en fut bien plus contente que de toutes les autres, pour la cõsideration du Prince Sigismond. Et la menant vers Damõ & Alcidõ voulut qu'ils la recognussẽt.

& la saluassent, comme aussi Madonthe & Daphnide.

Iusques icy, Adraste, ny Hylas n'auoient point parlé: le premier estant demeuré rauy de veoir cette maison paree d'autre façon que nõ pas les cabanes où il auoit esté nourry, & Hylas pour n'y auoir rien en la trouppe qui le piquast. Mais Madõthe qui iusques alors n'auoit point jetté l'œil sur luy, le veid tout à coup. O Dieux! s'escria t'elle Hylas, & ie ne vous ay point encore rẽdu les deuoirs qui sont deubs à nostre ancienne amitié? quelle opinion aurez-vous de moy? Meilleure, respondit-il Madame, que ie n'ay iamais euë. Et toutefois, dit-elle, mon inciuilité ne le merite pas. Vous-vous trompez, Madame, repliqua-t'il froidement, ie fais vn beaucoup meilleur iugement de vous que ie n'ay iamais fait: car il me semble que nous sommes tous deux de fort semblable humeur. Dieu m'en garde Hylas, reprit-elle incontinent, ie ne voudrois pas vous ressembler en l'inconstance. En cela, adiousta-t'il, ne vous y essayez

pas, car vous ne paruiendrez iamais à vne telle perfection. Mais ie veux dire , que quand i'ay le contentement que ie deſire, ie ne me ſoucie guiere de toute autre choſe. Et il me ſemble que vous en faites de meſne maintenant que vous auez trouué ce Cheualier , & ie louë de ſorte cette humeur, que ie vous en eſtime beaucoup d'auantage. Damon qui ne pût s'empeſcher de rire de cette reſponſe, demanda doucement à Madonthe qui eſtoit ce Berger , & l'ayant appris. Gentil Berger, luy dit-il, voulez-vous que ie croye ce que vient de me dire cette belle Dame. Seigneur Cheualier , reſpondit-il , il ne ſçauroit ſortir d'vn ſi bon eſprit , n'y d'vne ſi belle bouche rien qui ne ſoit & bon & beau. Toutesfois , adjouſta Damon , ce qu'elle m'a dit n'eſt guieres à voſtre aduantage. Peut-eſtre, Seigneur vous trompez-vous , repliqua-t'il, la meſme marchandiſe n'eſt pas de meſme prix en toutes les contrees : ce qui ſera quelquefois bien cher en l'vne, ſe donnera à vil prix en

en l'autre. Mais la marchandise, reprit Damon, dont elle dit que vous auez fait vostre emplette ne doit estre gueres chere en quelque lieu que ce soit, & moins entre ces Bergers de Lignon, à ce que i'ay ouy raconter: car elle dit que vous n'estes chargé que d'inconstance. Il me sẽble respõdit froidemẽt Hylas, que si vous estimez cette marchandise mauuaise, vous blasmez grandement ceux de Lignon, ce que vous ne deuez pas faire, veu l'obligation que vous leur auez de vous auoir si bien & si longuement conserué cette belle Dame: Car n'eust esté leur honnesteté & leur courtoisie elle ne se fust pas si longuement arrestée sur les riues de Lignon, & peut-estre si vous ne l'eussiez trouuee icy, vous eussiez encore couru longuement sans la rencontrer. Ie recognois assez cette obligation, respondit le Cheualier, aussi serois ie marry de leur desplaire en chose quelconque: mais tant s'en faut ie pense les obliger en ce que i'ay dit. Ne dittes-vous pas ad-

iouſta Hylas, que l'inconſtance n'eſt gueres chere en ce pays. Il eſt vray reſpondit Damon. Et qu'eſt-ce à dire autre choſe : reprit Hylas, ſinon qu'il y en a grande abondance, car la quantité de quelque choſe pour bonne qu'elle ſoit la fait eſtre à vil prix. Ce n'eſt pas, repliqua Damon, ainſi que ie l'entends : au contraire ie veux dire que ſur les riues de Lignon voſtre marchandiſe n'aura point de miſe, parce qu'il n'y a perſonne qui s'en ſerue. O ſeigneur Cheualier, reprit Hylas ! combien eſtes-vous deceu ſi vous auez cette creãce. Il n'y a lieu en toutes les Gaules où l'on ſçache ſi bien aimer qu'on fait le long du bien-heureux riuage de Lignon. Et c'eſt bien pour cela, adjouſta le Cheualier, que ie croy que l'inconſtance en eſt bannie. Et vous auſſi, s'eſcria Hylas, vous eſtes en cette erreur : & dittes-moy, ie vous ſupplie, n'eſt-il pas vray que pour bien aimer, il faut chãger le plus qu'on peut en l'humeur de la perſonne aimee : Si cela eſt il n'y a par vn Berger qui ne ſoit inconſtant:

car où me trouuerez-vous vne Bergere qui ne la soit. Ah Hylas! interrompit Madonthe, vous sçauez bien que vous parlez cõtre vostre consciẽce. Madame, respondit-il, si ie vous le preuue, ne direz-vous pas cõme moy. C'est, dit Madõthe, ce que ie ne croy pas que vous puissiez faire. Or respondez-moy, adiousta-t'il, vous aduoüez bien qu'Hylas est inconstãt? Si l'on se change tant qu'on peut en l'humeur de la persõne aymee, n'est-il pas vray que i'ay aymé Laonice, Philis, Alexis, Stelle & quelques autres. Ie le croy, respõdit-elle, puis que vous le dittes. Si cela est il faut donc qu'elles ayent esté inconstantes, ou en les aimant ie ne me suis pas changé en elles. Et Lycidas, Corilas & tant d'autres qui ont aimé ces filles, il faut aussi qu'ils soient inconstants, ou en les aimant ils ne sont pas changez en elles: Et de mesme allez comptant tous les autres qui se disent Amants de celles que i'ay aymees, & vous verrez que tous ont pris de ma marchandise. Damon ne se pût empes-

cher de rire de cette concluſion. Mais Hylas, luy dit-il, ſi l'Amant ſe change tant qu'il peut en la perſonne aimee, ce n'eſt pas à dire que l'aimee ſi elle eſt Amante ne prenne l'humeur de celle qui l'aime: Et par ainſi ſi Philis, Stelle, Alexis & les autres ne vous ont aimé, elles n'auront pas pour cela participé à voſtre inconſtance. Elles m'ont aimé il n'y a point de doute, reſpondit Hylas fort froidement: Mais encore ie veux dire, que puis qu'en les aimant ie ſuis demeuré incōſtant, il faut croire qu'elles ſont inconſtantes auſſi, autrement puis que ie les ay aimees, ſi elles euſſent eſté conſtantes, ſans doute ie fuſſe deuenu conſtant. Et par là, Madame, continua-t'il, confeſſez que tous & toutes ſur les riues de Lignon ſont de l'humeur d'Hylas. Pour le moins, repliqua Mandothe, vous ne me preuuerez pas que tous ſoient inconſtants, car quand ie n'aurois point d'autre raiſon pour moy, ie ne ferois que mettre en auant le pauure Adraſte que voila, dit-elle en le montrant

du doigt, car il ne seroit pas en l'estat que nous le voyons s'il auoit pû estre inconstant. O Madame! respondit Hylas, il n'est pas inconstant, parce qu'il est fol.

Damon oyant dire qu'Adraste estoit hors du sens, il en voulut sçauoir plus particulieremẽt le mal-heureux accident, & apres le pleignit grandement. Palemon alors qui auoit escouté sans rien dire tous les discours d'Hylas. Madame, dit-il s'addressant à Madonthe, si la pitié de ce pauure Berger vous touche de quelque compassion, Aydez-nous à supplier la Nymphe Amasis de luy vouloir redonner sa premiere santé. Comment Polemon, respondit Madonthe, croyez-vous que cette guerison soit en sa puissance. L'on nous la fait ainsi entẽdre, Madame, adjousta Palemon, & d'autant que l'essay n'en couste rien, nous vous supplions de vouloir interceder pour ce pauure Berger. Ie m'asseure, dit alors Madonthe, que si cela depend d'elle, elle ne nous le refusera pas. Et lors prenãt

le Berger par la main elle s'en alla vers Amasis qui entretenoit Dorinde. Et an mesme tẽps que Madõthe s'approcha d'Amasis, le sage Adamas reuint de la ville où il auoit donné ordre à tout ce qui auoit esté resolu. Et parce que la Nymphe le veid auec vn visage qui montroit quelque sorte de contentement, elle mouroit d'enuie de parler à luy: mais elle n'osa interrompre Madõthe qui auoit desia commẽcé de la supplier pour le pauure Adraste. Le Druyde qui l'ouït, Madame, luy dit-il, Mandothe a raison, & quoy que cela ne soit pas selon la religiõ des Druydes, toutesfois puisque les Romains y ont aussi institué la leur, c'est vne chose tres-asseuree qu'ils ont accoustumé d'en vser ainsi, & qu'il s'est veu que bien souuent ils guerissent. O Dieux ! dit Amasis puis que cela est ie promets que ie feray tout ce qu'õ voudra pour remettre ce pauure Berger en son premier estat. Le Grãd Tautates, Madame, dit alors Palemõ, vous en vueille rẽdre le loyer. Et moy ie promets encor vn coup, & voue que s'il guerit i'accorderay la pre-

miere chose qui me sera demandee si elle est en ma puissance, & ie le doibs bien faire, puis que le bien que ie possede est en partie cause de son mal-heur.

Le Druyde alors voyant que chacun se taisoit. Madame, dit-il tout haut, s'addressant à la Nymphe, ie viens d'estre aduerty que sept Cheualiers sont arriuez en cette ville, qui demandent des nouuelles du Prince Godomar. Et n'en sçauez-vous point les noms, interrompit Periandre. L'vn d'eux, dit-il, s'appelle Alcandre, & vn autre ce me semble Amilcar. Ceux-là, reprit Periandre, ne sont pas de nostre trouppe, mais ils sont bien de nostre cognoissance & de nos amis. Circeine qui ouït nommer Alcandre, ne pût s'empescher de rougir. Et Florice s'approchant du Druyde, ces deux que vous nommez, dit-elle sont mes freres, & vous me donnez vne des meilleures nouuelles que ie sçaurois receuoir, & peut-estre si nous oyons les noms des autres se trouueroit-il quelqu'vn

quelqu'vn icy qui y auroit autant d'interest que moy. Voicy, dit Adamas, prenant vn papier que ceux de la porte luy auoient enuoyé, où les noms estoient escrits, qui soulagera ma memoire, & lors leur tendant le papier, outre les deux premiers, on y leut: Sileine, Lucindor, Clorian, Cerinte & Belisard. Les estrangeres s'escrierent alors: O Dieux! & quelle bonne fortune est celle-cy? Car, dit Circeyne, Sileine & Lucidor sont mes freres: & Clorian & Cerinte sont freres de Palinice. Permettez-nous, Madame, interrompit Florice s'adressant à Amasis, que nous les allions trouuer: car il y a si long-temps que nous ne les auons veus, que nous aurions trop de regret s'ils s'en alloient sans que nous puissions parler à eux. Non, non, respondit la Nymphe, ie les feray supplier de venir icy, s'ils veulent des nouuelles du Prince qu'ils cherchent, & ie m'asseure qu'estans vos freres, ils ont trop de courtoisie pour ne m'accorder ceste demãde. Madame, adjousta Merindor,

s'il luy plaist me faire l'honneur de nous donner la charge de leur aller faire sçauoir vostre volonté, ie m'asseure qu'ils n'y failliront point. Et en ayant eu le commandement de la Nymphe, ils s'y en allerent ensemble auec Clindor.

Mais ils n'estoient pas à la moitié de la descente du Chasteau, qu'ils les rencontrerent, & iugerent bien que c'estoient eux, encores qu'ils fussent armez, d'autant qu'ils estoient aduertis de leur arriuee. Leur rencontre fut accompagnee de tant de demonstration de bonne volonté, qu'il sembloit que l'amitié entr'eux se fust augmentée de beaucoup depuis qu'ils ne s'estoient veus. Et Merindor leur ayant fait entendre le desir de la Nymphe Amasis, ils prirent le chemin du Chasteau tous ensemble, où ils furent receus des Nymphes & des Cheualiers auec toute sorte de bon visage. Mais qui eust veu les caresses que Florice, Circeine & Palinice firent à leurs freres, eust bien jugé qu'elles y auoient quelque plus grand interest que celuy du parantage.

Apres que ce premier accueil eust esté faict d'vn costé & d'autre : car la Nymphe voulut que ces trois sœurs eussent ce contentement, encor que ce fust en sa presence, Alcandre reuint vers elle, & luy dit: Madame, nous auons charge du Prince Sigismond, qui nous a enuoyez apres le Prince Godomar son frere, de vous asseurer de son seruice: & que si l'occasion se presente qu'il vous puisse rendre preuue de son affection, il s'estimera infiniment heureux de receuoir vos commandemens. Seigneur Cheualier, respondit Amasis, c'est bien vn excez de courtoisie qui faict parler ce genereux Prince de ceste sorte : Mais l'on ne le trouuera iamais estrange de luy, puis que de son naturel il est tellement seruiteur des Dames, que l'on s'estonneroit dauantage si ie n'en receuois pas de semblables courtoisies, puisque ie suis de ce nombre. Aussi nous luy sommes de sorte toutes obligees, que nous ne deuons iamais

nous lasser de l'honorer & de le seruir, comme ie proteste de faire tant que ie viuray. Et puis que vous cherchez le Prince Godomar, ie loué Dieu que vous en sçaurez icy de si asseurees nouuelles, que vostre voyage ne vous sera point inutile. Alors Periandre & Merindor s'approchants, Alcandre sceut où ils le deuoient trouuer le lendemain. Et parce qu'en iettant les yeux par l'assemblee, il veid Dorinde: C'est bien icy, dit-il se tournant vers la Nymphe, que nostre voyage doit receuoir son accomplissement, puis que non seulement nous deuons trouuer le Prince Godomar, au lieu qu'il a dit: mais que desia ie vois Dorinde, qui estoit en effect le subjet principal du depart de ce Prince. Ie m'asseure, Madame, que quand Sigismond en sera aduerty, il ne manquera pas de la vous recommander auec toute sorte d'affection, & qu'il receura vn des plus grands contentemens qu'il eut iamais de la sçauoir entre vos mains. Ie recognois en cela, respondit la Nymphe, que les

Dieux m'ayment plus que ie ne vaux, puis qu'ils me presentent les moyens de luy rendre ce petit seruice, attendant quelque meilleure occasion,

Cependant qu'ils estoient sur ce discours, on vint aduertir Adamas qu'vn Cheualier nommé Ceraste estoit à la porte, auec douze autres tous armez, & qui demandoient d'entrer: Le Druyde le dit tout haut à la Nymphe: mais Periandre & Merindor, qui ouyrent le nom de Ceraste, & qu'il estoit accompagné de douze: Madame, dirent-ils, asseurez-vous que c'est le Prince Godomar, qui a sceu que Dorinde estoit icy. Plûst à Dieu, dit elle, que i'eusse le bon-heur de voir vn si grand Prince en ceste Maison, pour luy pouuoir offrir tout ce qui depend de moy. Nous permettez-vous, dit Periandre, d'y aller? Et cependant vous plaist-il pas de commander qu'ils entrent. Car, sur nostre parole, Ceraste & ceux qui sont en sa compagnie sont vos seruiteurs, & ne viennent icy que

pour vous rendre toute sorte d'honneur & d'obeïssance. Seigneurs Cheualiers, respondit la Nymphe, commandez que tous ceux qui vous plaira entrent: car ie remets tout en vostre disposition. Que si ie pensois que le Prince fust en ceste compagnie, ie ne manquerois de l'y aller receuoir, & luy offrir cet estat, & tout ce qui depend de moy. Adamas oyant l'opinion de ces Cheualiers, enuoya en diligence à la porte pour la faire ouurir, & pour estre aduerty, s'il estoit possible, de la verité. Et cependant que tous les Cheualiers descendoient, il reuint vers la Nymphe, à laquelle il dit: Ie vous asseure, Madame, qu'il semble que Dieu prend en main vostre defence: Voyez les secours inesperez qu'il vous enuoye. Ie croy, si Alcidon & Damon l'appreuuent, qu'il est à propos que lors que ce ieune Prince sera icy, vous luy fassiez entendre la peine où vous estes, tant pour la mort du Prince Clidamant, que pour la perfidie de Polemas: Car il ne faut point entrer en

doute que l'intelligence que ce meſchant peut auoir auec Gondebaut, l'empeſche de vous aſſiſter, puiſque l'action qu'il a faite de tuer Ardilan au ſortir de la porte, monſtre bien qu'il ayme mieux ſon frere que ſon pere. Pour moy, reſpondit la Nymphe, ie me conduiray tout ainſi que vous le voudrez. Et s'approchant de Damon & d'Alcidon, commanda au Druyde de leur dire ce qu'il auoit propoſé, & l'ayant entendu ils en firent vn meſme iugement, & conſeillerent la Nymphe de s'obliger ce Prince le plus qu'elle pourroit: car aſſeurémẽt Sigiſmond ayant prés d'elle deux perſonnes qui luy eſtoient ſi cheres, il ne falloit poit douter qu'il ne la ſecouruſt, ſi elle auoit affaire de luy.

Cependant qu'ils parloient de ces choſes, & que l'on mettoit le meilleur ordre qu'on pouuoit dans le Chaſteau, pour y receuoir Godomar, tous ces Cheualiers arriuerent prés de la porte de la ville, dans laquelle

le Prince estoit desia entré sans se vouloir faire cognoistre : Mais lors qu'ils le rencontrerent, la joye des vns & des autres fut si grande, qu'il luy fut impossible de se tenir plus longuement couuert : car ils coururent tous luy baiser les mains auec tant d'affection & de respect, que chacun cogneut que c'estoit le Prince Godomar: dequoy la Nymphe fut incontinent aduertie par ceux qu'Adamas y auoit enuoyez, dont elle receut vn excessif contentement. Et en mesme temps Adamas, par son commandement, l'alla receuoir: Et elle accompagnee de Galathee, de Madonthe, de Dapnide, de ses Nymphes, de Dorinde, & de toutes ces estrangeres, s'en alla l'attendre à la porte du Chasteau, où elle ne fut pas plustost, que le Prince, auec toute sa troupe y arriua: mais auec vne telle majesté, qu'il paroissoit bien d'estre le Maistre de tous ceux qui estoient autour de luy.

Aussi-tost qu'il apperceut les Nymphes, il mit pied à terre, & se faisant

desarmer la teste, il parut si beau, qu'il attira sur luy les yeux de toutes les Dames, & prenant vn chappeau s'en alla saluer Amasis auec vne telle grace, que chacun en demeuroit rauy. Apres quelques paroles de ciuilité, ausquelles Amasis respondit de mesme auec toute sorte de respect, il s'adressa à Galathee, qu'il iugea bien estre sa fille, aux marques que l'on luy en auoit desia donnees, & les asseura toutes deux de son seruice. Ie viens, dit-il, Madame, vous rendre le deuoir auquel tous Cheualiers vous sont obligez. Et pour vous asseurer de plus, que le Prince Sigismond & moy sommes vos seruiteurs, & tous ceux qui dependent de nous, dont en voicy vn bon nombre, que ie vous offre, à condition que nous vous defendrons des hommes qui voudroient vous nuire. Et vous, dit-il en sousriant, nous garantirez des outrages que nous pourrions receuoir de la beauté de ces Dames que ie voy autour de vous. Seigneur, respondit la Nymphe pleine de contentement, si

la defence que vous entreprenez pour nous, n'est pas plus mal-aysee que celle que vous nous proposez, le hazard n'en sera pas grand: Toutesfois, dit-elle d'vn visage riant, puisque les genereux Cheualiers sont obligez de prendre la protection des Dames, nous acceptons, ma fille & moy, l'offre que vous nous faittes, & vous supplions de vous en souuenir, sans nous obliger à vous defendre des outrages que vous preuoyez: car il seroit honteux qu'vn Prince si vaillant & genereux, recourust pour son asseurance à des Dames si foibles & si peu courageuses que nous sommes. A ce mot Dorinde se vint jetter à ses pieds, pour le remercier de la peine qu'il auoit prise pour elle, (car la Nymphe Amasis luy en auoit dit quelque chose) le suppliant de ne la vouloir point abandonner. Le Prince la voyant vestuë de ceste sorte l'eust presque m'escognuë, si elle n'eust parlé: mais la cognoissant plustost à la parole qu'au visage, il la releua gracieusement, & l'ayant salüee,

Ma belle fille, luy dit-il, le Prince Sigiſmond a tel ſoin de vous, qu'il ne faut point que vous doutiez que pas vn de ceux qui dependent de luy vous abandonne iamais. Et de plus, vous eſtes entre les mains de ceſte grande Nymphe, qui vous fera l'honneur de vous prẽdre en ſa protection, comme i'ay charge de l'en ſupplier de la part du Prince Sigiſmond mon frere. Voſtre vertu & voſtre merite l'obligent à vous aymer, & nous de vous aſſiſter en tout ce que nous pourrons. A ce mot ſe tournant vers Amaſis, il luy dit tout haut: Le ſujet, Madame, de mon voyage, & qui m'a faict veſtir ces armes, n'eſt que la defence de ceſte belle fille, & pour vous ſupplier tres-humblement de luy permettre qu'elle puiſſe demeurer en aſſeurãce dans vos Eſtats, tant que la fortune la voudra tenir eſloignee de ſa patrie: Et en eſchange le Prince Sigiſmond mon frere & moy, vous offrons nos perſonnes & celles de nos amis, pour vous ſeruir en toutes ſortes d'occaſions. Seigneur, reſ-

pondit la Nymphe, non seulement ie reçois ceste belle Dame dans mes Estats, pour son merite, & pour sa propre vertu : mais de plus, à la consideration de deux si grands Princes, ie luy donne la mesme puissance que i'y ay : vous asseurant que ie l'auray en la mesme consideration que i'ay ma fille Galathee. Apres les remerciemens tels qu'en semblables asseurances on a accoustumé de faire, Alcidon salua Godomar, qui sçachant par Adamas quel il estoit, le receut auec tant d'honneur, & auec vn si bon visage, que dés ce iour-là, ce ieune Prince acquit entierement l'affection de ce gentil Cheualier.

En fin Godomar, apres plusieurs autres semblables discours, fut conduit en son appartement, où les Nymphes le laisserent pour se desarmer & rafraichir : car la chaleur estoit extrême, & cependant qu'on luy ostoit les armes, il raconta à Periandre & à Melindor, que depuis qu'ils s'estoient separez le iour auparauant, il auoit longuement marché sans

rencontrer personne. En fin, disoit-il, nous arriuasmes sur le midy au sommet d'vn petit tertre, d'où l'on pouuoit descouurir toute ceste belle plaine, iettant les yeux de costé & d'autre, le plus curieusement qu'il nous fut possible, nous apperceusmes en fin, presque à demie lieuë de là, vne troupe de gens à cheual, que nous creusmes estre celle de Clorante, cela fut cause qu'apres auoir bien remarqué le chemin qu'il nous sembloit qu'il alloit tenant, nous nous mismes sur sa piste: & quelquefois au trot, & bien souuent au galop, nous vsames d'vne telle dilligence, qu'vne heure apres nous les atteignismes en passant vn petit ruisseau, où ils laissoient boire leurs cheuaux. Nous trouuasmes que c'estoit le Lieutenãt de Clorãte, auec quinze ou seize cheuaux. Nous apprismes de luy qu'ils s'estoient separez au mesme lieu où nous en auions faict autant, & pource qu'ils nous dirent qu'ils auoient commandement de se trouuer le soir mesme au carrefour d'où ils estoient partis

pour se rassembler, ie pensay qu'il estoit à propos de ne point abandonner ceux-cy, puisque si de fortune l'vne des autres troupes rencontroit Dorinde, nous la trouuerions au rendez-vous qu'ils s'estoient donnez. Sans donc me faire cognoistre à eux, l'vn des miens leur dit que le Roy nous ayant faict partir pour le mesme sujet qu'eux, nous pensions que nous ne pouuions mieux faire que de demeurer ensemble, pour nous ayder les vns les autres si l'occasion s'en presentoit. Ils en furent bien ayses, & ainsi nous marchasmes le reste du iour ensemble, & sur le soir nous prismes le chemin du carrefour, où nous trouuasmes Ceraste, qui auoit faict la mesme rencontre que nous auions euë, & qui me raconta comme Clorante auoit esté tué, & presque toute sa troupe, ainsi qu'il auoit sceu par les blessez qui s'estoient sauuez, & que Dorinde en estoit cause, & qu'il falloit de necessité que ce fust la troupe de Bellimarte qui eust fait ceste heureuse rencontre. Vous pouuez croire

que le Lieutenant fut bien eſtonné de cet accident; & parce qu'il a du courage, & que ie le voyois reſolu d'aller apres celuy qui auoit recouru Dorinde, ſçachant meſme qu'ils n'eſtoient que fort peu de gens. Ie luy dis, me deſcouurant le viſage: Ne ſoyez point en peine de faire la vengeance de Clorante; car c'eſt moy, ou pour le moins des perſonnes qui ſont à moy, qui ont retiré de ſes mains vne fille innocente: Et dittes au Roy que Godomar ſon fils l'a faict, & que i'en vſeray touſiours ainſi, toutes les fois que ie trouueray quelque Dame oppreſſee. Que s'il s'en plaint, dittes luy que la qualité de Cheualier qu'il m'a donnee m'oblige à ceſte defence, & qu'il ſe pleigne de luy-meſme, ſi ceſte action luy deplaiſt, m'ayant fait naiſtre ſon fils, c'eſt à dire auec trop de courage, pour ſouffrir qu'vne femme ſoit outragee en ſa preſence, ſans luy donner ſecours.

Ces ſolduriez furent tellement eſtonnez de me recognoiſtre, & de

m'ouyr tenir ce langage, qu'ils fu-
rent prests de se mettre tous à la fuit-
te : En fin m'estans venus rendre
l'hõneur qu'ils me deuoient, ils s'ex-
cuserent aux mieux qu'ils purent, &
ne furent iamais si ayses, comme ie
croy, que quand ie leur donnay con-
gé de s'en aller. Pour ce soir là ils
n'allerent qu'en la ville où nous
auions couché, parce que leurs bles-
sez s'y estoiẽt retirez: mais ie m'asseu-
re qu'aujourd'huy ils en rapporte-
ront les nouuelles à Gondebaut, qui
sera bien, sans doute, vn peu en cole-
re contre moy : mais lors qu'il sera li-
bre de passion, il iugera que nous
auons faict ce que doiuent des Che-
ualiers d'honneur. Quant à nous, lors
que ces gens furent partis, parce qu'il
estoit desia fort tard, nous logeasmes
assez prés de là, en vn lieu qui s'ap-
pelle Ponsins, à ce que l'on nous dit,
& où nous apprismes tout au long le
combat que vous auiez eu contre
Clorante, & mesme qu'il en estoit
mort trois des vostres, dont ie receus
vn extrême desplaisir : & que depuis

vous auiez conduit Dorinde en ceſte ville pour ſon aſſeurance. Ceſte nouuelle, ce matin, m'a faict reſoudre de venir droict icy, ſans aller au rendez-vous que ie vous auois donné.

Ainſi Godomar racontoit ce qui luy eſtoit aduenu, & finit en meſme temps de s'habiller, lors qu'Alcandre & ceux de ſa troupe luy vindrent baiſer les mains: car quoy qu'il les euſt bien veus deſia, ſi ne leur auoit-il rien dit, ſe figurant qu'ils eſtoient de la premiere troupe: mais alors ſe remettant en memoire qu'ils n'en eſtoient pas, les embraſſant l'vn apres l'autre: Et quelle bonne fortune, mes amis, leur dit-il, vous fait trouuer icy, où ie ſuis tres-ayſe de vous voir? Seigneur, luy reſpondit Alcandre, lors que le bruict fut eſpandu dans la Cour, de voſtre ſortie & de la mort d'Ardilan, nous euſmes vn extrême regret de n'auoir eu l'hõneur de vous accompagner. Et parce que nous ſceuſmes la detẽtion du Prince Sigiſmond, nous euſmes opinion qu'il nous pourroit bien dire où voſtre

voyage s'adressoit, afin que nous pussions estre des premiers a vous suiure, puisque nous n'auions pas esté assez heureux pour vous accompagner. Il loüa extremément nostre dessein, & nous conjura d'vser de toute la diligence qu'il nous seroit possible pour nous ioindre à vous; craignant que vous n'eussiez bien affaire de nostre seruice: Et que si nous preniós le chemin de Forests, nous ne pourriós demeurer gueres lõg-temps le long de la riuiere de Lignon sans vous rẽcontrer. Que s'il pouuoit, il nous suiuroit bien-tost: & que cependant il vous enuoyeroit tous ceux qui se declareroient estre de ses seruiteurs. Le lendemain donc nous partismes, mais nõ point tous ensemble, & encor par diuerses portes, & sans armes, les ayans fait porter secrettement dehors.

Mais, interrompit le Prince, qu'est-ce que dist le Roy, lors qu il sceut la mort d'Ardilan, & mon depart? Seigneur, respondit Alcandre, ie ne sçaurois vous dire l'extrême colere en la-

quelle il entra, ny les regrets qu'il fit de la perte de ce meschāt hōme: mais si le Roy vous en blasmoit, croyez, Seigneur, que tout le peuple vous benissoit, & que la Cour vous en loüoit. Le Prince vostre frere en eut vn tel contentement, qu'il ne se pouuoit empescher de le tesmoigner: de sorte que le sage Auite fut contraint de le supplier de vouloir pour le moins en apparence le mieux cacher de peur que le Roy le venant à sçauoir n'en fust trop offencé. Que si le Prince en eut de la joye, ie vous asseure qu'elle ne surpassa pas celle de la Princesse Clotilde, qui ne se pouuoit lasser de vous loüer, mais toutesfois parmy celles qu'elle croyoit luy estre particulieremēt affectiōnees. Si bien, Seigneur, que par ceste action vous-vous estes acquis vne gloire que vous ne perdrez iamais: Outre l'obligation que toutes les Dames vous ont, d'auoir entrepris la defence de ceste innocente: car ie ne sçay comment toute la ville est plaine de la violence dont le Roy vouloit vser contre

elle, la faisant par force espouser à Ardilan, & c'est pourquoy vous deuez bien-tost attendre vne bonne troupe des parens de Dorinde, lors qu'ils sçaurõt où vous estes: car ils sont trop genereux pour manquer à vne si grande & estroitte obligation. Or, dit le Prince, ie louë Dieu qu'il ait si bien adressé nos pas, & que nos intentions ayent eu vne si bonne fin. Lors que le Roy se souuiendra qui ie suis, il m'aymera mieux qu'Ardilan: Quand il ne le fera pas, ie me resous auec vne si bonne compagnie, de suiure la fortune qu'il plaira au Ciel me donner. Ie m'asseure qu'elle sera telle, que nous aurons à nous en contenter, puis que nos desseins seront conduits auec toute equité. Seigneur, adjousta Alcandre, le Prince vostre frere nous a chargé, mes compagnons & moy, de tant de pierreries pour vous apporter, que ie pense qu'elles pesent plus que nos armes: & si nous en eussions peu porter dauantage, ie croy qu'il ne se fust iamais lassé de vous en enuoyer, tant il a eu crainte que vous n'en eus-

siez eu affaire en vos voyages. Et à ce mot ils les meirent sur la table, auec estonnement de tous ceux qui les voyoient d'en voir tant & tant & de si grandes toutes ensemble. Le Prince les receut, pour tesmoignage de la bonne volonté de son frere, & du soin qu'il auoit de luy: Non pas, dit-il, que ie pense en auoir affaire, tant que i'auray à mon costé l'espee que i'y porte, & que ie seray accompagné de si gens de bien que ceux que ie vois autour de moy. A ce mot les ayant tous embrassez encore vne fois, & commandé à l'vn de ceux qui le seruoiēt de prendre soin de ce que son frere luy auoit enuoyé, il sortit de sa chambre auec toute ceste trouppe, pour aller où estoient les Nymphes, qui l'attendoient dans la salle, où les tables estās dressees Amasis le voulut faire disner: mais luy qui auoit esté aduerty de la qualité de Danom, & qu'il estoit retenu par ses blesseures dans le lict, supplia la Nymphe de trouuer bon qu'auāt que se mettre à table, il pûst l'aller veoir, & rendre à sa valeur ce tesmoi-

gnage de l'estime qu'il en faisoit. Madonthe qui ouyt ceste resolution, incontinent en fit aduertir Damon, qui receut auec beaucoup d'hōneur, celuy que ce jeune Prince luy faisoit, & estima de telle sorte ceste faueur, que iamais depuis il ne se detacha de son seruice. Chacun admiroit en ce jeune Prince la generosité qu'il faisoit paroistre en toutes ses actions, & sa courtoisie esgallement: de maniere qu'il s'aqueroit l'affection generalement de tous. Apres les premieres salutations, ils entrerent en quelques discours de ciuilité, qui ne durerent pas beaucoup, parce que la viande qui les attendoit, contreignit le Prince de les abreger: mais auec protestation de le veoir l'apresdisnee, & luy tenir plus longue compagnie.

Ils se separerent donc de ceste sorte, & Clindor cependant obtint permission de la Nymphe de donner à disner à ses hostes, voyant la grande quantité de personnes qui estoient tout à coup suruenuës. Il emmena

donc tous ces Bergers & Bergeres, horsmis Dorinde, à qui Amasis ne voulut point permettre de quitter Galathee: mais aussi au lieu d'elle, il emmena les six freres de Florice, Circeine, & Palinice, ce qui ne luy fut guere mal-aysé, pour l'interest que chacun d'eux auoit en ces Bergeres desguisees. Le Prince cependant ce mit à table, & parce que la Nymphe le vouloit traitter auec le respect deu à vn si grand Prince, il la supplia d'vser enuers luy comme auec vn Cheualier estranger, mais qui ne cedoit à personne du monde en volonté de luy faire seruice: & non point comme auec le fils du Roy Gondebaut, n'en voulant auoir pour lors ny le nom, ny la qualité. La Nymphe alors: Seigneur, luy dit-elle, ie sçay qu'auec l'obeïssance ie satisferay mieux à ce que ie vous doibs, que ie ne sçaurois faire en toute autre sorte: me rengeant donc à ceste obeïssance, commandez tout ce qu'il vous plaira, personne qui depende de moy ne sortira de vos commandemens.

Auec semblables discours chacun s'assit, ainsi que le vouloit le Prince, & tous les propos qui furent tenus durant le repas, ne furent presques que de la fortune de Dorinde, & du iuste sujet de s'en plaindre: & sur tout du desplaisir que le Prince Sigismond auoit eu de ne la pouuoir suiure. Dorinde qui voyoit & oyoit toutes ces choses, demeuroit si rauie & si confuse, qu'elle ne sçauoit que iuger de sa fortune. Il est vray que quand elle repassoit en son esprit la venuë du Prince Godomar, les discours qu'il tenoit de la peine de son frere, & de quelle façon il l'auoit recommandee à la Nymphe Amasis, elle cogneut bien auoir eu tort en la mauuaise opinion qu'elle auoit conceuë de Sigismond, & toutesfois ne sçachant encores pourquoy il auoit manqué de se trouuer au lieu qu'il luy auoit promis, elle mouroit d'enuie de pouuoir parler à Periandre, ou à Merindor, s'asseurant bien qu'ils ne luy en cacheroient pas la verité: Et parce que durant le repas elle de-

meura preſque touſiours penſiue, le Prince la cōſiderant: Confeſſez la verité Dorinde, luy dit-il, ne tremblez-vous point encore de la frayeur que vous auez euë? Seigneur, reſpōdit-elle, ie ſuis en la protectiō de perſonnes qui ont trop de pouuoir pour auoir peur: mais i'aduouë bien que iamais fille n'en eut vne plus grãde que celle que i'eus lors qu'vn certain grand ſoldurier me vint ſaiſir dans la cabane de Florice: car à nous voir tous deux, vous euſſiez dit que c'eſtoit vn loup qui emportoit vne brebis. Et cōment, adjouta le Prince, eſchappaſtes-vous de ſes mains? Alexis la Druyde, continua-t'elle, fille du ſage Adamas, qui ſe trouua en ce lieu, luy donna vn ſi grand coup de poing ſur vne temple, qu'elle l'eſtourdit ſi fort, qu'il fut cōtraint de me quitter: mais ie croy bien que ſi vous m'euſſiez veu courre à trauers les champs, & vne quãtité de ces gens apres moy, vous euſſiez bien dit que la peur attache des aiſles aux pieds: & toutesfois ſans le pauure Bellimarte, Merindor & Periãdre, ils

m'eussent emmenee, car desia l'vn d'eux m'auoit saisie: mais ces Cheualiers les traitterent de sorte, qu'ils ne feront iamais outrage à fille qu'ils ne s'en souuiennent. Il falloit pour mon contentement, reprit le Prince, que ie m'y fusse rencontré, ie vous promets que ie n'en eusse laissé vn seul enuie. Seigneur, continua-t'elle, si vous les eussiez veu fuïr, ie croy que vous en eussiez eu pitié: car moy qui deuois estre tant offencee contr'eux, ie vous iure qu'ils me faisoient compassion quand l'on me racontoit la haste auec laquelle ils s'en retournoient d'où ils estoient venus. Comment! dit Amasis, vous ne les vistes donc pas quand ils s'enfuirent? Moy, Madame, respondit elle, ie vous proteste que i'estois tellement espouuantee, que i'estois cachee dans le fonds de ceste cabane, où ie ne tenois pas la moitié de la place que ie faits. Mais considerez, Seigneur, si la fortune ne me veut pas bien du mal, puisque ne pouuant desnier à vostre courage de paracheuer toutes les entreprises

qu'il vous plaiſt de faire, elle a voulu, pour m'affliger, que ie receuſſe ma deliurance par les mains des trois hommes qu'apres Ardilan ie haïſſois le plus du monde : Et afin que ie leur fuſſe plus obligee, que l'vn d'eux y mourut, l'autre y perdit vn frere, & l'autre vn germain. Ie jure que ce deſplaiſir me fut ſi ſenſible, que preſque ie ne reſſentis point le contentement de ma deliurance. Par là, reprit le Prince en ſouſriant, le Ciel vous a faict paroiſtre qu'il ne faut point que la hayne ſoit eternelle, puiſque les obligations qui ſuruiennent en doiuent faire perdre la memoire. Ah, Seigneur, reprit-elle, vous ſçauez ſi i'ay raiſon de haïr ceux à qui maintenant ie ſuis tant obligee en dépit de moy. Alcidon prenant la parole: Voſtre humeur, Madame, dit-il, à ce que je vois, ne dément point le naturel de toutes les belles: car ie n'en veis iamais encore vne ſeule qui euſt la beauté de voſtre viſage, qui ne preferaſt touſiours

les offences aux seruices : Mais ce qui est encore le pis, le plus souuent ces offences sont imaginees, & toutesfois elles ont autant de force que si elles estoient veritables. Ie ne sçay, Seigneur Cheualier, respõdit-elle, quelle est l'humeur des belles, sinon par ouyr dire : mais si fais bien par experience celle des hõmes, desquels iusques icy ie n'ay encore recogneu qu'vn qui ne soit trõpeur enuers celles à qui ils promettent plus de fidelité. Ie voudrois bien, reprit le Prince en souriant, sçauoir qui est ce Phœnix des Amans. C'est, adjousta-t'elle, Hylas. Hylas, dit Madonthe, & n'est-ce pas le plus inconstant de tous ceux qui aymerent iamais? C'est celuy-là mesme, continua Dorinde, & c'est biẽ pour cela que ie l'estime le moins trompeur: car il ne faict point de difficulté de dire librement qu'il changera aussi-tost qu'il en verra quelqu'autre qui luy plairra d'auantage, & le faisant il ne trompe personne, au lieu que les autres promettent & iurent tout le contraire, & puis font

comme luy. Et le Prince Sigiſmond (adiouſta Godomar, en quel rang le mettez-vous? Ie vous aſſeure Seigneur que pour ne point m'y meſprendre ie ſuis bien empeſchee à vous reſpondre; bien vous diray-ie qu'auant que i'euſſe l'honneur de vous voir icy ie l'ay mis au rang des autres. Et maintenant la belle?(repliqua Godomar) Maintenant, dit elle, ie vous oy dire beaucoup de choſes, mais ie ſçay auſſi Seigneur qu'il eſt voſtre frere, & que peut-eſtre vous luy preſtez tous ces bons mouuemens, que vous luy attribuez pour ce qui me touche. Vous eſtes trop incredulle (reſpondit le Prince) ſi vous ne croyez ny aux parolles ny aux effects. Ie croiray, dit elle en rougiſſant, tout ce qu'il vous plairra, mais ie crains d'eſtre trompee encore vne fois d'vn homme. Ce ne ſera iamais de Godomar (repliqua-t'il) car ie ſçay que ie ferois trop de tort à l'affection que le Prince mon frere vous porte.

En meſme temps Periandre, & toute ſa trouppe que Clindor auoit

emmenee arriua dans la salle, & parce que Dorinde desiroit de rõpre le discours du Prince: Seigneur, luy dit-elle, si vous ne cognoissez point Hylas, tournez les yeux sur ce Berger chauue & qui a le poil vn peu tirãt sur le roux, & vous verrez l'hõme seul entre tous ceux qui se meslent d'aymer, qui est le moins dissimulé. Godomar alors, & tous ceux qui auoient ouy ce que Dorinde auoit dit, ietterent les yeux sur Hylas, qui se voyant regardé tout à coup de tãt de personnes, eut opinion qu'il auoit quelque chose en ses habits qui n'estoit pas bien, & cela fust cause qu'il se regarda de tous costez. Mais Daphnide qui s'en apperceut: Non, non, Hylas, luy dit-elle, ce que l'on regarde en vous n'est pas aux habits que vous portez, c'est ce qui est dans vostre ame. Il faudroit, respondit-il, auoir des yeux plus penetrãs que ceux d'vn Linx. Ie le croy veritablemẽt, reprit Dorinde, pour voir l'interieur de tout autre que d'Hylas. Hylas, repliqua-t'il, est fils de femme. De sorte, gentil berger, adjousta Godomar, que si vous-vous plaisez au changement,

vous auez à qui reſſembler. Seigneur, dit Hylas fort froidemẽt, ie laiſſe à ces Dames d'en tirer la concluſion que vous dites. Mais Hylas, dit Dorinde, ſi m'aduouërez-vous qu'il y a plus d'hõmes infideles enuers les Dames, que de Dames enuers les hõmes: car il n'y a point de fẽme qui ne ſe puiſſe plaindre de quelque infidelité, & ie vois plusieurs hommes qui ne diſent point d'auoir eſté deceus. Voſtre raiſon, reſpondit Hylas, eſt fort mauuaiſe, car ſi les hommes ne ſe plaignent point de vos infidelitez, c'eſt qu'ils ont hõte de faire plainte d'vn accident tant ordinaire. Godomar ſe mit à rire, & Amaſis auſſi, de la gracieuſe reſpõce d'Hylas. Et interrõpant Dorinde qui vouloit reſpõdre: Il me ſemble, luy dit-il, qu'en peu de mots ce Berger n'a point mal ſouſtenu noſtre party.

Elle vouloit repartir, lors qu'Amaſis & le Prince ſe leuerent de table, de ſorte qu'il fallut remettre ce diſcours à vne autrefois: il eſt vray que Godomar s'approchant de Dorinde croyez la belle (luy dit il aſſez bas)

que le Prince mon frere vous ayme plus que sa vie, & quand i'auray le loysir de vous entretenir, & que vous sçaurez ce qu'il vous mande par moy, vous aduoüerez qu'il merite d'estre rayé du nombre de ceux que vous dittes qui ne sçauent pas aymer. Et parce qu'il s'en retourna incontinant vers Amasis, il ne luy donna pas le loysir de luy respondre. Elle ne laissa toutesfois de rougir, ne pouuant ouyr ces nouuelles sans beaucoup de ressentiment, & se tournant vers Florice, Palinice, Circeyne: Mes compagnes (dit elle) pour cacher ce chãgement de couleur, i'ay bien eu du regret de vous rompre compagnie, mais le Prince Godomar qui m'oblige en tant de façons la voulu ainsi: si suis-ie bien resoluë de ne vous abandonner point ce soir, car encor que la Nymphe nous ait logee au Chasteau, ie suis d'opinion que nous retourniõs chez nostre hoste puis qu'il le desire, & que ceste maison est si pleine, qu'à peine s'y peut-on tourner. I'ay peur, respondit Florice,
que

que le Prince qui a trop de peur de vous perdre ne le vous permettra pas. Toutesfois, adjouſta Circeine, ce nous ſeroit bien plus d'incommodité ſi nous logions hors d'icy, où il faut viure auec tant de contrainte.

Godomar cependant qui deſiroit d'acquerir l'amitié de Damon, de la valeur duquel il eſtoit fort bien informé, ſupplia Amaſis de trouuer bon qu'il allaſt paſſer vne partie de l'appreſdinee auprés de luy. Et elle luy ayant reſpondu qu'elle l'y accompagneroit, Madonthe l'en fit incontinent aduertir, & ceux qui le luy allerent dire trouuerent deſia auprés de luy Thamire, Celidee, Palemon, Doris, & le pauure Adraſte n'abandonnoit non plus Doris que s'il euſt eſté enchanté auprés d'elle, ſinon lors qu'elle s'alloit coucher qu'elle fermoit ſa porte: car ce pauure Berger y dormoit, où pour le moins n'en bougeoit iuſques à ce qu'elle en ſortit. Et n'euſt eſté que Palemon luy fit donner quelques

matthelas, il eust couché sur la pierre, plustost que d'eslogner d'vn pas cette porte. Au mesme temps que le Prince entra, Thamire supplioit Damon de se souuenir de la promesse qu'il luy auoit faite pour guerir Celidee. Et parce que Damõ luy dit qu'il estoit tout prest à la mettre en effect, pourueu qu'il y en eust quelqu'vn qui allast auec Haladin son Escuyer, & que Thamire s'offrist de faire le voyage.

Celidee qui ne le vouloit eslogner de si loin, & qui aimoit mieux ne recouurer iamais cette beauté qu'elle auoit perduë, & qu'õ luy promettoit, contrarioit tant qu'elle pouuoit Thamire, & ne vouloit point qu'il fist vn si dangereux voyage, pour vne chose de laquelle elle ne faisoit point de conte, où bien s'il y estoit resolu, elle vouloit l'y accõpagner. Et parce que Thamire rejettoit sa compagnie auec beaucoup raison, cette fille pleuroit de sorte que quand Godomar entra il eut pitié de la veoir si couuerte de

pleurs, & s'enquerant de Thamire de qui il penſoit qu'elle fuſt fille, quel outrage on luy faiſoit. Seigneur, dit Damon en prenant la parolle, vous demandez de ſçauoir vne choſe qui eſt peut-eſtre ſans exemple. Sçachez que cette jeune Bergere a eſté l'vne des plus belles filles de toutes ces cõtrees. Vous voyez cõme elle a maintenant le viſage. On luy veut rendre cette beauté qu'elle a perduë, & elle pleure pour ne la point r'auoir. Sans mentir reſpondit Godomar, ie croy que c'eſt la ſeule de cette humeur. Mais adjouſta Damõ encore le trouueriez-vous plus eſtrange ſi l'on vous diſoit que c'eſt elle meſme qui s'eſt traittee comme vous la voyez: Comment s'eſcria le Prince elle s'eſt fait ces bleſſeures elle-meſme. Seigneur, reprit Damon, & pour vn ſubiect encore auſſi eſtrange; car ça eſté pour s'empeſcher d'eſtre aimee. O Dieux! dit alors Godomar, voila vne fille sãs eſgalle, eſtãt belle elle ſe fait laide pour n'eſtre point aimee, & puis ſe faſche

quand on luy veut rendre cette beauté. Seigneur, interrompit Celidee, les choses inutiles à nostre contentement, & qui nuisent beaucoup à nostre repos doiuent estre desdaignees de cette façon. I'aduouë, dit alors le Prince, tout estonné, que ie voy en ces lieux des preuues de vertu qui ne se peuuent assez admirer. Mais, reprit Madonthe, voyez, Seigneur ce pauure Berger qui regarde cette tapisserie, si vous sçauiez sa fortune vous l'admireriez encore d'auãtage. Et si Dorinde vouloit dire la verité en considerant l'accident qui luy est arriué elle aduouëroit que tous les hommes ne sont pas trompeurs quand ils disent qu'ils aiment, car ayant aimé longuement cette Bergere, auprés de laquelle vous voyez qu'il se tient, lors qu'il perdit l'esperance qu'elle pûst iamais estre sienne il perdit le sens en mesme temps, & depuis a vescu auec vn si grand ressentiment de sa premiere perte que lors

qu'il a quelques bons interualles, il ne les employe qu'à plaindre cette Bergere. I'auois bien ouy dire, reſpondit le Prince en le conſiderant, qu'Amour faiſoit deuenir fol: mais non pas la triſteſſe ny le deſplaiſir. Mais, Seigneur, adjouſta Amaſis, on nous a parlé d'vne recepte pour le guerir que nous voulons eſpreuuer. Et quelle eſt-elle, reſpondit-il. C'eſt, interrompit Adamas, de planter vn cloud dans le Temple de Iupiter en la muraille qui ſera du coſté d'vn ſacraire de Minerue, & faut que ce cloud ayt touché les temples de ce Berger. Il eſt vray, reſpondit Godomar, que delà les Alpes i'ay veu obſeruer ce que vous dittes & pluſieurs en gueriſſent. Ie vous aſſeure, Seigneur, reprit Amaſis que ſi vous le trouuez bon nous en ferons l'eſſay : car il me ſemble que nous auons icy deux Temples aſſez prés l'vn de l'autre. Ie penſe, reſpondit le Prince que ce ſera vne œuure

agreable aux Dieux: car ie ne croy pas qu'il y ait chose qui leur fasche plus de veoir parmy les hommes qu'vne personne priuee de iugement, puis qu'il semble que la Nature ait failly en son ouurage, ayant fait vne brutte au lieu d'vne personne raisonnable. Il faut donc dit la Nymphe que nous y fassions tout ce que nous pourrons, & il me semble qu'il est à propos d'aduertir le grand Pontife, afin qu'il me vienne faire entendre ce qu'il sera necessaire de faire. Et c'est à vous continua-t'elle, s'addressant à Adamas, à qui i'en donne la charge. Et moy, dit Damon, aussi-tost que ie sçauray ce qui sera aduenu à celuy-cy ie despescheray Halladin pour la guerison de cettte sage & honneste fille, puis que ie l'ay promis, & que ie ne penseray pas de faire vne œuure moins agreable aux Dieux que celle que vous dittes: d'autant que tant s'en faut il semble qu'ils se plaisent beaucoup plus en la beauté des Dames, qu'ils ne font pas au iugement des hommes, puis

que l'on a dit ſi ſouuent qu'ils ont laiſſé les Cieux pour ces beautez mortelles, & fort peu de fois ils ſont deſcendus en terre pour prendre ad-uis du iugement des hommes.

Cependant que le Prince diſcouroit de cette ſorte auec Damon. Adamas tira vn peu à part Amaſis, & luy repreſenta qu'il ſembloit que Tautates, prit vn ſoing plus particulier de ſes affaires, qu'elle n'euſt oſé eſperer, puis qu'il luy auoit enuoyé ce jeune Prince en vn temps ſi opportun, & pour vn affaire ſi ſenſible à ſon frere Sigiſmond, qu'il n'y auoit pas apparence qu'elle n'en deuſt eſperer toute ſorte de ſecours, tant qu'elle auroit Dorinde auec elle, mais qu'il eſtoit neceſſaire que par ſa prudence elle ſe ſceuſt bien ſeruir de l'occaſion qui ſe preſentoit, d'autant que l'vn des plus grands plaiſirs que Tautates euſt des choſes de la terre, c'eſtoit de veoir l'homme par la prudence ſe ſçauoir deffendre des coups de la Fortune,

Or Madame, tout ce que vous auiez plus à craindre en la trahison de Polemas, c'estoit ce me semble l'intelligence qu'il peut auoir auec les Roys vos voisins. Le plus puissant de tous & le plus dangereux: c'est Gondebaut, & considerez que ce grand Dieu luy veut rendre ce bras là impuissant, vous donnant pour dire ainsi ses deux enfans. Et d'autant qu'il y a plus de personnes qui adorent le Soleil Leuant que le couchant, asseurez-vous, Madame, que ces ieunes Princes bien vnis comme ils sont, auront plus de Partisans que leur pere. Ce qui despend donc maintenant de vostre prudence, c'est d'interresser & l'vn & l'autre de ces Princes de telle sorte en vostre conseruation, qu'ils l'embrassent comme chose où ils ayent quelque part. Sigismond est desia assez obligé à vous assister pour la protection que vous prenez cette fille, qui est de telle sorte aymee de luy, que i'espere la

veoir vn iour Royne des Bourguignons, ſi pour le moins ie ſuruis le Roy Gondebaut : Il ne reſte que de trouuer les moyens que Godomar y prenne part. Ie croy quant à moy qu'outre l'amitié qu'il porte à ſon frere que ie vois eſtre fort grande, vous deuez l'obliger par les liens de la courtoiſie, attendant que le temps vous en offre quelqu'autre occaſion : car vne ame ſi genereuſe comme la ſienne ne ſe peut attacher d'auantage que par l'honneur & la reuerence. Et d'autant que ces lettres que Gondebaut eſcrit à Polemas & qui vous ſont tombees entre les mains pourroient bien eſtre redoublees , & par ainſi Polemas ſeroit pluſtoſt aduerty que nous ne voudrions de la perte que vous auez faite. Ie ſuis d'opinion que vous preueniez ſes deſſeins , ce que vous pouuez faire par la voye que ie vous vay propoſer. Vous deſirez de faire planter le cloud dans la muraille du Temple de Iupiter pour r'auoir

la santé de ce pauure Berger. Ie croy, Madame, que c'est vne œuure fort bonne, & de laquelle Tautates vous sçaura gré. Mais ie suis d'aduis que vous vous preualiez de cette occasion pour retenir icy le Prince Godomar. Il faut que celuy qui plantera ce cloud soit souuerain Magistrat: Et parce que vous n'estes pas homme, il sera necessaire que vous fassiez la creation d'vn Dictateur exprés pour cette ceremonie. C'est ainsi que les Romains les nomment. Or Madame, ie croy quand vous y aurez bien consideré que vous ne sçauriez faire eslection d'autre personne que du Prince Godomar, tant pour sa qualité, que pour le bien de vos affaires, & ie m'asseure qu'il receura, sans doute cet honneur pour ce subjet, que peut-estre il refuseroit en vn autre temps. Et s'il la reçoit, il faut le luy continuer iusques à ce que vous soyez hors de la peine où la trahison de Polemas vous a mise: Par cette ruze vous rendrez vostre conseruation

comme la sienne en y engageant & le Prince son frere & tous ses amis. Et àfin qu'il ne s'en puisse desdire, il faut prolonger de faire planter le cloud iusques à ce que nous sçachions si ce contre-fait le Druyde viendra vers la Nymphe vostre fille, afin qu'il se trouue saisy de l'authorité quand Polemas rompra entierement auec vous.

La Nymphe escouta attentiuement le Druyde, & lors qu'il se teust. Ie trouue fort à propos, respondit-elle, tout ce que vous dittes, mais que faut-il maintenant que ie fasse? Vous deuez ce me sẽble, adjousta le Druyde, faire entendre au Prince qu'il est necessaire pour la guerison de ce pauure Berger qu'il accepte cette charge. Et puis la ceremonie estant faitte vous assemblerez auec luy, Alcidon & Damon, & vous luy declarerez la mort de Clidamant, la trahison de Polemas, & les intelligences que vous craignez qu'il ayt trop estroittes auec les Princes vos voisins. Ie m'asseure qu'il est si genereux

qu'il embrassera vostre deffence comme nous desirons. Et d'autant qu'il ne faut pas que vous perdiez Alcidon & Damon, ie suis d'aduis qu'auant que d'en dire quelque chose au Prince Godomar vous leur en parliez comme leur en demandant leur aduis, & ie sçay qu'ils s'y portent si franchement qu'ils vous ayderont mesme à faire cette priere à ce jeune Prince.

Cependant qu'ils discouroient de cette sorte, Godomar s'estoit approché de Damon, où Alcidon, Daphnide, & Madonthe l'entretenoient des accidents de Dorinde. Et parce que le Prince treuuoit que cet habit de Bergere, quoy que bien differend de celuy qu'elle souloit porter ne laissoit pas de la faire paroistre fort belle, il luy prit fantaisie de la faire peindre vestuë de cette façon, s'asseurant bien que son frere auroit vn contentement extreme de la veoir ainsi desguisee, & cela fut cause que Galathee qui

estoit assez prés de là parlant à Lycidas pour le plaisir qu'elle auoit d'y veoir quelque visage qui eust quelque ayr de celuy de Celadon qu'elle ne pouuoit oublier entierement, s'oyant appeller par Madonthe s'y en alla incontinent, & sçachant le desir de Godomar, elle luy dit qu'ils auoient vn tres-bon peintre pour tirer au natutel, & qui estoit fort diligent. C'est ce qu'il nous faut, respondit le Prince, car ie desire d'enuoyer promptement vers mon frere pour luy faire entendre nostre fortune, de laquelle ie sçay qu'il sera si ayse que ie ne luy veux dilayer ce contentement d'auantage. La Nymphe pour satisfaire au desir qu'il auoit, enuoya incontinent querir le Peintre, qui par son commandement mit la main à l'œuure, quoy que Dorinde s'en defendit fort, ayant honte, ce disoit-elle qu'on la veist ailleurs vestuë de cette sorte. Eh la belle, respondit Godomar, pen-

sez-vous pouuoir estre veuë en meilleure compagnie que celle-cy. Ie ne croy pas cela, reprit Dorinde, mais ie n'en ay point de honte en cette contree où les Bergeres sont telles, qu'elles se font estimer de tous ceux qui les voyent : Et adjousta le Prince pour vostre satisfaction nous ferons escrire à vos pieds: C'est Dorinde l'vne des belles Bergeres de FORETS. Auec cette condition elle le permit, pourueu que l'on rayast le nom de belle. Et cependant Amasis suiuant le conseil d'Adamas, ayant trouué commodité de parler à Damon, & à Alcidon lors que le Prince alloit veoir l'ouurage du Peintre qui trauailloit en vne chambre assez prés de là, ils approuuerent de sorte cette proposition qu'eux mesmes en ouurirent le discours à Godomar, lors qu'il reuint dans la chambre de Damon. Et luy qui estoit plein de courtoisie accorda à la Nymphe tout ce qu'elle vouloit de luy, qui

fut cauſe que faiſant appeller Adamas elle luy commanda en ſa preſence de faire tenir toutes choſes preſtes pour cette action.

Fin du premier Liure.



LA CINQVIESME PARTIE DE L'ASTREE DE MESSIRE HONORE' D'VRFE'

LIVRE SECOND.

LE iour se passa de cette sorte auec diuers discours entre ces Nymphes, ces Cheualiers, ces Bergers & belles Bergeres, mais auec tant de plaisir qu'ils ne se prirent garde que la nuit les surprit, qui les contraignit de se separer iusques au lendemain. Amasis voulut arrester Dorinde dans le Chasteau,

mais elle & ses compagnes sceurent de telle façon la supplier qu'elle trouua bon que sans se separer elles retournassent loger chez Clindor qui en receut vn tres-grand contentement, & elles aussi pour estre beaucoup plus libres que parmy ces contraintes & ces respects où elles viuoient auprés d'elle & de Galathee, Merindor & Periandre aidoient Dorinde à descendre: Alcandre & Clorian, Circeine: Lucindor, & Cirinte, Florice: Et en fin Amilcar, & Sileine, Palinice. Thamire d'autre costé aydoit la triste Celidee, qui ne se pouuoit consoler du prochain depart de son Berger. Et Adraste n'abandonnoit point Doris que Palemon conduisoit. Il n'y auoit personne en la trouppe sans party, sinon Hylas & Belisard, qui toutesfois ne laissoient de passer leur temps auec toutes ces belles Dames sans s'arrester à pas vne. Aussi n'y en auoit-il point en la compagnie qui n'eust assez d'affaires, pour soy-mesme sans s'amuser à Hylas: d'autant qu'Alcandre & Clorian seruoient Circeine, Lucin-

dor & Cirinte aimoient Florice, & Amilcar & Sileine eſtoient ſeruiteurs de Palinice. Et le bõ c'eſtoit que chacun ſçauoit l'affection de ſon riual. D'autre coſté Periãdre & Merindor adoroient Dorinde, qui ayãt eſté deceuë d'eux ainſi qu'elle auoit opiniõ, ne faiſoit que reprocher leur infidelité à toutes les fois qu'ils vouloient luy parler de leur affection. Ce qu'elle faiſoit auec vn eſprit plus content qu'auant qu'elle euſt ſceu que le Prince Sigiſmond ne l'auoit point trõpee comme elle en auoit eu la creance.

Eſtãs arriuez au logis ces Cheualiers reſolurent de veiller dans la chãbre de ces Dames, pour recouurer en quelque ſorte le tẽps qu'ils auoient perdu loing d'elles: Mais Dorinde ne deſirãt pas que cela fuſt pour quelque conſideration qu'elle diſt à ſes compagnes, elles s'excuſerẽt toutes ſur l'heure qui eſtoit trop tarde, & le deſir qu'elles auoient d'eſtre le lẽdemain de bon matin au Chaſteau au leuer de Galathee. Ils furẽt dõc cõtraints de ſe retirer, & de fortune Hylas fut logé dãs la meſme

chambre où Alcandre, Amilcar, & Belisard couchoient, & les autres quatre Cheualiers dans vne autre. Et d'autant que de longue-main, ces deux freres estoient grands amis d'Hylas, d'abort qu'ils furent couchez, parce que les licts estoient assez prés l'vn de l'autre, ils entrerent en discours de ce qu'ils auoient fait, depuis qu'ils ne s'estoient veus. Quant à moy, respondit Hylas, ie le vous auray bien-tost dit : car depuis que Criseide la belle estrangere eut trompé les gardes de Gondebaut, pour s'en venir du costé de Gergouie. Ie la suiuis, mais en vain, car il me fut impossible de la rencontrer. Il est vray que ie trouuay Madonthe, & Laonice auec lesquelles ie vins en cette contree sur les riuages de Lignon, où ie trouuay tant d'aimables Bergeres qu'il m'a esté impossible de les quitter. Et pour dire la verité, i'ay espreuué beaucoup de sortes de vie, mais il n'y en a point qui esgale la douceur de celle des Bergers de cette contree. Car ne pensez pas qu'en-

core qu'ils soient vestus, comme vous les voyez grossierement, que toutes-fois leur conuersation retienne chose quelconque du village: parce que ce sont les plus discrettes & les plus ciuiles que i'aye iamais pratiquees. Et entre les autres, il y a vn Syluandre duquel on ne sçauroit trop admirer le bel esprit. Quant aux Bergeres, elles sont si belles & si agreables que si l'Amour estoit mort par tout ailleurs, ie ne croy pas qu'il ne vint à reuiure parmy ces filles tant accomplies. Figurez-vous que tous ces artifices que vous voyez dans les villes, sont tellement surpassez par les naïuetez de ces Bergeres qu'il est impossible de les veoir sans les aymer. Vous auez peut-estre bien autrefois veu Florice, Circeine & Palinice, & auez bien ouy dire, combien leurs beautez estoient estimees dans Lyon. Imaginez-vous que sur les riues de Lignon & parmy ces gentilles Bergeres, elles ne paroissoient non plus qu'vn flambeau au plus clair Soleil. Ah! respõdit Alcandre, iusques-là ie le vous par-

donne : mais dire qu'il y a quelque Bergere plus belle que Circeine ie ne le sçaurois souffrir. Si vous auiez seulemẽt parlé de Florice encore & de Palinice, si ie ne le croyois i'en ferois au moins semblãt: mais de Circeine c'est trop, puis qu'il n'y eut iamais beauté esgale à la sienne. Mon frere, interrõpit Amilcar, Palinice deffend assez sa preeminence sur toutes les belles. Toutesfois ie ne laisseray de dire à Hylas que pour Florice & Circeine ie consentiray à tout ce qu'il voudra, pourueu qu'il oste du pair ceste Palinice, puis qu'il n'est pas raisonnable, que celle à qui le Ciel n'a point voulu faire d'esgale soit rabbaissee soubs quelqu'autre auec si peu de iustice. Et quoy mes enfans, dit Hylas en sousriant, il semble que vous ayez quelque interest en ces filles, prenant comme vous faittes leur party. Si nous auons de l'interest? respondit Alcandre : hé Hylas! de quel pays venez vous puisque vous n'en sçauez rien? Et depuis quand cet interest, reprit Hylas, veu que quand i'estois

auec vous, ie n'en ay rien recogneu. Ie vous asseure, adjousta Amilcar, que vous auez bien raison de le dire, car vous auez esté à Lyon depuis la mort de Theombre. Nullement, dit-il. Or continua Amilcar, l'affection que nous portons à ces belles Dames n'est que depuis ce temps-là. Aussi si vous vous en souuenez, il n'y auoit pas fort long-temps que nostre pere nous auoit fait reuenir en sa maison. Il est vray, respondit Hylas, mais comme nous auions bien eu le loisir de cõtra-cter l'amitié qui est entre nous, ie pẽsois qu'il ne falloit pas plus de tẽps à deuenir Amõureux que bõs amis. Ie le croy bien aussi, dit Alcandre, tant s'en faut, ie pense qu'il y va plus de tẽps à se choisir vn amy qu'vne mai-stresse: mais quelquesfois l'occasion ne s'en presente pas. Or, reprit Hylas, puisque cela est, & qu'estant entré en ce discours il n'y a pas grande apparence que vous puissiez si tost dormir, n'y l'vn n'y l'autre, ie vous supplie que ie sçache toute cette affectiõ, afin que ie ne me mesprenne plus

quand ie parleray de la beauté de vos maistresses. Vrayement, respondit Alcandre ie le veux à condition que vous ne mespriserez plus si fort, Circeine pour l'amour de moy, ny Palinice en consideration de mon frere. Ny vous Stelle, adjousta l'inconstant pour l'amour d'Hylas. Nous vous le promettons, dit Alcandre: mais il faut encore l'vne des deux choses que ie vous diray. Et laquelle? respondit Hylas. Il faut adjousta Alcandre, où que vous veniez dans nostre lict, où que nous allions au vostre: car ce me seroit trop de peine de parler si haut & si longuement. Il est raisonnable, dit alors Hylas, que l'Escolier aille chercher le maistre, & sautant à bas de son lict, il se mit dans le leur, où Alcandre quelque temps apres reprit ainsi la parolle, cependant que Belisard s'endormit.

HISTOIRE D'ALCANDRE, D'AMILCAR, CIRCEINE, Polinice, & Florice.

QVelques-vns soustiennent que l'Amour ne vient pas de sympathie, ny de Destin, mais de dessein, & de volonté : & que la naissance de cette affection ne se doit qu'à la violance auec laquelle la beauté tyrannise les puissances de nostre ame: Mais ceux-là n'ont pas fait la preuue qu'Amilcar & moy, & ceux desquels i'ay à vous parler auons faite à nos despens, car ils seroient contraints de changer d'opinion, & de dire auec nous que chacun en naissant est donné à celle qu'il doit aimer & seruir. Voicy vne proposition, interrompit Hylas que ie ne croy point du tout: car si cela estoit vray, à laquelle des vingt-cinq où trente que i'ay seruies

me donneriez-vous par ſympathie & par deſtinee ? De cela , reſpondit Amilcar nous en parlerons vne autre fois, car vn ne rompt pas vne reigle generale, & meſme qu'on peut dire qu'Hylas eſt vn monſtre en Amour: c'eſt a dire hors de la nature des autres Amants. Il ne faudroit autre choſe, dit Hylas en ſouſriant, ſinon que Syluandre euſt ouy ce mot pour ne me laiſſer de long-temps en repos: mais continuez Alcandre. Sçachez donc , reprit-il , que peu de temps auant le mariage de Florice , ſœur d'Amilcar & de moy, auec Theombre, noſtre pere nous fit reuenir en ſa maiſon , n'ayant voulu iuſques alors que nous y fuſſions demeurez, luy ſemblant n'eſtre pas à propos que l'on nous veiſt prés de luy, auant que nous n'euſſions quelque qualité qui nous rendiſt dignes de nos Anceſtres. En noſtre aage plus tendre il nous auoit fait ouïr ceux qui dans les Academies enſeignent les ſciences plus ſoigneuſement. Et lors que nous fuſmes aſſez forts pour les exercices

du corps il nous y fit employer le tẽps curieuſement. Et apres nous enuoya deux ans durant par les pays eſtrãgers pour en apprendre le langage,& pour n'ignorer entierement les mœurs de nos voiſins. Tant y a que paruenus à l'aage de vingt-deux où vingt-trois aus il nous r'appella auprés de luy: mais peu cognus dans noſtre patrie, & y cognoiſſant auſſi ſi peu de perſonnes , que ſi l'on ne nous euſt dit que Florice eſtoit noſtre ſœur nous ne l'euſſions point recogneuë pour telle.

Noſtre retour fut, comme vous ſçauez, vn peu auant les nopces de Florice. Et lors que nous commencions de nous aymer , Theombre l'emmena hors de la ville : De ſorte que nous la perdiſmes preſque auſſi-toſt que nous l'euſmes trouuee. Il eſt vray qu'il ſembla que le Ciel eut pitié de nous , car il nous la rendit bien-toſt apres, par la mort de Theombre, qui ne veſquit gueres plus de trois mois apres l'auoir eſpouſee. Elle le pleura comme elle deuoit & nous

l'aydasmes en ce pitoyable office, mais nos larmes furent bien-tost seichees, car l'humeur de cet homme n'estoit pas fort aimable, & elle ne l'auoit espousé que par raison d'estat, & presque sans penser le faire. Tant y a que la playe pour grande qu'elle pûst estre en l'ame de nostre sœur, fut bien-tost guerie par l'affection que nous luy faisions paroistre. Et elle en eschange s'essayoit de son costé de nous rendre le seiour que nostre pere vouloit que nous fissions prés de luy, le moins ennuyeux qu'il luy estoit possible. Et c'est sans doute que cette vie differente de celle que nous auions accoustumee, nous eust esté bien fascheuse, sans sa douce conuersation : Car figurez-vous que pour le commencement nous viuions auec vne si grande retenuë fust auec nos parents, ou auec les autres, & il nous falloit de sorte prendre garde aux respects qui leur estoient deubs, que veritablement nous en estions bien ennuyez, veu la liberté en laquelle iusques en ce temps-là

nous auions eſté nourris. Quelques iours donc apres que Florice fut reuenuë, & que ſon plus grand dueil fut paſſé. Elle prit garde à la triſte vie que nous menions, & aux maigres paſſe-temps que l'on donnoit. Mes freres, nous dit-elle, il faut que ie vous meſnage d'vne autre ſorte, que iuſques icy l'on n'a pas fait, & vous verrez que le ſeiour de ce lieu n'eſt pas ſi faſcheux que vous l'auez trouué à l'abord. Noſtre pere vous a ſurchargez de ces viſites de nos parents, qui ne parlent iamais des choſes ſerieuſes. Ie veux à mon tour vous faire veoir mes cognoiſſances, & ie gage que vous ne les iugerez pas ſi faſcheuſes que les ſiennes. Nous qui tout à coup auions eſté mis dans ces contraintes, & qui ne les pouuions plus ſupporter, la ſuppliaſmes de tenir ſa parolle. Elle ne remit point l'effect de ſa promeſſe plus loing qu'au lendemain qu'elle nous conduiſit en la maiſon de Circeine où nous trouuaſmes, Palınice, Dorinde, Cloris, Parthenopé & quelques autres, toutes

belles à la verité & tres-honnestes filles. Mais Hylas, voyez vn tesmoignage du Destin que ie disois. Ie ne iettay pas plustost les yeux sur Circeine que i'y trouuay tant de subiect d'Amour que ie ne pûs luy refuser & le cœur & l'ame, & mon frere en mesme temps Palinice tant aimable, qu'il ne pût s'empescher de se donner à elle entierement.

Or que ceux qui croyent que c'est la beauté qui tyrannise nos ames me dient vn peu comme Circeine n'exerça aussi bien sa tyrannie sur Amilcar que sur moy, ou pourquoy Palinice n'eut la mesme force sur mon cœur que sur celuy de mon frere. Et apres en auoir en vain recherché les raisons, ils auouëront ie m'en asseure que ç'a esté en fin le Destin qui a disposé de nous, comme il luy a pleu. Le Destin, dis-ie, qui en mesme temps voulut que nous fissions deux grandes pertes: car celle de nostre liberté fut bien-tost suiuie de celle de nostre pere, qui ayant desia vescu vn assez grand aage, fut saisy d'vne

fiévre ſi violente qu'en peu de iours elle l'emporta dans le cercueil. Peut-eſtre ſi la nouuelle affection que nous auions conceuë pour ces deux belles Dames n'euſt eſté eſcritte dans l'infaillible ordonnance du Deſtin l'ennuy de cette derniere perte, l'euſt peu eſtouffer dans le berceau : Car il eſt certain qu'elle nous toucha au cœur plus aigrement qu'elle n'a pas accouſtumé de faire aux autres. Mais Hylas! qui peut reſiſter à la fatalité ? il ſembla au rebours que par cette contrarieté elle s'accreut comme le braſier par le ſouffle des vents contraires. Il n'y a rien qui empeſche plus vne Amour naiſſante, de ietter de profondes racines, que quand elle commence de ſe prendre. On ceſſe de veoir la perſonne aymee, parce qu'il eſt vray que les yeux ſont ceux qui donnent naiſſance à l'Amour, & que la veuë la nourrit & luy fait prendre force. Si bien que quand cette veuë luy eſt deſniee,

ordinairement, où elle meurt, ou elle va languissant. Mais, nous approuuasmes que cette loy pouuoit estre bonne pour les autres qui aiment par eslection, mais non pas pour nous en qui sans plus le Ciel l'auoit fait naistre : car ayans esté contraincts de faire le dueil nous demeurasmes quelque temps priuez de la veuë de ces belles Dames, sans que cette contrainte nous apportast aucun autre aduantage, sinon à rendre nostre mal plus douloureux & plus difficile à supporter.

En fin les iours du plus grand dueil estans passez, c'est la coustume en semblables accidents que les amis & les voisins, vont visiter ceux qui ont fait ces pertes, tant pour se condouloir auec eux, que pour leur offrir toute sorte d'assistance, & renoueler auec ceux qui restent l'amitié que l'on auoit euë auec celuy qui est mort. Tous nos amis & nos voisins, ne manquerent point à nous venir rendre ces deuoirs d'humanité & de bonne volonté. Si bien qu'il sembloit que

là

la porte de nostre logis fust celle de quelque celebre Temple, tant elle estoit frequentee par ceux qui nous venoient visiter. Palinice & Circeine, entre les autres, qui estoient les meilleures amies de ma mere & de ma sœur, ne manquerent pas à ces visites. Et nous qui estions presque tousiours auec Florice, Dieu sçait si nous les receusmes de bon cœur. Il est certain que la mort de nostre pere nous auoit grandement affligez, & qu'il n'y auoit eu en nostre maison aucune apparence de resiouïssance, que quand ces deux belles Dames prirent la peine d'y venir: mais alors, il faut aduoüer que le dueil d'Amilcar & de moy, se dissipa comme la nuë deuant le Soleil. Quand Circeine eust long-temps parlé à ma mere, elle vint rendre les mesmes compliments à Florice: Et parce que ie ne me pouuois souler de la voir, ie m'approchay de ma sœur, & apres l'auoir remerciee de la peine qu'elle prenoit de venir en ceste maison si pleine de dueil, & qu'en eschange nous luy eusmes of-

fert toute ſorte de ſeruice, Florice fut contrainte d'en aller dire autant à Palinice, ſi bien que Circeine & moy demeuraſmes ſeparez de la compagnie, cela me conuia, en ſuiuant le diſcours que i'auois commencé, de luy dire: Si eſt-ce, belle Circeine, que i'ay fort peu d'occaſion de vous faire ces remerciemens, puiſque ie preuoy plus de mal de ceſte viſite, que ie n'en puis eſperer d'aduantage. Elle qui ne s'eſtoit point encore apperceuë de mon affection: car toutes les demonſtrations de bonne volõté qu'à noſtre premiere veuë ie luy auois fait paroiſtre, auoient eſté receuës cõme des ciuilitez & des courtoiſies. Ie ne ſçay, me dit-elle, Alcandre, quel mal ma viſite vous peut rapporter: mais ie vous aſſeure bien que ce n'eſt pas mon intention de vous en faire. Si ce n'eſt voſtre deſſein, luy reſpondis-je, c'eſt donc mon deſtin, puiſque aſſeurémẽt Circeine ſera cauſe de la mort d'Alcandre. Moy, dit-elle, ie ſeray cauſe de voſtre mort? Vous le ſerez, ſans doute, repliquay-je, mais ie

la vous pardonne, ne pouuant moy-mesme l'auoir desagreable.

A ce mot nous fusmes separez par vne grande quantité de Dames qui arriuerent, & depuis ie ne pûs renoüer bien à propos ce discours de tout le iour. Cependant Amilcar qui ne vouloit, non plus que moy, perdre ceste occasion, s'approchant de Palinice. Ie n'eusse iamais pensé, luy dit-il, qu'en ce pays les belles fussent si cruelles que ie les voy. Et de quelle cruauté, dit-elle, vous pleignez-vous ? De la vostre, repliqua-t'il, qui ne vous contentez pas de veoir ceste maison pleine de tant de dueil : mais qui voulez encore y en adjouter d'autres par ma perte. Vostre perte, reprit-elle en sousriant, seroit sans doute regrettable : mais ie ne voy pas de quel costé i'en pourrois estre la cause, pour le moins ie vous puis asseurer que ce seroit bien innocemment. Ceste innocence, dit-il, de quelque sorte que vous la puissiez figurer, ne sera pas assez puissante pour reparer le mal que vous m'auez fait, si vous n'y preuoyez d'autre sorte.

Sans doute leurs discours eussent duré dauantage, s'ils n'eussent esté interrompus par le mesme accident qui nous auoit separez Circeine & moy: Et voyez si le destin ne nous portoit pas tous deux à ceste affection, puisque les propres discours desquels nous fismes l'ouuerture de nos affections à ces belles Dames, furent presque semblables, encore que nous n'en eussions point parlé ensemble. Or si ce peu de paroles ne fit point d'autre effect, il seruit pour le moins à ouurir les yeux à Circeine & à Palinice, & à leur faire cognoistre que nous auions de l'amour pour elles. Et il aduint de là qu'à la premiere occasion que nous eusmes de parler à elles, la peine ne fut pas grande à le leur faire entendre: & ce fut bien-tost apres, parce que c'est l'ordinaire d'aller rendre, quand les premiers iours du deuil sont passez, les visites que l'on a receuës. Et vous pouuez croire que mon frere ny moy ne fusmes point parresseux de nous acquitter de ces deuoirs enuers ces belles Da-

mes, ausquelles nous eusmes tel loisir de parler que nous voulusmes.

Florice qui nous y auoit accompagnez, & qui auoit pris garde que i'auois parlé longuement à Circeine, lors que nous fusmes de retour me tira à part, & me dit: Mon frere, ie ne vous ay pas aduerty lors que ie vous ay faict veoir Circeine, que vous prissiez bien garde de vous laisser surprendre aux beautez de ceste fille: car elle est desia de telle sorte engagee ailleurs, que ie crains fort que vous n'y ayez beaucoup de peine auec fort peu de contentement. Ah, ma chere sœur! luy respondis je, que vostre aduertissement viend tard, puisque veritablement i'y suis desia tellement engagé, qu'il n'y a plus d'esperance de m'en pouuoir demesler que par la mort. Mon Dieu! mon frere, s'escria-t'elle, que ie vous plains, & que i'ay maintenant de regret d'auoir esté cause de la vous faire veoir, puis qu'il n'y a fille en toute ceste contree de laquelle il n'eust esté plus à propos de vous affectionner que de celle là. Il

faut que vous sçachiez que Clorian frere de Palinice, la possede de telle sorte, que ie ne croy pas que personne l'en puisse iamais retirer. Ma sœur, luy dis-ie, vous m'estonnez grandement, de me dire qu'vne si honneste fille que Circeine, se laisse posseder à vn homme si absolument. Ie ne l'entends pas, me respondit-elle, comme peut-estre vous le prenez: Si ie dis que Clorian la possede, c'est d'autant qu'il est frere de Palinice, & il faut que vous sçachiez que Palinice de tout temps a esté fort bonne amie de Circeine, & de plus qu'elle a tousiours eu sur elle vne certaine auctorité que l'aage luy a donnee, qui n'est pas petite. Outre cela, le mary que Palinice a eu; car elle a esté mariee, comme vous auez peu sçauoir, estoit oncle de Circeine, & tant qu'il a vescu il l'a tousiours tenuë aupres de sa femme: & ceste praticque a esté cause que tousiours depuis Circeine l'a honoree, comme elle souloit faire du viuant de son oncle: Et Palinice qui ayme grandement Clo-

rian ſon frere, luy a donné vn tel accés auec ceſte fille, qu'il ſemble qu'elle n'oſe preſque tourner l'œil ſans ſon congé. Ce n'eſt pas qu'en cela ie vueille dire qu'elle l'ayme, ny qu'il ſe paſſe entr'eux choſe quelconque qui ſoit mal à propos, au contraire elle eſt tenuë pour tres-honneſte & tres-ſage fille: mais il eſt certain que s'eſtant trouuee ſans pere & ſans mere, elle a laiſſé prendre à la ſœur de Clorian vne ſi grande auctorité ſur elle, qu'il eſt bien mal-ayſé de croire qu'il y ait quelque choſe d'aſſez fort pour l'en pouuoir retirer. Et s'il eſt ainſi, luy dis-ie, que Clorian l'ayme ſi fort, & que Palinice ait tout pouuoir ſur elle, pourquoy eſt-ce que le mariage ne s'en faict? Pluſieurs, me dit-elle, qui n'en ſçauent pas la cauſe, & qui voyent ainſi que ie vous dis ceſte amour, font bien comme vous ceſte demande: mais il faut que vous ſçachiez que Circeine a deux freres, l'vn deſquels eſt grandement amoureux

de Palinice. Et parce qu'elle ne l'ayme gueres, ou pour le moins faict paroistre de ne se vouloir plus marier, il a resolu que iamais Clorian n'espousera sa sœur, que Palinice ne se resolue aussi de le prendre pour son mary: Et elle qui s'opiniastre à ne le vouloir pas, est cause de retarder le contentement de Clorian. Ie vous asseure, repris-je incontinent, voila, ma sœur en l'estat où ie suis, la meilleure nouuelle que vous me puissiez donner: car il est certain que si ie ne dois rien esperer en Circene, il ne faut point aussi que personne espere rien en ma vie. Mais, ma chere sœur, si vous m'aymez il faut que vous trouuiez inuention de me faire auoir cognoissance de ce frere de Circeine, afin que ie le puisse gaigner en quelque sorte. Mon frere, me respondit-elle en sousriant, ie vous dirois bien encore vn autre secret si i'osois, & duquel, peut-estre, vous feriez bien mieux vostre profit: mais ie ne sçay presque comme le voüs dire. Ma chere sœur, repris-je incontinent, ie te

conjure, si tu me veux veoir en vie, de ne me rien celer qui me puisse ayder en ceste affaire, & tu ne dois faire difficulté de m'en parler librement, puis qu'il ne faut point qu'il y ayt entre nous quelque chose de caché. Florice alors en sousriant: Puisque vous le voulez, adjousta-elle, ie le vous diray: mais, mon frere, auec condition que vous receurez ce tesmoignage de l'amitié que ie vous porte, pour l'vn des plus grands que ie vous puisse rendre. Sçachez donc que Circeine a deux freres, l'aisné nommé Sileine, & le jeune Lucindor: L'aisné, comme ie vous ay dit, ayme esperduëment Palinice, & Lucindor: à ce mot Florice s'arresta, en sousriant: Et i'adjousté, Est aymé de Palinice. Nullement, reprit-elle, ce n'est pas cela: Et lors elle se mit la main sur les yeux, pour cacher vne honneste rougeur, qui me conuia de luy dire: Et Lucindor est amoureux de vous. Il le dit ainsi, respondit-elle toute honteuse, encore que ie ne le croye pas beaucoup: Mais ie voulois dire que par ce moyen nous

ferions faire tel personnage qu'il nous plairoit à celuy-cy : Car ie me promets bien cela de luy, qu'il ne me desdira de chose quelconque que ie luy demande. O ma sœur, m'escriay-ie alors en luy prenant les mains, il est tout cartain qu'en vos mains vous tenez & ma vie & ma mort : & que si vous ne me secourez en la peine où vous estes cause que ie suis, vous estes la moins pitoyable sœur qui fut iamais. Mais mon Dieu, Alçandre, me dit-elle, quel personnage me faites-vous faire, & qu'est-ce que Lucindor dira de moy ? Et ne considerez-vous point combien ie m'engage enuers luy ? Ma sœur, luy respondis-je alors serieusement, ostez-vous d'erreur, ie vous supplie, & soyez asseuree que si l'affection que ie porte à Circeine n'estoit accompagnee de toutes les vrayes conditions qu'vne bonne amour le doit estre, i'aymerois mieux la mort que de vous y employer. Ie l'ayme, non pas pour l'abuser, mais pour l'espouser, si mon bon-

heur m'en peut rendre digne. Et quant à ce qui est de Lucindor, s'il est digne frere de Circeine, ie veux croire qu'il a du merite: Et pourquoy, si cela est, ne l'espouseriez-vous? Vostre ieunesse ne vous permet pas de demeurer long-temps auec cet habit de vefue, & pour moy ie n'en serois nullement d'aduis. O mon frere, reprit incontinent Florice, ne parlons point de cela, ie vous en supplie: I'ay encore le souuenir trop presant de Theombre. O fole, repliquay-je, & ne sçay-je pas bien que vous ne l'auez iamais espousé que par obeïssance: & depuis quelle si grande affection pouuez-vous auoir conceuë en trois mois que vous estes demeurez ensemble. Hé vrayement, Alcandre, me dit-elle en sousriant, vous estes bien gracieux de parler de ceste sorte: Et vous, n'estes-vous pas deuenu esperduëment amoureux de Circeine en vn moment? Ah! mon frere, si vous sçauiez combien ce lien de mariage oblige vne honneste femme, vous changeriez bien de discours: car

les nœuds en sont si serrez & si chers, que iamais la separation ne s'en faict, sans vn si grand ressentiment de douleur, que ie ne croy pas celle de l'ame & du corps estre plus mal aysee. Mais combien que ceste consideration qui est tres-grande en moy, n'auroit point de force, encore y en a-t'il vne qui m'empescheroit d'y penser, qui est, pour vous dire la verité, mon cher frere, vne si grande ialousie que i'ay recogneuë en luy, que ie m'estimerois miserable de viure en ce continuel supplice. Car vous me parliez de Theombre, croyez, ie vous supplie, que i'eusse esté la plus heureuse de ma race, s'il n'eust point eu ceste folie en sa teste. Et voudriez-vous, apres en auoir ressenty les extrêmes incommoditez, que ie fusse si mal-aduisee de me replonger en semblable misere ? Et comment, luy dis-je, Lucindor est jaloux, & quel sujet a-t'il ? En fin, Alcandre, me respondit-elle en soufriant, vous voulez tout sçauoir : Et ie le veux bien, puisque ie me resous de ne vous cacher iamais

aucune action de ma vie. Il faut que vous sçachiez, mon frere, que dans ces grandes villes la frequentation y est si ordinaire, qu'il est impossible que nous-nous puissions empescher d'estre veuës & pratiquees de plusieurs personnes. Il arriue bien souuent que diuerses personnes nous voyant viennent à nous aymer, ou pour le moins en font le semblant: car ie croy que c'est ainsi que la plus-part de vous autres hommes en vsent. Mais cela n'empesche que ceux qui ont les yeux sur nous, ne voyent, & ne recognoissent les recherches vrayes ou feintes qui nous sont faites, & de ceste cognoissance se produit ceste ennemie, ou pour le moins mortelle maladie d'Amour, qui se nomme jalousie. Lucindor ayant donc remarqué qu'vn des freres de Palinice faisoit semblant de m'aymer, ou peut-estre m'aymoit à bon escient, en est deuenu tellement ialoux, qu'il ne s'en donne, ny ne m'en laisse point de repos. Hé, ma sœur, adjoustay-ie en sousriant, expliquez-

moy vn peu mieux ceste affaire : le frere de Palinice vous ayme aussi : & ne m'auez-vous pas dit que ce frere ayme Circeine? Est-il donc amoureux de vous & d'elle? Nullement, me respondit-elle : mais c'est que Palinice a deux freres, l'vn qui se nomme Clorian, & qui est amoureux de Circeine ; & l'autre qui s'appelle Celinte, & qui monstre d'auoir de la bonne volonté pour moy. Alors faisant vn grand esclat de rire : Ie vous asseure, ma sœur, luy dis-ie, que voicy la plus gracieuse rencontre qui, peut-estre, aduint iamais. Palinice a deux freres, l'vn desquels, & qui s'appelle Celinte, vous ayme : & l'autre, qui se nomme Clorian, est amoureux de Circeine : Et Circeine a deux freres aussi, Sileine & Lucindor ; Sileine ayme Palinice, & Lucindor vous recherche. Et vous, Florice, vous pouuez dire que ces deux belles Dames ne vous prestent rien, que vous ne leur rendiez en mesme monnoye : Car si i'ayme la belle Circeine, Amilcar est furieusement amou-

reux de Palinice. Et comment! s'eſcria Florice en frappant des mains l'vne contre l'autre, Amilcar en veut à Palinice? Mais, adjouſtay-ie, en meurt-il d'amour? Vrayement, reprit-elle alors, voicy vn vray ſujet de Comedie. Dieu vueille, repliquay-ie, que pour moy il ſoit tel: La Commedie, à ce que i'ay ouy dire, finit touſiours en mariage: Mais puis que nous ſommes ſix, & que vous n'eſtes que trois, ſi faut-il de neceſſité qu'il y en ait quelqu'vn de nous mal content; car ie ſçay bien que ie ne veux pas que celle que i'ayme ſoit partagee. Et penſez-vous, me dit-elle, que quelqu'vne de nous le vueille eſtre? De cela, luy reſpondis-ie, ie m'en remets: Tant y a ma chere ſœur, que tout ce que ie veux de vous, c'eſt de faire ſi bien enuers Lucindor que ſa ſœur m'ayme, & auec Cirinte qu'il diſpoſe en façon Palinice, qu'elle retire Clorian de la recherche qu'il faict à Circeine.

Ce fut par ces discours, Hylas, que que ie vins en cognoissance de toutes ces secrettes affections, & parce que nous n'eusmes alors la commodité pour la suruenuë de plusieurs personnes, d'en dire dauantage, la conclusion fut, qu'elle me promit, non seulement de m'y ayder de tout son pouuoir, mais aussi de faire auec Cirinte, qu'Amilcar ne seroit point mal receu de Palinice : Car, disoit-elle, ie suis obligee de vous y ayder tous deux, puisque ie suis cause de la peine que vous en auez.

Nous-nous separasmes donc de ceste sorte, & parce que i'auois esté aduerty de l'amitié que Clorian portoit à Circeine, & du credit que Palinice y auoit, ie pensay qu'auant que le frere ny la sœur s'y prissent garde, il falloit auoir gagné quelque chose sur la bonne volonté de Circeine, afin que quand Clorian prieroit sa sœur de me faire de mauuais offices, Circeine eust quelque chose qui tint mon party, & qui priast pour moy. Et entre toutes les choses que ie pensay

ie pensay la pouuoir obliger. I'esleus principalement la discretion, ayant tousiours ouy dire qu'il n'y a rien qui engage tant vne honneste fille à aymer que cette discretion : Aussi c'est bien peu de prudence de se confier en vne personne, en qui l'on ne doit point auoir de confiance. Ie vous ay desia dit les premieres declarations que ie luy auois faittes, ie ne luy en dis rien d'auantage de quelques iours : mais estant presque continuellement auprés d'elle, toute la demonstration que ie luy en donnois c'estoit d'vser auec vn extrême respect en tout ce qui estoit d'elle, & afin qu'elle recogneust que c'estoit vn respect qui procedoit d'Amour & non pas seulement de ciuilité ie traittois auec Palinice d'vne façon bien differente, non pas que ie ne luy rendisse de l'honneur comme tout Cheualier est obligé enuers les Dames de cette qualité : mais à l'vne c'estoit seulement auec ce deuoir commun, & à l'autre auec vn respect particulier & tout estincelant d'Amour.

Vn iour que Circeine estoit au logis de Palinice, elle voulut se lauer les mains pour faire colation. Ie me trouuay comme de coustume assez prés d'elle pour receuoir ses gands. Elle ne fit point de difficulté de me les rendre : parce que c'estoit de ces petits seruices que chacune receuoit librement de nous. Et soudain feignant d'auoir quelque affaire en mon logis, ie m'y en allay le plus viste que ie pûs, & en mesme diligence, i'escriuis au dedans de ses gands ces trois verss:

Ie iure tout ce que ie puis,
Que si tout à vous ie ne suis,
Ie ne suis mien, ny de nul autre.

Circeine reprit ses gands, sans y prendre garde pour lors, mais le soir qu'elle fut pour se mettre au lict sa fille de chambre qui s'en apperceut, Ma maistresse, luy dit-elle, qui vous a donnez ces gands? Comment! respondit Circeine, qui me les a don-

nez, ne ſont-ce pas ceux que i'auois ce matin. Ie ne ſçay, repliqua-t'elle, mais ie n'ay iamais veu ces beaux vers, & lors les luy apportant: car elle eſtoit deſia dans le lict: Voyez continua t'elle ſi ie ments. Circeine alors les liſant, & ſe ſouuenant que ie les auois eus quelque temps entre les mains, ſe douta bien que ie les auois eſcrits, mais parce qu'elle ne vouloit point s'en fier à cette fille, qui deſpendoit entierement de Palinice, & de Clorian, elle feignit de ne pouuoir deuiner qui s'eſtoit, & pour monſtrer combien elle s'en ſoucioit peu elle dõna les gands à Andronire: (C'eſtoit ainſi que cette fille ſe nommoit.) Ie prie Dieu ma maiſtreſſe, luy dit-elle en la remerciant, que celuy qui a eſcrit à ce coup dans vos gands, prenne ſouuent plaiſir d'en faire de meſme. Et ie vous aſſeure que ſi ie le cognoiſſois ie l'en remercierois de bon cœur. Tu ferois bien, reſpondit-elle en ſouſriant, car le preſent le merite. Vous penſez, dit elle vous en mocquer : ce preſent

tel qu'il est seroit bien cher, ie m'en asseure à celuy qui est cause que vous me l'auez donné. Et si ie les luy presentois de vostre part. Ie suis bien certaine qu'il m'en remercieroit de bon cœur. Garde-toy, reprit Circeine incontinent de faire cette sottise, car tu me ferois vn extreme desplaisir. Ie n'ay garde, repliqua Andronire de le faire, mais c'est d'autant que ie ne sçay qui s'est. Et si tu le sçauois, adiousta Circeine, par ta foy le ferois-tu. N'en doutez pas, respondit-elle, car outre que i'ay pitié de ceux qui s'ayment bien, encore suis-ie certaine que Clorian m'en sçauroit gré, & m'en remercieroit en temps & lieu. Mais à propos de Clorian, reprit Circeine, garde-toy bien de les luy monstrer si tu veux que nous viuions en paix auec luy & auec Palinice. Et dequoy vous souciez-vous, respondit-elle, si vous ne sçauez qui c'est. Il n'importe, repliqua Circeine, ie ne veux point qu'il les voye, & alors feignant de n'auoir pas bien leu ce qui y estoit escrit? Monstre-les moy

Andronire, dit-elle, que ie relise ce qu'il y a. Et elle sãs y pẽser, les luy ayãt rendus. Or va te coucher, dit Circeine, ie te recognois pour si folle que ie ne veux pas que tu les ayes? Ah! ma maistresse, s'escria-t'elle incontinent, rendez-moy donc les remerciements que ie vous ay faits. S'il ne tient qu'à cela, luy dit Circeine, que tu ne sois bien contente : ie te les rends de bon cœur, & ceux encore que tu me feras des gands tous neufs, que i'ayme mieux te donner. Et lors se faisant apporter vne petite layette où elle en auoit quantité, elle luy en donna vne paire pour la contenter. Ma maistresse, luy dit Andronire en la remerciant, vous m'auez appris vn moyen pour n'auoir iamais plus faute de gands? Et quel est-il, respondit Circeine. Lors que ie verray, dit-elle, que ceux-cy seront vsez, i'iray prier quelqu'vn d'y escrire, comme dans les vostres & vous m'en donnerez de tous neufs pour les auoir. Tu as raison, adiousta-t'elle, mais cependant laisse-moy dormir.

Or Circeine cogneut bien que i'estois le secretaire de ces vers, & quoy qu'elle n'eust aucune pensee qui fust à mon aduantage, si ne vouloit-elle que Clorian les veist, & pour en oster le moyen à cette fille, elle aima mieux les garder, & toutefois il luy fut impossible d'euiter ce que le Ciel en auoit ordonné, ainsi que vous pourrez entendre. Cependant ce petit artifice ne me fut pas du tout inutile, parce que Circeine, se souuenant des paroles que ie luy auois dittes, & se representant le respect auec lequel ie la seruois par la lecture de ces vers s'asseura mieux encore qu'il estoit vray que ie l'aimois, & quoy qu'elle fust grandement engagee auec Clorian, si est-ce qu'elle ne pouuoit reietter cette affection, qui luy estoit vn grand tesmoignage de son merite. Apres auoir donc quelque temps consulté en elle-mesme si elle me deuoit conseruer en cette humeur, ou bien me donner subject de la quitter: En fin elle creut que c'estoit son aduantage de laisser

libre le cours de cette nouuelle affection, ne luy ſemblant pas qu'elle deuint iamais telle qu'elle ne la pûſt bien arreſter quand il luy plairoit.

Quelques iours apres elle vint veoir ma ſœur, & de fortune ie n'y eſtois point, ayant pour lors accompagné Amilcar en la maiſon de Philinice. Et ſe retirant à part elle luy monſtra les gands où i'auois eſcript ce peu de parolles. Florice en recogneut incontinant l'eſcriture : mais faiſant ſemblant de penſer que ce fuſt de Clorian: Et quoy! luy dit-elle, cette Amour dure-t'elle encore? Comment! reſpondit Circeine, ſi cette Amour dure, mais de quels Amours voulez-vous parler? Il faut pluſtoſt dire ſi elle eſt commencee. Voire, adiouſta Florice, tout le monde ne ſçait pas que Clorian vous ayme. Ie le croy, reprit Circeine, & auec regret, ie le croy que chacun veoid la folie de Clorian, mais cecy n'a rien de commun auec Clorian, &

prenez bien garde si vous ne cognoissez point cette lettre. Alors reprenant les gands tout à coup elle s'escria, Ah Circeine! si fay ie la cognoy, elle est d'vne personne qui m'est proche, & à qui i'ay bien representé desja plus d'vne fois que ce qu'il entreprenoit estoit vn dessein duquel il n'auroit iamais de contentement, & qu'il feroit mieux de s'en retirer. Vrayment, luy dit froidement Circeine : Eh ma belle Dame! qu'elle offence vous ay-ie faitte, que vous me vueillez procurer tant de mal. Asseurez-vous Circeine, respondit Florice, que ce n'a iamais esté mon intention de vous desplaire, mais bien de ne veoir Alcandre en vne entreprise de laquelle il n'aura iamais de satisfaction. Et comment, pouuez-vous sçauoir, repliqua Circeine les choses futures. Ie ne les sçay pas auec asseurance, mais, reprit Florice, ie les puis bien preuoir par coniecture, & vous-mesme qui y auez interest, si l'on vous en prenoit à serment ne diriez-vous pas comme moy. Ie vous

diray sainement, reprit alors Circeine, il est vray que Clorian à vne folie en sa teste qui vous peut faire parler de cette sorte, mais il est bien encore plus vray que si l'humeur où ie suis me demeure il ne paruiendra pas à ce qu'il pense. Ce n'est pas qu'auec ces parolles ie vueille engager d'auantage Alcandre au dessein qu'il fait paroistre d'auoir: Car outre que ie n'en vaux pas la peine, encore suis-ie fort peu en volonté d estre aimee: mais ie le dis pour la verité & que ie suis bien marrie que l'indiscretion de Clorian me soit si des-aduantageuse, sans que i'aye autre part en sa faute que d'en souffrir par contrainte l'importunité. Puis que vous m'en parlez, respondit ma sœur, auec tant de confiance, ie vous diray, ma belle fille, que veritablement la recherche que Clorian fait de vous ne vous est point des-aduantageuse, sinon entant qu'il fait paroistre en public d'auoir vne si grãde auctorité sur vous, qu'il semble qu'il en doit bien auoir vne plus grande en particulier. Si cela vous

peut nuire ie le laisse à vostre iugemēt. Tant y a que ie pense que vous feriez beaucoup pour vous, si peu à peu vous ostiez de ses mains cette absoluë authorité, d'autant que par ce moyen vous feriez veoir à chacun qu'il n'y a point de vostre faute, & que la pensee de ceux qui ne font mestier que de iuger des actions d'autruy, s'est grandement deceuë en l'indiscretion de cet homme. O Florice ! s'escria Circeine, que ce conseil est aisé à donner & difficile à executer. Si vous sçauiez quelle humeur est celle de Palinice! Vne autresfois que nous aurons plus de loisir ie vous en veux entretenir bien au long. Cependant, continua-t'elle en sousriant, ne croyez pas que ie vueille qu'Alcandre prenne la peine de m'aimer : car c'est la verité que vous m'auez obligee quand vous l'en auez diuerty, & que vous augmenterez encore cette obligation quand vous continuerez, quoy que ie sçache bien que vous n'y aurez pas grand peine, puis que ie suis assez

aſſeuree qu'il ne fait que ſe mocquer. Et à ces dernieres paroles ma ſœur prit garde qu'elle rougiſſoit vn peu, qui luy fit iuger que ce qu'elle en diſoit n'eſtoit pas peut-eſtre ſelon ſon deſir. Toutesfois feignant auſſi de ſon coſté de le croire, ainſi qu'elle l'auoit dit. Elle luy reſpondit, ſoyez ſeure Circeine, que tant pour voſtre intereſt, que pour celuy de mon frere, ie voudrois vous pouuoir deſcharger de cette importunité, mais ie ne l'eſpere pas.

A ce mot elles ſe ſeparerent, parce qu'à meſme temps Amilcar & moy qui conduiſions Palinice, entraſmes où elles eſtoient : & peu apres Cirinte & Sileine. Quant à moy apres auoir ſalué la compagnie, ie m'approchay de Circeine. Cirinte entreprit Florice, & Sileine & Amilcar s'aſſeirent auprés de Palinice. I'aduouë que pour ce coup ie ne fus pas fort attentif aux diſcours du reſte de la compagnie, eſtant ſi aiſe d'auoir rencontré ſeule celle que ie cherchois qu'il me sembloit

que le Ciel m'auoit grandement fauorisé. Et ie dis seule encore que toute cette bonne compagnie y fut, parce que ie l'estimois telle, puis que Clorian n'y estoit pas, d'autant que veritablement quand il y estoit, malaisément la pouuoit-on entretenir. Luy voyant donc les mesmes gands où i'auois escrit, ie luy dits. Ie iure, belle Circeine, que tout ce qui est dans vos gands est plein de verité. Ie n'en doute point, me dit-elle, car il est vray que mes mains qui y sont, sont des vrayes mains. Vos mains, repliquay-ie, ne doiuent pas seulement auoir le nom de vrayes, mais aussi des plus belles du monde. Mais il y a bien encore quelque chose dans vos gands que vous ne dittes pas. Elle qui feignoit de n'entendre ce que ie voulois dire. Il y'a, adiousta-t'elle, quelques bagues que ie porte aux doigts, qui sōt aussi de vrayes bagues. Il y a encore, repris-ie quelqu'autre chose. Et que pourroit-il y auoir, dit-elle, faisant l'estonnee, quant à moy ie n'y voy, n'y sens, autre chose. Ah ! Circeine,

luy respondis-ie, alors en souspirant. C'est là vn grand tesmoignage de mon peu de bon-heur, que mon cœur estant entre vos mains vous ne le sentiez point, & que vous ne vueillez pas mesme veoir l'escriture qui vous touche. Elle alors en sousriant, comment voulez-vous, repliqua-t'elle, que ie puisse sentir vostre cœur, s'il n'y est pas, & lors sortant la main du gand, voyez s'il n'y a point icy de cœur. Mais voyez, repris-ie incontinent, s'il est possible qu'vne si belle main y soit, sans qu'il y en ayt vne infinité. Et luy prenant le gand, & luy monstrant l'escriture, & voyez si ie ne dis pas vray, puis que ie voy là ce que le mien y a escrit. Elle alors, feignant de ne l'auoir encor point veu. Vrayment Alcandre, me dit-elle, vous estes bien hardy d'auoir escrit dans mes gands? Pensez-vous que i'y prenne plaisir: & lors prenant des ciseaux elle fit semblant de les vouloir effacer: mais mettans la main au deuant, ie luy dis, pardonnez à la grandeur de mon affection, la hardiesse

dõt vous m'accusez, & croyez, belle Circeine, que c'est en vain que vous voulez effacer ces parolles que i'ay escrittes, puis qu'elles sont tellement engrauees dans le cœur que ie vous ay donné, où plustost que vous m'auez rauy, que le temps ny la mort mesme ne les effaceront iamais. Alcandre, me dit-elle, ie n'en veux ny le cœur, ny les parolles, sçachant que l'vn & l'autre sont peu veritables: mais quand ils seroient autrement ie ne veux point me charger de semblable marchandise. I'aduouë, luy respondis-ie assez froidement, que cette marchãdise ne valant gueres, & vous l'estimant fort peu, vous auez raison de ne vous en vouloir pas charger: Car il est vray qu'elle n'a point de cours, & que si vne fois vous en estiez chargee, vous ne vous en deferiez iamais. Ce n'est pas, repliqua-t'elle en sousriant, ce que ie veux dire: car au contraire ie sçay assez que vous vallez beaucoup, & que l'estime que ie fais de vous, est telle que ie doibs. Et de plus que cette marchandise dont

vous parlez, quand ie l'aurois ne demeureroit gueres entre mes mains, eſtãt cõme ces quinteſſances qui s'en võt toutes en fumee. Mais c'eſt en effect Alcãdre, que ie ne m'ẽtẽds point, pour parler franchement, n'y a aimer ny a eſtre aimee. Ie m'eſtonne, repris-ie incontinent, que vous ne ſçachiez point vne choſe que vous enſeignez ſi bien. Alcãdre, adiouſta-t'elle, auec vn œil riant & me frapant doucemẽt ſur vne main, vous eſtes vn mocqueur, & aſſeurez-vous que ie reçois bien de meſme tout ce que vous me dittes. Belle Circeine, luy reſpondis-ie, ſi ie ne ſuis veritablemẽt voſtre ſeruiteur, ie ne ſuis point Alcandre : & ie veux que le Ciel me faſſe ceſſer de viure, lors que ie ceſſeray de vous aimer.

Elle vouloit me reſpondre, & deſia elle auoit la bouche entr'ouuerte, lors qu'elle retint tout à coup la parole & changeãt & de viſage & de façon enuers moy, elle ſembla eſtre deuenuë vne autre perſonne : Ce changement m'eſtonna, mais tournant les yeux du coſté de la porte, ie vis entrer Clorian auec Lucindor. Auez-

vous point veu, gentil Berger, des ieunes enfans qui sont encore soubs le fouët, lors qu'ils sont surpris en quelque faute, par celuy qui les gouuerne. Figurez-vous, que Circeine & Florice en firent de mesme quand Lucindor & Clorian les surprindrent l'vne auprés de moy, & l'autre auprés de Cirinte. Et quoy que i'eusse de l'interest en toutes les deux, si ne me puis-ie empescher d'en rire : Et pour monstrer ma discretion à Circeine la voyant en quelque peine, que Clorian me veist seul auprés d'elle, ie fis semblant de l'aller receuoir & Lucindor aussi, & leur faire l'honneur du logis. Florice en fit de mesme, & cela fut cause que chacun par compagnie se leua : mais cela n'empescha pas que Clorian ne prist garde que Circeine parloit à moy, & que Lucindor ne veist aussi Florice auec Cirinte, si bien qu'à l'abord ils entrerent auec vn visage seuere, & content, dequoy estant toutes deux en peine: mais Circeine beaucoup plus, elles firent ce qu'elles pûrent pour les
remettre

remettre en bonne humeur.

Clorian ne ſçauoit pas encor bien aſſeurément que i'aymaſſe Circeine: mais la doute où il en eſtoit, & l'humeur qu'il auoit de ne vouloir ſouffrir que perſonne parlaſt à ceſte fille, luy faiſoit faire ceſte mine. I'aduouë que ceſte façon de Circeine me deplût, & qu'alors meſme ie fis cent fois reſolution de ne la plus aymer: mais auſſi-toſt que ie tournois les yeux ſur ſon viſage, il falloit ceder à la force de ſa beauté, & pliant les eſpaules, me plaindre en cela de ma mauuaiſe fortune, & de l'injuſtice du Ciel, qui ordonnoit que celle de qui i'eſtois eſclaue fuſt en telle ſeruitude.

En fin le ſoir eſtant venu chacun ſe retira: mais Circeine me donna le bon-ſoir auec vne ſi grande froideur, qu'il ſembloit que ie luy euſſe faict quelque bien grande offence. Toutesfois iugeant que c'eſtoit à cauſe de Cloriã, ie ne voulus pas meſme, ſelon ma couſtume, l'accompagner en ſon logis, & entrant dans mon jardin,

apres m'estre quelque temps entretenu sur ceste pensee, ie souspiray tels vers.

DIALOGVE.

I.

PVis qu'il estoit ordonné
Que mon cœur seroit donné
Par destin à ceste belle:
Pourquoy falloit-il, helas!
D'vne ordonnance cruelle
Que mienne elle ne fust pas?

II.

Parce que nul sous les Cieux
N'est digne de ses beaux yeux.
Rien n'egalle son merite:
Contente-toy d'adorer

Ceste immortelle Carite,
Sans en rien plus esperer.

I I I.

Mais le Ciel voulant en fin
Que i'eusse pour mon destin
Vne affection si vaine:
Dieux! pourquoy de mon berceau,
Pour abreger tant de peine,
Ne faites-vous mon tombeau?

I I I I.

Car les Dieux ne vouloient pas
Monstrer aux hommes çà-bas
Sa beauté sans estre aymee:
Et nul, que toy, ne pouuoit
D'vne ame toute enflammee
L'aymer autant qu'on deuoit.

V.

Donc à iamais i'aymeray,
A iamais i'adoreray
Ses beaux yeux sans esperance:
Trop heureux d'en consumer;
N'est-ce assez de recompense
De mourir pour les aymer?

Quand ie retournay au logis, Florice me raconta tous les discours qu'elle auoit eus auec Circeine, & apres adjouta: Voulez-vous, mon frere, que ie vous die ce que i'en pense, asseurez-vous qu'elle sera plus aysément distraitte de l'amitié de Clorian, que ie n'eusse pas creu: Et, pour dire la verité, il vse d'vn si grand empire sur elle, que ie ne sçay comme elle l'a peu si longuement souffrir. Ma sœur, luy respondis-je en sousriant, ce que vous trouuez estrange en autruy, comme le souf-

frez-vous en vous-mesme? Croyez-moy que vous estes faites toutes d'vne certaine façon, que, sans vous offencer, l'on vous peut toutes mettre en quelque ordre de creatures, qui ne fust ny des animaux raisonnables, ny des irraisonnables: mais en vne tierce espece au milieu de ces deux. Ie vous asseure, Alcandre, me dit-elle, que vous nous obligez beaucoup de parler ainsi de nous: Et quelles voudriez-vous que nous fussions, si nous n'estions celles que nous sommes? Voyez-vous, Florice, continuay-je, ie vous jure que ie dis vray: Car dites-moy, ie vous supplie, si Lucindor vous veut traitter comme Circeine l'est de Clorian, pourquoy si vous le desaprouuez pour elle, l'approuuez-vous pour vous? Et si Circeine s'ennuye de ceste tyrannie, pourquoy elle-mesme va-t'elle renoüant ses chaisnes auec des nœuds plus forts & plus serrez? Hé, ma sœur, croyez-moy, & vous & Circeine, & toutes les femmes du monde, vous estes toutes faites sur vn

mesme patron : vous voulez, & ne voulez : vous ne voulez, & vous voulez. Que voulez-vous dire, mon frere, me dit-elle en sousriant, par ces paroles embroüillees ? Ie veux dire, respondis-je, que vous voulez estre maistresses, & vous-vous plaisez à vous rendre esclaues : Et puis vous-vous ennuyez de ceste seruitude, & toutesfois vous prenez plaisir d'y demeurer. Vous-mesmes ne m'auez vous pas dit, que Lucindor ne peut souffrir que Cirinte parle à vous ? Et qu'vne semblable jalousie a esté la plus grande peine que vous ayez euë auec Theombre ? Si cela est, pourquoy vous y sousmettez-vous, & que ne prenez-vous sur luy l'auctorité qu'il vsurpe sur vous ? Vous trouuez estrange que Circeine soit de ceste sorte tyrannisee de Clorian ? Et ie le trouué plus estrange de vous. Car il y a quelque raison pour elle : La nourriture qu'elle a euë en sa maison, l'auctorité que Palinice a tousiours prise sur elle, son peu d'experience, & plusieurs autres considerations,

qui pour vous n'ont point de lieu, Mais qui vous a dit, interrompit Florice, que ie crains Lucindor? Mes yeux, repliquay-ie, & vos actions: Si vous eussiez eu vn miroir, lors qu'il est entré auec Clorian, ie ne vous croy pas tant aueugle que vous ne l'eussiez aussi bien veu que chacun s'en pouuoit prendre garde, & puis vous m'allez dire que Circeine s'ennuye de l'auctorité que Clorian prend sur elle, & qu'il seroit aisé de l'en distraire. Hé! ma sœur, que ces esperances sont mal fondees, puis qu'elles le sont sur la resolution qu'vne femme doit faire. Souuenez-vous, que si c'estoit d'vne chose qui fust à vostre desaduantage, ou bien pour contre raison, faire desesperer vne personne qui fust toute à vous, ô qu'aysément vous en prendriez toutes la resolution: mais en ce qui est raisonnable, ou à vostre aduantage, ô que tard, ou iamais vous y resoudriez-vous.

Ie continuay de ceste sorte ces reproches à Florice, qui m'ayant quel-

que temps donné audiance, en fin s'approchant de moy, & me prenant par le bras: Mais dites-moy, Alcandre, interrompit-elle, d'où venez-vous, que vous estes en si mauuaise humeur? Et luy ayant respondu que ie venois de me promener dans le jardin. Pour certain, repliqua-t'elle, il faut que vous y ayez mangé de quelque herbe bien amere. I'y ay cueilly, luy dis-ie, des pensees & des soucis si amers, qu'il n'y a absinthe qui les vaille. Ie m'en doutois bien, adjousta-elle, puisque vos paroles sont encore toutes pleines d'amertume: Mais puisque vous nous estimez tant inconsiderees, dites-moy, ie vous supplie, vous qui estes si sage, voulez-vous que ie rompe auec Lucindor? Aduisez-bien quel conseil vous me donnerez: car ie vous promets de le suiure: il est vray que ie diray que c'est vous qui me l'auez conseillé, m'asseurant que vous ne voulez pas me dire chose de laquelle vous ne vouliez estre nommé l'autheur. Ie vous asseure, luy respõdis-je,

ma sœur, que vous estes biẽ gracieuse: parce que Lucindor est frere de Circeine, vous voulez à mes despens r'auoir vostre liberté. Ne voyez-vous, reprit incontinent Florice, que si les femmes ont peu de resolution, les hõmes sont d'autant plus attachez à leur interest. Hé, Alcãdre, qu'il est aysé de voir le festu dãs l'œil de son voisin, & qu'il est difficile d'aperceuoir la poutre qui nous creue les nostres. Si ie souffre quelque chose de Lucindor, vous en deuez estre bien ayse: car estãt frere de Circeine, nous la tiendrons tousiours en quelque sorte de deuoir enuers vous. Voulez-vous, ma sœur, luy dis-je, que ie vous parle franchement: Ie ne suis pas marry de Lucindor; car encore il ne sort pas entierement hors des termes de la raison: mais il m'est impossible de supporter les impertinences de Cloriän. Mon frere mon amy, me respondit-elle incontinent, ie voy bien à ce coup que vostre bouche parle selõ vostre cœur: mais mettez-vous en repos, & vous asseurez que si vous voulez me croire

nous ferons quelque chose qui vous contentera. Et que voudriez-vous, repris-je incontinent, que ie fisse? O Dieu! respondit-elle en sousriant, que nous auons bien changé de personnage, puisque c'est à moy à vous donner conseil. Or bien, mon frere, pour ce coup receuez-le, & si vous-vous en trouuez mal, ne me croyez iamais plus. Quelque mine que Circeine vous fasse, continuez de la seruir: mais souuenez-vous de cacher vostre affection à tout le monde, sinon à elle: & laissez faire le reste à vostre merite, à l'impertinence de Clorian, à l'humeur de Circeine, & à mon assistance. Car si vous vous descouurez, Clorian & Palinice tourmenteront de sorte ceste fille, qu'elle voudroit que vous fussiez hors du monde: Et au contraire si vous-vous cachez bien à eux, vous verrez que ceste discretion luy plaira de façon, que l'insuffisance de Clorian luy sera au double insupportable: Et asseurez-vous que pour peu qu'elle s'esbranle, ie ne laisseray pas perdre vne

ſeule occaſion qui vous puiſſe rapporter de l'vtilité. I'aduouë, luy reſpondis-je, que ie cognois bien par vos diſcours, qu'il faut croire chacun en ſon meſtier: Aymer & diſſimuler, c'eſt le meſtier duquel preſque toutes les femmes ſe meſlent: voila pourquoy ie veux ſuiure voſtre aduis ſans y faillir d'vn poinct. Vrayement, Alcandre, me dit-elle en me frappant ſur l'eſpaule, i'employe bien mon temps à vous conſeiller auec tant d'affection, puiſque pour remerciement vous me dites des injures.

Tels furent nos diſcours, deſquels ie ne conceus pas de petites eſperances, & me ſemblant que l'aduis de Florice n'eſtoit pas à rejetter, ie me reſolus à le ſuiure le mieux qu'il me ſeroit poſſible: Et ſur le ſubjet de la contrainte dont il me falloit vſer, ie me ſouuiens que ie fis ces vers.

STANCES.

Qu'il n'ose dire son mal.

I.

DVre & seuere loy qui couurez du silence,
La peine que ie sens,
Permets qu'au moins ma voix rompe ton ordonnance,
En mes derniers accens.

II.

Ie voy que le laurier, lors que le feu le touche,
Se plaint dans la chaleur:
Et que n'est-il permis aussi bien à ma bouche
De dire ma douleur.

III.

Dans le Taureau d'airain la mesme tyrannie
Se pleut bien autrefois
D'ouyr plaindre & gemir: mais à moy l'on desnie
L'vsage de la voix.

IIII.

Souuent ie me resous d'vne longue harangue
D'attendrir mon vaincœur:
Mais quoy! ces mesmes yeux me retiennent la langue
Qui me prirent le cœur.

V.

Soudain que ie la vois, le respect ordinaire
S'oppose deuant moy,

Et me dit que l'Amant doit brusler
& se taire,
Pour preuue de sa foy.

V I.

Taisons-nous donc, mon cœur, &
rendons tesmoignage,
Quand nous deurions mourir,
Que nous auons assez d'amour & de
courage
Pour aymer & souffrir.

Vous sçauez, Hylas, que la passion a cela de propre, d'entreiner auec violence les puissances de l'ame qu'elle possede. Figurez-vous qu'il m'en aduint autant; car quelque dessein que i'eusse faict, mon affection, sans que i'y prisse garde, m'emporta quelques iours apres à faire des actions qui ne donnerent que trop de cognoissance de ce que ie voulois te-

nir caché. Si bien que Palinice s'en apperceut, faisant en cela bien paroistre, qu'il est vray que mal-aysément l'artiffice peut cacher quelque chose à ceux qui sont de mesme mestier. Et parce qu'elle sçauoit assez combien Clorian supporteroit ceste nouuelle amour auec impacience, & qu'elle aymoit grandement ce frere: Elle tira vn iour à part Circeine, & au commencement luy representa combien vne fille estoit peu aduisee de laisser vne ferme & asseuree affection, pour vne nouuelle: combien la plusspart de ceux qui les recherchent le font plustost par humeur, que par Amour, & quelquesfois seulement pour essayer si elles peuuent estre gaignees aysément, afin d'en faire apres des contes & s'en moquer, ne se soucians gueres de ruïner de reputation celles qu'ils font semblant d'aymer, pourueu que cela serue à leur vanité: combien il est difficile d'en trouuer d'autre humeur, & quel danger courent celles qui s'y

fient, auant que de les auoir bien es-
prouuez. Et puis elle cõtinua. Or, ma
chere fille, ie vous represente tout ce
que ie viens de dire pour vous aduer-
tir d'vne chose, à laquelle, peut-estre,
vous ne prenez pas garde: I'ay reco-
gneu qu'Alcandre, depuis son re-
tour, faict cas de vous, & qu'il vous
veut faire acroire qu'il vous ayme.
C'est vn ieune homme qui n'a enco-
re point vendu de sa marchandise,
il vient de loin, il ne faict que l'e-
staler en vente. Souuenez-vous,
Circeine, qu'il ne faut pas croire
tout ce qu'il dira, & que pour peu
que vous luy offriez de ce qu'il vous
presentera, il vous prendra, sans
doute, au mot: Nous ne sçauons
point encore de quelle humeur il est:
Ie serois marrie que nous l'appris-
sions à vos despends, & croyez
que ce que ie vous en dits, n'est que
pour vostre seul interest: car pour ce
qui touche l'affection que mon fre-
re vous porte, ie m'asseure qu'il
est assez honneste-homme pour
vous

vous obliger à luy vouloir du bien. Quoy que ie ne doute pas que s'il s'en prenoit garde, il ne le supportast auec beaucoup de peine : &, peut-estre, ne sçay-je à quoy vn tel desplaisir le feroit resoudre. Et Dieu sçait quel ennuy seroit le mien, de veoir ce diuorce entre nous : Ie dis entre nous, parce qu'il me seroit impossible de ne point participer à l'ennuy que tous deux vous en receuriez. Ie voy bien que de vostre costé vous ne contribuez rien en cecy, sinon vne certaine complaisance, qui est ordinaire à toutes celles de vostre aage, parce qu'il leur semble que d'estre seruies de plusieurs, c'est quelque chose de fort estimable : Mais, ma fille perdez ceste opinion, ie vous supplie, & croyez qu'il n'y a rien qui rende plus mesprisable, ny qui descrie plus vne ieune personne, que de la voir suiuie & poursuiuie de toutes sortes de gens, parce que les choses communes sont peu estimees, & que

les personnes de merite ne veulent point marcher en foule. Et qu'en fin, outre tant d'autres raisons, malaysement se peut-on imaginer que tant de jeunes esprits se puissent arrester auprés d'vn mesme subjet, s'ils n'y estoient retenus par des faueurs, ou par des esperances. Receuez, Circeine, de bonne part l'aduis que ie vous en donne, & en faites vostre profit, comme sage & prudente que vous estes.

Circeine demeura fort attentiue au discours de Palinice, & quoy qu'elle iugeast bien que tout ce qu'elle en disoit estoit seulement à l'occasion de son frere, si le receut-elle comme elle deuoit, auec vn visage sans se troubler, ny sans seulement froncer le sourcil : Si bien qu'apres l'en auoir remerciee, elle la supplia de luy vouloir tousiours continuer l'amitié qu'en cela elle luy faisoit paroistre : Que quant à elle, elle ne pouuoit mais de ce que i'auois fait, & qu'elle tascheroit auec discretion

de m'en destourner le plus qu'elle pourroit, si toutefois elle cognoissoit que i'eusse le dessein que Palinice luy disoit, & sur tout la conjura de luy ayder à le cacher à Clorian, parce qu'elle l'estimoit & l'honoroit tant à son occasion, qu'elle ne voudroit pour quoy que ce fust, luy donner subjet de mauuaise satisfaction.

Tels furent les premiers discours qu'elles eurent ensemble pour mon sujet, & voyez, ie vous supplie, combien il se faut conduire prudemment en semblables accidents: Il est vray que l'aduis que Palinice donna à Circeine, fut bien cause qu'elle vsa depuis plus froidement enuers moy: mais il est bien certain aussi que deslors elle traitta auec moy, comme auec son seruiteur; ie veux dire qu'elle se persuada de sorte que ie l'aymois, qu'elle n'en eust pas douté pour quoy que tout le monde luy en eust pû dire au cōtraire: Et par ainsi les discours auec lesquels Palinice me pensoit faire

plus de mal, profiterent dauantage à mon dessein que ie n'eusse faict de long-temps par toutes mes recherches. Ma sœur qui veid ce changement, & que Circeine ne m'osoit presque plus nommer sans rougir, que quand i'entrois où elle estoit elle baissoit les yeux, ou les tournoit d'vn autre costé: que lors que ie m'approchois d'elle, si elle estoit esloignee de la troupe, incontinent elle changeoit de place, & s'en alloit parmy les autres: Si ie luy presentois des fleurs, ou des fruicts, comme ie soulois, elle les refusoit, & ne faisoit pas semblant de les regarder. Bref considerant combien elle sembloit estre mal satisfaite de moy, vn iour que nous estions seuls dans nostre logis, elle ne se pût empescher de m'en parler, me representant ce mespris, tant insupportable à vn homme de courage: Que si des paroles eussent esté capables de me faire changer d'opinion, sans doute celles de Florice estoient suffisantes à me di-

uertir de l'affection que ie portois à Circeine: mais le mal eſtoit trop enraciné, ou, pour mieux dire, la fleche que i'auois dans le cœur y auoit eſté pouſſee par vne main trop forte, pour en pouuoir eſtre arrachee ſans la mort. Et elle le recogneut bien à la reſponce que ie luy fis: car lors qu'elle ſe trauailloit le plus à me repreſenter le tort que ceſte belle fille me faiſoit de me traitter de ceſte ſorte, que chacun demeuroit eſtonné de me veoir ſi opiniaſtre, ou, pour mieux dire, inſenſible: Qu'en toute autre occaſion i'auois faict paroiſtre & du courage, & du iugement; & qu'en celle-cy, il ſembloit que i'auois oublié ce que i'eſtois. Et bref apres m'auoir remis deuant les yeux, & qui i'eſtois, & qui elle eſtoit, & que noſtre alliance luy eſtoit pour le moins auſſi honorable & aduantageuſe que celle de Clorian, ny de quelqu'autre qui la pûſt rechercher. Ma ſœur ma mye, luy dis-je en ſouſriant, vous me faites ſouuenir de ces Mires, qui voyant vne playe,

pensent auoir faict assez de declarer quels nerfs, ou quelles arteres en demeurent offencees: de faire veoir combien elle est dangereuse & mortelle, & les grandes incommoditez que le patient en ressent, sans se soucier de mettre la main aux remedes qui luy peuuent estre salutaires. Helas! ma sœur, ie ne sçay que trop tout ce que vous me dites, ie voy bien que Circeine ne m'ayme point, ie cognois assez que mon seruice ne luy est point agreable, & ie n'ignore pas que Clorian ne soit son cœur & son ame: mais à quoy me sert ny que ie le recognoisse, ny que vous me le representiez, puis qu'en effect ce n'est que me faire recognoistre, & me remetre deuant les yeux la grandeur de ma blesseure. Il faut, si vous auez pitié de mon mal, que vous ne perdiez plus le temps à me dire ce que ie ne sçay que trop: mais, au contraire, que vous l'employez aux remedes qui me sont necessaires: Autrement, ie vous en asseure, ma sœur, que vostre pitié au lieu de m'estre vtile, sera cause de

la fin de ma vie. Car de penser que ces considerations puissent me diuertir de l'affection que ie porte à ceste fille, c'est se tromper infiniment, puisque ie suis de telle sorte à elle, que non seulement elle peut librement vser des cruautez contre moy, (que vous nommez indignitez) mais encore de toutes celles qu'elle voudra, sans que iamais mon cœur en murmure, tant s'en faut qu'il s'en pleigne, ou qu'elles luy puissent faire changer de dessein.

Ie veis que Florice m'oyant tenir ce langage changea de couleur, & demeura rauie d'estonnement : & apres m'auoir quelque temps consideré sans me dire mot, en fin elle reprit ainsi la parole. I'aduouë, mon frere, que iamais personne n'a sceu aymer que vous, si c'est toutefois aymer, que se donner entierement à quelqu'vn : mais il faut que ie die que vostre affection meritoit aussi de rencontrer quelque correspondance, si pour le moins le Ciel ne vouloit pas vous rendre le plus

mal-heureux de ceux qui sçauent aymer. Et moy, ma sœur, luy respondis-je, ie signeray de mon sang tout ce que vous dites: mais à quoy me sert tout cela, & en quoy est-ce que ceste cognoissance allege la moindre partie de mon mal? Voulez-vous, me dit-elle, que i'esprouue les derniers remedes, que ie gardois pour la guerison de vostre blesseure, lors que i'eusse veu tous les autres inutilles? Ma sœur, luy respondis-je, à quoy peuuent seruir les retardements, sinon à me faire perdre la vie? Or, mon frere, adjousta-t'elle, resioüissez-vous donc, & vous asseurez que ie m'en vay faire tous mes efforts auec Lucindor, & que s'il n'obtient rien de sa sœur pour vostre contentement, il peut bien n'attendre iamais de moy vne bonne parole: Vous cependant de vostre costé, ne laissez d'y faire tout ce que vous pourrez: car les diuerses batteries sont tousiours cause de faire plustost rendre la forteresse.

Ce fut auec ceste resolution que

nous-nous separasmes, elle cherchant l'occasion de parler à Lucindor, & moy pensant & repensant à ce que ie pourrois faire pour gaigner ceste cruelle fille. Ie vous ay desia dit qu'il y auoit vn jardin en mon logis, où bien souuent i'allois entretenir mes fantaisies. A ce coup, comme de coustume, ie m'y en allay, si auant en ceste pensee, que ie ne pris garde que Belisard se promenoit tout seul sous vne allee fort couuerte. Ce Belisard, c'est ce ieune homme qui dort dans ce lict proche de nous, & qui nous fut donné pour auoir soin de nous, lors que nostre pere nous faisoit suiure les escolles des Romains. Le long-temps qu'il auoit vescu auec nous, & nostre ordinaire conuersation, luy auoient faict naistre vne si grande affection enuers moy, que veritablement il m'aymoit tout ce qu'il pouuoit aymer: & la cognoissance que i'en auois, outre plusieurs bonnes qualitez qui le pouuoient rendre aymable, auoit esté cause que ie l'auois tousiours tenu fort

cher, & que ie me fiois de telle sorte en luy, que ie n'auois rien qui luy fust caché. Ceste fois seulement ie ne luy auois point parlé de l'affection que i'auois pour Circeine, sans pouuoir en trouuer la raison, sinon que l'occasion ne s'en estoit point presentee. Or ce ieune homme estoit, comme ie vous ay dit, auant que moy dans ce jardin, sans que ie m'en prisse garde, & de fortune ie m'allay mettre dans vne allee qui n'estoit separee de la sienne que d'vne palissade de lauriers, qui estoit assez espaisse. Luy qui m'apperceut venir le chappeau enfoncé, & les yeux contre terre, marchant à grand pas, cogneut bien d'abord que i'auois quelque profonde pensee qui m'embarrassoit l'esprit, & parce que ce n'estoit pas ma coustume de luy cacher quelque chose de semblable, il ne sçauoit que penser: cela fut cause que se ioignant le plus qu'il luy fut possible contre la palissade, il essayoit d'ouyr quelques paroles qu'il luy sembloit que ie proferois assez bas: mais il ne demeura

pas fort long-temps en ceſte peine; car ne penſant pas d'eſtre eſcouté de perſonne, ie releuay bien-toſt la voix, & lors il pûſt ayſément apprendre qu'Amour eſtoit la cauſe de mon mal. Et parce qu'il m'ouyt pluſieurs fois repliquer ces paroles aſſez haut: Mais puiſque, quoy que i'y aye ſceu faire, rien ne m'a pû profiter à vaincre le courage de ceſte cruelle, qui ſera celuy qui pourra m'y ayder? & de qui dois-je eſperer quelque ſecours? I'oüys qu'il me reſpõdit fort haut, De Beliſard. Si ceſte voix me ſurprit, vous le pouuez iuger, Hylas, puiſque ie pẽſois eſtre ſeul en ce lieu. I'arraiſtay mes pas, ie regarday autour de moy, pour veoir s'il y auoit quelqu'vn, & n'y apperceuant perſonne, i'aduouë que ie commençois de me perſuader que c'eſtoit quelque Demon qui m'auoit fait ceſte reſponce, lors que ce ieune homme faiſant le tour de la paliſſade, s'en vint vers moy, repliquant pluſieurs fois, De Beliſard, de Beliſard: C'eſt, adjouſta-t'il, du fidele Beliſard que vous

deuez attendre toute sorte de seruice. Et comment, Seigneur, continua-t'il quand il fut vn peu plus prés, vous estes en peine, & vous-vous cachez à moy? Auez vous perdu le souuenir de mon affection & de ma fidelité? Amy Belisard, luy respondis-je, tu ne te dois offencer que ie t'aye teu vne chose, que, si i'eusse peu, i'eusse cachee à moy-mesme: me semblant que comme le feu esuenté iette de plus grandes flâmes, & que bien souuent s'il ne prend air il s'estouffe de soy-mesme, aussi celuy-cy en feroit autant, & que par ce moyen ie demeurerois libre comme ie soulois estre. Ah Seigneur! me respondit-il, que ie voy bien que voicy la premiere fois que vous auez esté atteint de ce mal, puisque vous iugez qu'il se puisse esteindre de soy-mesme: Sçachez, Seigneur, que depuis qu'vn cœur en est touché, il n'en peut iamais guerir que par vn mespris si extrême qu'il oste toute esperance, ou par la possession de la chose qui nous faict le mal. Et en voicy la raison: Il n'y

a rien qui naturellement puiſſe viure ſans auoir quelque nourriture : Or les faueurs ſont les nourritures d'Amour. Lors qu'vn Amant eſt priué de ces faueurs, ou pour le moins de l'eſpoir de ces faueurs, il faut que comme le flambeau s'amortit quand il n'y a plus de cire, de meſme s'eſteigne auſſi celuy d'Amour dans le cœur qui n'a rien dequoy le nourrir. Mais auſſi comme la ſurabondance de la cyre eſteint la flâme qu'auec ſa mediocrité elle nourrit : ie dis que la poſſeſſion de la choſe aymee eſtouffe l'Amour par la ſurabondance des faueurs qu'en ſemblables occaſions on reçoit. Si tu ne ſçais pas mieux donner remede à mon mal, luy dis-je, que tu en ſçais diſcourir, ô Beliſard, i'ay grand peur que i'en ſeray longuement malade : car i'eſpreuue que l'vne de ces choſes que tu dis le faire mourir, ne ſert qu'à le rendre plus grand & douloureux: Et ie ne peux m'imaginer que la poſſeſſion d'vn bien, puiſſe faire

hayr le bien de sorte que la raison d'vn costé, & l'experience de l'autre me font cognoistre que tu n'es pas grand Docteur, ny grand Mire. Il n'y a rien, me dit-il, Seigneur, qui nuise tant à la guarison d'vn malade, que d'auoir mauuaise opinion de celuy qui entreprend sa cure: Car nous auons veu bien souuent l'imagination faire des effects incroyables, c'est pourquoy vous ne deuez si-tost faire mauuais iugement de ma capacité, auant que vous n'ayez bien consideré mes raisons: I'ay dit que les extrêmes mespris, ou la surabondance des faueurs, peuuent sans plus faire esteindre l'Amour. Et n'est-il pas vray que l'Amour est vn desir, & que l'on ne desire iamais ce que l'on possede? Si possedant il n'y a plus de desir, il s'ensuit qu'il n'y a point d'Amour. En Amour, respondis-ie, il y a vn abysme de douceurs, de delices: & il est impossible de les auoir iamais toutes, ny seulement en auoir iamais tant qu'il ne nous en defaille.

encore beaucoup plus grand nombre que nous n'en possedons: outre que l'appetit pour estre satisfaict, ne s'esteind pas, au contraire, le souuenir du bien possedé en rend le desir plus violent. Et ainsi, par ta mesme raison, Amour estant vn desir, & le desir s'esueillant plus ardant par la cognoissance du bien possedé, il s'ensuit que ce que tu dis qui le tuë, le rend au contraire, cet Amour, plus fort & plus violent. Il faut, repliqua-t'il, que cet Amour, s'il est ainsi que vous le dites, soit gourmant à outrance, si rien ne le peut souler. Mais, Seigneur, que direz-vous du Mespris? N'est-il pas vray qu'en vn courage genereux, c'est vn poison contre lequel Amour ne peut resister? Car si le froid esteind le chaud, & si chaque contraire est la ruine de son contraire, vous ne nierez pas pour le moins que la hayne ne soit contraire à l'Amour, & qu'elle ne le fasse mourir. Toutes les choses qui sont en l'vniuers, repris-je, sont con-

seruees par leurs contraires, & s'il n'y auoit point de contrarieté, tout ne seroit qu'vne seule chose, & ainsi le monde finiroit, ou pour le moins ne seroit plus monde. Il est vray, repliqua-t'il; mais c'est lors que ces contraires sont tellement esgaux en puissance, que l'vn ne peut surmonter l'autre: Mais quant est-ce qu'vne Amour ne sera point estouffee par vn extrême mespris? Selon ta raison, luy dis-ie froidement, ce sera lors que l'Amour sera aussi extrême que le mespris. Mais, Belisard, à quoy perdons-nous le temps en ceste dispute hors de saison? Que m'importe que ce que tu dis soit, ou ne soit pas vray, puis qu'en effect i'approuue que les defaueurs, ny les mespris n'ont point faict en moy l'effect que tu dis. Seigneur, me respondit-il, vous verrez que peut-estre vostre experience n'est pas telle que vous la dites: Dites-moy, ie vous supplie, quel tesmoignage auez-vous d'estre mesprisé? O Belisard, m'escriay-ie, i'en

i'en ay tant, & de si grands qu'il faudroit bien estre incredule pour ne les aduouër pas. Et àfin que tu en puisses mieux iuger, car aussi bien, ne te veux-ie rien celer. Sçache que i'aime esperduëment Circeine. Celle-là, adiousta t'il, que Clorian a si longtemps recherchee? C'est elle-mesme, repliquay-ie, & ie t'asseure que depuis que cette affectiõ est nee, & que ie la luy ay descouerte elle est tousiours allé augmentant en ses cruautez. Seigneur, me dit-il alors froidement, ne receuez point à importunité si ie suis vn peu curieux. Dittes-moy, ie vous supplie, auant que vous luy eussiez fait cognoistre que vous l'aimiez, traittoit-elle auec vous de cette sorte. Nullement, respondis-ie, au contraire ce n'estoit que douces paroles, & qu'honnestes faueurs que celles que ie receuois d'elle. Et lors, adiousta-t'il, que vous luy dittes que vous l'aimiez, vsa-t'elle de mespris, ou de colere? Ny de l'vn, ny de l'autre, luy dis-ie, mais ç'à esté quelque temps apres qu'elle a commencé de

viure ainsi. Et en quoy, continua-t'il, vous fait-elle cognoistre sa mauuaise volonté. Que te sçauroy-ie dire là dessus, respõdis-ie, figure-toy, qu'elle me fuit comme si i'auois quelque maladie cõtagieuse. Lors que i'entre en quelque lieu où elle est, elle rougit, & si elle ne s'en peut aller, elle se tourne d'vn autre costé, & le iour est à naistre, où depuis qu'elle a pris cette humeur elle a seulement ietté l'œil sur moy. Que si sans y penser elle a eu le regard où i'estois, aussi-tost qu'elle s'en est pris garde elle l'a retiré si promptement qu'il est aisé a iuger que cette veuë luy est ennuyeuse: Mais, mon cher Belisard, à quoy te vay-ie racontant toutes ces petites particularitez. Fay ton conte qu'en toutes ses actions, elle me rend tesmoignage que mõ seruice luy est desagreable. Belisard alors en sousriant & puis se baisant la main & me la tendant, mon maistre, me dit-il, consolez-vous sur ma parole, & croyez que cette fille vous aime. Circeine m'aime, luy respondis-ie, il me semble

qu'elle m'en donne de mauuaiſes cognoiſſances. Seigneur, continua-t'il, aſſeurément Circeine vous aime; mais il faut qu'elle ſoit contrainte de traitter auec vous de cette ſorte: car toutes les actions deſquelles vous vous pleignez en ſont des preuues tres-aſſeurees: Ces fuittes; ces rougiſſements, ces changements de places pour ne vous point veoir; & bref tout ce que vous m'auez raconté ne ſont que des paroles d'Amour, auec leſquelles ſans parler elle vous crie. Ie vous aime Alcandre & pour vous monſtrer que ie vous dis vray, Quel teſmoignage; vous plaiſt-il, Seigneur que ie vous apporte? O mon cher Beliſard, luy dis-ie, luy iettant les bras au col! ô mon cher amy; ie veoy bien que l'amitié que tu me portes te fait parler ainſi pour me donner quelque conſolation. Non, Seigneur, me reſpondit il froidement, ie ne vous flatte point en cecy, ie veux que vous n'ayez iamais aſſeurance en ma fidelité, ſi ie n'eſpere de vous apporter des preuues

de sa bõnevolõté la premiere fois que ie parleray à elle, & laissez-m'en le soucy tout entier & vous resiouïssez & continuez seulement de viure auec discretion auprés d'elle, sans vous offencer trop aigrement de ces actions : car croyez-moy qu'elles sont toutes contraintes & entierement à vostre aduantage.

Ie vous ennuyerois Hylas, si ie vous redisois tous les discours que nous eusmes sur ce subiect : car ie ne pouuois les finir, tant les flatteuses esperances qu'il me donnoit m'estoient agreables. En fin auant que nous separer il resolut de trouuer les moyens de parler à elle, ce que ie luy dis qu'il feroit fort aysément, feignãt de l'aller visiter de la part de Florice, ainsi que dans les villes on a de coustume de faire entre les personnes qui s'aiment, & que mesme, s'il estoit necessaire Florice luy en donneroit la charge. De feindre, me respondit-il, d'y aller de sa part ie le trouue fort à propos: mais qu'en effect Florice m'y enuoye, il s'en faut bien garder, ny

meſme faire ſemblant qu'elle ſçache choſe quelconque de voſtre deſſein: car, Seigneur, tenez ce ſecret de moy: Il n'y a rien qu'vne fẽme craigne tant que de ſe fier de ſemblable choſe à vne autre femme, & meſme quand elle eſt belle & ieune: d'autant qu'il n'y a rien ſi aiſé que de faire naiſtre entr'elles du diuorce, & lors Dieu ſçait en quel danger ſont celles qui ſe ſont fiees de quelque choſe qui leur importe. Non, non parmy celles qui ſont bien aduiſees, l'amitié, ny la familiarité n'õt iamais le pouuoir de les mettre en vn ſi grand peril, & ſi vous-vous en eſtes laiſſé entẽdre à Florice, & qu'elle penſant vous faire vn bon office luy en ait parlé, il ne faut que vous trouuiez ſes froideurs & ſes glaçons eſtranges, car vous n'en deuez attendre moins. Il eſt vray, luy dis-ie, que ie ne luy ay point caché, & qu'elle luy en a parlé pluſieurs fois. Et biẽ, Seigneur, reprit-il, i'eſſayeray d'y remedier: mais croyez-moy ie vous ſupplie, priez Florice de ne luy en faire plus de ſemblant, & vous ver-

rez que mon aduis sera bon, & que vous en ressẽtirez de l'vtilité biẽ tost.

La nuict commẽçoit à nous desrober le iour, & l'heure du souppé s'approchoit lors que ie sortis du jardin, beaucoup plus satisfait par les esperances que Belisard me donnoit, que ie n'estois pas quand i'y estois entré. Dequoy Florice s'apperceuant, qu'y a t'il, me dit-elle mon frere, vous auez l'esprit plus content que quand vous estes sorty d'icy. Ma sœur, luy respondis-ie, parlant fort bas; mon visage est vn causeur : c'est luy qui vous a dit ces nouuelles, & ie vous aduouë qu'elles sont vrayes, mais ie vous supplie de n'en point faire de sẽblant, & de ne parler point à Erceine, quoy qu'elle vous die, n'y quelque commodité que vous en ayez, ny de mon affection, ny de tout ce que nous auons dit, iusques à ce que ie vous en aduertisse. Elle me fit signe de la teste qu'elle n'y failliroit point, & changeãt de discours nous nous mismes à table, où Amilcar arriua que nous auiõs à moitié souppé, qui nous dit qu'il se

faisoit vne grãde assemblee ce soir en la maison de Dorinde, parce que le lendemain elle deuoit estre mariee auec Bellimarte, chef des solduriers, que le Roy Gondebaut tenoit pour sa seureté dans la ville de Lyon, & que Palinice & ses freres y alloient aussi-tost qu'ils auroient souppé, & que le pere de Dorinde qu'il auoit trouué dans la ruë venant en nostre logis l'a-uoit prié d'y cõuier & Florice & moy: que Circeine n'y estoit point, quoy que ses deux freres y fussent allez, parce qu'elle s'estoit trouuee mal dis-posee.

Ces nouuelles furẽt cause que nous nous hastasmes de soupper pour nous y trouuer puis que nous y estiõs priez, & lors que i'estois prest à sortir Beli-sard s'approchant de moy, Seigneur, me dit-il, si vous me voulez croire, vous n'irez point en cette assem-blee, puis que Circeine n'y est pas: car ie m'en vay la trouuer, & si l'on peut parler à elle, ie veux que ce point soit l'ouuerture de nostre dis-cours, & asseurez-vous sur moy,

que ie feray le plus trompé homme du monde, si ie ne vous apporte auant que vous-vous mettiez au lict des nouuelles qui vous contenteront. Ie luy respondis, que ie le ferois, mais que de peur qu'on ne s'en prist garde i'y accompagnerois Florice, & que ie ne ferois qu'entrer & sortir.

Belisard s'en alla donc de cette sorte au logis de Circeine, où de fortune il ne trouua auprés d'elle qu'Andronire, tout le reste s'en estant allé en cette assemblee. Elle estoit assise sur le pied de son lict à moitié des habillee & tenant vn Luth en sa main, duquel elle s'entretenoit: Car entre les autres vertus de Circeine, elle iouë du Luth & chante en perfection. Elle estoit tellement attentiue à ce qu'elle chantoit, qu'elle n'apperceut point Belisard de long-temps apres qu'il fust entré dans sa chambre, & n'eust esté qu'Andronire le veid & en aduertit sa maistresse, il eust longuement iouy de cette douce harmonie. Mais se leuant en sursaut, elle se fust mise dans vn petit cabinet, pour n'e-

ſtre veuë ainſi deſ-habillee , s'il ne l'euſt retenuë par ſa robbe, & puis ſe iettant à genoux deuant elle, il la pria & ſupplia tant qu'elle reuint où elle eſtoit , commandant toutesfois à Andronire de reculer les chandelles en lieu qu'elle euſt moins de honte de ſe veoir en cet habit. Madame, luy dit Beliſard, ſi c'eſt pour m'empeſcher de m'eſblouïr vous auez raiſon, car ie ne veis iamais nuit où vn ſi beau Soleil eſclairaſt. Beliſard, luy dit-elle , il faut eſpargner ſes amies, & meſmes en leur preſence. Ie ne veux pas que vous me voyez rougir de vos flatteries. Mais dittes-moy, ie vous ſupplie : Qu'eſt-ce qui vous ameine icy, & que veut dire que vous n'eſtes pas en cette aſſemblee chez Dorinde, où tant de belles Dames ſe doiuent trouuer? Pour reſpondre, dit-il , à ce que vous me demandez , il faudroit que ie ſceuſſe ce qui me doit aduenir, car alors ie vous diray ſi ce qui m'ameine icy eſt vn bon , où vn mauuais Demon. Mais quant à ce que vous me demandez, que veut di-

re que ie ne suis point chez Dorinde. Sçachez que vous en estes doublement la cause: Car continua-t'il tout haut, Florice ayant sceu que vous-vous trouuiez vn peu mal m'a commandé de venir sçauoir de vos nouuelles, & vous offrir tout le seruice qu'elle vous pourra rendre. Florice, repliqua-t'elle, me fait trop de faueur d'auoir tant de soing de moy. Vous luy direz, s'il vous plaist, que cette maladie me laissera encore le moyen de m'acquitter de cette debte par quelque bon seruice. O Circeine, luy dit-il alors d'vne voix plus basse: que vous estes à la bonne foy, si vous pensez que Florice sçache chose quelconque de ma venuë. Et pourquoy, dit-elle estes-vous menteur: Parce repliqua-t'il, que trop de personnes sçauroient nos affaires, si nous disions tousiours la verité? Pensez vous que ie vueille qu'Andronire sçache le subiect de mon voyage? elle a trop peu de malice pour me fier en elle.

Circeine ne trouuoit pas estrange

la façon de parler de Beliſard, parce qu'il auoit accouſtumé d'en vſer ainſi, & enuers elle & enuers ſes compagnes: & toutesfois elle ſe douta bien que ie deuois auoir part en ce meſſage, car elle ſçauoit que ie me fiois grãdement en luy, & cela fut cauſe qu'elle ne luy voulut plus demander le ſuiet qui l'emmenoit, mais luy reprenant la parole. Ie ne vis iamais, continua-t'il, vne ſi peu curieuſe perſonne que vous eſtes? Pourquoy, puis que ie vous ay dit que ce n'eſtoit pas Florice qui me conduiſoit icy, ne me demandez-vous qui c'eſt? Circeine alors en ſouſriant, & moy luy dit-elle, ie ne vis iamais vne perſonne ſi prodigue de ſes ſecrets que Beliſard, qui ne ſe contente pas de les dire à ceux qui les luy demandent, mais qui les veut meſme faire ſçauoir par force à ceux qui n'en ont point de curioſité. Vous deuez conoiſtre par là, reſpondit-il, que le blaſme que l'on donne aux femmes peut bien eſtre deu à quelques hommes. Et de quel blaſme parlez-

vous, dit Circeine en sousriant. De celuy duquel on les accuse, dit Belisard, de ne sçauoir rien taire. Il est vray, reprit alors Circeine, que les hommes nous en blasment, & toutesfois il me semble qu'auec raison l'on les en pourroit mieux accuser: pour le moins plusieurs que ie cognois. Que si c'est vn vice naturel aux femmes, il faut que la Nature se soit faillie en moy: car ie vous iure Belisard, que quand on m'a prié de ne point dire quelque chose, ie l'oublie de sorte que ie ne m'en souuiens plus, si l'on ne m'en parle. Estes-vous de cette humeur, adiousta Belisard en tout. En tout, repliqua-t'elle, pour peu qu'il soit d'importance. Ie veux esprouuer, dit alors Belisard, si vous estes veritable, car ie vous veux confier vn secret que ie ne voudrois pas qui fust sceu pour la moitié de ma vie. Et pourquoy, adiousta Circeine me le voulez-vous dire. Pour deux raisons, dit-il: l'vne pour sçauoir s'il y a vne femme qui se sçache taire, & l'autre pour vous faire veoir combien Beli-

ſard eſt voſtre ſeruiteur, puis qu'il vous remet entre les mains vn ſecret auec lequel vous le pourrez ruïner quand vous voudrez. Vrayment, reſpondit-elle, ie veux bien ſçauoir ce que vous me voulés dire pour les deux conſiderations que vous me repreſentez : mais prenez-vous garde de n'en auoir parlé à quelqu'autre, où que vous n'en parliez apres, de peur que ſi celles à qui vous l'auez dit, où à qui vous le direz le publioient ie ne fuſſe accuſee de leur faute. Non, non, reſpondit Beliſard, ie m'aſſeure que quãd ie le vous auray dit vous perdrez cette doute. Si cela eſt, reprit Circeine en ſouſriant, ie ſeray bien-ayſe de l'entendre : tant pour vous monſtrer quelle ie ſuis, que pour ſçauoir quel vous eſtes enuers moy. Oyez donc, dit Beliſard, ce que ie vous veux dire. Vous ſçauez bien, continua-t'il, qu'il n'y a rien au monde que i'ayme, ny que i'honnore comme Alcandre : Vous ſçauez le long-temps que i'ay eſté nourry auprés de ſa perſonne : Ie penſe que vous auez reçeu

gneu l'estat qu'il fait de moy, & com-bien il se fie à ma fidelité. Or à ce coup ie vous veux remettre vn secret qu'il m'a confié, & qu'il aimeroit mieux mourir que d'estre sceu. Sçachez donc, belle Circeine, qu'en me parlant des choses d'importance, il m'a iuré sur sa vie, & rejuré cent & cent fois par tout ce qu'il a de plus cher, & ie sçay asseurément qu'il disoit vray. Il m'a iuré, dis-ie, qu'il aimoit de telle sorte la belle Circeine, & estoit tellement son seruiteur qu'il n'y eut iamais vne affection qui esgalast la sienne, & si cette affection venoit à vous estre des-agreable, il ne recourroit iamais à autre remede qu'à la mort, Et parce que Belisard se teut à ce dernier mot. Circeine en sousriant, reprit? Est-ce là tout le secret Belisard, que vous me voulez dire? Et ne vous semble-t'il pas de tres-grande importance? dit Belisard, puis qu'il y va du contentement & de la vie d'vn tel Cheualier. Car sçachez Circeine, que depuis qu'il vous a veuë, il ne songe

en luy-meſme ny ne diſcourt auec moy iamais que de vous. Toutes ſes penſees ſont rechercher les moyens de vous ſeruir : Tous ſes diſcours à vous loüer, & eſtimer, & tous ſes deſirs en l'honneur de vos bonnes graces. Vrayment, adiouſta Circeine, voicy vne façon de deſcouurir l'affection d'vne perſonne qui n'eſt pas commune. Ie vous ſupplie, reprit-il, ma belle Dame de vouloir bien tenir ſecret ce que ie vous dis. Ie le vous promets, adiouſta-t'elle, & de telle façon que ie ne veux pas meſme que Circeine en ſçache ny en croye iamais rien. O ce n'eſt pas, dit-il alors ce que ie demande de vous : car au contraire, ie veux que Circeine le ſçache, & le croye comme il eſt tres-veritable : mais i'entends que vous n'en parliez point ny à Palinice, ny à Clorian? Non, non, reſpondit-elle, ny Palinice, ny Clorian, ny Circeine n'en ſçauront rien : aſſeurez-vous-en ſur moy. Et ne vous ſouuenez-vous pas de ce que ie vous ay dit au

commencement de nostre discours, que quand l'on me disoit quelque chose qu'il falloit taire, ie l'oublois entierement. Croyez Belisard, que i'en feray de mesme du secret que vous me venez de dire, car ie ne m'en souuiendray iamais plus. Mauuaise fille, repliqua Belisard ? pensez-vous que ie vous aye dit quelque chose pour vous le faire oublier ? Est-ce ainsi que vous mesprisez ce que ie vous dis, & qui importe à vn Cheualier de tant de merite, & à vne Dame la plus belle du monde. Ce que vous me dittes, reprit alors froidement Circeine, n'a nulle des conditions que vous proposez, & c'est pourquoy ie voy bien que vous-vous mocquez de moy, car la Dame de laquelle vous parlez est bonne, mais non pas belle, & le Cheualier auquel vous dittes que cette affaire touche, ne le pense pas comme vous : Et ce secret que vous figurez tel, est desia sceu de tous ceux qui l'ont voulu entendre. Ie suis bien-aise, respondit Belisard, puisque que contre vostre conscience vous

vous voulez nyer ce que ie dis, vous aduouëz au moins que chacun les aduouë. Et que pour la beauté que vous dittes n'eſtre point en Circeine, tous les yeux qui la voyent vous deſmentent: Que pour l'affection que vous mettez en doute d'Alcandre, toutes ſes actions vous en rendent teſmoignage: & qu'en fin pour le ſecret que vous dittes n'eſtre plus tel, le temps qui deſcouure la verité vous faſſe cognoiſtre que perſonne n'en a iamais ouy parler que Circeine, Alcandre, & Beliſard. Ah! menteur, reprit-elle incontinẽt, & Florice ne m'en a-t'elle pas diuerſes fois parlé. Florice peut bien vous auoir parlé de ce qu'elle a penſé, mais nõ pas qu'Alcãdre luy en ay dit quelque choſe. Et Clorian & Palinice, cõtinua-t'elle ne s'ẽ ſont-ils pas apperceus? Et comment! adiouſta Beliſard, ſçauez-vous qu'ils s'en ſoiẽt aperceus? Cõment ie le ſçay, reſpõdit-elle, & l'vn & l'autre me l'õt dit: & auec quelles reproches? croyez Beliſard que depuis qu'il en ont eu opinion, ie n'ay pas eſté sãs exercice. Alors Beliſard en ſouſriant, voulez-vous, luy dit-il, belle

Circeine que ie vous confesse la veri-té. Tout ce que ie vous ay dit d'Alcandre est si vray que le Ciel & la terre ne le sont point dauãtage: & ie veux estre rayé du nõbre des viuants s'il ne vous aime, ou plustost s'il ne vous adore. Mais le suiet qui m'a fait venir en ce lieu, & celuy de tout le discours que iusques icy ie vous ay fait, n'a esté que pour sçauoir ce que vous venez de me dire de Palinice & de Clorian: car & Alcandre & moy nous ne pouuions imaginer pourquoy vous le traittiez si cruellement, veu l'extreme affection qu'il vous porte, & la discretion auec laquelle il vous aime, nous semblant qu'il n'y auoit pas grande apparence qu'il fust rudoyé de la sorte, veu son merite & le desir qu'il auoit de vous faire seruice. Maintenant ie voy bien qu'il n'y a point eu de mauuaise volonté de vostre costé: mais que l'importunité seule de Clorian & de sa sœur en ont esté la cause, vous plaist-il pas que nous le croyons ainsi, & que pour la satisfaction, où plustost pour la

conseruation de la vie de mon cher maistre, ie luy fasse entendre de cette façon. Et parce qu'elle ne parloit point, & qu'au lieu de luy respondre elle s'estoit leuee & se promenoit doucement par la chambre, il continua de cette sorte. Ie me suis plusieurs fois estonné du bon-heur de quelques personnes, & du mal-heur des autres : car i'en ay veu qui auoient plus de bien qu'ils ne meritoient, & d'autres qui ne peuuent obtenir ceux desquels chacun les iugeoit dignes: En cette occasion nous pouuons bien iustement faire cette mesme consideration, car auec quelle iustice l'honneur de vos bonnes graces peut-il estre desnié à Alcandre, où auec quelle raison Clorian aura-t'il l'absolu pouuoir qu'il emporte sur vostre volonté, puis que qui considerera le merite de l'vn & de l'autre sera bien priué de iugement, s'il ne prefere en tout Alcandre, mais quand il n'y auroit que cette seule consideration elle vous deuroit emporter de son costé. Clorian vse d'vn grand empire

ſur vous, qu'il ſemble que vous luy ſoyez de beaucoup inferieure, & au contraire Alcandre vous reſpecte & honore de telle faço que ſi vous eſtiez ſa Deeſſe il ne ſçauroit vous ſeruir, ny vous reuerer dauantage. Et c'eſt vne choſe qui eſt difficile d'eſtre creuë, & que toutesfois nous voyos eſtre vraye: Vous vſez de toute ſorte de ſubmiſſio enuers qui vous foulle aux pieds, & de toute eſpece de cruauté & de meſpris enuers qui vous adore. Ah, reprit Circeine, de meſpris! vous vous trompez: I'eſtime Alcandre comme ie dois & comme ſon merite y oblige tous ceux qui le cognoiſſent. Ie vous aſſeure, reprit alors Beliſard, que vous le gratiffiez fort d'en faire l'eſtime que font tous ceux qui le cognoiſſent. N'eſtes-vous pas obligée à quelque choſe d'auantage, puis qu'il ne vit, ny ne veut viure que pour vous ſeruir? Et que voulez-vous, reſpondit-elle en ſouſriant que ie faſſe de plus? Que ſert-il que ie vous le die adiouſta-t'il. Et à ce mot ils s'approcherent de la table, où ſans ſonger à ce qu'il faiſoit, il prit vne plume, & alors tirant quelques lignes

ſur du papier ſans deſſein. Pourquoy continua t'il vous le diray-ie, puis qu'auſſi bië vous n'en ferez rien? Peut-eſtre, reprit-elle en ſouſriant, vous auez deuiné : mais peut-eſtre auſſi vous trompez-vous. Reſpõdez-moy premieremẽt à vne choſe que ie vous veux demander. Aymez-vous, ou voulez-vous mal à Alcãdre. Vraymẽt reſpondit-elle en ſouſriant, vous me faittes vne gracieuſe demãde, & pourquoy hayrois-ie vne perſonne qui a tant de merites, & qui ne m'en donne point d'occaſion. Si vous dittes vray, reprit-il, pourquoy le traittez-vous auec tãt de rigueur? Ie ne ſçay, dit elle, ce que vous appellez rigueur? Quand vous le voyez, repliqua Beliſard, vous vous tournez de l'autre coſté, s'il s'approche vous le fuyez, s'il parle à vo⁹, vous ne luy reſpõdez point, ou ſi vous y eſtes forcee c'eſt touſiours auec des demy-mots. Et bref toutes ces autres faueurs mepriſãtes, & dõt vous n'vſez qu'enuers luy. Veux-tu Beliſard, luy dit-elle en luy mettant vne main ſur l'eſpaule, que ie te parle franchement? ie n'ay iamais creu que toy ny

ton maistre eussiez si peu d'esprit que vous auez. Dy-moy, ie te supplie, si ie traitte differemmẽt Alcandre de tout autre, n'est-ce pas signe que ie le tiens en autre rang que tous les autres? Va Belisard & apprends que les femmes sont bien souuent contraintes de faire semblãt de ne veoir point ce qu'elles voyent, & de veoir au contraire ce qu'elles ne voyent point! O Dieux, dit-il Circeine, que ie remercie de bon cœur mon ignorance, puis que vous m'auez appris la seule chose que ie desirois de sçauoir! Et que cette leçon apportera de contentement à la personne du monde, qui est maintenant la plus affligee, & que ie rendray la plus contente, bien-tost & la plus heureuse. Et à ce mot reprenant la plume il se remit à brouiller le papier: Cependant que Circeine reprenant son promenoir le long de la chambre pour ne donner soupçon à Andronire de leur si long discours, de temps en temps venoit veoir ce qu'il escriuoit, car Belisard auoit la reputation de mettre aussi bien par

eſcript que perſonne qui fuſt en la Cour :& cela fut cauſe qu'elle luy dit fort haut que n'eſcriuez-vous quelque choſe de bon & non pas brouïller ſeulement mon papier. Si vous voulez, dit-il, approuuer ce que i'eſcriray, vous verrez que ie ne ſeray point par eſſeux à vous obeïr. Si c'eſt choſe qui ſe doiue, reſpondit-elle, ie le feray. O reprit-il Circeine que i'eſtimerois ce ſoir heureux ſi vous le vouliez faire. Ie le feray, ſans doute, repliqua-t'elle , pourueu qu'il ſe puiſſe. Mais qu'eſt-ce que vous voulez eſcrire. Vous le verrez, dit-il, & ne me croyez iamais pour voſtre ſeruiteur ſi i'y mets choſe qu'auec raiſon vous puiſſiez deſ-aduouër, & lors prenant vn autre papier il eſcriuit ce billet.

BILLET.
de Circeine à Alcandre.

L'Asseurance que vos actions m'ont donnee de vostre amitié, m'oblige, pour n'en estre point mescognoissante, de vous estimer, & de faire estat de vostre merite comme d'vne personne que ie veux honorer toute ma vie.

Cependant qu'il l'escriuoit elle l'alloit lisant & sousrioit en elle-mesme. Or bien, dit alors Belisard, tenez-moy la parole que vous m'auez donnee, faittes à cette heure ce que vous m'auez promis. Et quelle promesse, dit-elle vous ay-ie faite? Vous m'auez asseuré, respondit-il, que si c'estoit chose que vous deussiez, vous approuueriez ce que i'escrirois. Ay-ie rië escrit qui ne soit vray & que vous ne deuiez aduoüer? Ie ne sçay, reprit-el-

le à qui cet eſcrit s'addreſſe, ny au nom de qui vous l'eſcriuez. Vous pouuez aiſément iuger, dit-il, ſur le diſcours que nous auons eu, pour me rendre croyable, que i'emporte ce teſmoignage au plus fidelle ſeruiteur que vous aurez iamais. Mais quand tout cela ſeroit, reſpondit-elle, que voulez-vous que i'y faſſe? Ie veux, repliqua-t'il, que vous approuuiez ce que i'ay eſcrit. Et biẽ, dit-elle ie l'appreuue. Ce n'eſt aſſez adiouſta-t'il, il faut que vous y mettiez voſtre nom. Et puis dit-elle, que ſera-ce? Et puis alors, continua t'il, vous aurez ſatisfait à voſtre promeſſe, & ie ſeray content. Mais ce n'eſt pas ce que ie demande, reſpondit-elle, ie veux ſçauoir que deuiendra ce billet, & à quoy ſe reſoudra tout ce miſtere? Il ne faut pas, dit-il alors en luy mettant la plume en la main, & la luy portant ſur le papier, il ne faut pas eſtre ſi curieuſe: faites ſeulement ce que vous auez promis, & puis nous en parlerons dauantage. Et lors preſque par force il luy fit

escrire Circeine, & parce qu'incontinent il retira le papier. Non, non, dit-elle, ie le veux rauoir, car ie n'ay pas promis de le vous laisser, mais seulement de l'approuuer. Il est vray, respond-il, mais aussi ne vous ay-ie pas promis de le vous rendre. De sorte que ie ne manque non plus à ma parole que vous à la vostre. Cela est fort bon, reprit-elle, mais ie le veux auoir. Et bien, dit-il, vous l'aurez à condition que ce sera des mains d'Alcandre.

Auec semblables discours, parce qu'il se faisoit tard il luy donna le bon-soir & elle voyant qu'il l'emportoit s'approchant de luy. I'ay appris, dit-elle, en sousriant qu'il faut donner ce que l'on ne peut vendre. Dittes pour le moins à Alcandre de quelle façon vous m'auez trompee. Ce ne sera pas, luy dit-il en s'en allãt ce que ie luy diray : mais ouy bien qu'il est plus heureux qu'il n'a iamais pensé d'estre. Et sans attendre autre responce il me vint trouuer, & parce que i'estois seul dans le logis ie m'e-

ſtois amuſé à eſcrire du ſubiect qui me touchoit le plus, & à l'heure meſme que Beliſard reuint il trouua que ie finiſſois ces vers:

SONNET.

Quoy qu'elle le meſpriſe il la veut aimer.

Pourquoy dois-je aimer cette inhumaine,
Puiſque ie cognoy bien qu'en fin ie luy deſplais,
Et qu'vn meſpris cruel de tout ce que ie faits,
Sera le ſeul loyer d'vne ſi grande peine?

Retirons-nous, mon cœur, d'vne amitié ſi vaine,

Sans souffrir que l'espoir nous flatte desormais,
Que sçaurois-ie esperer que sa haine àiamais,
Si mon affection est cause de sa haine.

Plus ie vay l'adorant cette extreme beauté,
Plus elle arme son cœur d'extreme cruauté,
Rompons tous nos liens & sortons du seruage.

O Dieu qu'il est facile à l'Amant de parler,
Mais de tant de beautez se pouuoir desmesler,
Celuy n'aima ia mais, qui peut estre si sage.

Au mesme temps que Belisard entra i'acheuois d'escrire ces vers,&parce qu'ordinairement ie les luy cõmuniquois,auant que de luy demander s'il auoit veu Circeine, ie les luy fis lire àfin d'en sçauoir son aduis, d'autãt qu'il auoit vn tres-bon esprit, & iugeoit fort bien de semblables choses: mais à ce coup à peine pût-il se dõner le loisir de les lire, que les iettãt sur la table. Ces vers,me dit-il, ne sont non plus de saisõ que les Docteurs en tẽps de guerre? Qu'est-ce Belisard, adioustay-ie, que tu veux dire?Ie veux dire, reprit-il, en se mettant les mains sur les costez, qu'il n'y a qu'vn Belisard au monde pour remettre vne affaire qui estoit desesperee. Qu'est-ce que vous parlez de mespris, de rigueur & de cruauté: Rien qu'Amour,rien que faueurs. Iettant la plume alors que i'auois encore entre les mains, ie courus l'embrasser, en luy disant, te mocques-tu point Belisard? Est-il possible que Circeine t'ait rendu quelque tesmoignage de bonne volonté pour moy. Ie m'asseure que vous estes tellement preoccupé, me dit-il, de

l'opinion que vous auez, que mal-ayſément croirez-vous à mes paroles: mais oyez bien ce que ie vous vay dire & puis demandez-m'en quelque aſſeurance, qu'auec raiſon vous puiſſiez dés à cette heure pretendre, & ie m'aſſeure que ie vous la donneray. Ie vous dis donc que non ſeulement Circeine a agreable d'eſtre ſeruie de vous, mais de plus qu'elle vous aime? Et que voulez-vous pour preuue de ce que ie dis. Ah Beliſard m'eſcriay-ie! tranſporté de trop de contentement, dois-ie croire vne ſi bonne nouuelle. Ie ſçauois bien, reprit-il, que vous ſeriez incredule, & c'eſt pourquoy dés le commencement, ie vous ay offert de vous en donner vne telle aſſeurance que vous puiſſiez adiouſter foy à ce que ie dirois. Or penſez laquelle ſeroit aſſez forte pour faire que vous me vouluſſiez donner creãce. Iures-en, luy dis-ie, par l'amitié que tu me portes. Celle-là, me dit-il en effect eſt tres-grande, & ie ne penſe pas en pouuoir trouuer vne qui le ſoit dauantage: mais d'autant qu'il

faut meſme que vous vous ſeruiez de la foy que vous auez en moy, ie veux vous en donner vne, où cette creance que vous auez en moy n'ait point de lieu. Ie iure luy dis-ie par l'amitié que ie porte à Circeine. Les ſerments, reſpondit-il, ne ſont que des paroles, & ie veux vous donner quelque preuue que vous voyez & que vous touchiez. M'apportes-tu, repris-ie, pour marque de ce que tu dis quelque choſe que i'aye veu deſſus elle, où entre ſes mains. Plus, repliqua-t'il. Ie te coniure, luy dis-ie alors, ſaiſy d'impatience, ne me retiens plus longtemps priué du bien que tu me veux faire. Vous contenterez-vous, repliqua-t'il, & me croirez-vous vne autrefois, ſi maintenant ie vous fays veoir par eſcript que ce que ie vous ay dit eſt vray ? O Dieux ! m'eſcriay-ie, i'ay peur que tes promeſſes ſoient trop grandes. Or ie veux monſtrer, reprit-il, que mes effects ſont encores plus grands que mes promeſſes : Car non ſeulement vous le verrez par eſcrit : mais que c'eſt à vous à qui elle

l'escrit, & lors me donnant le billet. Voyez-vous continua-t'il, comme ce contract d'Amour duquel i'ay esté le Secretaire a esté signé & appreuué de sa belle main, & iugez que signiffie cette Circeine qu'elle vous enuoye, sinon qu'elle vous donne celle-cy en attendant qu'elle vous fasse possesseur de l'autre.

Vous pourrois-ie dire Hylas, ny mõ aise ny mon rauissement, ie baisay cent fois ce beau nom de Circeine, & me le ioignant contre le cœur, il me sembloit que i'en receuois vne consolation qui ne se peut imaginer, & parce en fin que ie m'estonnois cõme il estoit possible qu'il eust peu obtenir cette declaration d'elle, puis que ne luy ayant iamais escrit, il me sembloit que ce n'estoit pas bien à elle de commẽcer, il me racõta d'vn bout à l'autre tous les discours qu'ils auoient eus ensemble sans en oublier vne moindre parolle. Ie l'escoutois si attentiuemẽt & auec vn si grand plaisir, que ie n'eusse iamais voulu que ce discours eust finy. Mais en fin, me dit-il, c'est

la verité

la verité, mon Maistre, que ceste fille n'a pas seulement le corps fort beau, mais l'vn des plus rares esprits que l'on puisse imaginer: & que sa jeunesse, encore que bien grande, ne luy oste point la prudence & la sagesse. Et croyez-moy que vous estes obligé de l'aymer, non seulement pour ceste extrême beauté que vous voyez en elle: mais plus encore pour la bonne volonté qu'elle vous porte: Car outre ce que vous en voyez par cet escrit, ie vous asseure que ses discours me l'ont bien mieux tesmoigné, & que toutes ces actions qui vous ont mis en peine, n'ont esté que des contraintes qu'elle s'est faite pour n'oser pas faire autrement. Mais que ne deuez-vous pas attendre, puisque dés la premiere fois i'ay obtenu plus que vous n'eussiez osé esperer?

Nostre discours n'eust pas si-tost finy: car ie ne me pouuois lasser de luy faire dire & redire cent fois vne mesme chose, n'eust esté que Florice & Amilcar reuindrent de ceste

assemblee, où tous deux auoient eu du desplaisir & du contentement: Car Lucindor & Cesinte s'y estoient trouuez, qui n'auoient gueres abandonné Florice. Sileine aussi auoit tenu bonne compagnie à Palinice. De sorte qu'Amilcar ne pût guere parler à elle sans compagnie. Soudain que ie les veis, rompant nostre propos Belisard & moy, ie les pris tous deux par la main, & les retirant à part. Or sus, leur dis je, ie veux participer à vos contentemens, afin que ce soir qui a esté si mal employé pour moy, ne se passe point, au moins entierement, sans me donner quelque plaisir. Ils sousrirent tous deux, & Florice prenant la parole: Quant à moy, dit-elle, i'ay veu Lucindor & Celinte. Et moy, continua Amilcar, pour mon bonheur Palinice, & pour mon malheur Sileine aupres d'elle. Or, reprit Florice, ie ne vous puis dire rien de nouueau, sinon que ie suis la fille du monde la plus persecutee de leurs importunitez, ou plustost de leurs jalousies: Car figurez-vous que ie ne

puis parler à l'vn, que si à mesme tẽps ie n'ay l'œil sur l'autre, il n'en demeure mal satisfaict, & bien souuent auec toute la peine que ie m'en donne, ie les desoblige tous deux: Car celuy à qui ie parle est marry que ie ne le regarde pas: & celuy que ie regarde, que ce n'est à luy à qui ie parle. Et ce soir i'ay eu peur deux ou trois fois qu'ils ne vinssent à quelques paroles picquantes: car i'en ay veu le discours ouuert diuerses fois, si promptement ie ne l'eusse rompu. Pour moy, ma sœur, luy dis-je, si vous auez à en aymer l'vn des deux, ie vous supplie que ce soit Lucindor: car il est frere de Circeine: Et luy dites, pour l'obliger, que c'est moy qui tiens son party aupres de vous. Tant s'en faut, adjousta Amilcar en sousriant, ie vous conjure, ma sœur, d'aymer Celinte, parce qu'il est frere de Palinice, & luy faites bien entendre que ie vous en ay suppliee: Mes freres mes amis, interrompit Florice, pour l'amour de vous, dit-elle se tournant

vers Alcandre; ie n'aymeray point le frere de Palinice: Et à vostre consideration, Amilcar, ie ne feray point d'estat du frere de Circeine: & pour l'amour de moy ie ne me soucieray ny de Lucindor, ny de Celinte. Nous ne pusmes nous empescher de rire de ceste declaration, & apres reprenant la parole: Aymez-les, luy dis-je, ou ne les aymez point, c'est le moindre de mes soucis, pourueu que vous fassiez semblant de ce que ie dis. Mais vous, Amilcar, continuay-je, qu'elle fortune auez-vous euë? Fort gracieuse, respondit-il, pour le commencement: mais la fin n'a pas esté telle. Lors que nous sommes arriuez dans l'assemblee, Sileine n'y estoit point encore, si bien que trouuant la place libre, pour n'estre mauuais mesnager de ce temps, ie luy ay dit: Que i'eusse voulu de mal à mon frere, si ie m'en fusse allé auec luy, comme il m'a voulu emmener. Peut-estre, me respondit-elle, y eussiez-vous eu plus de contentement que vous n'en receurez pas icy. A la veri-

té, repliquay-je, il n'y a perſonne qu
le puiſſe deuiner plus aſſeurement
que Palinice, puis qu'elle peut me
rendre le plus content,& le plus mal-
heureux homme du monde, & ſeule-
ment auec vne parole. Si cela eſt, ad-
iouſta-t'elle, il faut que vous m'eſtiez
voſtre heur, ou voſtre mal-heur en
peu de choſe. Non pas cela, reſpon-
dis-je, mais c'eſt que ie fais tant d'e-
ſtat de vous, que les moindres cho-
ſes qui viennent de vous me ſem-
blent tres-grandes. Prenez garde, me
dit-elle, Amilcar, que ce qui vous
ſemble tel, en effect ne le ſoit pas.
Pleuſt à Dieu, repliquay-ie, belle Pa-
linice, qu'il vous pleuſt de m'en faire
iuger auec l'experience. Et que fau-
droit-il que ie fiſſe, dit-elle, pour vous
rendre ainſi ſçauant ? Ie voudrois,
continuy-ie, que vous diſſiez ſeulle-
ment, I'ayme Amilcar. Ce mot ne
ſiet pas bien, dit-elle, en la bouche
d'vne honneſte femme. Dites donc,
repris-ie, L'Amour qu'Amilcar me
porte m'eſt agreable. Comment, re-
prit-elle en ſouſriant, voulez-vous

que ie le die, si mesme ie ne croy pas qu'il soit vray. O Dieu! me suis-je escrié, vous ne le croyez pas? Ah! mescognoissante Palinice: Et que faut-il donc que ie fasse pour vous en donner la creance? Si ceste creance, a-t'elle respondu, vous pouuoit estre vtile, il en faudroit chercher les moyens: mais autrement ie ne le vous conseille pas. Et lors que vous ne pourrez plus l'ignorer, ay-ie repliqué, l'aurez-vous agreable? De l'aduenir, a-t'elle dit, les iugemens sont fort incertains, & mal-aysément en peut on asseurer quelque chose. A quoy faut-il donc que ie recourre, ay-je respondu? Et en mesme temps Sileine est arriué, qui nous a empesché de continuer nostre discours, sinon qu'elle m'a dit fort bas: A l'essay. Et depuis de tout le soir nous n'auons peu parler sans ce fascheux tesmoin.

Nous-nous allions entretenant de la sorte, & i'apprenois ainsi leurs fortunes, sans que ie leur fisse part des miennes, non pas que ie ne voulusse

bien qu'ils le ſceuſſent; mais ie craignois de deplaire à Circeine, que ie voyois eſtre ſi contraire, pour l'auctorité que Palinice & Clorian s'y eſtoient vſurpee. Et d'autant qu'il eſtoit tard, nous-nous retiraſmes pour nous repoſer: mais i'entretins encore Beliſard dans ma chambre ſi long-temps en luy faiſant raconter cent fois vne meſme choſe, que le iour commença de paroiſtre, auant que ie luy vouluſſe permettre de ſe retirer. En fin le Soleil nous preſſant nous priſmes reſolution qu'il falloit gaigner aupres de Circeine la fille qui la ſeruoit, eſtant preſque impoſſible de ſe defendre de ſes yeux: Et puiſque Beliſard auoit deſia eſté ſi heureux en ſa premiere entrepriſe, ie luy remis de telle ſorte la conduitte de toute choſe, que ie m'en repoſay entierement deſſus luy,

Ce diſcours ſeroit trop long, Hylas, ſi ie voulois vous raconter par le menu tout ce que nous fiſmes, tant mon frere & moy,

que ces autres quatre Cheualiers, tant y a que Belisard trauailla si bien, qu'il s'acquit non seulement vn grand credit enuers Circeine, mais aussi se rendit entierement sienne Andronire. Mais, par malheur, ie fus contraint en ce temps-là de faire vn voyage pour le bien de nostre maison, dans le pays des Veragrois, où ma mere, quoy que ie sceusse faire, voulut que i'allasse fort promptement. Dieu sçait si ce depart me fut sensible, & si ie n'eusse pas volontiers donné ceste charge à Amilcar: mais d'autant que i'estois l'aisné, & par consequent celuy à qui le bien arriuoit, il falut se resoudre à ce fascheux depart. Ie me souuiens que Belisard porta à Circeine ces vers, de ma part.

SONNET.

Prest à partir.

QVe ma vie en fuyant deuance ce depart,
Aussi bien, m'en allant, puis-je auoir quelque enuie
De prolonger encor les tourments de ma vie?
La mort, loin de ses yeux, ne viendra que trop tard.

Si ie ne vis, helas! que de leur doux regard,
Quand l'absence m'aura ceste beauté rauie,
Quel desir mal-heureux encore m'y conuie,
Veux-je mourant icy, viure en quelqu'autre part?

L'Amant à qui le Ciel de l'esloi-
gner ordonne,
Doit mourir de regret auant qu'il
l'abandonne,
Ou viure seulement pour remourir
tousiours.

Que rien donc desormais mon ame
ne console,
C'est en vain abuser du bien de la
parole
Que vouloir alleger ce mal par le dis-
cours.

Mais voyez si la fortune ne voulut pas bien esprouuer ma resolution, lors que mon voyage fut en tel estat qu'il m'estoit impossible de le retarder, sans donner vne trop grande cognoissance de ce que ie voulois tenir caché, Circeine tumba malade : fust pour les grandes chaleurs ; (car c'estoit enuiron le temps des iours ca-

niculaires,) ou pour quantité de fruicts que les ieunes personnes mangent en ceste saison, tant y a que la voila dans le lict, auec vne grande fievre. O! Hylas, combien de fois desiray-je qu'Amilcar fust mon aisné, ou pour le moins que nous eussions perdu toute l'esperance de ce bien que i'allois recueillir: Et le pis estoit, que iamais ou Clorian, ou Palinice, ne bougeoient du cheuet de son lict, & le plus souuent tous les deux y estoient, de sorte que quand en fin il fallut que ie partisse, il me fut impossible de parler à elle sans ces deux importuns tesmoins. Iugez quel congé ie pris, & quelle satisfaction i'eus de mon Adieu. C'estoit ma coustume d'emmener tousiours Belisard auec moy, mais à ce coup ie le laissay exprés, afin qu'il essayast de donner vne lettre à ceste belle fille, & quelques vers qui tesmoignoient l'ennuy que ie receuois de cet esloignement, & m'en faire sçauoir des nouuelles. La lettre estoit telle.

LETTRE
D'Alcandre à Circeine.

O Dieux! quelle sera la fin de ce voyage, puisque le commencement en est si mal-heureux? Partir, & sans presque pouuoir parler, vous laisser malade dans vn lict: ne sont-ce pas trois malheurs, contre lesquels de mon costé il n'y peut point auoir de resistance? Vous plaist-il, toutefois que ie viue, plaignez ma peine, & prenez quelque part en mon extrême desplaisir.

Quant aux vers que ie luy donnay à part, & d'autant qu'il chantoit

fort bien, & qu'il ioüoit aussi tres-bien du Luth, ie le priay de les apprendre, & à la premiere occasion de les vouloir chanter. Les vers estoient tels.

STANCES.

Sur le desplaisir d'vn depart.

I.

DEstin vous le voulez, il faut
que ie vous cede,
Rien ne peut reuocquer l'arrest de
mon depart:
O combien promptement fuit le bien
qu'on possede,
Et quand il s'en reuient, ô Dieux!
qu'il reuient tard.

II.

Le bon-heur des Amans d'vne aisle trop legere
S'enfuit d'eux aussi-tost qu'il a commencement,
Semblable à la clairté du foudre messagere,
Dont la vie & la mort s'esclost dans vn moment.

III.

Que ne suis-je vn Acis accrazé d'vne pierre,
Pour voir tousiours mes yeux dans vne source d'eau,
Ou pour tige si beau que ne suis-je vn lyerre,
Pour ne m'en separer mesme dans le tombeau.

IIII.

Que sera-ce de vous, ô mes tristes paupieres!
Quand vous ne verrez plus Circeine en ces beaux lieux?
Vous pouuez bien, helas! vous changer en riuieres,
Loin d'elle qu'ay-je affaire aussi-bien de mes yeux?

V.

Autrefois prés de vous, ô ma belle inhumaine!
Ie n'auois, bien-heureux, des yeux que pour vous voir,
Maintenant ie n'en ay que pour pleurer ma peine,
Encore pour cela n'en puis-je assez auoir.

V I.

Que cet esloignement nous coustera de larmes
Qui ne se tariront que par nostre retour:
Amour donc à iamais par l'effort de tes charmes
Tu mesleras ensemble & les maux & l'Amour.

V I I.

Donc à iamais cruel, d'vne iniuste ordonnance
Les fruicts de ton iardin s'arroseront de pleurs?
Et de mille chardons nous receurons l'offence,
Auant que de cueillir la moindre de tes fleurs?

Que

VIII.

Que nos sages Gaulois, sçauoient bien ta coustume,
Lors que pour dire aimer, ils prononçoient amer!
Amers sont bien tes fruits, & pleines d'amertume,
Sont toutes les douceurs qu'on a pour bien aimer.

IX.

Helas! qui ne le sçait s'en vienne veoir Alcandre,
Il verra que son cœur est tout couuert de fiel,
Et que quand du hazard quelque heur il peut attendre,
Vn depart fait changer en Absinthe son miel.

X.

Si faut-il s'en aller, quoy que ie
sçache faire,
Ie puis plaindre mon mal, mais non
m'en exempter,
Le Destin veut monstrer par cet ef-
fect contraire,
Qu'Amour vainqueur des Dieux ne
l'a pû surmonter.

XI.

Adieu donc o Circeine, il faut que
ie fleschise,
A la necessité qui m'esloigne de vous,
Mais si vous partagez auec moy ce
supplice,
Quel tourment puis-ie auoir qui ne
me semble doux?

A la premiere occasion qui se presenta Belisard s'acquitta de sorte de la charge que ie luy auois donnee, que trompant les yeux non seulemẽt de Palinice, & de Clorian, mais encore d'vne surueillante qu'ils auoient mise auprés d'elle, estant entrez en quelque soupçon d'Andronire. Circeine apres receut la lettre & l'eut tres-agreable, & en voulut ouyr les vers plusieurs fois, & puis en fin en auoir la copie. Cependant ie continuois mõ voyage auec tãt de regret de n'auoir peu parler à elle, que n'eust esté l'esperance que i'auois en l'assistance de Belisard, ie ne sçay ce que ie fusse deuenu.

Durant mon voyage Amilcar entreprit si soigneusement la recherche de Palinice, que Sileine frere aisné de Circeine commença d'en entrer en vne peine qui n'estoit pas petite. Ce Sileine, comme vous sçauez est vn Cheualier tres accomply, & qui n'a personne qui le surpasse, & fort peu qui l'esgalle en l'addresse des armes, ny en tout ce qui concerne vn Che-

ualier. Dans les behours, & dedans les Tournois il a tousiours l'aduantage au iugement de tous ceux qui le voyent. Et cela est cause que comme il est en bonne estime auprés de chacun, aussi n'a-t'il point mauuaise opinion de soy-mesme, courtois toutesfois & plein de respect enuers ses amis: mais vn peu imperieux en son affection, & qui pense autant obliger vne Dame en l'aimant, qu'elle luy sçauroit faire de faueur en se laissant aimer. Ce Cheualier ayant esté nourry dans la Cour du Roy Gondebaut, estant encore fort ieune ietta les yeux sur Palinice, & d'autant que leurs maisons estoient fort proches, & qu'estant bien souuent en la Cour de la Royne, femme de Gondebaut, il auoit eu commodité de la veoir. Cette affection peu à peu deuint tres-grande, non seulement du costé de Sileine, mais de celuy de Palinice aussi. Toutesfois parce que le Prince Sigismond qui pouuoit estre d'vn mesme aage s'affectionna en mesme temps de cette belle fille, le respect

leur fit dissimuler leur amour, & donna occasion à Sileine de s'en esloigner, & quoy que ce fust au commencemēt plus en apparence qu'en effect, Si est-ce qu'en continuant cette feinte. Sileine tourna les yeux sur Dorise, & quoy qu'il le nie, si croit-on qu'il s'y laissa prendre n'en faisant que semblant. Palinice comme ieune qu'elle estoit, & qui auoit consenty a cet artifice pour ne donner point de suiet au Prince Sigismond de se retirer de l'affection qu'il luy faisoit paroistre, ne montra point de ressentimēt de la perte de Sileine, tant que Sigismond continua de l'aymer, Mais il aduint quelque tēps apres que ce ieune Prince de qui l'humeur n'estoit pas fort endurante, pour quelque subiect se retira de cette affection. Il me semble, interrtompit Hylas, qu'estant à Lyon i'en ouy parler, & que l'occasion n'en fut pas grande. L'on la raconte diuersement, reprit Alcandre, mais la plus commune opinion, c'est que Palinice accommodant quelque chose à la coiffe de la Royne, mere de

Sigismond, car cette Princesse la fa-uorisoit grandement. Ce jeune Prince luy vint prendre les doigts pour se jouër & sans que la Royne le veist. Elle qui peut-estre eut peur qu'elle ne s'en apperceust retira la main par deux où trois fois, & parce qu'il continuoit: Seigneur, luy dit-elle, ie vous supplie laissez-moy, & d'autant qu'elle prononça ces paroles vn peu aigrement à la seconde fois qu'elle les repliqua, il luy dit: Voulez-vous en effect que ie vous laisse, & parce qu'elle respondit de mesme façon qu'elle l'en supplioit. Ie vous promets, repliqua-t'il en rougissant que vous n'aurez iamais occasion de me le dire la troisiesme fois, & deslors il la laissa de façon que iamais il ne fit non plus semblant d'elle, que comme d'vne personne indifferente. Le sujet à la verité de cette separation fut bien foible: si est-ce qu'il eut tant de force, que iamais depuis cette affection ne se renoüa.

Quelque temps auparauant, Sileine faisant semblant d'aimer Dorise,

tres-belle & tres-agreable fille, s'y eſtoit embarqué à bon eſcient, monſtrant bien par cette experience que les feintes en Amour ſont tres-dangereuſes? Parce qu'Amour n'eſt qu'vn jeu, & qu'en ſe ioüant on vient quelquesfois à bien aimer. Le deſpit de la perte de Sigiſmond & le deſplaiſir du diuertiſſement de Sileine furent cauſe que Roſſiliandre, la recherchant pour l'eſpouſer, obtint entre tous ſes merites cette belle fille, à quoy elle conſentit d'autant plus volontiers, qu'elle eſtoit bien-aiſe d'eſloigner pour quelque temps cette Cour, où elle ne voyoit plus que des choſes qui luy deſplaiſoient. Et de fortune Roſſiliandre auoit ſa demeure dans les plus reculez Sebuſiens. Mais voyez ſi Amour n'eſt pas vn enfant: Sileine ne veid pas pluſtoſt Palinice partie qu'il ſe reſſouuint qu'autresfois il l'auoit aimee, & commença deſlors, de regretter l'eſlognemẽt de celle de la preſence delaquelle il ne s'eſtoit point ſoucié. Ce ne furent donc depuis ce temps que lettres, &

que messages, & cet Amour, reprit plus de chaleur de loing qu'il n'auoit pas eu de prés. Et toutesfois il faut aduouër qu'en la peine qu'ils en ressentirent tous deux Amour se monstra tres-iuste, si iamais il l'a esté punissant l'inconstance, où plustost l'imprudence de ces deux jeunes Amãts, par vne absence de deux ans, durant lesquels ils eurent tousiours vne assez bonne intelligence pour n'estre iamais sans des nouuelles l'vn de l'autre.

En fin le Ciel qui fauorise ordinairemẽt les affections de ceux qui aiment & continuent d'aimer, deliura Palinice de l'obligatiõ du mariage par la mort de Rossileandre. Elle se voyant libre, & ne pouuant plus viure parmy les Sebusiens s'en reuint au lieu de sa naissance, où elle trouua le Prince Sigismond marié, & quoy que bien tost apres il demeura vef, si ne fit-il iamais semblant de r'allumer les feux que son despit auoit vne fois bien esteints. Mais Sileine qui l'attendoit auec vne impatience extrême, la

receut à ſon retour auec tant de contentement, que le recouurement de celuy-cy, luy fit perdre presque la memoire de la perte de l'autre.

I'ay voulu, Hylas, vous raconter brieuement ces choſes âfin de vous faire mieux entendre, comme Amilcar, n'auoit pas rencontré peu d'affaire, lors qu'il auoit entrepris de ſeruir Palinice, puis qu'elle eſtoit deſia engagee ailleurs de ſi longue main, & de plus en l'amitié d'vne perſonne tant accomplie. Et toutesfois les ſoings de mon frere furent tels, & employez auec tant de prudence & de diſcretion que Sileine ne ſe pût exempter de la ialouſie, qui eſt aſſez ordinaire parmy ceux qui aiment bien, & qui n'ont pas vne entiere aſſeurance de la bonne volonté de celles qu'ils recherchent. Au commencement Palinice faiſoit paroiſtre qu'elle craignoit de luy donner, mais depuis, fut qu'elle euſt quelque amie qui luy donnaſt ce conſeil, fuſt qu'elle creuſt que les ſoupçons qu'vn riual

peut donner estoient des souffles qui esueilloient le feu languissant d'vne Amour qui va longuement traisnant. Tant y a qu'elle receut les seruices d'Amilcar si fauorablemet, que Sileine ne s'en pouuoit contenter, faisant bien paroistre que quand elle auoit donné conseil à Circeine de ne point donner de la ialousie à Clorian, ce n'estoit pas celuy qu'elle vouloit prendre pour elle. Vn iour qu'Amilcar, & Sileine estoient dans son logis auprés d'elle, & que l'vn pour l'amour de l'autre ils n'osoient l'entretenir de leur affection. Ils vindrent à parler de la façon dont on marquoit les esclaues de peur de les perdre. Ie voudrois bien, dit Sileine porter en cette qualité quelque marque de vostre belle main. Vrayment, dit-elle, si vous voulez ie satisferay à vostre desir, & lors luy prenant la main. Voulez-vous, continua-t'elle, qu'auec la pointe de cette esguille, ie vous fasse mon chiffre sur les bras. Mais, dit-il ie ne l'y garderay pas longuement, car il s'effacera incontinẽt.

Non, non, respondit-elle, apres l'auoir esgratigné, i'y mettray de l'encre, & vous verrez qu'il y demeurera long-temps. Sileine alors y consentant, elle commença auec la pointe de l'esguille d'escorcher la peau peu à peu, mais luy impatient d'vne telle douleur, il ne pût iamais la souffrir. Alors Amilçar, tendant le bras, tenez dit-il Madame, fauorisez ce bras de cette belle marque, & vous verrez que la douleur ne me priuera point de ce contentement. Palinice qui n'estoit pas si familiere auec mon frere. Ie n'oserois, dit-elle Amilcar, vous faire le mal que vous dittes. Et toutesfois, reprit-il, vous auez bien eu ce courage pour Sileine. Il est vray, respondit-elle, mais c'estoit par vengeance: car il y a long-temps qu'il m'a fait vne iniure, de laquelle ie desirois le chastier. Or bien, Madame, adiousta Amilcar, faites par recompence à ce bras, ce que vous auez voulu faire par vengeance à Sileine. Et qu'elle recompense, reprit Sileine, luy pouuez-vous demander? Enuers

les Dieux respondit mon frere, la bonne volonté est receuë pour l'effect : Et s'il est ainsi, cette belle que ie n'estime pas moins qu'vne Deesse, me doit beaucoup de recompense, car i'ay beaucoup de volonté de luy faire seruice. En ce pays où nous sommes, adiousta-t'il, les Dames sont si peu liberalles, qu'elles ne payent pas seulement ce qu'elles doiuent, tant s'en faut qu'elles aduancent le payement des obligations qui sont encores à venir. Il y a, repliqua mon frere, des seruiteurs à tous prix, outre qu'il me semble que les supplications n'offencent iamais personne. Et c'est par priere que ie luy demande cette faueur & non pas comme chose deuë. Palinice qui estoit bien-aise, comme ie croy de nourrir la ialousie en Sileine: Non, non, dit-elle, ie veux qu'Amilcar, cognoisse que vous nous faites plus auares que nous ne sommes pas, & lors luy prenant la main. Mais ie ne sçay, continua-t'elle, si sa resolution me laissera finir le payement qu'il me demande, à ce mot elle

escorcha iusques au sang la premiere lettre de son nom sur son bras, sans qu'il fit iamais semblant d'en ressentir la douleur, & puis auec de l'encre la plus noire qu'elle pût choisir, elle remplit l'esgratigneure qui entra si bien dans la peau, que la figure y demeura longuement emprainte, dont Sileine ne pouuoit se taire. Mais elle en se riant, si i'auois fait ainsi, dit-elle, à tous ceux qui ont esté miens, ie les eusse recogneus quand ils s'en sont fuys, où pour le moins ie les eusse pû demander auec raison à celles qui me les auoient desrobez. Si c'est par ce moyen, dit Sileine vn peu offencé, & entendant bien ce qu'elle vouloit luy reprocher, que vous pretendez de les retenir, ie croy que vous estes deceuë. Ie puis bien, dit-elle, essayer ce moyen, puis que i'ay trouué tous les autres fort mauuais. Prenez garde, adiousta-t'il en s'en allant auec vn visage qui monstroit vne fort mauuaise satisfaction, prenez garde, vous dis-ie,

que toute la faute ne soit pas d'vn costé. Ainsi s'en alla Sileine, laissant la place libre à mon frere, qui ne fut pas marry de ce petit diuorce; & qui toutesfois ne dura pas long-temps, car deux iours apres Sileine reuint & auec mille submissions il obtint le pardon de sa colere.

D'autre costé Lucindor ieune frere de Circeine, & Cerinte frere de Clorian & de Palinice qui aimoient Florice nostre sœur, ne perdoient vne seule occasion de luy tesmoigner leur bonne volonté, & s'il y auoit de la ialousie du costé de Sileine, il n'y en auoit pas gueres moins de celuy de Lucindor & de Cerinte. Ie ne veux pas icy loüer Florice, parce que m'estant proche comme elle est, ie craindrois Hylas d'estre accusé de flatterie : Mais c'est la verité que cette fille se gouuerna en cecy auec tant de prudence qu'elle en estoit grandement estimable. Vous voyez sa façon modeste; & son esgalité, en toute chose. Figurez-vous qu'elle ne changea iamais, ny enuers l'vn, ny enuers

l'autre, balãçant de sorte ses faueurs: C'est ainsi qu'ils nomment le bon visage, qu'elle leur faisoit, que mal-aisément l'vn se pouuoit-il vanter d'auoir quelque aduantage pardessus l'autre. Le premier qui l'aima fut Lucindor, mais quelque temps apres il fut contraint de faire vn voyage, & à son retour, il trouua que Cerinte s'il n'auoit pris sa place, en auoit pour le moins obtenu vne qui n'estoit pas moins aduantageuse que la sienne. Cela fut cause qu'estant d'vne humeur assez semblable à celle de Sileine son frere. Il faillit de perdre patience : toutesfois la discretion de Florice sceut de sorte mesnager cet esprit qu'en fin il demeura dans les termes de la raison, quoy que ce ne fust pas sans se despiter diuerses fois:& n'eust esté que Celinte estoit vn Cheualier fort accomply & qui se faisoit aimer d'vn chacun, & mesmes de Lucindor, il est certain que la ialousie de celuy-cy, estoit telle quē peut-estre en fust-il arriué de la dissention entr'eux.

Lors que ces affections estoient plus eschauffees, Florice fut contrainte de sortir de la ville, pour aller veoir vne de nos Tantes qui se trouuoit fort mal. Son eslognement apporta bien du desplaisir à ces deux Cheualiers: car il n'y a rien en Amour de plus insupportable que d'estre priué de la veuë de la personne aimee. Lucindor fit ces vers sur le suiet de son eslognement.

STANCES.

I.

Soudain qu'elle s'en va, que ce lieu me desplait,
Ie n'y remarque rien qui ne me semble lait,
Plus que ie ne puis dire,
Ces superbes Palais le seiour de nos Dieux,
Ces iardins d'Orangers que la Nature admire,
Desplaisent à nos yeux.

II.

Lors confus de les voir, & plein
d'estonnement:
D'où vient, leur dis-je, helas! vn si
si grand changement?
Et qui nous l'a rauie
Ceste chere beauté que ie regret-
te icy?
Qui la rauie, helas! puis qu'elle estoit
ma vie,
Sans me rauir aussi?

III.

Iardins delicieux, ô superbes Pa-
lais,
Orangers parfumez, ombrages tous-
jours frais,
Sejour plain de delice:

Non vous n'estes plus tels que vous
estiez iadis,
Vous estes maintenant vn enfer de
supplice
Au lieu d'vn Paradis.

IIII.

Ces marbres arrogants & ces lambris dorez,
Desquels, ô grands Palais, vous estes
honorez
Tesmoignent vostre perte,
Leur esclat est terny, comme portant
le dueil
De vous voir maintenant vne maison deserte
Et perdant ce bel œil.

V.

Ces parterres fleuris & ces grands
Orangers

L'honneur de ces jardins & de ces beaux vergers
De tristesse languissent,
Et semble vn tel Soleil s'esloignant de ces lieux
Qu'il faille qu'à l'instant leurs beautez se fletrissent,
Qu'il perdent ces beaux yeux.

V I.

Que faut-il donc, helas ! que nous fassions icy?
Imitons, ô mon cœur, imitons le Soucy,
Le Soucy qui se tourne
Amoureux du Soleil comme tournent ses pas.
Ceste plante fait honte à l'Amant qui sejourne
Où son amour n'est pas.

VII.

Ainsi dit Lucindor absent de ces beaux yeux
Lors qu'apres leur depart il regardoit les lieux
Qui furent leur demeure:
Mais en fin ces regrets sont, dit-il, superflus,
Si sa veuë est ma vie, il faut bien que ie meure
Quand ie ne la vois plus.

Celinte qui aymoit auec beaucoup plus de respect Florice, ressentit, à la verité, cet esloignement; mais il n'osoit pas mesme s'en plaindre si ouuertement, quoy que, peut-estre, le ressentiment qu'il en auoit n'estoit pas moindre que celuy de Lucindor. Et d'autant qu'elle n'estoit pas fort esloignee de Lyon, où toutefois il n'osoit l'aller voir, il fit tels vers.

SONNET.

Contre le Respect.

ENnemy des mortels le plus ingenieux,
Respect, tyran d'Amour & de l'Amant fidele,
Pourquoy me bannis-tu, sans raison, de ma belle,
Me contraignant de viure en ces sauuages lieux?

Elle est proche d'icy celle que i'ayme mieux,
Que ie ne puis aymer tout le reste sans elle,
Et toutefois, helas! ceste loy trop cruelle
Qu'impose le respect m'esloigne de ses yeux.

Donc pour ne faire voir qu'il est
vray que ie l'ayme
Il faut viure loin d'elle, ou plustost de
moy-mesme:
O Destins contre moy sans raison
conjurez,

Injustes loix d'honneur & du siecle
où nous sommes,
Pourquoy faut-il aymer & viure se-
parez,
Pour aux hommes cacher ce que font
tous les hommes.

Ces quatre Cheualiers aloient de ceste sorte poursuiuant leur dessein, cependant que i'estois dans Agaune, où les iours m'estoient si longs, & si ennuyeux qu'il me sembloit y auoir desia vn siecle que i'y demeurois, & toutefois à peine y auoit-il la troisiesme partie d'vne Lune. Et parce que ie veis bien que i'y serois encore retenu quelques

iours, que ie nommois des annees, le desir de sçauoir des nouuelles de la santé de Circeine & de Belisard, comme ma fortune estoit conduitte, me fit y depescher vn ieune homme que ie luy adressay, auec vne lettre pour Circeine, si par son moyen elle la vouloit receuoir. Ce ieune homme fit diligence, & fut le troisiesme iour à Lyon, où Belisard de son costé commençoit de s'ennuyer ne receuant point de mes nouuelles, luy semblant bien que l'affaire pour laquelle ie luy auois commandé de m'esloigner deuoit auoir assez de force pour me faire souuenir d'escrire plus souuent. Il commençoit donc à se plaindre de mon oubly, quand mes lettres luy rendirent tesmoignage qu'il me blasmoit à tort. Il les receut auec vn contentement extrême, parce que depuis trois ou quatre iours Clorian auoit esté contraint de laisser Lyon, pour quelques affaires qui le retenoient aux champs: mais

en eschange Palinice estoit tousjours au cheuet de ceste belle Dame, & l'autre surueillante que l'on luy auoit donnee : mais parce qu'Amilcar sçauoit l'affection que ie portois à Circeine, & qu'il se doutoit bien que Belisard auoit charge de la faire souuenir de moy, aussi-tost qu'il en pourroit prendre la commodité, & qu'il sçauoit que Palinice estoit auprés d'elle, il s'y en alloit, & parlant de ses affaires, il donnoit bien souuent le moyen à Belisard de faire les miennes.

A ceste fois que mes lettres arriuerent Amilcar se trouua empesché à la Cour, auprés du Prince Sigismond : si bien que Belisard qui mouroit d'impatience de parler à Circeine, ne laissa pas de s'y en aller seul : Et de fortune il trouua que Palinice sortoit de chez elle pour aller au Temple, parce qu'il estoit encore assez matin, il feignit de luy donner le bon-jour, & puis s'en aller ailleurs : mais aussi-tost qu'elle eut passé le coin de la ruë, & qu'elle ne

pût veoir ce qu'il deuenoit, il ſe re-
jetta dans la maiſon, où de bonne
fortune il rencontra Andronire.
Ma fille, luy dit-il, & noſtre mai-
ſtreſſe comment ce porte-t'elle? De
la voſtre, reſpondit-elle en ſouſriant,
ie n'en ſçay rien, car ie ne la cognois
pas: Mais pour la mienne, elle com-
mence à ce bien porter, Dieu mer-
cy, & ie ne croy pas qu'elle demeu-
re long-temps à ſortir du lict. Si i'a-
uois dit la mienne, repliqua-t'il, il
faudroit entendre Andronire: mais
ayant dit la noſtre, tu peux bien ſça-
uoir que ie parle de Circeine, puis
qu'eſtant la maiſtreſſe de ma mai-
ſtreſſe & de mon maiſtre, auec fort
bonne raiſon ie la puis nommer la
noſtre. Ah! menteur, reprit-elle en
ſouſriant, ſi elle n'eſtoit non plus la
maiſtreſſe de ton maiſtre, qu'An-
dronire eſt ta maiſtreſſe, tu ne la
viendrois pas voir ſi ſouuent. Et lors
ayant à faire quelque choſe par la
maiſon, elle luy dit, qu'il ne laiſſaſt
d'aller trouuer Circeine, encore que
ceſte autre fille y fuſt: car elle n'eſtoit

pas tant mauuaise qu'elle estoit noire : Ie veux dire, adjousta-t'elle, qu'elle commence à se taire, & à ne plus rien dire à ceux qui nous l'ont donnee. Et comment, demanda Belisard, l'auez-vous si tost gaignee ? Circeine, respondit-elle, se faict aymer par force, & ceste fille depuis deux ou trois iours, luy a pris vne si grande amitié, que ie ne pense pas qu'elle die jamais rien qui luy desplaise : toutesfois, adjousta-t'elle, il ne s'y faut pas encore fier du tout, que nous ne l'ayons espreuuee. Et puis elle prend plaisir à vous veoir danser, & chanter. I'ay peur, Belisard, que si vous estes mon seruiteur, il m'en faudra bien-tost chercher vn autre. Non, non, Andronire, repliqua t'il, nous ferons de ceste sorte : Ie chanteray & danseray pour elle : elle m'aimera, & ie t'aimeray. Et à ce mot pour ne perdre cette occasion, il monta dans la chambre de Circeine : mais en chantant & dansant

d'vne ſi gratieuſe façon, qu'auſſi-toſt que la ſurueillante l'ouyt: Ah! Madame s'eſcria-t'elle, frappant des mains par rejouyſſance, voicy Beliſard: Et en meſme temps il entra, & feignant de ne voir point Circeine dans le lict, il courut les bras ouuerts comme s'il euſt voulu l'embraſſer: mais eſtant au milieu de la chambre il s'arreſta, faiſant ſemblant de n'auoir veu qu'alors ſa maiſtreſſe. Madame, luy dit-il vn peu apres, ſi i'euſſe penſé vous trouuer au lict, ie n'euſſe oſé entrer. Ie ſçay bien, Beliſard, reſpondit-elle, que vous eſtes la meſme diſcretion: toutefois ne laiſſez de vous approcher, ce n'eſt pas la premiere fois que vous m'auez veuë en ce lieu. Il eſt vray, Madame, adjouſta-t'il, mais vous eſtiez malade, maintenant que Dieu mercy, vous ne l'eſtes plus, ſous quel pretexte y puis-ie venir? Pour me conſeruer en ſanté, repliqua-t'elle, outre qu'encore

ne suis-ie pas entierement hors de mon mal. Pleust à Dieu, Madame, dit-il alors froidement, que vous voulussiez faire vne recette que ie vous dirois, ie iure Iupiter Pierre que vous seriez incontinent guerie. Vous iurez à bon escient, interrompit ceste fille. Ie iure, reprit Belisard, parce que ie dis vray, & que ie veux qu'elle me croye. Si ie pensois, respondit Circeine en sousriant, que vostre remede fust bon, pourquoy ferois-je difficulté de le faire ? Belisard qui desiroit se seruir de ce pretexte pour luy donner ma lettre. Pouuez-vous dire, adjousta-t'il, de m'auoir iamais recogneu menteur, ou que ie vous aye iamais trompee ? Ie ne dis pas cela, respondit-elle, mais ie suis tellement lasse de ces Mires, qui me tourmentent auec leurs fascheuses drogues, que si ie croyois que vostre recepte fust bonne, il est certain que ie la ferois de bon cœur. Madame, dit alors Belisard, i'ay iuré Iupiter Pierre, ie iure encore le Guy de l'an neuf, afin que vous receuiez lequel

des deux ſerments des Gaulois ou des Latins, vous penſerez eſtre le plus aſſeuré, que s'il vous plaiſt faire ma recette ; & de bon cœur, comme vous dites, qu'infalliblement vous guerirez: Et s'il n'aduient ainſi, tenez-moy pour le plus Athee qui fut iamais. Circeine cogneut bien que ceſte recette deuoit eſtre plus propre pour l'eſprit que pour le corps, toutefois eſtant bien ayſe d'eſtre trompee, elle voulut bien luy en donner la commodité. Et faut-il, luy dit-elle, prendre quelques faſcheux breuuages ? Vous n'en prendrez point, reſpondit-il, s'il ne vous plaiſt, ce remede conſiſte preſque tout en la force de quelques paroles. C'eſt, peut-eſtre, repliqua-t'elle, quelque enchantement? Nullement, reprit-il, ie ne ſuis point Sorcier, les paroles ſe peuuent bien entandre, il n'y a point de caractheres incognus, ny choſe quelconque qui approche du ſortilege. S'il eſt ainſi, dit alors Circeine, apres y auoir vn peu ſongé,

ie vous promets, Belisard, que ie la feray volontiers: dites moy donc ce qu'il faut que ie fasse? Ces recettes, reprit-il, doiuent estre tenuës secrettes, & depuis qu'elles sont diuulguees elles perdent leur vertu. Et à ce mot s'approchant de Cirçeine, il se mit à genoux au cheuet de son lict, & prenant la lettre que i'escriuois à cette belle Dame, parlant tout haut: Afin, continua-t'il, que vous ne pensiez pas que ie me mocque, celuy qui me la donna me l'escriuit dans ce papier que ie vous veux faire voir: Et lors feignant de la chercher parmy plusieurs autres qu'il auoit dans sa poche, il luy donna ma lettre, qu'à l'heure mesme il auoit decachetee, afin que la surueillante ne s'apperceust de son artiffice: elle leut qu'elle estoit telle.

LETTRE.
d'Alcandre à Circeine.

DE *tous les plus cruels tourments qu'vn mortel peut souffrir, il n'y en a point de plus sensible que ceux d'Amour: Mais entre tous ceux d'Amour l'Absence est le plus insupportable:* Et *parmy toutes les absences celle qui a les conditions de la mienne. Perdre la veuë de la personne pour qui seulement ie desire auoir des yeux: l'auoir laissee dans vn lict malade, & n'auoir point de nouuelle de sa santé: Iugez, Madame, à quels plus desesperez supplices ie puis estre reserué. Si le miserable estat d'vn cœur affligé comme le mien vous peut toucher que i'en aye quelque cognoissance, mais que la passion, & non pas la compassion obtienne cette grace de vous.*

Et bien, Madame, reprit alors Belisard tout haut; n'est-il pas vray que ma recette est bonne? Ie ne sçay, respondit-elle en sousriãt, si elle est bonne, mais elle est bien plaisante. Madame, adjousta-t'il, s'il vous plaist de la faire, mais il faut que ce soit de bon cœur, vous en sentirez vn effect admirable. Et parce que cet amy, continua-t'il, qui me la donna, m'en escriuit en vn autre papier la façon dont il s'en faut seruir, ie veux, s'il vous plaist, que vous la voyez, afin que vous en sçachiez autant que moy. Et lors il luy presenta la lettre que ie luy auois escrite. Circeine n'osant faire difficulté de la prendre, de peur que ceste fille ne se doutast de quelque chose: Vrayement, luy dit-elle tout bas, & sans le regarder, voicy, Belisard, vne gracieuse façon de faire lire des lettres. Madame, luy dit-il, il faut bien tromper les yeux importuns de ceste fille. A ce mot elle leut la lettre que i'escriuois à Belisard.

LETTRE

LETTRE
d'Alcandre à Belisard.

QVe ie t'enuie, ô cher amy, le bon-heur que tu possedes. Iuges-le puis que tout le contentement que i'ay icy, c'est de penser aux felicitez où tu es, & tousiours ces pensees se finissent en m'escriant, O Dieux, que ne suis-ie Belisard le plus heureux de tous les hommes! Et par ainsi cher amy, n'est-il pas vray que ie te puis accuser de nonchalance m'ayant laissé si long-temps sans me faire sçauoir l'estat de ma vie. Ie dis de ma vie, puis que c'est du lieu où tu es que ces nouuelles me doiuent venir. Soy d'ores-en-là plus soigneux de ce maistre qui t'ayme, ie dirois de tout sō cœur, s'il en auoit vn icy: mais tu sçais bien où il l'a laissé.

Il y a bien icy, dit alors tout haut Circeine, plus d'affaires que vous ne disiez pas, & le pis que i'y veois, i'ay grand peur que vostre recepte ne vaille gueres, car à ce que i'en puis iuger elle ne semble pas estre fort asseuree. Madame reprit-il incontinent asseurez-vous sur ma parole qu'il n'y a rien là qui ne soit vray, & que ie veux mourir toutes les fois que vous me trouuerez menteur. Et bien, dit-elle, que faut-il, que ie fasse pour l'essayer. Il faut, reprit-il Madame, & puis il baissa la voix, que mon maistre soit aimé de vous, non seulement comme il le merite, mais comme il vous aime: & que pour tesmoignage de ce que ie dis vous luy fassiez l'honneur de luy escrire. Ah! respondit-elle, tout haut Belisard, cela est trop difficile. I'aime mieux me seruir des medecines ordinaires. Cette fille qui s'amusoit à quelque petit ouurage qu'elle alloit cousant s'approcha alors de sa maistresse. Madame, dit-elle, il y a desia si long-temps que vous estes entre les mains de ces Mires qu'il vous deuroit estre ennuyeux,

& ne faudroit pas pour peu de difficulté laisser d'esprouuer la recepte de Belisard: Ie vous supplie, dittes-moy, qu'y a t'il de plus difficile, ma belle fille, interrompit Belisard: car il eut peur que Circeine ne sceust pas si bien desguiser que luy, ie vous le veux dire. Voyez vous ce billet, dit-il, prenant la lettre que i'auois escritte à Circeine, il faut seulement qu'elle die trois fois apres l'auoir leu, ie le crois de bon cœur, & qu'elle baise le papier; le plie bien auec de la soye, & le pendant à son col elle fasse en sorte qu'il touche à l'endroit du cœur; & qu'elle fasse ainsi neuf iours durant, & ie veux n'estre iamais tenu pour Belisard si elle ne guerit. Eh! Madame, s'escria alors cette fille, & qui a-t'il là de tant difficile? Mamie, respondit-elle, il est mal-aisé de faire tenir ce papier, comme il dit au droit du cœur, & mesme en dormant? Si est-ce adiousta Belisard qu'en cela gist sa plus grande force, & que personne ne lise le billet que vous: car ie vous asseure bien que

celuy qui le verra apres que vous aurez commencé cette recepte, prendra infailliblement le mal que vous auez, & il vous reuiendra plus fort qu'auparauãt. Et c'est bien pour cela que les neuf iours estans passez il le faut brusler. Voyez-vous, dit cette fille, tout le venin du mal s'en ira là dedans. Il n'en faut point douter, dit Belisard, & vous verrez aussi quand on le bruslera, les diuerses couleurs du feu. Or Madame, reprit-elle alors, il faut que nous essayons ce remede, & ie veux moy-mesme vous accommoder ce papier au droit du cœur. Laissez-le luy donc relire & puis vous le plierez, mais tournons les yeux d'autre costé si nous ne voulons nous en repentir. Circeine à ce mot ne se pouuant tenir de rire, de veoir auec quelle diligence elle s'estoit eslognee prit le papier, & apres l'auoir leu le luy remit: mais elle plus soigneuse de ne le point lire, que Belisard ne pouuoit estre qu'elle ne le l'eust point, le plia de telle sorte qu'il sembloit toute autre chose que ce qu'il estoit, & puis prenãt de la soye luy en meit tout au-

tour & auec vn petit ruban le luy pẽdit au col apres le luy auoir fait baiser, & fait dire qu'elle croyoit tout ce qui estoit escrit. Et parce que Belisard disoit, qu'il falloit que ce fust au mesme lieu, où le cœur battoit elle voulut elle-mesme y mettre la main, pour remarquer bien l'endroit: mais Circeine qui rioit du grand soin qu'elle y mettoit l'ẽpeschoit de pouuoir bien sentir le battemẽt du cœur. Madame, luy disoit-elle, vous n'estes pas bien sage, voulez-vous me laisser faire comme il faut, car ie sçay bien que la moindre circonstance qui n'y sera pas obseruee, la recepte ne sera point d'effect. En fin cette bonne fille ayant mis ce papier à l'endroit où il deuoit estre. Neuf iours, dit-elle, Madame, serõt bien-tost passez, il faut vn peu vous contraindre, c'est vne si douce chose que la santé, si maintenãt vous n'estiez point malade, vous iriez vous promener dãs ces beaux iardins de l'Athenee & en cẽt autres lieux autour de la ville, où vous prẽdriez mille plaisirs. Si Circeine rioit, Belisard

de son costé ne s'en pouuoit presque empescher : mais en fin pour la confirmer en cette opinion, & aussi qu'il eut peur que Palinice reuint du Temple. Ce n'est pas tout, dit-il, il faut encor, que vous sçachiez la derniere chose qu'il faut que vous fassiez, & lors s'approchant de Circeine. Madame, continua-t'il, ne vous plaist-il pas enfin apres tous ces ieux, auoir pitié de mon maistre, & pour luy donner quelque allegement le fauoriser d'vn mot de lettre. Belisard, luy respondit elle fort bas, quand ie le voudrois faire il me seroit impossible., y ayant deux grandes difficultez : premierement ie n'ay icy ny encre ny papier, & ie n'en puis auoir que l'on ne s'en apperçoiue. En second lieu ie suis tellement espiee, que ny iour ny nuict ie ne suis sans cette fille., & voyez-vous l'endroit où vous estes, Andronire & elle y apportent vn matthelas & y couchent la nuict. Madame pour la premiere difficulté, luy respondit-il, il est aisé d'y pourueoir : car ie vous apporteray

& ancre & papier. Pour l'autre ne tient-on pas toute la nuict de la lumiere dans vostre chambre? Si cela est vous estes asseuree d'Andronire. Faictes-là coucher du costé de vostre lict, & lors que cette surueillante, telle la peut-on nommer, sera endormie elle vous donnera vne bougie & vous pourrez escrire tout ce qu'il vous plaira. Ie voudrois bien Belisard m'exempter, dit-elle, de cette couruee? Non, non, respondit-il tout haut, il faut exactement obseruer toutes les circonstances: Et parce qu'elle auoit parlé haut, il luy respondit de mesme ces dernieres paroles, & luy semblant qu'il auoit mis l'affaire en bon estat, il s'en alla, de peur aussi que Palinice ne reuint.

Au sortir de la chambre il trouua Andronire à laquelle s'esclattant de rire, il dit qu'elle sçauroit de sa maistresse la plus plaisante inuention qui se puisse dire, & qu'il falloit qu'elle y aidast de son costé. Que la peur qu'il auoit d'estre rencontré de Palinice, l'empeschoit de luy en faire tous

le discours. Cette fille qui estoit fine entrant dans la chambre, dit à Misseine, tel estoit le nom de cette fille : Qu'est-ce qu'a Belisard qu'il s'en va si content? Nous aurons bien raison de l'estre si sa recepte est bonne, ô que Dieu le benie. Et quelle recepte, reprit Andronire. Demandez à Madame, repliqua Misseine, ie vous iure qu'il me semble qu'elle a desia meilleur visage qu'elle ne souloit auoir. Et ce n'estoit pas sans raison qu'elle le disoit, car Circeine auoit tant ry que la couleur luy en estoit montee au visage. Et ma maistresse, adiousta Andronire, me voulez-vous pas dire ce secret? Elle alors prenant la parole luy raconta tout haut tout ce qui s'estoit passé, & puis luy fit particulierement entendre toute chose, dont elle ne se pût empescher de rire, quoy qu'elle fit semblant d'en croire encore dauantage que Misseine.

Belisard qui desiroit plus que sa vie, mon contentement, ne faillit de venir sur le soir auec vne escritoire & du

papier dans sa poche : mais il fut bien empesché, d'autãt qu'il trouua Palinice auprés du lict de Circeine, quand il entra dans la chambre. Et bien, dit-il d'vne voix hardie! comment se porte nostre malade. Circeine en sous-riant contre Palinice. Vous ne sçauez pas, luy dit-elle que Belisard m'a fait vne recepte. Ie viens sçauoir continua-t'il, si nos remedes ont point fait plus encores que nostre esperance. Palinice alors l'interrompant, mais est-il vray, luy dit-elle Belisard, que vous sçachiez guerir les Dames? Ouy respondit-il les belles, & c'est pourquoy lors que vous serez malade ne vous addreissez à personne qu'à moy, Ie sçauois bien, reprit-elle, que vous auiez beaucoup de merites, & de sçauoir, mais ie ne pensois pas que vostre doctrine s'estendit iusques-là. A l'œuure, respondit-il, on recognoist l'ouurier, ie veux donner ma vie si dãs trois iours cette belle malade ne perd son nom. Celuy de belle, dit Palinice? Non, non, repliqua-t'il, ie dis celuy de malade. Pour le moins, adiousta Circeine, il y a vn aduãtage, c'est que

les drogues qu'il dõne ne sont point si fascheuses que celles des autres. Palinice vouloit s'enquerir particulierement quelle recepte c'estoit, & peut-estre eust elle mieux recogneu l'artifice que Misseine, mais de fortune elle ouït vne voix dans la ruë qu'elle recogneut incontinent pour estre celle de Sileine, frere de ma belle Circeine. Elle courut aux fenestres, tant pour l'ouyr que pour veoir ce Cheualier qui la seruoit. Et cependant Belisard, sans que personne s'en apperceust, mit sous le cheuet du lict l'escritoire & le papier & supplia cette belle Dame d'auoir pitié du plus fidelle Amant qui fut iamais. Et biẽ, dit-elle en sousriant, i'en parleray à mon Conseil, i'en demanderay particulierement l'aduis de Clorian & de Palinice. Belisard sans luy respondre, la menaça du doigt, & pour ne point donner de soupçon s'en courut à la fenestre pour ouïr Sileine qui chantoit ces vers:

MADRIGAL.

Plaintes Amoureuſes.

DE vous, de moy, d'Amour i'ay
raiſon de me plaindre,
De vous qui me bruſlez
Et toutesfois gelez.
De moy qui me bruslant veux
pluſtoſt que d'eſteindre,
Le moindre des feux,
Me conſumer en eux.
Et de l'Amour enfin qui dãs vos yeux
s'arreſte,
Car quoy qu'il me promette,
Il ne veut, le mocqueur,
De vos yeux vne fois voler dans
voſtre cœur.

Palinice s'estoit bien mise à la fenestre : toutesfois elle se tenoit vn peu reculee dans la chambre, de peur que ceux de la ruë ne la vissent. Et cela fut cause que Sileine qui auoit bien esté aduerty qu'elle estoit au logis, mais nesçachãt pas qu'elle fust dans la chãbre de sa sœur, y rencontrãt vne telle hostesse receut vn double contentement, de veoir sa sœur guerie & de rencontrer sa chere Palinice. Si Belisard eust voulu entretenir Circeine, il en auoit bien la commodité, car Palinice & Sileine auoient tant affaire pour eux qu'ils ne prenoient gueres garde aux autres : Toutesfois ne iugeant pas qu'il fust necessaire d'y demeurer dauãtage, pour mõstrer qu'il ne se soucioit point de telles incõmoditez, il s'en alla sans riẽ dire à personne, & cela selon sa coustume, pour estre plus libre, & monstrer vne plus grande franchise, ruse qui n'estoit pas pour s'y familiariser dauantage, & y traitter presque comme domestique.

Le lendemain il ne fut pas paresseux d'aller veoir sa malade & sçauoir l'effect de ses remedes, prenant le temps que Palinice apres auoir dóné le bon-iour à Circeine s'en estoit allée au Temple selon sa coustume. Il entra donc dans le logis & apprit de Misseine qu'il trouua sur le degré, que Circeine s'estoit si bien trouuee de son remede qu'elle estoit en volonté de sortir du lict, & se promener vn peu par la chambre. Ie puis donc bię̃, dit-il, y aller. Ie m'asseure, respondit Misseine, qu'elle sera bię̃ aise de vous veoir, & puis elle en a bien raison: car ie croy que vostre remede vaut mieux que tous ces autres fascheux desquels on a failly de la faire mourir. Vous me dittes-là les meilleures nouuelles, repliqua-t'il, que ie sçaurois auoir. Mais ma belle fille, a-t'elle refait la recepte ce matin. Non pas encores, respondit-elle. O s'escria, alors Belisard, ie m'en suis bien douté, & c'est ce qui m'a fait venir ce matin icy pour l'en faire souuenir. Et à ce mot il monta l'escalier & entra

dans la chambre, où il trouua qu'Andronire peignoit Circeine. Ie me resiouïs, ma belle malade, luy dit-il, apres luy auoir donné le bon-iour que ie vous trouue hors du lict. Elle alors en sousriant, ie croy que si Misseine tomboit malade il faudroit que vous fissiez la recepte pour elle que vous auez faitte pour moy, tant elle a de creance en vous. Madame, respondit-il, mes drogues ne sont que pour vous ? Mais dittes-moy, ie vous supplie ! comment s'est passee cette nuict. Andronire, dit-elle en sousriant vous dira que i'ay bien obserué vostre ordonnance, & parce qu'il n'y auoit personne dans la chambre qui les veid, prenant la lettre dans le sein d'Andronire. En voicy le tesmoignage ; continua-t'elle, en la donnant à Belisard, vous la cacheterez, & asseurerez vostre maistre, que c'est à vostre consideration que ie l'ay escritte. O Madame, reprit-il, alors que vous allez rendre vne personne heureuse vous acquittant par cette faueur de tous les seruices qu'elle

vous a iamais rendus. Ie sçay d'asseurance que ce papier ne luy partira iamais de l'endroit où vous portez la recepte que ie vous ay donnee, & qu'il le tiendra plus cher que tout le reste de son bien. Vous auez cette opinion, respondit-elle, parce que vous croyez qu'il sçache aimer. Ie ne le croy pas, repliqua-t'il, car ie le sçay de science asseuree. Et parce qu'en mesme temps il veid qu'Andronire pignant sa maistresse, estoit soigneuse de recueillir les cheueux qui demeuroient au pigne : d'autant qu'à cause de sa maladie, il luy en tomboit. Et s'il vous plaisoit, adiousta-t'il, Madame, rendre cette personne encore plus heureuse que le bõheur mesme, il faudroit que vous permissiez que i'eusse la despouïlle du larcin que ce pigne fait de vos cheueux. O Dieux! s'escria-t'elle, i'aimerois mieux la mort, que si vn homme auoit de mes cheueux : Et d'autant qu'en mesme temps il aduança la main & prit à Andronire ceux qu'elle auoit desia recueillis, & qu'en feignant de faire

resistance elle luy auoit donnee. Gardez-vous bien, continua-t'elle; Andronire qu'il ne les prenne. Ie vous asseure, luy dit-elle Madame, qu'il les a desia. O mon Dieu! dit Circeine, que vous auez peu d'esprit Andronire, & que ne les mettiez-vous en lieu où il ne les veist pas. Et lors se tournant vers Belisard. Rendez-les moy, luy dit-elle, où ie seray en colere contre vous. Madame, luy respondit-il, pardõnez-moy, s'il vous plaist: n'est il pas vray que la trahison & le mãquemẽt de foy est vn vice le plus indigne qu'vn homme puisse auoir. Il est vray, dit elle, mais cela n'a rien de cõmun à ce que ie vous demande. Si en vous rendant ce que vous me demandez, repliqua-t'il, ie ne commets & vne trahison & vn manquement de foy, ie suis content de vous rendre mon larcin: mais s'il est vray aussi, est-il possible que vous me hayssiez tant que vous me vueilliez rendre, pour vous obeïr, le plus infame de tous les hommes? Ce sont des excuses, adiousta-t'elle, qui n'ont point credit
auprés

auprés de moy, car en fin ie les veux rauoir: Et vous me ferez vn desplaisir signalé, Belisard, si vous ne me les rendez. Madame, interrompit Andronire, encore faut-il ouyr ses raisons. Mes raisons, respondit-il, sont telles qu'il n'en faut point douter. Lors que mon maistre m'a commandé de demeurer en ceste ville pour le sujet que vous sçauez, ie luy ay promis par tous les plus estroits serments que ie luy ay pû faire de rapporter tout ce qui me seroit possible à son contentement; Ne suis-je pas traistre & parjure si rendant le larcin que i'ay faict, ie trompe l'asseurance que ie luy ay donnee. Madame, dit incontinent Andronire, ie croy en ma conscience qu'il dit vray, & vous deuez trouuer bon qu'il ne contreuienne point à son serment. Ie croy, Andronire, dit Circeine, que vous estes hors du sens: Qu'vn homme ait de mes cheueux! Madame, reprit Belisard, Alcandre pour vous n'est point vn homme, il n'est que vostre seruiteur. Elle vouloit repliquer, lors que

Misseine entra, qui l'empescha de l'oser faire. Mais d'autant que Belisard eut peur que ce prompt silence ne la meist en quelque doute : Ma belle fille, luy dit-il, venez nous aider, ceste belle Dame ne veut pas continuer la recette, & dit qu'il suffit qu'elle l'ait faite vne fois, & ie vous asseure qu'il vaudroit mieux qu'elle ne l'eust point commencee que si elle la laissoit imparfaite. Hé, Madame ! reprit incontinent ceste fille, quelle humeur est la vostre, de vouloir tousjours estre malade ? Et quelle si grande peine y a-t'il à faire ce que vous a dit Belisard ? Il me fasche, dit Circeine, de refaire si souuent vne mesme chose. Mais, Madame, adjousta Andronire, encor vaut-il mieux prendre ceste petite peine, que de retourner au lict. Or Madame, interrompit Misseine, c'est la verité que si vous ne le faites de bonne volonté, se sera par force: Et lors destachant à toute force le cordon où la lettre estoit attachee, elle la desploya soigneusement & puis la presenta à Circeine pour la lire. Elle en sousriãt, Ie vous prie, Mis-

seine, luy dit-elle, lisez-la pour moy. Ie vous remercie tres-humblement, dit-elle en destournant la veuë, vous voulez que ie sois malade. Andronire ny sa maistresse ne se pouuoient empescher de rire de la simplicité de ceste fille. Et apres que Circeine l'eut leuë: Que faut-il, dit-elle, que ie fasse encore? Baisez-la trois fois, respondit Misseine, & dites, Ie croy tout ce qui est escrit dans ce papier. Et parce que Circeine feignoit de ne le vouloir pas dire, la pauure Misseine la luy fit baiser presque par force, & luy fit dire mot à mot ces paroles: mais non pas sans bien donner du plaisir à la compagnie. En fin toutes les ceremonies de cet enchantemẽt estans finies, & aussi Circeine, incontinent apres de s'habiller, on luy vint dire que Palinice reuenoit du Temple, & Sileine en sa cõpagnie. Cela fut cause que Belisard s'aprochãt d'elle il luy dit: Ce present que vous faites au plus fidele Amant qui fut, ny qui sera iamais, le cõseruera en vie: car autrement le regret d'estre esloigné de vous infailliblement le feroit mourir. Belisar, luy respõdit-elle,

ie consens à tout ce que vous voulez: mais souuenez-vous que s'il manque de fidelité ou de discretion, ce sera à vous à m'en respondre. Belisard vouloit repliquer, mais la suruenuë de Palinice & de Sileine, & peu apres d'Amilcar l'en empescha: Et lors qu'il les veid plus auant en discours, il se retira comme de coustume en son logis, d'où il m'escriuit si particulierement tout ce que ie viens de vous dire, que ie ne croy pas qu'vne seule circonstance y fust oubliee. Mais que deuins-je, lors qu'ouurant la lettre que Circeine m'escriuoit, i'y trouuay de ses cheueux! Ie les baisay plus de cent fois, & il fut tres-à-propos que lors que i'ouuris ces lettres ie fusse en lieu où personne ne me veist: car il m'eust esté impossible de ne donner trop de cognoissance de mon extrême contentement. En fin apres auoir baisé, rebaisé, & adoré ces beaux cheueux, ie leus la lettre, qui estoit telle.

LETTRE
Circeine à Alcandre.

LA peine où vous estes de ma santé me plaist & m'oblige. Dieu vous donne en eschange le bien & le contentement que vous meritez & que vous desirez. Ce souhait vient de moy, qui vous ayme par dessus tous ceux qui ont de l'affection pour Circeine.

Quand ie remets en memoire les contentements que ie receus en ce temps-là, ie ne puis qu'accuser grandement de deffaut d'affection ceux qui dient qu'il y a plus de peine en Amour que de plaisir: Car, Hylas, ie ne pense pas qu'vn mortel puisse estre capable d'vne plus grande felicité, & que pour en gouster dauantage il faudroit auoir deux ames & deux

cœurs : Qui eust veu mes actions, eust sans doute pensé que i'estois hors du sens. Mais pour abreger, & qu'aussi bien il est impossible de les representer, ie les passeray sous silence, & vous diray que les iours que ie demeuray encore parmy les Veragrois, me semblerent plus longs qu'ils ne sembloient estre, & que cela fut cause que ie me hastay si bien, que six iours apres ie partis, apres auoir mis vn peu d'ordre à l'affaire qui m'y auoit conduit. Et d'autant que passant par ces rochers, destroits, & precipices, il faisoit vn orage qui dura trois iours entiers, & que ie ne voulus retarder mon retour pour ce mauuais temps, ie fis ces vers par le chemin.

SONNET.

Rien ne peut le retarder.

ROchers qui ſupportez le Ciel & ſes flambeaux,
Ainſi que des Atlas deſſus vos teſtes nuës,
Qui voyez deſſous vous troupe à à troupe les nües
Comme voile s'eſtendre à l'entour des coutaux.

Torrents impetueux qui tumbez à grand ſaults
Des ſommets eſleuez de ces pointes chenues:
Effroyables valons, vous glaces incognues.

En vos recoins gelez aux Soleils les plus chauds.

Vent qui depuis trois iours renforçant tes haleines
Semble d'estre complice en mes cruelles peines,
Vous trauaillez en vain pour retarder mes pas:

Le subjet est si beau qui cause mon voyage,
Que si parmy l'Enfer s'adressoit mon passage
L'Enfer ny ses horreurs ne m'arresteroient pas.

Mais, Hylas, vous sçaurois-je dire quel excez de contentement ie receus, lors que ie veis de loin les murailles de Lyon, & quand peu apres ie pûs remarquer l'endroit où estoit le logis de ceste belle fille, & en fin

quand ie veis la maison où tout mon heur & tous mes desirs estoient renfermez. Ie cogneus bien alors qu'il est vray qu'Amour surpaye en vn coup mille peines & mille desplaisirs. Et ce fut sur ceste pensee que ie fis ces vers.

MADRIGAL.

A Cet heureux retour
Prés de celle que i'ayme,
Tel bien me donne Amour
Que ie dis en moy-mesme,
Puis qu'en fin mon retour tant d'heur me fait sentir,
Ne suis-je pas heureux qu'il m'ait falu partir.

Soudain que ie veis Belisard, ie demeuray si transporté de ioye pour les bons offices qu'en mon absence il m'auoit rendus, que ie ne sçauois

quelles caresses luy faire. Luy d'autre costé qui me portoit vne affection incroyable, auoit vn si grand desir de parler à moy en particulier, qu'à peine se pouuoit-il dõner le loisir de voir ma mere, & de parler à mon frere. En fin nos premieres salutations estans faictes, & que ie luy eus raconté en gros le succez de mon voyage, ie feignis d'estre vn peu las, pour me retirer auec mon cher Belisard: & ie croy bien que mon frere s'en prit garde, parce que ie le veis sousrire deux ou trois fois, iugeant, comme ie m'imagine l'impatience où i'estois par luy-mesme. Belisard d'autre costé qui n'estoit pas pressé d'vne moindre enuie, me suiuit de si prés dans ma chambre, que ie n'y estois pas presque entré qu'il ferma la porte: & Dieu sçait si alors ie redoublay les caresses & les embrassements, & si ie luy fis des particulieres demandes de tout ce qu'il auoit faict durant mon absence. Il me respondit à tout auec tant de satisfaction pour moy, que ie

n'en auois iamais osé tant desirer. Figurez-vous, Hylas, que nous demeurasmes plus de deux heures enfermez, qu'il ne me sembloit pas y auoir esté la moitié d'vne. Et il est certain que nous n'eussions pas si tost interrompus ces agreables discours, si l'on ne nous fust venu appeller pour souper: Nostre separation toutefois ne se fit point sans de nouueau luy faire mille caresses & mille remerciements.

Mais parce qu'il me dit que Circeine seroit bien ayse que dés ce soir mesme ie la visse, nous ne fusmes pas si tost hors de table, que feignant de vouloir aller à la Cour, nous prismes le chemin du logis de ceste belle Dame. Et afin d'auoir plus de commodité de l'entretenir, & aussi que mon frere n'estoit pas moins desireux de voir Palinice, que ie pouuois estre de reuoir Circeine, il s'en vint auec nous: Par ce moyen nous y fusmes les biẽ venus; car Palinice qui s'y trouua fut bien aise de la cõpagnie

d'Amilcar. Lucindor qui aymoit noſtre ſœur, nous fit toutes les careſſes qu'il pût : & de fortune Sileine eſtoit allé veiller ailleurs, ne penſant pas que Palinice vint ce ſoir en la maiſon de Circeine, qui fut vn peu ſurpriſe de me voir tant inopinément, & Palinice auſſi : car elles n'auoient rien ſceu de mon retour. Circeine d'abord rougit, & ſe tournant vers Beliſard, apres les ſalutations ordinaires : Hé, Beliſard, luy dit-elle, vous nous auiez bien cachee la venuë d'Alcandre. Madame, reſpondit-il, elle m'a eſté cachee preſque auſſi longuement qu'à vous, car il ne faict que d'arriuer. Mais s'approchant vn peu d'elle, cependant que ie rendois quelques deuoirs à Palinice : Mais encore, continua-t'il, qu'il fut arriué dés le matin, ie n'euſſe eu garde de vous en aduertir. Et pourquoy, dit-elle ? Et parce, repliqua-t'il, que deux raiſons m'en euſſent empeſché : L'vne, que ie ne vous euſſe rien dit de nouueau : car vous ſçauez bien qu'Alcandre eſt touſiours où vous

eſtes: Et l'autre, que c'eſt choſe de laquelle vous ne vous ſouciez guiere. Et parce qu'elle ne reſpondit point de quelque temps, ayant les yeux ſur nous: Vous ne dites rien, Madame, conſentez-uous à ce que ie dis? Que voulez-uous, dit-elle en ſouſriant, que ie vous reſponde, ſinon que vous eſtes menteur en tous les deux poincts? Et à ce mot, parce que ie reuenois vers elle, elle le laiſſa, pour me dire qu'elle ſe reſiouïſſoit du contentement de ma mere, & auſſi de l'eſperance qu'elle auoit que mon retour ſeroit bien-toſt cauſe de celuy de Florice, qui n'auoit pas la conſtance de demeurer vn long-temps ſi prés de ſon cher frere ſans le venir voir. Ie penſois, reſpondis-je, Madame, que vous feriez quelqu'autre conſideration ſur mon retour, qui me ſeroit plus aduantageuſe: mais ie voy bien que comme vous eſtes touſiours auſſi belle que de couſtume, que vous eſtes auſſi mauuaiſe que quand ie partis. Et quelle raiſon.

reprit-elle, auez-vous, Alcandre, de m'accuser? Pourquoy, Madame, repliquay-je; ne vous plaist-il pas de me dire; que vous-vous resioüissez de mon retour, pour le contentement que vous auez de voir vne personne qui est tellement à vous, que rien ne le peut estre dauantage? Ie croy, Alcandre, adjousta-t'elle en sousriant, que Belisard vous a instruit de vostre logis icy; afin que tous deux vous me teniez les mesmes discours. Il est vray, Madame, luy dis-je, que Belisard & moy nous parlons fort souuent de vous, & si ie disois qu'en particulier nous ne tenons iamais autre discours, ie dirois la verité: car ie me fie autant en luy que ie fais en moy-mesme: Mais pour ceste instruction de laquelle vous parlez, nous n'y auons encore iamais pensé, parce que la verité n'estant qu'vne, nous sçauons bien que ne voulant vous dire que la verité, nous n'auons garde de nous contrarier. Et bien, interrompit-elle, feignant de vouloir changer de discours, ie croiray tout

ce qu'il vous plaira de vous & de Belisard : mais, Alcandre, racontez-nous vn peu quelle a esté vostre vie depuis que nous vous auons perdu. Madame, repondis-je, pour sçauoir quelle a esté la vie d'Alcandre, il faut le demander à la belle Circeine, car elle a esté telle qu'elle l'a voulu ordonner. Vous estes vn mocqueur, repliqua-t'elle, dites-moy qu'elle a esté vostre fortune, & quels contentemens vous auez receus en vostre voyage? Madame, dis-je, iamais homme ne fut si mal-heureux qu'Alcandre en vous esloignant, ny si heureux que luy en receuant l'honneur de vos nouuelles : & par là vous voyez que i'ay raison de dire que vous auez rendu ma vie telle qu'il vous a pleu, & qu'elle ne sera iamais autre que vous voudrez. Mais interrpmpit-elle, ce n'est pas ce que ie veux sçauoir de vous : Dites-moy, continua-t'elle si vos affaires sont en bon estat, & si vostre voyage ne vous a point esté inutile? Belisard ma mandé, luy dis-je, Madame, & la belle

Circeine aussi qu'ils estoient en meilleur estat que ie n'eusse osé esperer: Et c'est pourquoy ie suis venu si promptement; non seulement pour vous baiser les mains d'vne si grande faueur, mais pour vous renouueller l'hommage que ie vous dois, comme à Madame, qui peut ordonner de mon sang & de ma vie comme il luy plaist.

Elle vouloit respondre, lors que Palinice n'estant pas si attentiue aux discours de mon frere, qu'elle ne pensast aux affaires de Clorian, prenant garde auec quelle affection ie parlois à Circeine, s'en vint nous interrompre: feignant que c'estoit par ciuilité, parce que i'estois encore estranger. Cependant Belisard ne perdoit point le temps: car il entretenoit Andronire, & apprenoit les nouuelles du logis le plus particulierement qu'il pouuoit. Il sceut donc que mes affaires ne pouuoient estre en meilleur estat, sinon que Clorian vint à se marier, ou à se distraire de ceste recherche: Que Circeine auoit

pour

pour moy plus de bonne volonté qu'elle n'eust iamais creu : mais que ce qui la retenoit encore vn peu c'estoit cet homme, qui auoit pris sur elle vne si grande authorité par le moyen de Palinice qu'il estoit bien mal-aisé au ieune esprit de Circeine d'auoir la resolution de se retirer de cette seruitude si promptement que ie desirois. Que si l'on pouuoit faire en sorte que Palinice se pûst bien embarasser dans l'Amour d'Amilcar, ce seroit vn bon moyen pour faire qu'elle se despartit de la protection de son frere : Car croyez-moy Belisard, disoit-elle, l'Amour a plus de pouuoir que l'amitié. Et s'il aduient que cette Amour la touche à bon escient, elle fera tout ce que voudra Amilcar. Ie croy bien toutesfois qu'il y aura vn peu de peine à la vaincre : car Sileine qui l'a aimé dés long-temps a beaucoup gagné sur elle. O folle, luy dit Belisard, les nouuelles acquisitions nous sont tousiours les plus cheres & celles que nous aimons le mieux.

Mais en fin se faisant tard nous fus-

mes contraincts de nous separer, & ainsi leur donnant le bon-soir, nous nous retirasmes en nostre logis auec vne telle satis-faction pour moy, qu'encores qu'il fust assez tard, toutesfois ie me fis entretenir long-tẽps quand ie fus seul en ma chambre, par Belisard, duquel i'appris tous les discours d'Andronire, & lors que le sommeil le contraignit de se coucher, ie ne pûs m'empescher de faire encore ces vers.

SONNET.

Estant Retourné.

ICy jadis ie me laissay moy mesme,
Icy les Dieux ont escouté mes cris,
A mes clameurs ils se sont attendris,
Me r'appellant prés de celle que i'ayme.

Esperons tout en leur bonté supresme,
Puis qu'ils n'ont eu ma priere à mespris,
Et que par moy tout Amant soit appris
Que d'vn grand mal peut naistre vn bien extreme.

Mais est-il vray, suis-je bien de retour,
Où n'est-ce point quelque songe d'Amour,
Qui d'vn bien faux contente mon enuie?

Ah! si ie dorts, dormons tousiours ainsi,
Et si ie veille, Amour toute ma vie,
Sans clorre l'œil, fay moy dormir ainsi?

Incontinent que Florice fut aduertie de mon retour, il sembla qu'elle voulust faire dire vray à Circeine, car incontinent elle me vint veoir, mais d'autant qu'elle estoit contrainte de ne guieres sejourner à cause que nostre Tante se trouuoit mal, elle ne fit que disner auec nous, & puis sur le soir elle s'en retourna, non point toutesfois si promptement que Lucindor n'en fust aduerty: Car Belisard qui pensa que cela seruoit à l'auancement de mes affaires, fut d'opinion qu'il falloit l'obliger, & qu'il estoit tres à propos d'entrer en quelque sorte de confiance auec luy, àfin que quand il iroit en la maison de Circeine il ne l'eust point des-agreable. Ce fut donc Belisard qui luy en alla dire les nouuelles: mais il ne fut pas presque plustost en mon logis que Florice partit, & sur ce subiect il donna tels vers à Belisard pour les faire veoir à ma sœur.

SONNET.

Elle s'en Retourne.

Elle eſt partie Amour, auſſi-toſt que venue,
La veoir, ne la veoir plus n'eſt qu'vn meſme moment,
Ainſi paſſe l'eſclair au trauers de la nue,
Qui s'eſteint auſſi-toſt qu'il a commencement.

Eſt-ce ainſi mes eſpoirs que le Ciel vous dément?
Eſt-ce ainſi que trompeur noſtre heur il diminue?
A peine ay-ie de luy ma requeſte obtenue,
Qu'il m'en rauit l'effect preſque auſſi promptement.

Ou ne reuenez plus, ou qu'vn second voyage,
Ne nous prise si tost de vostre beau visage,
La nuict est plus obscure apres vn si beau iour.

Mais, non, non reuenez, Amour vous y conuie,
Et quand d'vn iour tout seul seroit vostre seiour,
I'aimerois mieux ce iour que tous ceux de ma vie?

Mais Hylas, vous souuenez-vous point des gands de Circeine, dans lesquels il y auoit quelque temps que i'auois escrit des vers. Ie ne sçay comme cela aduint, tant y a qu'ils tomberent entre les mains de Palinice: Nous eusmes opinion que Misseine les ayant trouuez les luy auoit dõnez. Tant y a que Clorian en fut incontinent aduerty, & que laissant les affaires qui le retenoient loin de la Cour,

il reuint auec plus de diligence que ie n'eusse voulu: Car d'abord le premier mal que i'en ressentis, ce fut que Circeine pria Belisard de ne plus l'aller voir si souuẽt, & lors que i'y allois, elle n'osoit presque s'approcher de moy, ny tourner les yeux de mon costé: tãt s'en faut qu'elle eust la hardiesse de parler à moy. Si ie ressentis ce chãgement & si i'en demeuray estõné, vous le pouuez penser Hylas, car il me sembloit bien que les tesmoignages qu'elle m'auoit donnez de sa bõne volonté estoient trop grands, pour ne s'en souuenir plus, & que pour feindre, cette dissimulatiõ estoit trop grãde. Et d'autant que mal-aisément la pouuois-je supporter sans en faire demonstration, Belisard fut d'aduis que ie fisse reuenir Florice, parce que Lucindor peut-estre se pourroit gagner par elle, & cela estant il donneroit vn grand coup en la resolution qu'il falloit que Circeine prist pour sortir de la tyrannie de Palinice, & de Clorian. Et de fortune lors que nous estiõs en peine de trouuer quelque excuse pour

son retour, la mort de nostre Tante luy en donna assez : De sorte qu'elle reuint plustost que nous n'esperions. Le dueil que nous fismes de cette bonne vieille, fut bien-tost passé: car son aage & les incommoditez que la vieillesse luy faisoit ressentir consolerent tous ceux qui auoient occasion de la plaindre: Si bien qu'incontinent ie ne faillis de supplier Florice de faire tous les efforts qu'elle pourroit pour conuier Lucindor, de me fauoriser. Elle qui m'aimoit grandement & qui n'auoit pas faute d'esprit le sceut faire de telle sorte, que Lucindor prit mon party & contre Clorian, & contre Palinice. En effect il en parla à sa sœur auec tant d'affection, qu'elle, qui à ce que nous nous faisions accroire, auoit quelque inclination pour moy, commençoit de pencher de mon costé, lors que Clorian, & Palinice s'en prenant garde penserent que comme Florice faisoit ioüer ce personnage à Lucindor, il falloit que Palinice en fist de mesme enuers Sileine qui estoit amoureux

d'elle, & qui estoit frere aisné, comme vous sçauez, de ma belle Circeine, & que par ce moyen leur party seroit bien le plus fort. Que sert-il Hylas que ce discours aille en longueur. Sileine pour l'amour qu'il portoit à Palinice, entreprit de soustenir Clorian, si bien que voila les deux freres l'vn contre l'autre, & la maison tellement partie en deux, que ce diuorce la mettoit toute en confusion. Mais riez Hylas de ce qui aduint presqne en me temps. Tout ainsi que la maison de Circeine estoit partagee pour Clorian & pour moy, la nostre aussi le fut incontinent pour Lucindor & pour Celinte : parce que ces deux Cheualiers aimoient, comme ie vous ay dit, ma sœur Florice, & ie tenois le party de Lucindor : parce qu'il estoit frere de Circeine, & qu'il m'y rendoit tous les bons offices qu'il pouuoit. Et Amilcar fauorisoit Celinte frere de Palinice, pour les mesmes interests. Et incontinent apres la mesme dissention arriua, entre Clorian & Celinte, parce que Clorian estoit

pour Sileine, qui aimoit Palinice, & Celinte parloit à Palinice pour Amilcar, parce qu'il estoit seruiteur de Florice.

Voyez, ie vous supplie, comme Amour auoit pris plaisir d'embrouïller cette fusee : mais encore n'estoit-ce pas tout, car iamais Florice ne rencontroit Circeine qu'elle ne luy parlast pour moy, & Circeine à elle pour Lucindor. Et iamais Circeine ne voyoit Palinice qu'elle ne la requist de fauoriser Sileine, & Palinice en mesme temps luy recommandoit Clorian. Et quand Palinice rencontroit Florice, elle ne luy parloit que de son frere Celinte, & Florice à elle d'Amilcar. Iugez ie vous supplie, lors que nous nous rencontrions tous ensemble les gratieuses responces que nous nous faisions les vns aux autres. Il fut tres-a propos qu'auant ces interests d'Amour nous eussions esté bons amis : car sans cela c'est sans doute qu'ils nous eussent portez à des violentes resolutions. Et toutesfois preuoyants bien que nous ne pou-

uions demeurer longuement de cette ſorte ſans nous aigrir. Vn iour que nous eſtions tous dans le logis de Circeine à nous rendre les vns aux autres les offices auſquels nos intereſts nous obligeoient : quelque bon Demon nous conſeilla de chercher remede en cette affaire auant qu'il fuſt arriué choſe qui pûſt alterer noſtre amitié. Nous nous trouuaſmes tous conformes en cette volonté, tant les Dames que les Cheualiers, parce que nous ne ſçauions où prendre vn meilleur conſeil que d'Amour meſme, ou de ſa mere. Nous allaſmes au Temple de Venus, tous neuf enſemble, & nous euſmes ceſte reſponſe.

ORACLE.

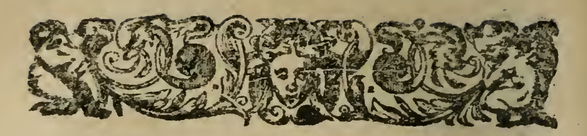
LEs six demeureront sans partir de ce lieu,
Que le deuoir, où l'honneur ne l'ordonne.
Et pour les autres trois, l'Oracle de ce Dieu
Ne respondra qu'à leur seule personne.

Le vieux qui nous expliqua ces paroles, nous dit que l'Oracle nous commandoit de demeurer dans la ville, iusqu'à ce que par honneur, où par deuoir, nous fussions contraints d'en partir, & que si les Dames venoient seules sans nous, le Dieu leur diroit ce qu'elles auroient à faire. Nous sceusmes que trois iours apres elles s'en estoient allees, apres

auoir consulté l'Oracle. Quant à nous pour obeïr à l'ordonnance du Dieu, nous auons tousiours attendu qu'vn subiect d'honneur, nous fist sortir de Lyon. Or il est aduenu que le Prince Sigismond nous commanda de suiure le Prince Godomar son frere, âfin de l'assister en l'entreprise qu'il a faitte pour la conseruation de Dorinde, nous auons iugé que nostre deuoir & nostre honneur nous conuioient de luy obeïr. Et c'est pourquoy nous sommes venus, où de fortune nous auons trouué ces trois belles Dames, mais nous ne sçauons encore ce que l'Amour ordonne de nos affaires.

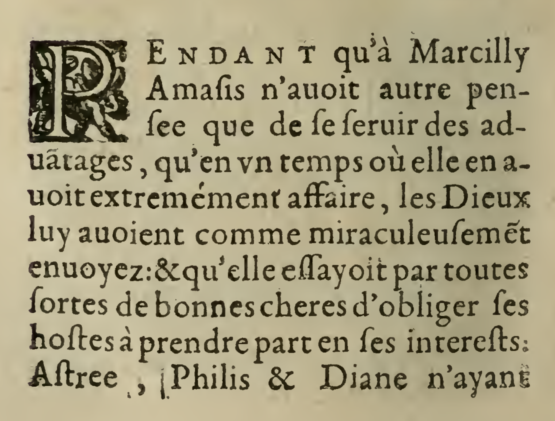
Ainsi finit Alcandre, & parce qu'il estoit fort tard. Hylas de qui les yeux estoient appesantis du sommeil apres leur auoir donné le bon-soir se remit en son lict où il reposa iusques au matin.

Fin du second Liure



LA CNQVIESME PARTIE: DE L'ASTREE DE MESSIRE HONORÉ D'VRFÉ

LIVRE TROISIESME.



PENDANT qu'à Marcilly Amasis n'auoit autre pensee que de se seruir des aduãtages, qu'en vn temps où elle en auoit extremément affaire, les Dieux luy auoient comme miraculeusemẽt enuoyez: & qu'elle essayoit par toutes sortes de bonnes cheres d'obliger ses hostes à prendre part en ses interests: Astree, Philis & Diane n'ayant

plus rien de caché pour la feinte Druide l'entretenoient de toutes les choses dont leurs affections auoient esté heureuses où trauersees. La nouuelle reconciliation de Diane & de Syluandre qui venoit de se faire en la presence d'Alexis estoit tout leur entretien. Astree & Philis ne pouuoient assez admirer le contentemẽt que cet Amoureux Berger tesmoignoit par ses actions & par ses paroles, & cõsiderant combien son visage estoit chãgé en moins de rien, elles aduoüoient que de leur vie elles n'auoiẽt veu Berger qui aimast auec plus de passion. D'autre costé la Druide mesuroit en elle-mesme la grandeur de la ioye de Syluandre par celle qu'elle esperoit auoir si cõme Celadon & non pas cõme Alexis, elle receuoit de sẽblables declarations de la bonne volonté d'Astree. Cette pẽsee luy faisant tourner les yeux sur Diane, elle luy dit ainsi. En conscience, belle Bergere, quels desplaisirs ressentiez-vous deuãt que vous eussiez esté esclaircie de l'innocẽce de Syluãdre? I'aduouë, Madame,

luy respondit Diane, qu'ils estoient tres-grands, mais non pas tels que vous vous figurez. I'accusois moins Syluandre que mon indiscretion, & de l'ennuy que ie receuois de son inconstance imaginaire, passois à la condemnation de mon inconstance veritable. Ie me representoy auec combien de serments ie m'estois obligee à la mort du pauure Philandre, de n'aimer iamais personne, ny permettre d'estre recherchee. Et d'ailleurs auec combien de legereté & d'imprudence i'auoy violé toutes mes promesses, & souffert qu'vn autre me vint embarasser l'esprit d'Amour pour la seconde fois. Que n'ay-ie point dit? Que n'ay-ie point pensé? Que n'ay-ie point voulu executer pour me punir : mais les Dieux qui voyoient mon intention & la fidelité de Syluandre se contenterent de me menacer quelque temps & destourner tout à coup l'orage qui estoit sur ma teste. Ie me souuiens qu'hier estãt demeuree seule à l'endroit mesme où nous sommes, ie ne pû m'empescher
de me

de me plaindre, & me pleindre particulierement de moy. Voicy presque de quelles considerations ie prenoy plaisir à me persecuter. O que celuy, disois-je, estoit veritable, qui disoit,
„ Que iamais vne mesme personne ne
„ passa deux fois vne mesme riuiere,
„ puisque non seulement depuis que
„ ie suis sur ce riuage, l'eau que ie voy
„ n'est pas la mesme qui couloit quād
„ i'y suis arriuee. Mais, helas! ny moy-
„ mesme ie ne suis pas la mesme Dia-
„ ne que i'estois quand i'y suis venuë.
„ Le temps par vne puissance à la-
„ quelle rien ne peut resister, va pous-
„ sant & chassant toutes choses de-
„ uant luy: Et le Soleil mesme, qui est
„ celuy qui mesure le temps, suiuant
„ le cours vniuersel de tout ce qui est
„ en l'vniuers, est chassé par le temps,
„ & n'est plus au mesme poinct au-
„ quel il estoit lors que i'ay commen-
„ cé de parler. Et qu'est-ce donc, ô Diane, qu'est-ce donc, puisque tout change & rechange, qui te semble tant extraordinaire, en vne chose tant ordinaire? Si c'est vne loy gene-

rale en tout ce que la Nature a produit, n'est-il pas injuste de la treuuer mauuaise en vne personne particuliere? Tu es bien desraisonnable de l'obseruer toy-mesme, & ne vouloir qu'vn autre en fasse autant. Dis-tu pas que ce n'est point toy qui changes: mais que ce sont toutes les autres choses qui changent enuers toy, & que quant à toy tu es la mesme que iadis tu soulois estre? Ah flatteuse de toy-mesme! ressouuiens-toy quelle tu estois auant que le pauure Philandre t'eust veuë, quelle tu deuins par sa recherche, & quelle tu vesquis apres sa deplorable perte. Considere ton humeur quand Syluandre, ou plustost quand ce trompeur commença si mal-heureusement à te regarder: quelle tu t'es renduë par sa dissimulee affection, & quelle tu te treuues maintenant par la cognoissance de sa perfidie. Et apres aduouë par force, que si les autres, comme on dit, changent d'humeur & de complexion de sept en sept ans, les annees

en toy sont changees, non seulement en des mois, mais en des heures, voire mesme en des momens.

Ceste pensee me toucha viuement, pource que n'ayant iamais eu ceste opinion, & toutefois alors la trouuant tres-veritable, ie ne sçauois que faire, ny assez m'en estonner. A la fin, comme si quelque esprit ordonné pour me punir eust gouuerné le mien, ie retombay sur la mesme imagination, & continuay en ces termes. Quoy! tu n'es pas changee? Ah, Diane, tu l'es de telle sorte, que presque, quand ie te consideres de prés, ie ne te recognois plus, ne trouuant rien en toy de ceste premiere Diane que tu soulois estre, que le seul nom de Diane. Et responds-moy, ie te supplie, ne te souuiens-tu plus combien autrefois tu auois en horreur les flatteries des hommes? Combien tu mesprisois celles qui s'en laissoient deceuoir, ou qui seulement adioustoiẽt foy à leurs paroles? As-tu perdu

la memoire des sages conseils, que sur de semblables accidents tu donnois à tes compagnes? Ou bien as-tu opinion que ton iugement doiue auoir pour toy d'autres sentimens qu'il n'a pas eu pour elles? Desabuse-toy, Diane, en cecy, & confesse que si tu ne iuges en ce qui te touche, ce que tu as iugé contre les autres, sans doute tu es à cette heure differente de celle qu'autrefois tu estois. Reuiens, de grace, vn peu à toy-mesme, & me respond, s'il n'est pas vray que du temps que tu estois ceste premiere Diane, tout ce que ce trompeur Berger eust pû faire t'eust esté du tout indifferent? Et pourquoy donc, si tu es encore celle-là mesme, te fache-t'il qu'il ayme Madhonte, qu'il l'ait suiue, & qu'il s'en soit allé auec elle sans ton congé? Si tu aduoües que cela te fasche, confesse de mesme que tu n'es plus ceste Diane qui autrefois ne s'en fust point souciee. Que si tu le nies, n'est-il pas vray que tu te démens, & que ta propre conscience te condamne? Mais si tu n'es plus ceste Diane,

qu'es-tu donc deuenuë? Indubitablement le contraire de ceste Diane que tu soulois estre. O Dieux, quel deplorable changement! ô Diane, Diane, qu'il eust bien mieux valu, & qu'il t'eust esté plus honorable de clore tes iours en ce premier estre, que de viure en celuy où tu te vois maintenant reduitte.

Voila, Madame, dit ceste Bergere à la Druyde, le repos où i'ay esté, & les douceurs que i'ay goustees ces iours passez. Elle dit cela en rougissant, pource que Syluandre s'estant approché d'elles, pouuoit auoir ouy quelques-vnes de ses paroles : & quoy qu'elle eust promis de viure auecque luy, comme viuoit Phillis auecque Licidas, elle ne laissoit pas dans quelque sorte de honte de dire en sa presence qu'elle luy vouloit du bien. Pour sortir de ce scrupule, elle reprit la parole, & continua ainsi. Mon suplice, Madame, n'eust pas esté de si peu de duree, sans la venuë de quelques Bergers, qui en marchans disputoient ensemble auec beaucoup de

chaleur. Quelque hors de moy, & quelque transportee que i'estois, ie ne laissay pas de recueillir mes sens au bruict qu'ils faisoient, & de me retirer, sans estre veuë d'eux, derriere vn assez gros buisson, qui estoit tout ioignant le chemin. Ie ne me cachay pas pour curiosité que i'eusse de les cognoistre, mais pour les laisser passer sans estre interrompuë, & apres m'en retourner d'où i'estois partie, pour acheuer le reste du iour à me plaindre. Toutefois ie fus bien trompee, pource que les passants, comme s'ils eussent eu intention de troubler mon dessein, vinrent s'asseoir au mesme lieu d'où ie ne faisois que de partir. Ie ne les eus plustost veus assis là, que la volonté me vint de m'en aller, iugeant qu'ils n'estoient pas venus où ils estoient, que ce ne fust auec resolution d'y demeurer quelque temps: Mais craignant d'estre veuë en m'en allant, &, qui pis est, obligee par bienseance de demeurer auec eux, ie pensay qu'il valloit mieux les laisser rentrer en discours, afin qu'estans attentifs à leur

diſpute, ie pûs me deſrober ſans eſtre apperceuë. Ie m'amuſay donc à le regarder au trauers du buiſſon, & v e qu'ils s'eſtoient aſſis en rond, & qu ceux qui auoient le viſage tourné vers moy, eſtoient des Bergeres & des Bergers qui ne m'eſtoient pas entierement incognus, quoy qu'ils fuſſent de quelques hameaux aſſez loin d'icy, pource qu'à ce qu'il m'en ſembloit ie les auois veus ſouuẽt aux jeux, & aux ſacrifices generaux, où tous les Bergers & Bergeres de ce pays ont accouſtumé de s'aſsẽbler. Ils furẽt quelque tẽps ſans rien dire: en fin i'ouys vn Berger d'entr'eux qui parlant aſſez haut, commença ainſi le diſcours: O Delphire! que vous eſtes ſeuere Iuge, de cõdamner ainſi vne perſonne ſans auoir ouy ſes raiſons. Mais Thaumantes, reſpõdit la Bergere, vous eſtes biẽ plus gracieux de penſer que ie ne ſçache pas que vous auez plus de peine à me deſguiſer de mauuaiſes excuſes par vos raiſons, que ie n'en auray à les conuaincre de fauſſeté, auſſi-toſt que vous les aurez inuentees. Si les Dieux, reprit le Berger, euſſent cogneu que

vostre ame interessee eust pû donner
vn bon iugement sur le different qui
est entre nous, ils ne nous eussent pas
ordonné de venir chercher en ce lieu
le Iuge qu'ils nous ont destiné. Si les
Dieux, repliqua la Bergere, ne m'en
ont pas voulu establir Iuge, ce n'est
pas pour le sujet que vous dites: car
asseurez-vous Thaumantes, que ie n'y
suis nullement interessee: Mais pour-
ce que comme il leur plaist, que les
loüables actions des hommes soient
diuulgues pour commencer de leur
donner quelque recompense de leur
vertu, de mesme veulent-ils bien sou-
uent que celles qui sont blasmables
soient publiees pour vn premier cha-
stiment de la faute qu'ils ont commi-
se. Si les chastiments, & les recom-
penses, dit le Berger, se doiuent atten-
dre de leurs mains, selon la qualité
de nos actions, ô Delphire, que i'ay
pitié de vous, & que vous-vous trou-
uerez foible, pour supporter la pesan-
teur des peines qui sont deuës à vo-
stre cruauté: Et ie ne sçay comme

mon cœur qui a tant deſaccouſtumé de gouſter le bien, ſera capable de ceux qui luy ſont preparez, puis qu'ils ſont ſans nombre & ſans meſure, s'ils doiuent reſpondre à mes affections & à ma fidelité. Si nous rencontrons vn iuſte Iuge, repliqua la Bergere en ſouſriant, i'ay peur que vous me ferez plus de pitié que d'enuie. Ce ſeroit vn changement bien eſtrange, reſpondit le Berger, ſi voſtre ame ſe laiſſoit atteindre à la pitié du mal que quelqu'autre me feroit, puiſque iamais elle n'en a pû eſtre touchee, pour tant de peines que voſtre cruauté m'a faict ſouffrir. Si les reproches, dit la Bergere ſont veritables, i'eſtime dauantage mon iugement, d'auoir ſi bien ſceu cognoiſtre voſtre fauſſe affection, & ſi elles ſont fauſſes, vous eſtes d'autant plus à blaſmer que voſtre legereté vous à faict meſcognoiſtre les obligations que vous m'auiez. Mais, Thaumantes, continua-t'elle, mettons fin quelquefois à ce diſcours: Ie

voy bien que vous le faites pour plaire à quelqu'vn de ceste compagnie:
„ Asseurez-vous toutefois, que les
„ plus sains iugemens ne sont pas
„ ceux qui les appreuuent. Ie sçay
„ bien, reprit le Berger, qu'il n'y a
„ rien qui fasche tant celuy qui a
„ tort, que d'ouyr parler de ce qui
„ le touche: pource que c'est tous-
„ jours luy representer le peu de rai-
„ son qu'il a: Et qu'au contraire ce-
„ luy qui a la justice de son costé, ne
„ se peut taire de l'injustice que l'on
„ luy faict. Et toutefois puisque vous
me commandez de ne plus parler, ie le feray pour vous obeyr. Mais vous me permettrez bien, s'il vous plaist de chanter? Et sans attendre la responce, d'autant qu'il auoit la voix assez bonne, il chanta ces vers.

STANCES.

I.

DIeu! qu'est-ce que de moy? Ie voy ceste cruelle
D'vn plus aspre desdain s'armer de iour en iour?
Et comment se peut-il que mon seruice en elle
Soit pere de la Hayne, estant fils de l'Amour?

II.

L'orgueilleuse qu'elle est, regardant son visage
Auoir plus de beautez qu'on ne peut estimer,

Peut-estre contre moy s'offence en son
courage
De ne me voir qu'vn cœur & que ie
l'ose aymer.

III.

Delphire, auec raison vous estes en
colere;
Mais contre la Nature armez vo-
stre courroux:
Car me faisant pour vous, deuoit-
elle pas faire
Autant de cœurs en moy, que de
beautez en vous?

IIII.

Toutefois si mon œil peut dire à ma
pensee
Tant de perfections qui vous font ad-
mirer,

Glorieuse beauté cessez d'estre offencee
Que n'ayant que ce cœur i'ose vous adorer.

V.

Vn Soleil dans le Ciel d'vn esclair admirable
Reluit plus que ne font tous les feux de çà-bas,
De vous aymer aussi mon cœur est plus capable
Qu'vn million de cœurs sans luy ne seroient pas.

VI.

Qui peut taxer les Dieux & leur pouuoir supreme?
M'abstraint à vous aymer, outre ma volonté:

N'est-ce pas commander à mon cœur que ie l'ayme
Faisant voir à mes yeux vostre extreme beauté?

VII.

Si toutefois poussé d'vn excez de Iustice
Quelqu'vn ceste raison veut aller mesprisant,
Qu'il s'en vienne vous voir, & ma faute punisse,
Si vous voyant son cœur en peut bien estre exempt.

A peine ce Berger eut-il acheué ces vers, que Delphire luy dit : Il ne faut point vn meilleur tesmoignage du changement que vous auez faict, que celuy que vous en donnez en

mesprisant mes commandements, ce qu'autresfois vous n'eussiez osé faire, quand il y fust allé de vostre vie: car chanter ou parler, quand on dit ce qui a esté defendu, c'est tousiours, ce me semble, vne mesme faute. Le Berger ne respondit rien; mais pliant les espaules, fit signe qu'il auoit la langue liee: Et cela dõna occasion à vn autre Berger de la troupe de prendre la pa-
„ role pour luy, & de dire. Ne vouloir
„ pas que celuy qui souffre se puisse
„ plaindre dans l'effort de son tour-
„ ment, c'est, ce me semble, vn excez
„ de cruauté. Ie croy ce que vous di-
„ tes: mais aussi ne me nierez-vous
„ pas, que de souffrir la plainte im-
„ portune de celuy qui n'a point de
„ mal, ne soit vn excez de patience.
Mais, repliqua-t'il, puis que vous ne voulez pas que Thaumantes parle, à quel dessein estes-vous venuë en ce lieu? Nous y sommes venus, reprit-elle, non pas pour disputer, comme nous faisons: mais pour y trouuer le Iuge, que l'Oracle

nous a promis. Et à quoy pourrez-vous bien recognoistre le Iuge, repliqua-t'il; ny sçauoir asseurément si c'est icy le lieu où vous le deuez trouuer? Du lieu, adjousta Delphire, il n'y a point de doute, parce qu'il est fort bien nommé, nous ayant dit, que c'estoit à l'endroict où Celadon estoit tumbé dans l'eau: Et il n'y a personne en tout ce riuage; qui ne sçache bien que c'est icy le lieu mal-heureux, ayant esté assez remarqué de tous pour vn si desastreux accident. Quant au Iuge, nous ne pouuons non plus y estre trompez, parce que l'Oracle est tel.

ORACLE.

A L'endroit qu'on dit que dans l'eau
Celadon a faict son tombeau,
Vous aurez vn iuge propice,
Sans qu'on le voye, il vous verra,

Vostre different il orra,
Et vous fera iustice.

Voila, reprit le mesme Berger, vn Oracle assez obscur. Car si vous ne voyez point celuy qui doit estre vostre Iuge : comment entendra-t'il qu'il le doiue estre? Il l'est bien encores plus que vous ne dittes, respondit Delphire, car il faut à ce que nous a dit de plus Cleontine, que sans que nous parlions à luy, il l'entende de nous. Il est vray que nous ny pouuons estre deceus, car les Dieux luy ordonnēt sur peine de leur des-obeïr, qu'aussi-tost qu'il sçaura qu'il est nostre iuge, il ait à nous en aduertir. Mais, interrompit encores ce Berger, comment le sçaura-t'il si vous ne le luy dittes? Et comment le luy direz-vous si vous ne le cognoissez pas? Pour desmesler ces difficultez, dit Delphire, il n'y a personne qui le puisse mieux faire, que le Dieu duquel cet Oracle a esté rendu.

Au commencement i'estoy demeuree pour auoir la commodité de

m'en aller sans estre veuë, continua Diane, & à la fin pour y auoir trop esté, ie me vis obligee d'y estre encore dauantage : pource que me voyant contrainte par la necessité mesme du commandemẽt d'vn Dieu, ie n'eus pas assez de force sur mon esprit quelque desolee que ie fus pour le dispenser d'vne obeïssance si legitime, bien qu'elle me dûst estre extremémẽt ennuyeuse. Ie cognoissois, comme ie vous ay desia dit, Madame Delphire : car l'estime que chacun faisoit de sa beauté & de sa vertu, & d'ailleurs n'estant que d'auprés les montagnes de Rochefort, & de Ceruieres, auoit remply toutes les riues de Lignon. Pour Thaumantes ie le cognoissois aussi non seulement par son merite, mais par l'Amour de Delphire & de luy, qui n'estoit ignoree que de ceux qui n'en auoient rien voulu entendre, tout le monde la publiant, & eux-mesme, comme personnes qui estoient les premiers de leur hameau, estoient bien aises qu'elle ne fust point cachee. Ie m'e-

ſtonnay toutesfois de veoir auiourd'huy les choſes changees, & vn ſi grand diuorce entr'eux. Neantmoins la mauuaiſe humeur où m'auoit miſe la nouuelle affection de ce Berger, elle dit cela en ſouſriant & regardant Syluandre, auec des yeux qui l'aſſeuroient de tres-bonne grace du repos où il deuoit viure, me fit paſſer mon eſtonnement au deſir de me conſoler en la compagnie de mes ſemblables. Voyant donc Madame, qu'abſolument i'eſtois celle que l'Oracle leur auoit eſleuë pour iuge, i'aduouë que ie n'en receus pas vn petit deſplaiſir, eſtant de ſorte inquiete & troublee qu'il n'y auoit rien qui me depleuſt que d'eſtre en compagnie, & particulierement en celles où i'eſtois obligee de me contraindre. Apres auoir penſé à ce que ie deuoy faire, ie me reſolus, encore que ce fuſt bien à contre-cœur, d'obeïr au Dieu qui me commandoit, & adiouſtant au reſſentiment de ma douleur celuy de l'affliction d'autruy, me declarer pour receuoir la charge de

les iuger, mais à condition que ce se-roit aujourd'huy & à l'heure-mesme qu'il peut estre, âfin que i'eus toute la nuict passee & tout ce iour presque pour vaincre mõ desplaisir & me mettre l'esprit en repos. Auec ce dessein ie sortis de derriere le buisson où i'estoy, & venant droit à eux, leur dis assez haut. Ne soyez plus en peine, ô Delphire! & vous Thaumantes, voicy le Iuge que le Ciel ordonne sur vostre different. Ce discours inopiné fit son effect, comme font toutes les choses qui nous surprennent: C'est à dire qu'il les estonna tellement tous qu'ils sembloient estre deuenus immobiles: mais quand ils m'eurent recognû le contentement qu'ils en eurent fut extraordinaire: pource que m'ayant quelquefois pratiquee, & croyant à ceux qui me font l'honneur de m'aimer, ils m'estimoient beaucoup plus que ie ne vaux. Thaumantes qui veritablement estoit vn tres-courtois & tres-obligeant Berger me vint receuoir vn genouïl en terre, & me tesmoignant qu'il estoit fort

aiſe de m'auoir pour ſon Iuge, il me voulut baiſer la main. Ie l'en empeſchay le mieux que ie pûs, & apres luy auoir rendu ſon ſalut, ie m'en allay à Delphire qui m'embraſſa auec vn ſi bon viſage que Thaumantes pour me faire veoir ſa gentilleſſe, feignant d'en auoir de l'ombrage. Noſtre Iuge, me dit-il, i'ay peur que vous ne ſoyez partial en voſtre iugement auſſi bien qu'en vos carreſſes. Tant s'en faut, luy dis-je en riant Thaumantes: c'eſt pour n'eſtre point partiale que i'en vſe ainſi, car vn bon Iuge doit balancer toutes choſes ſelon l'equité. Et n'eſt-il pas equitable de rendre à chacun ce qui luy eſt deub? Delphire alors prenant la parole, c'eſt la couſtume des hommes, dit-elle, & meſme de ceux qui ont mauuaiſe cauſe, quand ils craignent d'eſtre condamnez, de redouter le iugement des perſonnes equitables, & de les preuenir par impoſtures, àfin que quand al ſentence eſt donnee, s'ils en ont le mal, ils puiſſent au moins en partie ſe deſcharger de la honte qui leur en de-

meure. Mais Thaumantes, continua-t'elle, s'addressant au Berger, i'aduouë que les faueurs que ie reçoy de cette belle Bergere ne me sont pas plus deus qu'à vous : mais recognoissez aussi que ce qui se donne par liberalité ne peut estre demandé par obligation, & par consequent que vous auez tort de luy demander part aux graces qu'il luy plaist de me faire, n'y en ayant point qui par raison puisse estre pretenduë, ny de vous ny de moy. Thaumantes, luy respondit ainsi : Ne vous estonnez point, belle Delphire, que celuy qui vous a tant importuné par ses fascheuses demandes, en ayant pris vne si longue habitude continuë de demander. Mais vous, repliqua Delphire en l'interrompant, ne vous estonnez point d'estre refusé à ceste heure puisque desia vous auez tant acoustumé de l'estre. Nos discours n'estoient pas pour finir bien-tost si les autres Bergers & Bergeres venans à moy ne m'eussent obligee d'en faire au-

tant & d'interrompre noſtre conuerſation. Toute la trouppe qui eſtoit aſſez grande, me fit ces compliments & moy qui les cognoiſſois preſque tous, ie les leur rendis le mieux qu'il me fut poſſible. Cela fait Delphire, reprenant la parole, belle & diſcrette Bergere, me dit-elle, i'ay touſiours ouy dire, que les Graces ne ſe peignent iamais ſeules, pour nous faire entendre, que celuy qui en fait vne, l'accompagne incontinent de pluſieurs autres, ou peut eſtre que celuy qui la reçoit prend courage d'en demander touſiours des nouuelles. Si cela eſt nous voulons eſperer ce Berger & moy qu'à celle que vous venez de nous faire vous en adiouſterez encore quelques autres, deſquelles nous voulons vous ſupplier. Gratieuſe Delphire, luy reſpondis-ie, ce ſeroit eſtre bien diſcourtoiſe, que de refuſer quelque choſe à vne ſi belle & ſi diſcrette Bergere, vous deuez eſtre plus aſſeuré de ma volonté, que

de ma puissance. Les Dieux, adjousta Thaumantes, ne sont pas comme les hommes, desquels on dit qu'ils peuuent bien donner les charges à ceux qu'il leur plaist, mais non pas la capacité de les pouuoir exercer; Car au contraire quand les Dieux y commettent quelque personne, ils luy donnent en mesme temps tout ce qui luy est necessaire pour l'effectuer. Cela estant, puisque les Dieux vous ont choisis parmy tous ceux qui sont en cette contree pour nous mettre dans le repos dont par mal-heur nous sommes sortis, & que nous ne pouuons retreuuer sans vous. Il ne faut pas douter qu'ensemble ils ne vous ayent donné & la puissance, & la capacité de le faire. Thaumantes, luy respondis-ie, si l'on m'eust demandé qui ie pensois sur les riues de Lignon viure auec le plus de repos, & de douceur, ie croy que i'eusse dit Delphire & Thaumantes: Et ie m'estonne plus de vous ouyr dire que vous cherchez ce repos, que ie vous tenois si asseuré, que d'entendre que les Dieux m'ayẽt

esleuë pour le vous faire retrouuer: car ie sçay bien que c'est leur ordinaire de se seruir en l'execution de leurs ordonnances, des instruments qui d'eux-mesmes en sont les moins capables, pour faire mieux cognoistre que c'est entierement à eux à qui la gloire en est deuë. Chacun veoid bien, me dit Delphire, que comme vous estiez deceuë en l'opinion que vous auiez, du bon-heur de ce Berger & de moy, de mesme l'estes-vous en ce qui vous touche. Mais puis qu'il vous plaist nous accorder ce que nous vous demandons, ayez agreable, d'ouyr nos demandes, & apres par vostre iugement nous mettre hors de la peine, & de l'inquietude où nous nous sommes plongez. Ce que vous prenez pour vne grace, luy respondis-ie, n'est que le payement d'vne debte à laquelle l'ordonnance des Dieux m'a obligee, mais au contraire ie veux vous demander vne faueur à tous deux, que ie tiendray pour tres-grande si vous me l'accordez, qui est de vouloir remettre le

iugement que vous desirez de moy à demain à cette mesme heure, & en ce mesme lieu : pource qu'vne de mes plus cheres compagnes, veut vn seruice de moy que ie ne puis dilayer sans luy rapporter vn grand dommage. Et ie ne pense pas en pouuoir estre deschargee que dans le temps que ie vous demande. Delphire alors : Encores, me dit-elle, que nous eussions si peu de courtoisie que nous ne voulussions pas vous accorder, si est-ce que nous y serions obligez par l'ordonnance du Dieu qui nous a enuoyez vers vous, pource qu'il nous a commandé d'obeïr à tout ce que vous nous diriez : De sorte, continua-t'elle, ô! belle & discrette Bergere, que ce que vous demandez en grace, vous le pouuez prendre d'authorité, sans qu'il nous puisse estre permis d'y contredire. Puisque vous l'auez agreable, leur dis-ie, ie m'en iray donc où la necessité m'appelle, bien fascheе de vous rompre si tost compagnie, mais auec promesse de

me trouuer icy demain, & à cette mesme heure. A ce mot ie prins congé d'eux & de tout le reste de leur trouppe, & m'en allay le plus hastiuement que ie pûs, pour faire veoir que i'estois pressee. Diane s'estant arrestee-là, Astree & Philis comme si elles eussent conferé ensemble, luy dirent qu'elles trouuoient fort mauuais qu'elle eust esté si long-temps sans leur apprendre cette aduanture, & que sans la curiosité d'Alexis elles n'en auroient encore rien sceu. Il est vray ce que vous dittes, leur respondit Diane en sousriant, mais bien dauãtage: c'est que si Madame ne m'ûst insensiblement ietté dans les discours de ma vie passee, ie ne vous en eusse parlé, ny n'eusse tenu à ces Amants troublez la parole que ie leur auois donnee: car à n'en mentir point, ie ne m'en estois pas ressouuenuë. Mais toute la faute en est à ce beau Berger, elle dit cecy en monstrant Syluandre: car sa nouuelle Amour m'auoit hier tellement occupee, & auiourd'huy nostre traitté

de paix si bien diuertie que i'en auois oublié & le cõmandemẽt d'vn Dieu & la priere des hommes. Mais ie suis plus heureuse que sage, car voicy le lieu, & il est l'heure que ie les dois trouuer. Diane se teut pource qu'Alexis & ses belles Bergeres oyant chanter quelqu'vn prés d'elles voulurent ouyr ce que c'estoit. Elles veirent vn Berger qui suiuy de beaucoup d'autres, & de quelques Bergeres, disoit cette chanson.

Il trouue par tout la representation de luy & de sa Maistresse.

STANCES.

I.

ARbres qui tousiours verds,
Desdaignez les hyuers,

Comme vous est mon cœur,
En mesprisant toute extreme rigueur.

II.

Rocher d'eternité,
A iamais arresté,
Filinte est comme toy,
Dans les liens d'vne eternelle foy.

III.

Neiges de qui les eaux,
S'escoulent en ruisseaux,
Pressé de mes mal-heurs,
Mõ *cœur aussi s'escoule tout en pleurs.*

IV.

Et *vous sommets chenus,*
Iusqu'au Ciel *paruenus,*

Vous estes bien plus bas,
Que les desseins de mon cœur ne sont pas.

V.

Glaçons qui resistez.
Aux Soleils des Estez,
Auec plus de froideurs,
Delphire encore, s'oppose à mes ardeurs.

V I.

Deserts qui ne produicts,
Iamais herbes ny fruicts,
Delphire à qui la sert,
Est tout de mesme vn sterile desert.

VI I.

Et bref en quelque lieux,

Que ie tourne les yeux,
Partout ie n'apperçoy,
Que le portraict de Delphire, où de moy.

Si toſt que Diane euſt ouy ces vers. Elle dit à ſa compagnie, voila indubitablement ceux dont ie viens de vous entretenir. Il faut aduoüer que les Dieux ont vne preuoyance auec laquelle ſoit que nous y contribuyons, ſoit que nous n'y penſions pas, les choſes qu'ils ont ordonnees ont touſiours vn ſuccez tel qu'ils l'ont reſolu. Par là ma maiſtreſſe, dit Syluandre, vous deuez tirer vne treſ-grande aſſeurance que la volonté des Dieux eſt que vous les iugiez, vous ayant conduite icy tant à propos & ſans y penſer. Mais adiouſta Philis, conſiderez comme ils ſont bons menagers, s'eſtans ſeruis d'vn meſme voyage de Diane, pour remettre en repos Syluandre, & ces autres bergers deſquels vous parlez.

Personne ne respondit rien, parce que la trouppe des estrangers estoit si proche, que Diane fut contrainte par ciuilité de les aller saluër, & peu apres Alexis, Astree & Philis en firent de mesme. Et lors vous voyez dit Diane, comme ie suis personne de parole, y ayant desia quelque temps que ie suis icy, où cette bonne compagnie, dit-elle, monstrant Alexis & ses compagnes, ont voulu venir, non seulement pour la curiosité de sçauoir le subiet, qui vous conduit vers moy, mais aussi pour m'aider à donner vn iugement plus equitable sur ce que vous auez à me proposer. Nous auons bien de la honte belle & discrette Bergere, reprit Delphire, de vous auoir fait attendre: mais l'obligation que nous auons à toute vostre trouppe est encore plus grande, puis que tout nostre repos dependant de ce que vous ordonnerez, il n'y a point de doute que nous desirons sur toute chose, que le iugement que vous donnerez, soit iuste & equitable. Mais, ô nostre iuge, interrompit

terrompit Thomantes, que ſera-ce, ſi ceux qui ſeront condamnez ne veulent obſeruer l'ordonnance? Et ma demande n'eſt pas hors de raiſon: Car i'ay veu ceſte belle fille, continua-t'il, montrant Delphire, ſi peu ſoucieuſe d'obſeruer les loix, que tout le reſte des humains tiennent pour inuiolables, que ie crains grandement qu'elle ne ſera gueres plus religieuſe à ce que vous luy ordonnerez, ſi c'eſt contre ſon gré. O Thaumantes, s'eſcria Delphire, ceſte reproche eſt inſupportable, & ſi ce n'eſtoit que bientoſt i'eſpere que noſtre Iuge me vengera des autres outrages que i'ay receus de vous, ie luy demanderois iuſtice de ceſte injure. Vous auez tant accouſtumé, reprit Thaumantes, de vous plaindre ſans raiſon, que ie ne trouue pas eſtrange qu'à cette heure vous en faſſiez de meſme, ny meſme que vous ſoyez eſtonnee de m'ouyr parler ſi franchement, ayant toute ma vie veſcu auec vous ſous les loix d'vn ſi grand reſpect, que les plaintes ſeulement ne m'eſtoient pas per-

mises en mes plus grandes peines. Mais ne voyez-vous pas que maintenãt nous sommes deuant nostre Iuge, & qu'il faut qu'il sçache & vos cruautez & mes supplices pour en juger sainement. Ie ne veux point entrer en discours auec vous, dit Delphire, mais seulement ie diray à nostre iuste Iuge, qu'à vos paroles elle peut aysément iuger qu'il est vray, que la suppresme injustice, c'est de cacher la justice: Et ensemble ie la supplieray de ne vouloir point perdre plus de temps à vous escouter; mais qu'elle l'employe à ce que les Dieux luy ont ordonné.

Cependant que Delphire & Thomantes parloient ainsi, il sembla à Syluandre de cognoistre dans ceste troupe le Berger Filinte & Asphale: & il ne se trompoit point, car c'estoient ces deux Bergers: Cela fut cause que s'addressant à eux. Si le nom de Syluandre, leur dit-il, vous peut remettre en memoire celuy qui l'a tousiours porté, faites-moy l'hon-

neur, courtois Bergers, de croire que ie suis aujourd'huy celuy que i'estois durant que nous auons vescu ensemble, c'est à dire, plein d'vne tres-veritable passion de vous tesmoigner par toutes sortes de seruices, l'estime que ie fais de vostre vertu & de vostre amitié. Ie viens donc m'acquitter de ce que ie vous dois, & vous offrir tout ce qu'il vous plaira retirer de moy, ainsi que par nos loix nous y sommes tous obligez en ceste contree. Gentil Berger, respondit Philinte, apres l'auoir recogneu, nous receuons tant de contentement de vous retrouuer, & nous l'auons si passionnément desiré, que la cognoissance que vous nous donnez de vous, ne vous aquitte pas seulement de toute sorte de debte enuers nous: mais de plus nous met en vne tres-grande & nouuelle obligation. Et à ce mot l'embrassans & caressans tous d'eux, luy firent bien paroistre combien ils faisoient d'estime de sa vertu & de son amitié:

Et eussent demeuré plus long-temps en leurs discours, n'eust esté que Diane, à la priere de Delphire & de Thaumantes, s'estoit desia assise sur vn tertre vn peu plus releué : & qu'Alexis, Astree, Phillis, & les autres Bergeres commençoient toutes à choisir leurs places, afin d'oüir le different qui estoit entr'eux. Ce qui fut cause que Filinte & Asphale en firẽt de mesme auec Syluandre. Et lors Diane. Il me semble, dit-elle, belle Bergere, & vous gẽtil Berger, que si vous desirez quelque chose de moy, il seroit necessaire que vous me fissiez entẽdre vostre different, & que pour ce sujet il faudroit que vous esleussiez quelqu'vn qui dist la verité de ce qui s'est passé entre vous, & puis chacun pourroit dire ses raisons. Belle & discrette Bergere, dit alors Asphale, nous sommns quatre Bergers & deux Bergeres, qui auons interest au iugement que vous deuez faire : Et c'est pourquoy, si vous le trouuez bon, Androgene, dit-il le luy monstrant du doigt, ou moy, vous raconterons ce qui touche Thauman-

tes, Filinte, & Delphire : Et apres, ou Filinte, ou Thaumantes, vous rapporteront le different de Dorisee, d'Androgene, & de moy. Il me semble, respondit Diane, qu'il est plus à propos, pour abreger, que les Bergeres fassent ce premier rapport, que non pas les Bergers, qui ordinairement sçauent trop bien deduire leurs raisons. Et pource, Dorisee, c'est à vous à qui i'en donne la charge : & non seulement pour ce qui concerne Delphire, mais pource qui vous touche aussi; ne pouuãt entrer en doute qu'vne si discrette Bergere, ne nous vueille dire la verité, qui aussi bien nous sera assez iustifiee par la bouche mesmes de ceux qui, apres qu'elle aura parlé, nous rapporteront leurs raisons. Dorisee alors, apres auoir faict vne grande reuerence, se remit en sa place, & puis ayant demeuré quelque temps sans parler, elle commença de ceste sorte.

HISTOIRE

De Delphire & de Dorisee.

SI ceux qui ont parlé de la ialousie en auoient eu l'experience telle que nous, ô sage & discrette Bergere, ils eussent sans doute dit qu'elle est ennemie d'Amour, & que comme le froid est contraire au chaud, de mesme elle est directement opposee à cette passion qui fait aymer, parce qu'elle naist de crainte & de peur, & par consequent froide, & peut-estre gelee, & que l'Amour est tousiours bruslant & enflammé. Et non pas comme au contraire ils ont estimé qu'elle fust fille d'Amour, & tellement necessaire à sa grandeur & à sa conseruation, que comme l'eau que le mareschal iette sur le feu le rend plus vif & plus ardent, de mesme la jalousie augmente & rend plus violente la flame, dont Amour consom-

me les ames de ceux qui ayment. Si vousne m'auiez ordonné, tres-ſage Bergere, de vous raconter ce qui eſt aduenu entre Delphire, Thomantes, Filinte, Aſphale, Androgene & & moy, i'eſſayerois de rapporter quelque exemple pour prouuer ce que ie dis: mais ie m'aſſeure qu'au diſcours que i'ay à vous faire, vous en treuuerez tant de preuues, que vous confeſſerez auec moy: Que ſi l'Amour peut difficilement eſtre ſans la jalouſie, la jalouſie au moins ne peut iamais eſtre ſans offencer l'Amour.

Sçachez donc, belle & ſage Bergere, que Thomantes eſtant ſeul fils de ſa maiſon, fut eſleué fort cherement, par la ſage Bergere Ericanthe ſa mere, & par Eleuman ſon pere, auec tant de ſoin, que iamais ils ne voulurent permettre qu'il fuſt nourry hors de leur preſence, leur ſemblant auſſi-toſt, qu'ils le perdoient de veuë, qu'il fut deſia entierement perdu pour eux.

Et parce qu'entre tous ceux de no-
stre hameau, Eleuman, & Ericanthe
estoient les plus riches, tant pour la
quantité des troupeaux & pasturages
qu'ils possedoient, que pour vn grand
nombre de Bergers & Bergeres que,
comme pere de famille ils auoient en
charge, & sous leur conduitte, le
jeune Thaumantes fut instruict en
tous les honnestes exercices qu'vn
Berger de telle qualité eust pû estre,
ausquels selon son aage il alla de telle
sorte profitant, qu'il n'y en auoit
point en tout nostre contour qui
pûst s'esgaler à luy. Estant sorty des
mains de sa Nourrice, on luy donna
vn vieux & sage Pasteur, pour auoir le
soin de sa conduitte : Non pas que
pour cela il sortist de la compagnie
des filles, qui seruoient Ericanthe; car
au contraire il demeura parmy elles,
iusques en l'aage de dix ou douze ans,
tant aymé & caressé de toutes, qu'il
sembloit que c'estoit à l'enuy à qui
l'aymeroit le plus: parce qu'outre
qu'il estoit tres-aymable, & auoit

toutes les conditions qui peuuent rendre telle vne tendre ieunesse, encore sçauoient-elles bien que cet enfant estoit l'amour & les delices du Pasteur Eleuman, & de la sage Ericanthe leur maistresse. Mais comme il aduient ordinairement que plustost par instinc que par eslection en tel âge l'on s'addonne le plus, à aimer vne personne qu'vne autre, le jeune Thomantes n'eut point atteint neuf ou dix ans, qu'il fit paroistre vne grande inclination à aimer Delphire, qui pour lors estoit nourrie aupres d'Ericanthe, & qui n'auoit pas encores plus de sept ou huict ans. Leur aage innocent, & leur dessein sans desseins, ne leur enseignant point de dissimuler ceste bonne volonté, fut cause qu'incontinent chacun s'apperceut de la particuliere affection de Thomantes, dont Ericanthe fut tres-aise, tant parce que la Bergere estoit veritablement digne d'estre aimee & seruie de chacun, que d'autant que plusieurs iugent n'y auoir rien qui esueille plus la jeunesse, ny qui la porte à de

plus nobles desseins que l'Amour, faisant en cela l'office du fusil, qui faict estinceler vn rocher, de son naturel froid & sans clairté. L'on peut aysément penser quelle pouuoit estre l'affection qu'en telle enfance ils se portoient l'vn à l'autre: car ie m'asseure qu'elle n'alloit point plus outre qu'au plaisir qu'ils auoient de joüer ensemble aux noisettes ou aux espingles, de se faire present de quelques pommes ou de quelques cerises, & de s'entretenir des fables que leurs nourrices leur auoient autresfois racontees en leur donnant le laict: Tant y a que comme de petits commencemens se produisent quelquefois de grands effects, il aduint que continuant entr'eux ces petites enfances, Amour prit plaisir d'en faire peu à peu vne tres-belle & tres-grande affection. Le Berger pouuoit atteindre sa quatorziesme annee, qu'il se pouuoit dire vieux Amant, quoy que fort jeune Amoureux, y ayant desia cinq ou six ans qu'il aymoit, sans qu'il sceust dire que c'e-

ſtoit que l'Amour. Et d'effect en ce temps-là il chantoit fort ſouuent ces vers.

SONNET.

Il ignore ſon mal.

MOn Dieu quel eſt le mal dont ie ſuis tourmenté,
Ie languis & ie meurs, & toutefois i'ignore
Quel peut eſtre le Nom du mal qui me deuore.
N'eſt-ce point, ô mon cœur, trop grande laſcheté?
Vn vouloir eſtranger m'oſte ma volonté,
Vn œil rauit mon cœur, & ie ne puis encore
Plus i'en reſſents de mal, que plus ie ne l'adore,

Cherissant ma prison plus que ma liberté
Quelquefois ie me plaints de ce qui me tourmente,
Quelquefois ie me plains de ce qui me contante:
Depuis que ie la veis tout mon bien s'enuola.
Depuis que ie la veis tout me fut agreable,
Ie me plais, ie m'ennuye en vn object semblable,
Ie sçay que i'ay ce mal, mais qu'est-ce que cela?

En fin rendus sçauants & l'vn & l'autre par l'aage, ils reçogneurent qu'ils s'aymoient aussi-tost presque qu'ils purent sçauoir que c'estoit qu'aymer. Et ce fut lors que reconfirmant par leur volonté ce qu'ils auoient fait par hasard, ou au moins par vne inclination aueugle, ils commencerent de jetter les fondements d'vne veritable affection.

Les soings de Thomantes estoient grands à tesmoigner à Delphire la bonne volonté qu'il luy portoit: Mais la modestie de Delphire n'estoit pas moindre à les receuoir auec la discretion, & auec le respect qu'elle deuoit au fils d'Ericanthe. De sorte que comme chacun voyoit l'Amour du Berger, chacun aussi loüoit & estimoit la sagesse de la Bergere, à sçauoir si bien tenir le milieu d'vn sentier si glissant, qu'elle ne pencha jamais plus d'vn costé que de l'autre. Ie veux dire qu'elle marcha si iustement entre l'Amour & le respect, que l'on ne pouuoit cognoistre si ses actions procedoient plus de l'affection que du deuoir. L'Amour de Thaumantes estoit desia recogneuë de tous ceux de la maison d'Ericanthe, & Delphire mesme n'en pouuoit presque plus douter, auant que le berger luy eust par ses paroles fait entendre ce que toutes ses actions alloient si fort publiant: Vn puissant respect le contraignant à ce silence, lors qu'en fin son affection prenant de iour en iour plus

de force, elle luy fit rompre tous les liens qui luy retenoient la langue.

La premiere fois qu'il prit ceste hardiesse, ce fut le iour de sa naissance, qu'Ericanthe, (pour remercier les Dieux de le luy auoir donné pour le support de sa maison, & pour le contentement de ses vieilles annees) celebroit tous les ans à mesme iour qu'il estoit nay.

Non point trop loin de la source de nostre gentil Lignon, Eleuman & Ericanthe ont vne demeure sur les bords de ceste delectable riuiere, qu'il semble que la Nature se soit pleuë d'embellir de tout ce qui la pouuoit rendre agreable. Elle est posee sur vne coline qui luy donne vne veuë, quoy qu'vn peu limitee à cause des autres petites montagnes assez voisines, toutefois si belle, qu'il semble que ceux qui peignent des paysages ayent pris le patron sur sa situation. Lignon prend son cours au bas de ceste coste, que des prez d'vn costé & d'autre vont accompa-

gnant presqu'autant que la veuë se peut estendre. Les saulayes qui separent ces prez, & les petits fossez par lesquels on desrobe les claires eaux de Lignon, semblent autant de petits ruisseaux qui vont abreuuant ces belles prairies. Tout le panchant de la coline est couuert de l'ombrage de quantité d'arbres disposez en allees, par lesquelles on descent sans incommodité du Soleil, ny de la descente iusques sur l'agreable riuage de ceste claire riuiere, que les fleurs presque en tout temps esmaillent de cent diuerses couleurs. Les Rossignols qui semblent auoir choisy ce lieu pour leur demeure ordinaire, le peuplent de telle sorte qu'on iugeroit à ouyr les diuers chœurs qui se respondent à la voix les vns des autres, qu'il ont abandonné tous les autres endroits de la contree pour à l'enuy venir chanter parmy ces arbres: Et la Nature a tant de graces, n'ayant

pas voulu estre auare de ce qui pouuoit embellir entierement ce lieu y a fait sourdre tant de fontaines tout le long de ce penchant, qu'on diroit qu'elles y sont conduittes par l'artifice. Bref ce lieu est la delice & le plaisir de tous les hameaux voisins, ou presque tant que le beau temps le permet il y a ordinairement vn grand concours de peuple, & mesmes aux iours qui sont particulierement dediez à quelque resiouyssance, comme estoit celuy de la naissance de Thaumantes.

Il sembla que le Ciel voulut donner cognoissance à ce ieune berger qu'il ne l'auoit fait naistre que pour viure au seruice de ceste belle fille, car ayant eu toute l'annee tant de commodité de parler à elle, & de luy faire entendre l'affection qu'il luy portoit, il attendit toutesfois à le luy declarer par parole au iour de sa naissance, comme s'il eust voulu dire, que le iour qu'elle le receuoit pour son seruiteur, seroit celuy que veritablement il commenceroit de viure.

De

De fortune quelque temps auparauãt vn oncle de Delphire eſtoit mort, qui la contraignoit ſelon la couſtume de porter vn habit de dueil, & parce qu'entre toutes les ieunes bergeres du hameau Delphire auoit cette grace de s'habiller & s'agencer le plus proprement, elle parut ſi belle en cet habit de triſteſſe qu'il ny euſt perſonne qui ne tournaſt les yeux ſur elle, auec rauiſſement, tãt pour ſa beauté que pour ſa gentilleſſe. Mais entre tous Thomantes l'admiroit, ou pluſtoſt l'adoroit: Il y auoit du plaiſir à conſiderer ſes actions, car ſes yeux eſtoient ſi occupez à la regarder, que ne pouuant la veoir toute à la fois, il alloit tournant autour d'elle, ſans ſe pouuoir ſaouller de la contempler, & de la louër. Tantoſt il eſtimoit la blancheur de ſon viſage, tantoſt la viue couleur du teint, tantoſt la viuacité de ſes yeux, tantoſt le corail de ſa bouche, tantoſt l'iuoire de ſes dents; quelquesfois ſa belle taille, quelquesfois la delicateſſe

& blancheur de ſa main. Et d'autres-fois l'aduantage qu'elle auoit ſur toutes ſes compagnes, de ſçauoir ſi bien ſe preualoir des habits & de tout ce qu'elle mettoit ſur elle. De ſorte, cõcluoit-il, qu'il n'y a rien de ſi beau, ny de tant aimable que Delphire. Vous me racontez, reſpondit-elle en ſouſriant, vne hiſtoire ſi nouuelle, & ſi peu croyable que, quãt à moy, ie n'y ſçaurois adiouſter foy. Ie ſçay bien, reſpondit-il, d'où vient cette incredulité: c'eſt parce que vous ne vous pouuez pas veoir, car ſi le Ciel vous faiſoit cette grace, ie ne vous croy point tant ennemie de la verité que vous ne fuſſiez contrainte de dire que i'ay raiſon. Ie me ſuis veuë pluſieurs fois, repliqua-t'elle, & dans les claires eaux des fontaines, & dans diuerſes glaces de miroirs, mais ie n'ay point remarqué ce que voſtre flatterie vous fait dire. O Delphire, adiouſta-t'il, que ces repreſentations ſont imparfaittes, & qu'elles font de tort à voſtre beauté : Mais

auſſi, comment pouuez-vous penſer que ces choſes mortes & ſans aucun ſentiment vous puiſſent bien repreſenter. Vous, dis-ie, qui eſtes la vie de tous ceux qui ont le bon-heur de vous veoir. Que ſi vous auez volonté de veoir au vray quelle vous eſtes, prenez vn miroir viuant que ie vous donneray, & ie m'aſſeure que ſi vous y daignez ietter les yeux vous vous y verrez plus belle encore que ie ne vous ſçaurois dire. Et qu'eſt-ce, dit la Bergere, que vous appellez vn miroir viuant. Mon cœur, reſpondit-il. Ah Thomantes! s'eſcria-t'elle, que ces miroirs ſont faux, ie penſe qu'il ſont infidelles, car outre qu'on ny veoid pas ce que l'on veut, mais ſeulement ce qu'il plaiſt à ces miroirs trompeurs, encore n'y a-t'il point d'aſſeurance en leur repreſentation: parce qu'elle n'eſt que telle que la paſſion de l'ame la luy ordonne. Ie croy bien, reprit il, froidement que le cœur ne repreſente que ce qui eſt dans l'ame: mais c'eſt bien auſſi pour

cela que ie vous dis que vous verrez dans le mien Delphire en sa parfaite beauté, parce que vous estes de sorte emprainte dans la mienne, que rien n'y sçauroit estre plus parfaittement. Que vous estes menteur, Thomantes, respondit-elle, & que vous vous mocqueriez de moy si i'adioustois foy à vos paroles! Il n'y a rien qui soit plus honteux, reprit-il, à vne personne d'honneur que d'estre surprise en menterie.

Vous ne craignez pas veritablemẽt repliqua-t'elle cette honte, car vous sçauez bien que personne ne peut veoir dans vostre cœur pour vous en conuaincre. Les actions, adiousta-t'il, sont celles qui ouurent les portes du cœur, & vous verrez que toutes les miennes vous tesmoigneront que Thomantes aime Delphire, & que iamais il ne regardera des yeux d'Amour autre beauté que la sienne, & ie vous faits cette declaration le iour que ie veis la premiere fois le Soleil; afin de vous rendre vn asseuré tesmoignage que ie croy que le Ciel m'a

donné la vie pour ne l'employer iamais qu'à vous aymer & à vous seruir, ou pour le moins il veut que ie recommence & continuë à viure pour ce seul subiet, ce que ie proteste de faire auec tant d'affection & de fidelité, que vous serez contrainte d'aduouër que veritablement ie suis vostre seruiteur.

Thomantes, en suitte de cecy adiousta encore quelques paroles que ie laisse à vous dire, pour n'estre ennuyeuse, & que Delphire n'interrompit point, parce qu'encores qu'elle eust vn esprit vif & vn tres-bon iugement, si fut-elle vn peu surprise & empeschee à choisir la responSe qu'elle luy deuoit faire. Car l'honneur & le respect qu'elle luy portoit pource qu'il estoit fils d'Ericanthe, la bonne volonté qu'elle auoit desia pour Thomantes, les vertus & l'amitié qu'elle auoit recogneus en luy, & la crainte de manquer à son deuoir l'entretenoient en cette irresolution.

Cela fit que Thomantes apres s'e-

ſtre teu, & auoir attendu ſa reſponſe quelque temps, & qu'il veid qu'elle demeuroit muette, continua de ceſte ſorte. Ie voy bien, belle Delphire, que voſtre ſilence me menace, & que la vie que la douceur de vos yeux me promet ne m'eſt gueres aſſeuree, qu'au contraire l'augure que ie deuois prendre de cet habit noir que vous portez ne ſera que trop veritable à mon dommage. Et à ce mot chãgeant de couleur, la parole luy mourut à la bouche, & quoy qu'il s'efforçaſt plusieurs fois de reprendre ſon diſcours, ſi ne le ſceut-il faire tant il demeura confus de n'auoir point de reſponſe.

Delphire alors pour ne le laiſſer en ceſte peine plus longuement Thomantes, luy dit-elle, les paroles que ie vous oy proferer, ſont aſſez ſemblables à celles que d'ordinaire la pluspart des Bergers tiennent aux Bergeres. Auſſi veux-ie croire que c'eſt pluſtoſt par couſtume que par deſſein que vous me le dites. Et toutesfois le reſpect que ie vous doibs, &

l'honneur que ie reçois de la peine que vous prenés de parler à moy, m'obligent à les eſtimer, comme venant du plus gentil Berger que ie cognoiſſe, & duquel ie cheriray touſiours la bonne volonté comme ie doibs & comme elle merite. Et parce qu'elle ne voulut pas que ce diſcours continuaſt plus auant pour ceſte fois, à ces paroles elle ſe mit entre ſes compagnes.

Mais, ô Sage bergere, il faut que vous ſçachiez que long temps auparauant Filinte, qui eſt ce berger que vous voyez aſſez prés de Delphire, dit-elle le monſtrant de la main, & fort proche parent de Thomantes, s'eſtoit rendu ſeruiteur de ceſte meſme bergere : & parce qu'il auoit plus d'aage que luy, il auoit auſſi eu pluſtoſt que luy la hardieſſe de ſe declarer pour tel : mais d'autant que quelque vrgente affaire l'auoit contraint de partir de noſtre hameau pour vn aſſez long voyage, il ſembla que le ciel vouluſt fauoriſer le deſſein de Tho-

mantes en luy ostant ce riual qui ne luy estoit pas peu ennuyeux. Filinte donc partit plein d'amour & de desplaisir, & douze ou treize Lunes apres reuint auec la mesme amour qu'il auoit emportee, sinon que peut-estre elle n'estoit pas accreuë aussi bien que son corps.

Mais si à l'heure qu'il partit il eut opinion d'auoir quelque aduantage sur Thomantes, à son retour il cogneut bien que la mortelle ennemie d'Amour est l'absence: car il trouua tellement le dessein de son riual aduancé, & le sien reculé, qu'vn autre que luy en eust perdu toute esperance. Toutesfois son courage genereux ne voulant ceder à aucune dificulté, luy fit prendre resolution de continuer ce qu'il ne pouuoit laisser imparfait, sans donner quelque cognoissance d'estre vaincu. Il recommance donc à son retour ses recherches, adiouste de nouuelles supplications aux anciennes prieres, renouuelle les vieux seruices par de nou-

ueaux, & bref ſe plaint d'eſtre traité iniuſtement, & preſſe & importune de telle façon que s'il n'obtient rien ſur l'eſprit reſolu de Delphire, il met toutesfois de grands ſoupçons & de puiſſantes ialouſies dans l'ame de Thomantes.

Car encores que veritablement Delphire preferaſt en ſoy-meſme Thomantes, ſi eſt-ce que la vraye amour de ce Berger ne le laiſſoit point viure en repos, ſçachant aſſez qu'auec qui aime bien & s'opiniaſtre Amour fait des miracles. Et de là procederent tant d'inquietudes & tant de peines que ces deux Bergers ſe donnerent depuis ſi longuement l'vn à l'autre.

Et toutesfois, quoy que leur amour fuſt tres-grande & que la violence de leur affection allaſt de iour en iour augmentant : Si eſt-ce que l'amitié qui eſtoit entr'eux n'en fut iamais alteree. En quoy ils monſtrerent vn tres-grand iugement, retenant ſi ſagement

de si sensibles interests soubs les loix de la raison, ce qui estoit encore plus estimable en Filinte qui estoit le moins aimé & de qui l'humeur naturellement estoit assez depiteuse. Et certes il sembloit bien qu'en quelque sorte l'authorité d'Eleuman, & principalement d'Ericanthe deust rendre le party de Thomantes auantageux. Si est-ce que celuy de Filinte n'estoit pas foible, à cause d'vne sœur qui estoit nourrie par la mesme Ericanthe, comme Niepce d'Eleuman, & qui pouuoit beaucoup sur Delphire. Et d'effect c'estoit à elle à qui Filinte faisoit ordinairement ses plaintes. Il aduint en fin, que ce Berger apres auoir remarqué en diuerses occasions la preference que cette Bergere faisoit de Thomantes à luy, & apres en auoir fait toutes les plaintes qu'il pouuoit, voyant qu'il n'en receuoit que de nouueaux tesmoignages d'estre peu aimé, comme il estoit prompt & d'vn esprit fort sensible, perdant toute esperance, & toute patience, il se resolut de se retirer d'vn

ſeruage qu'il eſtimoit ſi honteux, & apres auoir quelque temps cherché la commodité de parler à elle En fin l'ayant trouuee, en lieu où perſonne ne le pouuoit ouyr. Il luy tint vn tel langage : Vous ſçauez Delphire ſi ie vous ay aimee, & ie dis que vous le ſçauez parce qu'vn ſi bel eſprit que le voſtre ne peut ne l'auoir cogneu aſſez clairement par toutes mes actions, puis que mon affection a commencé dés voſtre berceau, & m'a touſiours accompagné par tous les lieux, où depuis i'ay eſté. Vous ſçauez ſi vos froideurs, vos meſcognoiſſances, ny mes abſences trop longues m'ont pû diuertir de cette affection, puis que iamais vous ne me pouuez reprocher que rien l'ait pû diminuer. Maintenant preſſé, où pluſtoſt oppreſſé, des meſpris & des outrages que ie reçois de vous, ie vous viens dire que les treuuant inſupportables, ie quitte le nom de ſeruiteur de Delphire, & que ce que ny le temps, ny les abſences, ny vos rigueurs, n'ont pû faire, le meſpris ſeul inſupporta-

ble à mon courage, & duquel vous vsez enuers moy le fait entreprendre à mon iuste despit. Delphire, sans s'esmouuoir aucunement & presque bien aise qu'il fist ceste resolution, luy respondit auec vne froideur extrême. Ie n'ay iamais creu ny desiré Filinte, que vous eussiez la volonté de porter le tiltre que maintenant vous portez, & ce m'est chose tant indifferente, que si vous iugez que parmy mes compagnes, il y en ait quelqu'vne qui ait assez de merite, ie vous conseille de l'aimer & de la seruir.

La froideur dont cette response fut faite offença encore dauantage le courage de Filinte, & cela fut cause qu'il s'en alla auec vn visage refrogné, & qui monstroit assez sa mauuaise satisfaction. Mais d'autant que le despit est vne passion qui ne laisse iamais libre le iugement, il creut que pour se vanger bien de Delphire, il falloit essayer de diuertir Thomantes de l'affection qu'il auoit pour elle. Et comme il y a des personnes qui

eſperent tout ce qu'elles deſirent & ſur qui la paſſion a tant de puiſſance, qu'elle leur figure faiſable tout ce qu'elles voudroient qui aduint, il s'imagina de pouuoir luy perſuader de s'en retirer & en ce deſſein, il l'alla treuuer, & apres l'auoir tiré à part : Mon frere, luy dit-il, car c'eſt ainſi qu'Eleumant vouloit qu'ils s'appellaſſent, quoy qu'ils ne fuſſent que germains, ie viens vous ſupplier d'vne grace que vous ne deuez point me refuſer, pource que ie la vous demande auec toute ſorte d'affection, encore eſt-elle autant à voſtre aduantage qu'au mien. Mon frere, reſpondit Thomantes, vous deuez bien croire que tout ce que ie pourray pour voſtre contentement ie le feray ſans doute d'auſſi bon cœur que vous le ſçauriez deſirer. Promettez-le-moy donc, adiouſta Filinte, car ie ſçay bien que ſi voſtre promeſſe ne vous y oblige vous en ferez au commancement de la difficulté. Ie ne puis rien promettre, repliqua Thomantes que ie ne ſçache que

c'est, & vous ne deuez pas craindre que les difficultez me puissent iamais empescher tout ce que ie pourray pour vostre contentement. Et là dessus ayant esté longuement disputé de costé & d'autre, en fin Filinte voyant qu'il ne pouuoit point l'obliger par la promesse se resolut de luy dire : Pour la plus grande obligation en laquelle vous me puissiez iamais mettre, ie vous supplie mon frere quittez l'amitié de Delphire, ou pour le moins faittes-en semblant pour quelque temps : l'orgueil l'emporte à vne telle insolence que pour peu qu'elle continuë elle se va rendre insuportable. Il luy semble que tous les hommes qui sont en l'vniuers ne sont faicts que pour elle, & peu s'en faut qu'elle ne pretende que tous les respects & les deuoirs que vous & moy luy rendons de franche volonté, ne luy soient deubs par obligation, & qu'elle ne les demande comme vn tribut qu'elle est en possession de tirer de tous ceux qui la croyent: N'est elle pas gratieuse auec les mespris

desquels elle vse & enuers vous,& enuers moy : Encore voudrois-je bien sçauoir surquoy elle les fonde. Mais mon frere, s'il vous plaist de me croire , asseurez-vous qu'autant qu'elle verra que nous nous retirerons d'elle, autant s'efforcera-t'elle de se rapprocher de nous. Il est bon d'aymer,mais non pas d'estre esclaue. Il y a longtemps que i'ay ouy dire que les femmes font tousiours des carresses à vn homme, iusques à ce qu'elles sont asseurees qu'elles en sont bien aymees; mais alors elles ne les traitte point autrement que s'ils estoient esclaues: Obligez-moy , mon frere, de vous en retirer, comme ie suis resolu de faire, & vous la verrez bien estonnee auec sa froideur,où plustost auec son indiference. Thomantes en sousriant, mon frere , luy respondit-il , ie suis marry que vous m'ayez demandé vne chose impossible, car ie desirerois autant que ma propre vie de vous pouuoir contenter; mais asseurez-vous, Filinte , que de quelque sorte qu'il plaise à la belle Delphire de me trait-

ter, ie ne puis autre chose que le souffrir sans seulement murmurer, tant s'en faut qu'il soit en ma puissance de me pouuoir distraire de cette seruitude en laquelle elle me detient. Et quant à moy ie vous confesse que c'est auec raison, qu'elle pense que tous ceux qui la voyent sont obligez de la seruir & de l'adorer, parce que iugeant autruy par moy-mesme, il me semble qu'apres l'auoir veuë ce seroit vn grand deffaut de iugement de ne vouloir finir ses iours en cette seruitude. Et quoy Thomantes! s'escria Filinte, vous estes donc opiniastre en cette honteuse resolution. Mon frere, mon amy respondit Thomantes le sort en est ietté. I'y suis tellement resolu que non seulement ie n'ay point de volõté de faire autrement: mais s'il m'arriuoit de le vouloir i'en mourrois de honte. Mais vous Filinte quel est vostre dessein. De viure, luy dit-il en homme de courage, & non pas en esclaue. Et afin qu'elle n'en fust nullement en doute, ie le luy ay dit, & l'en ay tout à fait asseuree,

aſſeuree, me ſentant aſſez fort pour ſupporter toute choſe, ſinon le meſpris: mais i'aduouë que contre ce fer ie n'ay point d'armes qui puiſſe reſiſter. Peut-eſtre, reprit froidement Thomantes, quand ie ſeray plus ſage, ie feray la meſme reſoluion; mais en l'eſtat où ie ſuis, il ne le faut point eſperer.

Les diſcours de ces deux Bergers ſe terminerent de ceſte ſorte: mais il faut rire de ce qui en aduint. Filinte voyant qu'il ne pouuoit diuertir Thomantes de ſa reſolution, comme ſi la derniere parole qu'il luy auoit tenuë luy euſt rauy la memoire entierement de tout ce qu'il auoit dit & à luy & à Delphire, il ne met pas plus d'interuale à ſe dedire de tout ce que le deſpit venoit de luy faire proferer, qu'autant qu'il demeura d'aller du lieu où il auoit dit ces choſes à Thomantes, iuſques à celuy où pour lors eſtoit la belle Delphire: car d'abord qu'il l'a retrouua, il recourt aux prieres & aux ſupplications, & enuers elle pour oublier ce qu'il luy auoit dit, &

enuers sa sœur, pour interceder pour luy, la pressant & conjurant, si elle vouloit qu'il continuast de viure, de faire promptement sa paix. Delphire alors en sousriant. Ie le veux, dit-elle, à condition que vous croirez, Filinte, qu'en vous en allant, & en vous en reuenant, vous ne m'auez desobligee, ny obligee.

A peine Delphire auoit acheué ceste parole, que Thomantes arriua, qui voyant cet accord, & voyant ce que Filinte disoit, demeura si rauy d'estonnement, qu'il demandoit à Delphire & à Filinte, si ce qu'il voyoit n'estoit pas vn songe? Non, non, dit le Berger, c'est chose veritable: Mais figurez-vous que i'ay faict comme ces esclaues qui essayent de rompre leurs chaisnes, & qui n'en peuuent pas venir à bout. Mais lors qu'en particulier Thomantes raconta à Delphire la priere qu'il venoit de luy faire, iugez si la Bergere demeura rauie de deux si prompts & si differents mouuements.

Cependant que ces deux Bergers viuoient de ceſte ſorte, ie reuins des riues d'Argent, petite riuiere qui coule aſſez prés d'icy, & qui auec tant d'autres ſe va rendre dans le grand fleuue de Loire, en meſme temps Aſphale, (qui eſt ce Berger que vous voyez auprés de Filinte, & qui eſt ſon jeune frere) fit deſſein de me rechercher, pluſtoſt, comme ie croy, pour dire qu'il n'eſtoit pas le ſeul de ſon hameau & de ſon aage qui n'aymaſt point, que pour autre raiſon qui le pûſt conuier à ceſte reſolution. Or tout ainſi que comme frere de Filinte il eſtoit touſiours preſque en ſa compagnie; auſſi comme amie, & peut-eſtre encore comme alliee de Delphire, nous eſtions preſque d'ordinaire enſemble. Ie pris garde que Aſphale alla longuement incertain ſans ſçauoir à laquelle de toutes mes compagnes il ſe donneroit; imitant l'abeille, qui dans vn iardin va volletant ſur diuerſes fleurs, ſans ſçauoir ſur laquelle s'arreſter: car tantoſt

il en vouloit à Delphire, quelquefois à Filise, d'autrefois à Eritree, & quelquefois à moy : mais en fin, apres auoir tourné & retourné, tantost vers l'vne, & tantost vers l'autre, il s'arresta à moy, pour le moins il en fit le semblant. I'aduouë que si i'eusse eu dessein d'estre aymee, Asphale ne m'eust point esté desagreable: car encore qu'il soit present, ie ne laisseray de dire que mal-aysément sçauroit-on rencontrer en vn Berger tant d'aymables qualitez que l'on en peut remarquer en luy. Adroit en toute sorte d'exercice, propre & gentil en ses habits, gracieux & vif en ses discours, courtois enuers les Bergeres, ciuil enuers les Bergers, respectueux auec ceux qu'il praticque, & tellement complaisant auec tous, qu'il est impossible de s'ennuyer en sa compagnie. Et auec tout cela, interrompit-il, celuy de toute la troupe le moins aymé de la belle Dorisee. Dorisee, respondit-elle en sousriant, n'est pas resoluë d'aymer tout ce qui est ayma-

ble. Et lors continuant son discours. Or ce Berger, dit-elle, quoy que ie luy eusse dit assez franchement mon dessein, & qu'il ne deuoit point perdre le temps en vne recherche de laquelle il ne pouuoit attendre aucun contentement, si ne laissa-t'il de s'y opiniastrer, & d'esperer que le temps qui surmonte toute chose, pourroit à la fin vaincre ma resolution, & changer ma volonté. Il ne perd donc point d'occasion de me tesmoigner son affection qu'il ne le fasse. Et parce qu'à toutes heures i'estois dans la maison d'Ericanthe, pour l'amitié que ie portois à Delphire, à toutes heures aussi il parloit à moy : car estant neueu du sage Pasteur Eleuman, il ne bougeoit de sa maison, & y viuoit auec la mesme franchise qu'en la sienne propre: de sorte qu'il eust fallu que ie n'eusse point eu d'oreillles, si ie n'eusse apris de luy cent fois le iour, qu'il m'aymoit, & que le plus grand de ses desirs estoit d'estre aymé de moy. Que si son opiniastreté ne fit

point de plus grand effect, pour le moins par la longueur du temps, elle me fit penser que peut-estre estois-je aymee de luy, & ceste opinion obtint sur moy que contre ma resolution, ie luy permis de continuer : Mais auec tant de reserues, qu'il ne s'en pouuoit contenter : Et entre les autres, Que la permission que ie luy donnois de m'aymer, ne me pourroit iamais obliger à en faire de mesme enuers luy : Qu'il tiendroit tellement son affection secrette, & sur tout ceste permission que ie luy donnois, que si quelqu'vn venoit à la sçauoir, ie la tenois dés lors pour reuocquee : Qu'il viuroit auec tant de discretion en la recherche qu'il pretendoit de me faire, que iamais il ne me feroit paroistre de desirer de moy chose qui pûst offencer mon honnesteté : Et sur tout que ie ne serois iamais obligee de receuoir lettres de luy, & plusieurs autres semblables articles, ausquelles, comme ie croy, il consentit, cognoissant bien qu'il

ne pouuoit rien aduancer en les refusant.

Mais de tous, il n'y en eut point qu'il contrariast plus opiniastrément que le dernier, par lequel i'estois exempte de receuoir de ses lettres. Car, disoit-il, quand mon mal-heur m'esloignera de vous, de quelle façon vous pourray-je faire sçauoir de mes nouuelles, ou auoir des vostres? Aussi bien, luy respondois-je, quand ie receurois vos lettres, vous ne deuez pas esperer que ie vous fisse auoir des miennes : si bien que pour ce poinct là, les lettres que ie pourrois receuoir de vous, ne vous rapporteroient aucune vtilité. Et quant à me faire sçauoir de vos nouuelles, i'en suis & seray si peu curieuse, que ceste peine seroit inutile. Mais, repliquoit-il, ne faites vous point d'estat du contentement que ie receurois de parler à vous de ceste sorte, & vous rendre ainsi compte de ma vie?

A vostre retour, luy disois-je, ie la sçauray. Mais cependant? adjoustoit-il. Mais cependant, respondis-je, ie me contenteray de sçauoir que vous m'aymez tousiours ainsi que vous me promettez. Et puis ne m'auez-vous pas dit que vostre vie sera tousiours telle qu'il me plaira? Il est vray, disoit-il. Or continuois-je en sousriant, quand il me prendra volonté de sçauoir vostre vie, sans auoir la peine de lire vos lettres, i'auray bien plustost faict de me demander quelle ie veux qu'elle soit: car soudain par ma propre responce ie la sçauray: Et à vn besoin ce seroit de moy de qui vous la deuriez apprendre quand vous en serez en doute. Ah, mauuaise Dorisee! reprenoit-il en souspirant, si vous faisiez à bon escient ce que vous dites par mocquerie, encore ne me seroit-ce pas vn petit allegement, quand mon mal-heur me voudra esloigner de vostre presence: Mais ie voy bien que ie ne dois esperer de vous, que le moins que vous pourrez faire pour

moy. Pour voſtre contentement, reſpondis-je ſoudain, ie voudrois faire beaucoup; mais non pas pour cela choſe quelconque contre le mien. Et pource ſi vous voulez quelque complaiſance de moy, faites que ce que vous deſirez ne contrarie en rien à ce que ie veux, & vous pourrez eſperer de l'obtenir. Et quoy donc, reprenoit-il, ie ne dois point eſperer que vous m'eſcriuiez? Moins encore que cela, reſpondis-je, car ie ne veux pas meſme receuoir de vos lettres. Ceſte ſeuerité, repliquoit-il à moitié en colere, eſt trop grande, & ie proteſte que quoy que vous ſçachiez faire, ie vous en feray voir. Et moy, reſpondis-je, ie proteſte que ie n'en verray point.

Il faiſoit tout ce diſcours, & s'y opiniaſtroit ſi fort, parce qu'il ſçauoit bien qu'il eſtoit contraint dans fort peu de temps de m'eſloigner, ſon pere le voulant ainſi pour des affaires qui luy eſtoient ſuruenues dans la prouince des Romains. Et d'effet

quelques iours apres ie le veis venir triste & pensif, & portant au visage la mine d'vn condamné au supplice. Dorisee, me dit-il aussi-tost qu'il pût parler à moy sans estre ouy d'autre personne, helas, Dorisee! voicy le dernier de mes iours, si vous n'auez pitié d'Asphale. Luy voyant le visage tout changé, & la couleur ainsi ternie, i'aduouë qu'au commencement i'entray en apprehension qui luy fust suruenu quelque mal, & i'estois si bonne que i'en ressentois du desplaisir. Mais apres luy auoir demandé à quel sujet il parloit ainsi, & que i'eus apris que c'estoit pour vn voyage qu'il estoit contraint de faire, ie ne me pûs empescher de sousrire. Vous riez, me dit-il, Dorisee, de ce que mon cœur pleure: Ah, cruelle fille, si le Ciel ne me venge de vous, ie ne sçay ce que ie croiray de sa iustice. Ie ne ris pas, luy dis-je, de vostre voyage; car puis qu'il vous deplaist il ne me sera iamais agreable : mais si

fais bien de la dispute que nous eus-
mes il y a quelques iours, par-
ce qu'il sembloit que nous pre-
uoyons vostre depart. Si ie pou-
uois esperer, me respondit-il, que
vous ne vous plussiez iamais en ce
qui me deplairoit, ie partirois le
plus heureux homme qui ait quel-
quefois esté contraint d'esloigner
ce qu'il adore. Prenez sainement,
luy dis-je, ce que ie vous ay dit,
& vous pouuez vous en aller
auec asseurance, que ce qui vous
deplaira ne me sera iamais agrea-
ble. Et comment voulez-vous,
me dit-il, que ie l'entende? Ie
veux dire, repris-ie, que ce qui
vous deplaira, pourueu que ie n'y
aye point d'interest, que pour l'a-
mour de vous il ne me plaira ia-
mais. De sorte, continua-t'il, que
parce qu'en mon esloignement
vous n'auez point d'interest, &
qu'il me fasche, vous aussi vous
en estes marrie. Voulez-vous, As-
phale, luy dis-je en sousriant,

que ie concluë comme vous? Ie ne sçay, me respondit-il froidement, ce que vous esloignant ie puis vouloir, sinon la mort, puisque mesme vous-vous opiniastrez de ne vouloir point que ie vous escriue. Ie sçay bien pour le moins, repliquay-je, que ie ne receuray point de vos lettres. Vous estes encore, reprit-il moitié en colere, en ceste mauuaise humeur. Et luy ayant faict signe de la teste qu'il estoit vray. Et moy, continua-t'il, ie iure par l'affection que ie vous porte, que vous en receurez, quelque volonté que vous puissiez auoir du contraire. Nous fismes vne gageure d'vne discretion, de laquelle il se disoit desia asseuré possesseur.

Nos discours furent longs sur ce subjet, & plus encore sur le desplaisir qu'il emportoit auec luy en m'esloignant, & l'eussent bien esté dauantage, si son pere qui le vouloit faire partir le lendemain de grand matin, ne l'eust enuoyé querir par deux ou trois fois. Il s'en alla donc

trouuer ſon pere, duquel il receut toutes les inſtructions neceſſaires pour ſon voyage: Et lors qu'il fut preſt à partir, il appella vn Berger aſſez aagé, & qui dés ſa plus tendre enfance auoit eu le ſoin de le ſeruir. Ce Berger s'appelloit Alindre, homme fin & fort auiſé, & qui en ſeruant Aſphale luy auoit pris vne ſi grande affection, qu'il n'auoit aucun plus grand contentement que celuy de faire choſe qui luy fuſt agreable. Il ſe renferme auec cet homme dans vne chambre, & la porte eſtant bien fermee, il luy fit entendre l'affection qu'il me portoit, le deſplaiſir qu'il auoit de m'eſloigner, & l'extrême contentement que ce luy ſeroit de me pouuoir eſcrire: Que d'autant que c'eſtoit choſe qu'il vouloit eſtre ſecrette, il l'auoit choiſy entre tous ceux qui l'aymoient pour luy rendre ce bon office. Alindre qui n'auoit aucun plus violent deſir que de complaire en tout à Aſphale, luy dit: Qu'en cela & en toute autre choſe

qu'il voudroit luy commander; il ne manqueroit iamais ny d'affection, ny de fidelité. Asphale à ce mot l'embrassant, Mon cher, amy, luy dit-il, i'ay bien eu ceste creance de vous, & c'est pourquoy comme la chose du monde qui m'est la plus chere, ie la remets entre vos mains, vous coniurant de trouuer moyen aussitost que ie seray party, de luy faire veoir ceste lettre, dit-il, luy en remettant vne entre les mains, & prendre bien garde à l'artifice duquel vous vserez. L'artifice, respondit Alindre, ne sera pas grand; car estant si familier, comme ie suis, chez Eleuman, i'attendray qu'elle aille veoir Delphire, qu'on m'a dit estre grandement aymee d'elle, & il ne peut pas estre qu'en tout le iour ie ne trouue moyen de la luy donner. Comment! s'escria Asphale, penses-tu, Alindre, qu'elle la reçoiue de ceste sorte? Il faut, mon cher amy, qu'elle la prenne & la voye, sans qu'elle sçache qu'el-

le vient de moy, autrement elle est d'vne si contrariante humeur qu'elle n'en fera rien. Et quoy! reprit Alindre, elle ne consent donc pas à les receuoir? Tant s'en faut, repliqua-t'il, qu'elle y consente, qu'elle a iuré & protesté de n'en veoir iamais. Et parce que ie desire plus que ma vie de luy monstrer que mon affection a plus d'industrie pour paruenir à ce que ie desire. qu'elle n'a pas de cruauté pour m'en empescher, ie te coniure, Alinde mon cher amy, de mettre, & employer toutes les forces de ton esprit à luy en faire tumber quelqu'vne entre les mains. Ie sçay que tu as tant d'esprit, & que tu m'aymes tant, que si tu veux t'y estudier, il est impossible qu'elle s'en defende.

Pour abreger, en fin belle Bergere, Alindre se chargea de deux lettres, & luy promit que puisque c'estoit chose qu'il desiroit auec tant

de passion, que l'vne ou l'autre asseurément seroit veuë de ceste mauuaise & cruelle fille. Asphale part auec ceste asseurance; Et Alindre cependant plus desireux de satisfaire à sa promesse, que peut-estre Asphale n'estoit pas, apres auoir pensé longuement à ce qu'il auoit affaire, il se resolut à ceste finesse.

Eritree, qui est vne tres-honneste & discrette Bergere, & en quelque sorte ma parente, faisoit particulierement estat de m'aymer sur toutes les autres de nostre hameau. Alindre qui sçauoit bien la bonne volonté que ceste fille me portoit, & que d'ailleurs, quoy qu'elle eust vn tres-bon esprit, elle ne l'employoit point toutefois à ces petites finesses desquelles on se sert le plus communément en semblables occasions, ietta les yeux sur elle, & fit dessein de faire qu'elle m'en donneroit la premiere, & cela dautant plus que de longue main il auoit vne grande familiarité auec elle. Il s'en va donc la voir plusieurs

plusieurs fois l'entretient de toute autre chose que du subiect qui le conduisoit chez elle. En fin il la tourna de tant de costez qu'il fit qu'elle mesme luy demanda des nouuelles d'Asphale. Ah! dit-il feignant d'auoir oublié de luy dire quelque chose, i'ay la memoire la plus admirable qui fut iamais. I'estois venu exprez vous trouuer pour vn subiect que i'eusse oublié si vous ne m'en eussiez fait souuenir en me parlant d'Asphale. Et alors le pressant de luy dire, il reprist ainsi la parole apres auoir vn peu rabaissé sa voix, & comme luy voulant parler en confiance. Vous sçauez Eritree, si ie suis seruiteur d'Asphale, & si ie serois marry de faire ny de dire chose qui luy despleust: mais en ce que ie veux que vous sçachiez non seulement ie ne pense pas de faire chose qui soit contre son seruice, qu'au contraire ie m'asseure que quand il aura l'esprit libre de la passion qui l'occupe, il m'en remerciera comme du meilleur seruice que ie luy puisse faire maintenant : c'est pourquoy ie vous

ſupplie & vous coniure de le vouloir ſeulement tenir ſecret iuſques à ce qu'il ſoit deuenu plus ſage qu'il n'eſt pas. Et Eritree le luy ayant promis & iuré. Ie croy, continua alors le fin Alindre que vous n'ignorez pas l'extreme affection qu'il porte à Doriſee, car elle eſt telle que perſonne n'en eſt plus ignorant que celuy qui ne la veut pas apprendre. Eritree à ce mot pliant les eſpaules monſtra d'en eſtre bien marrie, & lors il continua, Dieu ſçait ce que ie luy en ay dit, & combien de fois, ie luy ay repreſenté les deſplaiſirs qu'il en pouuoit receuoir, & les inconueniens qui en pourroient arriuer, fuſt pour ce qui concerne Doriſeé, de laquelle s'il l'aime, comme il dit, il deuroit au moins auoir quelque ſoing de l'honneur & de la reputatiõ, fuſt pour l'offence que les parents de Doriſée pourroient receuoir en laquelle le pere d'Aſphale meſme prendroit part, pour l'ancienne amitié qui a touſiours eſté entre ces deux familles. Mais ces re-

monstrances n'ont seruy à autre chose qu'à faire que depuis il s'est plus caché de moy en cette recherche que de tout autre, & moy pour le contenter, i'ay fait semblant de n'en rien veoir & m'en suis retiré le plus qu'il m'a esté possible. Or comme vous sçauez, il est party & à son depart: que c'est que la folie de ceux qui aiment! il ne s'est pas contenté de dire de bouche tout ce qu'il a voulu à Dorisee: car ie sçay qu'il l'a entretenuë auant que partir plus de trois heures entieres, mais encores luy a escrit des lettres qu'il a laissees entre les mains d'vn Berger que vous conoissez bien, & qui luy a promis de les luy donner. Mais ce Berger nonchalant & peu aduisé, au lieu d'en faire ce qu'il a promis, ie veux dire de les dõner à Dorisee, où biẽ de les brusler, où pour le moins de les tenir bien cachees, il les laisse traisner sur sa table, & hier que i'allay le veoir pour quelques affaires que i'ay auec luy, ie les vis sur le dos de sa cheminee comme l'on tient des lettres ordinaires,

& Dieu sçait qui ne les veoid pas. Ceux-là seulement discrette Bergere, qui ne vont point chez luy, & le pis c'est que le dessus de la lettre n'est pas comme la plus part des autres de semblable suiet, qui n'ont sur le ply qu'vn chiffre : car à celle-cy vous voyez escrit en grosses lettres : A la belle Dorisee. Et cela peut-estre d'vne main estrangere ? Non, non, c'est de celle-là mesme d'Asphale, car autrement ie ne les eusse pas cognuës. Or sçachant l'amitié que vous portez à Dorisee, le parẽtage qui est entre vous, & de plus que ie iurerois qu'elle n'en a aucune coulpe, i'ay pensé de vous en aduertir, afin que par quelque moyen vous les puissiez retirer, & les ietter dans le feu : car ie m'asseure que la discretion auec laquelle elles sont escrittes, n'est pas plus grande que celle auec laquelle elles sont gardees, & ie croy que si elles estoient veuës, comme il ne faut pas douter qu'elles ne le soient ou tost ou tard, il n'y eust quelque chose qui pûst importer à la repuation de ceste sage

fille qui n'en eſt point coulpable.

Eritree qui auoit eſcouté fort attentiuement ce Berger qui eſtoit plus fin qu'elle, Mon Dieu Alindre, luy dit-elle en luy prenant la main, que vous m'obligez au ſoin que vous auez de Doriſee: C'eſt à la verité la meilleure amie que i'aye, & que ie iurerois eſtre innocente de toute ceſte affaire, mais ce n'eſt rien de m'auoir aduertie de ces lettres, ſi vous ne me dites qui les a, & ſi vous ne m'aydez à les retirer de ſes mains. Le Berger, vous le cognoiſſez fort bien, dit-il, il s'appelle Athis, celuy qui a preſque tout le ſoin des affaires d'Aſphale: mais ie n'oſerois me haſarder à les prendre: parce que ſi cet Amant venoit quelquesfois à le ſçauoir, il ne me pardonneroit iamais ce larrecin: & là s'eſtant teu pour quelque temps il repriſt ainſi: Toutesfois i'ay vn fils qui a bien aſſez d'eſprit pour le faire, s'il le veut, outre que n'eſtant qu'vn enfant on ſe prendra moins garde de luy que de moy, & que quand meſme on les luy verroit prendre, on ne iugeroit

pas que ce fust auec autre malice que d'enfance. Si vous voulez i'essayeray de les luy faire prendre. Eritree qui en mouroit d'enuie, & mon Dieu Alindre, dit-elle, faisons-le le plus promptement que vous pourrez : car ie crains que quelqu'autre ne nous deuance, & Dieu sçait le desplaisir que i'en receurois ! & asseurez-vous que Dorisee ny moy n'en serons point ingrattes. Comment reprit incontinent le cauteleux: ie vous supplie Eritree que ie ne sois point nommé en ceste affaire. Car si Asphale en sçauoit quelque chose, il ne me verroit iamais de bon œil. Et bien, dit-elle incontinent, ie ne luy en diray rien : mais ie satisferay à ceste debte pour tous deux. Alindre qui auoit desja instruit son fils de toute cette affaire, & qui tout ieune qu'il estoit retenoit desia de l'esprit de son pere, vne partie de sa finesse, le fit appeller à l'heure-mesme, & en la presence d'Eritree luy demanda s'il auoit le courage de prendre si finement les lettres qui sont sur le dos de la che-

minee d'Atis que personne ne s'en apperceut. Ce jeune enfant en sousriant, si elles estoient dans sa poche, dit-il, & que vous me l'eussiez commandé ie penserois d'en venir à bout. Or va donc, dit le pere, & si quelqu'vn t'y surprend, garde bien de faire semblant que ie te l'aye commãdé. A ce mot, l'enfant s'en voulut aller, mais Eritree l'appella pour luy promettre quelque chose en cas qu'il les pûst apporter, àfin de luy donner plus de courage : Mais il respondit i'aimerois mieux Eritree : i'aimerois mieux estre mort que si ie faisois quelque larcin pour autre consideration que pour obeïr à mon pere. Et apres en auoir eu le commandement d'Alindre, il fit semblant de s'y en aller: Et d'autant qu'auant que d'entrer chez Eritree, son pere luy auoit donné l'vne de ses lettres, il ne tarda gueres à reuenir, ayant toutesfois eu assez de consideration pour mesurer le temps qu'il falloit pour aller & reuenir & pour executer ce qu'il feignoit de deuoir faire. Mon pere, dit-

il en luy presentant la lettre, s'il y en eust eu vne douzaine ie les vous eusse toutes apportees, mais ie n'en ay trouué que celle-cy. Et l'autre, dit le pere qu'est-elle deuenuë? Ie n'en sçais rien, respondit l'enfant, il faut que quelqu'vn l'ait prise. Dy la verité, adiousta le fin Alindre, tu n'a pas eu la hardiesse de la prendre. L'enfant qui estoit dressé au badinage. Si vous me voulez pardonner, ie vous diray la verité, & lors le luy ayant promis. Quand ie suis entré, reprit-il, ie n'ay veu personne dans la chambre, cela a esté cause que ie me suis hasté de prendre vn placet, parce que ie ne pouuois pas atteindre à la cheminee qui estoit trop haute, mais la crainte que i'ay eu d'estre surpris, & la haste auec laquelle i'ay pris ces deux lettres, ont esté cause que quād ie les ay euës : il y en a eu vne qui ie ne sçay comment, m'a glissé de la main dans le feu, & parce que i'ay eu peur de faire du bruict, où bien que quelqu'vn ne suruint qui me veid prendre ce papier dans le feu, & m'ostast ce-

luy que ie tenois en la main, i'aduouë la verité que ie l'ay laissee brusler & m'en suis venu auec celuy-cy que i'ay caché dans le fond de mon chappeau. Eritree alors pour l'excuser, il n'importe, luy dit-elle, mon petit amy puis qu'elle est bruslee, i'en suis aussi contente que si tu nous l'auois apportee. Et puis se tournant auec vn contentement extreme, mon Dieu, dit-elle au fin Berger, que ie suis ioyeuse que cet affaire soit si bien reüssie & que personne n'ait point veu ces lettres. Et parce qu'Alindre veid bien qu'elle estoit en impatience de se veoir seule, il luy donna le bon iour, & en luy remettant la lettre la coniura encor que personne ne sceust qu'il s'en fust meslé.

Alindre ne fut pas plustost hors de son logis, qu'elle prist le chemin du mien, & parce que pour lors de fortune il y auoit grande quantité d'estrangers qui estoient venus veoir mon pere, elle ne sçauoit comme faire pour me donner cette lettre, & me raconter le bon office qu'elle pen-

soit de m'auoir fait, & ie pris bië garde qu'elle auoit quelque chose qui la pressoit, mais ne pouuant iuger ce que c'estoit, en fin m'approchant d'elle ie pris le loisir de luy demander s'il y auoit quelque chose de nouueau. Ie meurs d'enuie, dit-elle de parler à vous, & il est necessaire pour vostre seruice que ce soit le plustost que vous m'en pourrez donner la commodité. Vous pouuez penser, sage Bergere, si ces paroles me meirent en peine, & en curiosité: car encores que ie sceusse bien qu'Eritree estoit vne fille sans malice, & de qui l'esprit n'estoit pas de ces rusez qui font profession de percer les nuës, si est-ce que ie sçauois aussi qu'elle estoit tres-sage fille, & qui m'auoit tousiours grandement aimee. Ie me demeslay donc le plustost que ie pûs de ceux qui estoient dans le logis, & la prenant par la main ie me retiray dans vn cabinet où personne n'entroit qu'auec moy, & à peine eus-ie le loisir de pousser la porte qu'elle me dit: O ma chere parente, que i'ay esté en pei-

ne de recouurer ce papier, & le retirer d'vn lieu où il ne vous pouuoit rapporter gueres d'auantage, & en me disant ces paroles elle me donna la lettre, & me dit lisez ma chere parente, & puis ie vous raconteray toute l'histoire. Moy qui n'auois iamais veu de l'escriture d'Asphale ie n'en cogneus aucunement le caractere. Et quoy que ie fusse fort estonnee de veoir ce qui estoit escrit au dessus, si ne pensay-ie iamais à la gageure que i'auois faite, y ayant desia quelque temps qu'il estoit party, & que pour dire le vray, ie n'auois iamais creu que ce ieune esprit se ressouuint de ce qu'il auoit gagé. Ie l'ouuris donc sans y penser, & leus qu'il y auoit de tels mots,

LETTRE.
d'Asphale à Dorisee.

C'Est Amour qui m'a fait trouuer cette voye, pour vous continuer les asseurances de ma fidelité. Et pour vous rendre preuue qu'en vain vous vous opiniastrez contre luy, puis qu'il n'y a rien de si difficile qu'il ne surmonte. Soyez donc contente, belle Dorisee, que comme par son moyen i'ay gagné nostre gageure: De mesme par mon extreme affection, ie puisse changer ce courage qui vous rend insensible à mes passions.

Vous sçaurois-ie redire, ô belle & sage Bergere, l'estonnement que i'eus en lisant ce qu'il escriuoit de gageure ie vins à me ressouuenir de cel-

le d'Aſphale : vous pouuez croire qu'il fuſt extreme, & toutesfois ie ne croy pas qu'il fut gueres plus grand que celuy d'Eritree, quand luy iettant les bras au col & l'embraſſant, ie m'eſcriay, ah ! ma parente que m'auez vous fait ? ceux qui ont donné cette lettre ſont plus fins & ruſez que nous ne ſommes pas ? Comment ! me dit-elle en ſe reculant d'vn pas, que voulez-vous dire de fineſſe & de ruſe? Ie vous iure ma parente, que ie n'ay iamais eu tant de peine que de retirer cette lettre d'entre les mains de ceux qui l'auoient, & lors ſans me donner loiſir de parler. Non, non, dit-elle, ie ne me mocque point, aſſeurez-vous qu'il a bien fallu vſer de fineſſe pour l'oſter du lieu où elle eſtoit, & continuant ſon diſcours, elle me raconta tout ce que vous auez ouy, mais auec tant de franchiſe, & de bonté, que ie ne me pûs empeſcher d'en rire à bon eſcient, dequoy elle eſtoit preſque en colere contre moy, luy ſemblant que ie luy faiſois vn grand tort de ne croire pas tout ce qu'à ſi bon

marché on luy auoit persuadé. Et par-ce que ie recogneus la bonne volonté auec laquelle elle y auoit marché, Ma parente, luy dis ie, l'obligation que ie vous ay de la peine que vous auez voulu prendre pour moy n'est pas petite : mais asseurez-vous que si i'ay à m'acquitter de ceste debte, il faut qu'Asphale en paye la plus grande partie : car vous luy auez fait gaigner vne gageure qu'il auoit auec moy, & lors ie luy racontay assez particulierement, tout ce qui s'estoit passé entre nous, & par mesme moyen, luy fis entendre l'artifice d'Alindre, dont elle demeura si surprise, que la pauure fille ne pouuoit assez admirer ceste trahison.

Ie vous ay fait tout ce discours, belle & sage Bergere, pour vous faire entendre de quelle façon Asphale, Thomantes & Filinte traitoient auec Delphire & moy, & quelle occasion nous pouuions auoir de pretendre qu'ils ne se deussent point engager ailleurs. Et toutesfois oyez ce qui en est aduenu.

Thomantes, depuis que Filinte eut rendu teſmoignage que le dépit luy auoit arraché par force les paroles qu'il auoit dites à Delphire, s'acquit vn ſi puiſſant credit aupres de ma compagne que veritablement ſon riual auoit raiſon de croire qu'il fuſt mieux veu que luy. Et parce que Delphire bien ſouuent luy remettoit deuant les yeux ce qui s'eſtoit paſſé, & que Thomantes meſme le luy reprochoit à tous coups, il diſoit quelquesfois tels vers pour ſa deſcharge.

SONNET.

Il ſe Repent de s'eſtre repenty.

IL eſt vray, la rigueur quelquefois trop extreme
Dont enuers moy Delphire arme ſa cruauté

A *fait qu'en mon tourment i'ay souuent souhaité,*
Où bien de n'aimer plus, ou non pas tant que i'aime.

Mais, ô Dieu, qu'ay-ie dit, & quel est ce blaspheme?
Pourroit-on bien la veoir auec tant de beauté,
Et *cesser de l'aimer par quelque laschete,*
Ou n'esgaler l'Amour à sa beauté supresme?

Que ie me voudrois mal, & qu'auecque raison,
Ie m'irois accusant d'extreme trahison,
Quand quelquesfois pressé par l'exces de l'outrage.

Ie

Ie me repends d'auoir à l'Amour conſenty,
Si changeant auſſi-toſt d'humeur & de courage,
Ie ne me repentois de m'eſtre repenty.

Toutefois Delphire, qui ne pouuoit appreuuer ces violents depits qui le tranſportoient, ne laiſſoit de s'en ſouuenir & d'en rire quelquefois auec luy. Durant ce temps, le ſixieſme de la Lune de Iuillet vint, iour, comme vous ſçauez, deſtiné à cueillir le Guy de l'an neuf, & de fortune ceux qui l'eſtoient allé rechercher par nos boccages ſacrez en treuuerent dans celuy qui eſt le plus prés de noſtre hameau: Cela fut cauſe que, non ſeulement nous, mais tous nos voiſins s'en reſioüiſſoient pour nous, comme c'eſt l'ordinaire de ceux qui s'entrayment d'eſtre bien ayſes du bien les vns des autres, d'autant que quand le Guy ſacré eſt enuoyé du

Ciel en quelque lieu, il y attraine tousiours des biens infinis.

On se prepara donc suiuant la coustume, à faire des jeux, pour honorer le iour qu'on le deuoit cueillir. Entre autre resioüissance on proposa des prix pour la course, pour la luitte, pour la barre, & pour la fleche. Et les ieunes Bergers auec vn soin extrême s'accommodoient de ce qu'ils pensoient estre necessaire sept ou huict iours auparauant qu'ils se voulussent essayer. Filinte demanda vne faueur à Delphire, qu'elle luy refusa auec les meilleures excuses qu'elle pût trouuer: Mais luy qui estoit hardy, & qui pensoit que le plus grand plaisir en Amour estoit comme à la chasse, de prendre à force ce que l'on poursuiuoit, jettant la main sur le colet de la Bergere, luy prit vne fleur de Talque, que la sœur du Berger y auoit attachee. Delphire, qui iugea qu'il valloit mieux la luy laisser prendre de cette sorte deuant tout le monde, que si c'estoit en particulier, apres la luy

auoir demandee deux ou trois fois. Et bien, dit-elle, ie diray que ce que la sœur m'a donné, le frere me l'oste. Mais Filinte, sans s'amuser à ce qu'elle disoit, s'en alla pour se la faire attacher au chappeau vers sa sœur, où, de fortune, Thomantes se trouua, qui recognoissant ceste fleur, & croyant que Delphire la luy eust donnee de bonne volonté, en conceut vne si grande jalousie, qu'vn excez de fievre si violent le saisit, qu'il fut contraint de se mettre au lict.

Ce mal si prompt mit en alarme la sage Bergere Ericanthe, qui fut cause que l'on fit peu de resiouïssance en cet essay où Filinte se treuua, Eleuman ayant vne telle auctorité dans tout le hameau, que s'il n'en est maistre comme Seigneur, on peut dire qu'il l'est cõme pere de famille. Et parce qu'Ericanthe estoit bien aise que Thomantes fut visité de nous, & que Delphire n'y auoit encore point esté, elle me pria d'y aller auec elle. Estant proche de sa chambre nous ouysmes qu'il parloit assez haut, & d'autãt qu'õ nous

auoit dit qu'il estoit seul, afin d'ouyr ce qu'il disoit, nous allasmes le plus doucement que nous pusmes, de peur de l'interrompre, & nous en estans approchees, nous ouysmes qu'il disoit en souspirant tels vers, si haut que de la porte nous les pusmes entendre.

STANCES.

I.

A Quel mal desormais puis-je estre reserué,
Puisque ie ne meurs pas d'vne si grande offence?
Quel Amant a iamais tant d'outrage espreuué
Sans mourir de douleur, ou perdre patience?

II.

I'auois creu iusqu'icy quand i'estois mal traitté,
Qu'elle ne cognoissoit l'Amour ny mon seruice,
Et l'allois excusant en ceste cruauté,
Comme vn cœur innocent qui faict mal sans malice.

III.

Il me sembloit de voir qu'elle tenoit chacun,
D'vn dessein sans dessein, dedans l'indifference,
Et ie me consolois par le mal-heur commun,
Attendant que le temps meurist sa cognoissance.

IIII.

Lors que sa cruauté m'outreperçoit le cœur,
Cruauté pour tout autre à souffrir impossible,
Ie ne me plaignois pas des coups de sa rigueur;
Mais que son aage encor la rendoit insensible.

V.

Mais cet aueuglement maintenant est deffait,
Il ne faut qu'helas! moy-mesme ie m'abuse.
Elle cognoist Amour*, & scait bien quel il est,*
Et le pis que i'y voy, c'est, helas! qu'elle en vse.

V I.

Elle cognoist Amour, à mes despens, mes yeux
Ont en cecy mon ame à la fin desillee:
Que ne permettiez-vous que ie fusse, ô bons Dieux!
Ou plus aueugle, ou elle vn peu mieux conseillee.

VII.

Sans l'ouyr & le voir ie ne l'eusse pas creu,
Tant i'estois abusé de ses feintes merueilles:
Mais ensemble l'ouyr apres l'auoir bien veu,
Pourrois-je desmentir mes yeux & mes oreilles?

Peut-estre eust-il continué ceste plainte, n'eust esté que Delphire, à dessein, à ce qu'il me sembla, fit du bruit, ne voulant pas, comme ie crois, que pour lors i'en sceusse dauantage. Elle toussa donc assez haut pour se faire oüir, & comme si c'eust esté contre sa volonté, O que ie suis marrie, dit-elle, de ceste importune toûx. Il n'importe, luy dis-ie feignant de ne le cognoistre pas: car aussi la pensee où il estoit ne faict qu'empirer son mal. Et à ce mot poussant la porte, nous entrasmes dans la chambre. Nous le trouuasmes à la verité en vn mauuais estat: car outre que la fievre estoit tres-ardente, & qu'il auoit vne tres-grande inquietude, encore luy vismes nous tout le visage couuert de larmes, que l'imagination qu'il auoit euë luy auoit arrachées du cœur. Ceste veuë, quoy qu'il s'essuyast les yeux le mieux qu'il pouuoit, pût bien toucher ma compagne, puisque ie jure, que i'en fus tellement esmeuë de pitié, que ne sçachant ce que Delphi-

re luy auoit faict, & toutefois me doutant bien que c'estoit d'elle qu'il se plaignoit, ie luy voulois presque du mal de le traitter de ceste sorte. Et tournant les yeux contre elle, sans parler ie luy demandois du secours pour ce Berger. Elle toutefois sans s'esmouuoir, & auec vne discretion admirable s'approchant de son lict. Et quoy! Thomantes, luy dit-elle, estes-vous resolu de nous tenir longuement en peine de vostre mal? Le Berger alors s'estant vn peu releué comme nous voulant remercier de la faueur que nous luy auions faite de le venir visiter. Mon mal, luy respondit-il, est trop heureux, puisque de si belles Bergeres en daignent prendre du soin. Et lors nous ayant faict apporter des sieges: Mais Thomantes, luy dis-je, si vostre mal dure, vous serez cause que les resioüissances du Guy de l'an neuf, ne seront pas grandes. Vn si mal-fortuné Berger, respondit-il, comme est Thomantes, ne doit pas rapporter ce desplaisir à tant de bel-

les Bergeres qui y ont interest, & qui auroient trop de regret que leurs faueurs ne fussent veuës en si bonne compagnie. Delphire iusques alors n'auoit point pensé que la plainte, ny le mal du Berger procedast de ceste fleur de Talque que Filinte luy auoit prise, & fut tres-ayse de l'auoir apris afin de l'en desabuser: Toutefois ne desirant pas que ie sceusse ce different, elle fit semblant de ne le point entendre, & changeant de discours luy dit la peine qu'Ericanthe auoit de son mal, & que toute la maison en estoit troublee: Et puis luy raconta combien ceux qui s'estoient essayez ce iour-là aux exercices auoient eu peu d'assistans. Bref elle luy dit tout ce qu'elle pût pour le resioüir, & pour le desabuser de l'opinion qu'il auoit qu'elle fauorisast Filinte plus que luy, sans toutefois que par vne de ses paroles ie pusse iuger qu'elle eust interest en ce qu'il auoit dit des faueurs. Et parce que ie n'estois pas ignorante que ce Berger l'aymoit,

& que ie sçauois assez combien les discours particuliers, & qui ne sont point ouys d'autres personnes, sont agreables à ceux qui ayment bien, ie voulus leur donner la commodité de dire ce qu'ils voudroient sans les contraindre, & pour ce sujet ie fis semblant d'aller par la chambre visitant tout ce qui y estoit, & me monstrois plus curieuse en semblable chose que ie n'auois iamais esté. Delphire qui fut bien ayse de le pouuoir desabuser, sans perdre le temps, parce qu'elle creignoit que quelqu'autre ne suruint, s'approchant dauantage de luy. Et quoy! luy dit-elle d'vne voix assez basse, & d'vn œil assez riant, est-il possible, Thomantes, que vous soyez ialoux? Mais, respondit-il, est-il possible, Delphire, que vous traittiez Filinte comme vous faites, & que vous aymant comme ie fais, ie ne le sois pas? A ce mot la Bergere ne se pût empescher de rire. O Dieux!

dit-il, Bergere, vous riez de ma douleur, que dois-ie esperer de ma fortune? Delphire se remettant alors sur le serieux. Ie ris à la verité, reprit-elle, d'vne chose de laquelle vous en ferez de mesme quand vous en sçaurez la verité. Comment, repliqua-t'il, pouuez-vous croire que ie doiue rire de voir que la personne pour qui seulement ie veux auoir de l'affection, donne la sienne à quelqu'autre, & que i'aye deuant mes yeux veu Filinte paré & chargé de vos faueurs, sans que i'en meure de desplaisir? Ah! Delphire, si vous auez creu cela de moy, vous m'auez plus offencé par ceste pensee, que par la faueur que vous luy auez donnee: Car en le fauorisant plus que moy, vous auez seulement donné cognoissance que ie luy cedois en bon-heur; mais en ce iugement vous me faites cognoistre que vous auez eu, & auez encore vne tres-mauuaise opinion de l'amour que ie vous porte, offence qui m'est d'autant plus insupportable, qu'il n'y en

eut iamais vne plus iniuſte. Delphire alors en luy mettant la main ſur la ſienne. Donnez vous repos, luy dit-elle, Thomantes, & aſſeurez-vous qu'en cecy ie n'ay offencé ny vous, ny l'amitié que vous me portez. Ce que vous appellez faueur, a eſté vn larcin, & vn larcin encore faict auec violence, & duquel ie ne me ſuis pû defendre: tant de perſonnes en ſont teſmoins, que ie ne m'arreſteray pas dauantage à verifier ce que ie dis, puis que toute la chambre eſtoit pleine de Bergers & de Bergeres, deſquels, ſi vous ne me croyez, vous pourrez apprendre la verité. Et cela eſtant ainſi, comme veritablement il eſt, n'ay-ie pas occaſion de rire, qu'vne choſe tant inopinee, & ſans que i'y aye peu remedier, vous ayt donné tant de ſujet de plainte: Non, non, Thomantes, tant que vous viurez auec moy comme vous faites, i'auray plus d'eſgard à voſtre ſatisfaction que vous ne iugez pas. Et s'il y auoit lieu de plainte en cecy, ie trouue que c'eſt moy

qui me deurois plaindre de vous, comme offencee d'auoir eu si mauuaise opinion de la bonne volonté que ie vous porte. Mais d'autant que ie iuge que tout vostre desplaisir n'est procedé que de vostre affection, ie le prends aussi pour vn tres-agreable gage de l'amitié que vous m'auez promise. O Dieu! dit le Berger en luy baisant la main, que les extrêmes contentements en amour, sont proches des plus grands desplaisirs? Ceste declaration me rend la vie, que l'opinion que i'auois conceuë me rauissoit. Mais, ô trop aymee Delphire, vous puis-je point demander, sans vous importuner, vne grace qui me rende du tout heureux? Dites, respondit la Bergere, & vous verrez que si elle depend de moy, ie desire vous satisfaire. Luy rebaisant alors la main: Ie vous supplie & vous conjure par vous mesme, car il n'y a rien qui vous doiue estre plus cher, puis qu'il n'y a rien en l'vniuers qui vous

vaille, ie vous conjure, dis-ie, de vouloir retirer ceste fueille de Talque, car ie ne la sçaurois iamais voir entre les mains de ce rauiſſeur ſans alteration. Ie vous promets, Thomantes, reſpondit-elle, que tant pour voſtre repos, que pour ma ſatisfaction, i'y rapporteray tout ce qui dependra de moy, & que vous ſçaurez les efforts que i'y auray faicts.

Elle le laiſſa auec ceſte aſſeurance, parce que preſque en meſme temps quantité de Bergers & de Bergeres y ſuruindrent, qui auſſi bien les euſſent empeſchez d'en pouuoir dire dauantage. Ceſte viſite eut plus de pouuoir ſur cet Amant, que toutes les ordonnances des Mires qui l'eſtoient venu voir : Car le lendemain il ſortit du lict, ſans auoir plus aucun reſſentiment de ſon mal paſſé.

Mais Delphire n'oubliant pas la ſupplication de ce Berger, ne veid pas

plustost Filinte, qu'elle ne fit tous ses efforts pour r'auoir sa fleur de Talque, feignant que c'estoit parce qu'elle la vouloit garder pour l'amour de celle qui la luy auoit donnee: mais Filinte qui ne se pouuoit repentir de son larcin, & qui estoit plus prest à en faire quelqu'autre, qu'à rendre celuy-cy: Voyez-vous, luy dit-il, Delphire, ne faites point estat de r'auoir ce que i'ay gaigné de bonne guerre, si vous n'en payez la rançon. Et quelle rançon, dit-elle voulez vous de moy ? Donnez-moy adjousta-t'il quelque nœud, ou quelque autre ruban que vous ayez porté. Ie n'ay rien , respondit-elle à vous donner. Ny moy reprit Filinte à vous rendre, estant mesme bien marry de ne vous auoir desrobé rien d'auantage. Et que voudriez-vous dit-elle, m'auoir pris? le cœur, repliquat'il: O pour ce larcin, respondit-elle froidement, ie ne vous en demanderay iamais la restitution. Il n'est point en prise pour personne. S'il ne l'est point
pour

pour moy, adjousta-t'il, ne le puisse-t'il iamais estre pour autre. Tous ces discours, dit alors Delphire sont bons, mais le Talque que ie vous demande vaut mieux, & ie ne sçay quelle satisfaction vous pouuez auoir de retenir quelque chose de quelqu'vn contre sa volonté. Et quoy, respondit-il froidement, c'est donc contre vostre volonté que ie le porte? Il me semble, reprit-elle, que mes prieres vous en doiuent donner assez de cognoissance. Alors il me pria de luy prester des ciseaux, ce que ie fis sans sçauoir ce qu'il en vouloit faire. Tout froidement il les prit, & de mesme façon, ayant pris son chappeau, il couppa cette fleur en cent pieces & les jetta au feu, & puis tenez, me dit-il en me rendant mes cyseaux, aimez-les bien, ils ont fait la vengeance du desplaisir que vous auiez receu de moy. Ie les aimeray bien, respondit-elle, pour auoir osté de vostre chappeau vne chose qui n'estoit pas bien-sceante, & qui ne vous y seruoit que d'incommodité. Il partit sans luy res-

pondre, tout en colere, & depuis demeura long-temps sans parler à elle : mais il y auoit du plaisir de les veoir ensemble, car il ne pouuoit s'empescher de venir où elle estoit, & ordinairement se mesler dans ses discours, & luy dire sans parler à elle tout ce que son despit luy mettoit en la bouche, toutesfois en tierce personne, & addressant tousiours sa parole à vne autre, & Delphire luy respondoit de mesme auec tant de plaisir pour ceux qui les escoutoient, qu'ordinairement quand on les voyoit ensemble, chacun s'approchoit d'eux pour ouïr leurs reproches

Ce diuorce dura iusques au iour que l'on deuoit cueillir le Guy, mais ce iour-là il la vint trouuer si matin quà peine estoit-elle entree dans la chambre d'Ericanthe. Delphire, luy dit-il, vostre colere dure t'elle encore? Ma colere, respondit-elle, n'a iamais commencé contre vous, mais c'est peut estre de la vostre que vous voulez parler? Pourroit bien estre, reprit-il en sousriant, car puis que ie

n'ay rien qui ne soit à vous , ma colere sans doute doit estre la vostre. Si vous l'entendez ainsi, dit Delphire, ie crains que vous ne vous mescontiez, car ie ne sçay qui peut faire que quelque chose soit mienne si ie ne la veux pas. Ah! Delphire, repliqua-t'il, qu'il y a de choses que nous auons par force : Ne dit-on pas vne telle personne à la fieure, elle à la haine de chacun, elle a vne extreme pauureté, & toutesfois ie m'asseure qu'elle ne les voudroit point auoir. Et vous voulez dire, reprit Delphire, que i'ay de cette sorte vostre colere. Non seulement, dit-il ma colere, mais mon ame, mais mon cœur, mais mon affection, mais bref Filinte tout entier. Prenez garde, respondit froidement Delphire, que vous ne soyez contraint de tirer de là vne cõclusion qui vous fera encore despiter. De vous, adiousta-t'il, ie ne prens rien que comme il vous plaist : mais que sçauriez-vous dire sur ce subiect qui m'en peust donner occasion. Dieu me garde, repliqua la Bergere d'y

penser: mais si vous me le permettez, ie diray que de ces choses que vous dittes que l'on a par force, l'on s'efforce tant que l'on peut de s'en deffaire, de sorte que ce que i'ay de vous ainsi que vous me voulez persuader est de cette qualité: considerez vous-mesme qu'elle conclusion l'on en peut tirer. Cruelle & mesprisante Bergere, s'escria-t'il, ne viurez-vous iamais sans me donner des cognoissances de vostre peu de bonne volonté. Ie me veoy bien eslogné de mes pretentions: i'auois esperé que ce matin i'obtiendrois vne faueur pour me trouuer aux ieux & exercices qui se feront auiourd'huy en la qualité de vostre Berger, & ie vois au contraire que vous me mesprisez tousiours d'auantage. Vous auez tort, dit alors froidement Delphire, le mespris ne m'est iamais entré dans l'ame pour chose qui vous touche: i'honore trop & vostre personne & tout ce qui est de vostre maison: mais ie suis contrainte de respondre à ce que vous me dittes. Or, reprit-il alors, ie cognoi-

ſtray bien ſi vous dittes vray, car ſi vous n'auez point à meſpris que ie ſois recognu auiourd'huy pour voſtre Berger, vous me donnerez ce nœud que vo⁹ auez ſur la teſte pour teſmoignage de voſtre bonne volonté. I'ay peur, dit-elle, qu'aprez vous n'empruntiez mes ciſeaux pour le deſcoupper, comme vous fiſtes la fleur de Talque que vous m'auiez priſe. Peut eſtre, continua-t'il, courroit-il la meſme fortune, ſi vous me le vouliez oſter. Vous ne deuez point douter, adiouſta Delphire, que ſi vous me l'auiez rauy, comme vous auiez pris le Talque que i'en ferois de meſme. Si ne faut-il pas pour cela, reprit Filinte, que vous penſiez que d'auiourd'huy ie vous laiſſe en repos que ie n'aye ce nœud: Et à ce mot il voulut porter la main deſſus, mais la Bergere qui y prenoit garde ſe recula & s'alla mettre auprés de la ſage Ericanthe, où toutesfois il la ſuiuit, & l'alloit preſſant d'auoir ce nœud. Non, non, dit Delphire, vous ne l'aurez pas, qu'Ericanthe ne me le com-

mande. Ie ne l'auray pas, repliqua t'il qu'Ericanthe ne vous le commande, & vous auez opinion que si vous me le donniez par commandement ie le voulusse receuoir. Non, non, ingratte Delphire, desabusez-vous en cela, il n'y a faueur en vous que ie voulusse, si ie l'auois par autre voye que celle de vostre propre volonté. Ie veux des dons d'Amour & non pas des tributs d'obeïssance: & à ce mot despitant & se faschant il s'en alla. Et par hazard il sembla que tout ce iour il eust la fortune si contraire que rien ne luy reüssissoit à son contentement, ce qu'il imputoit, disoit-il à son peu de courtoisie.

Au contraire Thomantes continuant la recherche de cette Bergere, auec vne modestie tres-grande, & souffrant sans reproche, ny presque sans se plaindre tout ce qu'il plaisoit à cette orgueilleuse fille faisoit mourir de ialousie Filinte, qui le voyant si patient & iugeant toute chose selon son humeur, ne se pouuoit imaginer qu'vne personne qui aime bien

pûst souffrir les cruautez de celle qu'il aime auec tant de silence, sans qu'il y fust attaché par quelque grande obligation : De sorte qu'il en tiroit des conclusions grandement aduantageuses pour son Riual.

Cette opinion le tourmenta & le pressa si fort que presque hors de luymesme, il s'en vint vn iour trouuer cette Bergere, & quoy qu'il y eust assez long-temps qu'il n'eust parlé à elle, Si est-ce qu'en l'abordant il luy tint ce langage. Resoluez-vous, qu'il faut qu'vne de ces trois choses arriue bien-tost : car où il faut que ie change, où il faut que vous changiez, où il faut que ie meure. La Bergere, froidement luy respondit, que ie change il est impossible, Que vous mouriez ce seroit dommage, Que vous changiez c'est ce qui m'importe le moins, & qui depend du tout de vostre volonté. O Dieux ! s'escria-t'il, & auec toute cette cruauté, il faut encore que i'aime cette insensible. Et à ce mot enfonçant son chappeau, il s'en alla

plus transporté de colere qu'il n'auoit point esté. Mais tout ainsi que cet esprit estoit prompt au courroux, de mesme estoit-il facile à appaiser, car lors qu'il estoit en sa plus grande furie. Si seulement Delphire parloit à luy il estoit remis, & sembloit qu'il n'auoit plus de memoire de toutes les offences, ny de tous les outrages dont il auoit esté en colere.

Toutes choses iusques à ce point passerent auec assez d'auantage pour Thomantes & il eust eu tort, s'il n'eust aduoüé qu'il estoit l'vn des plus heureux Bergers des riues de Lignon, & ie croy qu'Asphale, n'eust esté qu'il estoit absent, en eust pû dire autant, s'il eust sceu que de tous ceux qui me voyoient, il n'y auoit Berger, duquel l'amitié me fust plus chere que la sienne : mais depuis ce temps la ialousie, & par consequent les inquietudes s'ẽparerent tellement de leurs ames, que ie pense qu'ils ont eu peu de repos & ne nous en ont laissé gueres d'auantage : Aussi est-ce le subiect qui nous conduit deuant vous, sage

Bergere, ſuiuant la reſponce de l'Oracle.

Aſphale, comme ie vous ay dit eſtoit abſent, & Thomantes fut contrainct preſque par vn meſme Deſtin de s'eſlogner de Delphire, & de fortune ce fut pour aller en la meſme Prouince des Romains où Aſphale eſtoit deſia. Ie ſerois peut eſtre importune ſi ie rediſois les diſcours de ce ieune Berger, & les plaintes qu'il fit auant que de partir: & peut eſtre plus temeraire encore ſi i'entreprenois de le pouuoir faire: car il eſt vray que toutes les aſſeurances qu'il pût donner à cette Bergere d'vne conſtante & durable affection, il le fit auec tant d'apparence que ces paroles luy partoient du cœur, que celuy qui ne les euſt pas creu euſt eſté auſſi incredule, qu'euſt eſté trompeur & infidelle le Berger qui les euſt proferees, & qui apres ſe fuſt laiſſé emporter à l'inconſtance. Il partit en fin accompagné des vœux & des regrets de la pluſpart de ceux qui demeuroient. Et parce qu'Eleuman le ſage

Pasteur le voulut veoir partir, & qu'il n'ignoroit pas la bonne volonté que son fils portoit à cette Bergere. Quand il le veid vn peu esloigné il se tourna vers elle, & comme par ieu. Il s'en va quant à luy, dit-il, & personne de ces belles filles ne le plaint: Et parce que disant ces paroles il auoit les yeux sur Delphire, elle fit comme vn petit sousrire, qui fut remarqué de plusieurs: Et depuis quād Filinte fut reuenu: car il estoit allé accompagner Thomantes, & que l'on le luy redit. Cruelle ingratte! ingratte, insensible, luy dit-il, quelle injustice est la vostre, ou comment le Ciel en peut-il souffrir vne si grande en vous? Tant de seruices que Thomantes vous a rendus, meritent-ils que vous riez quand il s'en va, & qu'il vous laisse auec tant de desplaisir. Mais le plaisir estoit que veritablement il s'offençoit de l'offence qu'il luy sembloit qu'elle auoit faite à son riual. Et voyez l'humeur de ce ieune Berger: Tant que Thomantes fut esloigné, il ne se passa iour qu'il n'en

fist souuenir Delphire. Et quelques-fois qu'il luy rendoit quelque petit seruice. Ie veux, disoit-il, que celuy-cy, soit mis sur le conte de Thomantes : mais ce qui n'est presque pas croyable, quand Thomantes estoit present, Filinte se despitoit pour la moindre parole de Delphire : au contraire durant son absence il trouuoit tout bon, & se monstroit si patient que rien ne le pouuoit alterer.

Thomantes qui esloigné enuoyoit continuellement sçauoir des nouuelles de Delphire, apprit incontinent combien Filinte auoit changé d'humeur : Et cette nouuelle commença de luy toucher vn peu le cœur, & la fortune voulut que luy & Asphale se rencontrans d'vne mesme cõtrée en vn pays estranger se lierent, comme c'est la coustume, d'vne plus particuliere amitié qu'ils n'auoiẽt iamais euë : De sorte que presque tousiours l'vn où l'autre auoit vn homme par les chemins qui leur rapportoit de nos nouuelles. Et le mal-heur voulut que ceux qui escriuoient à Asphale

luy mandoient quelquesfois des nouuells de Delphire telles qu'ils s'imaginoient. Et ceux qui en donnoiēt à Thomantes escriuoient des miennes selon leur opinion, ne sçachant point l'estroitte amitié qu'ils auoient contractee : Et eux qui les receuoient toutes pour vrayes les croyoient & s'en affligeoient. A Asphale donc ils escriuirent que Filinte auoit tellement gagné Delphire qu'il n'y auoit plus de place pour Thomantes, & à Thomantes ils manderent que depuis son depart, Androgene estoit deuenu tellement amoureux de moy, qu'il sembloit que ie n'eusse plus des yeux que pour le veoir. De sorte que ces deux pauures Bergers lors que peut estre ils auoient plus de subiect d'estre contents de nous, c'estoit le temps qu'ils pensoient en auoir d'auantage de s'en plaindre, ils se conseilloient & consoloient ensemble, & ie m'asseure que ce n'estoit pas tousjours sans bien parler de nostre humeur changeante.

Enfin ayants tous deux hastees, où

pluſtoſt precipitees leurs affaires àfin de s'en reuenir, nous euſmes nouuelles de leur retour. Ericanthe attendoit ce fils auec tant d'impatience, qu'elle alla au deuant de luy iuſques en la ville de Boen. Ie ſçay que ce iour-là Delphire ſe trouuoit mal, & qu'elle auoit fait deſſein de ne point ſortir du logis. Filinte ne pouuant ſouffrir que Thomantes receuſt ce deſplaiſir, la vint prier & ſupplier par tous les ſeruices qu'il luy auoit iamais rendus de vouloir tenir compagnie à Ericanthe en cette occaſion, qu'il s'aſſeuroit qu'elle luy feroit choſe tres-agreable, & que pour ſon particulier il luy en auroit vne obligation tres-grande, & ioignit à ces paroles tant de ſupplications qu'en fin il obtint ce que perſonne n'auoit pû faire. Mais lors que Thomantes ſceut par le rapport meſme de Delphire, que la faueur qu'il auoit receuë auoit eſté par l'interceſſion de Filinte, il en en conceut encore vne plus grande jalouſie, & cela fut cauſe que depuis il alla remarquant les actions plus

particulierement & de luy ; & de Delphire. Et d'autant plus que son Riual s'estoit rendu familier auec toutes les Bergeres, d'autant plus aussi touchoit-il viuement Thomantes, qui ne pouuoit s'imaginer que cette familiarité ne procedast d'Amour, & non pas d'habitude. Toutesfois à son commencement il n'en fit point de semblant, dissimulant sa passion le plus discrettement qu'il luy estoit possible.

Asphale aussi qui auoit l'esprit plein des nouuelles qu'õ auoit escrites à Thomãtes de l'amitié d'Androgene & de moy, sans m'en faire semblant, alloit remarquant toutes nos actions, & de chacune en tiroit des consequences qui n'estoient gueres à mon aduantage. Et ie ne sçay comment il aduint en ce mesme temps, qu'estans dans la chambre d'Ericanthe, où il y auoit vne bonne compagnie & de Bergers & de Bergeres, Androgene voulut parler à moy, comme c'est la coustume qu'en semblables assemblees, on

s'addresse plustost à ceux auec lesquels on a de la familiarité, que non pas à des estrangers : mais parce que ie pris garde qu'Asphale nous regardoit, ne luy voulant point donner d'occasiõ de mescontentemẽt, ie me tournay de l'autre costé sans luy dire mot. Et voyez comme quelquesfois on se trompe, & de qu'elle façon l'effect deçoit le dessein & l'intention. Cette action remarquee par luy, luy fit soupçonner tout ce qu'il ne voyoit pas, & que l'on luy auoit mandé estre entre Androgene & moy. Et le pis ce fut que cet autre Berger, ayant bien recogneu que ie fuyois de parler à luy pour la consideration d'Asphale, ne rechercha plus la commodité de parler à moy durant toute cette assemblee, mais y ayant vn grãd miroir sur la table qui s'appuyoit cõtre la muraille, ce discret berger jetta la veuë dedans & de fortune en mesme tẽps ie m'y regardois, de sorte qu'il est vray qu'Androgene plia les espaules cõme pour se plaindre de la façon dont ie le traittois, & que moy

pour ne le desobliger point ie luy fis quelque signe de l'œil qui peut estre luy donna du contentement : mais ie proteste que ce fut seulement pour le desir que i'auois de cacher la bisarre humeur d'Asphale. Et le malheur ne voulut-il pas que de fortune il prit garde à tous ces signes, & s'en picqua de telle sorte, s'imaginant par là quelque grande intelligence entre nous, que sortant du logis il ne se laissa veoir de tout le soir.

Peut estre trouuerez-vous estrange, discrette Bergere, que Thomantes & Asphale qui à leur depart auoient si peu de part en vostre bonne volonté, à leur retour la pretendissent toute entiere : Mais il faut que vous sçachiez que durant leur absence ils obtindrent plus sur vostre amitié, que cependant qu'ils estoient continuellement prés de nous. Et cela d'autant, qu'il nous sembloit qu'estant dans nostre hameau ils ne voyoient rien qui valut mieux que nous, & que s'ils nous

nous ſeruoient, c'eſtoit preſque à faute d'autres : qu'outre cela nous ayant touſiours deuant les yeux, l'object preſent les arreſtoit en ce deuoir, & la honte d'eſtre nommez inconſtants & infideles, les empeſchoit autant que leur affection de nous quitter: mais lors qu'ils furent eſloignez, nous n'oyons parler que de la beauté de ces Galloliguriennes, de leur courtoiſie & de leurs attraits, parmy leſquelles toutefois nous voyions qu'ils demeuroient immuables, & que tant s'en faut leurs recherches plus ardentes & plus ſoigneuſes nous teſmoignoient leurs affections plus grandes que nous ne les auions pas eſtimees, ſi bien que par nos reſponſes, ils cogneurent que leur abſence leur auoit acquis, ce que la preſence leur auoit deſnié.

Et cela eſtoit cauſe que leur ſemblant que la moindre faueur que nous faiſions à quelqu'autre, c'eſtoit leur oſter ce qui eſtoit à eux, ils ne pouuoient ſouffrir que nos yeux

s'employassent presque à voir autre chose que leur visage : Iugez quelle apparence il y auoit, & comment il estoit bien possible qu'estans veuës de plusieurs, nous pussions n'en regarder qu'vn seul? Toutefois ces Bergers, ou plustost ces tyrans, nous voulurent obliger à ceste contrainte, & quelquefois nous en firent couuertement des reproches. Mais parce que Delphire & moy ne iugions pas estre à propos de nous bannir de chacun, nous fismes semblant de ne les point entendre, & continuasmes de viure, non seullement auec Filinte & Androgene, mais auec tous les autres qui nous recherchoient, desquels le nombre n'estoit pas petit, de la mesme façon qu'il nous sembla que nous deuions, pour ne point donner de sujet à personne de mal parler de nous. Ce qu'ils trouuerent si mauuais qu'apres auoir faict vn conseil entr'eux-deux comme ils deuoient se gouuerner, ils resolurent de se mettre sur la froideur, & apres faire semblant d'en aymer d'autres : mais en fin ne

pouuant trouuer subiect en l'eslection duquel il ne leur semblast de faire perte en le prenant en nostre place, quittant là toute autre recherche, ils se mirent sur l'indifference, & pour conclusion paruindrent par ce chemin iusques à l'inciuilité. Car telle se pouuoit dire la façon dont ils vsoient enuers nous, puis que non seulement ils laisserent toutes les recherches & tous les soings qu'ils souloient auoir de nous: mais lors qu'ils nous rencontroient dans le logis de la sage Ericanthe où ailleurs ils ne faisoient pas seulement semblant de nous veoir.

Que si quelquesfois nous nous trouuions en lieu où il leur fust impossible de tourner les yeux ailleurs, c'estoit auec vne peine, & auec vne espece de mespris qu'ils nous rendoient le salut, & il estoit bien aisé de iuger à leur façon que tout ce qu'ils faisoient n'estoit que par contrainte, auec indifference, ou par maniere d'acquit.

Ceste estrange façon de proce-

der, fut cause que chacun y prit garde, & presque tous ceux qui en oyoient parler les blasmoient d'inconstance & de legereté: Mais eux, au contraire, maintenoient qu'ils estoient les mesmes qu'ils souloient estre, qu'ils n'auoient point changé, & qu'ils nous aymoient & honoroient autant qu'ils auoient iamais faict: mais que les affaires ausquelles ils estoient contraints de s'employer pour la conseruation du bien de leur famille, les diuertissoient & les empeschoient de mettre tout le temps à ces petits soings qu'ils nous souloient rendre. Il faut, ô sage Diane, que Delphire & moy confessions qu'apres en auoir diuerses fois parlé ensemble (car nous semblant que courant vne mesme fortune, les mesmes remedes nous seroient vtiles) nous resolusmes, pour oster toute excuse à ces deux esprits volages, de nous retirer de tous ceux qui leur pouuoient donner quelque ombrage: Et afin de le faire honnestement, nous

priſmes l'occaſion telle que ie vous diray.

Eleuman & Ericanthe ſe plaiſoient grandement de veoir faire des repreſentations, par ceux qui eſtoient d'ordinaire en leur maiſon. Et de fortune Delphire, comme la Bergere de tout le hameau qui a le plus bel eſprit, auoit ordinairement l'vn des meilleurs perſonnages. Il aduint qu'en la ſuitte du jeu qui ſe repreſentoit, Delphire auoit à dire à vn Berger qu'il ne deuoit iamais rien eſperer à ſon amitié, par hazard elle veid Filinte qui n'en eſtoit pas, mais qui aſſez prés du Theatre eſcoutoit & admiroit Delphire, & iugeant bien que c'eſtoit celuy qui donnoit plus de jalouſie à Thomantes, lors qu'elle vint ſur les vers que ie dis, au lieu de les prononcer contre le Berger auquel elle parloit ſelon le cours de la repreſentation, elle ſe tourna tout à fait à Filinte, & comme s'il euſt eſté de la fable, & que c'euſt eſté à luy à qui elle deuoit parler, elle luy dit ces vers:

AMour ne peut sur vne vraye Amour
Anter vne autre Amour :
Il faut que l'vne meure.
Et pour moy ie te iure
Que mille morts ie m'eslirois plu-stost
Que de t'aymer iamais
Perds en toute esperance,
Ton Amour m'importune
Et ie la hay Berger,
Si ce que tu me dis
Est chose veritable,
Autant comme tu m'aymes.

Le visage que Delphire tourna vers Filinte, les yeux & les gestes qu'elle luy addressa furent cause que non seulement ce pauure Berger le recognût, mais Thaumantes aussi, & presque tous ceux qui luy virent faire ceste action, qui fut cause que

presque chacun tourna les yeux sur luy qui n'osa en si bonne compagnie faire paroistre le despit qu'il en conceut.

Quelques iours apres que nous estions sur le bord de la claire riuiere de Lignon, & que nous passions le temps le long du grauier. I'attendis qu'Asphale, Androgene, & plusieurs autres Bergers, & Bergeres estoient autour de moy, & lors tenant vne petite baguette en la main i'escriuis sur le grauier, I'AYME, pour lors Androgene pardessus mon espaule alloit lisant ce que ie marquois dessus le sable : & pensant que ce mot fut grandement à son aduantage. C'est à moy, dit-il, en sousriant à qui vous escriuez ceste parole. Il est, vray, respõdis-je, & ie vis qu'à ce mot Asphale rougit, mais sçauez-vous bien continuay-je, ce qu'il signifie? I'entends bien ce mot, respõdit-il. Nõ faites peut-estre pas, repris-je, l'intelligence de celuy qui l'escrit : car ie veux dire que l'amitié que vous pensez que ie vous porte est comme

ceste escriture que vous voyez, luy dis-ie, (& en mesme temps passant le pied dessus,) Et que vous ne voyez plus. Asphale, & tous ceux qui m'ouyrent, firent vn esclat de rire, qui surprit, peut-estre, autant Androgene, que ce que ie luy auois dict.

Il me semble, sage & discrette Bergere, que ces deux actions de Delphire & de moy, deuoient contenter ces Amants mutinez, si pour le moins ils meritoient encore d'auoir ce nom d'Amant. Au contraire, voyant que presque nous estions celles qui les recherchions, abusans de nostre bonté, ils en firent vne chançon, que chacun d'eux s'attribuoit, & en la meilleure compagnie qu'ils nous trouuoient, c'estoit la premiere chose qu'ils mettoient en auant. Elle estoit telle.

STANCES.

I.

LA voicy, la volage,
Qui s'en reuient vers moy;
Mais ie gage,
Que c'est auec dessein de rompre encor
sa foy.

II.

Vne inconstance extréme
Fit qu'elle me quitta:
En eschange
Ce qui me la redonne, est ce qui me
l'osta.

III.

Elle ne pouuoit croire
Ce qu'alors ie valois,
C'est ma gloire
Qu'en changeant elle a veu qu'elle perdoit au choix.

IIII.

Mais combien l'inconstance
Va son cœur deceuant,
Elle pense
Que comme elle chacun se tourne au premier vent.

V.

Toutefois qui l'en blasme
Est injuste en cecy,
Estant femme,

Ie l'excuse, en disant que toutes sont ainsi.

V I.

Car toutes de nature
Sont d'vn esprit leger,
Sans parjure,
Ie jure qu'en Amour leur propre est de changer.

V I I.

Que si l'on leur void suiure
Vn dessein constamment,
C'est de viure
Plustost auec vn œil qu'auec vn seul Amant.

Ne vous semble-t'il point que ceste chançon fust vn digne payement de la peine que Delphire & moy

auions prise de leur tesmoigner nostre bonne volonté. Ingrats & mescognoissants qu'ils estoient de traitter auec de semblables paroles des personnes ausquelles l'on pouuoit reprocher le moins le crime qu'ils leur imputoient, & duquel, auec raison, on les pouuoit plus iustement blasmer. Or voyez, sage Bergere, quel effect elle fit en nous: Nous-nous resolusmes toutes deux de ne faire non plus d'estat d'eux, que si iamais nous ne les eussions veus. Et afin que personne ne pûst iuger que nous en voulussions vser de ceste sorte, pour auoir l'esprit diuerty ailleurs par quelque nouuelle affection, en mesme temps nous-nous retirasmes de toute sorte de pratique, non pas toutefois tout à coup, de peur qu'vn si prompt changement ne donnast sujet à quelques-vns de le trouuer estrange. Mais voyez, belle & sage Bergere, combien ceux qui nous reprochent l'inconstance, sont eux-mesmes inconstans: Nous n'eus-

mes pas vescu deux Lunes auec ceste froideur, que comme si nostre glace par vn contraire effect eust rechaffé le feu dans leur ame, les voila qu'ils reuiennent à nous, auec les prieres & les supplications, & ie ne sçay si ie dois dire auec les mesmes importunitez desquelles ils auoient autrefois accoustumé d'vser. Filinte & Androgene qui auoient tousiours continué de viure auec nous d'vne mesme façon, furent les premiers à s'opposer à leur retour, disans que ceste inconstance estoit trop grande pour estre receuable: Que si on ne chastioit ces volages esprits par des demonstrations grandes, il n'y auroit point de foy, ny de loyauté parmy les Bergers. Nostre humeur qui estoit assez disposée à ne les plus receuoir, nous fit aysément consentir à l'opinion de Filinte & d'Androgene. Et en ceste resolution, toutes les fois qu'Asphale ou Thomantes s'approchoient de nous, nous leur remettions deuant les yeux leur incon-

ſtance. Et au contraire, pour monſtrer qu'il n'y a ſi mauuaiſe cauſe qui ne trouue quelqu'vn qui la ſouſtienne, eſſayoient par diuerſes raiſons à maintenir qu'ils n'eſtoient point inconſtans, & demandoient que l'on leur diſt que c'eſtoit que la conſtance, & dans quels termes, & dans quelles limites elle eſtoit renfermee. Que iuſques à ce qu'il en fuſt faict vne reigle, ou pluſtoſt vne loy, l'on ne pouuoit point dire qu'ils y euſſent contreuenu. Ceſte diſpute paſſa ſi auant, qu'en fin nous ſentans importunees de leur crieries, nous primes tous enſemble reſolution d'aller à l'Oracle, pour y mettre vne fin, par la reſponce duquel nous fuſmes renuoyez vers vous, ſage & belle Bergere, de laquelle nous attendons le iuſte jugement, afin que nous puiſſions quelquefois eſtre deliurees de ſi peſans, pour ne point dire inſupportables fardeaux.

Doriſee finit de ceſte ſorte ſon

discours, & apres auoir faict vne grande reuerence, se remit en sa place pour attendre ce que la Bergere Diane en ordonneroit, qui apres auoir demandé l'opinion d'Alexis, Astree, Phillis, Syluandre, & quelques autres, ordonna que Thomantes & Asphale, diroient les raisons par lesquelles ils pensoient soustenir qu'ils ne fussent point inconstans, & Thomantes parla de ceste sorte pour tous deux.

HARANGVE de Thomantes.

NOvs voyons & cognoissons bien, ô nostre tres-iuste Iuge, que c'est auec raison que vous nous ordonnez de vous dire les moyens que nous auons Asphale & moy, non seulement pour monstrer nostre innocence, mais aussi pour conuaincre du blasme qui nous est imposé

nos propres accusateurs : parce qu'il est autrement impossible que l'esprit humain vienne à la cognoissance d'vne verité qui est mise en doute : L'artifice de ceux qui ont le tort estant si grand à desguiser leurs mauuaises raisons, que mal-aysément en peut-on veoir le vray visage, si ce n'est par les oppositions & responces de ceux qui sont oppressez. Mais nous voyons & cognoissons bien aussi, que nous, qui iusques icy auons mis tout nostre estude à bien aimer & non pas à le bien dire, tant s'en faut, à qui le plus souuent & nostre discretion & la rigueur de celles que nous auons seruies ont entierement defendu la parole. Mal-aisément pourrons-nous assez bien dire ce que si parfaittement & si religieusement nous auons obserué. D'autant que s'il est vray que personne ne se doit mesler que du mestier qu'il a apris, & duquel il faict profession, n'est-il pas vray, ô nostre Iuge, que n'ayant iamais faict autre profession que d'aymer sans le dire,
nous

nous ſerons maintenant bien empeſchees de prendre vn autre perſonnage, & de recourre aux paroles pour verifier nos actions auſquelles nous auiõs remis toute noſtre eloquẽce, & toute noſtre perſuaſion. Cette conſideration nous feroit grandement redouter l'iſſuë de cette entrepriſe, ſçachant aſſez que nous auons à faire contre des perſonnes qui au rebours de nous ſe ſont touſiours plus eſtudiees à bien dire ſans aimer, qu'à bien aimer ſans le dire. Et que maintenant que toutes les armes deſquelles nous deuons nous ſeruir ne ſont que des paroles eſtant les leurs propres, & auſquelles elles ſont tant exercees. Il eſt certain qu'elles s'en ſçauront beaucoup mieux aider & quelles auront vn tres-grand aduantage ſur nous, ſi noſtre iuſte iuge par ſa prudence & par ſon bon iugement ne balance la ſincerité de nos raiſons toutes nuës contre l'artifice & le bien dire de nos aduerſaires. Et ſur cette confiance nous prendrons la hardieſſe de les repreſente naïfuement & le

plus briefuement qu'il nous sera possible.

Mais quand tout est bien consideré, qu'elles accusations Asphale mon amy sont celles que l'on fait contre nous, & desquelles nous puissions prendre quelque occasion de crainte? Si l'on nous blasmoit de trop aimer? Si l'on nous accusoit de nous estre laissez transporter à vne trop violente affection, Si l'on disoit que nous passons les limittes de tout Amour, Si l'on se plaignoit que l'excés de nostre passiõ nous rend importuns, voire mesme insupportables, en nostre continuelle recherche, cette accusation peut-estre seroit estimee vray semblable, & il faudroit que nous missions peine à nous en descharger. Mais de nous accuser de ne point aimer celles que nul ne peut veoir sans adorer? N'est-ce pas se mocquer de nous, & de ceux encore, si ie l'ose dire, qui l'escouttent. Peut-on dire qu'Asphale n'aime point, de qui l'affection a surmonté vne si longue absence. Que si l'eslognement, comme l'on dit est la vraye mort d'A-

mour, qu'elle doit-on penser l'Amour qui n'est point morte en cette longue absence, sinon que veritablement elle est immortelle? Immortelle donc est celle d'Asphale pour Dorisee, immortelle celle de Thomantes pour la belle Delphire; qui non seulement a resisté à l'absence, mais aux rigueurs de cette belle qui peut-estre eussent esté insupportables à tout autre: mais à vne si grande longueur de temps duquel on dit que le bransle ruïne toutes les choses plus fermes & plus constantes mais encores à toutes les difficultez qui se sont rencontrees: voire à toutes les impossibilitez qui se sont opposees à son dessein. O Dieux! & qui se peut souuenir que Thomantes a aimé cette belle Delphire dés le berceau, & en vn âge, s'il se peut dire ainsi, qu'elle n'estoit capable de cognoistre, ny de faire recognoistre les forces d'Amour, & que l'on puisse penser maintenant, que comme vn embrasement vniuersel ses yeux portent le feu par tout où ils daignent jetter leurs

rayons, ce mesme Thomantes s'en puisse retirer & ne l'aimer plus? Qui peut auoir veu ce Thomantes vaincre toutes les rigueurs, & le mespris de Delphire, mespriser la longueur du temps, & surmonter toutes les difficultez qui se sont opposees à son affection, Et maintenant que cette belle monstre d'auoir agreable sa bonne volonté, que les difficultez se sont esuanouïes, & que le temps semble estre arriué au point qu'il a tant desiré, qui peut rappeller ces choses, dis-ie en sa memoire & croire que ce mesme Thomantes ne l'aime plus?

Veritablement ces accusations sont tant hors du sens commun, que comme elles sont faittes sans raison: aussi ne peut-on trouuer raison pour leur respondre, sinon de dire auec tous les plus sçauants que s'il ne faut point disputer contre ceux qui nient les principes, il ne faut non plus le faire contre ces personnes qui mettent ces oppositions en auant, & toutesfois elles remplissent le Ciel &

la terre de leurs plaintes & du blasme qu'elles nous imputent, & veulent que par force nous confessions que nous ne les aimons point. Voyez qu'elle humeur est la leur, elles veulent mieux sçauoir que nous ce que nous faisons. L'Amour est vn acte de bonne volonté. Or y a-t'il quelqu'vn qui ait les yeux si clair-voyans qu'il puisse mieux veoir ma volonté que moy-mesme: Mais comme ô Dieux la Nature humaine est plus penchante à croire le mal que le bien, si vne seule fois nous leur disions, ô Delphire! & vous Dorisee, sçachez que nous ne vous aimons point, incontinent elles le croiroient, & nous le leur disons & redisons mille & mille & mille fois, belle Delphire, Thaumantes meurt d'Amour pour vous. Et belle Dorisee, Asphale est entierement à vous. Et pourquoy incredules, nous respondez-vous quil n'est pas vray? Quoy donc, vous ne nous croirez que quand nous mentirons, & vous n'adiousterez foy sinon aux paroles qui seront à nostre preiudice?

Nous auons pour le moins cet aduantage pardessus vous, & qui n'est pas vn foible tesmoignage de l'amour que vous niez estre en nous : c'est que si vne seule fois vous nous disiez, nous vous aimons, nous le croirions incontinent, & n'en ferions iamais aucune doute. Et d'où vient cette foy & cette creance? d'Amour, d'Amour, dis-je, qui nous fait croire en vous la verité, comme toutes les autres vertus en la personne aymee : Mais comme le menteur se prend & se couppe soy-mesme de son propre trenchant, ces belles n'ont iamais voulu aduoüer que nous les ayons aimees : tant s'en faut elles l'ōt tousiours nié: maintenāt elles nous appellent inconstans : Si ce dernier outrage est veritable, nous auons ce me semble, ô mon cher Asphale dequoy nous contenter : car c'est conclurre au moins selon leur opinion que maintenant nous les aimons, car si nous les auions aimees, autresfois & que nous deuinssions inconstants, c'est sans doute qu'il faudroit conclurre que nous ne les aime-

rions plus : mais puis qu'elles maintiẽnent que nous ne les auons point aimees par le passé, qu'est-ce à dire, quand elles nous appellent inconstãts, sinon aduoüer qu'à cette heure nous les aimons ? Et en ce sens, ô belles Bergeres nous accorderions vostre dire, si ce n'estoit qu'encore qu'Amour arrache de vos bouches cette verité contre vostre intention, toutesfois nous ne voulons pas aduoüer que nous ne vous ayons point aimees, car au cõtraire nous disons, & nous maintenons, que iamais il ny eust vne plus entiere affection que celle qu'Asphale & Thaumãtes vous ont portee & emporterõt auec eux dãs la sepulture.

Or la plus grande preuue qu'elles disent auoir contre le deffaut de nostre affection, c'est que nos actions ne tesmoignent point que nous les aimons. Considerez, ô nostre iuge, cõsiderez, dis ie, comme ce blasme est mal fondé, & combien mal-aisément nous y pouuons remedier. Lors que nos actions ont esté toutes de feu, & toutes dimpatiences, elles nous ont

tousiours dit que nous ne les aimions point, ausquelles falloit-il que nous recourrussions pour leur persuader la verité de nostre affection, sinon aux contraires : Nous nous sommes donc mis sur la froideur & sur la patience, mais comme oublieuses du iugement qu'elles auoient fait, les voila qui nous accusent encore plus aspremeent de faute d'Amour. O Dieux ! & que faut-il que nous fassions, si pour nostre mal-heur, les deux contraires font vn semblable effet en ces iniustes ames. Ny le chaud ny le froid ne peuuent tesmoigner nostre Amour: Qu'est-ce donc qui le pourra faire ?

Ces considerations toutesfois, où plustost ces contradictions n'ont laissé de nous mettre en peine, non pas que tous ceux qui voyent & pesent chasque chose auec vn sain iugement puissent iamais entrer en doute de nous : mais parce qu'y ayant plus de ceux qui sont inclinez à mal iuger d'autruy que de ceux qui tiennent la balãce iuste, il s'ensuit qu'en-

uers la plus grande partie des hommes nous demeurerons blaſmez & diffamez: Et ce qui plus nous peſe encore, où pluſtoſt qui nous eſt du tout inſupportable : c'eſt que ces belles puiſſent nourrir vne ſi ſiniſtre opiniõ de nous en leurs ames, n'y ayant iamais rien eu que nous ayons recherché auec plus d'ambition que de leur perſuader le contraire: Et c'eſt pourquoy encore qu'en toute choſe nous ſçachions bien que nous leur deuons ceder, en celle-cy toutesfois nous auons eſté contraints de leur contredire opiniaſtrément. Et en venir iuſques au iugement d'autruy, ce que nous ne voudrions pas qui fuſt pris pour deffaut d'Amour & de reſpect, mais pluſtoſt pour vn excés d'affection, qui nous emporte pardeſſus toute ſorte de deuoir. Et en cet excés nous auons ſouuent demandé, puis qu'elles maintiennent que nous ſommes inconſtans, qu'elles nous accordent donc premierement qu'autresfois nous les auons aimees & puis qu'elles nous preſcriuent les limites

dans lesquelles vn Amant doibt demeurer, pour ne point contreuenir à cete constance, àfin que comme auec vne iuste reigle, l'on peut iuger si la ligne est droitte, en les approchant l'vne de l'autre: De mesme, ô nostre iuste iuge l'on puisse veoir si nous sommes inconstans où non. Les Dieux sont ceux qui nous enuoyent vers vous, les Dieux sont ceux qui vous conseillent & inspirent à nous enseigner la verité: Mais cependant nous requerons & coniurons Amour d'oster des ames de ces belles l'incredulité qui fait condamner nos actions, puis que si veritablement elles sont differentes de ce qu'elles souloient estre, ce n'est pas changement de volonté, mais la contrainte de nos affaires qui en est cause & qui nous tenant l'esprit distrait nous empesche de pouuoir continuer les mesmes petites recherches desquelles nous les auons si souuent importunees & ausquelles nous pouuiõs employer le temps, lors que ce temps-là ne nous estoit point necessaire pour la conser-

uation de noſtre famille. N'eſt-il pas vray que chaſque aage a ſes propres actions, & la nature nous enſeigne que les fleurs ſont propres au Printemps, & les fruits à l'Eſté, que ſi l'on ne voyoit ſur les arbres tout le long de l'annee que des fleurs, l'on diroit qu'en vain ils fleuriroient. Et pourquoy n'en diroit-on de meſme de nous ſi nous eſtions touſiours ſur ces petites fleurs qui ſont propres & naturelles à la naiſſance de l'Amour. Il faut quand on eſt plus aduancé en aage, que cet Amour apporte des fruicts, s'il ne veut contreuenir aux loix de la Nature.

Mais peut-eſtre, quoy qu'elles n'en dient rien : ce qui leur fait conceuoir cette opinion, c'eſt que la conuerſation qu'elles nous voyent plus particuliere que nous ne ſoulions pas auoir auec d'autres, leur fait penſer que noſtre affection s'eſtend de meſme à les aimer. S'il eſt vray qu'vn Amant doiue eſtre vne perſonne farouche & ſans communications, nous auoüons qu'elles ont raiſon:

mais si le nõ d'Amant, ne signiffie pas Sauuage, Loup-garou, ny barbare, nous ne voyons pas sur quelle raison leur opinion puisse estre appuyee.

Toutes ces doutes, & toutes ces iniustes raisons que nous auons de nous douloir des iugements qu'elles ont fait de nostre affection, nous font recourre à vous, ô sage Bergere! & nous parlons des iugements qu'elles ont faits aux desaduantage de nostre affection: car de tout ce qu'elles nous blasment & accusent, comme Asphale & Thomantes nous n'en oserions faire aucune plainte, souffrant auec le respect que nous deuons, tout ce qu'il leur plaist. Mais quand elles nous accusent comme Amants, alors nous ouurons la bouche, non pas encore pour les accuser où nous en plaindre, mais seulement pour gemir comme ceux qu'vne douleur trop sensible afflige & tourmente pardessus leur force. Autrement nous dirions, quand elles nous reprochent cette chanson que la force de la douleur nous a arraché de la bouche, que

veritablement leur changement en auoit eſté cauſe, & qu'encores nous aillions cherchant quelque eſpece de raiſon pour les excuſer, en diſant que toutes faiſoient ainſi àfin que cette inconſtance ne fuſt point tant deſapprouuee en elles ſeules. Nous dirions que tant deſeruices receus, & peut-eſtre recognus aſſez clairement pour n'eſtreplus mis endoute ne meritoiẽt pas qu'vn Filinte durãt l'eſlognemẽt de Thomantes fuſt mis en ſa place, ny qu'vn Androgene priſt celle d'Aſphale. Que les faueurs qu'en noſtre abſence, & l'vn & l'autre en ont eu, nous donneroient vn tres-ample & tres-veritable ſubiect de les accuſer de ce qu'elles nous blaſment. Que ſi eſtants preſents & à vos yeux meſmes, chacun comme nous a veu ce que le moins nous deuions veoir, ie parle de ces gratiffications, à noſtre deſaduantage que la plainte que cette chanſon en a faitte, ne les doibt pas tant offencer, que le ſilence les doit auoir obligées, auec lequel en noſtre abſence nous auons ſouffert

les nouuelles que l'on en escriuoit de tous costez, que si elles nous veulent croire; que Delphire se souuienne de ce qu'elle a escrit à Thomantes de Dorisee & d'Androgene, & que Dorisee ait memoire de ce qu'elle à mandé à Asphale, de Delphire & de Filinte. Et parce qu'elles diront qu'vne fille ne peut ny doit empescher que quelqu'vn l'aime pourueu que ce soit auec la discretion qui est requise & le respect & l'honneur qui se doiuent. Nous demandons, ô nostre tres-iuste iuge vostre iugement sur ces quatre demandes asçauoir; si celle qui se plaist à estre aimee & seruie de plusieurs demeure dans l'obseruance des loix de la constance. Et si ceste pluralité d'Amants leur est plus permise, qu'aux hommes la pluralité d'Amantes. Si les loix de la constance ordonnent que l'Amant depuis qu'il se dit tel, doibt fuir la veuë & conuersation de toutes les autres Bergeres, & bref quels sont les termes & limites de cette constance tant reclamee de tous, & si cognuë de si peu de per-

ſonnes. Afin que ces belles Bergeres recognoiſſent que comme nous ſommes tres-ialoux de viure en vrais Amants : De meſme elles ne doiuent pas eſtre offencees, ſi noſtre affection ne peut endurer de ſi ſenſibles outrages que ceux que nous receuons, & deſquels iuſques icy nous n'auons osé faire aucune plainte : & en toutes ces choſes voſtre beau iugement ayant aſſez recognu l'affection & l'inuiolable fidelité de ces deux Amants, que vous ordonnerez qu'ils ſoient receus de leurs Bergeres comme ils meritent.

Ainſi dit Thomantes, & apres auoir fait vne profonde reuerence, il s'alla aſſeoir en ſa place. Diane alors ordonna à Delphire de reſpondre à ce que Thomantes auoit dit, ſi toutesfois elle y vouloit contredire quelque choſe. Alors Delphire prit la parole.

RESPONCE

De Delphire à Thomantes.

NOus ne trouuons point estrange, belle & discrette Bergere, d'ouïr vne si grande abondance de paroles sortir de la bouche de Thomantes, tant en son nom qu'en celuy d'Asphale, car s'il est vray que celuy qui aime bien, sçait fort peu dire ce qu'il ressent, il semble que par les contraires celuy qui vous aime peu ne puisse iamais mettre fin à son discours. Que si iusques à cette heure l'on en a point veu l'experiẽce, il faut seulement prendre garde auec quel torrent de paroles Thomantes vient de desduire non pas ses raisons, mais ses desraisons, s'il m'est permis d'vser de ce mot: Et quoy que pour la mesme consideration, ie veux dire parce que

que Dorisee, ny moy, n'aymõs point, il nous seroit permis de respondre bien au long à leurs oppositions, si est-ce que nous ne le ferons pas, tant parce que ce seroit abuser de la patience de nostre Iuge, & de ceux qui nous escoutent, que d'autant que les choses qu'ils ont dites ont si peu de fondement, que ce seroit faire tort au iugement de Diane, de les vouloir conuaincre auec plusieurs raisons, puisque si aysément elle en peut voir & descouurir la fausseté. Et veritablement c'est vne chose si claire que nous ne leur respondrions point, si ce n'estoit que par obeïssance il faut que nous le fassions, puisque nostre juste Iuge nous l'a ainsi ordonné.

Pour commencer donc. A quoy penses-tu, Thomantes, quand tu t'excuses de deuoir parler de ton affection? Toy, dis tu, qui as accoustumé autant d'aymer sans le dire, que nous de le dire sans aymer. A quoy penses-tu, dis-je, puis que tu aduoües que si vne fois nous auions dit, Dori-

see & moy, Nous vous aymons, vous le croiriez à iamais. Hé Berger, si nous sommes tant accoustumees de le dire, dequoy te plains-tu? Vous voila tous deux satisfaicts: Et à quoy importuner l'Oracle, & affliger ceste assemblee de tant de paroles, puis que nous auons tant accoustumé de le dire? Mais, ô nostre Iuge, i'entends la force & l'artifice de son argument. Il ne dit pas absolument que nous auons acccoustumé de le dire: mais seulement, que nous auons accoustumé autant de dire que nous aymons, sans toutefois aymer: qu'eux d'aymer sans le dire. Et parce qu'ils n'ont point accoustumé d'aymer, il s'ensuit que n'y nous aussi, nous n'auons point accoustumé de le dire: Et de ceste sorte ils ont quelque raison; car il est bien mal-aysé de bien parler d'vne chose que l'on ignore, tesmoing tout le discours que Thomantes vient de faire, auquel il n'y a pas plus de paroles que de contradictions. Mais or sus aduoüons-leur, pour leur dõner quelque satisfaction, qu'ils sont bien em-

peschez de parler sur ce sujet, parce que si autresfois ils aymoient, comme ils disent, ils aymoient sans le dire, & que maintenant qu'ils n'aymēt point, ils sont toutefois contrains de le dire. Et bien, Thomantes, & toy Asphale, estes-vous contents, vous le deuez estre pour le moins, puis que l'on vous accorde ce que vous demandez: mais à quoy sert cela à nostre differend? rien du tout & non plus que les tesmoignages que ce Berger rapporte pour preuuer qu'ils nous ont aimees: car ils seroient peut-estre valables, si les hommes, ie veux dire ceux de leur aage se conduisoient auec raison, & l'on pourroit de là inferer quelque chose de ce qu'il veut dire: mais pour eux qui font tout au hazard, tout par humeur, & rien auec les iustes reigles de la raison, que peut-on tirer de là, sinon qu'alors leur humeur estoit telle, pour nous affliger & persecuter, & que maintenant elle est grandement differente. Mais à quoy bon, me pourra dire quelqu'vn, se donner tant de peine? Mais! respondrons-

nous, qui peut trouuer la raison de ce qui n'a point de raison? Ie diray que c'est par opiniastreté, ou pour estre ambicieux du nom d'Amant, sans en vouloir auoir l'effect, ou bref pour quelque autre pire ou plus pernicieux dessein. Qu'est-ce que raisonnablement l'on ne peut pas soupçonner de personnes si desraisonnables? Mais, disent-ils, nous sçauons bien que nous aymons, & y a-t'il quelqu'vn qui sçache mieux nostre volonté que nous mesmes? Mais, ô nostre Iuge, & qui peut douter que d'autres ne la sçachent mieux, y a-t'il quelqu'vn qui puisse bien iuger s'il a l'esprit preoccupé de quelque passion? Or ces Bergers ont leur passion ordinaire qui les emporte, quelle apparence y a-t'il qu'ils puissent faire vn bon iugement de ce qui les touche: Mais nous qui sommes sans passion en ce qui les concerne, nous en pouuons iuger sainement & sans reproche. Et pour exemple ceux qui verront Adraste, ne iugeront-ils pas

mieux de ſa folie que luy-meſme? Et pour vous monſtrer que non ſeulement ils ne ſçauent ce qu'ils font, mais non pas meſme ce qu'ils veulẽt: voudroient-ils, & ceſſeroient-ils de vouloir vne meſme choſe, ſans y mettre plus d'vn moment d'interuale? Mais, ô Dieux! s'eſcrient-ils, que la nature humaine eſt plus penchante à croire le mal que le bien: Il falloit dire le naturel des hommes, & particulierement celuy de Thomantes & d'Aſphale; car pour nous, nous ne croyons, ny ne meſcroyons que ce qui ſe doit. Et pour vous monſtrer qu'il eſt ainſi, nous vous confeſſons que ſi vous nous diſiez que vous ne nous aymez point, nous le croyrions ſans doute: car ordinairement chacun croit ce qu'il deſire; & de plus que nous ſçauons par experience que vous ne ſçauez pas aymer. Quand vous nous dites que vous nous aymez, nous n'en croyons rien, parce que nous ſçauons que tout homme eſt menteur, que c'eſt vn meſtier que

celuy d'aimer que vous n'appristes ny ne sceustes jamais faire. Et parce en fin que toutes vos actions desmentent vos paroles, lors que vous nous dites quelque chose à vostre aduantage, nous n'y adjoustons point de foy: car nous sçauons que vous-vous flattez: Quand c'est à vostre desaduantage, nous le croyons, sçachant assez d'ailleurs qu'il est veritable. Et vous semble-t'il que nostre croyance soit conduitte auec raison, & non pas celle que vous dites auoir en vous, de laquelle aussi vous-vous dementez incontinent.

Et voyez, ô nostre Iuge, la belle ostentation: L'Amour, disent-ils, qui est en nous, nous fait croire que vous estes veritables, parce que l'Amant doit croire toutes les vertus en la personne aymee. Et, Thomantes, si vous nous croyez veritables, pourquoy ne tenez-vous pour asseuré que ie n'ayme point Filinte, ny Dorisee Androgene, puis que si souuent nous le vous

auons dit? Quoy! vn miroir sur lequel par mesgarde on aura ietté l'œil, ou vne faueur qui vous sera faite, & que pour la tenir cachée, à conte d'vn autre, vous feront perdre ceste creance que nous sommes veritables, & ne voyez pas que quand vous nous appellez menteuses, ceste injure vous dément, & vous conuainc par vos mesmes paroles: Car si l'on doit croire en la personne aymee toute vertu, & que la verité en soit vne, n'est-il pas vray qu'auec ceste reproche vous dites en mesme temps que vous ne nous aymez point.

Mais tous ces poincts seroient ennuyeux, si ie voulois les rapporter par le menu, pour monstrer leurs contradictions. Il suffira que briefuement ie responde à ceux qui semblent auoir plus de force. Il faut, disent-ils, que si nous ne vous auons point aymees par le passé, maintenant que vous nous nommez inconstans vous vueillez dire que nous vous aymons. Si nous parlions d'Amour,

ô Bergers, vous auriez, peut-estre, quelque raison ; mais sans seulement tourner nostre pensee sur l'Amour, ou sur la hayne, nous vous appellons inconstans, c'est à dire que vous auez changé de viure, & en cela vostre inconstance y est toute indubitable : & ce que nous vous reprochons vous ne le desaduouërez pas deuant toute ceste assemblee, de sorte que nous ne sommes pas obligees à la preuue d'vne chose qui n'est point mise en doute, & il ne faut excuser ce changement sur la mauuaise raison alleguee, qu'ayant eu des actions toutes de feu : & voyans que nous ne croyons point d'Amour en vous, vous auez recouru aux glaçons : Car outre que ceste raison est faite pour rire, encore ne la faut-il point alleguer, puisque vous sçauez bien en vostre ame que tous ces feux dont vous parlez, sont imaginaires, & seulement pour ageancer vostre discours, & qu'il ne faut point trouuer estrange, si quant vous auez seule-

ment faict ſemblant de nous aymer, nous ne l'auons pas voulu croire. Ny ſi tant de veritables teſmoignages de voſtre peu de bonne volonté nous ont perſuadé la verité. Mais en pouuions-nous douter, outre les froideurs & les glaçons qui eſtoient en vous, & outre la recherche que vous faiſiez d'autres deuant nos yeux. N'eſt-il pas vray que la voix du peuple c'eſt la voix de Dieu? Et ne dis-tu pas, Thomantes, que chacun le diſoit, voulois-tu que nous démentiſſions nos yeux & nos oreilles, pour croire le contraire de ce que vos actions nous teſmoignoient? Nous n'auons, dis-tu, iamais rien recherché auec plus d'ambition que de leur perſuader le contraire. Ah! noſtre tres-iuſte Iuge, qu'à ce coup ce Berger a bien confeſſé la verité ſans torture: mais y en a-t'il vne plus grande que la propre conſcience? Il eſt vray, Berger, ie l'aduouë auec toy, il n'y a rien que vous ayez plus recherché que de nous perſuader que vous nous aymez: mais

persuader seulement, & non pas aymer. O qu'il y a long-temps que nous auons recogneu ceste ambition en vous, & si encores ce n'a pas esté assez à temps, tant y a que nous-nous consolons, qu'il vaut mieux tard que iamais.

Mais la belle excuse pour couurir leur changement! Si nos actions, disent-ils, sont differentes de ce qu'elles souloient estre, ce sont nos affaires qui nous diuertissent. Doncques, Thaumantes, si autrefois tu demeurois aupres de moy, c'estoit pour ne sçauoir où employer le tẽps ailleurs. O la grande obligation que ie t'en ay! ne t'en dois-je pas vne grande recompense? Mais, ô nostre Iuge, voyez vn peu ces peres de familles, qui ont la charge de toute leur maison sur les espaules: comment de leur maison? mais de toute nostre communauté, ou plustost de toute la republique des Gaules. O Dieux! qu'ils sont affairez, & que c'est faire vne grande offence contre le bien public de les

distraire, ou leur faire perdre seulement vn moment de temps. Orsus, peres de familles sans auoir enfans, orsus, directeurs du peuple, sans auoir affaire, nous vous l'accordons, que vous ne pouuez plus employer en ces petites recherches que vous dites le temps qui vous est si cher, & si vtile au public: Mais pourquoy n'y employez-vous pas celuy que vous perdez en ces particulieres conuersations, que vous dites auoir de certaines personnes? Quoy donc! quand vous ne sçaurez que faire vous serez aupres de nous, & se seront des heures ausquelles toute autre pratique vous sera defenduë. Ie suis bien d'aduis, si cela est, que vous n'y veniez point du tout? Et vous deuez croire que l'Amour ne se doit iamais faire par acquit, c'est vn de ces mestiers qui veulent la personne toute entiere. Si vous estes si affairez, meslez-vous de vos affaires, & laissez l'Amour en repos: car ce Dieu est si

grand, que c'est luy faire outrage que de luy donner le temps qui vous reste apres auoir seruy les autres Dieux. Il veut auoir les primices de toutes choses, & s'il en reste il veut bien que l'on en sacrifie aux autres: mais apres qu'il en aura pris ce qui luy aura pleu, c'est aux autres ausquels il faut donner son refus. Et c'est bien sur ce discours qu'il faut que tu sçaches, Thomantes, qu'il est vray que pour tout autre, chaque aage a ses propres actions, mais non pas pour l'Amour: car dans les vergers d'Amour, l'on void, si tu ne le sçais, tous les arbres porter en mesme temps & la fleur, & le fruict. Ne vois-tu pas qu'Amour rend les ieunes aussi sages que les vieux, & les vieux aussi folastres que les ieunes, c'est pour te faire voir qu'en luy il n'y a point de distinction d'aage, mais que tout aage est vn mesme aage? Et n'as-tu iamais pris garde que les plus tendres fleurs d'Amour sont des fruicts tres-sauoureux: Car les esperances, que sont-ce autre cho-

ſe que les fleurs ? Mais ces eſperances ne ſurpaſſent-elles pas tous les contentemens que, hors d'Amour, vne ame puiſſe auoir ? O Thomantes, ignorant d'Amour, ne dis plus vne ſi grande abſurdité, qu'il faut quand Amour eſt aduancé en aage qu'il apporte des fruicts, & non pas des fleurs s'il ne veut contreuenir aux loix de la Natute: Ses fleurs ſont des fruicts, & ſes fruicts ſont des fleurs, parce que touſiours les contentemens dans les eſperances ſont preſens, & dans les contentemens ſe renouuellent touſjours les eſperances. Et c'eſt pourquoy quelques-vns ont donné l'Oranger pour ſimbole à l'Amour, parce qu'il porte & le fruict & la fleur enſemble.

Vous voyez, noſtre iuſte Iuge, combien ces Amants pretendus ſçauent peu que c'eſt qu'Amour, & qu'auec raiſon ils vous demandent que vous leur faſſiez entendre que c'eſt que la Conſtance: car la cognoiſſant auſſi peu que l'Amour, il ne ſe

faut pas estonner s'ils l'offencent & l'outragent griefuement: Et toutefois tout ignorants qu'ils en sont, ils maintiennent qu'ils ont obserué les loix de la Constance. Si cela est, n'est-il pas vray qu'ils sont constants par hazard, & non pas de resolution & de dessein? Mais s'ils estoient appellez deuant le Trône rigoureux de cet Amour, & qu'on leur demandast qui leur a donné la permission de se dire Amants, & de s'attribuer vn tiltre si honorable, puis qu'ils ne sçauent pas mesmes les moindres deuoirs de celuy qui veut aymer, que pourroient-ils attendre autre chose qu'vn tres-rigoureux chastiment, d'auoir vsurpé vn nom qui leur est si peu conuenable? Ah! que si l'Amour estoit vn mestier juré, il faudroit bien qu'ils y fissent vn tres-long apprentissage, pour estre receus parmy les Amants.

Et parce que c'est l'ordinai-

re que ceux qui sont attaints de quelque vice voudroient que chacun en fust de mesme taché, afin que l'on ne leur pûst rien reprocher, ils proposent quatre doutes, nous voulans, par la premiere, taxer de leur mesme erreur: par la seconde, excuser leur faute : & par les deux dernieres, s'instruire à ce qu'ils sçauent si peu. Nous ferions la responce telle qu'ils meritent, si ce n'estoit que c'est à vous, nostre Iuge, à qui ils la demandent, & de laquelle nous vous supplions les vouloir gratifier: Non pas sous esperance qu'à l'aduenir ils s'amendent, mais seulement pour faire voir à chacun de combien ils se sont fouruoyez du droict sentier : & auec quelle seuerité nous auons tousiours obserué les loix qu'ils demandent maintenant d'apprendre; maintenant, dis-je, qu'ils deuroient estre capables de les enseigner à tous ceux qui les voudroient apprendre, si veritablement

ils eussent eu autrefois quelque esprit d'Amour.

Et dautant qu'ils font vn grand fondement contre nous sur les lettres que nous leur auons escrites. Nous vous supplions, ô nostre Iuge, de leur commander de les faire voir, afin que vous puissiez cognoistre que quand nous leur auons mandé quelque chose sur le sujet qu'ils disent, ç'a seulement esté en façon de nouuelles qui courent, & non pas qu'on asseure pour veritables. Quoy donc! tout qui se dit, & qui vole par la bouche des hommes, doit estre tenuë pour chose asseuree? O Thomantes, si cela estoit receuable, combien te ferois-je voir de lettres qui m'ont esté escrites durant ton sejour parmy les Galloligures, de tes nouuelles affections; mais si ie n'en ay rien creu, & si seulement ie ne t'en ay iamais faict semblant, ne t'ay-je pas enseigné qu'à mon exemple tu en deuois faire de mesme? Et si, comme tu viens de dire, on doit croire toute vertu en la

personne

perſonne aimee? Puiſ-ie penſer que ie ſois aimee de toy puis que tu me reproches la legereté & l'inconſtance, vice d'autant plus honteux à vne fille, que ſon contraire eſt la qualité la plus requiſe en nous.

Or noſtre tres-iuſte iuge vous auez ouy les requeſtes que ces deux Bergers vous font, nous y adiouſtons encore noſtre ſupplication, àfin que l'on ne die plus que ſur les riues de Lignon il y ait des Bergers tant ignorants d'Amour que ceux cy, ou que pour le moins il leur ſoit defendu de ſe plus vſurper tant induëment l'honorable nom d'Amant qu'ils veulent porter, & duquel ils ſont tant indignes. Mais pour nous, noſtre voyage ſeroit icy grandement inutile, ſi nous n'en retirions que les declarations qu'ils deſirent: c'eſt pourquoy nous demandons en vertu du pouuoir que l'Oracle vous a donné, & pour chaſtiement des fautes qu'ils ont commiſes contre nous en feignant d'aimer, ſans aimer, vous leur defendiez de iamais ſe ſouuenir de Doriſee, ny

de Delphire, & que se contentants d'auoir si longuement abusé de nostre patience, desormais ils s'addressent ailleurs, pour plus heureusement pratiquer les enseignemens que vous leur donnerez, si toutesfois, ce que ie ne croy pas, ils prennent iamais enuie de les obseruer.

Delphire, dit ainsi, & auec vne honneste rougeur apres auoir salué son iuge & le reste de l'assemblee, se remit en sa place, pour attendre l'ordonnance de Diane. L'on ouït lors vn murmure vniuersel parmy ceux qui l'auoient ouïe, les vns appreuuant & les autres desappreuuant ses raisons : mais toutes en general admirant son bel esprit, & la modestie auec laquelle elle auoit parlé : Et parce que Diane ne pensoit pas qu'il y eust personne qui eust rien à dire d'auantage, elle vouloit commencer à demander particulierement l'opinion des Bergers & des Bergeres, desquels elle vouloit auoir l'aduis lors que Filinte, & Androgene se leuerent qui la supplierent de les vouloir

ouïr auant que de prononcer ſon iugement : parce qu'ils n'eſtoient pas les moins interreſſez en toute cette affaire. Diane alors ſe remettant en ſon lieu commanda à Filinte de parler pour tous deux, & quand le bruit fut ceſſé pour luy obeïr, il commença de cette ſorte.

HARANGVE de Filinte.

SI ceux qui aiment bien, ſçauent peu dire de leur affection, comme cette belle Bergere vient d'aſſeurer, vous ne trouuerez point eſtrange, ô noſtre Iuge ! que ſuiuant cette reigle generale, Filinte ſçache peu parler de l'Amour qu'il porte à Delphire, ny Androgene à Doriſee, puis que leur paſſion eſt ſi recogneuë, qu'elle n'eſt point miſe en doute, de perſonne qui y ait quelque intereſt. Vous ne le trouuerez point eſtrange, dis-ie, ny lors que vous

viẽdrez à pronõcer voſtre iugemẽt, le defaut de mes paroles, ne ſera point cauſe qu'il ſoit moins à noſtre aduantage, puis que par la bouche meſme de nos parties, vous apprenez que Delphire & Doriſee ont eſté aimees de nous, auec tant d'affection & de fidelité qu'elles n'y ont iamais pû trouuer manquement que celuy qui procedoit de les trop aimer. Quant à moy i'ay commencé d'aimer Delphire auant que Thomantes euſt preſque des yeux pour la regarder, & Androgene à ſeruy Doriſee, lors qu'Aſphale monſtroit par ſon inconſtance de ſe laſſer d'vn ſi glorieux ſeruice. Cette premiere affection que i'ay euë auant tout autre pour cette belle Bergere, merite que comme fils aiſné ie ſois le premier partagé. Et cette derniere d'Androgene, que comme ſuruiuant & digne ſucceſſeur il herite du bien qu'il recherche. Ce n'eſt pas que pour auoir eſté le premier ie n'aye touſiours continué & ne continuë encore, ny qu'Androgene pour auoir eſté le dernier n'ait commencé ſon ſeruice de

bonne heure, mais c'eſt que l'vn & l'autre a touſiours veſcu auec vn reſpect & vne obſeruation ſi grande enuers ces belles Bergeres, que nous auons patiemment ſouffert les faueurs qu'à nos yeux elles ont faittes à ces deux volages & inconſtans. I'adouë que le deſpit m'a quelquesfois fait conceuoir des impreſſions de colere, & pour dire ainſi, m'a fait mutiner, contre les induës rigueurs que cette belle me faiſoit ſouffrir : mais qu'elle die elle-meſme, ſi en la plus grande furie de mon mal, i'ay pour cela iamais fait action qui ne fuſt toute bruſlante d'Amour : car ne parler point à elle de quelque temps, & ſoudain quelle tournoit les yeux ſur moy reuoler encore plus promptement à mon deuoir, qu'eſt-ce que cela ſignifie, ſinon que mon affection eſtoit encore plus forte que ſa rigeur? Et Androgene voyant la preference que Doriſee faiſoit d'Aſphale à luy n'a laiſſé de continuer auec tant de diſcretion & de fidelité. N'a-t'il pas rendu preuue que rien ne le

pouuoit diuertir de cét Amour & de ce fidelle seruice. L'on dit que la goutte d'eau par succession de temps caue le marbre le plus dur, & vn seruice si longuement continué, se froissera-t'il inutillement sur le marbre insensible de leur cœur. Doncques nous serons les seuls qui seruirons sans recompense & qui semerons la terre sans esperance de moissons? Doncques pour nous seuls Amour sera ingrat, & pour nous seuls auare enuers ceux qui la seruiront fidellement? Nostre Iuge, considerez quelle apparence de raison, où qu'elle iustice au regne de ce Dieu se pourroit trouuer, si vne si grande iniustice nous estoit faite? Nous nous sommes quelquesfois consolez Androgene & moy, lors que sans raison nous auõs veu ces deux volages obtenir des recõpenses au lieu des chastiements qu'ils deuoient iustement attẽdre, auec cette opinion qu'il faut cõbattre auant que de vaincre, & suer long-tẽps soubs la peine & le trauail, auant que de triompher. Mais il faut aduoüer que maintenant deux cho-

ſes nous eſtonnent: l'vne de veoir ces deux inconſtants triõpher auant que d'auoir trauaillé, & l'autre que nous ne pouuions vaincre la rigueur de ces cruelles apres auoir tant & ſi longuement combattu. Et ſi rien de tout cela ne nous met en ſi grande admiratiõ que la pretention pour ne dire outrecuidance auec laquelle Thomãtes & Aſphale oſent eſperer, voire demander, comme choſe qui leur ſoit deuë d'eſtre aymez de ces deux belles filles, puis que ſi iamais Amour a eu le courage de vãger les outrages qui luy sõt faits: c'eſt contr'eux qu'il doit lacher les traicts de ſa iuſtice, pour les rendre exemplaires à tous ceux qui abuſent du nom d'Amant. Ie m'eſtonne Thomantes qu'apres auoir receu tant de graces de Delphire, deſquelles la moindre pouuoit fixer vn cœur tout de Mercure: toutesfois comme ſi ce n'auoit point eſté à toy à qui elles euſſẽt eſté faites. Te voila ſur les meſfiances, ſur les reproches, & ſur la retraitte? Ie ne ſçay que dire, Aſphale, qu'à ton depart tu t'en ailles

ſans eſtre aimé, & qu'à ton retour tu te trouues poſſeſſeur des bonnes graces de Doriſee, & que pour la rencontre des yeux d'elle & d'Androgene dans vn miroir tu ne te ſouuiennes plus de tant de faueurs, & qu'en perdant la memoire tu perdes auſſi & l'amour & le reſſentiment que tu dois auoir de tant de graces receuës, & qui ne pouuoient eſtre meritees, ny par toy, ny par perſonne du monde. Mais ce que i'ay trouué le plus eſtrange, c'eſt que tous deux ayants fait ces fautes ſi remarquables, fautes en Amour irremiſſibles, vous ayez toutesfois la hardieſſe, il faudroit dire l'effronterie, de reuenir vers ces belles, & au lieu de leur demander des chaſtiements & des ſupplices, pretendre & demander les meſmes faueurs & les meſmes graces que vous auez ſi ingrattement deſdaignees. Ie demeure veritablement rauy de vous veoir diſputer l'vn contre l'autre à qui a tort : ie demeure encore plus eſtonné que vous ayez la hardieſſe d'enquerir l'Oracle, & de

veoir l'asseurance auec laquelle vous vous presentez deuant vn Iuge pour luy demander iustice. Car si cette iustice vous est faitte, que pouuez-vous attendre de plus aduantageux que d'estre bannis du regne d'Amour, où plustost condamnez à tous les supplices que des ingrats & mescognoissants ont iamais meritez. Les voila, ô nostre iuge ces fidelles Amants, qui apres auoir esté comblez de faueurs & de graces, non seulement se sont ingrattement separez du seruice qu'ils deuoient continuer iusques au cercueil: mais ont mesprisé celles qu'ils deuoient adorer, mais de plus, se sont mis sur les outrages & sur la medisance. Quoy! Thomantes, tu as bien eu la hardiesse de dire à Delphire,

La voicy, la volage,
Qui s'en reuient vers moy;
Mais ie gage,

Que c'est auec dessein de rompre encor sa foy.

Et tu penses que cette mesme Delphire ait le courage de reuenir encores vne fois vers toy, pour s'ouïr faire vne plus cruelle reproche si tu la peux inuenter: Et toy Asphale tu as bien osé dire à Dorisee,

Vne inconstance estrange
Fit qu'elle me quitta:
En eschange
Ce qui me la redonne, est ce qui me l'osta.

Et tu oses croire que cette belle fille puisse supporter de te reuoir auprés d'elle sans rougir de ta honte? Dieux bons! en quel siecle sommes nous venus, puis que ceux qui faillent, & qui outragent l'innocence non seulement n'en apprehendent pas les chastiements: mais en pretendent des loyers

& des recompenses. Laissez, laissez, infidelles Amants à Androgene & à Filinte à demander les recompenses & les loyers, si toutesfois celuy qui fait ce à quoy il est obligé merite des loyers & des recompenses : car veritablement ce sont eux qui dans le regne d'Amour ont tousiours seruy affectionnémẽt, & perseueré constamment sans iamais démentir l'honorable nom qu'ils ont pris dés le commencement? Reprochez-nous qu'elle faute nous auons faite durant tout le cours de cette affection, & si vous pouuez trouuer en nous vne tache, nous confessons que nous deuons estre chastiez comme vous, quoy que vos erreurs & ingratitudes soient sans nombre. Ie sçay que vous m'opposerez, comme i'ay dit quelques effects du despit : mais si ie n'eusse bien aimé : pourquoy me fusse-ie depité, ou pour mieux dire qu'elle patience ne se fust rompuë aux efforts que i'ay supportez. Aimer auec tant d'affection que mon cœur aime, & non seulement ne voir aucune

apparence de bonne volonté en Delphire, mais de cognoistre quelle preferoit à ma parfaitte Amour, les feintes dissimulations d'vn Thomantes: Qu'elle luy mettoit en conte les faueurs & les desfaueurs qu'elle me faisoit, & bref la sçauoir si indignemēt trompee, pouuois-ie moins que me despiter, sinon contre elle, au moins cõtre l'Astre qui dominoit au iour de ma naissance: Car contre elle, iamais despit, iamais colere ne m'est entree dans l'ame. Tousiours l'Amour, tousiours l'affection, & tousiours le respect y ont eu la place qu'ils ont deu y auoir. Ie ne veux point de Iuge estranger comme toy, ie la demande elle seule pour tesmoing & pour iuge, àfin qu'elle en die ce qu'elle en sçait, & en iuge comme il luy plaira. Car ny de son tesmoignage, ny de son iugement ie n'appelleray ny ne reclameray iamais, pourueu qu'elle me laisse libre la permission de l'aimer, de la seruir & de l'adorer. Bien faisons-nous vne protestation icy, Androgene & moy deuant toute cette

trouppe, quē ſi Thomantes & Aſphale ne ſont chaſtiez des ingratitudes & des infidelitez deſquelles ils ſont attaints & conuaincus, & ſi au contraire Filinte & Androgene, ne reçoiuent le loyer & la recompence de leur affection & fidelité. Il ne faut plus que deſormais dans le regne d'Amour on eſpere qu'aucun outrage, ny aucune iniure ſoit punie ny chaſtiee, ny qu'aucun bien-fait ſoit recognu ny recompenſé, puis que ces Bergers ayants paſſé les limites de toutes les plus grandes offences, auront eſté laiſſez ſans peine & ſans chaſtiement, & nous ſans loyer & recompenſe.

Lors que Filinte eut parlé & qu'il ſe fut remis en ſon lieu, Aſphale & Doriſee voulurent reprendre la parole pour luy reſpondre: mais Diane fit ſigne de la main que chacun ſe remit en ſa place, & que l'aſſemblee eſtoit aſſez informee de tout ce que les parties pourroient dire, & ſe leuant, elle tira à part Alexis, Aſtree, Philis & Syluandre, & leur deman-

dant leur aduis sur le different de ces Bergers & de ces Bergeres. Apres auoir long temps discouru ensemble, en fin se remettant en sa place, elle prononça vn tel iugement.

IVGEMENT de Diane.

L'AMOVR, comme tout ce qui est en l'Vniuers se conserue & se perfectionne, par le mouuement & par la contrarieté, & d'autant que ce mouuement, ne se peut faire aux choses qui d'elles-mesmes sont fermes & stables, sans quelque Agent exterieur, le mouuement & l'agitation qui peuuent conseruer, & perfectionner l'Amour qui de soy-mesme est ferme & stable, ayant à venir d'vn moteur estranger, ne peuuent auoir leur naissance que de la ialousie, fille à la verité d'Amour, mais naturelle, & non pas legitime, &

toutesfois presque sa compagne inseparable. Aussi voyons-nous que c'est de cette ialousie que ces petits diuorces & ces petites dissentions naissent que les plus sages ont tousiours dit estre des renouuellements d'vne plus grande Amour. Il faut toutesfois entendre que cette ialousie en doit bien estre la mere, mais non pas long-temps la nourrice, car si elle continuë de leur donner longuement le laict, au lieu de petites dissentions & de petits diuorces, on les veoid changer en de grandes desvnions, & de dangereuses haines qui traisnent tousiours en fin la mort indubitable de l'Amour. Or en ce differend esmeu pardeuant nous, entre Delphire & Dorisee d'vne-part, Thomantes & Asphale d'autre, & Filinte & Androgene d'autre, l'on veoid ces diuerses sortes de dissentions & de diuorces. Car entre Filinte & Delphire l'on ne remarque, que ces petites & veritablement amoureuses

dissentions desquelles Amour prend, de si douces, & de si aggreables forces, & accroissement. Entre Thomantes & Asphale enuers Delphire Dorisee, ne se voyent que ces desvnions & dissentions trop longuement nourries par vne opiniastre ialousie desquelles en fin si leur Amour n'est morte, elle a esté pour le moins en l'agonie de la mort. Et au contraire que veoid-on en Androgene, qu'vne patiente tolerance qui pouuoit estre soupçonnée de peu d'Amour, sans la perseuerance auec laquelle il a continué & continuë encore d'aimer. Toutes ces choses longuement debattuës & meurément considerees par nous à qui la charge en a esté commise par la voix de l'Oracle. Novs declarons que Thomantes, & Asphale sont atteints & conuaincus d'auoir erré contre les loix d'Amour, & contre ce qu'ils doiuent au nom d'Amant, en laissant si longuement nourrir ces dissentions par leur ialousie inconsideree, Que Filinte & Androgene au contraire,

contraire, ont monſtré en toutes leurs actions vne exacte obſeruance de tous les deuoirs de veritables Amants. Et d'autant que l'impunité des crimes, & les bonnes actions non recogneuës, ſont cauſe de la ruyne de tous Eſtats & de toutes Republiques: Nous ordonnons, en vertu du pouuoir à nous donné, Que tous les ſeruices que iuſques à ce iour Thomantes & Aſphale ont rendus en qualité d'Amants & de ſeruiteurs, à Delphire & à Doriſee: & que toutes les peines & les inquietudes qu'ils ont ſouffertes en les aymans & en les recherchans, ſeront comme non aduenuës, & miſes toutes à neant, ſans que pour ces choſes ils puiſſent pretendre à l'aduenir aucune recognoiſſance, ny gratiffication. Et, au contraire, nous ordonnons, Que les ſeruices que Filinte & Androgene ont rendus à Delphire & à Doriſee, toutes les peines, les patiences, impatiences & inquietudes qu'ils ont

souffertes en les aymans & en les recherchans, demeureront en leur force & valeur; & leur seruiront à l'aduenir enuers elles, comme de raison. Et neantmoins, d'autant que la repentance appelle presque par force le pardon; Nous ordonnons que si Thomantes & Asphale, se repentant de leur faute; veulent de nouueau aymer & seruir Delphire & Dorisee, elles seront obligees de les receuoir comme Amants & seruiteurs nouueaux, qui commenceront à meriter quelque chose enuers elles dés le iour qu'ils commenceront à les seruir. Et passant outre: Et en suitte de la supplication à nous faite par lesdits Thomantes & Asphale, touchant leurs quatre demandes: Nous disons à la premiere, Que sans offencer la Constance, la Bergere peut souffrir; mais non pas rechercher, ny desirer d'estre seruie de plusieurs.

A la seconde, Que ceste pluralité de seruiteurs, non recherchez,

ny deſirez, mais ſoufferts, ne peut licencier l'Amant à la pluralité de Dames, ſi ce n'eſt, ce qui n'eſt pas croyable, qu'elles fuſſent auſſi ſouffertes, & non deſirees ny recherchees.

A la troiſieſme, Que non ſeulement l'Amante, mais l'Amant auſſi doiuent viure parmy tous, mais à vn ſeul: imitant en cela le beau fruict ſur l'arbre, qui ſe laiſſe voir & admirer de chacun, mais gouſter d'vne ſeule bouche.

Et la derniere, Que celuy outrepaſſe les limites de la Conſtance, qui faict choſe dont il s'offenceroit ſi la perſonne aymee en faiſoit autant.

Et afin qu'à l'aduenir il ne ſe voye plus ſur les bords de la riuiere de Lignon vne ſi craſſe & honteuſe ignorance parmy les Bergers, Nous voulons & ordonnons, que les ſuſdites demandes, & reſolutions ſeront eſcrites par Syluandre au bas des tables des loix d'Amour, auec l'aduis

& opinion de tous ceux qui voudront s'y souscrire, afin qu'elles se voyent á iamais dans le Temple de la Deesse Astree.

Fin du troisiesme Liure.



LA CINQVIESME PARTIE DE L'ASTREE DE MESSIRE HONORE' D'VRFE'.

LIVRE QVATRIESME.

DEPVIS que Leonide estoit reuenuë auprés de Galatee, il ne s'estoit passee, au iour, ny presque à la nuict, heure, en laquelle la Nymphe, pour faire voir qu'elle n'auoit plus rien sur le cœur contre ceste fille, ne l'eust en-

tretenuë de tout ce qui luy estoit arriué en son absence, & n'eust pris plaisir d'apprendre à son tour la vie que depuis son depart Leonide auoit menee. Apres auoir plusieurs fois parlé de l'impieté & de la perfidie de Polemas, des artifices du faux Druyde Climante, de la mort du braue Clidamant, & des grandes qualitez de Lindamor: Galatee ne pouuant oublier Celadon, ny donner à Lindamor l'entiere affection qu'elle auoit promise à Leonide de ne luy plus refuser, aussi-tost qu'il seroit de retour, fut bien ayse de sçauoir des nouuelles de ce Berger, sans estre soupçonnee de le desirer. C'est pourquoy, afin d'en faire venir le discours comme de soy-mesme, elle dit à Leonide. Encore faut-il que vous me contiez quelque chose de vos belles Bergeres de Lignon, & quelle a esté leur façon de viure depuis que vous auez esté auec elles? Madame, respondit Leonide, que vous plaist-il que ie vous en die, sinon que ce sont bien les plus belles,

les plus diſcrettes, & les plus aymables filles que ie vis iamais: Et croyez-moy que leur conuerſation eſt telle, que qui s'ennuyera de viure en leur compagnie, ſera ſans doute de bien mauuaiſe humeur. Figurez-vous, Madame, que cet aage d'or que l'on nous depeint, pour nous faire enuier le bon-heur des premiers hommes, ne ſçauroit auoir eu tant de douceurs, ny tant de contentemens que la vie qu'elles font. Vrayement, Leonide, adjouſta la Nymphe, vous en parlez de façon que preſque vous me feriez prendre l'enuie de deuenir Bergere. Madame, reprit Leonide, ie ne doute point que ſi vne fois vous auiez gouſté le repos dont elles ioüiſſent, vous ne vous en ſepareriez pas ayſément. Et toutefois, continua Galatee, encore ſe trouue-t'il parmy elles des ſoins & des inquietudes: Car n'eſt-il pas vray que quand elles perdirent Celadon, elles en reſſentirent du deſplaiſir? Il eſt impoſſible, repliqua Leonide, qu'eſtant au monde

elles ne soient sujetes aux accidents qui passent auec le temps : mais ie les appelle heureuses & exemptes d'inquietudes, quand ie considere nos peines, & les leurs : les leurs, dis-je, qui au prix des nostres semblent estre temperees de telle sorte, qu'on diroit que les Dieux leur enuoyent plustost pour leur enseigner qu'elles sont mortelles, que pour les rendre miserables. Ie ne sçay, reprit Galatee, comme vous estimez leurs afflictions si legeres. Si me semble-t'il d'auoir ouy dire, que non seulement Astree, mais tous ceux du hameau, ont porté vn tres-grand dueil de la perte de ce Berger. Il faudroit, respondit Leonide, que ces personnes là fussent insensibles, & non pas humaines, si la perte d'vn Berger si accomply, comme estoit Celadon, ne les auoit point touchees. Ie m'asseure, reprit alors assez finement Galatee, que si la perte leur en a esté ennuyeuse, le recouurement leur en a esté d'autant plus agreable. Leonide recogneut incon-

tinent le ſujet qui faiſoit parler ainſi la Nymphe, c'eſt pourquoy elle reſpondit fort froidement. C'eſt ſans doute, que ce recouurement duquel vous parlez, leur euſt rapporté beaucoup de contentement; car ce Berger eſtoit grandement aymé de tous ceux qui le cognoiſſoient. Et comment, dit la Nymphe, Celadon n'eſt-il pas retourné vers elles? Nullemēt, Madame, dit Leonide auec la meſme froideur, & tant s'en faut, elles n'y penſent preſque plus. Et Aſtreee, reprit Galatee, n'en parle point? Si fait, dit Leonide: mais iamais, ſi quelqu'autre n'en commence le diſcours. Et quoy, ne l'ayme-t'elle plus? dit la Nymphe, ou quelqu'autre a-t'il pris ſa place? Ie croy, reſpondit Leonide, qu'elle l'aymeroit bien en vain; car l'opinion de chacun eſt qu'il ſoit mort. Ie vous aſſeure, continua alors Galatee, que ie plains ſa perte, ſi cela eſt vray: car c'eſtoit vn des plus accomplis hommes de ſa condition. Et il faut que ie vous die la verité, la

tromperie de Climanthe me donna bien au commencement la volonté de le cherir; mais depuis que ie le veis, ses propres merites m'y conuierent bien dauantage. C'est dommage s'il est mort qu'il ait si peu vescu, & quoy que vous m'en sçachiez dire, ie croiray difficilement, quelque mine qu'en fasse Astree, qu'elle n'en ayt toute sa vie le regret bien profond dans le cœur: Car moy qui n'y suis pas tant obligee, ie ne m'en puis souuenir sans desplaisir. Mais, adjousta-elle, il est tard, retirez-vous, & vous souuenez d'aller demain auec vostre compagne Syluie, recognoistre si c'est Climanthe, & non point quelqu'autre abuseur comme luy, qui est aupres de nos jardins de Montbrison: car ceste affaire nous touche vn peu dauantage.

Tels furent les premiers discours de Celadon & de Climanthe, que Galatee tint à Leonide en particulier, desquels elle demeura assez bien satisfaite, & toutesfois il luy sembla de recognoistre que la Nymphe n'estoit

pas si biẽ guerie du mal que Celadon luy auoit fait, qu'elle en faisoit le semblant, & sur ceste opinion elle se resolut de ne luy rien descouurir de ce Berger, qui luy en pûst renouueler le
„ souuenir: Sçachãt assez qu'vn flam-
„ beau nouuellemẽt esteint se ralume
„ mesme par la fumee. Et parce qu'elle ne vouloit point manquer au commandemẽt qu'elle luy auoit fait, estãt de si grande importance, apres l'auoir dit au grand Druyde, qui luy donna quelques enseignements pour mieux abuser cet abuseur, elle s'accõpagna de Syluie, & le plustost qu'elle pût s'y en alla, auec tant de contentement de voir son innocence recognuë, que ce fut presque tout le discours que par les chemins elle eut auec sa compagne.

Lors qu'elles arriuerent sur le lieu, elles furent au commencement en doute que ce fust Climanthe, car elles y trouuerent toutes choses tellement changees, qu'elles n'y recognoissoient rien de ce qu'elles

y auoient veu autrefois : d'autant qu'au lieu de ce petit Temple faict de Clisse, & couuert de fueillages & de rameaux, elles y en trouuerent vn tout de bois, assez petit toutefois; mais beaucoup plus long que large. L'enclos n'estoit que de clayes, auec plusieurs fenestres faites, à ce qu'il sembloit, expressement, non seulement pour donner iour à l'Autel, qui estoit à l'vn des bouts : mais aussi afin que ceux qui estoient dehors pussent plus aysément voir tout ce qui estoit dedans. Ce changement, à la verité, au commencement les estonna, & toutefois en fin voyans les portes du Temple closes, elles prirent resolution d'y heurter, pour en apprendre des nouuelles asseurees. Elles monterent donc huict ou dix escaliers, qui estoient au deuant du Temple, & lors qu'elles furent sur le replin, elles virent par les fenestres qui estoient aux deux costez de la porte, vn Autel à l'autre bout du Temple, & au deuant sur vn petit marchepied, vn homme

qui estoit en oraison, qu'elles ne purent si tost recognoistre, parce qu'il auoit le dos tourné de leur costé. Mais d'autant que ceste machine estoit petite, & que celuy qui estoit en prieres releua sa voix, elles ouyrent qu'il disoit: S'il est ainsi, ô puissante, & redoutable Deïté! ie t'en demande vn signe. Et ayant repliqué par trois fois ces mesmes paroles fort haut, elles virent qu'à la derniere fois le feu s'esprit de luy-mesme sur l'Autel, auec la mesme promptitude qu'il souloit faire autrefois, qui donna cognoissance aux deux Nymphes, que c'estoit ce mesme abuseur qu'elles alloient cherchant: Et elles ne se trompoient nullement; car les ayant apperceuës de loin, il s'estoit mis en cet estat, pour mieux se couurir du manteau de la sainćteté. Mais elles feignant de ne recognoistre point son artifice, proferoient entr'elles assez haut des paroles pleines d'admiration, qu'elles faisoient toutefois semblant de vouloir dire bas. Luy

qui les oyoit se resioüissoit grandement en son cœur, croyant qu'elles n'eussent point encore recogneu sa malice: Et pour les mieux abuser par ses nouueaux artifices, d'autant que le feu ne s'estoit pas comme l'autrefois aussi tost esteint qu'allumé, mais au contraire s'estoit épris à quelque bois sec, qui estoit sur l'autel arrẽgé en façon de sacrifice, il feignit de tourner la teste vers elles au bruit qu'elles auoiẽt fait, & parce qu'elles luy demanderẽt l'entree du Tẽple, & de pouuoir parler à luy, il se tourna incontinent vers l'Autel, fit semblant de prendre de l'eau lustrale, & s'en lauer les yeux, & les aureilles, profanees ainsi qu'il feignoit, pour auoir veu ces Nymphes & ouy leur paroles pendant son sacrifice, & r'alumant encores mieux le brasier qui estoit sur l'Autel, en y mettant d'autre bois, & y iettant de la verueine auec quelques feuilles de guy, & de chesne, lors qu'il creut que le feu auoit pû faire l'effet qu'il desiroit il releua la voix fort haut, & dit: Si tu le

veux, ô grande, & redoutable Deïté, qu'elles entrent dans ton sainct Temple, ouures-en toy-mesmes les portes, & leur y donne l'entree. A peine eut-il proferé ces paroles, que sans que personne touchast les portes, elles s'ouurirent d'elles-mesmes, donnant vn si grand estonnement aux deux Nymphes, qu'encores qu'elles sceussent bien que c'estoit vn meschant & vn abuseur, si est-ce qu'elles ne peurent s'empescher de frayeur, en voyãt vne telle ouuerture sans que personne y fust aupres: Et cela fut cause qu'elles demeurerent quelque temps en doute, si elles y deuoient entrer iusques à ce que luy-mesme auec ses ornements de Druyde, & vn visage plein de grauité, les en vint conuier, puis que c'estoit vne grace particuliere, que la Deïté qu'il seruoit en ce lieu, leur vouloit faire. Leonide & sa compagne s'estant r'asseurees, & feignant de luy porter vn grand respect, & de marcher auec vne grande reuerence dans l'enclos

du Temple, sans estre netoyees, ny par l'eau Lustrale, ny par aucune autre ceremonie, comme elles auoient esté l'autrefois, le suiuirent iusques aupres de l'Autel, où s'estans mises à genoux, à l'imitation de cet imposteur, elles y demeurerent iusques à ce qu'il se releua pour leur dire: Leonide, & vous Syluie, la Deïté que ie sers en ce lieu, a eu agreable vostre venuë en son sainct Temple: car m'ayant aduerty que vous veniez, & m'ayant ordonné de vous y laisser entrer sans vous purifier ny par des parfuns, ny par l'eau Lustrale, i'en suis demeuré estonné, & cela a esté cause que ie luy ay demandé vn signe de ceste volonté extraordinaire, & soudain il a allumé luy-mesme le feu du sacrifice que ie luy auois preparé. Et lors que vous estes arriuees, ne pouuant encores me persuader que vous deussiez y entrer de ceste sorte, ie l'ay supplié qu'il vous ouurist luy-mesme les portes de son Temple, ce qu'il a faict miraculeusement,

ſement, comme vous auez veu. Maintenant, dit-il, ſe tournant contre l'Autel, ô puiſſante, & redoutable Deïté, ſi tu as agreable que ces Nymphes ſoient venuës t'adorer dans ton clos ſacré, comme tu en as donné cognoiſſance par l'ouuerture de tes portes: Donne-nous quelque ſigne que tu veux bien qu'elles y demeurent, & faſſent leurs prieres, & ſupplications. Lors qu'il profera ces paroles, le feu du ſacrifice qui bruſloit ſur l'Autel eſtoit eſteint, ſi bien que preſque en meſme temps les portes, comme miraculeuſement ſe refermerent d'elles meſmes, dont les Nymphes furent encores ſaiſies d'vn grand eſtonnement, s'imaginant que ce qu'il feignoit de faire par la puiſſance du Ciel, ne ſe fiſt au contraire par quelque ſortilege, où enchantement: Cela fut cauſe que toutes effrayees, elles voulurent ſortir de ce lieu qu'elles penſoient eſtre plein de meſchants Demons, mais il les retint par le bras toutes deux, leur remonſtrant que les portes eſtans

closes par la volonté du Dieu, ce seroit l'offencer que de les ouurir sinon quand il luy plairoit, mais qu'elles luy fissent entendre le subiect qui les faisoit venir vers luy, âfin que tous ensemble, ils le pussent prier de le vouloir bien inspirer en ce qu'il auoit à leur respondre. Encores que les Nymphes eussent vne tres-grande peur, si est-ce qu'en partie par force, & en partie de resolution se donnant courage l'vne à l'autre, Leonide, non pas toutesfois sans begayer, luy fit entendre le desir de la Nymphe Galathee, le suppliant si c'estoit sa volonté de l'aller trouuer que ce fust le plustost qu'il luy seroit possible, parce qu'elle auoit à luy communiquer vn affaire de telle importance, que le retardement n'en pouuoit estre que dommageable. Climãthe alors auec vn visage seuere & plein de grauité, Nous ne sommes pas, dit-il, ô sages Nymphes, comme le reste des hommes, qui peuuent disposer d'eux mesmes à leur volonté: car nous qui nous sommes donnez au seruice du Ciel, ne deuons, ny ne pouuons ordonner de

nous que ce qui luy plaist. Mais ie diray bien plus encore, il m'est particulierement defendu de sortir des limites qui m'ont esté marquees par cette diuinité sinon auec son expresse permission. C'est pourquoy ie ne puis vous faire responce, que ie n'aye consulté l'Oracle, & si vous reuenez en ce lieu dans cinq iours vous sçaurez ce qu'il m'aura respondu, & cependãt pour auoir quelque cognoissance de sa future volonté, faisons vn petit sacrifice, offrons luy du Guy sacré, de la verueine, & de la sabine qu'il a tant agreables. A ce mot prenant quelques fueilles de chesne il en fit des chappeaux en façon de guirlãde, qu'il leur mit sur la teste, & r'alumant le feu dessus l'Autel plus grand encore qu'il n'auoit point esté, il y ietta dedans quelques petits brins de ce qu'il auoit dit, & puis se remettant à genoux fit quelques prieres, où fit semblant d'en faire à basse voix, & lors qu'il veid qu'il estoit tẽps, ô grande redoutable Deïté, dit-il à haute voix, s'estant releué, & tenant le coing

de l'Autel, si les prieres & supplications de ces Nymphes te sont agreables ouure-leur les portes de tõ sainct Temple, afin qu'apres t'auoir adoré, elles se puissent retirer en leurs maisons auec contentement & satisfaction. Les Nymphes oyans ces paroles prirent particulierement garde aux actions de Climanthe, pour essayer de recognoistre si à l'ouuerture de ces portes il n'y rapportoit aucun artifice de son costé : mais il leur sembla que miraculeusement elles s'ouurirent d'elles-mesmes, car il ne fit aucune action, ny des mains, ny du reste du corps, qui leur en pûst faire soupçonner chose quelconque.

L'ouuerture donc du Temple estant faitte par vn moyen tant extraordinaire, cet imposteur prenant les deux Nymphes par les mains : Allez ames pures & nettes, leur dit-il, & vous vantez que le Ciel vous aime, & que vous luy demanderez peu de chose qu'il vous refuse, & les reconduisant hors de ce lieu, apres quelque petites ceremonies, il ioignit les

mains, leua les yeux au Ciel, & s'en retourna au mesme lieu où à leur arriuee elles l'auoient veu : Et parce qu'elles estoient grandement effrayees de l'opinion de cet enchantement, elles s'en esloignerent le plus promptement qu'elles purent, leur semblant qu'elles auoient tousiours quelque Demon qui les suiuoit. Mais Climanthe, qui eut opinion, que peut-estre se seroient-elles cachees dans quelque buisson prés de là, pour veoir ce qu'il feroit, d'au-
„ tant que c'est le naturel du trom-
„ peur, de penser que l'on le veut
„ tousiours tromper. Il amortit le feu qui estoit sur l'Autel, & y jetta de l'eau dessus pour le rafraischir, & presque aussi-tost les portes se refermerent d'elles-mesmes, ce que les Nymphes, quoy que de loing, purent bien apperceuoir, parce qu'au bruit qu'elles firent en se fermant, ces filles tournerent la teste, & virent quelles estoient closes. La peur qu'elles auoient euë, les fit retourner plus vistement qu'elles n'estoient pas ve-

nues, & lors qu'elles pouuoient parler, ce n'estoit que de la meschanceté de cet homme, qui se seruoit du manteau de pieté auec tant d'impieté.

Galatee n'estoit point encores sortie du lict, lors que Leonide & Syluie reuindrent, car il estoit encores assez matin : mais quand elles se presenterent deuant elle. Elles auoient encore de frayeur le visage si changé, qu'au commencement Galathee eut peur qu'elles n'eussent fait quelque fascheuse rencontre : mais quand elles luy eurent raconté tout ce qu'elles auoient veu, & ensemble la peur que ces portes s'ouurans, & en se fermans leur auoient faite, elle ne pût s'empescher de rire, de veoir qu'elles trembloient encore en le racontant. Ie vous asseure, Madame, adiousta Syluie, quand elle vied que la Nymphe se mocquoit d'elles, que de mon naturel ie ne suis guere paoureuse : mais i'aduouë que ces portes ne se sont iamais ouuertes, & refermees d'elles-mesmes que de frayeur

les cheueux ne m'en ſoient heriſſez, & ie croy qu'il y a peu de perſonnes qui les voyans n'en euſt autant reſſenty. Mon Dieu, Madame reprenoit Leonide, figurez-vous de veoir maintenant la porte de voſtre chambre ſe fermer, & s'ouurir d'elle-meſme, & confeſſez la verité ſi vous n'auriez point de peur, & puis iugez ſi la noſtre a eſté ſans raiſon, nous voyant auec cet homme que nous ſçauons eſtre tres-meſchant : car c'eſt ſans doute, que cela ne ſe peut faire que par quelque enchantement. Voyez-vous, reſpondit la Nymphe, c'eſt vn homme fin & plein d'artifice, il aura fait ce que vous auez veu, ſi ſubtilemẽt qu'il vous aura trompé les yeux. Nõ, non, Madame reprit Syluie, cela pourroit bien eſtre pour la premiere & la derniere fois que nous eſtiõs hors du temple : mais quand nous auons eſté dedãs auprés de luy, il eſt impoſſible, car & ma cõpagne & moy y auons pris garde de ſi pres qu'il n'a pas fait vn clin d'œil que nous n'ayõs remarqué. Tant y a, Madame, cõtinua Leonide,

nous vous asseurons, que c'est bien ce mesme Climanthe que vous auez veu, & qu'il faut croire, n'estre pas en ce lieu là pour neant: car soit enchantement où non, asseurez-vous qu'il n'employeroit pas tant de peine, ny tant d'artifice, si ce n'estoit pour quelque desseing d'importance. Mais en fin, reprit la Nymphe, quant a-t'il promis de venir. Comment Madame, respondit Syluie, promettre de venir! Il n'est pas personne qui marche sans la trompette des Dieux, il en veut, dit-il, consulter son Oracle, & nous a dit que dans cinq iours si nous l'allons trouuer, il nous dira si le Dieu qu'il sert luy veut permettre de sortir des limites qu'il luy a marquees: mais ie commence desia d'apprehender d'aller vers vn homme, qui à ce que ie crois, a autant d'esprits malins à son commandement, que les autres ont de cheueux à la teste.

Apres quelques autres semblables discours que Galathee ne pouuoit ouyr sans rire, elle leur commanda de

ne parler à personne de ce qu'elles estoient allé faire vers luy, sinon à Adamas: qu'elles pouuoient bien raconter à chacun les choses merueilleuses qu'elles y auoient veuës, publiant par tout la sainctetê de ce Druide: car il ne peut-estre, disoit la Nymphe, s'il a quelque dessein, qu'il ny ait icy quelqu'vn de sa part pour ouyr ce qu'on dit de luy âfin de le luy rapporter, & lors qu'il sçaura les admirations que vous en ferez il s'asseurera d'auantage, voyant que ses artifices sont estimees des miracles. Et c'est ce qu'il faut faire pour le dessein que nous auons. Que si nous en venons à bout, comme nous l'esperons, nous pourrons dire, quoy qu'il soit bien rusé, qu'il a treuué des personnes encores plus fines que luy.

Climanthe d'autre costé se resolut de passer le reste du iour en ses fauces deuotions, afin que si quelqu'vn de fortune suruenoit, il ne fust pas surpris en quelque action qui pût dementir le tiltre de sainct qu'il vouloit contrefaire. En effect il y auoit plus

de deux heures que Leonide & Syluie l'auoient quitté, & cepẽdant il estoit demeuré au pied de son Autel, faisant la mine, & disant les paroles d'vn hõme extremement cher aux Dieux, & encor plus touché de leur Amour. Bien que la cõtrainte qu'il se faisoit luy fust presque insupportable, toutes fois iugeant combien il importoit au biẽ de ses affaires, que Polemas fist les siennes, & par consequent que son hypocrisie ne fust pas mesme soupçõnee, il se donnoit volontairemẽt cette gehesne, & faisant tousiours quelques exclamations, où quelques prieres sans suiet, pensoit rendre ses fourbes incognuës. Il sembloit auoir ouy quelqu'vn marcher auprés de sõ Tẽple, c'est pourquoy il rehaussa tout à coup sa voix, & preparant son Autel, & sõ feu, si de hazard il en auoir affaire, print la posture d'vn homme qui n'est pas tout à fait en extase, mais qui commence d'y entrer. Sa preuoyance luy reüssit, pource qu'en mesme temps, il ouït qu'vn homme s'estant arresté sur les premiers de-

grez de la porte de ſon petit Tẽple, parla de cette ſorte. Ce n'eſt point ma bonne fortune, ô grands Dieux, c'eſt voſtre main meſme qui m'a ſi biẽ conduit, & par de ſi eſtranges & ſi faſcheux chemins, m'a fait trouuer ce lieu redoutable autãt qu'il eſt ſecret, auquel par la bouche d'vn hõme qui ne dit rien qui ne vienne de la voſtre, vous daignez no9 cõmuniquer vos ſecrets, & nous eſclairer des choſes, dõt de nous meſme nous ne pouuõs nous desbrouïller. Le langage de celuy qui auoit parlé, faiſant cognoiſtre à Clymanthe qu'il n'eſtoit pas de Foreſts, l'obligea pour mieux iouër ſon persõnage de luy reſpondre ainſi du lieu où il eſtoit. Qui que tu ſois eſtranger, que la toute puiſſãce du Dieu que i'adore ameine icy pour cognoiſtre l'eſclat & la Majeſté de ſon eſtre, ſoubs l'humilité d'vne cheriue creature, retire-toy, & par le teſmoignage de ta conſciẽce, ſçache s'il t'eſt permis d'approcher du ſeiour de la diuinité. Les Dieux sõt la pureté meſme: cõme riẽ de ſainct n'ẽ approche sãs augmẽtatiõ

de graces, ainsi rien de souïllé ne se presente deuant eux sans le chastiement de son outrecuidance. Les hõmes n'appellent assassins que ceux qui en ont tué d'autres: mais les Dieux estiment ceux là tels qui en ont eu la volonté seulemẽt, l'apparence ne trõpe point leurs yeux cõme les nostres. Ils cognoissent ô ! estranger non seulement ce que tu desires d'eux, mais en quel estat tu viens leur faire tes prieres. Sçache qu'icy tout est sacré, & que si tu n'es sans crime tu prophanes ce Temple, autant de fois que tu le regardes: & qu'au lieu d'auoir trouué le port, tu n'as fait tant de chemin que pour prendre biẽ de la peine à te faire faire naufrage. Cet estrãger qui auoit l'esprit excellent, & d'autant plus excellent qu'il l'auoit dans les sentimens de la religion, ne fut pas seulement estonné des menaces de Climanthe, mais rauy d'entendre par son discours qu'il ne sẽbloit pas tout à fait ignorant de ses fortunes. Il sortit donc du lieu où il estoit, & s'arrestant sur l'herbe, qui pour n'estre pas

fort proche des degrez du Temple, il n'estima point sacree, reprint ainsi la parole. Sainct personnage qui de la terre où tu es t'esleues quãt il te plaist dans les Cieux. Ie n'ay garde de me fier à mon innocẽce. Ma presomptiõ seroit le plus grand de tous les crimes, & par elle seule ie pourroy perdre toute la pureté que la meilleure vie du monde m'auroit pû conseruer. Ie cognoy les Dieux, & sçay comme viuent les hommes. Nostre mal-heureuse condition n'est pas de ces riuieres que toute l'amertume de la mer ne peut corrompre : elle est de ces fontaines qui corrompent les choses incorruptibles, qui salent les douces & tuent les viuantes. Climanthe qui estoit fort ennuyé de sa criminelle deuotion, fut bien aise d'auoir trouué vn diuertissement pour acheuer le iour : c'est pourquoy il luy cria tant qu'il pût : estranger ton humilité te iustifie, approche & prie auec moy le grand Tautates qu'il t'ouure luy-mesme les portes de son Tẽple, où par le refus qu'il t'en fera

resous-toy à ne pas importuner d'a-uantage, ny luy, ny ses ministres. Ie vay ioindre mes prieres aux tiennes. A ce mot le fourbe alluma du feu sur l'Autel, & marmotant des paroles ridicules que l'estrãger prenoit pour autant de mots misterieux, cria par trois fois Tautates le grand, Hesus le bon, Bellenus l'illuminant, Taramis Tautates, Taramis HESVS, Taramis Bellenus exauce nos requestes. L'e-stranger curieux regardoit par quelques petites fentes qui estoient aux portes, & voyant Climãthe à genoux deuant son Autel, qui auoit tousiours les mains iointes où employees à ietter des parfums & des herbes dans le feu se figuroit que cét homme estoit encore plus sainct & plus amy des Dieux qu'il n'en auoit l'apparence. Comme il estoit en cette admiration les portes s'ouurirẽt d'elles-mesmes, & s'ouurirent si promptemẽt que l'e-stranger qui n'attendoit pas ce miracle tomba tout de son long à demy de peur, & à demy d'vn faux pas qu'il fit en se reculant. Climanthe n'ayant

pasfait ſemblant deveoir cela, luy cõmanda de perſeuerer en ſes prieres, ſe mettre à genoux & rendre graces aux Dieux de la faueur que viſiblement il en auoit receuë. L'eſtranger que ſes artifices renoient hors de ſoy, fit punctuellement tout ce qui luy eſtoit enioint, & ayant receu commãdement du Druide de ſe leuer & luy declarer ſon intention, vint baiſer le bas de la robbe de ce trompeur, qui pour faire l'humble ne luy voulut pas permettre, & luy dit que ce dont il auoit à l'entretenir eſtant de longue haleine, il n'oſoit luy en entamer le diſcours qu'il ne ſceuſt de luy, s'il eſtoit permis de parler dans le lieu ſainct & venerable où il eſtoit, des ſouïlleures, & des folies du monde. Non, luy dit Climanthe, cela n'eſt point permis, eſtranger, car tu ne t'es pas purgé par trois fois dans le ruiſſeau ſacré: Demande au grand Dieu ſon aſſiſtance, & te retire: Ie te ſuiuray de prés, & s'il plaiſt à mon Dieu ie t'enſeigneray ce qu'il veut que tu faſſes. L'eſtranger ſe

remit à genoux, tandis que Climanthe entretenoit le feu de son Autel, & apres y auoir esté autant qu'il fut à prier, auec vn respect digne d'vn homme qui ne reuoque rien en doute de ce qui a la marque de la diuinité sortit du petit Temple, & ne faisoit que de descendre le degré, quand Climanthe esteignit tout à coup son feu, & força les portes à se fermer auec beaucoup de bruit. Ces supercheries estans prises par l'estranger pour autãt de miracles, il se retira sous quelques arbres, & attendit le faux Druide, qui estant sorty par vne porte desrobee vint l'y trouuer auec vne mine qui estoit trop contente pour n'estre point artificieuse. L'estranger n'y print point garde, pource qu'il ne croyoit pas qu'vne semblable impieté pûst estre entre les hommes. Et d'ailleurs ce qu'il auoit appris par la bouche mesme des Dieux, à ce qu'il croyoit, de la saincteté de Climanthe, luy en eust osté la pensee, s'il eust esté assez peu

peu deuot pour l'auoir. Ils se saluerent l'vn l'autre, mais auec bien differentes intentions : l'vn faisoit tout par artifice, & ses mains, ses yeux, ses pieds, & sa langue, suiuant le commandement qu'ils en auoient de son ame, faisoient toutes leurs fonctions, ou auec malice, ou pour le moins auec art. L'autre genereux & ciuil, comme il estoit naturellement, luy fit des complimens, & luy rendit des honneurs qui tesmoignoient combien rare estoit la source d'où sortoient des eaux si claires & si pures. Le commencement de leur entretien, fut des offres reciproques de seruice & d'amitié, la suitte fut de l'heureuse rencontre que l'estranger auoit euë de Clymante, & la fin fut pleine de demandes de part & d'autre. Le dissimulé Druyde, qui n'auoit pas enuie que l'autre cogneust son foible, c'est à dire le peu de communication qu'il auoit auec ceux qui sçauent l'aduenir, le fit resoudre à parler si particulierement de toute sa vie, que

par les plus petites circonstances, il pûst conjecturer à plus prés & ce qui estoit de son aduenture, & ce qu'il auroit à luy respondre. L'estranger donc s'estant assis auprés de Clymante, commença de ceste sorte à luy dire le sujet de son voyage. Deux Oracles, qui semblent oposez l'vn à l'autre, mon Pere, me font depuis vn an errer par toute l'Europe, pour essayer si par vn troisiesme ie pourray auoir l'explication de leurs differentes responces, & par là cognoistre s'il faut que i'acheue auec ma vie, l'excessiue longueur de mes peines. Ou si la necessité à qui nos Dieux mesmes se sont assubiettis, n'a pas encore agreable que ie gouste le repos, que la mort ne refuse à personne. Mais ie croy qu'il vaut mieux que ie suiue vostre conseil, & que reprenant les choses dés leur source, ie vous fasse ouyr la vie du monde la plus glorieuse & la plus trauersee.

Il n'est pas que vous n'ayez ouy parler d'vne contree, petite à la

verité, mais si fameuse pour ses richesses, pour les grands hommes qu'elle a produicts, & pour l'estime qu'en ont tousiours faict les Romains & les Parthes, ou les Perses, c'est à dire les seuls maistres du monde, que l'on peut tirer vanité d'en estre. Ceste Prouince faict en quelque sorte partie de la Syrie: mais elle est tellement à soy, & par les deserts, & par les montagnes dont elle est naturellement fortifiee, que son gouuernement, ny ses peuples ne dependent d'Estat, ny de Prince qui viue. La ville capitale s'appelle Palmyre, & le pays Palmirenie, comme si par vne conformité du nom auec l'humeur des habitans vne sagesse plus clairuoyante que celle des hommes, eust voulu que ce mot qui ne signifie autre chose que force & victoire, fut vn aduertissement aux Palmireniens d'estre tousiours vaincœurs, & ne s'abaisser iamais sous aucune puissance quelle qu'elle pûst estre. Les conquestes du grand Odenat, auquel

Gallienus, tout Empereur qu'il estoit, fut forcé & par l'interest general de l'Empire, & par les iustes & puissantes raisons de Valerianus & de Lucilius, de donner la moitié du gouuernement du monde, ne sont ignorees de personne : mais sa mort funeste, & qui sera pleuree autant de temps que les Palmireniens auront des yeux & du iugement, les ont precipitez du comble de leur bonne fortune, dans des miseres & des partis, où s'est perdu presque tout le sang de ces anciens Roys d'Egypte, & du grand Odenat. Zenobie ceste incomparable Princesse, qui l'espee à la main a sceu vaincre aussi glorieusement les ennemis, qu'auec sa beauté elle estoit accoustumee à vaincre de bonne grace, eust releué nos affaires, si nostre lascheté, plustost que la force d'Aurelian & de ses armees, n'eust mis ceste merueille dans les chaisnes qu'elle a, pour sa reputation, trop long-temps portees à Rome. Ie vous dis tout cecy, mon Pere, pource que c'est le commence-

ment de tous les ennuis & de tous les dangers de ceux dont i'ay à vous parler, ont esté trauersez. Apres qu'Aurelian eut deffait nostre nation, non seulement en la personne de Zenobie & de ses enfans, mais aussi en celle d'Achilles, l'vn des plus vaillants hommes de son temps: & que pour se venger de la generosité des Palmireniens, il n'eut épargné ny sexe, ny aage, & eut enseuely les deux tiers des habitans de Palmire sous les ruïnes de ceste belle ville, il emmena en Italie la plusparт des grands Seigneurs, auec Zenobie & ses enfans, qui couurans d'vne honneste moderation l'infamie de leur captiuité, furent assez lasches de viure comme Bourgeois de Rome, apres auoir vescu comme Roys de tout le Leuant. Heremian, fils aisné de Zenobie, n'ayant peu perdre le courage que son pere & sa mere non seulement luy auoient donné auec la vie, mais luy auoient enseigné par leur mort, fit cinq ou six efforts pour sortir d'Italie

& de seruitude. Mais ses desseins ayans tousiours esté descouuerts par la trahison de ceux ausquels il s'estoit fié, il ne peut faire autre chose que de nourrir les enfans qu'il auoit eus d'vne Dame des meilleures maisons de Rome, en la resolution de vanger leurs peres, & retourner en Palmirene, pour redresser le Trône sur le tombeau de ceux qui l'auoient abattu.

Cependant ceux qui estoient à Rome ayans dignement seruy les successeurs d'Aurelian, obtindrent, sous des pretextes assez specieux, la permission pour les Palmireniens de rebastir leur ville capitalle, & les autres qui auoient esté ou abatuës, ou bruslees. Carus s'y opposa durant son regne, Diocletian defendit qu'on en mist la deliberation au Conseil: Mais apres sa retraitte, Constantius & Galeruis en donnerent vne permission si aduantageuse pour nous, qu'en moins de cinq ans Palmyre fut plus belle que iamais elle n'auoit esté,

Ceux qui s'eſtoient ſauuez de la priſon des Romains, peu à peu vinrent à ſe reünir, & durant trente ou quarante ans ne firent autre choſe qu'eſperer en la promeſſe que ſecrettement leur auoit enuoyee auec ſon teſtament, le Prince Heremian. Mais comme ſi la fortune qui n'eſtoit pas encore laſſee de ſeruir les Romains, euſt oſté aux enfans de ce Prince, l'enuie de regner, auſſi bien qu'elle leur auoit oſté le Royaume, ils aymerent mieux paſſer leur vie parmy les delices & le repos, & laiſſer à leurs enfans l'execution des commandements de leur grand pere, que de prendre les armes pour luy obeïr.

Zenobie auoit vn frere qui auoit rendu à ſon mary tous les ſeruices qu'il en auoit deſirez. Il s'eſtoit retiré du party des Perſes, & de Chef qu'il eſtoit des Armeniens, ſous le commandement de Sapor, il eſtoit deuenu Capitaine d'vne petite trouppe de Palmireniens, pour obliger

Odenat. Apres la mort d'Odenat & de Sapor, Zenobie le sollicita de renouueler les intelligences qu'il auoit en Perse, & faire en sorte par le credit qu'il y auoit qu'ils oubliassent leurs vieilles querelles & se ioignissent ensemble, pour s'opposer à l'ennemy commun. Ptolomee, (ainsi estoit nommé ce grand Capitaine) ne fit point de difficulté de courir fortune de la vie pour secourir sa sœur. Il fut trouuer les Perses, & la ieunesse de leur Roy, qui n'auoit point de ressentiment des injures faites à son pere, ayant esté preuenu de la bonne opinion qu'on luy auoit donnee de Ptolomee, fit tout ce qu'il voulut, & si Zenobie eust peu attendre le secours qu'il luy amenoit, quand elle fut deffaite par Aurelian, les Romains estoient resserrez au delà de la mer Mediterranee, sans esperance de pouuoir iamais repasser en Orient. Depuis ceste mal-heureuse desolation, qui attira apres soy la perte de toute la Syrie, Ptolomee suiuit les

fortunes d'Atoxerxez, qui auoit ſuccedé à Sapor, &, comme vous auez peu ſçauoir par les Hiſtoires, fut heureux vn temps, & en vn autre fort perſecuté, ſelon que les Miniſtres & les affaires alloient bien ou mal. Il ſe maria à vne Princeſſe Perſienne, nommee Roxanie, qui fut fort long-temps ſans enfans: Cela le mettoit au deſeſpoir, ſe figurant que toſt ou tard les Eſtats changeroient de face, & par conſequent qu'vn iour les ſiens pourroient regaigner l'eſpee à la main, l'Empire de Syrie, qui luy auoit eſté, & à ſon beau-frere, injuſtement vſurpé. A la fin Roxanie eut vn fils, qui fut nommé Ptolomee comme ſon pere. Il fut ſi bien nourry, & ſi dignement eſleué, que ſon courage ne ſe reſſentit point de ſa fortune, & aſpira dés ſon enfance à des choſes auſſi releuees, que ſi ſon pere euſt eſté encore dans le trône. Son pere mourut qu'il auoit vingt-cinq ans, & s'eſtant extraordinairement aduancé aux bonnes graces d'Artoxerxez, il

estoit du Conseil, & auoit vn pouuoir absolu en toutes les affaires. Mais tout ayant changé à la mort de ce sage Roy, Sapor son fils prit la place, & n'esloignant ny n'approchant de luy Ptolomee monstra que le goust de son pere n'estoit pas le sien. Les Romains cependant ne demeuroient pas les bras croisez, au contraire gaignant pié à pié ce qu'ils auoient perdu, & ce qu'ils n'auoient iamais eu, mirent la Perse à telle extremité, que Sapor luy-mesme, ny ses armees ne sçauoient où donner de la teste. Ptolomee ne laissa pas de faire tout ce qu'vn homme de bien peut faire pour la gloire de la Perse, & pour son pays: Mais ces efforts furent vains, pource que les ministres du jeune Sapor ayans esté gaignez par les Romains, ou le conseillant mal à propos, gasterent tellement l'esprit de ce Prince, qu'ils le rendirent extrememẽt cruel, & extremement defiant. Il croyoit le mal, & ne recognoissoit point le bien, & par vn mescontentement general de tous les Grands, & de la pluspart

du peuple, qui ne le soufroit que pour ne point violer l'ordre, il perdit autãt de batailles qu'il en donna contre les Romains. Apres tant de mal-heurs, Ptolomee qui ne pouuoit estre aupres de ce Prince sans luy faire voir qu'il le vouloit seruir vtilement, luy remõstra sa mauuaise façon de regner, & luy fit voir que si par la punition de ces perfides & ambitieux ministres, il ne tesmoignoit à ses peuples le desplaisir qu'il auoit de s'estre laissé si long-tẽps abuser par des meschans, infalliblement il couroit fortune d'estre enuelopé dans vne grande rebellion. La liberté de ce discours deplut au Roy, & les ennemis de Ptolomee adjoustãt à la hayne du Prince, tout ce qu'ils crurent capable de la rendre immortelle, le firẽt resoudre d'esloigner Ptolomee des affaires, & l'enuoyer au delà de l'Eufrate, dans vne place de nulle importance, dont il le fit Gouuerneur, plustost pour le bannir, que pour l'obliger. Ptolomee ne receut pas vn petit desplaisir de voir ruiner les Perses, par l'ambition de deux ou trois

miniſtres, qui ne pouuoient bien faire, ny ſouffrir que les autres fiſſent bien. Toutefois voyant les Romains victorieux, les Perſes deffaits, & les Palmireniens perdus, il obeït au commandement du Roy, & prit d'autant plus librement la place que Sapor luy donnoit, qu'elle eſtoit fort proche de Babylone. Il s'y retira le pluſtoſt qu'il pût, & paſſant d'vne paſſion à vne autre, oublia les armes, & ſe mit à faire l'amour. Il y auoit vne Princeſſe appellee Amadonthe, qui depuis cinq ans, pour l'auoir veu vne ſeule fois, en eſtoit deuenuë paſſionnément amoureuſe, ſans le teſmoigner. Si toſt qu'il fut de retour en Babylone, ceſte Princeſſe le veid, & ceſte veuë renouuella ſon Amour auec vne telle violence, qu'elle ſe reſolut de l'eſpouſer. Ptolomee l'alla vn iour viſiter, ſans autre deſſein que de luy rendre ce à quoy l'obligeoit la ciuilité. Il en fut receu auec de ſi extraordinaires marques d'affection, & auec vn viſage ſi plein de charmes,

qu'il se sentit amoureux auant qu'il eust faict dessein de l'estre. A la premiere occasion qui se presenta ils se declarerent ce qu'ils auoient sur le cœur, & sans remettre leur mariage à la volonté de Sapor, ils s'espouserent sur le champ, sans autres tesmoins que leurs confidents, & furent six ans mariez sans qu'amė viuante que ceux-là en sceust rien. Ils eurent deux fils & vne fille, qu'on se figuroit dés le berceau pour la plus belle chose de tout l'Orient: mais elle mourut à cinq ans, & des deux garçons le plus ieune ayant suiuy sa sœur, il ne demeura que l'aisné appellé Amadonte, du nom de sa mere. Ce ieune Prince dés son enfance tesmoignoit vne grandeur de courage, & vne bonté d'esprit si incroyable, que Ptolomee ne s'en promit rien moins que la conqueste du pays que ses predecesseurs auoient perdu. Il l'esleua aux plus grandes esperances du monde: & pour ayder la nature, ne luy proposa que des exemples d'incomparable valeur. Il luy

representoit tantost que les Roys d'Egypte estoient ses ayeulx, tantost que les Empereurs de Perse l'estoient de sa mere, & que par ceste alliance il estoit obligé de faire des choses ausquelles Alexandre le Grand ne deuoit pas aspirer. Cependant que ces leçons esleuoient ce jeune Prince à des desseins infinis, Sapor cogneut à ses despens que Ptolomee auoit raison, & que ses ministres n'ayans eu autre objet que de faire seruir le bien general de l'Empire au leur particulier, meritoient les supplices dont doiuent estre punis des ennemis publics. On meit les vns dans les Auges, où leurs corps furent pourris membre a membre, & ceux dont la qualité les exemptoit des supplices, furent confinez dans les deserts du mont Taurus.

Le Conseil ayant esté de ceste sorte changé, on r'appella tous ceux qui auoient este esloignez par la tyrannie de ces meschans officiers, & entre autres Ptolomee. Il fut trouuer le Roy;

qui luy fit la meilleure chere du monde, & par vne gratification, qui depuis Themiſtocles n'auoit eſté, que ie ſçache, faite à aucun eſtranger; le fit chef de ſon Conſeil; & de ſes affaires de guerre. Ceſte grande fortune ne luy enfla point le courage, parce que l'ayant plus grand que tout le monde, il l'a creut au deſſous de luy. Neantmoins il s'en ſeruit ſi à propos, qu'apres vn nombre infiny de belles & neceſſaires actions, il declara ſon mariage au Roy, qui non ſeulemẽt l'approuua, mais pour teſmoigner la joye qu'il en auoit, fit venir Amadonte & ſon fils à la Cour, & donna à Ptolomee le gouuernement de toute l'Armenie haute & baſſe, à la charge qu'il en iroit reprendre tout ce qu'en tenoient les Romains. Ptolomee prit ceſte occaſion aux cheueux, & voulãt que ſon fils par vn exemple domeſtique, & par des leçons qu'il apprendroit l'eſpee à la main, trouuaſt ſon party formé pour entreprendre ce à quoy il le deſtinoit, fit vne armee de

soixante & dix mille combattans, auec laquelle il se resolut dés le commencement du Printemps, d'aller mettre en execution ceste glorieuse entreprise. Tout l'Hyuer il ne fit autre chose que reformer les humeurs de Sapor, meurir son esprit, changer les mauuaises habitudes, mettre en la place de ses pernicieuses maximes, des moyens de gouuerner & plus doux & plus honorables. Il mit le meilleur ordre du monde dans son conseil, osta à ses officiers le desir & l'occasion de faire des griuelees: fit rendre la iustice sans despence & sans perte de temps: reigla les finances de sorte, que l'on contraignit tous ceux à les manier, qui trouuoient que les deux plus grands vices du monde estoient l'auarice & la prodigalité. En fin il n'y eut pour la paix, ny pour la guerre, chose où la reformation fust necessaire, qui ne sentist le bon ordre, & les iudicieux temperamens de Ptolomee. Voila comme se passa l'Hyuer. Le Printemps ne fut pas

plustost

plustost venu qu'il prend congé du Roy, & apres des larmes & des plaintes de tous les gens de bien de la Cour, s'en alla trouuer son armee, auec sa femme & son fils. Il chassa tout ce qui restoit des Romains de la Mesopotamie, & allant à petites iournees iusques à la ville d'Artaxa, il deffit deux fois l'armee ennemie, prit ceste belle ville, & aprés huict iours de siege, entra de force dans Olane, & receut à composition Babyrsa, forteresses presque imprenables, & où lors les Romains auoient presque tous esté mis en garnison. Il faudroit vous nommer toutes les villes & toutes les places fortes de la grande & petite Armenie, si ie vous voulois dire toutes celles que Ptolomee prit par force, ou fit rendre par traitté. Vous sçaurez seulement qu'en cinq ans qu'il fit la guerre, il gaigna douze batailles, se trouua à plus de quatre cens combats, fit plus de six vingts sieges où il fallut camper, deffit plus de deux cẽs mille hommes: Et, ce qui

est plus glorieux pour luy, receut vingt blesseures, & veid son fils plusieurs fois couuert de sang & de playes, reuenir du combat, tantost apres auoir tué le General de l'armee Romaine, & tantost apres auoir esté cause du gain de cét batailles. Ce jeune Prince aagé de vingt-quatre ans seulement, s'estoit rendu si redoutable, que tous les soldats, ou estoient à luy, ou fremissoient deuant luy. C'estoit vne façon de parler qu'auoient les Perses, aussi bien que leurs ennemis, pour exprimer quelque chose d'incroyable, de dire, Vaillance d'Amadonte: de telle sorte que son nom seul a pris des villes, deffait des armées, & fait mourir de peur des femmes & des enfans. Ptolomee chargé de despoüilles, & plein de gloire, voulut laisser le reste pour son fils, si bien qu'il se resolut de luy remettre son armee entre ses mains, & auec elle toute sa bonne fortune & sa prudence. Sapor qui voyoit sans jalousie les victoires de Ptolomee, le rappella, luy remonstrant la necessité qu'il auoit de

son conseil & de sa conduitte. Il faut aduoüer que Sapor estoit bon naturellement,& porté aux grãdes choses; mais la nourriture luy auoit manqué, & les meschãs s'estans seruis de sa foiblesse pour se faire riches, l'auoiẽt rendu à demy incapable d'affaires. Il auoit quarante cinq ans lors qu'il rappella Ptolomee,& toutefois il estoit si peu capable de la Majesté d'vn Empire grand cõme le sien, que voulant le bien il ne le pouuoit faire. Ptolomee arriua aupres de luy, aagé de soixante ans, & si recommandable pour sa valeur & sa sagesse, que l'enuie mesme estoit reduitte, de peur de demẽtir son naturel, à la necessité de se taire. Sapor ne iouït pas long-temps du bon-heur qui par tout accõpagnoit Ptolomee. Il mourut d'vne mort subite. Les vns disent de pluresie, pource qu'ayant accoustumé la chasse, il s'y eschauffa tellement vne fois, que ceste maladie luy en estant arriuee, fut cause de sa mort. Les autres tiennent que la mere de sa femme, ambitieuse & meschante autant que le peut estre vn

esprit qui s'abandonne au gré de ses passions, sans preuoir ce qu'il en peut arriuer, l'empoisonna auec vn bouquet. Quoy qu'il en soit ce Prince mourut, & Artaxez, cousin du Roy, & de Ptolomee, à cause de sa femme, fut mis au gouuernement. Aussitost qu'il fut couronné il appella Ptolomee, & comme il estoit genereux, & de tout temps son amy, luy offrit dans l'Estat tout ce qu'il en desireroit, à la charge que meslant ses interests à ceux de l'Empire, il pûst se fier en luy, comme en vn autre soymesme. Ptolomee le remercia, se contenta de viure comme il estoit, & luy demanda seulement la permission de reconquerir sur les Romains la Prouince de Palmyrene, afin que son fils y pûst regner sous son appuy, comme viuoient ses predecesseurs auant qu'elle eust esté ruïnee & asseruie par leurs communs ennemis. Artaxez trouua ceste conqueste tres à propos, & promit non seulement de conseruer Palmyrene, comme ses predecef-

ſeurs, mais de la proteger comme l'appanage d'vn de ſes freres. La premiere annee du regne d'Artaxez ſe paſſa en fort peu de guerre, pource que l'Empire Romain eſtant tombé entre les mains de Theodoze & d'Honorius, ces nouueaux Princes eſſayoient de regaigner par la douceur, ou par la force, les eſprits qui s'eſtoient reuoltez contr'eux. Mais comme ſi les Dieux euſſent deliberé de remettre mon pays en liberté ſans ceſte incroyable effuſion de ſang, & ceſte prodigieuſe perte d'hommes, dont les conqueſtes d'Amadonte euſſent eſté accompagnees, ſi le party general des Romains, ſe fuſt oppoſé aux forces de toute la Perſe. Il arriua que certains peuples ſouſmis à l'Empire de longue-main, s'eſtans reuoltez pour des differents de Religion, & pour d'autres, donnerent tant de peines à ces Empereurs, qu'ils n'eurent pas le loiſir de ſonger aux affaires de Leuant.

Pendant que les maiſtres & les ſub-

jets se deffaisoient ainsi l'vn l'autre, Amadonte poursuiuoit ses victoires, & voyant son pere fort vieil, se hastoit le plus qu'il pouuoit de se rendre maistre de son pays, afin qu'il luy pûst donner ce contentement de veoir deuant sa mort qu'il n'auoit plus rien à desirer. Ce Prince ne trouua nulle resistance iusques à Ctesiphonte, où l'armee Romaine l'ayant attendu, fut si generalemēt mise en fuitte, que depuis elle ne pût estre en estat de combattre. Il passa iusqu'en Capadoce, où il prit plusieurs villes, & entre autre Tyane, de là il vint à Antioche, où l'on luy ouurit les portes: & pour luy rendre des honneurs dignes de luy, il y fut receu auec vne entree qui n'estoit gueres differente du triomphe des Romains. Les habitans d'Eniche, de Larisse, d'Apamee, d'Arethuze, d'Odmane, de Laodicee, de Nazame, & plusieurs autres, vinrent au deuant de luy, & luy presenterent les clefs de leurs villes. La garnison qui estoit dans Palmyre, au bruict de

tant d'heureux ſuccez, pour demeurer auec la force, voulut deſarmer les habitans, mais par vne aduenture qui n'eſt pas croyable, vn petit fils de Heremian eſtoit arriué il y auoit plus de ſix mois dans la ville, & deſguiſé comme vn ſimple ſoldat, auoit touſiours attendu l'occaſion de ſe declarer. Voyant que la commodité ſe preſentoit, il ſortit tout armé, auec trente ou quarante de ceux qu'il auoit faict couler dans la ville, & alla criant par toutes les maiſons: Palmireniens, ſi vous auez encore quelque reſte de la generoſité de vos peres, prenez les armes pour voſtre defence, les Dieux & les hommes ſont pour vous. Vous voyez le petit fils du grand Odenat, & de la vaillante Zenobie, qui eſt dans voſtre ville, pour vous ſecourir contre vos ennemis domeſtiques. Et vous auez à vos portes le neveu de ces Princes, le victorieux Amadonte, qui vous rapporte la liberté, la gloire & la hardieſſe, que toutes enſemble on auoit voulu vous

rauir. Ces paroles donnerent vne telle resolution aux Palmireniens naturels, que sortans de leurs maisons auec les premieres armes qu'ils auoient trouuees sous leurs mains, ils suiuirent leur chef, appellé Timolas, & quelque aguerie que fust la garnison Romaine, elle fut taillee en pieces, & pour vengeance de la cruauté d'Aurelian, leurs femmes, leurs enfans, & leurs biens passerent par le fer & par le feu, comme autrefois auoient passé ceux des Palmireniens. Aussi-tost que ceste execution fut acheuee, on rompit les Aigles, & les autres marques de la puissance Romaine. On alla rendre graces aux Dieux, comme en vne feste publicque. Il ne se trouua personne d'impuissant pour vne solemnité de si grande importance, les vieillards & les enfans forcerent l'infirmité de leur nature, & les vns & les autres par leurs differentes naïfuetez, faisoient voir que la liberté est vne chose qui se desire autant de ceux qui n'ont fait

encore qu'vn pas au monde, que de ceux qui n'en ont plus qu'vn à faire. Amandonte estoit arriué si prés de la ville, qu'il s'en estonnoit: mais outre les feux qu'il voyoit luire pardessus les murs de Palmyre, & le son des trompettes, les voix confuses qui venoient iusques à ses oreilles, doubloient la crainte qu'il auoit pour les siens. A la fin il s'arresta, & veit aussitost sortir par vne des portes de la ville, vne troupe de Caualerie, qui se mit au petit galop pour venir à luy. Leur contenance, & le peu de monde qu'ils estoient, ne luy donna point d'ombrage, au contraire mesurant toutes choses au bon-heur qui l'auoit tousiours accompagné, il se douta que les Palmireniens s'estoient deffaits de leurs ennemis, & qu'ils venoient pour l'en asseurer. Cela estoit comme il le pensoit, & de faict bien à peine auoit-il commandé à vne compagnie de gensdarmes qui le suiuoient d'estre prests à faire tout ce qu'il ordonneroit, qu'il veid à ses

pieds la moitié de ceste troupe, qui estoit descenduë pour l'oster de doute. Timolas demeurant debout, demanda auec beaucoup de courtoisie à Amadonte mesme, qu'il eust agreable de luy apprendre en quel lieu il pourroit auoir l'honneur de parler au Prince Amadonte. Cheualier, luy respondit Amadonte, vous estes si courtois, que ie ne doute point que vous ne soyez tres-homme de bien, c'est pourquoy ie vous diray que celuy que vous cherchez a le contentement de vous voir, & aura tousiours la volonté de vous faire seruice. Timolas se voyant deuant vn si grand Capitaine, dont les victoires l'empeschoient de dormir ny iour, ny nuict, meit vn genoüil en terre, & apres l'auoir supplié tres-humblement de luy donner sa main à baiser, luy voulut dire quelque chose en l'estat qu'il estoit. Amadonte luy rendit toute sorte d'honneur, & le releuant auec vn secret tesmoignage qu'il en pensoit tout ce que depuis il sceut par sa

cognoiſſance, le pria de tout ſon cœur de luy dire qui il eſtoit, & quel ſeruice il deſiroit de luy. Timolas lors auec vne action qui ne dementoit ny ſon courage, ny ſa naiſſance, prit la parole, & ſe declara de ceſte ſorte à Amadonte. Il y a plus de cent ans que mes parens preferant le repos à la gloire, & la douceur de la paix aux aduantages d'vne guerre neceſſaire, ont abandonné auec leur patrie, le ſoin & l'enuie de la ſecourir. Ils ont veſcu comme des eſclaues, & n'ont pas eu honte de faire des eſclaues cõme eux, au lieu de faire des Princes, comme auoient faict leurs anceſtres. Mais, Amadonte, comme auroient peu rougir de faire des eſclaues, ceux qui n'ont pas eu le cœur de s'empeſcher d'eſtre eſclaues? Ie ſuis donc né de ces Princes feneants, & peut-eſtre la cõtagion de leur vie m'euſt fait oublier ce que ie deuois au grand Odenat mon ayeul, ſi voſtre exemple me retirant du milieu des voluptez, où mes peres s'eſtoient endormis, & laiſſoient endormir leurs enfans,

ne m'eust mis deuant les yeux l'image des choses passees, aussi-bien que celles des presentes. Il est vray, Amadonte, ie me suis esueillé au bruit de vos conquestes, i'ay songé qu'il ne falloit point que vous eussiez toute la peine de nous rendre mal-gré nous l'honneur que nous prenions plaisir de perdre. Ie ne me figurois pas qu'il fut permis d'estre sorty d'vne race fameuse comme la vostre, & viure laschement comme ie viuois. I'ay loüé vos actions, quand mes parens vous accusoient d'estre temeraire, & de precipiter leur ruïne: & ne pouuant les faire resoudre à vous imiter, ie n'ay pas crû que ie fusse obligé de me refuser à moy-mesme ce qu'ils me refusoient. Ie les ay laissez dans leur infame oysiueté, & accompagné de quarante ieunes hommes de ce pays, suis venu offrir à ma patrie mon sang & mon bras, puis qu'il ne m'estoit pas permis d'en faire dauantage. I'ay ce matin prié les Palmireniens de preuenir le mal que leurs ennemis se pre-

paroient de leur faire. Ils m'ont creu, & à vostre nom, qui a seruy de trompette pour appeller tout le monde au combat, nous auons tué tout ce qui nous a resisté, & le reste a seruy de victimes pour appaiser les ombres de nos predecesseurs, qu'ils auoient esgorgez. La ville est libre, & le peuple ne nous a donné la charge, à mes compagnons & à moy, de venir au deuant de vous, que pour vous supplier tres-humblement d'estre leur protecteur, comme vous estes la cause de leur salut & de leur liberté. Amadonte ne l'eust pas laissé si lõg-temps parler, sans luy monstrer sa joye, & son ressentiment, s'il n'eust creu qu'il ne pouuoit mieux tesmoigner l'estime qu'il faisoit de luy, & le respect qu'il luy rendoit, qu'en luy laissant dire tout ce qu'il auroit agreable. Comme il veid qu'il ne parloit plus, il l'embrassa, & par quelques larmes mesmes, fit veoir quel estoit son naturel & sa nourriture. Apres les premiers complimens, il luy dit: Que s'il

auoit fait quelque chose qui valust la peine d'estre loüé, toute la gloire en estoit deuë à Odenat & à Zenobie, qui par leurs exemples luy auoient enseigné à viure : Qu'il ne s'estimoit heureux, que pour auoir vn Prince à seruir desormais plein de merite comme il estoit : Que quand il l'auroit agreable, il luy feroit le premier le serment de fidelité, & le feroit faire à tous les Palmireniens; & aux autres nations qu'il auoit adjoustees à ses Estats. Timolas honteux des submissions d'Amadonte, se voulut ietter à ses pieds, pour s'aquiter en quelque sorte des obligations qu'il luy auoit; mais en ayant esté absolument empesché, ils se iurerent vne amitié eternelle, & auec vne partie des troupes entrerent dans Palmyre. Les six ou sept premiers iours se passerent en resiouïssances publicques, durant lesquels toutefois, Amadonte ne laissa pas de parler à son armee, la faire camper en lieu où sans incómoder le pays, elle pûst viure en seureté, & par des largesses d'vn Prince qui ne se re-

seruoit pour luy que l'esperance, attirer du cœur & de la bouche de tous, des remerciements & des benedictions incroyables. En suitte de ces glorieuses actions, il enuoya cinq ou six Courriers l'vn apres l'autre à Ptolomee, pour l'aduertir de l'heureux succez de ses cõseils, & de ses desseins, & luy demander aduis cõme il deuoit traitter auec Timolas, qui indubitablement estoit petit fils d'Odenat, comme il sçauoit par la voix cõmune, & par les nouuelles qu'il en receuoit de Rome. Ptolomee estoit au lict malade de vieillesse seulement, & toutefois si fort necessaire à la Perse, que la grandeur des affaires dont il estoit iour & nuict accablé, ne luy donnoit pas le loisir de mourir, ny mesme de songer à la mort. Quand ses heureuses nouuelles luy furent apportees, Artaxez estoit auec luy, pour le plus grand dessein qu'eussent iamais eu les Perses. Il le supplia tres-humblement de les ouïr, & apres en auoir receu tous deux vn contentement presque esgal, Ptolomee s'addressant au Roy, luy

dit cecy: Sire, vostre Majesté ma tousiours fait tant d'honneur, qu'aujourd'huy ie prends la hardiesse de la conjurer par sa bonté, plustost que par les petits seruices que mon pere & moy auons rendus à sa Courõne, qu'elle se souuiẽne de la parole qu'elle m'a dõnee, & protege par sa puissance vn fils vnique que i'ay, apres qu'elle a trouué bon de luy rẽdre par la iustice de ses armes, le Trône & la grandeur de ses peres. Artaxez l'interrompant là-dessus, luy jura qu'il en feroit le mesme estat qu'il faisoit d'Araxez son fils aisné, & qu'en toutes les occasions où l'interest d'Amadonte l'obligeroit d'armer, il iroit le secourir auec toutes ses forces, en personne, ou du moins Araxez pour luy. Ptolomee ayant tres-humblement remercié le Roy, & tesmoigné tout haut combien il mouroit son obligé, se tourna vers le courrier d'Amadonte, & luy dit ainsi: Mon compagnon, dites à mon fils que ie me resioüis de ce qu'il a fait autant que luy-mesme: Que par sa bonté

ſa bonté le Roy luy donne toute ſorte d'aſſeurance qu'il ſera touſiours vû de ſa Majeſté, comme vn tres-bon ſuiet & tres-fidelle ſeruiteur le doit attendre, & que ie luy enuoye du lieu où ie ſuis ma benediction, & le bonheur qui ne m'a iamais manqué. Pour ce qu'il me mande par ſes lettres, ie ne ſuis pas ſi peu clair-voyant que ie ne voye bien qu'il me demande conſeil d'vne choſe qu'il a deſia reſoluë: C'eſt pourquoy, vous luy direz que ie le confirme à ſon opinion, pourueu que Timolas ſoit veritablement tel qu'il m'eſcrit. Mais ſur tout dittes-luy qu'il ne laiſſe pas perdre en ſa perſonne, la gloire & le nom de ſes peres. Le Roy (comme ie l'en ſupplie par le grand Soleil, & par tout ce que nous adorons, c'eſt y comprendre ſa Majeſté toute entiere) prendra, s'il luy plaiſt, la peine de luy choiſir vne femme & à Timolas, pourueu qu'ils s'en rendent dignes. Cela dit Ptolemee fit partir ce Courrier chargé de preſens, & comme ſi l'excez de la ioye euſt tout à coup conſommé ce

quiluy restoit de vie. C'est assez grãds Dieux, s'escria-t'il, ie veoy par vostre grace, tout ce que ie vous auois demandé. Ie ne suis plus necessaire au monde, mon aage a gasté ce que vous m'auiez dõné de bõ. Mõ Roy, ne me souffre plus que par pitié. Faites que ma vie s'acheue, comme elle a commencé: c'est a dire aussi heureusement qu'vn homme peut desirer. Adieu, Sire, dit-il baisant la main du Roy, souuenez-vous, s'il vous plaist de ma femme, & de mon fils, & si quelques-fois vous daignez oublier ce que vous estes, pensez à vostre tres-humble seruiteur. Apres qu'il eut ainsi parlé, & presenté son testament au chef de ses affaires, il se meit la teste sur le cheuet de son lict, & rendit l'ame sans aucune demonstration de douleur, ny de violence. Artaxes en fut tellement estonné, & depuis si sensiblemẽt touché d'vne si grãde perte, qu'il en porta le dueil & le fit porter à toute sa Court. De vous dire à cette heure les regrets, & le desespoir de la Princesse Amadonte, qui n'estoit pas auprés

de Ptolomee quand il mourut, les plaintes de tous les Perſes & l'ennuy qu'en eurent Amadonthe & Timolas, c'eſt auoir plus de temps à perdre que vous n'en auez mon pere. Mais ie vay vous dire vne choſe digne d'admiration. C'eſt qu'Amadonte ayant voulu faire couronner Timolas Prince des Palmireniens, & pour ce ſuiet ayant fait aſſembler le peuple, il ne luy peut iamais diſpoſer. Au contraire Timolas parla au peuple, luy remonſtra qu'Amadonte eſtoit le ſeul à qui la couronne deuoit eſtre donnee, & s'opiniaſtra ſi bien à refuſer le gouuernement pour le laiſſer à Amadonte, que cinq où ſix iours durant il fallut faire diuerſes aſſemblees pour veoir à quoy reüſſiroit cette incroyable generoſité de ces deux Princes. Mais l'vn & l'autre faiſoient des prieres, & promettoient des miracles pour n'eſtre point forcez à receuoir vne choſe que iuſques icy les hommes ont cherché au trauers des feux, & des precipices, & preferé touſiours au repos & à

la iuſtice. En fin on s'aduiſa d'vn expedient pour les accorder, c'eſt qu'ils regneroient enſemble, & pour leur faire accepter ce party, vn des plus ſages du Conſeil, leur remonſtra qu'ils ne deuoient point refuſer cette condition, puis qu'eſtant veritablement tous deux dignes d'vn grand Empire, ils eſtoient obligez de faire veoir au monde vne choſe iuſqu'alors incognuë. C'eſt a dire, deux Princes regner enſemble ſans ſe quereler l'vn l'autre, & viure long-temps ſans ſe vouloir ruïner, où pour le moins deuenir ennemis. Timolas fut celuy qui reſiſta le plus, & qui teſmoigna encore qu'il fuſt le plus ieune de trois où quatre ans, qu'Amadõthe auoit moins d'ambition que luy. Ils ſe laiſſerent donc emporter à la volonté des Palmireniens, & commencerent à regner enſemble auec tant de ceremonies, & s'entreporterent touſiours tant de reſpect que l'vn deferant touſiours à l'autre, il ſembloit qu'ils ſe faiſoiẽt l'Amour au lieu qu'ils eſtoient cõpagnons. Au bout de l'an

de ſon veſuage la Princeſſe Amadõte vint trouuer ſon fils, accompagné du Prince Araxez, qui comme Ambaſſadeur de ſon pere, venoit amener vne petite Niepce, & vne Couſine du Roy pour femmes à Timolas & à Amadonte. Cette fameuſe alliance remplit tout l'Orient de ioye, & tous les Eſtats de ces deux Princes, de feſtins de reſiouïſſances, & de conſolations infinies. Ces mariages ſe ſont trouuez ſi heureux, encore que les parties ne ſe cognoiſſent les vnes, les autres que par reputation : que les femmes ſembloient diſputer à l'enuy auec leurs maris à qui s'aimeroit dauantage & ſe rendroit le plus de ſeruices. Il y a à ceſte heure vingt-neuf ans qu'ils ſont mariez, & quelque trente que ces deux Princes regnent: mais tout cela auec les meſmes reſpects, & les meſmes affections que les premiers iours qu'ils ont eſté enſemble. Ils ont veu depuis leur regne Theodoſe Empereur à Conſtantinople, & Valentinian à Romme, Marcian ſucceder à Theodoſe, & Valen-

tian mourir miserablement par la trahison des siens, & cõme vous sçauez, auiourd'huy Martian est demeuré seul, depuis que Genseric a mené en Afrique Eudoxe, & ses filles auec tout ce qu'il y auoit de meilleur en Italie. Ie ne vous diray point les batailles qu'Amadõte & Tomiras ont dõnées, les armees Romaines qu'ils ont taillees en pieces, & les Prouinces qu'ils ont gaignees sur elles: Tant y a qu'auiourd'huy, les Perses & les Palmireniens sont maistres de tout ce qui est en Syrie, Armenie, Capadoce, & Mesopotamie. Et en vn mot depuis le fleuue Indus iusqu'à la riuiere de Meãdre: & depuis la mer d'Hyrcanie iusqu'à la mer Erithree, Araxes auiourd'huy a succedé à son pere, & ne tesmoigne pas moins de bonne volonté à ces deux Princes qu'Artaxes, mais n'estant pas né aux grandes entreprises comme luy, Amadonte, & Tomiras se sõt retirez dans leurs Prouinces & sont tousiours, où à Palmire, où à Antioche qu'ils possedẽt par droit de conqueste. Amadonte qui ne se promet riẽ moins que de chasser les Ro

mains de l'Aſie , & d'vne partie de l'Europe,parloit ſouuent à Thomiras (ô nom fatal ! ô ſouuenir qui me tuë !) mais luy qui ſe perſuadoit que la gloire eſt plus grande de meriter l'Empire du monde, que de l'auoir,l'a touſiours cõiuré de mettre fin à tous ſes trauaux & gouſter les proſperitez que miraculeuſement les Dieux leur ont enuoyees. Ie veux vo⁹ faire veoir la difference qu'il y auoit entre l'eſprit & les humeurs de ces Princes & ſans en parler d'auantage, ſinon en paſſant, tomber dans les diſcours qui particulieremẽt m'obligẽt à demander voſtre conſeil & implorer la puiſſance que vous auez auprés des Dieux. Sçachez donc que la naiſſance,l'aage,& l'eſprit eſtans preſque eſgaux en eux,la grandeur du courage de l'vn ne cedoit gueres à celle de l'autre: & leur reputation eſt à la verité egalement extraordinaire: mais elle eſt fort differente. Amadonte eſt eſtimé grand pour ſa magnificence & pour ſes bienfaits. Timolas l'eſtoit pour l'innocence de ſa vie. L'vn eſt aimé pour

sa misericorde, l'autre l'estoit pour sa iustice. L'vn en donnãt, & en oubliant le mal qu'õ luy faisoit, s'acquiert tout le monde pour amy, & l'autre en faisant garder l'ordre s'estoit rendu redoutable à ceux qui ne l'aimoient point. L'vn est le refuge des miserables : l'autre estoit la mort des meschans. L'vn aspire aux choses infinies, pour se faire estimer: & l'autre retranchoit tous les iours quelque chose de sa grandeur pour se rendre plus digne de loüange. L'vn veut estre homme de bien & estre estimé tel, l'autre aimoit mieux l'estre que d'en auoir la reputation. L'vn croit que la fortune ne le peut tromper: & l'autre en ne s'y fiant point esuitoit les occasions de n'estre point trompé. En fin l'vn & l'autre n'ayant que la vertu pour obiect l'ont seruie esgalement. Mais l'vn l'adoroit comme vne Deesse auec les respects, les sacrifices, & les tremblemens: & l'autre la sert comme vne maistresse auec de l'Amour, de la liberté, & de la prudence. Ces deux Princes, mon pere, ont eu des enfans,

mais cõme si les Dieux preuoyoient qu'apres eux il ne se trouuera point deux autres Princes qui ayent autant de sagesse, où autant d'amitié qu'eux, & par consequent qui puissent conseruer la bonne intelligence qu'ils ont ensemble. Ils leur ont osté tous leurs enfans, & n'est demeuré à Timolas qu'vne fille, la plus belle que l'Orient ait admiree. Elle se nomme Parysatis comme sa mere, & à Amadonte qu'vn fils appellé Zenobias. C'est de ces deux persõnes, mõ pere, que ie veux vous entretenir, s'il vous plaist, & vous entretenir si particulierement, que tant par ce que ie vous diray, que par ce que ie vous ay dit de leurs ancestres, vous sçachiez iusqu'aux moindres choses qui leur sont arriuees.

HISTOIRE DE PARISATIS & de Zenobias.

LA belle Parisatis fut nee le iour mesme que le vertueux Timolas son pere deffit dans l'Armenie, au lieu mesme où le fleuue d'Eufrate se cache sous le Mont Taurus, Annibalianus Lieutenãt de l'Empereur Teodose. Il peut y auoir à cette heure dix-huict où dix-neuf ans. Cette merueille est la derniere de tous les enfans que sa mere a eus : Aussi falloit-il que la nature essayast long-temps ses forces, & fist plusieurs modelles deuant que de pouuoir donner au monde vn ouurage si parfait & surnaturel. Figurez-vous, mon pere, tout ce que l'imagination se peut former de charmant & de beau, encore ne vous figurerez-vous rien qui approche de Parisatis. Ses yeux esblouïssoient quiconque les osoit regarder. Ils ne

sembloient pas seulement pleins de lumiere, l'on auroit dit encore qu'ils estoient tout de feu, le reste de son visage plus blanc que la neige, mais que la neige où en quelques endroits on auroit ietté de la poudre de Cynabre estoit auprés, de ses cheueux comme l'yuoire l'est auprés de l'ebene.

Si vous auez veu quelqu'vne de ces irreprehensibles statuës, où l'art a esté au delà de la nature, n'y adioustez rien pour vous representer Parisatis, que la bonne grace, l'action, & la parole qu'elles ne sçauroient auoir, En vn mot, sage Druide, tout ce qu'il y a de plus charmant & de plus rare en toutes les proportions, & en toutes les couleurs, fut auec vne prudence sans comparaison, choisy & assemblé pour faire ce miracle visible. Cependant ces raretez sont les moindres de ses perfections, la grandeur de son ame, la bonté de son esprit, & pour dire quelque chose qui n'a point encore esté ditte, son inclination portee à ne changer

iamais , sont des aduantages qui n'ont point d'exemple parmy les hommes, & qui n'en trouuent presque point parmy les Dieux. Pour Zenobias ie ne vous en diray rien, que luy-mesme ne pust dire de luy-mesme sans rougir. Il a la taille belle, le visage parfaittement agreable, les yeux pleins d'esprits, le teint tres-clair & tres-net, les cheueux fort noirs, & pour n'en pas faire vne beauté de femme : c'est le corps le mieux fait, & la teste la plus belle, au iugement de ceux qui sçauent ce que c'est de la vraye beauté d'vn homme que la peinture peut representer, lors mesme quelle entreprend de corriger le naturel, & faire vn corps sans deffaut. Son courage est veritablement aussi grand que celuy de son pere, & son esprit enclin à la cognoissance des bons liures, & des sciences les plus necessaires, n'a iamais perdu ses forces, quelques difficiles qu'ayent esté les efforts qu'il ait prins plaisir de luy faire faire. Il arriua pour le contentement de ces deux personnes , aussi

bien que pour leur mal-heur, qu'ils s'aimerent dés le berceau, & comme s'ils euſſent eſté nez l'vn pour l'autre, ſe deferoient tellement & s'entre-rendoient de ſi grands honneurs en leur plus tendre ieuneſſe, qu'Amadonte & Timolas s'en apperceurent, & ſur ce fondement, eſpererent de rẽdre celuy de leur throſne ineſbranlable. Zenobias n'auoit pas quinze ans qu'il eſtoit deuenu tres-ſçauãt en Amour, & comme c'eſt la couſtume de tous ceux qui aiment, ſi impatient de ſçauoir comme quoy il eſtoit aimé de Pariſatis, qu'il ne pouuoit viure ſans eſtre hors de cette doute, n'y n'oſoit prendre la hardieſſe de s'en eſclaircir. Pariſatis luy faiſoit la meilleure chere qu'elle pouuoit, mais ſon aage n'eſtoit pas capable de luy faire diſcerner, ſi c'eſtoit par Amour, ou par reſpect qu'elle le traittoit ainſi. Il eſt vray que toute ieune qu'elle eſtoit, elle ne laiſſoit pas quelques-fois de penſer au plaiſir que luy donnoit la veuë de Zenobias, mais ces premieres eſtincelles d'vn feu qu'in-

sensiblement l'Amour allumoit en son cœur, n'estoient pas encore assez chaudes pour luy apprẽdre d'où elles pouuoient venir. Cependant la mauuaise fortune de Zenobias, fit bien tost sçauoir à Parisatis ce qu'elle auoit iusques-là ignoré. Araxes ayant succedé à son pere, changea plusieurs choses que Ptolomee y auoit establies, & comme il estoit moins genereux & par consequent plus defiant & plus ialoux qu'Artaxes, il essaya de diminuer le credit & la puissance d'Amadonte & de Timolas. Cela ne pouuant se faire ouuertement, il en prit conseil auec les ennemis de ces Princes, & par vne trahison la plus artificieusement conduitte, dont on ouyt iamais parler, enuoya demander Parisatis en mariage pour Tyribasus son fauory, croyant par cette alliance asseurer à sa Couronne tous les Estats de ces deux Cousins, sous pretexte que Parisatis, comme venãt directement d'Odenat, estoit seule legitime heritiere des Palmireniens. Ces fascheuses nouuelles furent ap-

portees à Timolas en vne saison où il esperoit declarer publiquement Zenobias son successeur, & son gendre: c'est pourquoy il aduertit Amadonte de son desplaisir, & le supplia de luy donner en vne affaire si importante, le conseil qu'il deuoit prendre pour luy-mesme. Amadonte qui ne croyoit rien au dessus de luy. Mon frere, luy dit-il, c'est ainsi qu'ils se nõmoient tousiours, nos ennemis, & le peu d'experience d'Araxes ont conduit le dessein dont vous me faites l'honneur de me parler, à l'extremité où il est. Ce Prince & ses ministres croyent ou que nous ne sommes plus ce que nous auons esté, ou que nous n'auons pas les yeux assez clair-voyans pour penetrer leurs artifices. Non, non Timolas, il faut que ce que nous auons resolu de nos enfans, succede: mais il faut qu'il succede glorieusemẽt & pour nous & pour eux. Mon fils est ieune, mais il vient de la race de Zenobie, & des Ptolomees, il adioustera toute la Perse à ce que nous luy laissons, &

rendra Parisatis Reyne de tous ceux qui la veulent faire leur esclaue, où manquant de courage, & de bonheur: il vous deliurera de la promesse que vous m'auez faite, & vous mettra en liberté de faire ce qu'il vous plaira de vostre fille. Timolas eust eu quelque suiet de se plaindre des paroles d'Amadonte, & en tirer quelques preuues de refroidissement où de colere s'il ne l'eust bien cognû: mais sçachant que ce Prince ne pouuoit souffrir que des Dieux, & qu'il croyoit laisser à Araxes par vne pure liberalité, tout ce qu'il auoit de Prouinces & de Royaumes, il ne trouua point mauuais l'excez de valeur & de ressentiment qu'il tesmoignoit par sa responce. Timolas donc l'ayant supplié d'auiser à cette affaire, & luy dire par où il en falloit passer, afin de rendre responce à Araxes. Mon frere, luy dit Amadonte, faittes-moy la faueur de me donner le reste de ce iour pour y penser, & infailliblement dés ce soir ie ne manqueray pas de vous dire mon sentiment, & le sousmettre

à tout

à tout ce qu'il vous plaira d'y reformer. Aussi-tost qu'ils se furent separez, Amadonte enuoya querir Zenobias & luy dit comme ils furent tous seuls. Si i'auois mauuaise opinion de vous Zenobias, ie ne vous ferois pas l'honneur de vous mettre toute ma gloire, & tout mon repos entre les mains. Ie vous veux donner aduis d'vne affaire, sans l'heureux succez de laquelle ie ne puis m'estimer Roy, ny viure content. Vous auez prés de vingt ans : à cet aage là, mon pere m'auoit fait donner deux batailles, & rendu capable des choses que i'ay si heureusement executees. Il faut que vous commenciez à faire parler de vous, & appreniez à tout l'Orient que vous ne vous estes long-temps reposé, que pour faire de plus grands coups, & n'auoir plus besoin de repos. Dittes-moy librement si vous ne voulez pas conseruer ce que vostre Oncle & moy, vous auons si difficilement acquis. Ie ne vous diray point que vous le deuez faire, quand vous n'auriez autre suiet pour

l'entreprendre, que le desir de plaire à cette incomparable beauté qui ne peut estre qu'à vous, si vostre lascheté ne vous l'a fait perdre. Ie laisse à vos propres sentimens à vous conseiller de ce costé-là : mais pour celuy de mon interest, & de nostre commune gloire, ie veux vous en solliciter autant que ie puis, mais vous en solliciter par des exemples de nostre maison, plustost que par des paroles. Parlez franchement Zenobias, dites-moy si vous voulez permettre que le Roy de Perse, vous oste tout à la fois Parisatis & toute la Syrie. Si la grandeur de vostre ennemy vous estonne, laissez-moy l'execution de vous en deffaire. I'ay encore le courage, & la force pour prendre vostre place, & aller arracher du trosne cet ingrat, & dénaturé monarque. Comme Amadonte eut ainsi parlé Zenobias auec vn visage au trauers duquel se lisoit l'excés de sa ioye, & vne asseurance qui ne dementoit point sa naissance, ny l'estime que tout le monde en faisoit, respondit de cette

ſorte à ſon pere. Sire, i'auois iuſques icy crû qu'eſtant grand, & fameux cõme vous eſtes, vous n'eſtiez pas capable de faire de petites choſes, & encore moins de les pẽſer: toutesfois il faut que vous me permettiez, s'il vous plaiſt, que ie vous die que ie ne me figurois pas qu'en vne meſme occaſion vous puſſiez & vous ſurpaſſer tellement vous meſme, & m'obliger ſi extraordinairement que par voſtre propoſition vous venez de le faire. Certes la faueur que ie reçoy de vous eſt incroyable, & elle me ſera touſiours ſi chere, que tant que ie viuray apres auoir mis au premier rãg de mes felicitez, l'honneur d'eſtre ſorty de vous, ie mettray au ſecond celuy de m'auoir eſtimé digne d'executer ce que vous me propoſez. Vous m'appellez à la gloire par deux charmes ſi puiſſans, que le moindre ſeroit capable d'y attirer l'hõme du mõde le plus laſche & le plus inſenſible. Ouy, Sire, ie vous obeïray, & ſi Pariſatis daigne agreér, comme elle fera voſtre commandement & mon entrepriſe,

vous obeïray auec tant de hardiesse que les Palmireniens, & tout l'Orient seront bien aise d'aduoüer qu'Amadonte ne pouuoit rien faire de petit. La seule grace que ie vous demande, Sire, c'est que vous ne me prescriuiez point la façon dont ie dois me rendre digne de Parisatis, mais qu'apres m'auoir dit en quels termes sont mes affaires, vous me laissiez la liberté d'y mettre l'ordre que ie trouueray le meilleur. Que ma ieunesse, Sire, ne vous fasse rien penser à mon desaduantage. Ie me promets beaucoup, & quand par malheur mes desseins ne reüssiroiét pas, croyez s'il vous plaist, que ie ne troubleray ny vostre Estat, ny vostre repos. I'aduouë que ie puis me perdre, mais ie sçay que ma perte n'attirera celle de personne apres soy.

Voila comme ie veux vn fils, repliqua Amadonte. Des langages moins genereux que ceux-cy ne me satisferoient pas : mais souuenez-vous que ie ne veux pas de moindres actions. Apres ces discours, Amadonte dit à

Zenobias l'Eſtat des affaires, & ſçachant que Pariſatis l'eſtimoit pluſtoſt comme ſon frere que ſon ſeruiteur: il luy conſeilla d'eſprouuer ſon courage, & de luy donner de l'Amour. Ce ieune Prince laiſſant ſon pere auec vne ioye qui le mettoit hors de luy-meſme, & ſe fiant en la bonté de ſon eſprit, ſe retira dans ſon cabinet où il eſcriuit vne lettre à Pariſatis. I'ay retenu cette lettre, pource qu'Amadonte la fit veoir à toute la Court, & donna la liberté à quiconque en eut la curioſité, d'en prendre des copies. Voicy comme elle eſtoit.

LETTRE
De Zenobias à Pariſatis.

M*ADAME,*

Puiſque nous ne diſpoſons pas de nous-meſmes, & que la fortune vſe d'vn pouuoir abſolu pour nous

contraindre à tout ce qui luy plaist.
Trouuez bō que la necessité où ie suis
reduit, excuse en quelque sorte la
hardiesse que ie prends de vous escri-
re. Ie n'ignore point le respect que ie
vous doibs porter, ny l'apprehen-
sion auec laquelle il faut mesme pen-
ser à vne chose si parfaitte que vous.
C'est pourquoy, l'enuie ne m'est ia-
mais venuë de vous dire combien
grande est l'Amour que vostre beau-
té me donne, qu'auparauant ie
n'eusse par vn nombre infiny de
bonnes actions obligé vostre belle
bouche de confesser, où que vous
ne deuiez point estre seruie par vn
homme, ou qu'il falloit que vous
eussiez agreable que ie vous seruisse.
Ie n'ay pas eu cette pensee sans
auoir fait reflexion sur tout ce
qu'il y a d'honnestes gens au

monde : mais apres auoir veu qu'il n'y en auoit que deux de qui ie deusse auoir ialousie, & de qui toutesfois ie n'en deuois point auoir, puis que l'vn est Timolas & l'autre Amadonte, ie m'asseuray que qui que ce fust ne preuiendroit le temps que i'auois pris pour me declarer. Cependant Parisatis, l'effronterie de ie ne sçay quels monstres qui se persuadent qu'il est permis de vous adorer, pourueu qu'on ait des Sceptes & des Diadesmes vient trauerser mes esperances, & par vne contagion que ie n'ay pu euiter, m'oblige d'estre effronté comme eux. Si ie l'ay esté iusques-icy ie me garderay bien de passer outre, & de peur que vous n'expliquiez à mon

desauantage la hardiesse que ie prens de m'interesser pour vous, auant que vous m'en ayez iugé digne, ie m'imposeray silence iusqu'à ce que vous me cõmandiez de vous aduertir de ce qui se passe comme vostre sujet, ou d'y prendre part, & m'offrir à vous comme vostre tres-humble tres-obeyssant, & tres-fidelle seruiteur.

Parisatis aimoit veritablement Zenobias, & depuis vn an ou deux, qu'il luy auoit rendu de plus grands seruices, & tesmoigné plus de passion que deuant, elle auoit recognû son Amour : Mais l'vn ayant trop de discretion pour le descouurir, l'autre auoit trop de retenuë pour monstrer qu'elle l'eust descouuerte. Cette occasion-cy donc se presentant, Amour fut bien aise de faire vn fort grand feu de ces matieres, non seulement toutes disposees à bruler, mais desia toutes embrasees. Vn page de

Zenobias preſenta ſa lettre à cette belle Princeſſe, & la luy fit receuoir ſi à propos qu'elle l'ouurit & la leut. Ce Page qui auoit commandement de ſon maiſtre de prendre garde à tout ce que feroit cette Princeſſe, veid qu'elle changea cinq ou ſix fois de couleur, & qu'apres auoir teſmoigné meſme par le changement de ſes yeux, qu'elle eſtoit en colere, elle ſe remit, & dit au Page, que Zenobias la prenoit pour vn autre, mais qu'elle ne s'en vouloit pleindre qu'à luy-meſme, & pour ce ſubiet elle le prioit de la venir veoir auſſi-toſt qu'il ſeroit nuict. Lors que Zenobias eut receu ceſte reſponſe la iugeant fort aduantageuſe, il en enuoya les nouuelles à ſon pere, lequel y trouua ſon compte, & fut trouuer Timolas pour s'acquitter de la parole qu'il luy auoit donnee. Cependant Zenobias rauy de ſa bonne fortune, ne fit autre choſe le reſte du iour que de ſe parer, & mediter des paroles aſſez charmantes & aſſez humbles, pour remercier dignement Paryſatis, pour la faire re-

soudre à luy vouloir du bien, & pour luy faire veoir auec quelle crainte, & quel respect, il osoit prendre la hardiesse de se dire sien. Toutes ces belles choses preparees, & la nuit estant venuë, ce passionné Amant fut trouuer Parysatis. Elle estoit, lors qu'il entra dans sa chambre, à sa ruelle vestuë si auantageusement, & toutesfois si peu couuerte de pierreries, & d'or & d'argent, qu'elle vouloit par là que Zenobias, cogneust, qu'elle n'auoit negligé, ny affecté de paroistre belle deuant luy. C'estoit pourtãt vn miracle, & si il faut croire que celuy qui a fait le Soleil ne luy a pas donné tout ce qu'il auoit de merueilleux & d'eclatant, mais qu'il ne l'a rendu adorable comme il est, que des choses qui luy estoiẽt superflues, ou indignes de luy, c'est à celuy-là seul, que ceste Princesse doit estre comparee. Elle se leua pour receuoir Zenobias, & luy voyant vne action pleine de frayeur, & de trouble, luy dit en riant, qu'il estoit le tresbien venu, & qu'elle luy auoit trop d'obligation de prendre

tant de part en ses affaires. Vous diray-je, mon pere, ce que i'estois deuenu. Il est impossible de le dire, puisque le rauissement où la presence de tant d'appas, & de tant de graces auoit mis ce pauure Amant fut tel, que la parole luy manquant, le courage l'abandonnant, & se sentant mal-gré qu'il en eust transporté hors de luy-mesme, au lieu de se seruir des belles paroles qu'il auoit premeditees, il ne luy pût pas respondre vn seul mot; mais palissant cõme s'il eust esté prés de s'euanoüir, fut contraint de se mettre à genoux, & peut-estre l'Amour luy fit faire cette action exprés, àfin qu'il semblast demander pardon à Parisatis de son inciuilité, & de son silence. Cette sage Princesse luy a confessé depuis qu'encore que cette nouueauté l'eust estonnee, elle ne fut iamais si aise que de veoir vne si veritable preuue de son Amour, & que l'eloquence, & les compliments, n'ont rien qui rauisse, & qui parle de bonne grace, comme firent son desordre, & sa timidité.

Comme ces premiers mouuements eurent fait place non pas à de meilleurs, mais à de plus respectueux, Zenobias fit tant d'excuses, & employa tant de raisons pour les faire trouuer bonnes, que Parisatis fut contrainte de luy dire pour le remettre, qu'il ne feroit iamais chose qui luy peust estre desagreable. Qu'elle auoit trop bonne opinion de luy pour trouuer à redire en ce qu'il faisoit, & qu'il ne deuoit point se mettre en peine pour excuser vne chose qu'elle estimoit vne des meilleures qu'il feroit de sa vie. Plust aux Dieux, Madame, que cela fust, luy respondit-il, & que la lettre que i'ay osé vous escrire, ne vous eust point osté l'inclination que vous auiez à ne me point hayr. Mais que puis-ie vous dire pour vous persuader que i'ay raison d'auoir de l'Amour pour vous? Vous n'ignorez pas cette vieille excuse que prennent tous les Amoureux, qu'estant parfaittement belle, vous forcez tous ceux qui vous voyent à vous aimer: C'est prophaner vne merueille vnique au monde com-

me vous, de ne la traitter pas plus delicatement que les beautez communes. Non, Madame, on vous offenſe quand on oſe vous aimer. Vous eſtes trop rare & trop eſleuee au deſſus meſme de noſtre imagination, pour eſtre ſeruie, voire meſme pour eſtre adoree. Ceux à qui nous faiſons des ſacrifices, batiſſons des Temples, & addreſſons nos prieres, ſont ie ne ſçay quoy moindre que vous. Vous ne m'offencez pas ſeulement, luy reſpõdit Pariſatis en l'interrõpant, & n'offenſez pas ſeulement les Dieux, mais vous faites qu'en vous oyant, ie ne ſuis gueres moins criminelle que vous. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy, mon couſin (elle l'appelloit ordinairemẽt ainſi) que ie ſçay que vous m'aimez, & vous croirez, mais vous le croirez aſſeurément qu'il y a long temps que ie vous aime. Le Roy & la Reyne m'ont commandé de vous monſtrer cette amitié. I'y ay adiouſté de l'Amour, & s'il ne faut que vous promettre de n'aimer au mõde que vous, pour voſtre ſatisfaction, ie vous iure, & ap-

pelle tous nos Dieux a tesmoins de promesses, que vous n'auez plus rien à leur demander, ny a moy aussi. Si au commencement Zenobias auoit esté hors de soy, il ne fut gueres mieux à la fin de ce discours. Il se proposoit de dire tant de choses à la fois pour remercier Parisatis, que voulant les faire sortir toutes ensemble elles s'empeschoient l'vne l'autre, comme dans vn vase fort estroit par la bouche, l'eau qui veut sortir tout à coup, se fermãt le passage, ne sçauroit pas mesme tomber goutte à goutte. Ces deux Amants se satisfirent si pleinement par la suitte de ce discours qu'auant qu'ils se separassent, ils trouuerent que le plus grand mal qu'ils pouuoiet souffrir estoit la separation. Toutesfois il fallut qu'ils cõmençassent d'esprouuer tout de bon ce que c'estoit de l'Amour, & rẽdre à cet absolu monarque des deuoirs, & des hõmages dont personne ne peut auoir dispense. Ils se quitterent en pleurant, & les sept ou huict iours qui suiuirent cette grande iournee, où les deux meilleures & les plus belles cho-

ſes du monde auoient eſté liees enſẽble à ce que l'on diſoit tout haut, pour n'eſtre iamais déiointes, ne furẽt employees qu'à l'Amour, & quoy que Zenobias meditaſt de grãds deſſeins, & vouluſt ſe rẽdre digne de la faueur qu'il diſoit que la fortune luy auoit faite par auãce, toutesfois il ne laiſſa pas de demeurer aux termes d'vne perſonne qui aime veritablement, & qui ne penſe a rien qu'à ſe faire aimer autant qu'il eſt poſſible de l'eſtre. Le iour de la natiuité d'Amadõte arriuãt preſque en meſme temps, que les Palmireniens auoient mis au nombre de leurs feſtes ſolemnelles, il fallut faire des reſiouïſſances & des combats de toutes ſortes, non ſeulement pour ſatisfaire à la couſtume, mais auſſi pour amuſer les Ambaſſadeurs du Roy de Perſe, qu'on remettoit de iour à autre pour leur dire ce qui auoit eſté reſolu. Ie voulus que cette ceremonie ne ſe paſſaſt point, ſans teſmoigner à Pariſatis qu'elle n'auoit pas donné ſon affection à vn homme trop foible pour en ſouſtenir

la grandeur. Il s'estoit fait par cinq où six des plus gentils de la Court qui se nommoient les Cheualiers de la Palme, vne partie pleine de galenterie, & accompagnee d'armes, de machines, & de Cheuaux si superbes que tres-difficilement pourroit-on mieux paroistre. Zenobias trouue vn expedient pour estre seul chef de sa troupe, & ne laisser pas de faire veoir par la magnificence des siens combien grande estoit la maistresse qu'il seruoit & la maison dont il estoit sorty. Il se fit nommer le Cheualier sans pareil, & le fit non pour se donner la vanité d'estre crû sans comparaison, mais pour apprendre qu'ayant l'honneur de seruir Parisatis, il n'y auoit personne au monde, qui en excez de bonne fortune luy peut-estre comparable. De vous dire quels artifices, & quelle magnificence d'habillemens, d'armes, & de harnois, accompagnerent cette partie, ce seroit vous ennuyer. Ie vous diray seulement que Zenobias emporta tout l'honneur du combat, & receut des

des Dames, & de tous les ſpectateurs des applaudiſſemens ſi grands, & des aclamations ſi hautes, qu'il eut ſujet de n'enuier la fortune de Monarque du monde. Paryſatis meſme, pour luy rendre vn public teſmoignage de ſon affection, & de la joye que luy donnoit la gloire de ſon Cheualier, enuoya vn Page luy preſenter de ſa part vne Couronne de fueilles de laurier, faites d'or, emaillees auec des chyfres & des deuiſes, qui venans d'vne main miraculeuſe, comme celle de ceſte Princeſſe, meritoit de couurir la teſte d'vn Dieu, pluſtoſt que celle d'vn homme. Ceſte faueur fut cauſe d'vne broüillerie, qui augmenta la reputation de Zenobias. Arcylante, Prince ſorty des Roys de Syrie, s'eſtoit ietté dans le party d'Amadonte, pour ſe conſeruer quelques terres qui luy eſtoient demeurees, comme les reſtes du naufrage de ſa maiſon. Il eſtoit fort bien faict, & auoit le courage fort bon, il ne luy manquoit rien que la cognoiſſance des belles cho-

ses, & vn peu plus de ciuilité, pour estre estimé tres-honneste homme. Mais la bonne opinion qu'il auoit de soy, iointe à ceste insupportable vanité que la pluspart des Grands tirent de leur naissance, c'est à dire de la chose du monde la plus incertaine, & bien souuent la plus fausse, ne le rendoit supportable qu'à ceux qui estoient nais à la seruitude & à la flatterie. Ie ne sçauois point que ce Prince regardast Parysatis comme quelque chose d'où il se figuroit n'estre pas fort esloigné: Mais ie le sceus le lendemain du tournoy, par vn billet qu'il m'enuoya dés le poinct du iour. Ie vous diray, mon Pere, ce que Zenobias m'a luy-mesme appris de ceste affaire. Il fut fort estonné de s'estre acquis vn ennemy, & vn ennemy, qui pour auoir esté tousiours grandemẽt attaché aux interests de sa maison, luy faisoit plus de peine que vingt autres. Il n'ignoroit pas qu'en se battant contre luy, il desobligeoit son pere, & se faisoit estimer ingrat & mes-

cognoissant, de persecuter vn Prince qui auoit mis sa qualité à part pour receuoir les cõmandemens d'Amadonte. Mais aussi-tost qu'il pensa que la jalousie l'auoit porté à ceste hardiesse, & qu'il s'estoit creu digne de seruir Parysatis: Quoy! dit-il à soy-mesme, ie verray naistre vn monstre, & seray assez lasche pour le laisser viure? Non, non, il n'y a qu'vne Parysatis au mõde, & ceste merueille ne seroit pas si rare qu'elle est, s'il se pouuoit trouuer deux hommes en quelque façon dignes de la seruir. Ie me suis dõné ceste vanité, & ma belle Princesse m'a faict croire qu'elle m'en estimoit dauantage. Il faut que tout le monde meure, ou qu'on me laisse seul ioüir d'vn bien que les hommes ne peuuent raisonnablement m'enuier, puis qu'il n'a point esté faict pour eux. Cela dit, il se tourna froidement vers le Cheualier qui l'estoit venu appeller, & luy dict, Qu'il allast l'attendre à la porte du Palais,

& que dans vn quart d'heure il feroit à luy, pour aller contenter ſon amy. Zenobias ſort du lict, auſſi-toſt il s'habille, & part auec vn Eſcuyer, qui eſtoit vaillant & fidele iuſqu'à vn poinct incroyable, appellé Polemandre. Ils rencontrerent Antias, c'eſtoit le nom du Cheualier qui eſtoit venu de la part d'Arcylante, où il auoit eu charge d'attendre, & tous trois de compagnie ſortirent à la campagne, & furent au lieu où eſtoit Arcylante. Va aduertir ton amy que ie ſuis icy, luy dit Zenobias, & que ie ſuis faſché qu'il croit vn mauuais conſeil. Arcylante plain d'orgueil, s'en vint au petit galop droict à Zenobias, & l'vn & l'autre ſe batirent à cheual. Le combat fut long, pource qu'Arcylante auoit vn cheual ſi remuant, qu'il faiſoit perdre toute ſorte de temps auſſi bien à ſon maiſtre, qu'à Zenobias. Mais comme ces deux Princes n'entendoient point raillerie, ils ſe ietterent l'vn ſur l'autre, & ſe bleſſerent. Le mal-heur d'Arcylãte fut extrême,

il receut cinq coups d'espee dans le corps, & tomba mort du cinquiesme, sans auoir faict autre blesseure à son ennemy, qu'vne fort petite playe au bras gauche. Leurs seconds n'auoient pas tant duré, car du premier coup d'espee, Polimandre blessa si malheureusement Antias, qu'il ne suruescut son maistre que pour dire des nouuelles du combat. Zenobias se retira chez vn de ses amis à trois lieuës de Palmyre, pour deux raisons: La premiere, pour ne se presenter point deuant Amadonte, qu'il n'eust eu le temps de cognoistre qui des deux auoit tort: Et l'autre, pour n'affecter point les occasions d'estre loüé, qu'il estoit impossible d'euiter, & retourner le iour mesme du cõbat à la Cour. Tout le loisir qu'il eut, fut de se retirer à bride abatuë, auec Polemandre, au Chasteau de son amy, pource qu'en moins de rien toute la campagne fut plaine des plus grands de la Cour, & des Roys mesmes, qui prirent la peine de monter à cheual, pour empescher ce combat. Les Roys

ayans sceu de la bouche d'Antias, qui mourut en leur presence, la verité de ceste affaire, firent emporter Arcylante auec beaucoup d'honneur, & depuis luy firent faire de grandes & magnifiques funerailles: Mais Amadonte fasché de cet accident, ne pouuant celer à Timolas l'ennuy qu'il en auoit, ny dissimuler la ioye que luy donnoit le procedé de Zenobias, fut bien en peine comme il ne feroit tort ny à l'vn, ny à l'autre. Mon frere, luy dit Timolas, il y a long-temps que i'auois fait vn funeste iugement de ce Prince: Son humeur incompatible, & son ambition demesuree, ne luy promettoient rien que ce qu'il vient de receuoir. Encore trouuay-je qu'il est plus heureux que ie ne m'estois figuré, puis qu'il a eu l'honneur d'estre mort de la main d'vn Prince qui n'auroit point d'égal, s'il n'auoit point de pere. Vous-vous mesprenez, luy respondit Amadonte en riant, vous auez nommé le pere pour l'oncle. Mais qu'est deuenu ce mauuais garçon? Il a eu peur de nous, sans doute, & n'aura

pas voulu ſe monſtrer qu'il n'ait eſté aſſeuré que nous ne le trouuerions point mauuais. Ie craindrois qu'il n'allaſt loin, mais il a vn filet au pied, qui l'empeſchera bien de s'eſloigner. Ne nous en mettons point en peine, & croyez que ma belle niece nous en rendra bon compte. Ces Roys s'en retournerent à Palmyre, teſmoignans au peuple le regret qu'ils auoiēt de la mort d'Arcylante. Mais le peuple, de qui la condition eſt d'autant plus heureuſe qu'elle n'eſt point obligee à diſſimuler, appelloit tout haut Zenobias vainçoeur, & crioit par les ruës, Viue l'inuincible fils des Princes inuincibles: & ainſi pour ſa gloire periſſent tous ceux qui prendront la hardieſſe d'offencer nos Dieux tutelaires. Le iour meſme de ce combat, Zenobias eſcriuit à ſon pere & à ſon oncle, vne lettre que ie veux dire, pource que ie la ſçay, & qu'elle teſmoigne l'eſprit de ce Prince. Voicy comme elle eſtoit.

ZENOBIAS. aux Roys.

SI i'auois faict appeller Arcylante, i'aurois pour moy cette excuse que Parysatis ne me souffriroit iamais pour son seruiteur, si ie pouuois souffrir que qui que ce soit osast auec dessein tourner les yeux sur elle. Mais ie n'ay faict que me defendre, & opposer mon courage à la violence d'vn Prince qui de toutes les qualitez qu'il auoit, n'a iamais creu que les mauuaises. Si ie l'ay tué c'est son malheur, & si ie me suis battu, c'est que vos Majestez me font l'honneur de m'enseigner comme il faut que ie viue. I'ay en l'vn & en l'autre des exemples qui parlent pour moy, &

qui vous accuseront de me traitter plus mal que vous-mesmes, si vous me condamnez. Ie sçay que ceste action ne merite point de loüange: Mais ie sçay bien aussi, qu'elle n'est pas si honteuse, que pour m'en punir vous deuiez rechercher vn supplice si effroyable qu'est celuy de me priuer de vous voir. Souuenez-vous donc, s'il vous plaist, que ie ne suis plus à moy, puisque vous m'auez donné à la plus belle & à la meilleure chose du monde, & que si vous me refusez la permission de retourner à la Cour, vous me reduisez à la necessité de vous desobeïr.

Ceste lettte fut receuë auec joye, & leuë de ces deux Princes auec de tres-particuliers mouuemens d'amitié. Zenobias eut tout ce qu'il demandoit, mais à condition qu'il atten-

droit qu'il fust nuict pour entrer à la ville. Ce temps luy fut vn exil si long & si insupportable, que pour le passer il se mit à escrire à Parysatis, & en sept ou huict heures qu'il fut bany, (c'est ainsi qu'il nommoit cet esloignemét) il luy enuoya six lettres. Ie ne vous diray que la premiere, parce qu'elle est fort courte, & qu'elle n'est pas superfluë pour la cognoissance de sa vie.

LETTRE
De Zenobias à Parysatis.

SI i'ay pris la hardiesse, Madame, de faire quelque chose sans en auoir receu vostre commandement, vous en rejetterez, s'il vous plaist, la faute sur vn, qui non content de vous deplaire, m'a contraint de n'estre pas plus sage que luy. Mais ie luy ay pour toute sa vie appris quel crime

s'estoit de ne vous garder pas tout le respect qui vous est deu. Il est mort pour la satisfaction de ses fautes, & peut-estre aussi des miennes. Si vous ne me commandez d'adjouster à la perte d'vn audacieux, celle d'vn desobeïssant. I'en feray, Madame, tout ce que vous ordonnerez, & le feray auec vne ioye si veritable, que vous y cognoistrez que tousiours ce sera malgré moy, s'il m'arriue iamais de vous desobeyr.

Parysatis à qui toutes les heures du iour donnoient de nouuelles preuues de l'amour & du merite de Zenobias, receut ceste lettre, & les autres, auec vn visage où son contentement se lisoit; mais se lisoit de sorte, qu'on y remarquoit ie ne sçay quel ennuy, qu'elle ne pouuoit cacher autant qu'elle l'eust souhaitté. Cela fut cause que Zenobias ne sçachãt d'où ceste

nouueauté venoit, se resolut de n'attendre pas la nuict, mais de haster son retour, & par des chemins detournez gaigner les jardins du Palais. Il monta à cheual à Soleil couchant, & auec toute la diligence qu'il pût regaigna Palmire. Il est vray qu'il n'y fut pas si tost qu'il esperoit, pource qu'vn orage extraordinaire estant suruenu tout à coup, le tonnerre tomba si prés de luy, que son cheual en fut tué entre ses jambes. Il prit cet accident, ou pour vne punition de sa desobeïssance, ou pour vn presage de quelque mal-heur dont le menaçoit le desplaisir de Parysatis. Toutefois le temps luy fit veoir que les choses naturelles agissant sans passion, comme elles agissent sans cognoissance, ne se doiuent expliquer ny à bien, ny à mal. Il fut donc obligé de faire descendre Polemandre, & prendre son cheual: mais ne voulant pas aller loin de ceste façon, il commanda à cet Escuyer de le venir trouuer dans vne maison qu'il voyoit deuant luy, & qu'infalliblement il l'y attendroit, &

luy feroit preſter vn cheual. Zenobias quitte Polemandre, en diſant cela, & picque vers ceſte maiſon. Il entre ſans ſe faire cognoiſtre, & demande à parler au maiſtre. Vne Dame vint auſſi-toſt au deuant de luy, & le recognoiſſant d'abòrd: Seigneur, luy dit-elle, vous ſoyez le tres-bien venu: ce n'eſt pas d'aujourd'huy que i'ay l'honneur de voir le grand Zenobias dans ma chetiue Cabane; mais, à n'en mentir point, ie ne l'ay iamais eu, ny meſme eſperé parfaict comme ie le reçoy maintenant. Comme elle diſoit cela, Zenobias auoit mis pied à terre pour la ſaluër, & s'eſtonnant d'auoir eſté ſi bien cogneu d'vne perſonne qu'il n'auoit iamais veuë, ne ſçauoit comme expliquer ce langage qù'elle luy auoit tenu. Il ne ſe ſouuenoit point d'eſtre venu où il eſtoit, ny d'en auoir meſme ouyr parler. C'eſt pourquoy, apres qu'il euſt ſalué ceſte venerable Dame, il luy prit la main, & luy dit: Ie ne croyois pas, ma mere, eſtre aſſez honneſte homme, pour

meriter place en la memoire d'vne personne, dont la parole & la presence me font prejuger les qualitez, qui me sont encores incognuës. Dites-moy donc qui vous estes, & comme quoy vous auez pû si aysément cognoistre que i'estois Zenobias? Grãd Prince, luy respondit-elle, si vous daignez prendre la peine d'entrer en vne petite salle que vous voyez, vous ne me demanderez plus comme il a esté possible qu'vne vieille villageoise, qui ne sçait ce que c'est de la Cour, & qui n'a plus mesme la memoire d'y auoir autrefois esté, vous ayt peu prendre pour Zenobias. Ce Prince entra dans la salle, où la bonne Dame l'auoit conduit, & d'vn costé veid trois tableaux: En l'vn Amadonte estoit peint, en l'autre la belle Rhodogune sa femme, & au milieu Zenobias, peint couuert des premieres armes qui luy furent donnees par les Palmyreniens. De l'autre costé estoit Timolas, auec la magnifique Statira sa femme, & au milieu la celeste Pary-

fatis, si belle & si charmante, qu'il faut aduoüer qu'il ne s'en falloit presque rien, que l'art n'eust fait vne chose impossible, c'est à dire, ne fust venu à bout de contrefaire vn ouurage que les Dieux mesmes ne contreferoient pas, quand ils l'auroient entrepris. Zenobias, apres auoir consideré attentiuement ces peintures, s'arresta si long-temps sur celle de sa maistresse, que Polemandre entra où il estoit, auant qu'il en eust detourné les yeux. Polemandre luy dit quelque chose, mais il ne fut veu ny escouté, tant l'imperieux objet de ceste merueille, s'estoit rendu maistre absolu de tous les sens de ce Prince. A la fin il fit ie ne sçay quoy qui diuertit Zenobias, & l'eust mis en mauuaise humeur, si en toutes ses actions il n'eust tousiours eu ceste excellente maxime de ne se fascher iamais, ou pour le moins contre ceux que le mal-heur de la naissance auoit mis au dessous de luy. Polemandre, luy dit-il en riant, tu n'est pas Amoureux. Et puis ma mere,

continua-t'il se tournant vers Anitis, ie ne m'estonne plus dequoy vous me cognoissez si bien. I'aduouë que nous ne valons pas la peine tout ce que nous sommes, que vous ayez ceste affection pour nous, puisque non seulement elle en a esté iusques icy ignoree, mais aussi qu'elle n'en a point esté recognuë. Mais continuez, s'il vous plaist, en ceste bonne volonté, & vous souuenez que Zenobias n'est pas homme à perdre la memoire de ses amis. Ie ne me plains moins de vous, de moy, que de tant de gens qui sont tous les iours à persecuter de leurs sottises, & de leurs mauuais contes, & les Roys & moy-mesme: Car il n'est pas que plusieurs ne vous cognoissent, & ne peussent nous auoir aduertis de cecy, puis qu'ils nous entretiennent de tant de nouuelles qui ne le vallent pas. Mais voyez, ma mere, comme les Dieux veillent pour les gens de bien: quand ils ont veu que les hommes se taisoient, ils ont parlé tout haut pour vous, & pour me forcer

ter à sçauoir ce que personne ne me vouloit apprendre, m'ont tué vn cheual entre les jambes, afin que ie vinsse sur le lieu mesme voir ce tesmoignage de vostre affection, & y vinsse pour demander vne faueur à vne personne à qui i'estois desia tres-estroitement obligé, sans en estre reuanché. Anitis ne respondit au Prince que par ses larmes, & se iettant à ses pieds, luy embrassoit les iambes auec vn tel excez de rauissement, qu'il luy fut aysé de cognoistre que toutes ses larmes estoient larmes de joye. Ma mere, poursuiuit ce Prince pour la consoler, ie voy bien que vostre affection vous met en l'estat où vous estes: Mais comme c'est pour l'amour de moy que vous pleurez, aussi pour l'amour de moy cessez de peurer. Accordez-moy ce que ie vous demande, & en recompense, asseurez-vous que vous ne me sçauriez rien demander que ie ne vous l'accorde. Ceste venerable Dame s'essuya les yeux, & se leuant par le commandement ex-

prez que fut contraint de luy en faire Zenobias, luy respondit ainsi. Ie n'ay rien à demãder aux Dieux, ny à vous, sinon que tous ensemble vous ayez vn soin particulier de la conseruation de vostre personne, si chere aux gens de bien, & si necessaire aux enfans mesme qui sont au berceau. La fortune ne m'a iamais esté bonne ny mauuaise, parce qu'elle ne m'a iamais rien osté, qu'auparauant ie ne fusse disposee à le perdre: ny rien donné, que ie n'aye receu comme vn present d'ennemy. Mais la Vertu m'ayant trouuee auec fort peu de choses, m'a enseigné à m'en passer, & m'a faict veoir qu'en ce peu, il y en auoit encore beaucoup qui m'estoient superflues. I'ay aymé les Dieux, comme ceux à qui ie deuois tout, & regardãt mes Roys & leurs enfans, cõme leurs viuantes images, ie ne me suis iamais lassee de faire des vœux pour eux, & me consoler en gardant leurs peintures, ou lisant les miracles qu'ils ont faicts pour le salut de leurs peuples.

I'aurois, ſans doute, acheué mes iours en repos, comme ie les auois cõmencez, ſi l'ambition d'vne ſœur que i'ay, n'euſt troublé mon repos, & attiré, par maniere de dire, l'orage d'vn bout du monde à l'autre, pour le faire tomber ſur ma teſte. Ce qui me cõſole eſt, qu'elle & ma fille ſont innocentes, & que ſi elles ont failly, c'eſt ſans y auoir pẽſé: mais elles eſtoient aupres d'vne Princeſſe, de qui les qualitez sõt ſi diuines, que d'eſtre vertueuſes ſimplement, ce n'eſt pas aſſez pour viure aupres d'elle. Zenobias adouciſſant l'amertume de ceſte bõne femme, ne l'a voulut pas laiſſer auec ceſte eſpine en l'eſprit. Il s'informa qu'elle eſtoit l'auenture de ſa ſœur & de ſa fille, & luy promit qu'il feroit tout ce qu'elle croiroit capable de les retirer de la peine où elles eſtoient. Anitis luy dit, que ſa ſœur ſe nommoit Melibee, & ſa fille Steliane. Quoy! reprit Zenobias, Melibee & Steliane qui ſont à Paryſatis? Ce ſont celles-là meſmes, reſpondit Anitis. O Dieux! s'eſcria le Prince, & par quel ſi ſoudain

mal-heur ont-elles perdu les bonnes graces de leur maistresse? Seigneur, continua ceste bonne Dame, c'est veritablement par vn soudain mal-heur: mais si vous l'auez agreable, ie les iray faire venir toutes deux, & par leur bouche vous sçaurez leur offence. Allez, ma mere, dit Zenobias, & les amenez; ie veux faire leur paix, si leur faute peut estre remise. Anitis sortit de la salle, & reuint aussi-tost auec sa sœur & sa fille. Zenobias qui sçauoit qu'elles estoient les confidentes & les plus cheres de tout ce que la Princesse auoit de femmes aupres d'elle, les receut auec vn visage plein de ioye pour les consoler, & apres les auoir conjurees de se mettre l'esprit en repos, leur demanda le sujet de leur disgrace. Ces deux filles se ietterent aux pieds du Prince, & leur dirent qu'apres auoir perdu vne maistresse dont leur seul mal-heur les auoit renduës indignes, comme sa seulle bonté les en auoit renduës en quelque façon dignes, elles ne pouuoient se

resiouïr, ny ne deuoient desirer consolation quelconque. Zenobias ne les voulut point entendre comme elles estoient: mais il les fit leuer, & commanda à Melibee de luy dire succinctement sa fortune. Seigneur, luy dit-elle en pleurant, comme Madame est pour sa beauté quelque chose au delà de la beauté, & pour sa vertu quelque chose au delà de la vertu, elle est si sage & si parfaite qu'elle punit les premiers mouuemens, que les Dieux mesmes n'ont iamais mis au nombre des choses qui doiuent estre considerees. Et si les actions de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher, ne sont aussi pures que celles des enfans au berceau, elles en sont rigoureusemēt punies, ou entierement ignorees. Voila d'où vient la disgrace de ceste fille & de moy. Hyer, Seigneur, que par vos magnificences, & les preuues de vostre iustesse & de vostre courage, vous auiez laissé dans les esprits de toute la Cour, des sujets d'admirations eternelles, Madame nous fit

l'honneur apres qu'elle fut retiree, de trouuer bon que nous l'entretinssions de ce qui nous auoit plû dauantage. Il ne faut point Seigneur que ie vous die à qui nous donnasmes la gloire du Tournoy, elle est toute entiere à vous, & sans iniustice, ou sans rage, on ne pouuoit en donner la moindre partie du monde, à qui que ce pût estre. Toutefois comme on passe de discours en vn autre, apres auoir tenu sur le tapis, iusqu'aux moindres actions que vous eussiez faictes, & les auoir iugé toutes merueilleuses, nous parlasmes des autres qui auoient paru, aueque vous, & & nous mismes à parler d'Arcylante. Ne parlez point de cét insuportable, nous dit la Princesse. Cét homme ne fait rien qui ne deplaise, & ie croy mesme, que si par fortune, la vertu s'estoit jettee entre ses bras, elle ne seroit plus desirable. Mais, Madame, luy respondy-je, pour vn homme vous ne pouuez nier qu'il n'ait des qualitez tres rares & tres loüables. Ie vous le nie effectiuement, me respondit Pa-

rysatis, il n'a rien que les bestes ne luy puissent iustement disputer. Quoy ! sa naissance est-elle plus glorieuse que celle du Phœnix ? Son courage est-il au delà de celuy d'vn Lion ! est-il plus fort qu'vn Elephant ? Il faut auouër Madame, qu'il faut estre beaucoup plus que nous ne sommes, pour auoir l'esprit de vous contredire : mais ne faictes pas, s'il vous plaist, tant la rigoureuse, puisque les Roys en font vne estime si particuliere. Quelque excellent que soit vostre iugement, le deuoir vous oblige à le soubmettre au leur. Comment Melibée, me repartit la Princesse, auec vn ton de voix qui me fit soupçonner quelque alteration, vous auez donc entrepris de m'offencer ? Que ie ne vous entende pas dire vn mot dauantage sur cet infame subiet, & souuenez-vous que mon affection n'est point aueugle ; qu'elle void extraordinairement clair, & que ie sçauray bien vous la faire perdre toutes les fois que vous en oserez abuzer,

Ce ne fut pas vne menace que ces paroles-là, ce fut vn coup de foudre, qui de toutes les fonctions de la vie, ne me laissa que celle de craindre & de pleurer. Ie me iettay aux pieds de ma Princesse, & apres y auoir esté fort long-temps sans pouuoir ouurir la bouche que pour souspirer, elle me dit: Leuez-vous, & vous appaisez, ie ne veux pas me souuenir du desplaisir que vous venez de me faire; mais si vous m'aymez, receuez ce que ie vay vous dire pour ma satisfaction, & pour vostre profit, C'est que deuant que de me parler de quoy que ce soit, pensez à mon humeur, & iugez par là quelles sont les choses que ie puis entendre, & quelles sont celles qui peuuent me desplaire. Ma paix fut ainsi faite, apres que ie luy eus iuré par son salut, & par celuy de toute sa maison, qui m'estoit plus cher que le mien, qu'en la liberté que i'auois prise de l'entretenir, ie n'auois point meslé l'impudence de l'offencer: Que ma faute n'estoit pas irremissible,

pource qu'elle eſtoit faite par fragilité, pluſtoſt que par malice. Mais, Seigneur, vous m'auez vengee, le monſtre eſt mort, qui n'a pas eſté cauſe de ce premier mal-heur ſeulement, mais d'vn beaucoup plus grand. Voicy comme il eſt arriué. Ce matin vn Page d'Amadonte eſt venu trouuer Steliane, & l'a priee de faire veoir à la Princeſſe vne lettre qu'il auoit à luy donner: De qui eſt-elle, luy a demandé ma niece? Elle eſt, luy a reſpondu le Page, d'vne perſonne que ie ne puis vous nommer: mais dites ſeulement à Madame, que c'eſt la reſponce qu'elle a deſiré qu'on luy donnaſt, d'vne affaire dont Amitiſte l'entretint hier au matin. Beliane m'eſtant venuë aduertir de cela: moy qui n'euſſe iamais ſongé à l'artifice du traiſtre qui nous a perduës Steliane & moy, & d'ailleurs, qui ſçauoy qu'Ametiſte auoit parlé à l'heure que le Page diſoit, à Madame, ſans m'informer d'auantage, me ſuis enhardie d'en aduertir la Princeſſe. Que ne

peut la Fortune, Seigneur, quand elle a resolu de nous persecuter? Elle aueugle les plus clair-voyans, elle oste l'esprit aux plus sages, dans le plus beau chemin du monde faict naistre des precipices, & si nous sõmes si fermes que nous ne puissions trebucher, elle desrobe la terre de dessous nos pieds, afin qu'en depit de nostre prudence nous soyons contrains de tomber. Parysatis ayant sceu qu'on luy vouloit donner vne lettre de la part d'Ametiste, sembloit se defier pour nous, & s'informa pourquoy elle n'estoit point venuë, elle-mesme luy dire la respõse. Pourquoy elle enuoyoit vn Page du Roy plustost qu'vn de sa mere luy apporter sa lettre. A tout cela le page me respõdit si pertinẽment pource qu'il n'estoit permis à hõmme du monde d'entrer dans le cabinet de Madame, & qu'il falloit que i'allasse à la porte de sa chambre receuoir les responces, & luy rapporter, qu'elle les receut aussi bien que moy & cõmanda à ma niece de luy apporter cette fata-

le lettre : Mon infortunee niepce fit ce qui luy eſtoit commandé. Mais bien à peine Paryſatis euſt-elle ouuert ce papier, qu'en recognoiſſant la trahiſon, elle s'eſcria : Donc toute la prudence humaine n'eſt pas aſſez forte pour euiter vne malice noire comme l'eſt celle-cy ? ô Dieux ! faut-il que celles que ie tenois aupres de moy pour me defendre, & s'armer auec moy contre l'effronterie du ſiecle, ayent eſté les inſtruments dont elle s'eſt ſeruie pour me troubler?

Comme elle eut dit cela, ie vis que la douleur luy fit tomber quelques larmes des yeux: mais ſon grand courage ne luy permettant pas de ſe relaſcher deuant nous, elle m'appella, & Steliane auſſi. Tenez, dit-elle, ce maudit papier, & que ie ne vous voye ny l'vne ny l'autre deuant moy, non plus que luy. Il ne faut pas que vous ſoyez gardiennes d'vne choſe que vous mettez vous-meſmes au pillage. Allez, & que ie ne vous

reuoye plus. N'ouurez pas seulement la bouche pour vous excuser, si vous ne voulez que ie ne vous pardonne iamais, ny ne vous pleignez à qui que ce soit des miens. Ie me contente de souffrir la peine de vostre sotise, ie ne veux pas qu'elle redouble en la publiant. Sortez donc, & m'ostez ce papier de deuant les yeux, aussi bien que vous. Il ne nous fut pas permis de respondre: nous luy fismes vne grande reuerence, & toutes couuertes de pleurs nous sortismes de son cabinet. Nos compagnes nous demanderent la cause de nostre ennuy, muettes & desolees nous leur dismes adieu, mais par signes seulement. La colere où i'estois d'estre innocente & coupable, & de le sçauoir bien, fit qu'à demy enragee, ie sortis en resolution d'estrangler de mes mains le Page qui nous auoit trompees. Mais, le perfide qu'il est, s'estoit sauué aussitost qu'il nous eut donné sa lettre empoisonnee. Apres auoir bien pleuré chez vne de nos parentes, qui est

à Palmyre, elle nous a conſeillé de nous retirer chez ma ſœur, & laiſſer faire au temps ce que ne pouuoient faire les prieres de nos amis, & les preuues de noſtre innocence. Nous ſommes ſorties ſoulees de vangeance en voyant ce ſpectacle funeſte, & apres auoir tout haut beny le bras & l'eſpee qui l'auoient oſté du monde, nous auons appris que vous en eſtiez l'autheur. Cela nous a vn peu conſolees; eſperans qu'vn iour vous ſçauriez noſtre infortune, & qu'en vous en informant, vous apprendriez noſtre innocence. Mais, Seigneur, par quel bon-heur eſtes-vous venu au ſecours de ces miſerables filles? & comme eſt-il poſſible que celuy deuãt qui tout le monde ne paroiſt preſque rien, ait voulu s'abaiſſer iuſqu'à trouuer bon que nous luy contions nos affaires? Zenobias en ſouſriant reſpondit ainſi à Melibee. I'ay plus de ſujet de vous vouloir mal, que n'a pas eu Paryſatis, puiſque vous auez voulu ſeruir ſi puiſſamment mon riual, dire

tous les biens du monde de luy, & de faire voir ses lettres: toutefois ie vous le pardonne; & ne veux pas estre si colere que ma Princesse. Ie croy que vous m'aymez autant que luy: & d'ailleurs quand cela ne seroit pas, à ceste heure qu'il est mort, il faut que vostre affection cesse, puisque i'en ay faict cesser la cause. Alors Melibee se iettant aux pieds de Zenobias, luy dit: Seigneur, si ce que ie vay vous dire n'est vray, que les Dieux me punissent visiblement deuant que ie me sois leuee: Iamais ie n'ay regardé Arcylante que comme vn monstre d'orgueil & d'ambition: nous l'auons tousiours rendu ridicule parmy tous ceux qui en parloient: Et si ce ne fut pour faire vne petite guerre à Madame, que ie le loüay hier comme ie fis, que de ma vie ie n'aye ses bonnes graces, c'est à dire, que ie sois plus infortunee qu'vne personne sans esperance. Ie puisse mourir si i'eusse creu que vous n'eussiez point esté le plus aymable

homme qui viue, pluſtoſt que de croire qu'Arcylante euſt eſté effronté aſſez, pour aſpirer à la bonne volonté de Madame. Non, non, ceſte penſee ne me pouuoit entrer en l'ame : Et ſi ſon orgueilleuſe lettre ne me l'euſt appris, ie ne l'euſſe point creu ; quand toute la terre me l'euſt iuré. I'ay gardé ceſte lettre, Seigneur, afin de la mettre entre vos mains ; & qu'elle ſoit vne des pieces de voſtre trophee, encore que ce luy ſoit faire plus d'honneur qu'elle ne merite. Zenobias releua Melibee, & la prenant, & Steliane auſſi, par la main, les mena aupres d'Anitis, & leur dit à toutes trois : Ie ne veux pas que vous-vous attriſtiez dauantage. Ie feray voſtre paix, ou ie viẽdray vous tenir cõpagnie. Paryſatis eſt trop ſcrupuleuſe : mais elle fait tout de ſi bonne grace, qu'y trouuer quelque choſe à redire, c'eſt accuſer les Graces meſmes d'eſtre mal-apriſes. Loüons tous enſemble ſa vertu, receuons tous ce qu'elle nous fera auec benediction, &

nous asseurons que sa haine est plus souhaitable, que l'amitié de beaucoup d'autres Princesses. Ainsi Zenobias sceut ce qui auoit fasché Parysatis; & par là receut deux extraordinaires consolations. La premiere, de voir vne vertu si éminente en ceste Princesse: Et la seconde, d'en estre aymé si veritablement. Melibee luy donna la lettre d'Arcylante: mais n'y voyant que l'orgueil d'vn indiscret, & le venin d'vn monstre qui presage sa mort, il la deschira, & la mit au feu, afin que rien qu'eust faict Arcylante, n'eust l'honneur de viure plus que luy. Toutes ces femmes s'estans consolees sur la promesse que leur fit Zenobias, elles le supplierent de leur commander quelque chose, dont la difficulté luy pûst faire cognoistre qu'au peril de leur vie elles prendroient tousiours plaisir de le seruir. Mais Zenobias les remerciant de leur bonne volonté, leur dit qu'il auoit affaire d'vn cheual, pour aller à Palmyre, s'il y en auoit là quelqu'vn qu'on

luy

luy prestast, & qu'il en respondoit, Anitis luy baisant la main auec vn excés d'affection, luy dit qu'elle estoit si peu curieuse de cheuaux depuis la mort de son mary, que tout ce qu'elle en auoit estoient indignes de luy : toutesfois que pour ce peu de chemin, elle en auoit vn qui ne le laisseroit pas. Zenobias commanda à Polemandre de s'en accommoder, & cõme il le veid beau, & puissant comme il estoit: Vrayement, dit-il, voila vn cheual de bataille : c'est estre plus qu'Amazone de nourrir des coursiers de ce prix-là. O mal-heureux cheual, s'escria la pauure Anitis: c'est biẽ pour me renouueller mes playes, que ie te garde chez moy : puis qu'il est impossible qu'en te voyant ie ne me souuienne de la seule perte que ie pouuois faire au monde, sans esperance de consolation. Zenobias auoit vne telle impatience qu'il n'estoit auprés de sa maistresse, qu'il ne print point garde aux plaintes d'Anitis, mais il monta en mesme temps à cheual, & luy ayant promis aussi

bien qu'à Melibee & Steliane ; que bien-tost elles auroient de ses nouuelles, sortit de leur Chasteau, & au grand galop entra le plus couuertement qu'il pûst iusques dans le Palais. Plusieurs de ceux qui le veirẽt arriuer, coururent pour luy rendre les tesmoignages du contentemẽt que leur dõnoit l'heureux succez de son combat: mais il les pria de ne le suiure point, & qu'il se treuueroit le lendemain au leuer du Roy son pere, pour les remercier tous de leur bonne volonté. Aussi-tost il monte au logement de Parisatis, & estant entré comme de coustume iusqu'à la porte de son cabinet, il heurta, & demanda la permission de veoir la Princesse. Vne fille qui estoit venuë à la porte ne le recognoissant point à l'obscurité, luy dit qu'il se retirast, & qu'on ne parloit point à Parisatis. Dittes-luy, ie vous prie, la belle fille, reprit Zenobias, que c'est vne lettre de la part d'Arcylante que ie luy apporte. Cette fille estoit si ieune & si innocente qu'elle print la raillerie du Prince

pour argent contant, & alla porter ces nouuelles à Parisatis. Elle qui sçauoit tout ce qui estoit arriué, se figura aussi-tost, que ce deuoit estre Zenobias : De sorte qu'elle se leua du lieu où elle estoit assise ; & pour luy donner suiet de dire quelque bon mot, alla elle-mesme luy rendre response. Monsieur, luy dit elle en ouurant la porte, si peu qu'elle ne pouuoit point estre veuë, Madame n'a point de cõmunication auec ceux de l'autre monde, c'est pourquoy vous pouuez retourner vers vostre maistre, l'asseurer qu'il deuroit estre en repos, où iamais, & que ses lettres ne peuuent que faire pœur à ceux ausquels il les enuoye. La Princesse n'est point resoluë de se donner l'alarme à credit. Zenobias cognût à la voix que c'estoit Parisatis, c'est pourquoy il feignit de l'ignorer, & respondit à ce qu'elle luy auoit dit ; que ce n'estoit pas la façon dont il falloit refuter ceux qui mesme au milieu de l'oubly ne pouuoient oublier vne

chose si belle, comme Parisatis: que cette preuue d'vne affection sans exemple deuoit estre recognuë autrement que par le mespris, & qu'ayãt vaincu par son Amour la mort, il auoit suiet d'esperer de vaincre Parisatis, puis que toute cruelle & toute insensible qu'elle estoit, elle ne le pouuoit estre dauantage que la mort. Mais la belle fille, continua-t'il, ie vous prie tres-humblement de me laisser veoir Madame, possible qu'elle escoutera auec plaisir, en le voyant, celuy qu'elle mesprise si fort en ne le voyant pas. Vous parlez si bien, repartit la Princesse, qu'il y a quelque apparence à ce que vous dittes, c'est pourquoy ie vous supplie d'attendre vn peu où vous estes, ie vay donner cet aduis à Madame, & peut-estre vous croira-t'elle. En disant cela, elle referme la porte, & à l'instant mesme qu'elle se fust remise en sa chaire, commanda qu'on ouurit. I'entray aussi-tost & apres luy auoir fait la reuerence, fis mine de me vouloir plaindre de ce qu'on ne me cognois-

ſoit deſia plus. A n'en mentir point Zenobias, me dit-elle, Iacinthe, (c'eſtoit le nom d'vne de ſes filles) à tort, elle m'eſt venu dire que c'eſtoit ie ne ſçay qui de la part d'Arcylante qui m'apportoit des lettres de ſa part. Dieu mercy, vous m'auez fait apprẽdre qu'il n'eſt plus en eſtat d'eſcrire, c'eſt pourquoy i'ay fait difficulté de permettre qu'on ouuriſt mõ cabinet, pource que ie ne veux point d'intelligence auec les morts, ny ne ſuis pas aſſez perſonne d'affaires pour me charger du teſtament des autres. Vous rirez tãt qu'il vous plaira, pourſuiuit Zenobias, ſi eſt-ce que vous ne pouuez nier que vous ne m'ayez refuſé voſtre porte. Contentez-vous, reſpondit-elle en l'interrompant, & croyez que vous n'eſtes pas peu priuilegié d'entrer icy apres m'auoir fait nommer Arcylante. Si vous eſtiez moins grand Seigneur que vous n'eſtes, où que ie ne craigniſſe point que vous me fiſſiez appeller, ſouuenez-vous que vous tiendriez compagnie à celles, qui pour le meſme ſuiet ont

chãgé de conditiõ, & de giste. Madame, luy respondis-ie, nous parlerons tantost, s'il vous plaist de cette aduanture : mais à cette heure permettez moy, s'il vous plaist, que ie demande de mes nouuelles, & si i'ay suiet de craindre ou d'esperer. Cette Princesse le tirant lors à part, luy tesmoigna la peine où son combat l'auoit mise, l'accusa de n'auoir pas seulement eu le soin de l'en faire aduertir, & en suitte de mille petites plaintes, luy demanda comme il se portoit de la playe qu'on luy auoit dit que son ennemy luy auoit faitte. Zenobias, respondit à toutes ces choses si bien au gré de sa Princesse, & l'entretint si puissamment de la grandeur de sa passion, qu'ils passerent toute la nuict dans des ioyes & des douceurs qu'autres qu'eux ne sçauroient auoir exprimees. Comme il fut question de se separer Zenobias qui n'auoit pas oublié sa promesse se ietta aux pieds de Parisatis, & la supplia tres ardemment de

trouuer bon qu'il demeuraſt toute ſa vie, comme il eſtoit, où qu'elle luy accordaſt ce qu'il deſiroit luy demander. Il y a de l'iniuſtice en voſtre requeſte, luy reſpondit-elle. Si ce que vous deſirez de moy eſt iuſte, pourquoy voulez-vous m'obliger à vous le promettre par ſerment ? & s'il n'eſt pas iuſte, pourquoy m'y voulez vous forcer ? Il luy dit que c'eſtoit ne cognoiſtre pas la bonté de ſon eſprit, d'oſer entreprendre de le combattre, auſſi qu'il n'auoit pas ce deſſein, mais qu'il l'a vouloit ſupplier de faire grace ſi on auoit merité le chaſtiement, & rendre la iuſtice ſi l'on n'auoit point failly. Pariſatis ſe doutant du ſuiet qui faiſoit prier ſi inſtamment le Prince, luy dit qu'elle vouloit tout ce qu'il deſiroit, & que ſa conſideration ſeroit cauſe de luy faire retrancher la moitié de ce qu'vne fois elle auroit abſolument reſolu. Zenobias ayant receu cette bonne reſponce, declara qui eſtoient celles

pour qui il parloit, & apres auoir obtenu leur grace & leur retour, print congé de la Princesse & se retira en son appartement. Il n'estoit pas encore eueillé que la moitié de la Court estoit à la porte de sa chambre pour se resiouïr auec luy de son combat. Comme il en fut aduerty, il commanda qu'on ouurist, & en se leuant receut les compliments de tout ce mõde, remarquant par vne force de iugement, dont la plusspart des Princes n'ont pas mesme l'apparence, qui estoient ceux lesquels par vne veritable affection luy rendoiẽt le deuoir, ou qui le faisoient par interest, ou par imitation. Timolas mesmes vint à sa chambre, & apres l'auoir appellé son fils, luy dit que s'il estoit l'vn des derniers à s'offrir à luy, & luy tesmoigner le contentement qu'il receuoit de l'honneur qu'il auoit acquis, qu'il estoit infailliblement le premier à qui la volonté en estoit venuë. Cela dit, Timolas sortit & emmena Zenobias. Ils furent ensemble visiter Amadonte qui receut son fils auec le

meilleur viſage qu'il pouuoit deſirer, de là les Reines, où il eut le meſme traittement. Elles diſnoient enſemble ce iour-là, comme elles faiſoient ordinairement. Zenobias fut de la partie, & pour rendre la compagnie parfaitte Statira y fit venir Pariſatis. Ie vous laiſſe à penſer, mon pere, quelles furent les douceurs & les delices de ce feſtin, puiſque les ieunes Amants ne ſe nourriſſans que de leurs regards & de leurs penſees, furent remplis des choſes à leur gouſt les plus rauiſſantes & les plus delicates. Toute la journee & la moitié de la nuict, ſe paſſerent en cette compagnie, & Statira qui eſtoit extraordirement magnifique tint le bal le ſoir, mais ſecrettemẽt, où perſonne n'entra que ceux & celles qui deuoient dancer. Les Roys s'y trouuerent ſeuls auec les Reynes & les Ambaſſadeurs de Perſe. Là Zenobias ſans ſonger à ſon bras, dança, & dança auec Pariſatis de ſi bonne grace, qu'apres que les ſpectateurs les eurent long-temps conſiderez depuis les pieds iuſqu'à la

teste, ils furent contraints d'adiouër, que si l'vne passoit toutes les filles du monde en bonne mine, & en bonne grace, que l'autre ne cedoit à qui que ce fust qui eust acquis la reputation d'estre incomparable en toutes choses. Mais cette loüange estoit si indifferente â Zenobias, qu'il eust rougy de honte de la receuoir s'il n'eust sceu qu'on ne peut ignorer quelque chose pour inutile qu'elle soit, sans auoir quelque espece de deffaut, & qu'vn honneste homme, doit sçauoir parfaittemẽt tout où il y a de l'honneur à gaigner. Depuis ce temps-là Parisatis & Zenobias porterent leur affection si haut, que toute la Court n'auoit point d'autres pensees, ny presque d'autres discours: Chacun admiroit de quelle façon ils viuoient l'vn auec l'autre, & ceux qui iusque-là, s'estoient figurez que l'Amour estoit quelque chose contraire aux occupations d'vn grand courage, & aux conseils de la raison, cognoissant en ces deux Amants la faulseté de cette creance, se mirent à faire l'Amour, ou n'en furent receus que

par la hõte d'aymer à l'exemple d'autruy. Cependant les Ambassadeurs de Perse, lassez des remises qu'on leur donnoit, & du temps qu'ils perdoiẽt, demanderent audience; Là ils parlerent en la presence des deux Roys assez haut: dirent que leur maistre n'estoit pas pour souffrir qu'on le mesprisast, qu'il estoit fort bon amy: mais que quand on abusoit de sa douceur, il sçauoit mettre dedans les Enfers ceux qu'il n'auoit retiré de la bouë. Amadonte print la parole pour leur respondre, & ne voulant disputer que l'espee à la main, ne repliqua riẽ à leur picoterie, mais leur dit que cõme l'hõneur qu'ils auoiẽt d'estre alliez au Roy leur maistre, & de l'auoir seruy à ses plus importãtes affaires leur fermoit la bouche, de mesme qu'il leur defendoit de soupçõner rien de mauuais de sa part. Timolas poursuiuit ce discours & en ayant fait vn fort long des necessitez de son Estat, de l'interest qu'il auoit en la conseruation des anciennes maximes de Palmirene, du peu de tẽps qu'il y auoit que la liber-

té y estoit r'establie. Et en vn mot qu'il ne pouuoit forcer son peuple à receuoir vn Prince estranger pour maistre apres luy, declara ouuertemẽt qu'il ne luy estoit pas possible de receuoir l'honneur que le Roy leur maistre luy faisoit de vouloir marier sa fille auec Tiribazus. Ces Ambassadeurs voulurent repliquer, mais Amadonte leur ferma la bouche & les supplia de se retirer s'ils n'auoient d'autres nouuelles à leur faire entendre, & que le Roy son frere auoit vne si particuliere cognoissance de ses affaires, & s'en sçauoit si dignement demesler, qu'il n'y auoit Prince en Asie qui deust prendre le soin de regler sa maison. Ces paroles furent suiuies de compliments de part, & d'autre, pleins toutesfois de dissimulations, & de froideurs, & les Roys & les Ambassadeurs se separerent auec aussi peu de satisfaction les vns que les autres. Toutesfois Amadonte & Timolas leur enuoyerent de tres-grands, & tres-rares presents: mais par vn orgueil de Perse, ils les re-

fuserent & dirent qu'ils ne prenoient rien que du Roy leur maistre. Comme Amadon te sceut cela, il ne dit que ce mot. Nous deuons estre contents, les Ambassadeurs ont fait ce qu'ils ont pẽsé glorieux pour leur maistre, & nous auõs voulu faire ce qui estoit digne de nous. Ils ont bien-fait où nõ, c'est à la voix publique d'en iuger, mais quoy qu'il en soit ils nous ont laissé toute la gloire de l'action. Le iour mesme que les Perses sortirẽt de Palmire, comme s'ils eussent menacé tout l'estat de sang & de feu, & que les Dieux eussent voulu nous en aduertir par d'extraordinaires presages, le feu print au Palais la nuit, & sans en sçauoir la cause deuint si grand, que la moitié fut bruslee sans que l'on y peust mettre ordre. Mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'il commença au quartier de Zenobias, & continuant par celuy de Parisatis fut iusqu'à celuy des Roys, qui toutesfois par l'extreme diligence de toute sorte d'ouuriers, demeura miraculeusemẽt inuiolable. Zenobias estoit

lors auec la Princesse, & comme leur Amour leur ostoit toute autre pensee ; ils furent fort long-temps sans ouyr le bruit qu'on faisoit, ny sçauoir que le feu les gaignoit. Cependant l'embrasement estoit si fort accrû, que les sales de la Princesse estoient desia en feu. Il fut question d'en aduertir ces deux Amants. Les femmes & les filles se mirent à crier de telle sorte qu'elles les retirerent de leur rauissement.

Zenobias croyant que ce fust quelqu'autre chose, se leua tout hors de soy, tant la presence de ce qu'il aimoit luy auoit imperieusement occupé les sens. Il se remit toutesfois au bruit, & apres estre allé iusqu'où le feu auoit gagné ; reuint à Parisatis, & en riant. Ma belle Princesse, luy dit-il, ie m'estois tousiours bien douté de ce qui est arriué, c'est que le feu que i'ay au sein augmentant de minute en minute, m'a fait preuoir qu'en fin il seroit contraint de s'estendre au delà. Le Palais brusle ; & ie

m'estonne fort, comme desia ie n'ay mis le feu par toute l'Asie. La Princesse sourit à ce discours, mais luy dit-elle, prenez garde que ce feu ne soit plus chaud que le vostre, & qu'estant moins respectueux que luy, il ne vienne attaquer son propre autheur.

Elle en eust dit d'auãtage, mais elle ouït au mesme temps vn fort grand bruit. Elle fut regarder ce que c'estoit, & sceut qu'vn grand pan des murailles de son logis venoit de tomber. Cela l'effraya & luy fit penser qu'il n'estoit plus temps de rire, c'est pourquoy elle pria Zenobias de la conduire en lieu où elle fust plus en repos. Zenobias ne perdit point de temps, il fut veoir par où sortiroit Parisatis, & trouuant les degrez tous rompus ou tout en feu, il commença lors de craindre pour sa maistresse, & venant à tout propos pour l'asseurer, perdit presque l'occasion de la secourir. Il fut au bout d'vne petite gallerie pour

veoir si vn degré desrobé qui estoit sur le iardin estoit en seureté. Il y fut, mais en reuenant la gallerie fondit sous luy, pource que n'estant soustenuë que de pilliers de bois, le feu s'y estoit insensiblement coulé, sans qu'on y eust pris garde. Il ne fut point enueloppé sous les ruïnes, car il l'auoit ouy trembler & s'estoit attaché a des ouurages, de menuserie qui tenoient au gros mur. Il se desesperoit là, & fut contraint de se jetter au trauers du feu & des pierres, pour auoir du secours. Il fit venir des eschelles & sans crainte du feu qui estoit au pied monta dans le cabinet de Parisatis. Il la trouua esuanouïe, & sceut que son mal venoit de la pœur qu'elle auoit euë pour luy, ne sçachant pas s'il auoit esté accablé sous la gallerie qui estoit tombee. Il faut que ie vous die vne chose incroyable, mais tres-vraye, toutesfois. C'est que l'affection que Zenobias auoit pour la Princesse, & celle que tout le monde auoit pour l'vn & pour l'autre surmonta la violence du feu. Le Prince fit prendre
Parisatis

Parisatis dans vne couuerture & la portant luy-mesme auec cinq autres qui s'estoient bruslez pour venir à luy, elle fut descenduë auec des cordes & des eschelles, vn nombre infiny d'hõmes & de femmes iettant de l'eau, & se precipitant au trauers des flãmes pour prendre part à la bonne fortune de ces deux Amants. La peine qu'on print à les aider fut telle que Parisatis se trouua dans le grand iardin, sans auoir eu autre mal que celuy de son esuanouïssement. Il est vray que Zenobias n'en fut pas quitte à si bon marché, car il eut vne main & les pieds presque bruslez, & il ne luy demeura que fort peu de cheueux. On fit reuenir la Princesse auec l'eau de la fõtaine au pied de laquelle elle estoit. La premiere parole qu'elle dit fut Zenobias, & la premiere demande qu'elle fit fut où il estoit, & s'il n'estoit point mort. Me voicy, Madame, luy dit-il, qui n'ay pas manqué d'estre puny pour auoir eu l'indiscretion de vous quitter. O bons Dieux, s'escria la Princesse en l'interrompant, où

estes-vous Zenobias,& que vous est-il arriué? Approchez-vous de moy, & me faites veoir si veritablement c'est vous que i'entẽds. N'en doutez point, s'il vous plaist, ma belle Princesse, luy respondit-il, voicy vostre Cheualier qui n'a autre douleur que par le ressentiment de celle que vous auez. Elle se leua à ce mot,& me bailla sa belle main à baiser, tesmoigna cõbien grand auoit esté son ennuy par la grandeur de la ioye qu'elle receut. Zenobias la supplia d'aller trouuer les Reynes qui estoient au Palais du Parc. C'est vne maison de plaisir qui est bastie dãs vn estang au milieu d'vn parc le plus beau de tout le leuant, & qui n'est qu'à vne portee d'arc du Palais de la ville. La Princesse le trouua bon, & suiuie de ses femmes & de ses belles filles qu'on auoit secouruës, fort à propos, y fut conduitte par Zenobias. Il faut aduoüer que ce spectacle auoit ie nesçay quoy de beau parmy sõ horreur. Car ce feu qui outre sa propre clarté, en auoit encore vne nouuelle que luy donnoit l'obscurité de la nuit sembloit auoir esté

allumé plustost pour vne resiouïssãce que par accident. Le bourdonnemẽt de tous ceux qui trauailloient adioustoit vn secõd tumulte à celuy que faisoient les pierres & les pieces de bois, qui apres auoir long-temps resisté au feu estoiẽt contraintes de tomber, & cõme si elles eussent voulu se vanger en tõbant entrainoient le vainqueur auec elles & bien souuẽt l'estouffoiẽt sous leurs ruïnes. Mais ce qui estoit le plus beau de tout le spectacle, c'est que l'Amour s'y faisoit veoir clairement à la lueur du feu. L'on voyoit plusieurs Cheualiers qui conduisoiẽt leurs maistresses en seureté, & parmy les troubles où elles estoient, songeoient moins à esteindre le feu du Palais que le leur. Pardonnez-moy, mon pere, si ce mot m'est eschappé, puisque les Dieux ne nous pardonnent iamais que nous ne leur disions nos plus importantes actions, ils veulent bien souffrir nos mauuaises pensees. Tant y a, mon pere, que toute la nuict se passa en ces alarmes, & le feu dura iusqu'au lende-

main midy. Les Roys, les Reynes, la Princesse & le Prince, apres auoir esté deux ou trois iours à mettre ordre à leurs affaires, chacun selon sa charge: c'est à dire les Roys aux publiques, les Reynes à leurs domestiques, & les Amants à l'entretien de leurs Amours, tous ensemble ils quitterent la ville, & furent à quinze lieuës de là dans vn des plus beaux Chasteaux du monde, basty au milieu des sablons & des deserts de Palmirene, mais en lieu si plein de fontaines & de bois qu'il en est infinimẽt delicieux. Il s'appelle Callyroé. Ie n'aurois iamais fait si i'entreprenois de vous repeter toutes les paroles, & vous faire entendre les demonstrations d'Amour que par les tournois, les ioustes, les bals & les autres galenteries Zenobias renouuella à Parisatis. Il se passa plus d'vn mois, durant lequel tous les bons esprits de la Court, & tous les Musiciens ne cesserent par leurs ouurages, de seconder la passion du Prince, & rauir tout le mõde des merueilles qu'ils se sentoient obligez de faire & par

l'eſtime incroyable que Zenobias en faiſoit, & par les recompenſes dont il preuenoit touſiours leurs ſeruices, & leurs affections. Ce fut en ce tẽps-là que Melibee & Steliane vinrent trouuer la Princeſſe, & reprendre auprés d'elle la place qu'elles y auoient tenuë. Anitis fut ſollicitee de leur venir faire compagnie par les prieres du Prince: mais s'en eſtant tres-iudicieuſement excuſee, luy enuoya les contracts d'vne terre de quinze mille liures de rẽte, qui pour eſtre tout contre la ſiẽne il auoit achептee àfin de luy en faire preſent. Cette bonne Dame demeura non ſeulement rauie, mais faſchee d'eſtre contrainte de receuoir vn ſi grand bien. Elle fit ſupplier le Prince de ne l'accabler point ſoubs la peſanteur d'vne ſi grande fortune. Mais elle n'en euſt autre reſponce, ſinon que les tableaux qu'elle auoit, meritoiẽt bien d'eſtre logez auſſi hõnorablement qu'ils ſeroient dans le Chaſteau qu'il luy donnoit. Toutes ces choſes n'oſtoient point de l'eſprit de Zenobias, le deſſein qu'il auoit

d'aller en Perse & tirer raison de Tyribazus. Il demande congé à Parisatis d'aller iusque sur la fontiere pour vne affaire qui importoit au Roy. Cette Princesse apres auoir long-temps fait combattre son Amour contre sa generosité, ceda aux raisons de la gloire, & permit à son Cheualier de faire ce voyage, mais à condition qu'il auroit de soy, le mesme soin que si elle estoit inseparablement attachee auec luy. Cet adieu ne laissa pas d'estre accompagné de toutes les larmes & de toutes les douleurs qui sont imaginables, & l'eust esté encore beaucoup plus si Parisatis l'eust receu, comme luy disoit Zenobias. Ce Prince sans prendre congé des Roys, ny des Reynes, fit porter ses armes a vne iournee de Calliroé, & n'ayant auec luy que son fidelle Escuyer se mit en chemin. Ils se desguiserent le mieux qu'ils purent, s'armerent de toutes pieces à la frontiere, & de là aux plus grandes iournees qu'il leur fust possible de faire, arriuerent en Perse. Ie ne vous diray point les fortunes qu'ils coururẽt, les aduantures qu'ils acheuerent, &

combien de Cheualiers & d'ennemis ils eurent à combattre. Ce recit ſeroit trop long & trop aduantageux pour Zenobias: mais ce qui ſuiuit tous ces euenemens ne ſçauroit eſtre teu ſans vous cacher vne des plus belles parties de cette hiſtoire. Zenobias n'eſtoit qu'à deux lieuës de Perſepolis, où Araxes s'eſtoit retiré pour mener vne vie auſſi deſbordee que celle de sõ pere auoit eſté glorieuſe, lors qu'au point du iour il ſe trouua dans vn bois qui ſembloit pluſtoſt celuy d'vn parc qu'autrement. Il ne faiſoit que d'y entrer quand vn bruit d'armes, d'hõmes & de cheuaux le retira des penſees dõt il auoit accouſtumé de ſe diuertir par les chemins. Il baiſſe la viſiere de ſon habillement de teſte, & s'auance pour veoir à qui l'on en vouloit, il veid quatre hõmes à pied, l'eſpee à la main, qui en attaquoient vn à cheual. Ce Cheualier ſe defẽdoit genereuſemẽt, & par le mauuais eſtat où il en auoit mis deux qui eſtoient couchez par terre, & vn troiſieſme que Zenobias veid tõber à demy-mort,

monstroit vne force incroyable iointe à vne extreme valeur. Le Prince fut touché de l'inegalité de cette partie, & par vne assistance qu'il ne pouuoit refuser à celuy qu'on vouloit assasiner, se iette l'espee à la main sur vn des trois qui restoiēt apres leur auoir crié qu'ils se deffendissent & du premier coup le renuerse sur l'herbe auec ses compagnons. Courage, Cheualier, dit-il à celuy qu'il assistoit, il ne sera pas dit qu'vn homme vaillant, comme vous demeure la proye des traistres ny des voleurs. L'autre tourne la teste, & se voyant secourir à son besoin, ne sceut luy respondre autre chose, sinon qu'il luy estoit obligé de la vie. Ils redoublent leurs coups à l'enuy & en moins de rien se defirent des trois qui restoient de ces six assassins. Le Cheualier estoit blessé aux bras & aux cuisses, & perdoit tant de sang que mal-aisément, s'il n'eust esté secouru à propos, comme il fut, pouuoit-il finir le combat que par la perte de sa vie. Aussi-tost qu'ils se

furent approchez , & que par reciproques compliments ils eurent entamé leurs diſcours, le Cheualier dit à Zenobias, qu'il le ſupplioit treshumblemēt de luy pardonner ſi pour luy rendre ce qu'il luy deuoit, il ne deſcendoit point de cheual, pource que ſes playes ne luy donnoient pas cette liberté. Mais ſi cette inciuilité forcee, continua-t'il, ne vous fait point auoir mauuaiſe opiniō de moy, faittes-moy l'honneur de me dire qui vous eſtes, & quel bon demon vous a conduit en ce lieu. Zenobias ne voulant en façon du monde ſe declarer, s'excuſa le mieux qu'il luy fut poſſible, & dit tant de raiſons pour monſtrer celle qu'il auoit de ne dire point ſon nom, que l'autre fut obligé honneſtement de ne l'en pas importuner dauantage. Ie ne vous diray pas mon nō, luy repliqua l'autre, puiſque vous ne voulez pas que ie ſçache le voſtre, mais àfin que ie vous ſerue à la Court ſi vous y auez affaire, & que vous puiſſiez ſçauoir qui ie ſuis, receuez s'il vous plaiſt cette boëtte. Il n'y a per-

sonne en ce pays qui ne recognoisse le visage qui est dedans. Zenobias crût que cela ne se deuoit point refuser encore que la boëtte fust fort couuerte de perles & de diamans, puisqu'il se promettoit de ne la garder que iusqu'à ce qu'il eust sceu qui luy auoit donnee. En mesme temps le blessé prit congé de luy, pource qu'il auoit à ce qu'il luy dit, vne retraitte fort prés de là, & en partant il luy iura que le plustost qu'il luy seroit possible il se rendroit à la Court. Bië à peine se furent-ils separez que Zenobias se trouua hors du bois, & à la veuë de cette grande & fameuse ville qui a tousiours esté la capitale de l'Empire. Il n'auoit pas enuie d'entrer de iour, cela fut cause qu'il se retira dans vn assez gros village qui estoit sur le chemin, descendit à vne Hostelerie, & se resolut d'y passer le reste du iour. Il fit venir le maistre apres qu'il se fut desarmé, & luy demanda des nouuelles de la Court. Cette homme luy en dit tant qu'il le iugea assez intelligent pour l'esclaircir de la doute où il

eſtoit. Il tire donc la boëtte qu'il auoit, & l'ayant ouuerte fit veoir à ſon hoſte la peinture qui y eſtoit cachee. Auſſi-toſt que cet homme l'euſt vn peu conſiderée. Cette boëtte eſt fort riche, luy reſpondit-il, mais encore ne conuient elle pas à la grandeur de la fortune de celuy dont elle garde la peinture. C'eſt Tyribazus le fauory du Roy , où pour parler plus veritablement le ſecond Roy de Perſe. Ces paroles ſurprinrent de telle ſorte Zenobias qu'il en rougit, & pour couurir le changement de ſon viſage, mon hoſte, dit-il vous m'eſtonnez, les fauoris de Perſe ſont bien plus hazardeux que ceux des autres cõtrees. I'ay trouué ce matin celuy qui m'a donné cette boëtte dans ce bois que vous voyez deuãt vous, bleſſé en diuers endroits, & attaqué par ſix voleurs qui l'euſſẽt à la fin mal-traitté encore qu'il en euſt deſia tuez trois, ſi de hazard en paſſant noſtre chemin, mon compagnon & moy ne l'euſſions ſecouru. Il nous a donné cette beëtte , & nous a

dit qu'en monstrant la peinture que vous voyez, le premier venu nous apprendroit qui nous auions assisté. Cet Hostelier se seruant du priuilege de la populace, qui met son nez dans les plus grandes affaires, parle de tout sans prudence, & iuge de tout sans cognoissance de cause, commença à l'entretenir de cette sorte. Il ne faut point douter que ce ne soit Tiribazus que vous auez rencontré, car il est vaillant, hardy, & homme qui faisant l'Amour en mille endroits, va ordinairement seul, & si ie ne me trompe i'ay deuiné d'où il venoit, & pourquoy, il a esté ainsi attaqué quand vous l'auez secouru. Le bois par lequel vous auez passé, est la garenne d'vn Chasteau, qui n'en est pas fort esloigné. Il y a dedãs vne Damoiselle la plus belle qu'on puisse veoir, & ce n'est pas d'auiourd'huy qu'on tient que Tyribasus la veoid. Cette Amour ne s'est pû faire sans le consentement de trois freres qu'elle a, leur lascheté qui se couure maintenant du nom de cette faulse prudence, par le moyen

de laquelle on fait fortune, les a fait resoudre moyennant de grandes promesses d'estre les instrumens de leur propre infamie. Tyribazus à ce que dit le bruit cõmun, les a long-temps tenus le bec en l'eau, & soit que leur procedé les rende odieux à ce grand courage, soit qu'il ne vueille les payer que quand il ne se voudra plus seruir d'eux âfin qu'ils soient tousiours par l'esperance seule necessairemẽt obligez à le seruir, tant y a qu'il ne leur a fait encor aucun bien. Ils se sont faschez de ces delais, & ont esté iusqu'à la Court menacer Tyribazus. Luy qui croit qu'vn homme qui vend son hõneur & celuy de toute sa race pour de l'argent ne peut-estre qu'vn lasche & qu'vn coquin, s'est tousiours mocqué d'eux. De sorte que pour reuenir à vostre aduanture, il faut que les freres l'ayant sceu cette nuit auec leur sœur, se soient resolus de le tuer lors qu'il reuiendroit à la ville. Quelques-vns de leurs amis se sont offerts sans doute, où plustost ont esté obligez par la coustume de les seruir. Ils l'ont

attaqué, mais à ce que vous dittes, ils ont trouué forme à leur pied, car il y ont laissé le moule du pourpoint, & par vne mort tragique couclu vne vie pleine d'infamie. Ne croyez pas pour cela que i'en estime dauantage Tyribazus. Quand il seroit encore cēt fois aussi vaillant & aussi liberal qu'il est il ne laisseroit pas d'estre maudit de toute la Perse. Vrayment il est si facile d'estre liberal comme il est, que c'est plustost vn vice qu'vne vertu. Est-il pas cause des impositions, & des subsides, dont le peuple est deschiré iusquaux entrailles. N'est-ce pas pour satisfaire à ces prodigalitez, qu'on nous tire iusqu'à la derniere goute de sang? Et puis quand cela ne seroit point, il n'est que trop criminel puisqu'il pert l'esprit du Roy, & que le faisant enseuelir dās vne vie pleine de honte, d'horreur & de volupté, pour auoir plus de liberté à gouuerner & mettre tout s'en dessus dessous, il est cause que nous perdons l'amitié de nos voisins, & que tous les iours les Romains pied à pied, reprennent

ce que durant le reigne de ses predecesseurs, les grãds Ptolomees, & l'inuincible Amadõte, auoient adiousté à cette Monarchie. Mais sans parler de loin, tout fraischement n'a-t'il pas enuoyé des Ambassadeurs aux Roys des Palmireniens pour demander en mariage la Princesse Parisatis, & aujourd'huy qu'il veoid les Ambassadeurs de son maistre, où pour mieux dire de son compagnon, reuenus sans auoir pû rien obtenir, menace-t'il pas le Ciel & la terre? A-t'il pas eu l'insolence de dire tout haut qu'il en feroit repentir Amadonte & Timolas? Et pour cõble de folie se prepare-t'il pas à vne guerre qui mal-gré toute sõ ambition, sera cause si les Dieux nous aiment que la Perse ne gemira plus sous la pesẽteur de sa tyrãnie? Ie vous laisse à pẽser si ces dernieres paroles adiousterẽt de l'impatiẽce au desir qu'auoit Zenobias de se vanger de Tyribazus, toutesfois cognoissant l'humeur du peuple qui parle de tout à tort & à trauers, & comme il est plein d'ignorance ne sçait ce qui luy est bon où mauuais, il ne crût pas tout ce que

luy disoit son hoste, mais receuant sa haine comme vne partie de la publique, il se figura qu'il ne manqueroit pas de retraitte en cas qu'il en eust besoin contre Tyribazus. l'Hoste l'ayant quité, il demeura seul auec le fidelle Polemandre, qui sçachant tous les interests & toutes les intentions de son maistre, entama le discours de l'assistance qu'il auoit donnee à son plus grand ennemy. Zenobias admira l'ordre que les Dieux sẽblent si bien garder en toutes choses, & declarãt la façon dont il se vouloit faire cognoistre à ce fauory pour l'obliger à luy faire raison, il se resolut de laisser tout ce qu'ils auoient d'armes, excepté leurs espees à leur Hoste, & s'en aller à Persepolis chercher l'occasion de parler à Tyribazus. Cette resolution prise, il fit appeller son Hoste, & gaignant son naturel quand il eust esté le plus mercenaire & le plus perfide du monde, par l'argent qu'il luy donna, ne luy fit autre priere que de garder les armes de son compagnon & de luy, &
leur

leur enseigner vne hostellerie dans la ville, où ils peussent estre fidelement. Cet homme leur dit qu'il ne commenceroit point par eux à perdre la bonne opinion que chacun auoit de luy, qu'il s'y pouuoit absolument fier, & qu'auec vn mot de lettre qu'il leur donneroit, ils trouueroient le meilleur hoste de la ville, qui estoit son fils. Cela resioüit Zenobias. Aussi dés que le Soleil fut couché, ils monterent à cheual, & au petit pas acheuerent leur voyage. Les habillemens que luy & Polemandre auoient à la Persienne, empescherent qu'ils ne fussent regardez parmy les ruës de ceste grande ville. Ils allerent donc descendre au logis que leur hoste leur auoit enseigné, & n'eurent pas plustost donné la lettre qu'ils auoient apportee, que leur nouuel hoste leur fit des complimens à sa mode, si grãds & si reïterez, qu'ils eurent sujet d'en estre plus que satisfaits. Ils mirent pied à terre, & passerent la moitié de la nuict à faire acheuer par le fils les discours que le pere auoit commẽcez,

& l'autre à se reposer. Zenobias se leua si matin, que tres-à-peine estoit-il iour : L'absence de sa maistresse, les inquietudes de son Amour, & le grãd dessein dont il ne se laissoit diuertir pour chose du monde, ne luy permettoient ny de dormir, ny d'estre en repos. Apres auoir resué seul vne heure ou deux dans le iardain de son hostelerie, il commanda à son Escuyer, qui cognoissoit l'humeur, & sçauoit la langue du peuple parmy lequel ils estoient, d'aller iusqu'au Palais, & s'informer sous main de la santé de Tyribazus. Polemandre obeït si exactement à ce qui luy estoit commandé, que deux heures apres qu'il fut party, il reuint trouuer Zenobias, & luy rendit compte de tout son voyage. Par là il sceut que le Roy estoit tombé malade du ressentiment qu'il auoit eu des playes de Tyribazus, qu'il s'estoit faict porter dans sa chambre, où il couchoit auec luy, & qu'on n'esperoit pas que d'vn mois ce fauory fust en estat de quit-

ter le lict. Ces nouuelles furent si fascheuses à Zenobias, qu'il en estoit au desespoir; toutefois faisant de necessité vertu, il prit patience, & quinze iours durant n'eut autre diuertissement que d'aller veoir son premier hoste, & luy faire dire ce qu'il sçauoit, & ne sçauoit pas. Ce temps expiré, Tyribazus commença de sortir de la chambre, & peu à peu reprenant les forces qu'il auoit perduës, fut tout à fait guery douze ou quinze iours apres. Zenobias ayant eu assez de pouuoir sur sa passion pour attendre que ce fauory fust bien remis pour l'aller veoir, partit vn matin auec son Escuyer, & se trouua au leuer de son ennemy. Comme il fut à la porte de la chambre, il pria vn Huissier de dire à son maistre que le Gentil-homme auquel il auoit donné vne boëtte de pourtraict couuerte de perles & de diamans, le supplioit qu'il luy donnast la permission de luy faire la reuerence. Tyribazus commanda

en mesme temps qu'on le fist entrer, & forçant son naturel imperieux à receuoir Zenobias, comme il y estoit obligé, luy dit des paroles si obligeantes, & luy rendit des preuues d'amitié si particulieres, que tous les flatteurs, & ces infames que la honteuse passion d'estre quelque chose à quelque prix que ce soit, reduit à des bassesses, & des laschetez monstrueuses, desia le regardoient auec enuie. Tyribazus admirant la bonne mine, & la ieunesse de Zenobias, ne sçauoit qu'en penser, & iugeant de ce qu'il estoit capable de faire, par ce qu'il en auoit veu, ne s'imaginoit pas qu'il y eust homme au monde vaillant comme Zenobias. Il le tira seul en la ruelle de son lict, & s'informa particulierement de son pays, de sa qualité, & de son nom. Tyribazus, luy respondit Zenobias, faites-moy l'honneur de ne me presser point là-dessus, ie suis d'assez bonne maison pour n'estre point mesprisé : mais ie ne suis pas d'assez grande pour estre cogneu de vous. Ie

ſuis Syrien, ie m'appelle Atenagoras, & ne vous puis, pour ceſte heure, dire plus particulierement le ſujet de mon voyage, ſinon que c'eſt pour tirer raiſon publiquemẽt, d'vn deſplaiſir qu'à commẽcé de me faire vn Seigneur de ceſte Cour. Vrayment, luy dit Tyribazus, voila vne generoſité qui n'a point d'exemple: mais ie ne ſçay cõme quoy vous pouuez faire ce que vous pẽſez, ſans que vous courriez fortune de la vie. Le Roy ayme les ſiens infiniment, & d'ailleurs la loy fondamentale de cet Eſtat, veut qu'on puniſſe toute perſonne, eſtranger ou autre, qui veut par les armes ſe rendre iuſtice à ſoy-meſme. Ces difficultez, Tyribazus, luy reſpondit Zenobias, ſont grãdes, à la verité: mais ſi vous croyez que le petit ſeruice que ie vous ay rendu, merite que vous deſcẽdiez du lieu où vous eſtes, pour m'obliger, ie ne vous en demãde autre recõpenſe que celle de me faciliter mon affaire, & me dõner le moyen que ie me puiſſe veoir aux mains auec mon ennemy. Tyribazus regardant Zenobias plus fixemẽt

qu'il n'auoit point encore fait, ne sçauoit que penser de la grandeur de son courage, & voyant qu'honnestement il ne le pouuoit refuser, luy promit nõ seulemẽt son appuy, mais qu'il feroit pour son contentement suspendre les loix, & les Edits du Roy. Promettez-moy cela solemnellement, s'il vous plaist, repliqua Zenobias, & me iurez, que quand ie vous auray dit le nom de mon ennemy, vous ne laisserez pas de me tenir la parole que vous m'auez dõnee. Ie vous promets tout cela, luy respondit Tyribazus, & vous iure par le Soleil que nous adorons, & par le salut du Prince, qui m'est plus cher que le mien, que quand ce seroit cõtre mon propre frere, ie vous assisteray, & ne croiray point estre desgagé, que ie ne vous aye mis ensemble pour vous batre. Zenobias plus content qu'il n'osoit l'esperer, fit des compliments & remercia si bien Tyribazus, que ce fauory, tout orgueilleux qu'il estoit, fut contraint d'aduouër qu'vn hõme courtois & ciuil, ne pouuoit estre hay de personne. Deux ou trois iours se

passerent, durant lesquels Tyribazus presenta Zenobias au Roy, & trauailla si bien à son affaire, que le Roy luy permit le combat, & voulut qu'il se fist dans la place des iouftes & des passe-temps ordinaires. Ceste grãde place est en ovalle, enuironnee de grãds bastimens de marbre & de jaspe, des fenestres desquels toute la Cour void les tournois & les ieux qui fort souuẽt se font en Perse. Le Roy ordõna que tout fut prest dans huict iours, & ne voulant point contraindre Zenobias à declarer son ennemy qu'il ne fut temps, commanda à Tyribazus de tenir la main à ceste actiõ, & choisir des Iuges pour rendre la justice à qui elle seroit deuë. Tyribazus hasta tellemẽt toutes choses, que dans le tẽps ordonné par le Roy, la place fut en estat, les Iuges preparez, & les gardes aduertis de ce qu'ils auoiẽt à faire. La veille du combat estant arriuee, Tyribazus tira Zenobias à part, & luy dit, qu'il ne falloit plus differer à luy dire le nom de son ennemy, & que s'il n'auoit luy-mesme enuie de reculer,

il le luy feroit veoir le lendemain, en estat de le contenter. Si i'auois moins bonne opinion de mon ennemy que ie n'ay, luy dit Zenobias, ie vous diroy son nom, afin qu'estant aduerty de ce qui se prepare pour luy, il ne pût demain que ie l'enuoyeray appeller, inuẽter quelque excuse pour me refuser. Mais Tyribazus, mon ennemy est genereux, mon ennemy est tout prest, & en vn mot, mon ennemy, encore que vous n'en ayez point ouy parler, n'a pas moins trauaillé pour auancer nostre commun repos, que moy mesme. Demain ie ne laisseray pas de vous le nommer, & cependant, ie vous supplie de me prester des armes & vn bon cheual: car ce que i'en ay auec moy, ne valent rien pour vne si grãde actiõ. Tyribazus se contenta de ceste honneste responce, & mena Zenobias dans le cabinet de ses armes, où il choisit parmy vn nombre infiny des plus excellẽtes du monde, celles qu'il trouua les plus propres pour luy. Polemandre cependant auoit eu charge de son maistre d'aller à leur premiere

hostelerie, & essayer de disposer l'hoste à leur seruir en cas de necessité, Dés le soir mesme, il y fit conduire deux cheuaux, qu'il auoit secrettemẽt achettez & les leurs aussi : Et, selon le commandement qui luy auoit esté faict, reuint toute nuict trouuer son maistre. Tyribazus, à la priere de Zenobias, fut en mesme temps chez le Roy, & luy demanda à quelle heure il auroit agreable que ceux qui se deuoient batre entrassent dans le camp. Sçauez-vous, luy dit le Roy, le nom de celuy qui se doit batre contre le Syrien? Ouy, Seigneur, luy respondit Tyribazus, qui ne vouloit pas que cela peust acrocher l'affaire de son amy, ie le sçay; mais ie suis de serment de ne le point dire qu'apres le combat. Ie supplie donc tres-humblement V.M. non seulement de ne me point presser pour le sçauoir : car il importe infiniment que vous l'ignoriez, mais aussi que demain vous fassiez publier que les combattans vous sont incognus, & les croyans estrangers, vous n'auez point contreuenu aux loix de Perse

de leur permettre le combat, puis que les loix ne vous defendent qu'en la personne de vos naturels subjets. Ces raisons contenterent le Roy. Il promit qu'à neuf heures du matin il seroit au camp auec ses gardes, & qu'au mesme temps le cry se feroit, & le combat apres. Dés le soir toutes les fenestres, les terracsse, & les echafaux furent pleins d'hommes & de femmes, tant de la Cour que de la ville, qui de peur de n'auoir point de place, y passerent toute la nuict. Les gardes y arriuerent deuant le iour, & cependant la foule estoit si grande, que tout ce qu'ils purẽt faire, fut d'aller iusqu'aux barrieres du camp, & empescher que la place reseruee pour les combatans, ne fust ocupee par le peuple. Aussi-tost qu'il fut iour, Zenobias se leua, & se mettant en la garde des Dieux, alla trouuer Tyrybazus. Il estoit desia leué, & l'explication qu'il cherchoit d'vn songe, qui l'auoit toute la nuict mis en peine, le rendoir si chagrin & si pensif,

que Zenobias luy auoit donné le bon-jour auant qu'il euſt recueilly ſes eſprits. Atenagoras, luy dit-il, excuſez-moy, s'il vous plaiſt, ie ne vous puis dire ſans rougir de honte, que i'ay tellement eſté troublé d'vn ſonge qui m'a embarraſſé l'eſprit en dormant, que ie ne puis en ſortir: toutefois i'y trouue tant de vray-ſemblance, que ie le reçoy comme vn preſage de ce qui me doit arriuer aujourd'huy pluſtoſt que comme vn effect des vapeurs que m'ont enuoyees au cerueau les choſes que ie mangeay hier. Seigneur, luy dit Atenagoras, ſi vous auez agreable de deſcendre à voſtre jardin, & m'en dire quelque choſe, poſſible que parmy ce que i'ay à vous faire ſçauoir, y pourrez-vous rencontrer quelque eſclairciſſement. Ie le veux bien, luy reſpondit Tyribazus: Et en diſant cela il prit ſon eſpee, & ne voulant eſtre ſuiuy de perſonne, alla auec Atenagoras, ſous vne lõgue allee. Comme ils y furẽt entrez, Tyribazus luy dit ainſi ce qu'il auoit sõgé.

Bien à peine estois-je endormy, qu'il m'a semblé qu'vne main sortant d'vne nuë, m'auoit arraché d'entre des espines, des feux, & des serpens, qui me deschiroient le corps. Aussi-tost que ie me suis trouué en estat de pouuoir cognoistre d'où ce secours m'estoit arriué, ceste main a disparu: & apres l'auoir long-temps cherchee, comme i'estois desesperé de ne la pouuoir rencontrer, tout à coup elle est sortie d'vn autre nuage, & d'vne espee qu'elle tenoit m'en à dõné dans le corps. Ie voulois me plaindre de ceste trahison, quand vne voix m'a dit cecy: Ie t'ay secouru parce que ie le deuois, & ie te tuë parce que ie le dois. Ie me suis esueillé là-dessus, & cinq ou six fois que ie me suis endormy depuis, i'ay tousiours faict le mesme songe. Tyribazus, luy dit Atenagoras comme il veid qu'il ne parloit plus, m'est-il permis de parler librement, & puis-je me fier en vostre parole? Vous le pouuez, Atenagoras, luy respondit-il, dites-moy franche-

ment ce que vous m'auez tant celé, quand vous auriez à demesler auec moy la querelle qui vous met l'espee à la main, ie vous tiendray si exactement les promesses que ie vous ay faites, que ma memoire en sera eternellement estimee. Puis qu'ainsi est, reprit Atenagoras, ie ne vous cacheray rien. Ie suis ceste main que vous auez songee. Quand ie vous secourus dans le bois vous estiez blessé & attaqué par des assassins qui estoient pires que serpens. Depuis i'ay esté tousiours sans me declarer, iusques à ceste heure que ie parle à vous comme à mon ennemy. Ne vous estonnez point de ce que i'ose parler ainsi, quand ie vous auray dit qui ie suis, vous trouuerez que ie ne fais rien que ie ne doiue. Ie vous conjure donc de me tenir parole, & de me donner le contentement que ie vous voye l'espee à la main. Vous m'auez offencé en vne partie si sensible, que ie n'ay peu moins faire que mettre à part ma naissance pour en auoir raison. Mais afin que tout

vostre estonnement vienne & passe tout à la fois, ie vous veux apprendre qui ie suis: Ie m'appelle Zenobias; mon pere est Amadonte, Roy des Palmireniens, & cousin de vostre Maistre: Ma Maistresse est Parysatis, que vous auez voulu auoir pour la vostre. Voila d'où naist mon ressentiment, & d'où arriuera, si vous estes homme de bien, le contentement de l'vn, & la mort de l'autre. A quoy pensez-vous Tyribazus, dois-je craindre que le peril vous fasse manquer à vos paroles? Ceste generosité que iusques icy i'ay recognuë en vous, pourroit-elle bien vous abandonner quãd vous en auez le plus affaire? Ne tachez-pas les bõnes actions de vostre vie passée, par vne supercherie? Nous sommes icy seuls, parlez hardiment, & ne croyez pas que nous-nous separiõs sans estre satisfaits. Tiribazus apres auoir chãgé cinq ou six fois de couleur, par admiration, plustost que par crainte, se monstra plus genereux que Zenobias ne le croyoit. Zenobias, luy

dit-il, vous n'auez faict que me preuenir, ie vous remercie de m'a-uoir oesté la peine de vous aller chercher en Syrie. Parysatis est veritablement ma passion aussi bien que la vostre: mais puis qu'elle n'est que pour vn seul, voyons auquel de nous deux l'Amour & Mars l'a reseruee. Ne parlons pas dauantage, s'il vous plaist, vostre procedé m'oblige. Si ie meurs de vostre main, vous ne m'osterez rien que vous ne m'ayez donné, & si i'ay quelque aduantage sur vous, i'essayeray de me reuancher de ce que ie vous doy. Allons nous armer, & ne perdons pas dauantage de temps. Ils se retirerẽt chez eux apres cela, & Zenobias ayant pris les armes & le cheual que luy auoit prestez Tyribazus, fut conduit au camp, par ceux qui le deuoient venir prendre chez luy pour l'y accompagner. Tyribazus s'estant deffaict de tout le monde, fut à cheual sans armes, trouuer le Roy, qui estoit desia à la fenestre de son Palais.

Il luy dit, que bien-tost les combattans arriueroient: mais qu'ils l'auoient enuoyé pour obtenir de S. M. la grace que le vaincœur s'en pourroit aller apres le combat, sans estre tenu de dire qui il estoit. C'estoit vne priere que Zenobias en le quittant luy auoit faite. Le Roy en demanda aduis aux vieux Cheualiers qui estoiēt aupres de luy, & sçachant qu'il ne pouuoit refuser cette permission, y consentit, & commanda que le plustost qu'ils pourroient, les combattans arriuassent au camp. Tyribazus se retira aussi-tost, & estant au lieu où ses armes & son cheual estoient, il se fit armer, monta à cheual, se desroba par vne porte de derriere, & auec ceux qu'il auoit fait attendre pour le conduire, sans le cognoistre, entra au camp. Il y auoit quelque temps que Zenobias y estoit arriué, & par sa bōne mine & son adresse il attiroit sur luy les yeux, & les benedictions de tous les spectateurs. Quand Tyribazus incognu, eut pris sa place, il partagea

partagea les affections: car il estoit aussi grand que son ennemy, & n'estoit pas moins hardy, ny moins adroit que luy. Toutes choses prestes, & le cry faict, les Iuges firent signe aux trompettes d'appeller les combattans. A ce commandement chacun demeura sans voix: Et les deux ennemis s'estans esloignez, ils receurent l'ordre & le temps de combattre. Aussi-tost ils picquerent l'vn contre l'autre, & en passant jetterent leurs jauelots si à propos, que celuy de Tyribazus entra bien auant dans le bouclier de Zenobias: & l'autre le prenant au defaut de la cuirasse, luy entra dans le costé, & luy fit vne playe qui luy donna d'autant plus de peine, qu'il fut contraint de l'arracher, pour estre en liberté de combattre. Ils retournerent l'vn sur l'autre l'espee à la main, & durant trois heures pour le moins, que sans prendre haleine ils eurent tousiours le bras leué, on ne vous sçauroit dire les grands coups qu'ils se donnerent, & le nõbre

des playes qu'ils se firent. A la fin tout tout le monde perdit le contentement qu'il receut d'abord, & voyant l'obstination auec laquelle ces ennemis recherchoient l'occasion de se faire mourir, ne sçauoit si la cruauté estoit plus grande aux Iuges, de leur souffrir de passer outre, qu'en eux-mesmes de ne se point adoucir. On eust dit cepēdant à les voir plus forts & plus prompts que iamais, que leurs blesseures, au lieu d'estre des sorties par où leurs forces se deuoient perdre auec leur sang, estoient des entrees par où la colere & le desir de vaincre leur en fournissoit de nouuelles. Zenobias qui estoit au desespoir de ne point venir à bout de son ennemy, voulut essayer par vn coup de toute sa force, de finir ce long combat: mais son espee luy tourna dans la main, & Tyribazus ne perdant point l'occasion, luy en donna sur la teste vn si furieux, que Zenobias courut fortune de tomber. Les yeux luy estincelerent, & il ne s'en fallut gue-

tes qu'il ne donnast du nez contre la pointe de sa selle. Ie l'aduouë, ceste tempeste m'espouuenta, & iettant lors du feu par les yeux, & recueillant toutes mes forces en vne, ie laissay tomber mon espee sur la teste de Tyribazus auec vne telle impetuosité, que son casque ayant esté enfoncé, on en veid sortir le sang de tous les costez, & en mesme temps Tyribazus, sans aucun sentiment, ouurit les jambes, laissa choir les resnes de son cheual, auec son espee, & tomba luy-mesme comme mort sur la place. Le silẽce fut si grand & si vniuersel, qu'on eust dit qu'auec le vaincu tous les spectateurs eussent perdu l'vsage de parler & de se mouuoir. Les trompettes resueillerent tout le mõde, & Zenobias luy-mesme, qui ayant remis son espee, sans vouloir descẽdre pour voir si Tiribazus estoit tout à fait expiré, fit la reuerence au Iuge, & sortit par vne des portes du camp. Il ne fut suiuy de personne, tant chacun estoit hors de soy. Il n'y eut que Polemandre

qui courut apres luy, & l'ayant atteint, luy dit des choses, & luy exagera son combat auec des paroles que ie ne vous repeteray point. Zenobias se trouuant fort blessé, se hasta le plus qui luy fut possible de sortir de Persepolis, & à trauers champ, de peur d'estre descouuert, gaigner sa premiere hostelerie. Comme il y fut, son hoste ne le recognoissant point, eust fait difficulté de le loger, si Polemandre ne fust arriué comme ils disputoient entr'eux. Ce bon homme sçachant que c'estoit Zenobias, ou pour le moins Atenagoras, (car il s'estoit tousiours faict nommer ainsi) luy demanda par quel accident il auoit esté si mal traitté? Mon hoste, luy respondit Zenobias, il faut que ie me fie en vous de ma vie, à plus forte raison m'y dois-je fier pour vn combat que vous sçaurez dans deux heures, quãd ie ne voudrois pas vous le dire. Tyribazus m'auoit offencé, & pour en auoir la raison, i'estois venu de Syrie icy. Apres quelques difficul-

tez, nous nous sommes batus ce matin deuant toute la Cour. Il m'a mis en l'estat que vous me voyez, & ie croy qu'il n'est gueres mieux que moy. Il est demeuré sur le champ, & pour moy i'ay encore eu la force de venir iusques icy. Si vous me voulez faire plaisir, il faut penser mes playes, & puis nous songerons à nostre seureté. Cet hostelier rauy de ce discours, fut long-temps immobile: mais à la fin pressé par Polemandre, il se remit, & pensa le mieux qu'il pût les playes de Zenobias. Apres qu'il les eut recogneuës: Courage, hardy Cheualier, luy dit-il, vous ne garderez-pas long-temps la chambre: vos blesseures sont grandes, mais elles ne sont pas dangereuses. Il faut toutefois que vous sortiez d'icy, & s'il vous plaist de vous fier en moy, ie vous meineray en lieu, où non seulement vous serez mieux pensé, mais aussi mieux gardé qu'en lieu du monde. A cinq petites lieuës d'icy il y a entre des montagnes & des deserts, vn Cha-

ſteau preſque imprenable, où demeure l'oncle de Rhodogune Reyne des Palmireniens, nommé Tizipharnez. Il s'y eſt retiré, depuis que le Roy, pour complaire à Tyribazus, oſa, ſans conſiderer qu'il eſtoit ſon oncle, luy oſter le gouuernement de Babylone. Ce ſage Prince n'a pas voulu ſe ſeruir de l'occaſion, ny de la bonne volonté des deux tiers de la Perſe, qui vindrent s'offrir à luy pour ruïner Tyribazus: il s'eſt retiré dans ſa maiſon, & par vne charité digne de ſon courage, en fait pluſtoſt vn hoſpital pour les malades, qu'vne place de guerre pour ſe defendre. Les fontaines d'eau chaude qui ſont au pied de la montagne ſur laquelle ſon chaſteau eſt baſty, l'ont conuié à tenir touſiours auprés de ſoy les meilleurs Chirurgiens du monde, de ſorte que perſonne ne va là, bleſſé, ou malade, qui n'en reuienne ſain. Ceſte occaſion fut trouuee ſi bonne par Zenobias, qu'apres s'eſtre repoſé iuſques à la nuict, il ſe fit habiller le mieux qu'il

pût, & quoy qu'il ne puſt preſque ſouffrir l'incommodité d'eſtre à cheual, toutefois il endura tant, qu'il vint au Chaſteau de Tizipharnez, & y fut receu auec encore plus de courtoiſie, & penſé auec plus de ſoin, que ſon hoſte ne luy auoit faict eſperer. Comme les Princes, quelques faſchez qu'ils ſoient, tiennent touſiours des eſpions à la Cour, pour les aduertir de ce qui ſe paſſe, Tizipharnez receut des nouuelles ſix heures apres l'arriuee de Zenobias: Que Tyribazus s'eſtoit battu contre vn eſtranger qu'on ne cognoiſſoit point, & qui s'en eſtoit allé ſans le vouloir eſtre: Que iamais on n'auoit veu perſonne vaillant cõme luy: Que le Roy auoit enuoyé des hommes apres pour le prẽdre, & l'amener mort ou vif, afin de tirer raiſon des playes de ſon fauory. Qu'on ne ſçauoit pas, toutefois, ſi Tyribazus mourroit, ou non: mais que depuis le combat, il auoit eſté emporté dans le Palais, mis au lict, & penſé, ſans qu'on euſt peu ti-

rer vne parole de luy. Ces nouuelles surprindrent extraordinairement Tizypharnez, & luy faisant penser à des changemens infallibles, luy donnerent vne tres-bonne nuict. Le lendemain matin il renuoya son Courrier, & selon la coustume qu'il faisoit garder, ses Chirurgiens le vinrent aduertir qu'ētre les malades arriuez depuis peu, il y auoit vn jeune homme le plus beau qui se pouuoit veoir, qui auoit esté amené par Memnon, (ainsi estoit nommé l'hostelier de Zenobias) couuert de playes, & toutefois si genereux, qu'il sembloit au lieu de son corps, auoir celuy de quelqu'autre. Ce Prince s'alla aussi-tost mettre en l'esprit, que c'estoit l'ennemy de Tyribazus. Pour en sçauoir la verité, il enuoya querir Memnon, qui ne trouuant point de finesse à celer vne chose si agreable au Prince, luy conta toute l'affaire, comme il l'a sçauoit, & le laissa auec vn extrême contentement. Il estoit toutefois en vne peine incroyable, ne sçachant qui

pouuoit eſtre cet Atenagoras Syrien, & ne ſe pouuoit aſſez émerueiller qu'il ſe fuſt trouué vn homme, qui ſans creindre Tyribazus, auec tant de trauaux, & par tant de perils, euſt trauerſé vn long eſpace de terre pour oſter la tyrannie de la Perſe. Il penſoit que quelque puiſſante conſideration l'auoit fait entreprendre ce hazardeux voyage, & ne pouuant croire qu'vn ſimple Cheualier euſt oſé prendre ceſte hardieſſe, iugeoit par ſes propres conjectures, qu'infalliblement ce deuoit eſtre quelque Prince extraordinairement genereux, qui pour ſe reſſentir de quelque injure que Tyribazus luy pouuoit auoir faite, auoit preferé le deſir de ſe vanger à ſa grandeur & à ſa vie. Auec ces penſees il fut veoir Zenobias, luy fit ſi bon viſage, & luy tint des langages ſi obligeants, qu'il l'euſt aſſurément diſpoſé à tout ce qu'il euſt deſiré de luy, quãd Zenobias n'y euſt pas eſté porté comme il eſtoit, par les conſiderations du ſang & de l'alliance. Il luy fit donc

promettre, apres auoir resisté trois iours à ses prieres, qu'il ne declareroit à qui que ce fust, ce qu'il luy apprendroit de sa fortune, & en mesme temps, luy dit qu'il auoit l'honneur de luy appartenir, & qu'il estoit fils d'Amadonte, & de Rhodogune. Si le Prince fut ayse & rauy d'vne si incroyable aduenture, jmaginez-le, s'il vous plaist, mon pere, & vous figurez tout ce que Tizipharnez dit & faict pour n'oublier rien en vne si fameuse occasion. Cependant ie vous diray que Zenobias, apres auoir esté vn mois au lict, fut guery de toutes ses blesseures, & durant ce temps là, traitté comme s'il eust esté à Palmyre mesme. Tizipharnez fit tout ce qu'il pût pour l'obliger à ne partir pas si tost : mais Zenobias ne pouuant viure dauantage sans veoir Parysatis, le supplia de ne le point retenir : Et ainsi se sentant assez fort pour souffrir le trauail du cheual & du chemin, prit congé de son oncle, & accompagné de son Escuyer & de son hoste seule-

ment, fut loger à vne petite ville sur le chemin de Babylone. Là il prit le cheual de son hoste, luy donna le sien, qui estoit celuy que Tyribazus luy auoit presté, luy commanda de le luy rendre, auec ses armes, & de retenir les deux qu'il auoit laissez chez luy. Outre cela, il luy donna vn diamant & deux chaisnes d'or, qui valoient plus de trois mille escus. Memnon s'en retourna riche, & rauy de la liberalité de son hoste, qui auec vne haste la plus incroyable du monde, laissa tout ce grand Empire derriere luy. Mais comme s'il se fust precipité pour estre vistement malheureux, il ne faisoit que d'entrer dans Seleucie, lors qu'il rencontra vn des siens, qui le recognut, & de si loin qu'il se pût faire voir, ployant les bras, & se noyant en ses larmes. O Dieux! s'escria-t'il, puis-je bien auoir le courage de porter à mon Prince de si mauuaises nouuelles? Zenobias demeura tout court pour l'ouyr, & sçauoir la cause de sa tristesse: Mais ce funeste messager

luy dit, que le mal-heur qu'il auoit à luy apprendre ne se pouuoit dire qu'à loisir. Quoy ! dit Zenobias, nostre infortune est si grande, que mesme il faudroit du temps pour sçauoir que nous sommes mal-heureux ? Mais dis moy comme se portent les Roys, & que faict la belle Parysatis? Ce pauure garçon ne pouuant ouurir la bouche, se mit à pleurer plus que deuant, & demeura immobile si long-temps, que pour le remettre Zenobias fut contraint de le prendre par le bras, & luy commander de luy faire entendre le sujet de son voyage, & de ses larmes. Pour oüyr plus aysément ces fascheuses nouuelles, il mit pied à terre dans vne hostelerie qui estoit deuant luy, & laissant Polemandre pour auoir soin de tout, entra dans vne chambre auec ce messager. Ne me fais pas dauantage languir, luy dit Zenobias, apprends-moy de quelle mort il faut que ie meure ? De celle de Parysatis, Seigneur, luy respondit le garçon. Comment ! s'escria-

s'il à ce mot, Paryſatis eſt morte? Helas! Seigneur, continua ce garçon, elle ne l'eſt que trop pour noſtre commun contentement. O Dieux ialoux! m'eſcriay-ie plus haut que la premiere fois, vous n'auez peu ſouffrir que Zenobias veſcuſt ſans auoir ſujet de ſe plaindre de vous. Perfide Fortune, ie me doutois bien qu'en fin tu te laſſerois de m'obliger, & qu'apres m'auoir ſeruy en tant d'occaſions, tu m'abandonnerois en la plus importante. Paryſatis eſt morte! le dois-ie croire. Dieux! qui nous perſuadez que vous eſtes iuſtes! Paryſatis eſt morte! Qui me fera deſormais demeurer dans les ſentimens que i'ay touſiours eûs pour des choſes qui indubitablement ne ſont point, puiſque ma Princeſſe n'eſt plus? Paryſatis eſt morte, hé! que fais-ie donc au monde? A quoy me ſert mon courage? Que ne crois-ie mon Amour, & que ceſte eſpee qui s'offre d'elle-meſme à me ſecourir, ne m'a-t'elle ouuert le chemin par où ie dois

trouuer Parysatis? A ce dernier mot cet Amant desesperé voulut tirer son espee, pour s'en donner dans le corps: mais la force l'auoit desia abandonné de telle sorte qu'il tomba esuanoüy, ne l'ayant qu'à demy tiree, & faisant voir qu'il ne tenoit pas à luy que la mort ne preuint cet esuanoüissement. Polemandre qui estoit accouru auec toute la maison, au secours de Zenobias, fut plus d'vne heure sans pouuoir luy faire recueillir ses esprits. A la fin il reuint, & tout foible & mourant qu'il estoit, commanda à son Messager de ne pas retarder le mal que luy deuoient faire ces mauuaises nouuelles. Ce jeune homme n'osant desobeïr commença de ceste sorte. Vostre depart inopiné ayant faict long-temps songer les Roys, & soupirer les Reynes & la Princesse: En fin Amadonte se doutant de ce que vous pouuiez auoir entrepris, imposa silence au peuple, par vne harangue qu'il leur fit en pleine assemblee, & contenta Timolas & les Princesses par les

asseurances qu'il leur donna que vous n'estiez pas loin. Cependant moy, qui auois l'honneur d'entretenir souuent & consoler Parysatis, pource que i'estois le seul que vous luy auiez laissé, ie fus cinq ou six fois en pensee de la quitter, & vous venir chercher pour son contentement. Car, à n'en mentir point, cõme l'Amour qu'elle auoit pour vous est incroyable, aussi estoit la grãdeur des ennuys que luy dõnoit vostre absence. Voyant que vous ne reueniez point au temps que vous luy auiez promis, elle s'en pleignit, secrettemẽt toutefois, & peu à peu l'Amour la iettant dans la crainte, & la crainte dans d'eternelles inquietudes, il fallut que son corps cedast à la violence des persecutions que son esprit luy faisoit. Elle tomba malade : mais d'vne langueur qui apres l'auoir faict trainer fort long-temps, infalliblement la menaçoit de mort. Pour la diuertir Timolas se resolut de faire vn voyage iusques aupres d'Antioche, & laisser en passant Statira & Parysatis à Daphné, se

persuadant que la beauté du sejour, le changemẽt d'air, & la commodité de la solitude, qu'auec toute la Cour, on ne laisse pas en tout temps de trouuer dans ces iardins & dans ces bois, luy seroit vn souuerain remede. Amadonte approuua ce voyage, & sans les affaires qui l'obligeoient à demeurer à Palmyre, il n'eust pas esté long-temps sãs estre de la partie. Parysatis fut plus d'vn mois à Daphné sans quitter la chambre: mais pour auoir plus de moyẽ de se plaindre, elle sortit, & tous les soirs, accõpagnee de Melibee, Steliane, & moy seulement, alloit sous les plus estroites allees de cyprez, afin qu'elle n'eust rien que de funeste autour d'elle, ou pour le moins de conforme à son humeur, pleurer vostre absence, & souspirer sa mauuaise fortune. Timolas arriua quelques iours apres, & pour resiouyr sa femme & sa fille, & celebrer la feste de sa naissance, fit faire des combats & des feux de ioye huict iours durant. Le dernier iour, qui auoit

auoit eſté le plus beau de tous fuſt ſuiuy d'vne nuit la plus tragique dont on ait iamais ouy parler. Auſſi-toſt que les feux de ioye furent allumez, le Ciel ſembla le trouuer mauuais, car il tonna tout le ſoir, & fit vn orage extraordinaire, meſme on remarqua que de tant de feux qui auoient eſté allumez, il n'y en auoit eu pas vn, qui n'euſt eſté eſteint, où par le vent où par la pluye. Toute la Court ſe retira pluſtoſt que de couſtume à cauſe du mauuais temps, & le Roy meſme qui tout à coup, auoit paſſé de sõ extreme ioye, a ie ne ſçay quelle extraordinaire melancolie, donna le bon-ſoir à Statira, & Pariſatis, & s'alla coucher en ſa chambre. Bien à peine eſtoit-il endormy, que l'orage qui auoit ceſſé enuiron deux heures, redoubla auec tant d'eſclairs, tant de coups de tonnerre, tant de vent que ce miſerable Prince s'eſtant eſueillé au bruit, ſentit branſler ſa chambre, ouyt tomber des murailles, & ſe vit à la fin luy-meſme accablé ſoubs le corps du logis où il eſtoit, qui inçon-

tinent apres fut renuersé sur luy. O coup fatal de la fortune! afin que ie ne die point de l'iniustice des Dieux, dit Zenobias en interrompant celuy qui parloit, à quel propos esperons-nous des recompenses en bien faisant, puis que la vertu mesme a souffert les tourments qui ne sont inuentez que pour le vice. Mais, poursuis, Meronte, luy dit-il, qu'est deuenuë Parisatis. Aussi-tost ceux qui estoient logez aux corps des logis separez du Chasteau, poursuiuit ce Messager, n'ayant point esté touchez de cette tempeste s'esueillerent au bruit, & accoururent pour voir ce desastre. Moy-mesme à mon mal-heur estant eschappé, ie fus l'vn des premiers qui me trouuay au bord du fossé, pour tout à loisir considerer la perte generale de toute la Syrie. Tous les Officiers du Prince & des Princesses, tous ceux de la Court qui estoient logez hors de Daphné, & la moitié mesme comme ie croy des peuples d'Antioche, furent auant qu'il fust iour auprés de ce

Chaſteau ruïné, où pluſtoſt auprés de ce funeſte tombeau du ſang Royal. Spiniante arriua incontinent apres, & s'eſtant cinq ou ſix fois voulu ietter ſans conſideration dans ces tragiques demolitions en fut arreſté par les plus ſages, qui luy remonſtroient que ſa perte ne feroit qu'augmenter celle qui eſtoit faitte. Ceux d'Antioche admiroient ce trẽblement de terre, & aduoüoient que depuis celuy qui arriua de leur ville meſme comme l'Empereur Traian y eſtoit, n'en auoient point vû de ſemblable. Spiniante, comme le ſeul qui pouuoit commander fit venir tout le peuple de la cãpagne & les maneuures d'Antioche; & luy-meſme auec tous les Officiers du Roy, ſe mit à trauailler pour veoir ce que leurs fatales ruïnes cachoient. Il faut aduoüer, Seigneur, que le ſpectacle vous euſt tiré des larmes des yeux, vous euſſiez vû cette belle maisõ ſans deſſus deſſous, & ſans qu'au delà des foſſez du principal logement, il y

eust rien de gasté que ce qui l'auoit esté par la pesanteur des murailles & de plusieurs autres choses qui auoient esté emportees en l'air, par la violence du tremblement. On voyoit par vne nouueauté iusques-là mesme incognuë à ceux d'Antioche, du feu & de la fumee qui sortoiēt d'entre les pierres, & les autres materiaux de ce Chasteau, & rendoient la peine de Spiniante d'autant plus grāde, qu'on ne pouuoit aduancer besogne. En fin apres vne demy-iournee d'assiduité à decōbler, on trouua le corps du Roy, où plustost les restes effroyables d'vne personne si sainte & si sacree. Sa teste estoit tellemēt ecrazee, qu'il estoit impossible de le recognoistre qu'aux habillemens qui estoient sur luy, & aux emmeublemens parmy lesquels il fut trouué. Ah! Meronte que tu me fais languir. Prononce viste l'arrest de ma mort, luy dit Zenobias, qui estoit encor tout prest de s'esuanouïr. Seigneur, poursuiuit Meronte, que vous puis-ie dire dauantage? Depuis pour trouuer les corps des Princesses

on chercha trois iours durant, mais tout ayant eſté oſté piece à piece, en fin on veid la chambre de Statira, & celle de Pariſatis, mais on ne les trouüa ny l'vne ny l'autre. Ce qui nous eſtonna le plus, fut que parmy ceux qui auoient eſté aſſommez, on veid des Gardes, & des Huiſſiers & quelques autres domeſtiques qui ſembloiẽt auoir eſté tuez à coups d'eſpée, pluſtoſt que par la cheute du Chaſteau. Apres diuerſes coniectures on ſe figura que les miſerables ſe voyans pris dans ſes ruïnes ſans eſpoir de ſecours, auoiẽt aimé mieux ſe tuer, que de languir dauantage. On nous a dit depuis que la nuict meſme de ce malheur, il auoit paru cinq où ſix vaiſſeaux au coſté de Seleucie, & que meſme on auoit eu peur d'vne ſurpriſe, pource que toute cette abominable nuict, pluſieurs compagnies de gens de cheual par terre, & pluſieurs hommes armez eſtoient deſcendus par le fleuue Orente iuſqu'au deſſus de Seleucie. Qu'on auoit ouy crier des perſonnes qui eſtoiẽt enleuees par force:

Mais, Seigneur, que vous sert ce recit? puis qu'il n'a fait que vous importuner, & augmenter vostre ennuy. Moronte eust long-tẽps parlé sans estre interrõpu, pource que Zenobias s'estoit esuanouy, sans qu'on y eust prins garde, aussi-tost qu'il luy eust dit que Parisatis n'auoit point esté trouuee. Polemãdre fut le premier qui s'aduisa de veoir ce que son maistre faisoit, mais le voyant plus mort que vif, ses plaintes & ses soins renouuellerẽt. Il essaya mille sorte de remedes, auant que ny luy, ny les Medecins qu'il auoit enuoyé querir, pussent luy faire reprendre les sens. Il reuint apres vne deffaillance de trois heures, & quand il fut reuenu, il s'escria tant qu'il pût. Iniustes Dieux! Puissances imaginaires qui n'auez prouidence quelconque, & qui n'estes grands ou petits, veritables où faux qu'autant que les hommes se le figurent! Quoy! ie croiray que vous estes apres cette sanglante Tragedie! Non, ie ne le puis faire, c'est offencer le sens commun : c'est vous offencer vous mesmes, s'il estoit vray que vous

fuſſiez, de figurer que vous ayez ſoin du monde, puiſque vous en auez laiſſé perdre tout ce qu'il y auoit de beau. Pariſatis vous eſtes morte? Ouy vous l'eſtes & ie n'en doute point: Or ſus vous autres, dit-il ſe tournant vers les ſiens, ne me parlez plus de viure, ie veux mourir, & ie iure par Pariſatis morte, que quicõque m'empeſchera de la ſuiure, ſentira combien peſe vn bras pouſſé d'vne iuſte colere. Il euſt beau faire & beau dire on ne laiſſa pas pour ſes menaces de le ſeruir ſi bien cõtre ſon intentiõ qu'en depit de luy, il fut contraint de viure, & receuoir quelque eſpece de ſoulagement. Figurez-vous mon pere, comme quoy il en deuoit eſtre au deſeſpoir. Il pẽſa mourir pluſieurs fois. Et en fin apres eſtre ſorty de tres lõgues maladies. Au lieu d'aller en Syrie il paſſa en Ionie par le conſeil de Polemandre, & fut à ſix où ſept lieuës d'Epheſe pour conſulter vn Oracle de Diane, qui encore auiourd'huy a par toute l'Aſie vne grande reputation. Apres pluſieurs ſacrifices, il receut cette reſponce.

ORACLE DE DIANE.

Il est vray par l'ire du sort,
Tout ton contentement est mort:
Ne le cherche plus dans ce monde,
L'objet de tes vœux abusez,
Vient de passer la derniere onde,
Et souspire aux champs Elisez.

Donc, s'escria-t'il tout haut, Parisatis est morte? Non seulement les Dieux m'en asseurent, mais aussi me conseillent de sortir du monde pour la suiure. Ie vous obeïray, chaste Deesse, ie vous obeïray, & le feray si gayement que vous cognoistrez combien ie prefere les aduis qu'on me donne de mourir à ceux d'esperer, & de viure. Aussi dés le iour mesme Zenobias eust obey à Diane si le trop fidelle Polemandre ne l'eust empesché de se tuer. Il tomba derechef malade.

mais iuſqu'à tel point que ſa vie fut deſeſperee. Toutesfois, comme s'il ne luy euſt pas encore eſté permis de mourir, où pluſtoſt d'eſtre ſi toſt hors de peine, le mal ayant fait ſon effort, il r'eſchappa, & par vne fantaiſie qui ne le quittera que par voſtre reſponce il fut fort long-temps ſans ceſſer d'importuner les Dieux & leurs Oracles de luy dire ce qu'ils auoient reſolu de luy. A la fin eſtant en Leſbos il ſe laiſſa perſuader qu'Apollon auoit de tout temps rendu des Oracles, en vne Iſle qui n'eſtoit pas fort eſlognee. Il y alla, & voulut veoir ſi le frere ne luy ſeroit point plus fauorable que la ſœur. Il luy fit ſes prieres, & receut cette reſponce.

ORACLE D'APOLLON.

Le temps finira tes ſupplices,
Par la preſence des delices,
Dont la perte te fait mourrir.

Ne languy donc plus de la sorte,
Et croy si tu la veux guerir,
Que Parisatis n'est point morte.

Ce dernier Oracle fut la guerison pour vn temps de tous ses maux, mais apres auoir couru presque toute l'Asie & toute l'Europe, sans auoir des nouuelles de sa maistresse il estoit prés d'estre plus mal que iamais, lors qu'on luy dit en Macedoine que dans les Alpes il y auoit vn Druyde qui sçauoit les choses parfaittement comme les Dieux. Zenobias y fut, mon pere, mais vainement pour luy: car à l'heure-mesme qu'il y arriua on faisoit la fosse pour le mettre en terre. Vn homme moins constant que luy se fust tué de regret: mais l'esperance de reuoir sa maistresse le retenant, il s'informa si aux lieux circonuoisins il n'y en auoit point d'autres. Vn vieil homme luy dit, qu'en vn petit pays nommé Forests auprés de Lyon, depuis quelque temps on parloit d'vn Druide venerable pour sa sainctteté, & merueilleux pour ses responces appellé Climãte. Qu'infailliblemẽt s'il

voulo it passer iusques-là il auroit suiet de ne s'en repetir point. Zenobias est venu fort prés d'icy, mõ pere, en s'informant de vous, & ce matin estãt arriué à vne petite ville qui n'est pas loin d'icy nõmee Marcilly, on luy a enseigné vostre demeure. Il m'a cõmãdé de vous venir faire la reuerence, & pource qu'il est tombé malade, vous dire sa fortune. Voila mon pere, ce à quoy, s'il vous plaist vous apporterez les consolations, & les remedes qu'à vostre instance les Dieux ne refuserẽt iamais à personne. Climãthe plus subtil & plus clair-voyãt qu'vn Lynx ayãt pris garde que cinq où six fois ce ieune hõme en parlãt de Zenobias, auoit parlé, comme de soy, sans y penser, & d'ailleurs se figurãt à tort & à trauers qu'il s'en falloit deffaire, le quita, & luy dit que bien-tost il viendroit le retrouuer apres qu'il auroit consulté son Dieu. Il reuint donc fort peu de temps apres, & s'addressant à luy auec vne mine seuere & toutesfois ioyeuse. La fin de tes peines est arriuee Zenobias, luy dit-il, (c'est ainsi que tu t'apelles) car mon Dieu me l'a reuelé. C'est

en vain l'homme pense-t'il se cacher à la cognoissance de celuy qui l'a fait. Console-toy donc, & sçache que tu trouueras Parisatis en ces Isles que nous appellons Fortunees. Elles sont en l'Occean, qui comme t'a dit Diane est la derniere onde. Et comme elle t'a dit aussi, elles sont par vous autres adorateurs d'autres Dieux que nous, nommees les champs Elisez, puisque vous croyez que là sont les ames des bien-heureux apres leur mort. Zenobias rauy de ce qu'il oyt se ietta aux pieds du Druide, & sçachant aussi biẽ que luy ce qu'il luy disoit des Isles Fortunees le prist pour vn Dieu visible. Il aduoüa qu'il luy deuoit la vie, qu'il estoit Zenobias, & apres cela demeura encore auec luy fort lõg-temps, luy disant mille autres particularitez de sa vie qu'il auoit oubliees : comme il veit que la nuit approchoit, il print cõgé du faux Druide, & s'en alla auec l'opinion qu'il n'y auoit homme au mõde sainct & Prophete comme luy. Climanthe ayant de son costé fort bien ioüé son per-

sonnage estoit tres-satisfait, & n'attendoit que la nuict pour aller trouuer Polemas & luy conter ses deux differentes fortunes. Aussi-tost qu'il fust nuit, il changea d'habillemẽs, & trauersãt le bois par des chemins qui n'estoiẽt cognus qu'à luy, il arriua chez Polemas. La premiere nouuelle qu'il luy dit fut celle de Zenobias, mais il ne luy dit qu'en passant, & s'arrestant sur leurs propres affaires, luy apprit cõme quoy Leonide & Syluie l'estoiẽt venu voir, & luy demãda ce qu'il auoit a respondre à la priere que par ses Nymphes Galathee luy auoit faitte. Polemas tressaillit d'aise, voyant que la Nymphe n'estoit point desabusee, puisqu'elle vouloit parler à Climanthe: Et comme quoy pensez-vous, luy dit Clymanthe, que Galathee, eust pû descouurir mes artifices, puisque les hommes les plus fins y eussent esté attrapez aussi biẽ qu'elle? car si iamais vn dessein a esté conduit auec vne extreme prudence: Il faut aduoüer que c'a esté le nostre, & quant à moy quelque opinion que vous en ayez euë, ie

ne me suis iamais sçû persuader quel le ait soubçonné ny ses Nymphes aussi, qu'il y ait eu de la trõperie en tout ce que ie leur ay fait veoir, y ayant obserué de telle sorte tous les artifices necessaires, que si vn autre m'en auoit autant fait, ie croy que i'y aurois esté aussi bien abusé que luy: Mais si par le premier artifice elles ont esté trompees, asseurez-vous que par ce secõd elles l'ont esté biẽ encores dauãtage.

Cependant qu'ils parloient ainsi, Polemas fut aduerty qu'vn messager le venoit trouuer, pour quelques nouuelles d'importance, cela fut cause qu'interrompant leurs discours, & faisant retirer Climanthe dans vn cabinet voisin, il commanda qu'on le fist entrer, Seigneur, luy dit le Messager, apres l'auoir salué, & qu'il se veid seul auec luy dans la chambre, vostre fidelle seruiteur Meronte vous saluë, & m'a commandé de ne donner cette lettre qu'entre vos mains, luy dit-il en la luy presentant, & de plus m'a donné charge apres que vous l'aurez leuë, de vous dire quel-

que chose de sa part pour vostre seruice. Polemas alors l'ayant decachetee, & leu que ce n'estoit qu'vne lettre de creance, le prenant par la main, le tira le plus prés qu'il pût de la porte du cabinet où estoit Climãthe, afin qu'il le pûst ouyr, s'asseurant bien que c'estoit quelque chose qu'il seroit necessaire de luy communiquer: parce que ce Meronte estoit l'vn des principaux Bourgeois de la ville de Marsilly, qu'il s'estoit acquis de longue-main pour l'vn de ses plus affidez. Interrogeant donc celuy-cy qui estoit son fils, il sceut de luy l'arriuee de Damon, & de Madonthe, l'honneur & les carresses qu'Amasis & Galathee leur faisoient, le soing que toutes deux auoient de ses blesseures: & l'opinion que les Chirurgiens en auoient. Apres il luy rendit compte de tous les gens de guerre qui se trouuoient dans la ville: De quelle façon les gardes se faisoient, le peu d'apparence qu'il y auoit qu'Amasis & Adamas fussent entrez en doute de quelque entrepri-

se, & bref il l'asseuroit que toutes les fois qu'il luy plairoit, il luy ouuriroit vne porte sans aucune difficulté. Polemas receut ces nouuelles auec beaucoup de contentement, & apres auoir remercié Meronte de la continuatiõ de sa fidelité, & de son affection, il le coniura de vouloir continuer, auec asseurance qu'en temps & lieu il le recompenseroit, de sorte, qu'il auroit tousiours occasion de l'aimer. Que quand il seroit temps il se seruiroit de ses offres, comme de la personne du monde à laquelle il se fioit le plus, & lors mettant la main dans vn cabinet ou il tenoit expressément de l'argent pour ces recompenses secrettes, & luy en donnant vne poignee, Receuez, luy dit il, ce petit tesmoignage de ma bonne volonté, attendant que l'occasion se presente de faire d'auantage pour vous, & puis s'en reuenant au mesme lieu: Mais, luy dit-il, n'y a-t'il rien de nouueau en la Court? Seigneur, luy respondit ce ieune homme, l'on ne parle d'autre chose que d'vn Druide qui vit auec tant de

saincteté

ſaincteté dans certain bois auprés du Montbriſon, que les Dieux luy octroyent tout ce qu'il demande. Ie ne ſçaurois vous dire les choſes que l'on en raconte: car elles ſont les plus extraordinaires que l'on ait iamais ouy dire, & ce qui encores l'a le plus mis en reputation c'a eſté le voyage que Leonide fit hier vers luy, qui en raconte des choſes ſi merueilleuſes, qu'elle en rauit tous ceux qui l'oyent. Mais entr'autres choſes, dit Polemas, que dit-elle particulierement y auoir? Seigneur, reſpondit-il, elle en dit beaucoup, entr'autres de certaines portes du Temple, qui s'ouurent & ſe ferment d'elles-meſmes à la ſeule parole de ce ſainct perſonnage. Pour moy, comme vous ſçauez, ie ne vay gueres ſouuent au Chaſteau, & tout ce que i'en ſçay n'eſt que par ouyr dire: mais c'eſt la verité, que l'on en raconte de grandes merueilles. Or bien, luy dit en fin Polemas, vous vous en retournerez vers voſtre pere, luy direz le contentement que i'ay receu

canal, entre dans le creux de l'Autel, mais le tout clos auec vn tres-grand soin, parce que c'est en cela, que gist presque tout l'artifice. A cette peau de boucq est attachee vne corde, qui soustenuë par vne polie, se va entortiller aux deux piuots, parce que cette corde se separe en deux sur la fin. Entre la peau de bouc, & la polie, il y a vn poids tel que i'ay iugé estre necessaire, pour fermer les portes. Or voicy tout l'artifice: Aussi-tost que le feu, qui est allumé sur l'Autel, l'eschauffe, l'air est chassé par cette chaleur, dans la peau du boucq, par le canal: La nature de l'air c'est d'estre leger, & par ainsi cette peau s'enflant, & s'esleuant attire en haut ce poids qui baissoit la corde, & ainsi les piuots relaschez par les cordes qui se haussent, ouurent les portes, & au contraire le feu venant a s'steindre, & l'air retournant en sa place dans l'Autel, la pesanteur du poids tirant les cordes en bas, fait tourner les piuots, & les portes se referment. Il faut en cela auoir le iugement de cognoistre le

temps, que l'Autel est assez eschauffé, & aussi quand il est assez refroidy pour commander aux portes à temps de s'ouurir ou de se refermer : car il n'y a personne qui en voyant l'effect, s'il n'en sçait la cause ne croye que ce soit vne chose surnaturelle, & en cette occasion ie me puis veritablement loüer de ma fortune : car ie n'auois pas si tost proferé la parole, que les portes s'ouuroient , ou se refermoient, & cela si à temps, que ie pris bien garde que Leonide , & Syluie, en estoient si effrayees, que presque elles en trembloient.

I'aduouë, dit alors Polemas, qu'vn homme d'esprit ne se peut achepter, & qu'il n'y a au monde qu'vn Climãthe, ne croyant pas qu'autre que luy ait iamais songé à vn si bel artifice, & quant à moy ie ne doutte point, que ces filles n'y ayent bien esté trompees , car ie pense estre vn peu plus difficile à deceuoir qu'elles , & toutesfois ie confesse que ie ne me fusse pas pû desmesler de cet artifice. Mais mon cher amy , continua-t'il,

en l'embrassant , quelle fin croyez-vous , que doiue auoir nostre dessein ? La plus heureuse, sans doute, dit-il , que nous luy puissions desirer, car encore que des choses futures le iugement soit fort incertain , si est-ce , & ie vous supplie retenir cecy de moy , que presque infailliblement vn commencement heureux est suiuy d'vne heureuse fin , & que sçaurions nous desirer à ce commancement de plus heureux ? Dans cette contree tout est à vous , dehors il n'y a Prince voisin qui ne vous aime, & qui ne vous fauorise. Tous ceux qui vous pourroient faire du mal sont bien loing de vous, & tellement embarrassez aux affaires d'autruy, qu'ils nous donneront tout le loisir que nous voudrons pour faire les nostres. Et le bon , c'est que Clidamant qui en quelque sorte nous pourroit nuyre, employe son temps auprés d'vn Prince tant esloigné de nous que son secours ne luy peut iamais estre gueres vtile, au lieu que vos amitiez & vos confederations

ſont auec ceux qui ne ſçauroient eſtẽdre la main, qu'ils ne vous touchent, ſi bien que nous n'auons à faire qu'à des fẽmes, qui à la verité ſont redoutables en Amour, mais grandement inutiles en la guerre. Mais, reprit Polemas Adamas duquel nous n'auons iamais pû gagner la bonne volonté eſt vn puiſſant ennemy, pour le credit qu'il a en cette contree, & crains que l'authorité d'Amaſis, & l'eſprit alliené de Galathee ne nous ſoiẽt vn grãd empeſchement. Souuenez-vous, reſpondit Climanthe, que toute choſe agit ſelõ la nature, & qu'Adamas vous peut nuire en paroles, tãt que vous ne viendrez point aux effects, mais auſſitoſt que les armes parlerõt, aſſeurez-vous que les liures ſe tairont, & quant à Amaſis elle aime de ſorte Galathee, qu'elle ne contredira iamais, à ce que ſa fille voudra. Mais interrompit incontinent Polemas, c'eſt bien là où eſt la grande difficulté, car Galathee qui eſt ieune, & volontaire n'a pas la conſideration qu'elle deuroit auoir pour ſon cõtentement, & pour le biẽ,

& repos de ses Estats, mais à d'autres desseins bien essognez des miens. Et qu'en sçauez vous ? reprit Climanthe, peut estre desire t'elle plus que vous, ce que vous voulez, mais elle n'en sçait trouuer les moyens : N'est-il pas vray qu'autresfois elle vous a aimé. Il est vray, respondit-il, mais Lindamor, ie ne sçay comment, me l'osta de la main. Or souuenez-vous, adiousta Climanthe, que ce qui a esté vne fois le peut bien estre deux. Le naturel d'vne femme, & mesme qui est ieune, c'est vouloir tout, & ne vouloir rien, ie veux dire que sa volonté, se laisse emporter à tous les obiects qui luy semblent bons, beaux, où nouueaux : mais sans s'obliger à pas vn solidement. De sorte que quãd quelque chose se presente à ses yeux, elle le reçoit autant qu'il luy plaist, & ainsi elle veut tout, mais elle ne veut rien, parce que cette volonté est en cela comme vn nauire, sur vne plage sans nul ancre qui le puisse arrester. Et toutesfois si par les coniectures nous pouuõs auoir quelque cognois-

ſance des choſes cachees. Dittes-moy ie vous ſupplie : ſi elle n'auoit beſoin d'obſeruer ce que ie luy ay dit, à quelle occaſion, auroit-elle eſté ſi curieuſe de m'enuoyer Leonide pour me prier tant inſtamment de l'aller trouuer? Non croyez moy, ou ie ſuis le plus trompé qui viue, ou il me ſemble de lire dans ſon cœur, qu'elle attend auec vne impatience extrême de me veoir, pour ſe mettre entierement entre mes mains. Aſſeurez-vous que ie luy ay donné l'allarme bien chaude, quand ie luy ay dit, que ſi elle eſpouſoit autre que celuy que les Dieux luy ordonnoient, elle ſeroit la plus mal-heureuſe qui ait iamais veſcu. Mais, repliqua Polemas, ſi elle s'apperçoit de voſtre artifice ? Mais reſpondit Climanthe, tout en colere, ſi le Ciel tomboit? Il y a bien apparence de faire cette doute, ie veux que vous ſçachiez que Climanthe a bien tant d'artifice, que s'il auoit entrepris de faire remarier Amaſis auec luy, il en viendroit à bout. Polemas, alors auec vn eſclat

de rire, ô pleust à Dieu que ie fusse tesmoin de ce beau mariage, & que vous le fussiez du mien auec Galathee. Ie me contente bien respondit-il froidement d'auoir Leonide. O mon cher amy, dit incontinent Polemas en cas que le mien se fasse, ie la vous promets! Et moy, adiousta Climanthe, dans peu de iours, ie vous donneray Galathee, où i'y perdray la vie. Et sur ce discours, ils mirent en auant s'il feroit venir Galathee vers luy, où s'il iroit vers elle, & en fin ils conclurent qu'il estoit plus à propos, qu'il allast vers la Nymphe, parce que de la faire venir dans le Temple, il estoit à craindre que luy voulant faire veoir ces ouuertures des portes, quelque chose ne iouast pas si bien, n'y si à propos, que de coustume, qui gasteroit tout le mistere: outre que les choses merueilleuses qui aduiennent plusieurs fois, se rendent en fin mesprisees, & de plus voulant faire croire que c'est le Dieu qui les ouure, & referme, il sembleroit que ne faire

iamais qu'vne mesme chose, il y auroit quelque deffaut, qu'au contraire l'allant trouuer en son logis, il seroit hors de toutes ces peines, & n'auroit à penser, qu'à ce qu'il auroit à luy dire. Sur cette resolution ils se separerent, pleins d'espoir & l'vn & l'autre de veoir bien-tost l'heureuse fin qu'ils desiroient à leur entreprise.

Mais Polemas qui auoit vn esprit vif, vn tres-bon iugement & vn courage plein d'ambition, quoy qu'il fist semblant de remettre du tout sur la conduitte de Climanthe, l'esperance qu'il auoit conceuë, si est-ce qu'il ne laissoit rien arriere qu'il iugeast estre necessaire pour en venir à bout: De sorte qu'encores qu'il veist quelque apparence en la ruse de cet homme, si ne laissa-t'il pour cela de pourueoir à ses affaires, àfin que si l'artifice, ne faisoit l'effect pretendu, il pût en venir à bout par la force, & d'effect, outre qu'il s'estoit acquis tous les Ambactes & Solduriers de la Prouince, encore en entretenoit-il plusieurs

secrettement, & dedans, & dehors l'estat, il s'estoit rendu maistre de tous les lieux forts, & de tous les ponts & passages, auec vne si grande prudence, que nul ne s'en estoit pris garde qu'il ne l'eust fait. Et pour ne faire rien à la volee, il n'y auoit Roy, ny Prince autour de luy, auec lequel il n'eust vne tres estroitte intelligence, & duquel il n'eust promesse d'estre assisté en cas qu'il les en requist. A toutes ces preuoyances, il en adiousta encore vne qui n'estoit pas petite, asçauoir vn tres-grand amas de toutes sortes de munitions, & & d'instruments de guerre, & parce que le faix de toutes les intelligences, & de toute l'entreprise se reposoit sur luy, & qu'il n'auoit pas du temps assez pour l'employer à ces choses particulieres, il fit choix de quatre personnes qu'il auoit grandement interressees au bon-heur de sa fortune, sur lesquels il s'en deschargea. Ces quatre confidents estoient Peledonte, auquel il donna charge de sa Caualerie, Argonide qu'il com-

mit à ſon infanterie, Liſtandre aux machines de guerre, & Ligonias aux munitions & viures. Ces quatre perſonnages ſçauoient le deſſeing de Polemas, & s'eſtoient de longue-main liez auec luy d'vne ſi eſtroitte amitié, que leurs fortunes, & leurs vies eſtoient communes. Soudain que Climanthe s'en fut allé, il les fit appeller, & vouloit ſçauoir de chacun particulierement, de combien de gens il pourroit faire eſtat, ſi dans huit où dix iours il en auoit affaire. Peledonte l'aſſeura que s'il luy donnoit ce terme, & qu'il luy permiſt de les aſſembler dés ce iour-là, il luy promettoit mille cinq cens hommes de cheual, tous habitans dans le pays, & deux mille eſtrangers. Argonide, douze mille que picquïers, qu'ils nōmoiēt picquenaires, qu'arbaleſtiers, qu'ils appellent Cranequiniers, qu'Archiers, ou Frondeurs, & ſix mille eſtrangers. Ligonias, luy promit auoir dequoy entretenir, tout ce nombre d'hommes pour quatre mois de toute ſortes de viures, & Liſ-

candre qu'il auoit tant de machines, de traits, d'arcs, & d'artilleries, qu'il n'en sçauroit dire le nombre : mais que quand il luy plairoit visiter l'Arcenal, il le verroit si bien garny qu'il s'asseuroit qu'il en demeureroit content. Or mes amis, leur dit-il en les embrassant, i'ay bien tousiours esperé, que vous auriez plus de soing de mes affaires, que ie n'en sçaurois auoir, c'est pourquoy ie m'en suis reposé sur vous : Peut-estre n'aurons-nous pas affaire de tous ces preparatifs, car il semble que le Ciel vueille que nous paruenions à nostre desseing auec douceur, & non par la force, ie le desirerois tant pour le bien de cet estat, que d'autant qu'il semble que cette voye est plus conuenable : toutesfois il se faut preparer à tout, car i'ay resolu dans huict, ou dix iours d'estre ou Cesar, ou nul. Ie vous supplie donc & vous coniure de tout mon cœur de reuoir tous en quel estat sont les choses dont vous auez voulu prendre la charge, & les tenir en tel point qu'il n'y ait rien à

dire si nous en auons affaire , & adioustant à ces paroles plusieurs grandes promesses, ils se separerent en attendant qu'il fust temps de mettre en effect ce qu'ils luy auoient promis.

Fin du quatriesme liure.



LA CINQVIESME PARTIE DE L'ASTREE DE MESSIRE HONORE' D'VRFE'.

LIVRE CINQVIESME.

PENDANT que l'ambition de Polemas faisoit ioüer tous ces ressorts, & que tout estoit prest de s'enuelopper dans vn dangereux trouble. Adamas pour preuenir ses mauuaises intentions, auoit de si importantes pensees, qu'elles luy

interrompoient de sorte le sommeil, que le plus souuent il sortoit du lict sans auoir pû clorre l'œil. Et quoy que son aage, qui estoit desia fort aduancé dans la vieillesse, le conuiast quelquefois à se reposer, si est-ce que l'affection qu'il auoit au seruice de la Nymphe, & au bien de cet Estat, qui sembloit n'auoir autre asseurance qu'en luy, faisoit faire à ce corps demy cassé, des efforts incroyables, tant le desir de bien faire a de puissance sur vne personne genereuse. Et d'autant plus qu'il voyoit le peril grand, & les remedes difficiles, d'autant plus aussi rappelloit-il toutes les forces de son esprit & de son iugement, pour s'opposer aux desseins de Polemas.

Et veritablement les difficultez n'estoient pas petites, qui se presentoient toutes à la fois à ses yeux. Car voir la Nymphe desnuee d'hommes & d'argẽt, & n'auoir pour toute seureté que Marcilly, où encore, il ne falloit point douter, que son ennemy n'eust de tres-grandes intelligences, & auoir à se defendre cõtre vn grand homme de guerre, qui auoit la force des hom-

mes,des forteresses,des intelligences, & de tous les deniers de l'Estat en sa puissance, il y auoit bien sujet d'estre en peine & en doute. Et l'vne des choses qui le trauailloit le plus, c'estoit qu'encore falloit-il, que pour s'opposer à ceste violence & trahison, il fist les preparatifs necessaires si secrettemẽt, que l'ẽnemy ne s'en pûst aperceuoir: chose si difficile qu'elle sembloit impossible, parce que presque il ne sçauoit de qui se fier, pour la grande commodité que Polemas auoit euë de corrompre tous ceux qu'il auoit voulu attirer à sa faction.

Il est vray que la suruenuë du Prince Godomar, en vn tẽps si oportun, & de tous ces Cheualiers qui estoient auec luy, comme aussi la rencontre de Damon, & d'Alcidon, luy donnoient vn grand courage, luy semblant que c'estoit vne cognoissance que Dieu vouloit conseruer la Nymphe contre les tyrannies de cet hõme. Lors qu'il estoit plus auant en ses pensees, & que dés le plus grand matin il alloit donnant ordre à ce qui estoit le plus

necessaire, ceux de la garde luy firent sçauoir qu'vne bonne troupe d'estrangers s'estoient presentez à la porte pour entrer, & qui n'ayans point voulu dire leurs noms, y auoient esté arrestez. Que toutefois ils sembloient ne venir point en mauuais dessein, puis qu'il y auoit quantité de Dames dans des chariots. A peine auoient-ils donné cet aduis au Druyde, que deux Cheualiers luy furent conduits, pour luy faire entendre qu'elles gens s'estoient.

Ces deux Cheualiers estoient assez âgez, & monstroient à leur façon d'estre personnes de grand respect, qui fut cause qu'Adamas leur rendit beaucoup d'honneur, & parce qu'ils le supplierent de pouuoir parler à luy en particulier, les ayans fait entrer dans vn cabinet, le plus vieil luy parla de ceste sorte.

Sage & prudent Seigneur, Argire Reyne des Pictes, nous enuoye vers la grande Nymphe, pour luy faire sçauoir qu'elle est entree dans ses

Eſtats, ſans luy en donner aduis, parce que ne deſirant point d'eſtre cognuë, pour le ſujet qu'elle luy fera entendre, elle a penſé qu'elle ne l'auroit point deſagreable. Et d'autant que l'on luy a faict difficulté à la porte de ceſte ville, de la laiſſer entrer, & qu'elle ſe void contrainte, pour ſatisfaire à l'ordonnance de l'Oracle de parler à elle, elle nous a commandé de la ſupplier de ſa part, de luy permettre l'entree, & de ne vouloir point qu'elle ſoit cognuë, s'aſſeurant que quand elle ſçaura la raiſon qui luy fait auoir ce deſir, elle la trouuera tres-juſte. Comment, interrompit Adamas, la Royne des Pictes eſt à la porte? Et luy ayant repliqué que c'eſtoit-elle. O Dieu! s'eſcria le Druyde, que la Nymphe ſera marrie de ne l'auoir ſceu, & qu'elle aura de deſplaiſir qu'vne ſi grande Princeſſe ait eſté ſi mal receuë dans ſes Eſtats. Il vouloit entrer en de plus grandes excuſes, lors que ces Cheualiers: Seigneur, luy dirent-ils, la Reyne ne veut point eſtre cognuë, & elle en ſupplie la Nymphe,

c'est pourquoy toutes ces demonstrations la desobligeroient grandement, nous n'auons point faict de difficulté de le vous dire, sçachãt par le rapport la fiãce qu'Amasis a en vostre sagesse: Mais nous vous requerons de la part de la Reyne nostre maistresse, de n'en point faire de semblant, & de luy permettre que, cõme estrãgere incognuë elle puisse voir la Nymphe, & luy cõmuniquer le sujet de son voyage. Adamas alors: Seigneurs, leur dit-il, la Nymphe, pour chose du monde, ne voudroit deplaire à la Reyne, si bien que ie m'asseure qu'elle en vsera cõme elle le luy ordonnera, ce ne sera pas toutefois sans auoir bien du desplaisir de ne pouuoir faire quelque demonstration à vne si grande Princesse, du contẽtement qu'elle reçoit de la voir en ses Estats. Et puis que vous le voulez ainsi, nous irons ensemble vers la Nymphe le luy faire entẽdre: car si ce n'estoit pour ne descouurir, ce que vous voulez qui soit tenu caché, ie m'en courrois à la porte pour la receuoir, sçachant bien que c'est la volõté

de la Nimphe que la Reyne cõmande en ces cõtrees cõme parmy les Pictes.
Et à ce mot s'en allãs tous trois vers la Nymphe, le plus diligemmẽt qu'ils peurent, Adamas luy fit ſçauoir ceſte nouuelle, de laquelle elle ne demeura pas peu eſtonnee, pour eſtre choſe ſi peu attẽduë. Et en meſme temps faiſant entrer les deux Cheualiers, elle ſceut d'eux tout au long, ce que le Druyde luy auoit deſia dit briefuement, & de plus, que le principal ſujet qui faiſoit aller de ceſte ſorte Argire incognuë, eſtoit le malheur de Roſileon, qu'elle cõduiſoit auec elle, & qui auoit de telle ſorte l'eſprit aliené, qu'il faiſoit compaſſion à tous ceux qui l'auoient autrefois cognu. Que pour ce ſubjet elle ſuplioit qu'on luy fiſt donner quelque logis à part, & où il ne pût eſtre veu que de ſes domeſtiques. La Nymphe vouloit elle-meſme l'aller querir, & la cõduire dans le Chaſteau, mais ces Cheualiers ſe mirent preſque à genoux deuant elle, d'autant que la Reyne en demeureroit grãdemẽt offencee, parce que quelquefois

il faisoit des folies si estrãges quand il se trouuoit en ces assemblees, qu'Argire auoit esté contrainte de venir presque seule, n'ayant mené auec elle que la Princesse Rosanire, fille de Policandre Roy des Boyens & des Ambarres, & vne assez petite troupe de Cheualiers, pour la seureté de leurs personnes. Puis, leur respondit la Nymphe, que la Reyne ne me veut pas permettre que ie luy rende l'honneur que ie luy dois, ma fille Galatee, pour le moins, s'y en ira en ma place, & la conduira en vn des corps de logis de ce Chasteau, où elle ne sera veuë que de ceux qu'il luy plaira. Ny à cela non plus, reprirent les Cheualiers, elle ne consentira iamais. Elle receura bien le logis que vous luy offrez, pour estre prés de vous: mais non pas, s'il vous plaist, que la Nymphe vostre fille l'aille trouuer. Madame, dit alors Adamas, il faut, puis qu'il luy plaist ainsi, que vous la contentiez, & que pour vostre satisfaction, vous disiez que la Reyne a dans ses Estats tout pouuoir, & que vous

luy voulez obeïr en tout ce qui luy plaira. Et, ſi vous me le commandez, ie m'en iray la trouuer, pour la conduire dans l'appartement où vous la voulez loger, & ie feindray que ce n'eſt que pour commander à la porte de la laiſſer entrer.

De ceſte ſorte Argire fut conduitte dans le Chaſteau, & tous ceux qui eſtoient auec elle, qui pouuoiẽt eſtre enuiron cent Cheualiers, furent logez dans la ville, le plus commodément que faire ſe pût. Adamas loüa & remercia Dieu de l'arriuee de ceſte Princeſſe, luy ſemblant que c'eſtoit vne grande aſſeurance pour les affaires de la Nymphe, d'autant qu'il ne ſe pouuoit imaginer qu'elle fuſt venuë pour peu de iours, & que ſi Polemas attentoit quelque choſe, elle ſe trouueroit engagee dans la ville auec eux, qui donneroit ſujet aux Pictes de les venir ſecourir. Outre qu'ayant oüy parler des grands faicts d'armes de Roſſileon, & de l'amitié que Policandre Roy des Boyens & des Ambarres luy portoit: Et de plus, ſçachant que

Rosanire sa fille, estoit auec la Reyne des Pictes, il n'y auoit pas apparence que de si grands Roys ses voysins, laissassent sans secours le lieu où ils seroient assiegez. Et ayant communiqué toutes ces choses à la Nymphe, & au Prince Godomar, ils furent tous d'aduis qu'il falloit obliger ceste Reyne par toutes les courtoisies qu'on pourroit luy rendre, à prendre part en leurs affaires. Et parce qu'Adamas auoit desia obtenu d'elle qu'Amasis & Galatee la pourroient veoir, aussitost qu'elle se fut vn peu rafraichie, la Nymphe s'y en alla, n'ayãt auec elle que Galatee & Adamas. Et afin que personne ne s'en prist garde, elle passa par vne gallerie, qui attachoit l'apartement où la Reyne estoit logee, auec la chambre de la Nymphe. Argire sçachant sa venuë, l'alla rencontrer à la porte de ceste gallerie, n'ayant auec elle que deux ou trois Dames assez aagées, & vn vieux Cheualier. Les premieres salutations estãs faites, Argire prenant la Nymphe par la main, & s'assiant, Galatee demanda permis-

ſion d'aller baiſer les mains à la Princeſſe Roſanire, ce que la Reyne ayant agreable, lors qu'elle fut partie, auec vne de ces vieilles Dames, & les portes eſtans bien fermees, la Reyne commanda à ce vieux Cheualier de raconter à la Nymphe le ſujet de ſon voyage, & ne luy celer, ny deſguiſer choſe qui concernaſt ceſte affaire. Le Cheualier, pour luy obeyr, prit la parole de ceſte ſorte.

HISTOIRE De Roſanire, Celiodante, & Roſileon.

LA patience, & l'impetuoſité, ſont deux moyens auec leſquels les hommes peuuent faire de grandes choſes: Parce que l'vne faict effect auec la force & la violence, en heurtant ce qui s'oppoſe à ſon deſſein: & l'autre en temporiſant & laſſant l'ennemy, elle en emporte la victoire: ſi bien qu'il ſemble que par

deux contraires chemins, elles par-uiẽnent à vn mesme but. Ie croy bien que celuy qui pourroit auoir ces deux qualitez ensemble, deuroit estre esti-mé plus qu'homme: mais d'autant que la foiblesse humaine rarement les peut embrasser, ie pense que toutes choses bien balencees, la patience & la moderation sont beaucoup plus loüables & plus vtiles, comme plus fondees sur le discours de la raison, & que l'impetuosité beaucoup plus aisément emporte celuy qui la prend pour sa guide dans des ruïnes & des precipices ineuitables.

Grande & sage Nymphe, le dis-cours que i'ay à vous faire, vous tes-moignera que si la Reyne eust tou-siours eu ceste maxime deuant les yeux, elle ne fust pas tombee aux in-conueniens où elle s'est veuë, ny aux desplaisirs qu'elle a ressentis. Mais lors que l'on demande conseil à sa passion; il ne faut pas trouuer estran-ge si l'aduis est bien souuent contre raison, & s'il traine apres luy vne lon-gue chaisne d'infortunes & de desa-

ſtres, deſquelles ayant à vous faire recit, le plus briefuement qu'il me ſera poſſible: Il faut que vous ſçachiez, Madame, que Policandre, Roy des Boyens & des Ambarres, eſtant encore fort jeune Prince, & voyant ſes Prouinces ſous la ſage conduitte du Roy ſon pere, ioüir d'vne profonde paix, deſireux de voir les peuples eſtrangers, & d'acquerir de l'honneur & de la gloire par la force de ſon courage, ſe deſroba ſecrettement, & s'en alla auec vn ſeul Eſcuyer, chercher la guerre où il oyoit dire qu'elle eſtoit. Ce jeune Prince courut auec le tiltre de Cheualier Errant, non ſeulement toutes les Gaules, mais les Grudiens, Menapiens, Bataues, Vbiens, Latobriges, Henides, Pœmanes, Eburons, Norciens, Nemites, Tullingiens, Marcomanes: & bref la haute & baſſe Germanie. Et puis paſſant en la grande Bretagne, demeura longuement dans la Cour de ce grand Roy, où comme par tout ailleurs, il acquiſt tant de gloire, ſous le nom de

Cheualier Incogneu, que mal-aysément y en auoit-il en l'Europe vn plus cogneu que cet Incogneu. En fin desirant de s'en retourner en son Royaume, il s'embarqua tout chargé de gloire, & vint descendre en la coste Armorique, d'où en fin son destin le conduisit dans la Cour du Roy des Pictes, qui ayant ouy le bruict de sa valeur, le receut auec tant de courtoisie, qu'il le conuia d'y demeurer plus qu'il n'auoit pas desseigné.

Durant le temps de son sejour, il vid la Princesse Argire, & cõme les choses qui sont escrites dans le Ciel sont ineuitables. S'il l'ayma, elle ne pût s'empescher d'auoir son affection agreable. Ce nouueau dessein luy fit oublier le premier qu'il auoit d'aller en son Royaume, & l'arresta quelques mois en ceste Cour, où il changea le nom de Cheualier Errant, en celuy d'Amant. Il est vray aussi, grande Nymphe, que sa valeur, & la gloire de tant de cõbats, entrepris, & acheuez auec tant de courage & de bon-heur, sa discretion, & l'honneur & respect.

auec leſquels il ſe mit à rechercher ce-ſte ieune Princeſſe, l'obligerent à receuoir l'affection qu'il luy teſmoignoit, & toutefois elle ne luy en voulut iamais faire rien paroiſtre, qu'elle ne ſceuſt qu'il eſtoit Prince des Boyẽs & des Ambarres: mais le luy ayãt fait entendre ſecrettement, & n'eſtant pas ſi ieune qu'elle ne veiſt biẽ que ſon pere n'euſt ſceu luy choiſir vn mary ny plus grand, ny plus digne de commander aux Pictes, ſur la parole qu'il luy donna de n'auoir iamais d'autre eſpouſe qu'elle, elle le receut pour ſon mary, & luy permit de la veoir ſecrettement. La Reyne rougit, grande Nymphe, quand ie vous raconte ces choſes, toutefois la creance que iuſtement elle deuoit auoir, qu'vn ſi grand Prince, ſi plein d'honneur & de reputation, ne voudroit point trahir les aſſeurances qu'il luy donnoit, iuſtifie aſſez ſon action, & la rend ſans blaſme,

Ils demeurerent quelques Lunes de ceſte ſorte enſemble, ſans que perſõne

s'en apperceut, sinon la Nourrice à laquelle elle l'auoit declaré, comme à celle qui leur facilitoit leurs entreveuës, & son fils nommé Verance, qui estoit celuy duquel Policandre se fioit, & se seruoit le plus en ceste affaire. En fin la Fortune lasse de les laisser en ce repos, donna sujet à Policandre de s'en retourner en son Royaume, par la mort du Roy son pere. Ceste separation rapporta à tous deux vn cruel desplaisir : mais plus à la Princesse, qui ressentoit non seulement son esloignement, mais qui preuoyoit presque l'oubly asseuré dont il deuoit vser enuers elle. Toutefois luy representant, outre la perte du Roy son pere, la necessité encore que sa mere auoit de son retour, par la haste auec laquelle elle l'enuoyoit chercher, elle consentit à son depart, & tant plus librement qu'il luy promettoit de la faire demander incontinent au Roy, auquel il enuoyeroit des Ambassadeurs: & qu'il n'y auoit rien qui pûst plustost
que

que ce prompt esloignement, leur donner le contentement qu'ils desiroient.

Il s'en va donc auec milles promesses & mille serments, qu'il oublia aussi tost qu'il la perdit de veuë: car depuis elle n'eut plus nouuelles de luy, sinon celles que le bruit commun luy apportoit. Par ceste renommee dõc, elle sceut que tout son Royaume estoit diuisé en deux factions: L'vne, de la Reyne sa mere, qui estoit pour luy: Et l'autre d'vn puissant Prince, en quelque sorte son parent, nommé Bourbon l'Archimbaut, qui pretendoit par la force de ses amis & confederez, de r'auoir la puissance souueraine, & la remettre en sa maison, de laquelle il disoit que Bourbon l'ancien bisayeul de Pelicandre, l'auoit ostee. Et il auoit fait ceste entreprise d'autant plus hardiment, que plusieurs faisoient courre le bruict que Policandre estoit mort, apres lequel il n'y auoit auoit nul plus proche successeur à ces deux couronnes que luy.

Le Roy d'autre costé qui estoit vieux, & de qui la vigueur deffaillant peu à peu, ne luy laissoit plus la force de s'oposer à ses desseins, encore qu'il s'en apperceust, faisoit semblant de ne le voir pas, & alloit deuidant la fusee de sa vie le plus doucemẽt qu'il pouuoit: de sorte que quand il vint à mourir, la faction du Prince Archimbaut fut telle, que si Policandre n'y fust promptemẽt arriué, il est certain que la Reyne sa mere eust esté contrainte de ceder à ceste rebellion: mesme qu'outre les forces qu'il auoit dans sa faction, encore estoit-il assisté de la puissance des Lemouices, d'autant que la Reyne de ce peuple estoit sa fille vnique, qui auoit esté mariee à leur Roy, & duquel elle estoit vefue depuis vn an, & en auoit eu vne seule fille nõmee Cephise.

La Princesse Argire apprist donc par le bruit commun toutes ces choses, & parce qu'elle ne se pouuoit empescher de prendre part en ce qui le touchoit, elle eust bien desiré que le Roy son pere luy eust donné secours. Et pour l'y conuier, elle luy fit finement

sçauoir, que le Cheualier Incogneu, qui auoit si longuemẽt demeuré dans sa Cour, estoit le Roy Policandre: Mais ceste raison d'Estat, que les interessez tirent du costé qui leur est le plus commode, fut cause qu'il prist le party contraire: Car les partisants d'Archimbaut luy representoiẽt que Policandre estoit desia perdu, & qu'il n'y auoit plus d'esperãce de salut pour luy: Que ce seroit peu de prudence de se rendre ennemy d'vn Prince si puissant, qui auoit desia le Royaume des Lemouices, à cause de sa fille, & qui auroit bien-tost ceux des Boyens & des Ambarres: & fortifioient ceste opinion du droict qu'ils alleguoient faussement, que ceux de la famille d'Archimbaut auoient sur ces deux Royaumes, qui auoient esté vsurpez sur eux. Bref ces considerations, & plusieurs autres, qu'ils ne sçauoient que trop bien luy representer, purent tant sur le Roy, qu'au lieu d'assister Policandre, comme elle le desiroit, & comme veritablement il deuoit faire,

(car tout Roy est obligé, pour son interest, d'estre ennemy des rebelles:) Il enuoya des forces au Prince Archimbaut, telles que Policandre fut conseillé, pour assouppir toutes ces factions : de ne point hasarder l'incertitude des armes, mais de prendre plustost le moyen que la prudence de la Reyne sa mere auoit mis en auant, qui estoit & plus seur & plus aysé : A sçauoir, le mariage de luy & de la fille vnique du Prince Archimbaut, qui s'appelloit Clorisene, & qui, encore que vefue du Roy des Lemouices, estoit fort belle & jeune. Polycandre s'y laissa porter d'autant plus aysémẽt qu'il estoit grandement offencé contre le Roy des Pictes, pour le secours qu'il auoit donné à son ennemy. Et Archimbaut receut tant plus volontiers ce party, que n'ayant qu'vne fille, & se voyant hors d'esperance d'en auoir iamais d'autre, il ne pouuoit rien desirer d'auantage que de veoir sa fille Royne des Boyens & des Ambarres, & par ainsi ses petits en-

ſans Roys de ces deux Royaumes. Mais ce qui y conuia du tout Polycandre, ce fut le bruit qui en meſme temps courut de la mort de la Princeſſe Argire. Et quoy que la nouuelle fuſt fauſſe, elle ne fut pas toutesfois ſans fondement: car quelques mois apres que Policandre fut party, elle ſe ſentit enceinte, & deſireuſe de le cacher au Roy ſon pere, duquel elle craignoit, auec raiſon, le iuſte courroux. Elle feignit d'eſtre malade, ce qui luy fut fort ayſé, pour le deſplaiſir extrême de ſe veoir en cet eſtat delaiſſee de celuy auquel elle auoit eu le plus de fiance: & ſceut ſi bien le faire croire au Roy, qu'il trouua bon qu'elle ſortiſt de la Cour, pour changer d'air. Et, par l'aduis des Mires, ayant choiſy vn lieu fort retiré, & qui fut iugé le plus ſain, elle y fut conduitte, & laiſſee auec la compagnie qu'elle voulut, & n'ayant retenu que ſa Nourrice, & ſon fils, ceux-là ſeuls auſſi ſceurent ſon accouchement.

Or comme les nouuelles se vont augmentant, & qu'ainsi qu'vn peloton de nege se destachant du sommet d'vne haute montagne, auant qu'il soit au fonds, se grossit & deuient presque vne autre montagne, apres le bruit de ceste maladie, vindrent les nouuelles que ie vous ay dites que Policandre eut de sa mort, sans laquelle il ne pouuoit consentir à ce mariage, pour le moins sans estre parjure. Ce fut la premiere nouuelle qu'à son retour, auprés du Roy son pere, à son grand regret elle apprit: Et sans doute elle l'eust encore beaucoup plus ressentie, n'eust esté que dans toute la Cour il n'y auoit autre discours, parmy ceux qui se mesloient de parler des affaires d'Estat, sinon que Policandre auoit esté forcé à faire ce mariage, & que s'il n'eust pris ce party, il perdoit infailliblement son Royaume: Car elle demeuroit auec quelque sorte de satisfaction en son ame, de penser que la cõtrainte, & non pas la volonté, luy auoit fait cõmettre ceste faute. Et cõme s'il eust sceu que

c'estoit le bruit qui estoit parmy nous, il prit ceste mesme excuse, lors qu'il se souuint de s'en excuser, & qu'elle receut pour meilleure que peut-estre, elle n'estoit pas, voyant qu'aussi bien n'y auoit-il plus de remede, & que le ressentiment qu'elle en pourroit faire luy seroit plus nuisible qu'à Policandre. Mais ce qui la surchargea encore d'vne tres-grande peine, ce fut qu'en mesme temps elle sceut que le Roy des Santons l'auoit faict demander, & que ce mariage estoit desia resolu. Ceste nouuelle luy fut grandement difficile à supporter, parce qu'elle auoit faict resolution de viure hors de ce lien, puis qu'elle auoit esté tant indignement trompee la premiere fois, & elle se voyoit maintenant contrainte de changer de dessein, puis qu'elle ne pouuoit s'opiniastrer au contraire, sans donner cognoissance de ce qu'elle tenoit caché si soigneusement, & qui venant à estre sceu, importeroit de tãt, & au repos des vieilles annees de son pere, & à sa reputation.

Ceste prudente cōsideration fut cause que, contre sa volonté, quelque temps apres elle espousa le Roy des Santons, duquel, vn an apres, elle eut vn fils, qui fut nommé Celiodante.

Mais parce qu'elle auoit consenty à ce mariage par raison d'Estat, & pour ne pouuoir faire autrement, retint tousiours la premiere affection qu'elle auoit euë pour le Prince Policandre, & mouroit de desplaisir toutes les fois qu'elle consideroit que le fils du Roy des Santons, seroit heritier de ces deux grands Royaumes, & que celuy qu'elle auoit eu de Policandre, qu'Amour luy auoit donné, viuroit incognu, & sans auctorité, outre que d'auoir celuy-cy ordinairement deuant les yeux, & estre tousiours priuee de l'autre, luy sembloit vne peine insupportable, Voyez, Madame, à quoy l'affection peut porter vne personne, & à quelles extrêmes resolutions elle la faict consentir. Elle feignit, quelque temps apres qu'elle fut releuee de ses couches, d'estre

desireuse de sçauoir quelle seroit la fortune du fils qui luy estoit né, comme c'est assez l'ordinaire que les meres ont ceste curiosité. Il est certain que le Roy fit tout ce qu'il pût pour l'en destourner, luy semblant qu'il estoit bon d'ignorer les choses ineuitables. Mais en fin luy voyant opiniastre, il le luy permit. Or il y auoit pour lors en ces quartiers-là vne Altorune, c'est à dire vne vierge Druyde, qui rendoit, s'il se peut dire ainsi, des Oracles: car c'estoit la verité que quelque Dieu parloit par sa bouche, estant autrement impossible qu'vne personne humaine pûst predire les choses futures si asseurément. C'estoit vne vieille fille, paruenuë à tel aage en la perseuerance d'vne vie saincte & solitaire. Ses cheueux qu'elle portoit espars, estoient blancs cõme ses vestemens. Dessous sa cotte, qui estoit assez courte, & accrochee auec de grandes agraffes, elle auoit vne chemise de lin ceinte au reste auec de grosses chaisnes d'airain, &

ceste chemise alloit iusques sur les pieds qu'elle auoit tousiours nuds. Ceste fille se disoit estre instruitte par celles qui ont succedé à Vellede, & à Ganna, vierges Druydes, qui rendoient les Oracles dans la Germanie, & desquelles l'institutiõ estoit venuë de l'Isle de Sayn, autrefois Sena, dans la mer Britãnique, vis à vis des riuages qui sont nommez Osismiens, lieu grandement renommé pour les Oracles qu'y rẽdent encore aujourd'huy neuf de ces vieilles vierges Druydes, que ceux du pays appellent Senes, du nom de l'Isle où elles demeurẽt. Celle-cy s'appelloit Melusine, & estoit l'vne de ces neuf qui habitoient l'Isle de Sayn: Mais d'autant que pour la cõmodité des Gaules, elles les auoiẽt diuisees en neuf regions, & qu'à celle-cy estoient escheus les Pictes, les Santons, & la plus grande partie des citez Armoriques, elle venoit en certain temps demeurer sur le sommet d'vn rocher, où elle auoit fait faire vne tour, qu'elle nomma; *Lux Ignis*, pour le feu diuin qui reluisoit en ses respon-

ses,& qui depuis fut dit Lusignan, par ce peuple. Là tous ceux des contrees voisines l'alloient cõsulter. Il est vray que son abord estoit assez difficille: car iamais elle ne se laissoit voir au visage, afin, cõme ie croy, qu'on luy portast plus de reuerence: Et lors que l'on vouloit sçauoir quelque chose d'elle, il falloit que ce fust le plus apparẽt de la troupe qui portast & r'apportast les demandes & les responces, tout ainsi qu'vn truchemẽt de quelque Diuinité, sans toutefois oser hausser les yeux pour la voir au visage, où, pour le mesme sujet, elle portoit vn voile assez espais, afin que si quelqu'vn estoit si temeraire de la regarder, il ne la pûst voir. Or ceste Altorune estoit pour lors au rocher de Lusignan. Et quoy qu'au tẽps que l'on va cueillir le Guy, tous les ans, enuiron vne demie Lune auparauant, elle vint aupres de Poitiers s'asseoir sur la pierre, qu'on nomme Pierre-leuee, & y demeurast neuf iours, rendant responce à tous ceux qui luy faisoient quelque demande; si est-ce que la Princesse ne voulut attẽdre qu'elle vint si prés de nous

de peur qu'autre qu'elle puſt enten-dre ce qu'elle luy diſoit. Ayant donc le congé du Roy, elle partit auec le moins de gens qu'elle pût, & ayant abordé ceſte Altorune, elle luy de-demanda quelle fortune auroit ſon fils. Mais l'Altorune luy reſpondit:

RESPONCE de l'Altorune, Meluſine, à la Princeſſe Argire.

EScoute pour tous deux,
Fratricide l'vn deux,
Eſt menacé de nopce inceſtueuſe.
L'autre en Foreſts où Godomar ſera,
Le ſens recouurera,
Puis de tous deux la fortune eſt heu-reuſe.

Cet Oracle non entendu pour lors, la mit en vne cruelle peine, & elle

cogneut bien que le Roy ſon pere auoit eu raiſon de la vouloir deſtourner de ceſte curioſité, toutefois taiſant la reſponce de l'Altorune, eſtant de retour elle en ſuppoſa vne bien differente, à ſçauoir, qu'elle luy auoit dit que ſi le petit Celiodante depuis l'aage de quatre Lunes, iuſques à ce que la trente-troiſieſme fuſt paſſee, eſtoit veu de ſon pere, ou de ſa mere, ou d'autre quelconque, ſinon de ſa nourrice, & de ceux qui le deuoient nourrir, infalliblement il mourroit la ſoixante & troiſieſme Lune. Les Roys eurent vn grand deſplaiſir de ſe priuer de la veuë du petit Celiodante: toutefois craignant vne ſi mal-heureuſe influence, ils conſentirent à tout ce que la Reyne voulut. Or la raiſon qui luy fit faire ce deſſein, eſtoit pour mettre en la place du fils du Roy des Santons, celuy du Roy Policandre, tant pour auoir le contentement de le nourrir librement aupres d'elle, que pour le voir vn iour Roy des Santons & des Pictes. Et ſa ruſe fut ſi

bien conduitte, qu'au retour du faux Celiodante, personne ne s'en douta iamais, quoy qu'il fust vn peu bien grand pour l'aage qu'on pensoit qu'il eust: car le Roy des Santons qui estoit fort grand, aydoit à faire croire qu'il seroit de sa taille. Voyez, Madame, cõme elle estoit mauuaise mere pour l'estre trop bonne. Cependant craignant que si le vray Celiodante demeuroit en lieu où il pûst estre veu de ceux de la Cour, il ne fust recognu, où à la semblance du pere, ou par l'indiscretion de ceux à qui elle en auoit donné la garde, elle l'esloigna le plus qu'elle pût, & l'enuoya au port des Sãtons, pour y estre nourry cõme enfant de Verãce, auquel elle en dõna le soin auec grãde sõme de deniers pour l'esleuer, & le faire instruire en tous les exercices qu'vn Cheualier doit sçauoir. Et pour preuoir à toutes choses, elle pensa que si de fortune il venoit à se perdre, ou par la mort de Verance, (car il s'en alla seul auec la nourrice, qu'il disoit estre sa femme, & mere du petit, depeur d'estre descouuert s'il

menoit quelqu'autre auec luy) ou biẽ par quelqu'autre accidẽt, il falloit luy faire quelque marque, à laquelle il pûſt eſtre recogneu. Elle prit vn fer chaud, pour lui en faire vne ſur la main gauche: mais lors qu'elle alloit regardant en quel lieu elle le marqueroit pour luy faire moins de mal, & pour eſtre mieux en veuë, elle prit garde que la Nature y auoit pourueu, & qu'elle luy en auoit fait vne ſur la meſme main d'vne roſe, ſi bien repreſentee, qu'il eſtoit impoſſible que l'art y pûſt rien faire dauantage. Elle ſe contenta de ceſte marque, & cõmanda à Verance qu'en la premiere ville où il paſſeroit il fiſt peindre la main du petit, & luy en enuoyaſt la peinture, la voulãt garder pour s'en mieux ſouuenir. Et lors qu'elle le fit partir, elle oſta de ſon col vne Turquoiſe qu'elle auoit euë de Policandre, & qu'elle tenoit fort chere, non pas pour ſa valeur, car elle eſtoit de peu de prix, mais parce qu'il la luy auoit donnee, lors qu'il ſe declara eſtre fils du Roy des Boyens, & qu'il l'auoit portee en tous les voyages qu'il auoit faicts comme

Cheualier Errant. Ceste Turquoise estoit grauee de la figure d'vn Lyon, & y auoit certaines lettres Germaniques, qui signifioient en telle langue, Roy, fils de Roy. Policandre la portoit presque pour deuise, voulant faire entendre, que comme le Lyon est Roy des autres animaux, & qu'il est nay d'vn autre Lyon, de mesme, quoy qu'il ne parust que Cheualier Errant, il estoit toutefois Roy, & fils de Roy. Et la Reyne Argire voyant la fortune que le petit Celiodante incognu alloit courre, eust opinion que ce mot luy conuiendroit fort bien, outre que la Turquoise estant fort heureuse, lors qu'elle est donnee de bon cœur, la luy pendit au col, & le baisant au front le recommanda de nouueau à Verance, & pria les Dieux de luy vouloir estre propice. Quand on l'emporta d'aupres d'elle, quoy que la passion qui le luy commandoit ainsi fust plus forte que toute autre consideration, si luy sembla-t'il qu'on luy arrachoit vne partie du cœur, tant

l'affection

l'affection naturelle, se peut difficilement perdre dans le cœur d'vne mere, & toutesfois ce tyran d'Amour voulut encore faire veoir qu'il estoit plus puissant. Vous trouuerez peut-estre estrange, Madame, qu'en vne affaire de telle importance la Royne se seruist de Verance ieune homme, & personne de qui l'entendement peut-estre n'estoit pas tel ; qu'vn si grand secret le requeroit : Mais il faut que vous sçachiez, que Verance estoit fils de sa Nourrice, & qu'elle & luy estoient seuls qui auoient sceu l'amour de Policandre & la naissance de l'enfant qu'elle supportoit au lieu de Celiodante, si bien qu'elle iugea tres-à propos que pour ne point d'auantage diuulguer ce qui s'estoit passé, il valloit mieux se seruir de cettuy-cy que de tout autre ; outre qu'elle vouloit que si de fortune elle venoit à mourir, le Roy Policandre pûst sçauoir de quelqu'vn ce que l'Amour luy auoit fait faire pour son fils, & elle sçauoit bien qu'il adiousteroit foy à tout ce que cet homme luy diroit.

Mais cependant le Roy Policandre eut de la Royne sa femme vn fils & vne fille, le fils fut nommé Arionte, & sa fille Rosanire, & incontinent Clorisene mourut, laissant à tous ceux qui l'auoient veuë vn tres-grand regret de sa perte. Le dueil de Policandre fut plus grand qu'on n'auoit pas iugé, car chacun pensoit qu'il ne l'aimoit que pour estre mere de ses enfans. Et toutesfois il est vray qu'il auoit de l'amour pour elle, & encore plus vray qu'il ne luy estoit resté aucun souuenir d'Argire. O Dieu! quelle humeur est celle de certains hommes, qui effacent aussi-tost de leur pensee la personne qu'ils ont aimee, qu'ils en perdent la veuë.

Dés que Pelicandre se veid pere d'vne si belle lignee & qu'il fut veuf, il mit tout son estude, à bien gouuerner ses estats & à esleuer ses enfans en toutes sortes d'exercices, cõuenables à leur sexe, & parce que la Princesse Cephise, fille de sa femme mais du Roy des Lemouites, qui auoit trente-cinq, ou quarante lunes plus que Ro-

ſanire demeura entre ſes mains. Apres la mort de ſa femme il la fit eſleuer auec ſes enfants, ſans que l'on puſt cognoiſtre qu'il fit difference d'elle à Roſanire, qui ayant atteint l'aage de ſept ou huict ans commença de paroiſtre telle qu'elle emporta la gloire de la plus belle fille de toutes les Gaules, quoy que Cephiſe aux yeux de pluſieurs ne luy cedaſt gueres. Le jeune Prince Arionte d'autre coſté ſe rendit ſi addroit en tout ce que l'on luy vouloit apprendre, qu'il n'y eut Prince de ſon aage qui le deuançaſt en tous les exercices auſquels il s'addonnoit, fuſt de paix ou de guerre, dont Policandre receuoit vn contentement tel qu'il ne pouuoit aſſez le faire paroiſtre.

Ce fut preſque en meſme temps que quelques marchands qui trafficquoient ſur l'Ocean Armorique & qui par la commodité du fleuue de Loire remontoient leurs marchandiſes pour les trāſporter aux Prouinces de la Gaule, tant des Heduois, Bourguignons, Allobroges, Galligures,

qu'autres estants contraints de passer par le territoire des Boyens, & des Ambarres, âfin d'auoir vn sauf-conduit plus aduantageux, firent present au Roy Policandre de plusieurs choses rares, & pretieuses, & entr'autres d'vn ieune esclaue si beau & si aggreable qu'aussi-tost qu'il le veid, il le dedia au seruice des Princesses Cephise & Rosanire, parce qu'il ne faisoit pas paroistre d'auoir plus d'aage que la plus ieune des deux. Ces Princesses l'eurent fort cher, tant parce que ce ieune enfant se faisoit aimer de chacun, que d'autant que c'estoit la premiere personne sur laquelle elles auoient eu absoluë puissance. De sorte qu'entr'elles, elles faisoient à l'enuy à qui luy feroit plus de carresses: Et parce que le nom de ce ieune enfant estoit Kynicson, & que ce mot estoit difficile à prononcer elles le nommerẽt pour sa beauté presque tousiours le bel esclaue: Mais que c'est que l'inclination! encore qu'il fust donné à ces deux Princesses, d'abbord toutesfois il s'addonna au

ſeruice de Roſanire, non pas qu'il n'obeïſt à Cephiſe en tout ce qu'elle luy commandoit, parce qu'il ſçauoit bien que c'eſtoit ſon deſir, mais pour le ſeruice qui procedoit d'affection il eſtoit du tout à l'autre, dont Cephiſe ſans doute ſe fuſt faſchee, contre luy ſi elle euſt pû luy vouloir mal, mais il eſtoit ſi ſage & ſi accomply qu'encore qu'elle euſt peut-eſtre voulu trouuer ſubiet d'eſtre mal ſatisfaitte de luy elle ne pouuoit ſe faſcher, de ſorte que toute ſa colere ſe tourna en ialouſie contre ſa ſœur, & en quelques reproches contre luy, qui en vne ſi tendre enfance ne laiſſant de recognoiſtre que l'humeur de cette Princeſſe luy pourroit beaucoup nuire, eſſaya diuerſes fois de l'en oſter, mais il eſtoit ſi difficile de cacher l'affection qu'il auoit pour Roſanire, que touſiours elle le ſurprenoit en cette partialité. Et vn iour que Roſanire par hazard trauerſoit vne chambre Cephiſe le tançoit, de ce qu'il ſembloit qu'il n'euſt autre ſeruice deuant les yeux, que celuy de ſa ſœur, & qu'il

mesprisoit & laissoit en arriere toute autre chose, elle ouyt qu'il respondoit. Madame, ie me sens trop honoré d'estre à vostre seruice, que si i'y ay failly, vous m'obligerez grandement non seulement de m'en reprendre: mais de m'en faire chastier: Il est vray que si ce n'est pas vostre volonté, que ie serue Madame vostre sœur, il faut que vous me fassiez oster la vie, car tant que ie viuray rien ne m'en sçauroit empescher. Et pourquoy, respondit Cephise, vn peu en colere, & qui n'auoit point veu encore Rosanire, pourquoy, dis-ie, auez vous plus de volonté de la seruir que moy? N'estes-vous pas à moy aussi bien qu'à elle. Ie n'ay pas dit, repliqua-t'il modestement, que ie ne sois aussi desireux de vous rendre le seruice que ie dois, mais: Mais qu'entendez-vous par ce mais, reprit-elle, rougie de despit & s'approchant de luy. Mais, Madame, respondit-il, & lors apperceuant Rosanire, & changeant soudain la responce qu'il vouloit faire. Mais, Madame, voila, Madame vostre sœur, & à ce mot se recu-

ſant au petit pas il ſortit de la chãbre.
Cette modeſtie plût grandemẽt à ces deux Princeſſes, à Cephiſe pour n'auoir voulu dõner cognoiſſance à Roſanire de ce qu'elle luy auoit reproché, & à Roſanire conſiderãt la diſcretion auec laquelle il auoit caché la colere de Cephiſe, & cela fut cauſe que depuis & l'vne & l'autre, l'en aima dauantage. Et quelques iours apres Roſanire trouuãt la cõmodité de parler à luy. Confeſſez la verité, luy dit elle: Vous eſtes bien empeſché à contenter ma ſœur. Madame, luy reſpondit-il, ie voudrois bien eſtre aduerty des fautes que ie fais à ſon ſeruice. Ie les vous diray, reprit-elle en ſouſriãt, aduiſez ſi vous voulez ny plus retõber. I'y feray, Madame, adiouſta-t'il pour le moins tout ce que ie pourray. C'eſt continua Roſanire, qu'elle ne veut point que vous ayez de bonne volõté pour moy. Pour vous, Madame, interrõpit-il incõtinẽt. Ouy pour moy, reprit-elle, aduiſez ſi vous la voulez cõtẽter, car il n'y a riẽ qui luy deſplaiſe en vous que cet article. O, Madame, s'eſcria t'il ſi ſa mauuaiſe ſatisfactiõ procede de là

elle durera autant que ie viuray. Et quoy, dit Rosanire en s'approchant de luy, & luy mettãt vne main sur l'espaule, vous aimez mieux luy desplaire que de laisser mon seruice. Me permettez-vous, adiousta-t'il, que par le grand Tautates, ie vous iure la verité. Ouy, respondit-elle, dittes-là, ie seray bien aise de l'ouyr, mais ne me dissimulez point. Si ie vous cache iamais, dit-il, quelque chose que vous vueillez sçauoir de moy, où si ie le desguise du moindre artifice qui se puisse imaginer, ie veux que le Soleil se cache à moy pour iamais, & que toutes les creatures me haïssent, & me fassent la guerre. Sur cette asseurance, reprit la Princesse, dittes moy donc cette verité. Ie iure, dit-il, Madame, & ie proteste, que quand toutes les puissances du monde me commanderoient de laisser vostre seruice, ie leur serois desobeïssant, & de plus que de cette desobeïssance ie ne serois point coupable, parce que dés le iour que le Roy vostre pere me donna à vous, i'en ratifiay de sorte la donnation que ie iuray

à tous les Dieux de ne ſortir iamais de voſtre ſeruice. Mais, adiouſta Roſanire ne fuſtes-vous pas en meſme temps auſſi bien dõné à ma ſœur qu'à moy. Nullement, Madame, reſpondit-il, car à elle le Roy ſeul fut celuy qui me donna, mais à vous ce fut le Roy & ma volonté. Toutesfois, dit Roſanire en ſouſriant, elle le pretẽd comme ie dis, & pour vous oſter de la peine en laquelle ie vois qu'elle vous tient, i'ay enuie de ſupplier le Roy de donner quelqu'autre à ma ſœur, àfin que vous ſoyez tout à moy. Pour me rendre tout à vous, repliqua-t'il, il ne faut ſeulement que vous le vueillez, & quoy que cette grace que vous voulez demander au Roy pour moy, ſoit l'vne des plus grandes qu'il me puiſſe faire, toutesfois ie vous ſupplie tres-humblent de ne luy en point parler, car le deſpit que pourroit auoir Madame voſtre ſœur, me r'apporteroit plus de mal, que le ſoin qu'il faut que i'aye à la ſeruir, & puis ie m'en vais en vn aage, que ſans doute le Roy me retirera auprés de luy, en ayant deſia

ouy dire quelque chose. Et quoy, adiousta Rosanire en sousriant, si le Roy vous oste d'aupres de nous continuerez-vous de me seruir. Et vif & mort, respõdit il, ce dessein me demeurera. Et si ie ne vouloispas, dit-elle, me desobeïriez-vous? Si vostre volõté repliqua-t'il estoitplus forte que le Destin, elle pourroit quelque chose contre mon dessein, mais cela ne pouuãt pas estre, vous seriez asseurément desobeye. Or, reprit la Princesse, que mõ esclaue s'asseure, que iamais par ma volõté, il ne laissera mon seruice. Et à ce mot, craignãt que sa sœur, ou quelqu'autre ne suruint, elle se retira en luy donnãt doucemẽt d'vne main sur la ioüe, comme pour gage de la promesse qu'elle luy faisoit, dõt il demeura si satisfait, qu'il ne pouuoit en son infortune, se louër assez de cette bõne fortune, parce que croissant en aage, il alloit aussi croissant en affection, de laquelle les vertus de la Princesse, & sa longue conuersation auoiẽt esté la mere & la nourrice, & toutesfois se cognoissant esclaue il n'osoit mesme se descouurir à soy-mesme cette ou-

tre-cuidãce. D'autre costé Rosanire, quoy qu'elle le feignist autremẽt n'estoit pas du tout exẽpte de passiõ, parce qu'outre que la ieunesse du bel esclaue estoit accõpagnee de plusieurs conditions aimables, l'affectiõ particuliere qu'elle recognoissoit en luy les luy rendoit encore beaucoup plus estimables, toutesfois sõ courage glorieux qui ne luy pouuoit permettre d'aimer vne personne incognuë arrestoit beaucoup l'accroissement de cette bõne volõté, & tout ce qu'elle se donnoit cõgé de faire libremẽt pour luy, c'estoit de regretter, toutes lesfois qu'elle le consideroit, la vile conditiõ en laquelle la Fortune l'auoit reduit.

Peu de tẽps apres le Roy le voyant fort adroit eut volonté de le retirer prés de sa persõne, luy sẽblant mesme que son âge l'y cõuioit, ayãt desseinde le dõner au ieune Ariõte, mais la Fortune qui desseignoit bien de l'employer en d'autres occasiõs, fit naistre celle que vous entendrez, auec laquelle elle le fit glorieusement cõparoistre sur le Theatre de l'Vniuers.

Le Roy Policãdre se plaisoit grãde-

ment à la chasse, comme celuy à qui le repos, & l'oisiueté estoient des supplices insupportables. Vn iour donc qu'il suiuoit dans vn grand bois vn Cerf mal-mené, vn Lyon tout à coup sauta dans la routte par laquelle il courroit, si prés du Roy, que son cheual effrayé au commencement se cabra & en fin se renuersa si mal à propos sur luy, qu'il faillit de luy enfoncer le põmeau de l'arçon dans l'estomach. La cheutte fut si grande, & la pesanteur du cheual telle que le Roy demeura engagé dessous sans se pouuoir oster. Le cheual d'autre costé se planta l'espee du Roy au trauers du corps, qui de fortune estoit sortie du fourreau, dont il mourut soudain, nõ sans blesser vn peu le Roy à la jambe. Tous ceux qui estoient à sa suitte estoient espouuantez de cette beste qu'ils cognoissoient bien, cõme estãt le plus grand & plus furieux de tous les Lyons que le Roy faisoit nourrir dans des cages, desquelles depuis peu il s'estoit eschappé : qu'estans bien aises de l'effroy de leurs cheuaux, au

lieu de les retenir, ils leurs donnoient de l'eſperon iuſques au ſang. Le bel eſclaue ſeul ſe iettant à terre courut vers le Roy, & ſi à temps qu'à peine s'eſtoit-il mis entre luy & le Lyon, que ce furieux animal s'en vint la gorge beante pour le deuorer, mais le courageux enfant ſans s'eſtonner l'attendit l'eſpee à la main, & la Fortune qui alors combattoit pour luy, conduiſit ſon coup ſi heureuſement que le Lyõ s'enferra luy-meſme en ſe iettant ſur luy: Il eſt vray, qu'encore que le fer luy atteigniſt le cœur, la fureur dont cet animal s'eſtoit eſlancé auoit eſté ſi grande qu'en mourant il ſe ioignit à luy, & d'vne patte luy en donna vn ſi grand coup ſur l'eſpaule qu'il luy fit vne bleſſeure qui n'eſtoit pas petite. Le bel eſclaue chancela quelque tẽps du coup, & en fin alla tomber à cinq où ſix pas de là : mais encore que la playe fuſt grande, & la cheutte aſſez lourde, ſi eſt-ce qu'à moitié eſtourdy, il ſe releua promptement & s'alla remettre entre le Roy & le Lyon, tant il auoit d'apprehẽſion que cet animal

dãgereux ne luy fist du mal. Il demeura quelque tẽps ainsi, mais voyãt qu'il ne faisoit que grõmeller, & oyãt d'autre costé le Roy qui se plaignoit en s'efforçãt de se degager de dessous sõ cheual, il courut vers luy, & auec peine l'aida à sortir des arçõs, mais quãd il se prit garde que le Roy auoit toute la jãbe en sang: O Seigneur, luy dit-il, vous estes blessé, & les larmes aux yeux le voulut soustenir. Policandre qui estoit courageux, & qui ne s'estõnoit pas de semblables perils, comme en ayant plusieurs fois courus de bien aussi grands, rauy en admiration de la valeur & affection de ce ieune enfant. Bel esclaue, luy dit-il en l'embrassant, tu n'as point auiourd'huy employé tõ courage pour vn maistre mescognoissant, & pour t'en rendre quelque tesmoignage dés à cette heure attendãt que i'en rencõtre quelque plus grãde occasion, demande-moy tout ce que tu voudras, & ie iure & promets par l'ame du Roy mon pere, que riẽ ne te sera refusé de moy. L'esclaue mettant le genouïl en terre: Seigneur, luy dit-il, la bonne volonté qui est en vous,

vous fait auoir agreable le seruice que ie viens de vous rendre, mais celuy-cy ny tous les autres qui dependront de mon pouuoir ne sont que des tributs du seruice que ie vous dois, & ie n'oserois en prendre aucune recompense, sans me mesprendre grandemēt. Vn acte si genereux que le tien, repliqua le Roy, ne sera point auiourd'huy racōté, qu'ensemble l'on ne die que i'ay tasché de l'esgaller, par quelque recompense, & pource ie te commāde de demāder quelque chose qui en rēde tesmoignage à chacun. Seigneur, reprit-il, ie sçay que les Dieux ne mesurent iamais les biēs qu'ils nous font à nos merites, mais à leur seule bōté, & cognoissāt bien qu'en cette occasiō vous les voulez imiter, i'oseray vous demāder, puis que vous me le cōmandez, la chose du mōde que ie dois auoir la plus chere, qui est la liberté, nō pas pour sortir iamais de vos commandements, mais pour vous tesmoigner à l'aduenir que c'est de frāche & libre volonté que ie veux vous seruir toute ma vie. Le Roy qui attēdoit qu'il luy fit quelqu'autre demande de proffit

& d'vtilité admira encore d'auantage la generosité & la magnanimité de son courage, & l'embrassant de nouueau. Ouy, luy dit-il, ta demande t'est accordee, & dés à cette heure, ie te donne toute liberté, & veux qu'en signe de ce que ie dis, tu sois fait Cheualier aussi-tost que nous serons de retour dans Auarie, me semblant qu'encore qu'en vn autre ton aage ne le permettroit pas (car il n'auoit point alors plus de dix-huict ans) en toy toutesfois, ton courage & ta fortune le requierent.

Cependant la pluspart de ceux qui s'estoient escartez reuindrent & trouuans le Lyon mort eurent vne grande honte, que ce ieune enfant eust eu plus de courage & de resolution qu'eux, & presque n'osoient tourner les yeux sur le Roy : mais quand ils veirent les carresses extraordinaires qu'il luy faisoit, il n'y eut gueres qui ne l'enuiast. Car d'ordinaire les belles actions produisent l'enuie dans les ames viles, au lieu que dans les courages genereux elle fait naistre l'emulation,

mulation, le Roy au contraire qui n'auoit deſſein que de conuier tous les autres à bien faire par l'exemple de celuy-cy, apres auoir fait mettre quelque appareil ſur leur playes qui ne ſe trouuerent pas fort grandes, & meſme celle de Policandre, auſſitoſt arriué dans Auaric, voulut que le bel eſclaue fuſt fait Cheualier, & quoy que leurs bleſſeures les empeſchaſſent d'y faire beaucoup de ceremonies, ſi voulut-il que les Princes Cephiſe & Roſanire auec toutes les Dames y fuſſent. Il luy mit donc l'eſperon, luy donna l'accolee & le baiſa au front, & lors qu'il luy fallut ceindre l'eſpee, il commanda à la Princeſſe Roſanire de luy rendre cet office, ce qu'elle fit auec autant de contentement qu'action qu'elle euſt iamais faitte, mais toutes les ceremonies eſtans acheuees, le Roy s'addreſſant à luy: Cheualier, luy dit-il, vous eſtes libre, & ie veux que pour tel vous ſoyez eſtimé de tous, & puis que le nom de bel eſclaue ne vous eſt plus deu, i'ordonne qu'il vous ſoit

changé, & que d'ores-en auant pour conseruer la memoire de la belle actiõ qu'auiourd'huy vous auez faitte en tuant ce Lyon, & aussi que c'est Rosanire qui vous a ceint l'espee que vous auez au costé, vous soyez appellé Rosileon. Ce nom me fera souuenir, de l'obligation que ie vous ay, & de combien vous estes tenu à ma fille, comme son Cheualier.

Les remerciements du nouueau Rosileon furent grãds & sa ioye aussi, non pas toutesfois plus grande que celle de la Princesse. Apres auoir baisé les mains du Roy il en vint faire de mesme à la Princesse, auec mille protestations d'vn eternel seruice, qu'il n'eust pas si tost finies, n'eust esté la blesseure qu'il auoit en l'espaule, qui le contraignit de se mettre au lict pour quelques iours. La Princesse eut bien de la peine de cacher son excessif contentement le voyant libre, pour vne action si honnorable: & pour luy en donner vne bien particuliere cognoissance aussi-tost qu'elle pût, elle luy escriuit vne telle lettre.

LETTRE.
De la Princeſſe Roſarine à Roſileon.

TOn courage eſt plus fort que la Fortune, puis que ſi genereuſement il t'a rendu ce qu'elle t'auoit tãt iniuſtemẽt oſté. Ie ne veux pas que ta vertu s'arreſte là, mais qu'elle te faſſe hauſſer les yeux à ce qui eſt pardeſſus toy. Continuẽ ſeulement, & eſpere, car ie le veux, & i'espereray auſſi bien que toy.

Mais lors qu'elle la luy voulut enuoyer elle fut bien empeſchee, ne ſçachant comme la luy faire donner. En fin oyãt dire que la bleſſeure ſeignoit ſans qu'on en pûſt arreſter le ſang, elle penſa de la luy faire porter enueloppee d'vn petit taffetas, comme ſi c'eſtoit vne recette pour eſtancher le ſang, ayant bonne opinion qu'il n'eſtoit pas auec ſi peu de curioſité qu'il ne vouluſt veoir ce qu'il y auoit

dedans, & il aduint comme elle l'a-uoit pensé, car Rosileon la receuant auec tout l'honneur & tous les remerciements qu'vne telle faueur meritoit se la mit au col au commancement en opinion que c'estoit veritablement vne recepte : mais sur le matin qu'il ne pouuoit dormir, & qu'il alloit pensant en la grace que la Princesse luy auoit faitte, il luy prist enuie de veoir ce qu'il y auoit de cousu dedans ce taffetas, auec creance que si c'estoit quelque recepte de parole, l'escriture peut-estre seroit de la main de la belle Rosanire, tresor qu'il tiendroit aussi cher que sa vie. Il se l'osta donc du col & tout tremblant d'aise & de doutte il en couppa quelques points, & le desployant trouua la lettre, plein d'admiration qu'il leut & baisa auec vn si grand transport que sa playe se remit à seigner par la grande esmotion que cette ioye luy auoit causee : & n'eust esté que celuy qui le seruoit l'ouyt souspirer, sans doute cet accident luy eust r'apporté beaucoup de mal, auãt que

l'on s'en fuſt pris garde, mais cet homme fort ſoigneux de ſon maiſtre courut incontinẽt à ſon lict, & luy voyãt le viſage tout changé, il luy demanda d'où procedoit ce nouueau mal. Mon amy, luy dit Roſileon, recousmoy promptement ce que ie tiens entre les mains, car c'eſt la recepte que la Princeſſe m'a enuoyee pour le ſang, que i'ay voulu veoir, mais ie ne me la ſuis pas ſi toſt oſtee du col que ma playe a commencé de ſeigner. Seigneur, luy dit cet homme en la prenant & ſe haſtant de la recoudre: Pardonnez-moy, s'il vous plaiſt, i'ay ouy dire il y a long-temps, qu'il ne faut iamais veoir de ſemblables choſes, car bien ſouuent eſtant veuës elles perdent leur vertu, & ie gageray, que ſi vous l'auez leuë, elle ne vous ſeruira plus de rien. Ie l'ay veuë ſans doute, reſpondit Roſileon, & ie n'euſſe pas cru que ſi peu de choſe luy euſt pû oſter la force, & à ce mot ſe la remettant au col, non pas ſans la baiſer pluſieurs fois, il ſentit que le ſang continuoit de couler. Mon amy,

luy dit Rosileon, il est vray que tu as deuiné & que cette recette n'a plus de vertu, c'est pourquoy fais appeller prõptement ceux qui me pensent àfin d'y chercher quelqu'autre remede.

Cependant que les Mires y mettoient dessus quelque poudre de poil de lieure bruslé, & y appliquoient quelqu'autres restrintifs, Rosileõ qui pensoit plus à la playe du cœur qu'à celle de l'espaule, se va imaginer que l'accident qui luy estoit aduenu, luy donneroit peut-estre vn assez bon moyẽ pour remercier la Princesse de l'extraordinaire grace qu'elle luy auoit faitte, car il ne l'osoit nõmer du nom de faueur, luy sẽblant qu'encore que son affectiõ fut extrême, toutesfois elle ne meritoit pas d'en receuoir de Rosanire. Et repassãt cette premiere pensee diuerses fois dans son esprit, en fin lors que chacun se fut retiré il se fit donner de l'encre & du papier, & escriuit ce que l'Amour luy mettoit dans la bouche: & puis le pliant en la mesme forme qu'estoit la recette de Rosanire, la mit dans ce taffetas ostãt

l'autre, & apres l'auoir bie͂ fait recoudre, il dit à Meriſin, (tel eſtoit le no͂ de ce ieune ho͂me qui le ſeruoit) qu'il allaſt trouuer la Princeſſe pour la remercier du ſoin qu'elle auoit eu de luy, luy enuoyant cette recette, qui auoit tant eu de vertu de luy eſta͂cher le ſa͂g, mais que ſa curioſité auoit eſté telle, que penſant eſtre guery il l'auoit leuë, & que ſoudain ſa playe auoit recommencé à ſeigner, & que ne pouuant trouuer autre remede à ſon ſalut, il recourroit à elle, & la ſupplioit tres-humblement de vouloir refaire encore la meſme recepte, eſperant par ce moyen d'en receuoir le meſme allegeme͂t qu'il en auoit deſia reſſe͂ty. Meriſin ne faillit point à ſon meſſage, & quoy que la Princeſſe entendiſt bie͂ ce que vouloit dire Roſileon, ſi n'oſa-t'elle en faire ſemblant, mais prenant ce petit taffetas: Mo͂ amy, luy dit-elle, ton maiſtre eſt trop curieux, il deuoit ſe contenter du ſoulagement qu'il en receuoit, ſans vouloir ſçauoir plus qu'il ne faut. Ie m'en vay faire la meſme recepte, mais dis luy qu'il ſe

prenne bien garde de ne la plus voir, car il luy en pourroit arriuer du mal.

Et se retirant dans son cabinet, & tirant la porte sur elle, elle demeura assez long temps irresoluë, si elle deuoit lire ce qu'elle se doutoit bien qu'il luy escriuoit, luy semblant quelquesfois que c'estoit se faire tort d'aimer Rosileon, veu la condition auec laquelle elle l'auoit veu venir à son seruice, mais incontinent flattãt sa passion. Et qui sçauroit me blasmer, disoit elle, si i'aime celuy qui a sauué la vie au Roy mon pere. Il est vray que la Fortune la conduit içy sans liberté: mais n'est-il pas vray qu'estant au berceau, le plus grand Roy de la terre ne se sçauroit deffendre d'vn semblable accident. Est-il le premier à qui la Fortune a pris plaisir d'en faire ressentir encore de pire? Ie m'asseure que les siecles passez ne fourniront que trop de semblables exemples, & peut-estre sans sortir hors des Gaules nous en pourrions raconter vn grand & deplorable nombre, mais fort peu qui ayent pû par leur valeur

r'auoir cette liberté perduë, comme a fait Rosileon, & s'arrestant à ces dernieres paroles, & regardant le taffetas. Mais reprenoit-elle incontinent, qui sçaura que ie l'aime sinon luy, & pour luy s'il est d'aussi basse condition cõme il est estimé, il n'aura iamais la hardiesse de faire semblant de cognoistre cette affectiõ, & moins encore la cognoissant de la publier. Que s'il a la naissance aussi releuee que ses actions & son courage, qui me pourra accuser si ie souffre qu'il m'aime? Et en fin comme que ce soit, il est vray que ie l'aime, & que desia ie luy en ay donné quelque cognoissance, à quoy donc nous seruiroit de refuser maintenant de lire ce qu'il n'escrit qu'en responce: Au pis aller s'il se licentie plus qu'il ne doit en ne luy faisant plus de replique, nous en serons quitte pour mettre vn papier blanc au lieu de celuy qu'il nous aura escrit.

A ces dernieres paroles elle prit des cyseaux, & se mit à descoudre le taffetas, non pas toutesfois sans que la

main luy tremblast, tãt pour la crainte qu'elle auoit de faillir en cette action, car elle n'estoit pas si ieune qu'elle ne cogneust bien que c'estoit vne grande hardiesse, que d'auoi au commancement osé inuenter cette finesse, & qu'elle n'estoit pas moindre de la continuer, que pour la peur que quelqu'vn suruint, à qui elle n'osast refuser la porte, en fin elle tira vn billet qui estoit tel.

RESPONCE
De Rosileon, à la Princesse Rosanire.

IE continueray ma Princesse, & i'espereray, puis que vous me le commandez : mais que vous plait-il que ie continue, & que m'ordonnez-vous que i'espere ? Dieu voulut que l'vn fut l'affection eternelle, & le perpetuel seruice que ie vous ay voué. Et

l'autre l'honneur de vos bonnes graces, lequel que ce soit me rendra tres-heureux, mais si c'estoient tous les deux, ce bon-heur m'esleueroit autãt pardessus toutes les bonnes fortunes des hommes, que cette grace surpasse tous les merites de tous les humains ensemble. Mais *quels remerciements, & quels sacrifices faut-il que ie fasse pour des bien-faicts tant extraordinaires?*

Elle rougit plusieurs fois en lisant cette escriture, & toutesfois elle ne se pût empescher de l'auoir agreable: car desia Amour auoit addoucy la seuerité trop grande, dont enuers vn autre elle eust sans doute vsé, & luy sẽblant que s'il y auoit de la faute en sa hardiesse, c'estoit elle qui l'auoit conuié de la commettre, elle l'excusa assez promptement, & de peur que Merisin, ou ceux qui le voyoient attendre dans son anti-chambre n'entrassent en quelque soupçon elle mit la main à la plume & luy rescriuit ainsi:

REPLIQVE. De la Princesse Rosanire a Rosileon.

Continuez & esperez, ce qui vous doit apporter plus de contentement, car en cela rien ne vous est deffendu. Mais souuenez-vous, que la fidelité, la discretion, & le silence, sont les seules victimes qui se doiuent immoler sur les Autels où vous voulez sacrifier.

Et pliant ce peu de paroles, comme elle auoit desia fait le premier papier auec plus de soin encore qu'elle n'auoit pas fait la premiere fois, elle appella vne de ses filles, & luy cõmanda de donner cette recepte à Merisin pour la porter promptement à son maistre, & luy dit que si cette fois il la voyoit il n'esperast plus qu'elle la pûst refaire. Rosileon entendit bien

ce que la Princesse vouloit dire, lors que Merisin luy fit ce message, toutesfois il auoit tant d'enuie de veoir ce qu'elle luy respondoit, qu'il mouroit d'impatience d'estre seul pour baiser & rebaiser ce bien-heureux papier mille fois. Lors qu'il le receut il estoit accompagné de plusieurs personnes, parce qu'il estoit fort aimé, & que le commencement d'vne grande faueur a accoustumé de produire ces mouches qui s'enfuyent aussi tost que les desfaueurs arriuent: Si bien que pour leur donner honnestement congé il fit semblant de vouloir reposer & commanda mesme à Meresin de le laisser seul, & n'entrer dans sa chambre qu'il ne l'appellast. Se voyant seul il prend le taffetas, le desploye, & apres l'auoir baisé plus de mille fois il leut la lettre de la Princesse auec vn si grand excés de ioye & de contentement, qu'à peine estoit-il capable de le contenir en son ame: mais lors qu'il fut vn peu remis, & qu'il eust longuement entretenu ce papier, comme s'il eust eu des oreilles pour l'ouïr & vne

bouche pour receuoir ses baisers & respõdre à ses paroles, il se ressouuint que plusieurs personnes s'estoient trouuees en sa châbre quand Merisin luy auoit fait ce message, & mesme vn Cheualier que le Roy luy auoit enuoyé, & qui sans doute le luy rediroit, qui pourroit conuier quelqu'vn & mesme le Roy de vouloir auoir par curiosité cette recette. Il reprit donc le taffetas & en osta ce que la Princesse auoit escrit, & prenant d'autre papier, y fit quelques carracteres, & tels que voulut la plume que la main guidoit sãs autre dessein que de marquer quelques lignes, & le pliant & le remettãt au mesme lieu il fut curieux de le coudre auec de la mesme soye, & puis se le mit au col, comme il auoit fait l'autre, & tres à propos certes, car le Roy qui estoit biẽ aise que chacun cognûst combien il estimoit la vertu de Rosileon pour donner volonté aux autres de sa Court de l'imiter, voulut luy-mesme le visiter, aussi-tost que la petite blesseure de sa jambe le luy permit, & y mena aussi les deux Princesses,

Cephise & Rosanire, leur disant que la generosité de ce Cheualier, & le bō seruice qu'ils luy auoiēt rendu meritoient bien qu'elles fissent paroistre ce soing extraordinaire de luy.

Si cette venuë inesperee du Roy le surprit, la veuë qu'il eut de Rosanire le combla de contentemēt, & de telle sorte que ne sçachant quelles graces rendre à vn honneur tant inaccoustumé, il ne pouuoit trouuer de paroles, ny de soubmissions assez grãdes pour tesmoigner le ressentiment qu'il en auoit. Policandre s'approchãt de luy apres luy auoir touché la main, luy demãda des nouuelles de sa santé, & incontinēt apres si la recette que sa fille luy auoit enuoyee l'auoit soulagé en quelque chose. Grãdemēt, dit-il, Seigneur, & de telle façon que ie pēse luy deuoir la vie. Ie voudrois biē, adiousta le Roy, qu'elle eust quelque vertu, car & elle & moy sõmes obligez d'auoir soin de vostre cõseruation. Mais cõtinua-t'il, se tournant vers la Princesse, dittes moy, ma fille, qui la vo⁹ a dõnee? Seigneur, respondit, Rosarine vn peu

ſurpriſe ? Il y a long-temps que ie l'ay & veritablement ie ne ſçaurois dire de qui ie l'ay euë. Mais ie me ſouuiens que celuy qui me la donna, me dit qu'elle eſtoit tres-aſſeuree, & toutesfois n'en ayant point fait d'experience ie n'en faiſois point de conte. Le Roy alors s'approchant de Roſileon. Ie penſe, luy dit-il, que ce que vous portez au col, c'eſt cette recepte de la Princeſſe. Il eſt vray, Seigneur, reſpondit-il, ie n'ay garde de la laiſſer puis qu'elle m'a eſté ſi vtile. Policandre à ce mot curieux de ſçauoir ce qu'il y auoit la luy oſta du col, & la voulut deſcoudre, mais la Princeſſe toute tremblante y portant aſſez promptement la main deſſus pour l'en empeſcher. Seigneur, luy dit-elle, ſi vous la voyez elle ſera inutile à Roſileon. Et ne l'auez vous pas veuë, reſpondit-il. Ie l'ay veuë, reprit-elle, mais c'eſt d'autant que ie ne la pouuois faire ſans la veoir, mais ſi quelqu'autre la veoid elle perd toute ſa force. Ces ſuperſtitions dit Policandre ſont bõnes pour les

les petits enfans, & pour leurs nourrices. Et, pour dire la verité, il y a lõg-temps qu'on m'a parlé de ce genre de recette; mais ie n'en ay iamais veu qui en ma preſence ayt eu effect, ie veux eſprouuer celle-cy. Et diſant ces paroles, & s'eſtant fait donner des ciſeaux, il couppa la ſoye, & en tira le papier dehors. Iugez, Madame, en quelle peine eſtoit Roſanire, car elle eſtoit plus morte que viue, ne ſçachant quelle excuſe prendre, pour couurir la faute qu'elle auoit faite: Mais quand elle recogneut que ce n'eſtoit pas le papier qu'elle auoit eſcrit, elle eut encore vne ſecõde crainte, qui ne la troubla guere moins que la premiere, parce qu'elle creut que c'eſtoit quelque replique de Roſileon: mais iettant les yeux ſur luy, elle veid qu'il ſouſrioit, ce qui la raſſeura beaucoup: & plus encore quand elle prit garde que ce n'eſtoit que des chiffres, & qu'il n'y auoit aucune autre eſcriture. Dieu ſçait quel contentement fut le ſien, & combien, en ſon

ame, elle loüa la prudence de celuy de qui, peu auparauant elle blasmoit la facilité à laisser voir si aysément ce qu'il luy sembloit qu'il ne deuoit permettre, quand il y fust allé de sa vie.

Et quoy ! reprit le Roy tout estonné, apres qu'il l'eut quelque temps consideré, & vostre recette, ma fille, ne consiste-t'elle qu'en ces lignes & bizarres caracteres ? Vous voyez, Seigneur, dit-elle en sousriant, tout ce qu'elle contient. Ie vous asseure, dit le Roy en s'en mocquant, il en faudroit bien pour me guerir, si i'auois du mal. Et repliant le papier comme il estoit, le fit recoudre, & le remit luy-mesme au col de Rosileon, qui, en luy baisant la main, l'asseura qu'il en auoit receu tant de soulagement, qu'il la garderoit fort cherement toute sa vie. Mais, luy dit la Princesse, elle ne vous seruira plus de rien, parce qu'elle a esté veuë. Ie croy, Madame, dit-il, qu'il suffit que ce soit moy qui ne la voye point: car cõsiderez qu'encores que le Roy l'ait veuë, ie ne sei-

gne pas pour cela, comme i'ay deſia fait. I'en feray bien ayſe, reſpondit Roſanire, parce que ie ne puis plus la refaire : La condition de la recette eſtant telle, qu'elle ne peut eſtre eſcrite que deux fois pour vne meſme perſonne. Roſileon entendit bien qu'elle vouloit dire qu'il ne luy eſcriuiſt plus par ceſte voye, & toutefois il ne ſe peut empeſcher de luy reſpondre: C'eſt vn grand cas, que les graces que nous receuons des Dieux ſont touſiours conditionnees, de ſorte que fort peu de temps nous en pouuons iouyr. Les biẽ-faits des Dieux, repliqua-t'elle, ne doiuent iamais eſtre deſirez que pour la neceſſité, & pour noſtre cõſeruation, & non pas pour les auoir en telle abõdance, que nous les prenions à cõtre-cœur. Le Roy oyoit biẽ leurs paroles, mais il ne les entẽdoit pas, ny Cephiſe auſſi, ſi bien que peu de temps apres il ſe retira, & commanda à ceux qui eſtoient autour de Roſileon, d'auoir autant de ſoin de luy, que ſi s'eſtoit le Prince Arionthe ſon fils. Et de fortune lors qu'il ſortoit, le Prince

entroit, qui rencontrant les Princesses ses sœurs qui s'en alloient, les ramena pour luy tenir compagnie : ce qüe Policandre eut tres-agreable, estant tres-ayse qu'il fist ceste demonstration enuers ce Cheualier, afin de conuier chacun à se porter dans les perils plus librement pour sa conseruation.

Rosileon receut le Prince auec le respect qu'il deuoit, & apres luy auoir baisé la main, d'vne si grande faueur: Seigneur, luy dit-il, l'honneur qu'aujourd'huy ie reçois, est si grand, qu'il me fait honte, voyant combien il s'en faut que ie le puisse meriter : Mais si celuy n'est pas ingrat qui ne pouuant satisfaire à tout ce qu'il doit, s'efforce toutefois de faire tout ce qu'il peut : i'asseure bien le Prince Arionte que pour ces extraordinaires graces, iamais Rosileon n'aura ce nom, puisque dés ce iour ie dedie tous les iours de ma vie, non pas à m'aquitter de ceste debte, puis qu'il est impossible, mais à estre employez à vous ren-

dre tous les seruices qu'vn homme peut rendre à son maistre, & à son Seigneur. Rosileon, respondit le Prince, vostre sang employé à la conseruation du Roy mon pere, ne sçauroit estre contrepesé, tant pour la generosité auec laquelle vous l'auez espandu, que pour le grand seruice que vous m'auez faict, & à tout cet Estat, aussi asseurez-vous que nous ne l'oublirons iamais. Et parce qu'il vouloit respondre, & que le Prince ne se plaisoit pas gueres à ces paroles de ceremonies, il l'interrompit en l'embrassant, & en luy disant : Vous pourrez me vaincre en belles paroles, mais non iamais en tesmoignage de l'amitié que ie vous porte. Et s'approchant d'vn Mire qui estoit au pied du lict, il s'amusa à luy demander l'estat de sa santé, & si la playe estoit dangereuse, cependant que Cephise & Rosanire estans aupres de luy, s'empeschoient, peut-estre, l'vne l'autre. Car, si ie ne me trompe, Cephise l'aymoit bien autant que Rosanire : Mais parce qu'elle auoit tousiours remarqué

que ce Cheualier auoit plus d'inclina-tion à sa sœur, elle n'en auoit osé faire semblant. Et Rosanire qui s'en estoit bien apperceuë, se tenoit plus cachee d'elle que de toute autre. Et de fortune, lors que ces deux sœurs se taisoient l'vne pour l'autre, Arionthe appella Cephise, pour luy monstrer les ongles effroyables du Lyon, auec lesquelles Rosileon auoit esté blessé, qui veritablement estoient plus tranchants que des rasoirs. Et ainsi Rosanire se trouuant seule, & Rosileon ne pouuant plus taire l'extrême obligation qu'il luy auoit: Mon Dieu, Madame, luy dit-il, quand est-ce que la Fortune voudra que ie puisse employer en vostre seruice ceste vie que vous m'auez conseruee. Si vous pensez, respondit-elle, m'estre obligé pour pour la recette que ie vous ay enuoyee, ie vous en quitte, & me tiens tres-bien payee par celle que vous auez mise en sa place, vous asseurant que de ma vie ie ne fus en vne peine plus grande, que quand le

Roy a pris ceste impertinente curiosité de la veoir. Vous deuiez bien croire, Madame, adjousta Rosileon, que si la vostre y eust esté, i'eusse plustost perdu la vie, que de permettre qu'elle eust esté veuë. Mais, Madame, continua-t'il, vous plaist-il pas m'ordonner de quelle sorte vous voulez que ie viue? Vous en trouuerez, dit-elle, l'ordonnance dans la derniere recette. Elle se hasta de luy faire ceste responce, parce qu'elle veid que le Prince & Cephise reuenoient. Et pour mieux dissimuler, à leur abord, elle s'en alla voir le Lyon, qui, encore que mort, faisoit peur à ceux qui le regardoient. Et peu apres Arionthe se retirant, elles le suiuirent, sans que la Princesse pûst trouuer la commodité de plus parler à luy.

Mais, Madame, ne me suis-je point peut-estre, trop arresté à vous raconter par le menu tout ce succez? I'ay pēsé qu'il estoit necessaire, pour auoir esté celuy qui dōna commencement,

non pas à l'Amour de Rosanire, ny de Rosileon, car il est certain que desia ils s'aymoient : mais bien à la hardiesse qu'ils eurent de se le dire, & à l'esperance qu'ils conceurent que la Fortune & la valeur de ce Cheualier seroient, peut-estre, telles qu'ils pourroient vn iour estre mariez ensemble. Et d'effect, sa blesseure le retenant quelque temps au lict, donna commodité à Rosanire de pouuoir vn iour parler à luy plus au long, parce que Cephise s'estant amusee à quelques peintures, la laissa seulle: Et Rosileon ne voulant perdre le temps. Si ma bouche, luy dit-il, osoit proferer quelque plainte contre vous, ou si mon ame y pouuoit consentir, c'est la verité, Madame, que ie me plaindrois de ma belle Princesse. Prenez-bien garde, luy respondit-elle, Rosileon, que vostre plainte ne fust mal fondee: Car, si vous voulez dire vray, vous aduoërez que i'ay preuenu par ma lettre, si ce n'est vostre desir, pour le moins vostre esperance. Mais ie confesse qu'en ceste action ie fus trop bonne,

& que, peut-eſtre, ſi i'y euſſe penſé bien meurement, ie ne l'euſſe pas tant eſté: les hommes eſtans d'ordinaire d'vne humeur, qu'il faut marcher auec eux à pas de plomb, & bien meſurer la cognoiſſance que l'on leur donne de noſtre bonne volonté: car incontinent ils ſe laiſſent emporter ou à la vanité, ou au contentemẽt, ſe figurans pluſieurs choſes auſquelles on n'a iamais penſé, & tirent de là des conſequences grãdement deſaduantageuſes pour nous. Et quoy, Madame, reprit Roſileon, vous voulez que ie croye que la grace que vous m'auez faite a eſté ſans y penſer? Non pas cela, dit incontinent Roſanire, au contraire, ie veux que vous ſçachiez, que ſi ie n'en auois pas vſé ainſi, ie m'en blaſmerois: Mais ie dis bien que ce fut ſans la gueres debattre en moy-meſme, parce que ie fus ſi tranſportee d'ayſe, d'ouyr dire que le Roy eſtoit ſorty d'vn ſi grand danger, & que ce fut par la valeur de Roſileon, que ſans conſulter l'argument, ie conſentis que ma main vous donnaſt

cognoissance de mon contentement.
Or, Madame, adjousta Rosileon, si le tesmoignage qu'outre tous mes merites il vous a pleu me rendre de vostre bonne volonté, faisoit en moy l'effet que vous dites, ie m'estimerois le plus indigne de viure qui ayt iamais esté sur la terre: car tant s'en faut que i'aye tiré de là ces consequences, ny ces esperances desquelles vous parlez, qu'au contraire ceste grace si peu attenduë, comme vn Soleil qui donne tout à coup dans les yeux, m'a de sorte esbloüy l'esprit, que ie ne sçay, ny ce que ie dois penser, ny ce que ie dois esperer, tant elle est pardessus toutes mes pensees, & pardessus toutes mes esperances. Et quant à la plainte que i'ay dit que ie voulois faire de vous, c'est seulement que m'ayant acquis si entierement à vous, il me semble que vous me faites tort de ne me commander rien pour vostre seruice. Rosileon, repliqua la Princesse, escoutez bien ce que ie vous vay dire, &

n'en doutez iamais : La vertu qui eſt en vous, l'affection que vous m'auez faict paroiſtre, & la diſcretion de laquelle vous auez vſé, m'ont conuiee à vous aymer : Le lieu incogneu de voſtre naiſſance m'ennuye, & ie veux qu'en eſchange voſtre valeur vous rende ſi cogneu de chacun, que rien ne me puiſſe èſtre reproché, lors que l'on ſçaura que Roſanire vous ayme. Et tirez ſeulement de ce que ie vous dis toutes les conſequences plus fauorables que vous pourrez pour voſtre contentement : car ie ne vous en defends vne ſeule. Souuenez-vous ſeulement des victimes qui doiuent eſtre immolees en ce ſacrifice, ainſi que ie vous l'ay deſia eſcrit. Si i'oſois me ietter à vos pieds, dit alors Roſileon trāſporté de cōtentement, pour vous rēdre graces, ie le ferois, Madame, cōme le plus obligé de tous les hommes: mais ie ſçay que le teſmoignage de tāt de perſonnes vous deplaiſt. Ie diray

donc seulement que les paroles aussi estans trop foibles, i'attendray auec vn desir extrême l'honneur de vos commandemens, pour faire veoir par mon obeïssance, que comme il n'y eut iamais vn plus digne sujet d'estre aymé, ou plustost adoré, que la Princesse Rosanire, ny vn cœur plus capable de l'adorer que celuy de Rosileon, aussi n'y aura-t'il iamais rien de si difficile, que ie ne rende aysé pour son seruice. Et d'autant que le lieu incogneu de ma naissance, auec raison, vous deplaist, ayez agreable, suiuant vostre commandement, qu'aussi-tost que ma blesseure me le permettra, ie puisse, comme Cheualier errant, chercher en tant de lieux la fortune, que ie meure en ceste queste, ou que ie reuienne tel que l'incognuë naissance de Rosileon, ne puisse iamais plus estre reprochée, ny à vous, ny à luy. Comment, interrompit la genereuse Princesse, si ie l'auray agreable? Soyez-en tellement asseuré, Rosileon, que si vous faisiez autrement,

vous me desobligeriez plus que ie ne sçaurois dire.

Ces discours furent cause qu'aussi-tost que Rosileon fut guery, qui fut dans peu de iours, il supplia le Roy de luy permettre, que comme Cheualier errant, il allast chercher les aduentures, suiuant la coustume de ceux que le grand Roy Artus auoit establie en la grande Bretagne, afin de se rendre plus capable de luy faire seruice. Le Roy, quoy qu'à regret, le luy accorda, mais à condition de reuenir le plustost qu'il luy seroit possible. Ie ne diray point quels furent les discours de la Princesse & de Rosileon, à son depart: car vous pouuez penser, Madame, qu'ils furent tels que deux personnes qui s'ayment bien peuuent tenir, preuoyant vne longue separation, & vn tant incertain retour. Mais Rosanire, bien-tost apres son depart, receut de tres grandes consolations, pour tant de grands exploits qu'il fit par toutes les Prouinces où il se trouua, desquels la

Renommee portoit par tout la gloire & la loüange, auec tant dauantage pour luy, que c'estoit le seul discours qui en ce temps-là seruoit d'entretien parmy les plus belles assemblees des Dames & des Cheualiers.

Cependant que Policandre & les Princesses ses filles viuoient de ceste sorte, le Roy des Pictes non seulement paruenu à vn grand aage, mais estant fort incommodé de diuerses blesseures qu'en sa jeunesse il auoit receuës, apres auoir quelque temps languy dans le lict, fut contraint par sa mort de payer le tribut que tous les hommes doiuent à la Nature. Et comme si la Fortune eust voulu que nos larmes fussent employees pour diuers subjets en mesme temps, nous auions à peine clos son tombeau, qu'il fallut ouurir celuy du Roy des Santons, qui laissa, à la verité, la Reyne Argire desolee pour de si grandes pertes: mais auec vne consolation qui n'estoit pas petite, luy semblant que le

Roy Policandre ſatisferoit à ce coup à ſa parole : Car, de fortune, quelques iours auparauant ſa mere eſtoit morte ; de ſorte qu'eſtans tous deux en liberté, il n'y auoit pas apparence qu'il ne luy deuſt ſatisfaire. Mais combien ſont trompeuſes les eſperances que l'amour donne, & principalement quand elles dependent de la fermeté de quelques hommes, qui le plus ſouuent ne iettent les yeux que deſſus leurs intereſts preſens. Autrefois, ie croy bien que ſi Policandre euſt eu la puiſſance qu'il euſt bien deſiree pour diſpoſer de ſes actions, il euſt ſatisfaict à ſa promeſſe : mais depuis que le bien de ſes affaires & de ſes Eſtats le contreignit d'eſpouſer Cloriſene, il oublia tellement tout ce qu'il auoit laiſſé dans le Royaume des Pictes, qu'à peine ſe reſſouuenoit-il plus du nom ſeullement d'Argiте. Si eſt-ce qu'afin qu'il ne priſt excuſe ſur quelque manquement qui vint d'elle, quoy que depuis l'aſſiſtãce

qui auoit esté donnee contre luy au Prince Archimbaut, il n'y eust eu guiere bõne intelligence entre nous. Si est-ce que quand Clorisene mourut, Argire ne laissa pas de se condouloir auec luy, & de mesme de luy donner aduis de la perte du Roy des Santons. Sa responce fut à la verité pleine de courtoisie: mais si vuide d'Amour, que mal-aysément en eust-on peu recognoistre la moindre petite estincelle. La Reyne creut, car elle s'alloit tousiours flattant, qu'il n'auoit pas voulu descouurir son intention à l'Ambassadeur qu'elle luy auoit enuoyé, comme personne auec laquelle il n'auoit iamais eu aucune familiarité: & elle attribuoit à prudence, ce qui estoit defaut d'amitié, comme bientost apres l'on recognut, lors qu'elle luy enuoya secrettement cette lettre.

LETTRE

LETTRE
De la Reyne Argire, au Roy Policandre.

N'Est-il pas vray, que toutes choses promises sont deues? Si vous le iugez ainsi, souuenez-vous de ce que vous deuez à celle qui vous escrit. Celuy est bien mauuais payeur qui ne s'acquitte point d'vne debte à laquelle il est obligé, & mesme s'il ne faut que la seule volonté pour en faire le payement. Rien que la vostre ne me peut esloigner la satisfaction qui m'est deuë. Les Dieux tesmoins de vos promesses, sont ceux que i'appelle, & deuant lesquels ie vous la demande.

Il fit vne telle responce.

RESPONCE

Du Roy Policandre, à la Royne Argire.

LEs promesses ausquelles il a esté contreuenu du consentement de ceux qui les auoient faites, demeurent entierement anullees. Et nous ne deuons point si peu estimer le repos de ceux qui nous ont aymez, que dans le cercueil nous leur veüillons donner ce desplaisir de nous voir en la possession de quelqu'autre. Ceste consideration, & celle du bien de mes Estats, me font resoudre de passer les iours qui me restent en la solitude en laquelle les Dieux que vous reclamez m'ont voulu reduire.

Et donnant ceste lettre à celuy qui luy auoit rendu la mienne: Amy, luy dit-il, asseure la Reyne que ie viuray tousiours son seruiteur; mais qu'il m'est impossible de penser à vn second mariage. Le regret des pertes qu'elle & moy auons faites, nous en doit oster la volonté: mais plus encore l'amitié que nous deuons porter aux enfans que les Dieux nous ont octroyez, ausquels ce seroit cruauté de vouloir donner des freres qui partageassent les Estats que nous leur deuons laisser tous entiers, outre que l'aage où nous sommes, nous dispense assez de semblables traittez qui ne donneroient que trop à parler à ceux qui voudroient rechercher les occasions d'vn mariage tant hors de saison. Si ceste responce, & ce message qui tenoient lieu de reproches, luy firent vne profonde playe dans l'ame, vous le pouuez penser, Madame, puis qu'ayant tousiours conseruee tres-ardante l'affection

qu'elle luy auoit portee, & n'ayant deuant les yeux pas vne des considerations de Policandre: mais celle-là seule qui pouuoit effacer la faute qu'elle pensoit auoir commise, elle s'en voyoit maintenant hors de toute esperance. Ceste offence tesmoigna bien estre veritable ce que l'on dit communément que d'vne grande Amour il naist vne grande hayne: Car Argire en conceut vne si extrême contre luy, qu'elle n'auoit rien tant en horreur que le nom de Policandre, & tout ce qui venoit de luy. Et d'abord comme à son occasion elle auoit aymé le fils qu'elle auoit eu de luy, plus que celuy du Roy son mary, elle luy prist vne si mauuaise volonté, qu'elle eust voulu ne le veoir iamais, parce qu'elle ne tournoit iamais les yeux sur luy, qu'il ne luy semblast de veoir l'ingratitude du pere emprainte sur son visage. Ce fut bien alors qu'elle eut vn cruel repentir de l'auoir mis en la place de celuy duquel il por-

toit le nom, luy ſemblant que c'eſtoit par vn tres-juſte jugement des Dieux qu'elle eſtoit punie de ceſte tromperie, par celuy duquel elle en deuoit le moins attendre le le chaſtiment. Ce regret la toucha ſi viuement, qu'elle enuoya au port des Santons, pour auoir des nouuelles du vray Celiodante: mais elle ſceut qu'il y auoit deſia pluſieurs annees que quelques Pirattes l'auoient enleué, & ſon pere auſſi, (car tel eſtimoit-on Verance) & qu'incontinent apres ſa mere s'eſtoit perduë, ou pour le moins n'auoit plus eſté veuë ſur ces riuages. Si ceſte nouuelle, qui luy oſtoit le moyen de commencer ſa vangeance, rengregea le deſplaiſir qu'elle auoit, iugez-le, Madame, puis qu'elle l'emporta auec tant de violence, qu'elle reſolut de rendre & Policandre & elle vn effroyable exemple aux ſiecles à venir pour tous ceux qui couroient vne meſme fortune.

Le faux Celiodante pouuoit alors auoir attaint la vingtiesme annee de son aage : & tant par le soin du Roy des Santons que par celuy d'Argire, à le faire esleuer & instruire en tous les exercices d'vn grand Prince, il s'estoit rendu si adroict à tous ceux du corps, & si habile & iudicieux en ceux de l'esprit, que veritablement encore qu'il n'eust pas esté fils de Roy, il estoit toutesfois digne de la Monarchie des Gaules : mais tout ainsi qu'autresfois elle le voyoit auec des yeux tout d'Amour, parce qu'il estoit fils de Policandre, depuis elle ne le regardoit plus qu'auec ceux de la hayne & du depit. Elle debattit longuement en elle-mesme auant que de resoudre quelle vẽgeance elle prendroit. En fin elle choisit celle que vous entendrez comme la plus grande qui se presenta pour lors deuant ses yeux.

Le Roy des Cenomanes auoit eu quelque differant auec celuy des Turoniens, & comme c'est l'or-

dinaire que les armes ſont touſjours les iuges de telles perſonnes, & que l'eſpee eſt la plus aſſeuree main de juſtice qu'ils ayent. Incontinent chacun de ſon coſté courut à faire des leuees de gens de guerre, & appeller leurs ſolduriers & Ambactes. Le Roy des Rhedoniens & des Condates, comme allié de celuy des Cenomanes, vint incontinent à ſon ſecours: Et celuy des Venetes & des Dariorigues, d'autant qu'il auoit eſpouſé la ſœur du Roy des Turoniens, ſans preſque eſtre appellé, conduiſit toutes ſes forces à ſon beau-frere, de ſorte que ces deux Royaumes s'en alloient eſtre le Theatre de diuerſes, ſanglantes, & pitoyables Tragedies: Lors que, par l'aduis de tous ces quatre Roys, Celiodante fut eſleu pour arbitre de leurs differents: Car encor que ſon bas aage ne deuſt pas luy acquerir vne grande experience en ſemblables occaſions, ſi eſt-ce que la preud'homie

& la probité desquelles il auoit desia faict veoir en toutes ses actions des effects incroyables, luy donnoient vn si grand credit, que d'vn consentement commun, ils s'en remirent à ce qu'il en ordonneroit. Ayans donc faict vne suspension d'armes pour quelque temps, ils se remirent à son iugement. Et cela aduint au mesme temps que la Reyne Argire estoit plus offencee contre le Roy Policandre: Et de fortune les deux Roys des Citez Armoriques estoient grandement ennemis de Policandre, parce qu'estant ieune il auoit assisté contr'eux, Suenon le bon Duc, en qualité de Cheualier Errant, & auoit esté cause qu'ils auoient perdu quelques terres, desquelles ils auoient esté longuement possesseurs. D'autre costé le Roy des Cenomanes, & celuy des Turoniens, ne l'aymaient guere dauantage, parce que les Ministres de Policandre auoient confisquez quelques batteaux qui descendoient par

le fleuue de Loire, chargez d'armes, pour n'auoir point de sauf-conduit. Et d'autant que ceste offence estoit encore toute fraische, quoy que petite, elle ne laissoit de leur donner enuie de s'en vanger. Elle pensa donc que si Celiodante venoit à bout de cet accord, il pourroit porter tous ces Roys contre Policandre, tant pour s'acquitter de l'obligation qu'ils luy auoient, que pour se venger de leurs particulieres injures.

Toute la difficulté c'estoit que Celiodante eust quelque bon subjet de faire la guerre, & mal-aysément le pouuoit-elle trouuer, d'autant que Policandre viuoit auec tant d'équité, qu'encore que nous fussions voysins, il nous ostoit toute occasion de plainte. Toutefois esperant que le temps, peut-estre, en apporteroit quelqu'vne, tout ce qu'elle recommanda le plus au Prince son fils, & à ceux qu'elle luy auoit donnez pour Conseillers, ce fut de mettre la paix

entre ces Roys, d'autant qu'ils de-
uoient tousiours auoir deuant les
yeux que la meilleure guerre ne vaut
pas la pire paix. Outre que ce feu de
dissention estant si prés d'eux, il
estoit à craindre que quelque etin-
celle, n'en sautast à la fin dans leurs
maisons. Bref elle les instruisit de
sorte, que la paix se fit, & tellement
à la satisfaction de tous, que chacun
en particulier eust opinion d'y auoir
esté aduantagé. Chose qui les obli-
gea de sorte, & qui donna vne telle
creance à Celiodante, que desirant
faire auant que de se separer vne fer-
me aliance pour se conseruer, ils l'es-
lurent pour le chef de tous, en cas
qu'ils assemblassent leurs forces.
Honneur à la verité tres-grand, &
non esperé, dautant qu'estant pres-
que le plus jeune, il y auoit apparen-
ce qu'il deuoit estre le dernier esleu
pour ce sujet.

Mais voyez, Madame, comme il
semble qu'il y a des choses ineuita-
bles. La Reyne alloit cherchant quel-

que sujet de se douloir de Policandre, & elle n'en pouuoit rencontrer, lors que de fortune quelques officiers de Celiodante poursuiuans des voleurs qui s'estoient sauuez dans les Estats de Policandre, ne laisserent de s'en saisir dans vne petite ville qui estoit à luy. Le peuple, & quelques solduriers s'esleuans pour maintenir leurs franchises, non seulement leur enleuerent ces meschans, mais de plus en tuerent vne grande partie, qui voulurent faire resistance, & prirent presque tout le reste, horsmis quelques-vns qui s'opiniastrerent plus à la fuitte qu'à la resistance, & desquels l'on apprit ces nouuelles. Elle jugea incontinẽt que ce sujet estoit tres-bon pour en tirer l'offence qu'elle alloit cherchant. Et parce qu'elle s'asseuroit bien que si elle en faisoit plainte à Policandre, il luy en dõneroit toute satisfaction: Sans luy en rien dire, elle enuoya promptement quelques solduriers, pour saccager le lieu, & y faire tous actes d'hostilité. Mais au lieu

de venger la premiere injure, ce ne fut que l'accroistre d'vne seconde: car ceux qui y allerent y trouuerent vne si grande resistance, qu'à peine les chefs se purent-ils sauuer, apres y auoir perdu la plus grande partie de ceux qu'ils conduisoient. Elle fut bien marrie de leur perte, mais elle ne fut pas peu contente du sujet qu'il luy sembloit d'auoir rencontré pour esmouuoir ces Roys à vanger l'injure qu'elle disoit que Celiodante auoit receuë, cependant qu'il estoit hors de ses Estats. Et pour ceste occasion elle depescha en diligence à l'assemblee vn personnage tel qu'elle pût choisir entre tous les siens, le plus propre à agrandir ceste offence, & à esmouuoir la colere de ces Roys. Et certes il la seruit comme elle desiroit: car y estant interessé de la perte d'vn frere, il estoit tellement animé contre les Boyens, qu'il n'y eut artifice ny inuention dont il n'vsast pour animer ces Roys à la vengeance. Qui tous alors se souuenans en

particulier des injures receuës, & se trouuans les armes en la main, sans y mettre plus de delay, tous ensemble s'en allerent fondre dans les Estats du Roy Policandre, qu'ils trouuerent desarmé, comme ne pensant point à vne tant inopinee inuention. La longue & profonde paix dont il auoit ioüy si longtemps, luy auoit faict perdre les vieux Capitaines, & l'auoit rendu nonchalant d'en recouurer d'autres: Outre que le peuple endormy dans les delices d'vne tranquilité generale, auoit presque oublié le nom des armes desquelles il deuoit se defendre. Il fut donc aysé à Celiodante, le trouuant en cet estat, de le vaincre & deffaire en toutes les rencontres où il se presenta. Or le dessein de la Reyne estoit, (voyez quelle estoit son animosité contre Policandre) de faire que le pere, en ceste guerre, tuast le fils, ou le fils, le pere: & quoy qu'ils ne se cognussent pas

pas pour tels; il luy sembloit toutesfois d'auoir vne grande satisfaction de sçauoir qu'elle leur faisoit ce mal. Policandre mit bien tout l'ordre qu'il sceut en ceste vrgente necessité, & faisant de necessité vertu, ramassa promptement quelques Cheualiers, tant de ses vassaux, que de ses alliez, & se mit en campagne auec le Prince Arionthe son fils. Et quoy qu'il cogneut bien que c'estoit trop hazarder que de venir en vne bataille, si est-ce que ne pouuant supporter de veoir les saccagements que nostre armee faisoit dans ses Estats, encore qu'il fust plus foible, il se resolut de la hazarder. Ie ne veux point m'amuser à vous raconter par le menu tout ce qui s'y passa: car outre que tant de ruïnes & tant de morts ne peuuent estre racontees sans desplaisir: encore aurois-je peur que le discours n'en fust bien long & inutile. Et ie diray seulement que Celiodante gaigna la bataille, qu'Arionthe fils vnique de Policãdre y fut

tué, & que ce fuſt tout ce que le pere pût faire de ſe ſauuer dans Auaric, auec quelques reliques de ſon armee: Mais & les habitans, & ceux qui s'y eſtoient ſauuez eſtoiẽt tellement effroyez, que ie croy que ſi noſtre armee les fuſt allé promptement inueſtir, aſſeurément ils euſſent ouuert leurs portes. L'on trouua meilleur de prendre tout le plat pays, afin d'auoir des viures pour le long ſiege qu'on preuoyoit deuoir eſtre celuy de ceſte grande ville, tant pour l'aſſiete du lieu, pour les grands foſſez, tours & rampars dont elle eſtoit fortifiee, que pour la quãtité d'hommes, tant bourgeois qu'eſtrangers, que l'on ſçauoit s'eſtre iettez dedans: mais particulierement pour la perſonne du Roy Policandre, qui s'y eſtoit voulu renfermer, contre l'opinion de la plus ſaine partie de ſon Conſeil, ayant faict reſolution de s'enſeuelir dans les ruïnes de ſon Royaume.

Le corps d'Arionthe fut recogneu, enleué d'entre les morts, & enuoyé

à ſon pere auec toute ſorte d'honneur & de courtoiſie, pour monſtrer que la hayne n'alloit point par delà la vie, ny ne vouloit point de vengeance contre les morts. Policandre le receut auec vn œil ſec, & monſtra vne ſi grande conſtance & magnanimité en ce coup ſi ſenſible, que la vertu de ce Roy dés lors commença d'attendrir le cœur de la Reyne, & de prendre part en quelque ſorte à ſon infortune. Comment, diſoit-elle en elle-meſme, tu conſentiras, Argire, que celuy qui t'a tant aymee, ſoit pour ce ſujet malheureux? Car il eſt certain que s'il ne t'euſt iamais ſeruie, il ne reſſentiroit pas les peſants coups que la Fortune luy donne. Ta veuë ſera donc ſi funeſte qu'elle n'apportera que ruïnes & deſolations à ceux qui te regarderont? Souuiens-toy que celuy que tu veux deſpoüiller de ſon Royaume, & à qui tu veux rauir la vie, a eſté la perſonne du monde que tu as la plus aimee, & qui eſt encores

cores maintenant le pere de ton fils. Tu ſeras donc le lierre qui ne lie iamais rien de ſes bras que pour le ruïner & le mettre en terre? Et bien il t'a trompee. Mais ſa tromperie eſt-elle du tout ſans excuſe? Et quand elle le ſeroit, veux-tu auoir plus de ſouuenir d'vn ſeul deſplaiſir que de tant de contentements & de tant de ſeruices que tu as receus de luy?

Ces conſiderations & pluſieurs autres ſemblables luy alloient amoliſſant le cœur, ſi bien que déſlors elle cherchoit quelque bon pretexte pour le laiſſer en paix, & retirer nos armes hors de ſes Eſtats, mais n'oſant ſe declarer à perſonne, & eſtant contrainte pour ne perdre le credit parmy ces Roys vnis de faire paroiſtre le contraire elle miſt le ſiege deuant Auaric. Ie dis elle mit, car le deſir de vangeance auoit eſté ſi grand en elle, qu'elle auoit deſiré d'eſtre teſmoin de toutes les pertes, & deſolations de Policandre. Le deſſein qu'elle eut quand elle conſentit au ſiege, fut ſous

l'esperance qu'elle auoit qu'au pis aller Policãdre seroit son prisonnier, & qu'elle pourroit, apres luy auoir fait recognoistre l'offence qu'il luy auoit faite, luy rendre & ses Estats & sa Couronne. Mais il aduint bien autrement, car peu de temps apres, Rosileon qui alloit suiuant les aduantures dans la Germanie & les Marcomanes, fut aduerty par le bruit commun de l'inuasion que tous ces Roys auoient faitte au Roy des Boyens, & en quel point il se trouuoit reduit, renfermé dans la ville d'Auaric, où l'on n'esperoit pas qu'il pût tenir longuement pour l'effroy qui estoit parmy les siens. D'abort qu'il entendit ces nouuelles, il ne les pouuoit croire, sçachant auec quelle equité Policandre viuoit, & combien il donnoit peu d'occasion à ses voisins de luy faire la guerre. Et toutesfois pour ne les mespriser, il tourna ses pas du costé des Boyens & des Ambarres, & de fortune sortant du pays des Lepontes, il fut rencontré par vn messager que la Princesse Rosanire luy enuoyoit, &

qui depuis quelques iours l'alloit sui-
uãt par toutes ces Alpes à la renõmee
de ses exploits. Il l'atteignit dõc en fin
en ce lieu, & d'autãt que Rosileon n'a-
uoit point chãgé d'armes il le cognut
au Lyon qu'il portoit en son escu auec
quelques paroles estrangeres qu'il
auoit pris pour deuise, & qui estoit
cause que plusieurs le nommoient le
Cheualier du Lyon. Seigneur, luy dit-
il, en luy presentant les lettres de la
Princesse Rosanire, il y a vne lune que
ie vous cherche, & que vous estes de-
siré de celle qui vous escrit, & souhait-
té de tous les Boyens, comme le seul
remede, où pour le moins la seule es-
perãce qu'ils ont en toutes leurs infor
tunes. Rosileon alors ne recognois-
sant pas celuy qui parloit à luy sans
luy respondre ouurit la lettre & trou-
ua qu'elle estoit telle.

LETTRE.
De la Princesse Rosanire a Rosileon.

Vos victoires sont grandes, mais beaucoup moindres que nos infortunes. Nostre armee est deffaitte, tout le pays occupé, Arionthe mort, & Policandre & Rosanire enfermez dans leur derniere ville. Iugez si Rosileon a dequoy employer icy ses armes & son courage.

I'abregeray, Madame, car que sert-il, de raconter l'estonnemẽt & le desplaisir de Rosileõ, lisant ces nouuelles & en oyant les particularitez de la bouche du Messager. Tant y a que se mettant sur le chemin des Boyens, & faisant toute la plus grande diligence que ses cheuaux luy pouuoient per-

mettre, il entra en fin dans les terres du Roy Policandre, où de fortune il trouua plusieurs Cheualiers & Ambactes qui s'estoient desia assemblez & qui ne demeuroient inutiles que pour n'auoir point de chef auquel ils voulussent tous obeïr, d'autant que les principaux des Boyens & des Ambarres, d'abbord estoient accourrus vers la personne du Roy, & les vns auoient esté tuez auec le Prince Arionthe, & les autres estoient enfermez auec Policandre dans Auaric. Si bien que ceux-cy poussez de bonne volonté n'attendirent que d'estre conduits, lors que Rosileon se presenta qui fut receu auec vn commun consentement de tous, tant pour l'amitié qu'ils sçauoient que le Roy luy portoit, que pour tant de beaux exploits que depuis peu il auoit faits, & qu'ils auoient appris par la Renommee. Et quoy que le nombre de ces Cheualiers & Solduriers ne fust pas de plus de cinq cents Cheuaux, & de trois mille hommes de trait: & que nostre armee fust composee de plus

de huict mille cheuaux & de quarante mille hommes de pied, si est ce que Rosileon esperant en la iustice de Policandre, & en la bonne fortune qui l'auoit tousiours accompagnée ne fit point de difficulté de s'en venir enseignes desployees droit à nous : ce qui donna tant de courage aux siens, & tant d'effroy aux nostres que vous eussiez dit que le seul nõ de Rosileon, nous deuoit deffaire. Sa troupe à chaque logis qu'il faisoit s'alloit grossissant, ainsi que les riuieres qui en leurs cours vont ramassant toutes les fontaines, & les petits ruisseaux qui y tombent, car tout le pays accourut à luy, & comme si desia ils eussent eu à partager nos despouïlles, ils s'en venoient discourant comme de chose indubitable de nostre deffaitte, & de leur asseuree victoire. Et il aduint par le iuste iugemẽt des Dieux que nous fusmes deffaits, ie dis par le iuste iugement, car autrement il n'y auoit pas apparẽce qu'vne si petite trouppe de gens ramassez d'eust obtenir la victoire sur vne armee telle que la no-

ſtre en laquelle il y auoit tant de Roys & tant de grands perſonnages pour la commander, & tant de vieux ſolduriers aguerris, en tant de rencontres, de combats & de batailles. Toutefois il fut vray que noſtre armee fut desfaitte, non pas du tout, mais de telle ſorte qu'elle fut contrainte de leuer le ſiege, & laiſſer entrer Roſileon dãs la ville auec tout ce qu'il conduiſoit. Les careſſes que le Roy luy fit, le bon viſage qu'il receut de Roſanire & les cris de ioye de tout le peuple à ſon entree dans Auaric furent plus grands qu'on ne ſçauroit dire: Mais d'autant que Policandre ſçauoit bien que c'eſt que de pourſuiure vne armee qui s'enfuit ſans perdre tẽps, il fit ſortir d'Auaric tous ceux qu'il iugeoit propres pour eſtre mis dans les trouppes de Roſileon, & l'embraſſant & baiſant au front le cõduiſit iuſques hors de la ville, luy donnãt le cõmandement de Lieutenant general en tous ſes Eſtats, & dans ſes armees, & ordõnant à tous ſes ſubiets de luy obeïr. Le Genereux Roſileon bruſlant de deſir de faire

quelque effect digne de la reputation qu'il s'estoit acquise, vient sur nos brisees, & quatre iours apres nous atteignit sur le passage d'vne petite riuiere qui s'appelle le Clein, où en fin il contraignit nostre armee de donner la bataille, en laquelle nous fusmes deffaits auec la perte de presque toute l'armee & la mort du Roy des Turoniens, & de celuy de Cenomanes. Et ce que nous supportasmes auec plus d'impatience, ce fut la prise du Roy Celiodantes. Mais parce que Rosileon vouloit obtenir vne victoire entiere, il poursuiuit le debris de nostre armee & enuoya Celiodantes auec vne seure garde au Roy Policandre, & à la Princesse Rosanire.

Il est aisé à iuger que la ioye de ce Roy ne fut pas petite voyant non seulement tout son Estat remis en son pouuoir, mais tant de Roys deffaits & particulierement le chef de tous, son prisonnier. Elle fut telle que ne sçachant par quel moyen recognoistre le bon seruice que Rosileon luy

auoit rendu, il resolut de le faire apres luy possesseur de ses Royaumes (que par sa valeur il luy auoit regagnez) par le mariage de Rosanire, & sur ce dessein il luy fit vne telle responce.

LETTRE.
Du Roy Polycandre à Rosileon.

QVe puis-ie donner à celuy qui m'a remis la Couronne sur la teste, que la mesme Couronne que ie porte? Si feray, ie luy donneray encore dauantage: Car ie veux qu'outre tous mes Estats, il possede ce que i'ay de plus cher; à sçauoir ma fille Rosanire. *Qu'elle soit donc dés à cette heure à vous* Rosileon, *& apres moy les* Royaumes *des Boyens, des Ambarres, & des Bitturiges. Hastez-vous de vaincre, car ce sont les triomphes que ie vous prepare au retour de vos victoires.*

Voila Rosileon & Rosanire presque au plus haut sommet de leur bōne fortune, car ce Cheualier aimoit cette Princesse auec vne si extreme passion, qu'il n'eust pas voulu viure sinon en l'esperance que Policandre luy dōnoit, & elle qui n'auoit pas vne moindre affection, mais qui la sçauoit mieux dissimuler, n'ayant iamais pû esperer que Rosileon deuint tel qu'elle le pûst accepter sans hōte pour son mary, le voyant paruenu à vne si grāde estime auprés du Roy ne pouuoit qu'en receuoir vn singulier contentement. Mais oyez, Madame, la gratieuse rencontre, cependāt que Rosileon apres auoir receu cette lettre cōtinuë ses victoires, chassant ses ennemis iusques aux dernieres Citez Armoriques, & que par tout, où il porte ses armes il emporte des palmes, & des lauriers. Celiodante prisonnier dans Auaric est traitté auec tant d'humanité du Roy Policandre qu'allant par tout sur sa parole, il luy estoit permis de veoir la Princesse Rosanire, la vertu & la beauté de laquelle le ren-

dirent bien-toſt de priſonnier de guerre, priſonnier d'Amour: car cette Princeſſe a des traits tant ineuitables, qu'il eſt bien mal-aiſé que les yeux la voyẽt que le cœur ne l'adore.

Lors que Celiodante fut fait priſõnier pluſieurs des ſiens furent pris auec luy, & entr'autres vn vieux Cheualier nommé Oronte qui luy fut dõné pour gouuerneur preſque au ſortir de la nourrice. Cet homme eſtoit prudent, & ſage, & auoit vne ſi grande affection au ſeruice de Celiodante, qu'il n'auoit rien de plus imprimé dans le cœur que ſes intereſts: D'autre coſté ce ieune Prince recognoiſſant cette entiere & inuiolable affection en luy, l'aimoit & l'eſtimoit, comme il eſtoit obligé. Quelques iours ſe paſſerent auant que Celiodante voulut declarer ſa paſſion à Oronte, luy ſemblant que cette Amour eſtoit nee tant hors de ſaiſon, qu'elle ne pouuoit auoir qu'vne fort mauuaiſe deſtinee. Ce ſilence eſtoit cauſe que ce ieune Prince s'alloit de façon rongeant le cœur,

par de fascheuses pensees, qu'on le voyoit diminuer de iour en iour, dont Oronte se prenant garde, & ayant opinion que cette tristesse estoit conceuë de sa detention, craignant qu'elle n'alterast sa santé, vn iour qu'il le vid seul dans sa chambre il luy tint vn tel discours.

Seigneur, si ceux qui commandēt aux Royaumes, & aux Empires, auoient vn particulier priuilege de ne deuoir iamais estre attaquez de la Fortune, ie dirois que vous auriez occasion de vous plaindre de l'estat où elle a pris plaisir de vous reduire. Mais puis que nous voyons les sommets des plus hautes montagnes, d'ordinaire plus agitez & tourmentez des vents & des orages, que les valons & les plaines: Et que de mesme les plus hautes puissances de la terre sont plus exposees aux tempestes de la Fortune, a quelle raison, Seigneur, auez vous dû vous en estimer exēpt? & sous quel pretexte vous pouuez-vous plaindre d'vne loy generale & commune à tous les grands? Vostre

naiſſance releuee pardeſſus celle des hommes ordinaires, vous affranchit bien des petits maux, & des petites infortunes auſquelles le peuple eſt ſubiet : d'autant que ce ſont des tributs indignes des grands perſonnages. Mais les grandes afflictions, & celles encores parmy les plus grandes qui ſemblent inſupportables au commun, ce ſont les propres des grands Princes, & des grands Roys comme vous eſtes. Et tout ainſi que vous blaſmez ceux qui perdent le courage, & qui ſe laiſſent abbattre par de petites infortunes, les eſtimant foibles effeminez : De meſme, croyez-moy, Seigneur, ceux qui vous voyent auec la triſteſſe peinte ſur le viſage, fleſchir à ce premier coup, que la Fortune vous a donné, quoy qu'il ſoit grand, puis qu'il eſt de ceux qui ſont ordinaires aux grands Princes, quel iugement peuuent-ils faire qui ſoit à voſtre aduantage? La fidelité que ie dois à mon Roy, & l'affection que ie porte à la perſonne de Celiodante, m'obligent, Seigneur, (pour m'acquitter

de mon deuoir, de vous supplier tres-humblement par la memoire du Roy vostre pere, & par celle de vostre propre vertu de vous remettre deuant les yeux, vostre magnanimité & le courage auec lequel vous vous estes porté si genereusemẽt dãs les plus effroyables dangers. Que si vous me dittes que le coup est grand, ie respondray que vos armes doiuent estre encore plus fortes, car le courage d'vn homme ne peut iamais estre vaincu que par sa faute, ny ayant accident de fortune qui le puisse abbattre si sa volonté ne le trahit, & ne consent à sa deffaicte. Courage, Seigneur, vous auez deuant vos yeux vn exemple d'vne vertu inuaincuë toutes les fois que vous les tournez vers le Roy Policandre. A-t'il fleschy quand ses armes ont esté deffaittes? s'est-il laissé emporter au desplaisir quand la mort luy a rauy son fils vnique? A-t'il perdu le courage à la perte de tous ses Estats? Nullement, Seigneur, au contraire, il s'est tellement opposé auec vne genereuse vertu à ces coups de la Fortu-

ne, qu'à la fin il ne l'a pas ſeulement laſſee, mais il la vaincuë, & s'il ſe peut dire ainſi, la contrainte de ſe ranger de ſon party.

Oronte vouloit continuer lors que le ieune Prince l'interrompit. Mon pere, luy dit-il, car c'eſtoit ainſi qu'il le nommoit le plus ſouuent, pour ſon aage & pour la conduitte qu'il auoit euë de ſon enfance: Vous auriez trop mal employé la peine que vous auez priſe de m'inſtruire, & i'aurois le courage auſſi foible que la memoire, ſi la perte d'vne bataille, de partie de mes Eſtats, de mes amis, & meſme de ma liberté, me faiſoient oublier les bons enſeignements que i'ay receus de vous. Iamais ie ne me ſuis reſolu à prendre les armes que ie n'aye bien ſceu que tous ces accidents me pouuoient arriuer, & ſi les coups preueus nuiſent le moins, aſſeurez-vous que ceux deſquels vous parlez ne doiuent pas faire grãd effort en moy. I'ay reſſẽty, ie l'aduouë, cet accidẽt de bõne en mauuaiſe fortune, mais cõme ſenſible, & non pas comme foible &

abbatu de courage; que si vous voyez en mon visage, & en mes actions plus de tristesse que de coustume, sçachez, ô mon cher Orante, que ce n'est pas pour les blesseures que chacun sçait, mais pour d'autres que nul ne void que moy. Et à ce mot se taisant auec vn grand souspir, il reprit peu apres la parole de cette sorte:

Est-il vray, ô mon pere, que personne ne les void que moy, ces playes desquelles ie me plains! & que pour pour la fidelité que ie porte à Oronte ie luy veux descouurir, quoy que ie les voye incurables, sans autre espoir toutesfois, sinon que ie sçay bien qu'il m'aydera à plaindre mon infortune.

Et sur ce discours, il luy raconta auec vne longue suitte de paroles l'extreme affection qu'il portoit à la Princesse Rosanire, le peu d'esperance qu'il auoit de la bonne volonté de la Princesse, ny du Roy son pere, pour tant de desplaisirs qu'il leur auoit rendus, & mesme en la mort d'Arionte. Or voyez, continua-t'il, si ce n'est pas auec raison que ie me laisse emporter

porter à l'enuy, & s'il ne vaut pas mieux clorre promptement ma derniere iournee que de cõtinuer vne vie qui ne peut iamais estre que mal-heureuse, & desastree. Ie sçay que vous me direz que l'Amour n'est qu'vne folie, & qu'vne personne genereuse doit auoir honte d'en estre surmonté. Mais, mon pere, quoy qu'Amour puisse estre sagesse, où folie, estimable où honteuse, tant y a que si c'est folie, i'aduouë que ie sois fol, & si vne ame genereuse en doit auoir honte, ie veux bien que l'on ne m'estime point genereux : car il est vray que i'aime, & que i'ayme de telle sorte, que ie ne m'ayme pas moy-mesme, sinon entãt que i'aime Rosanire. Vous me conseillerez, sans doute de resister à cette passion qui n'est que telle que nous la voulons : mais que sert-il de donner des conseils à vne personne de qui la volõté n'est pas mesme de guerir. Le sage Oronte escouta fort longuement Celiodante sans l'interrompre, sçachant assez que des maladies de l'ame celles-là se guerissẽt plus

aisément desquelles elle se descharge en les disant à vne personne fidelle. Et lors que le Prince se teust il reprit la parole ainsi.

Seigneur, vous m'auez mis hors d'vne peine tres-grande, en me declarant que vostre mal procede d'Amour, & mesme que cette passion est nee pour vn si digne subiet que la Princesse Rosanire : car i'apprehendois que les infortunes desquelles ie vous ay parlé n'en fussẽt cause, & que vostre patiẽce outragee n'eust fleschy à vos desastres : mais puis que c'est vne maladie si aisee à guerir, tant s'en faut que vous ayez occasion de continuer en cet ennuy, que i'espere cette Amour deuoir estre cause de vous remettre en vostre premier estat & splẽdeur. Pensez-vous, Seigneur, que le Roy Policandre ait oublié l'extremité en laquelle vos armes l'auoient reduit, & où il seroit encore si le Ciel presque miraculeusement ne l'en eust releué? Croyez-vous qu'encore qu'il se voye vainqueur, il ne sçache pas biẽ que de ses victoires & de ses triom-

phes pour retourner en l'eſtat où il s'eſt veu, il n'y a pas plus d'interuale que de la longueur d'vne bataille. Auez-vous opinion que ce Roy qui a porté toute ſa vie les armes ne ſçache mieux que perſonne de ſon Conſeil, combien elles ſont iournalieres, & peu certaines? Et cela eſtant, qui doutera que ce ſage & prudent Roy ne ſoit bien aiſe, ſi vous luy faittes demander la paix, de la vous donner maintenant qu'il la peut former auec tel viſage qu'il luy plaira, & non pas attendre en vn temps auquel peut-eſtre il ſeroit contraint de la receuoir telle que vous voudriez. Aſſeurez-vous, Seigneur, qu'il eſt trop ſage, & que i'oſeray vous dire qu'auec raiſon ſur l'ouuerture que vous m'auez faitte, ie prends vn preſage tres-aſſeuré que le Ciel veut que cette paix ſe faſſe, car rien ne la pouuoit empeſcher que voſtre courage, qui peut-eſtre ne l'euſt pas voulu receuoir telle que le Roy Policandre l'euſt demandé: & maintenant cette Amour vous rendra faciles toutes les difficultez qui

vous y sçauroient estre proposees, outre que l'Amour qui a fait filer Hercule, rend honnorables toutes les conditions que l'on reçoit à son occasion. Courage, donc Seigneur, commandez-moy que ie mette la main à cette œuure, & asseurez-vous sur ma vie que vous en aurez tout le contentement que vous sçauriez desirer.

Telle fut la responce d'Oronte, qui donna vn tres-grand courage à ce ieune Prince, & qui apres l'auoir meuremẽt consideree, si toutesfois le trouble où sa passiõ le detenoit le luy pouuoit permettre iugea qu'il y auoit quelque apparence en ce dessein, la couduitte duquel il remit entieremẽt au prudent Oronte, luy donnant tout pouuoir d'offrir & de receuoir la paix auec toutes les conditions qu'il plairoit au Roy Policandre, pourueu que Rosanire fut sienne.

Oronte qui recognut bien qu'il ne pouuoit faire vn plus agreable seruice à son maistre, ny rien de plus aduantageux pour son Estat y employa

toutes les forces de ſon eſprit & de ſa prudence. Et ayant remarqué les intereſts de ceux qui eſtoient auprés de Policandre, il s'apperceut que deux des principaux miniſtres du Roy, & qui auoient touſiours eu le plus particulier accés prés de ſa perſonne, & la meilleure part aux affaires eſtoient tres-mal ſatisfaits du deſſein que le Roy faiſoit de dõner ſa fille à Roſileõ, hõme incognu, ou pour le moins duquel on ne ſçauoit qu'vn aduenemẽt tant honteux, qu'ils rougiſſoient, diſoient-ils, quand ils penſoient qu'vn hõme vẽdu à prix d'argent deuſt eſtre leur Seigneur & leur Roy. Que c'eſtoit grandemẽt noircir le nõ des Boyens, Ambarres, & Bituriges de leur choiſir vn eſclaue pour cõmander à tant de prouinces, & prouinces encore ſi fecõdes, de grãds Cheualiers dõt la valeur n'eſtoit pas moindre que de ce Serf affrãchy, & deſquels pour le moins la naiſſãce promettoit des actiõs dignes de Roy. Mais ce qui preſſoit dauãtage ces deux perſonnes, ce n'eſtoit pas ce qu'ils auoient en la bouche, l'intereſt

particulier les touchoit bien plus viuement : car chacun d'eux auoit vn fils & leurs esperances n'auoient pas esté moindres depuis la mort d'Arionte, que d'aspirer au bon-heur auquel ils voyoient que Rosileon estoit prest de paruenir. Et quoy que chacun d'eux eust ce dessein pour son fils, & que si Rosileon ny eust point esté ils eussent sans doute esté ennemis, si est-ce qu'ils se lierent tous deux d'amitié, telle toutesfois qu'elle peut estre entre deux personnes interessees, pour ruïner la Fortune de celuy qui leur rauissoit toutes leurs esperãces, n'y ayant point de doute qu'en leur ame ils n'eussent apres dessein de s'en faire chacun autant.

Il y auoit quelque temps que le prudent Oronte auoit ouy sourdement ces bruits, & d'autant que pour lors ce n'estoit pas chose qu'il eust opiniõ qui le pût toucher il ne s'en estoit point soucié: maintenant y faisant reflexion, il iugea que l'vn ou l'autre de ces deux hommes, ou peut-estre tous deux seroient les meil-

leurs instruments qu'il pût choisir pour son dessein. Il s'addresse donc à eux, leur fait l'ouuerture de la paix, & la propose si aduantageuse pour Policãdre, que quand il n'y eust point eu de l'interest pour eux, celuy seulement du Roy leur eust fait embrasser ce party, à plus forte raison le receurent-ils, voyant qu'ils ne pouuoiẽt en choisir vn plus propre pour reculer Rosileon de ses pretentions. Et quoy que le mariage de Celiodante leur ostast aussi l'esperance qu'ils pouuoiẽt auoir pour leurs enfants, si est-ce qu'encores aimoient-ils mieux tomber entre les mains du Roy des Pictes qui leur en seroit obligé, qu'en celles de Rosileon, qui ne tiendroit sa fortune que de sa propre vertu & conduitte. Ayant donc tous deux receu cette ouuerture de paix de bon cœur, & desirant de la faire reüssir, ils prirent aduis ensemble d'en parler au Roy, mais separément, àfin qu'il ne iugeast pas que ce fust vne partie faite contre Rosileon, & ils le firent si prudemment, & auec tant d'artifice

que Policãdre apres y auoir fait quel-
que difficulté, à cause de la parole
qu'il auoit donnee à Rosileon, en fin
par la proposition qu'ils luy firent de
luy donner la Princesse Cephise, il y
consentit, cognoissant bien que le
mariage de Celiodante & de Rosani-
re pouuoit estre le seul ciment pour
bien lier cette paix qui luy estoit tant
aduantageuse. Seigneur, luy disoient-
ils, considerez en quel estat vous
vous estes veu, il n'y a pas long-
temps, & quel est celuy où Dieu
mercy vous estes maintenant: Vostre
prudence vous ordonne de ne point
perdre pour quelques legeres consi-
derations, la bonne fortune qui se
presente. Iamais Roys des Boyens ne
furent si grands ny si redoutables que
vous les allez rendre, adioustant à
vostre couronne, outre tant d'allian-
ce que le Roy Celiodante vous don-
nera, deux si grands Royaumes que
sont ceux qu'il possede: Que si vous
donniez la Princesse à Rosileon, c'est
la verité qu'il a beaucoup de merite:
mais les aduãtages que vous en deuez

pretendre n'outrepassent point sa personne n'ayant que l'espee que vous luy auez donnee pour tout bien & pour tout heritage. Outre que les Princes & Seigneurs qui sont subiets de vostre Couronne souffriront auec vn regret plus grand qu'ils ne font pas paroistre, d'estre sousmis par vostre volonté à vn affranchy qu'ils ont veu esclaue ces dernieres annees & vendu par vn marchand : Et nous nous asseurons que si vous leur faisiez l'honneur de leur en demander leur sentimẽt ils tesmoigneroiẽt auec des feux de ioye le contentement que ce dernier dessein leur apporteroit. Et quant aux seruices que Rosileon à rendus à vostre Couronne, ne seront-ils pas plus recompensez en le faisant Roy des Lemouices, Estat si plein de Cheualiers, & de grands hommes qu'il n'y a Prince dans la Gaule qui ne s'en contentast : mais quand cette recompense ne se feroit pas : N'est-il pas vray, Seigneur, s'il vous est si fidelle & tant affectionné seruiteur que vous le croyez, que sans tourner les yeux sur ces

propres interests, luy mesme sera le premier à vous conseiller de faire & d'affermir cette paix de cette sorte. Que si son ambition luy clot les yeux au bien de vostre Estat, vostre prudẽce, Seigneur, ne doit-elle pas de mesme les vous faire boucher à tout ce qui le touche ? les obligations qu'il vous a, estant telles que quand il vous auroit donné sa vie, il ne s'en seroit pas encore si dignement acquitté.

Ils adiousterẽt encore plusieurs autres discours aduantageux pour leurs desseins, & les sceurent si bien representer au Roy, qu'entierement resolu de suiure leurs conseils, il leur donna charge de conclurre cette paix & cette alliance. Et en mesme temps de peur que Rosileon despité de se veoir descheu de ses esperances, ne luy fit quelque mauuais seruice ayant l'armee entre les mains, il luy fit faire vne depesche plaine de remerciement & de loüanges, & en mesme temps luy commande de le venir incontinent trouuer, ayant donné bonne ordre à l'armee: la charge de laquelle il luy

ordonnoit de mettre entre les mains du Mareſchal des Boyens, homme de qui la fidelité ne pouuoit eſtre ſuſpecte à Policandre.

Ces choſes ne pûrent eſtre conduittes ſi ſecrettement que Roſanire n'en fut aduertie en quelque ſorte, dont elle receut vn grand deſplaiſir: car outre qu'elle aimoit grandement Roſileon, & qu'elle auoit deſia fait tous ſes deſſeins, ſur celuy de leur mariage, encore portoit elle vne haine ſecrette à Celiodante à cauſe de la mort de ſon frere, de laquelle elle le diſoit autheur. Si bien que ne ſçachant à quel remede meilleur elle deuoit recourre, elle ſe reſolut d'en aduertir Roſileon, âfin que venant en toute diligence, il eſſayaſt de rompre ce ruïneux deſſein auant qu'il fuſt entierement conclu.

Celuy qu'elle luy enuoya fit plus de diligence que celuy que le Roy auoit depeſché. De façon qu'il donna la lettre de Roſanire à Roſileon deux iours auparauant que celle de Policandre luy fuſt renduë, que s'il

eust eu volonté de rẽdre vn mauuais seruice au Roy il le pouuoit faire aisément: Mais tant s'en faut qu'il tournast iamais sa pensee sur vn si mauuais dessein, qu'au contraire il n'employa le temps qu'à se haster de prendre vne ville qu'il tenoit assiegee & de chercher quelque belle excuse pour quitter l'armee & faire le voyage que la Princesse luy commandoit. Et d'effet il y trauailla auec tãt de diligence que le iour mesme que le messager du Roy arriua dans l'armee, il força cette place par vn assaut general où il montra tant de valeur & tant de prudence, que s'il fut encore demeuré vne lune dans l'armee il n'eust point esté besoin de faire autre prix que celle de ses conquestes, n'y ayant plus que quelques petites villes, & quelques Isles qui fussent au pouuoir de ses ennemis.

Aussi-tost qu'il receut le commandement du Roy, il y obeït, laissant vn tres-bon ordre dans l'armee, & en la plus grande diligence qu'il luy fut possible le vient trouuer, luy rend conte de l'administration de sa char-

ge, des progrez & de l'Estat de l'armee, & combien peu il restoit, pour obtenir vne victoire entiere. Policandre le remercie, luy fait toute la bõne chere qu'il peut, & luy dit que quand il sera vn peu delassé de son voyage, il luy communiquera le subiet pour lequel il a desiré de parler à luy, & sans luy en rien dire dauantage, le laisse aller à son logis.

Rosileon qui n'estoit pas ignorant de ce que le Roy luy vouloit dire, eut bien de la peine à faire semblant de ne le sçauoir pas : toutesfois craignant d'offencer la Princesse il se cõtraignit, & dissimula de sorte que le Roy n'en cognut rien : Mais luy qui mouroit d'impatience de veoir Rosanire, tant pour la longue absence qui l'auoit si longuement priué de ce bien, que pour entendre plus au long ce qu'elle luy auoit escrit auec peu de mots, le plustost qu'il pût s'en alla vers elle qu'il trouua à son retour de mesme volonté qu'à son depart : mais toutesfois grandement affligee, de la resolution que le Roy

son pere auoit faitte de la donner par le traitté de paix au Roy Celiodante, Et parce que plusieurs personnes auoient les yeux sur elle, & qu'elle eut crainte que la violence de la passion ne fit dire chose, où faire quelque action à Rosileon par lesquelles ils pûssent recognoistre la bonne intelligẽce qui estoit entr'eux. Elle luy dit assez bas: si apres le soupper, vous vous trouuez au promenoir où si souuent vous m'auez veu autresfois aller, nous aurons plus de commodité de parler ensemble sans tant de tesmoins qui considerent nos actions. Et à ce mot elle se retira, laissant Rosileon grandement consolé de veoir qu'elle n'auoit point de part au changement du Roy son pere.

Le soir fut long à venir selon l'impatience de Rosileon, de façon qu'il deuança de quelque temps l'heure du promenoir de la Princesse, qui en fin s'y en alla la plus seule qu'elle pût, ayant dõné des commissions à la plus part de ceux qui auoient accoustumé de l'y accompagner, d'abbord qu'il

s'approcha d'elle. Rosileon, luy dit-elle, ce tesmoignage que ie vous rends de ma bonne volonté, & celuy encore que vous receurez maintenãt par mes veritables paroles, ne doit point estre cause de vous faire iuger chose quelconque à mon desauantage : mais seulement de vous donner cognoissance, que ie veux faire pour vous, tout ce que mon deuoir me peut permettre. Ie sçay que l'affection que vous m'auez portee ne vous permettra iamais de vouloir de moy rien d'auantage., & c'est pourquoy ie ne feray point de difficulté de vous dire que ie porte vn regret extrême de veoir le Roy tant oublieux des promesses qu'il vous a faittes, qu'il prefere les biens esperez d'vne paix incertaine, aux seruices qu'il a receus & reçoit tous les iours de vous, car il est vray que s'il ne change encore vne fois d'opinion, ie dois estre la victime immolee en ce sacrifice, & dois estre donné à Celiodãte, tout sanglãt encore du meurtre de mon frere. Iugez Rosileon auec quel contentemẽt

ie pourray prendre le reste de mes iours, & mon repas & mon repos aux costez de celuy qui a desia esgorgé mon frere, & qui sans vous en eust autant fait au Roy mon pere, & à nous toutes, & toutesfois c'est celuy-là auec qui cette tyrannique raison d'estat m'ordonne de passer le reste de mes iours, si vostre fortune qui iusques icy n'a rien trouué d'impossible ne se mõstre plus forte que la resolution du Roy. O Dieux ! Madame, interrompit Rosileon, le Roy veut dõc faire ce tort à sa parole ? Vous deuez en estre asseuré, respondit-elle froidement. Le Roy, reprit-il a si peu de memoire de mes seruices ? Puis, dit-elle, qu'il oublie les outrages; vo⁹ estõnez-vous qu'il n'ait point de memoire des biẽfaits? Le Roy, adiousta-t'il veut dõc ainsi tirer vengeãce des bruslements, violẽces, saccagemẽts, qu'õ a faits dãs son Royaume ? Si par tout repliqua-t'elle, où il tourne ses pas il void la terre teinte du sang de son fils & de ses Princes ou Cheualiers, & to⁹ les chãps n'estre desormais ouuerts que pour
enseuelir

ensevelir ses peuples, tuez & massacrez par Celiodante & ses adherants, sans s'en esmouuoir. Voulez-vous, Rosileon, que la ruïne de ces choses insensibles luy en donne plus de ressentiment? Et toutefois, s'escria-t'il, c'est le Roy Policandre, ce grand Prince, de qui la renommee s'est estenduë auec tant de gloire par toute la terre: de qui la bonté a esté autant admiree, que la valeur redoutee, & de qui la Iustice n'a iamais receu aucune reproche. C'est veritablemẽt luy, respondit la Princesse, mais ie n'en puis faire autre iugement, sinon me taire, souffrir, & dire, C'est mon pere. Rosileon alors s'estant teu quelque temps, reprit en fin de ceste sorte.

Le respect, Madame, qui vous empesche de parler sur ce sujet, tesmoigne veritablement la sagesse qui est en vous: mais la froideur dont vous parlez est vn tesmoignage de bien peu d'affection. Ah! Cheualier, interrompit incontinent la Princesse, luy met-

tant la main contre l'estomach, ne continuez point d'auantage ce discours, si vous ne voulez me faire cognoistre que vostre amitié n'est pas telle que ie la veux. Car (& que ceste reigle vous serue pour tout ce que vous auez à desirer de moy,) ie ne croiray iamais que vous m'aymiez, si vous en recherchez chose qui soit contre mon deuoir. Voyez-vous, Rosileon, ie vous ayme, ie le vous ay dit, & ie le vous dis encore, & tant que vous viurez auec moy comme vous deuez, ie vous en rendray tousiours toutes les cognoissances qui me serõt possibles: mais n'entrez point en opinion, que comme ie sçay que vous perdriez plustost cent vies, si autant vous en pouuiez auoir, auãt que de faire quelque action de peu de courage, & indigne d'vn Cheualier tel que vous estes, de mesme ie permette iamais que ceste bonne volonté que i'ay pour vous m'emporte, ie ne diray pas à quelque action contre mon deuoir, mais seulement à la moindre pensee de ceste action. Ie dois obeïr à mon pere, &

mō pere la receura de moy iuſques au dernier ſouſpir de ma vie. Vous eſpouſerez donc Celiodante, dit Roſileon auec vn grand ſouſpir? I'eſpouſerois, dit-elle, non ſeulement Celiodante, mais vn Barbare, voire le moindre des hōmes, ſi mon pere me le cōmandoit. Et qu'eſt-ce donc, reprit-il triſtemēt, que me profitera la bōne volonté que vous me faites l'hōneur de me porter? Ceſte amitié, repliqua-t'elle, dōt vous parlez, ſeroit cauſe que ie ferois pour vous de bonne volonté, & auec contentement, ce que pour quelqu'autre ie ne ferois que par cōmandement, & de peur de ſortir de mon deuoir. O Dieux! s'eſcria-t'il, & ceſte conſideration ſera cauſe que ie vous perdray? Ie ne puis croire, reprit Roſanire, qu'vne ſi bonne intention que la mienne, ſoit recōpenſee d'vn ſi grād ſupplice: mais quand par les profonds iugements des Dieux, il aduiendroit que noſtre deſtinee fuſt telle, il ne faudroit non plus perdre le courage en ceſte occaſion, que vous n'auez pas faict

en toutes les plus perilleuses qui ius-ques icy se sont presentees. Quoy? adjousta Rosileon, viure & vous veoir à quelqu'autre? Ah! Rosanire, si vous auez ce courage, vous mesurez mal mon affection, en pensant qu'elle m'en permette autant: Toutes choses sont permises à Rosileon, sinon ce seul poinct: mais en cela tous les respects sont perdus, & tous les remparts de la constance, & de toute autre consideration sont renuersez, & sans pouuoir. I'ay vescu, à la verité, sans ceste esperance, mais il ne peut estre que ie viue desormais, sans l'effect de ceste esperance: Il a pleu au Roy de la faire naistre en moy, vous l'auez appreuuée: aussi tost que ma mauuaise fortune en tranchera la racine, il faut que le mesme coup m'oste aussi la vie: Mais Madame lors que pour souffrir l'indignité qui vous est preparee, vous opposez le deuoir qui vous oblige à ceste patience; ne vous trompez-vous point au nom que vous luy donnez, & n'est-il pas plus

raisonnable de l'appeller Tirannique que raisonnable. Comment, Madame, vous quitterez ce que vous aymez, pour prendre ce que la raison & la Nature vous commandent de haïr? Faut-il que la Princesse Rosanire soit donnee à Celiodante pour la rançon de ce mesme Celiodante, qui iamais ne luy a causé que de mortels desplaisirs? Est-ce le deuoir qui peut commander ces choses si peu raisonnables? ou n'est-ce pas plustost vne tyrannie qui se veut emparer de vostre esprit? Rompez, Madame, rompez ces liens, qui veulent mettre vostre raison en seruage, en vous proposant de si grandes injustices; & croyez que comme chacun desapreuue le dessein du Roy, tout le monde aussi loüera la generosité que vous ferez paroistre. Ces mesmes bras qui ont soustenu le fais de ce Royaume tumbant, & presque par terre, & ceste mesme espee qui a vaincu tant de Roys vaincœurs, pour affermir ceste Couronne, vous sont maintenant offerts par moy, pour maintenir contre

tous les humains l'equité de vostre cause, & pour prouuer l'injustice dont le Roy, en vous sousmettant à son ennemy, fait vne action honteuse & indigne du Roy des Boyens:

Rosileon adjousta à ces paroles plusieurs autres semblables, qu'il eust continuées longuement, n'eust esté que la Princesse l'interrompit: Cessez, dit-elle, cessez, Rosileon, & vous asseurez, que ie suis tellement resoluë au dessein que ie vous ay dit, que ie l'obserueray opiniastrément iusqu'au tombeau: les injustices d'autruy ne me peuuent dispencer de faillir, & i'ayme mieux qu'on raconte à l'aduenir que Rosanire a trop obey, que si l'on pouuoit dire qu'elle eust manqué à son deuoir. Et vous, Rosileon, vous estes obligé, comme franc Cheualier, de me maintenir en ceste resolution, quelques interests que vous ou moy y puissions auoir: mais aussi pour ne faillir non plus à l'amitié que ie vous ay promise, qu'à toutes mes autres obligations, ie vous con-

ſeille de vous adreſſer au Roy mon pere, luy repreſentant vos ſeruices, ſes promeſſes, & l'injuſtice qu'il y a en l'effect de ſon deſſein. Et tout ce que ie puis pour vous, c'eſt que s'il s'en remet à ma volonté, vous en aurez toute la ſatisfaction que vous en ſçauriez deſirer. Que s'il en aduient autrement, i'y feray toute l'honneſte reſiſtance que mon deuoir me pourra permettre. Mais ſi elle y eſt inutile, tout ce que ie vous promets, c'eſt de plaindre le reſte de ma vie voſtre malheur & le mien, & de quitter pour iamais toute ſorte de contentement. A ce mot, parce qu'il ſe faiſoit tard, & qu'elle craignoit de demeurer trop longuement auprés de luy, elle ſe retira, le laiſſant engagé dans vn nombre infiny de ſi faſcheuſes penſees, que de toute la nuict il ne s'en pût deſmeſler : de ſorte que le Soleil ſe coucha le ſoir, & ſe leua le matin, ſans que le ſommeil luy euſt pû clorre les yeux.

Aussi-tost qu'il sceut le reueil du Roy, & qu'il pouuoit parler à luy, il s'y en alla; mais si autrefois il auoit faict ce voyage auec contentement, c'estoit bien à ce coup tout au contraire, ne sçachant presque auec quel visage il deuoit se presenter deuant luy, sa fortune presente luy ordonnant de n'auoir que le dueil & dans les yeux, & dans toutes ses actions. Et la prudence, tout au contraire, la ioye & l'allegresse de tant de victoires qu'il deuoit estaler en la presence du Roy, lors qu'il luy demanderoit l'effet de ses promesses. En fin il resolut, pour plusieurs considerations, qu'il estoit plus à propos de ne traitter point auec le Roy, d'autre sorte que comme il auoit desia faict, tant parce que, peut-estre, en le voyant il changeroit ce dessein pernicieux, que pour ne luy point donner soupçon de l'intelligence qu'il y auoit entre la Princesse & luy: outre qu'il le laisseroit plus en peine de commencer ce discours, que si d'abord il se mettoit aux plaintes & aux reproches. Il se

presenta donc au Roy, auec vn visage tout autre que n'estoit pas son cœur : Et d'abord se met à luy raconter bien au long tout ce que briefuement il luy auoit dit le iour auparauant, luy particulariser les places qu'il auoit forcees, celles qui se sont renduës, les batailles qu'il a gagnees, les combats qu'il a donnez, les rencontres qu'il a faites, & bref luy raconte combien il a peu d'affaire d'auantage pour auoir sousmis entierement tous ses ennemis. Et il luy met deuant les yeux, sans toutefois vser ny de reproches, ny de vanité, de telle sorte ses bons seruices, que le Roy en son ame sentoit de grandes contrarietez, au dessein qu'il auoit faict contraire à celuy qu'il luy auoit escrit. Mais d'autant que Policandre recognoissant assez sa propre bonté naturelle, auoit bien preueu la peine qu'il auroit à rendre ce desplaisir à vne personne de laquelle il auoit receu tant de bons seruices, il auoit commandé à ces deux personnages qui luy auoient conseillé ceste paix,

d'estre presents quand Rosileon parleroit à luy, afin de fortifier sa resolution par leur raison. Cela fut cause qu'aussi-tost que le Cheualier commença de prendre la parole, il les appella tous deux, & donna congé à tous les autres qui estoient dans sa chambre. Tant que dura le discours de Rosileon, le Roy ne l'interrompit iamais: mais soudain qu'il eut finy, il prit la parole, en premier lieu, pour le remercier, & le loüer de tant de beaux exploicts qu'il auoit racontez, & l'asseura d'en auoir memoire à iamais. Et en fin conclud ainsi: Mais parce, Rosileon, qu'il n'y a point de guerre iuste, qui n'ait la paix pour son but, nous auons aduisé qu'il estoit bien à propos de la faire maintenant, que nous luy pouuons donner telle forme qu'il nous plaist, sans attendre que par quelque reuolution, ce fust à nous à la receuoir telle que l'on nous la voudroit octroyer. Veritablement, respondit Rosileon, vn grand & sage Prince doit tousiours borner de ce-

ſte ſorte ſon ambition, & ſes victoires: mais, s'il m'eſt permis de le dire, il ſemble que maintenant la paix vous ſera bien inutile, puiſque la victoire dans peu de iours vous donnera ceſte meſme paix, beaucoup plus glorieuſement, n'y ayant tantoſt plus d'ennemis de voſtre Couronne qui oſe porter ce nom, & attendre la fureur de vos armes. Le plus ancien alors de ces deux Conſeillers, voyant que le Roy tournoit les yeux ſur luy, comme luy demandant ſecours: Seigneur Cheualier, dit-il, voſtre courage, & le deſir que vous auez de la grandeur du Roy, vous font parler de ceſte ſorte: Mais cependant que vous eſtes dans l'armee, que vous forcez des villes, que vous gaignez des batailles, que vous ſurmontez des Prouinces, & que vous adjouſtez des victoires à tant d'autres victoires, vous ne ſçauez pas ce que ſouffre ce pauure Eſtat, & auec quel ſoin & ſolicitude il faut que le Roy

pouruoye non seulement à ce qui est de l'armee que vous conduisez, mais aux dures, & presque insupportables necessitez de son peuple, que la guerre qui a esté dans ses entrailles a saccagé & bruslé, & que les subsides que par force il est contraint de payer, pour la continuation de la guerre, accable maintenant & desespere du tout. Et dites-moy, ie vous supplie, quel contentement & quel aduantage sera-ce au Roy, de perdre ses propres Estats & Royaumes, cependant qu'il s'amuse à gaigner ceux d'autruy? De voir mourir de misere, de faim, & d'extrême necessité ses peuples, cependant qu'il tuë & qu'il massacre ceux des Roys ses voysins? Les plus courtes folies, ce dit-on, sont les meilleures: croyez, Rosileon, qu'on en peut autant dire des guerres, dont les plus longues sont tousiours les pires & les plus ruïneuses. Ces sages & sainctes considerations, ont porté le Roy, par l'aduis de son Conseil, de donner la paix non seulement à ses ennemis, mais à ces peuples qui la luy

requierent les larmes aux yeux, & les mains iointes. Et parce qu'il vous a creu, comme il a raiſon, pour l'vn de ſes meilleurs ſeruiteurs, il vous a enuoyé querir, pour vous en donner part, s'aſſeurant que vous l'appreuuerez, & vous en reſioüirez, comme doiuent faire tous ceux qui l'ayment, & qui ont cher le repos de ſes vieilles annees, & le bien de ſes peuples. Le Roy a conſideré l'eſtat où il s'eſt veu, pour la prompte inuaſion des Roys ſes voiſins, & que peut-eſtre n'aura-t'il pas touſiours à ſes coſtez l'eſpee & la fortune de Roſileon, pour le releuer d'vn ſemblable accident. Si bien que dans l'excez de ſa bonne fortune il s'eſt laiſſé en fin emporter au conſeil que tous ſes meilleurs ſeruiteurs luy ont donné, de faire ceſte paix en vn temps ſi aduantageux. Et pour ne laiſſer à ceſte fortune aucune priſe ſur luy, il a voulu chercher tous les meilleurs moyens d'aſſeurer vn traitté tant aduantageux, & celuy qui a ſemblé à tous le plus aſſeuré, le plus vti-

le, & le plus honorable, a esté de faire vne alliance si bonne & si ferme auec ses ennemis, que nul interest ne la pûst iamais faire rompre. Et telle a esté iugee celle qui se fera par le mariage du Roy Celiodante, & de la Princesse Rosanire: car par ce moyen, de tant de grands Royaumes, nous n'en ferons qu'vne Monarchie, qui sera le partage des petits enfans du Roy, en laquelle ils perpetueront à iamais son nom & sa gloire.

Iusques icy Rosileon eut patience, mais quand il ouyt parler de donner Rosanire à Celiodante, rompant tout silence, il s'escria: Et quoy! Seigneur, vous souffrez que les traistres qui vous dõnent vn si pernicieux conseil, l'osent fortifier de vostre nom & de vostre auctorité? Traistres, sans doute sont-ils, puisque voyans vos ennemis reduits au dernier souspir, & n'ayans plus de forces, ny presque plus de volonté de s'opposer à vos armes, ils vous veulent rauir des mains, non

ſeulement ceſte honorable victoire, mais vous remettre eſclaue entre celles de ceux que vous tenez dans vos priſons. Vous ſouffrez, Seigneur, qu'ils vous vendent, & voſtre Couronne auſſi, & vous approuuez telle vente volontairement, en vous mettant de leur partie! Ne voyez-vous Seigneur, que ceux qui vous donnent ces conſeils, ont fait trafic de voſtre honneur, de voſtre liberté, & de vos Royaumes? Car qu'eſt-ce autre choſe donner à Celiodante la Princeſſe Roſanire, que le faire Roy des Boyens, des Ambarres, & des Lemouices? Eſt-ce ainſi que pour payer la rançon de ce Prince captif, vous donnez voſtre Couronne & voſtre liberté? Veritablement c'eſt vn artifice gracieux pour gaigner des Royaumes que celuy-cy, de perdre des batailles, & de ſe faire prẽdre priſonnier. Dites-moy, Meſſieurs les grands Conſeillers, ſi la mauuaiſe fortune du Roy l'euſt remis entre les mains de ſes ennemis, apres auoir perdu toutes

ses villes & tous ses Estats, quelle plus dure condition luy eust-on imposee, que celle que vos cautuleux aduis luy font sembler si bonne & si profitable? Il n'eust, sans doute, pû donner dauantage à son vaincœur, que ses Estats, sa vie, & sa propre personne. Et vous estes si effrontez, (la passion, Seigneur, dit-il se tournant vers le Roy, que i'ay pour l'honneur de vostre Majesté, m'arrache ces paroles de la bouche,) Ouy, dis-ie, vous estes tels que vous osez bien conseiller le Roy, qu'ayant ces aduantages sur ses ennemis, & les tenants captifs entre ses mains, il paye leur rançon de tout ce qu'il a de plus cher, qui est le bien, la liberté & l'honneur. Doncques, Seigneur, vous voulez que dans les memoires qui resteront de vous, les siecles futurs puissent lire qne le Roy des Boyens, pour auoir la paix auec ses voisins, leur donna & sa fille, son sceptre, & sa propre personne. Mais, ô Dieux! puisque ces meschans Conseillers vous vouloient reduire à de
tant

tant indignes partis, pourquoy d'abord que vos ennemis vous ont esmeu la guerre, ne vous ont-ils conseillé de vous mettre la chaisne au col, entre leurs mains, & leur donner vostre Royaume : pour le moins la defence que vous auez faite, & les victoires que vous auez obtenuës, eussent espargné la vie de tant de bons Cheualiers , & la ruïne de tant de villes qu'elles ont trainees auec elles.

Il vouloit continuer, lors que le Roy cognoissant bien qu'en quelque sorte il auoit raison, & toutefois se voulant tromper soy-mesme, & ne pouuãt souffrir ces remonstrãces, luy dit : Rosileon, il n'y a personne auec moy, de qui i'aye recogneu les mauuaises intentions que vous dites : Et si c'est pour le conseil de la paix qu'ils m'ont donné, que vous parlez de ceste façon, il faut que vous me mettiez au nombre de ceux que vous dites qui me sont traistres, & apres, tout le reste de mon peuple. Que si maintenant

ie vous ay communiqué ceste affaire, ce n'a pas esté pour en prendre aduis; car c'est vne chose resoluë: mais seulement pour vous en faire part, afin que comme l'vn de mes meilleurs amis & seruiteurs, vous participiez à mon contentement, & au repos de mes peuples. Et pour vous monstrer que ie dis vray, & qu'en ceste commune resioüissance ie n'ay pas oublié les seruices que vous m'auez rendus, i'ay disposé ma fille à vous receuoir. Et par ainsi de quatre Royaumes, qu'il a pleu au supresme destin de mettre sous ma Couronne, vous en auez deux, & les deux autres sont vnis auec celuy des Pictes & des Santons. Et dites-moy, continua le Roy, y a-t'il quelqu'vn qui puisse desaprouuer mon dessein, si toutefois il n'est point interessé, d'vnir de telle sorte ces six Royaumes ensemble, qu'on pourra dire qu'ils ne seront presque qu'vn, par la bonne intelligence que ie veux qui soit entre vous & Celiodante. Rosileon oyant

parler le Roy de luy donner sa fille, quoy qu'il eust ouy auparauant qu'il vouloit donner Rosanire à Celiodante, se persuada d'auoir mal ouy, & reprenant la parole: Seigneur, luy respondit-il, les faueurs & les graces que i'ay receuës de vous iusques icy, sont desia telles, que ne me laissant aucun moyen de m'en acquiter, il semble que par force vous me vueillez forcer d'estre ingrat: mais en ce que maintenant vous me dites vouloir faire encore de plus pour moy, pardonnez-moy si ie dis que ie ne vous entends pas: Car vous dites que vous me voulez faire l'honneur de me donner vostre fille, & toutefois il me semble que vous m'auez dit que pour l'asseurance de la paix vous la voulez donner au Roy Celiodante? Il est vray, reprit Policandre: car ie vous en donneray l'vne, & à luy l'autre: à vous ma fille Cephise, comme ie vous ay promis: & à luy ma fille Rosanire. Ah! Seigneur,

interrompit Rosileon, vous m'auez promis vostre fille, & Cephise ne l'est pas. Elle ne l'est pas vrayement, repliqua le Roy, mais ie la nomme telle, & ie ne l'ayme pas moins que si elle l'estoit. Seigneur, reprit Rosileon, vous me l'auez nommee Rosanire, dans la lettre que vous m'auez faict l'honneur de m'en escrire. Si le Secretaire, adjousta le Roy, c'est mespris, ie m'en remets à ce qui en est: mais ie sçay bien que mon intention n'a iamais esté autre que celle que ie dis. Ah! Seigneur, dit Rosileon pliant les bras ensemble, & regardant le Roy au visage, me voudriez-vous bien faire ce tort, de preferer Celiodante à moy? Celiodante qui a ruïné vos Estats, qui fume encore du sang de vostre fils, & qui vous a mis à la veille de vous veoir Roy sans Royaume: A moy, dis-je, qui ay remis, non seulement vostre Estat, mais qui ay vangee la mort du Prince Arionthe, par la deffaite de tant de Roys: Et qui en fin ay enuoyé dans vos prisons

ce ſaccageur de vos Prouinces, & ce meurtrier de voſtre ſang. Comment, Seigneur, le verrez-vous iamais? Ie veux dire, auec quel œil le regarderez-vous ce Celiodante, dans le Thrône où deuoit eſtre mis le Prince Arionthe, que ce cruel a mal-heureuſement eſgorgé? Ce ſang que ce genereux Prince a eſpandu pour vous, ne criera-t'il point ſans ceſſe à vos oreilles, que ce mariage eſt injuſte, qu'il eſt effroyable, & qu'il eſt en horreur & aux hommes, & aux Dieux.

Le Roy qui s'ennuya de ces reproches, ne les pouuant plus ſupporter: C'eſt aſſez, luy dit-il, Roſileon, ne paſſons point plus auant en ce diſcours, ie veux que Celiodante eſpouſe Roſanire, & vous contentez du mariage que ie vous ay choiſy, pour lequel il y a, peut-eſtre, plus de ſujet de me blaſmer, que pour action que de ma vie i'aye faite. Et à ce dernier mot Policandre tout troublé ſe voulut retirer dans vne autre chambre:

mais Rosileon luy courut au deuant tellement offencé de ces paroles, qu'il estoit presque hors de luy-mesme. Iamais, luy dit-il, Seigneur, ie n'ay eu dessein que de mettre ma vie pour vous acquerir de la gloire, & ie ne voudrois pas qu'vn si grand & iuste Roy pûst estre blasmé, pour me fauoriser pardessus mes merites. C'est pourquoy ie vous declare que ie ne reçois point l'honneur que vous m'offrez, comme m'en recognoissant indigne, & que ie me tiens assez recompensé de tous les seruices que vous auez receus de moy, par le don seul que vous m'a-uez faict de l'espee que ie porte au costé, à la pointe de laquelle pendent les Royaumes & les Empires. Mais que Celiodante s'asseure que nul n'espousera iamais la Princesse Rosanire, qu'il ne luy donne en mariage la teste de Rosileon. Ces paroles de transport, & proferees auec peu de discretion, toucherent de telle sorte l'esprit desia esmeu du

Roy, que trasporté de colere, apres l'auoir regardé d'vn œil farouche des pieds iusques à la teste: Ingrat & outrecuidé, luy dit-il, est-il possible que tu ayes la hardiesse de parler à moy auec ceste arrogance: Et que tu ayes ensemble oublié le prix duquel ie t'ay acheté Esclaue? Oste-toy de deuant mes yeux, & ne t'y presente iamais, si tu ne veux ressentir les traits de mon iuste courroux.

Ces paroles furent prononcees auec vne voix si haute, que tous ceux qui estoient dans l'antichambre l'ouyrent, & y accoururent si promptement, que Rosileon n'eust le loisir de respondre au Roy: mais grommelant entre ses dents, fut contraint de se retirer en son logis, où incontinent, par le commandement du Roy Policandre, il fut arresté par quantité de Solduriers, qui se saisirent des portes & des aduenuës.

Comme l'on void les mouches à la premiere gelee, fuïr tout à coup, & s'escarter des lieux d'où, durant la chaleur, on ne pouuoit les chasser, de mesme au premier bruict de la defaueur de Rosileon, tous ces importuns qui l'oppressoient de tant d'offres de seruice, s'esuanoüyrent, & ne se virent plus en lieu, où l'on pûst penser qu'ils fussent pour l'amour de luy. Miserable condition de ceux qui recherchent ceste aueugle Fortune, puis qu'il faut que dans le bon-heur ils meurent accablez des importunitez de telles gens, ou que dans le malheur ils se voyent delaissez, fuis & mesprisez de ceux qui leur sont tant obligez. Rosileon en peu de temps ressentit ces changements: mais ces esloignemens de tant de faux amis, n'estoient pas ceux qui luy donnoient de la peine. La seule reproche que le Roy luy auoit faite, fut celle qui luy toucha viuement le cœur. Lors qu'il se veid seul dans sa chambre, & qu'il eust poussé la porte sur luy, il se mit à

grands pas à aller & venir d'vn bout à l'autre, ſans parler, & ſans ſeulement ſçauoir, ny ce qu'il faiſoit, ny en quel lieu il eſtoit. En fin s'arreſtant dans le milieu de la chambre: Ingrat, & outrecuidé, diſoit-il, eſt-il poſſible que tu ayes oublié le prix duquel ie t'ay acheté eſclaue? Et puis reprenant le promenoir. O Dieux! continuoit-il, eſt-il poſſible que ces paroles ſoient ſorties de la bouche de ce Policandre, à qui i'ay ſauué la vie, & redonné la Couronne? Et il eſt vray toutefois qu'il les a proferees, & tres-veritable que ie les ay ouyes, ou pluſtoſt que c'eſt à moy-meſme a qui il les a dites. Et ſe taiſant pour quelque temps, il reprenoit: O dure & puiſſante loy, qui me contraint, pour n'eſtre point tel qu'il me dit, de n'arracher point de ſa bouche ceſte langue de ſerpent, & trop indigne d'vne perſonne qui porte le tiltre de Roy: Souuiens-toy du prix duquel ie t'ay accepté eſclaue: Mais toy-meſme, s'eſcrioit-il,

souuiens-toy du prix duquel ie t'ay acheté Esclaue. Et ie puis te reprocher ce bien-faict auec meilleure raison que toy; car si i'ay esté Esclaue, ç'a esté en vn aage auquel ie n'auois pas seulement la cognoissance de la seruitude: & la Fortune seule, & non pas moy, en pouuoit estre accusee: Mais Policandre, qui sera blasmé du seruage dont ie t'ay retiré, que ta seule feneantise, & ton peu de courage? Et puis que tu veux que ie me souuienne du prix dont tu m'as acheté, qui ne peut estre que de l'argent, souuiens-toy aussi du prix dont i'ay racheté & toy, & ton Royaume, & tu verras que ç'a esté auec mon sang, duquel i'ay esté prodigue, plustost que liberal, pour ton salut. Et sur ceste consideration, r'appellant en sa pensee les plus signalees actions qu'il auoit faites pour Policandre: Mais apres toutes ces choses, pour toute recompense: Souuiens-toy, me dit-il, du prix duquel ie t'ay acheté Esclaue. O

Dieux! qui haïssez les ingrats, comment ne punissez-vous ceste execrable ingratitude? Mais vous, mon bras, qui auez si courageusement soustenu l'honneur de ce mescognoissant, comment ne vangez-vous cet outrage insupportable, & ne faites-vous autant pour moy, que vous auez fait pour tous ceux qui vous ont demandé justice en leurs oppressions? O inutiles armes, ou plustost malheureuses & desastrees, qui n'auez esté victorieuses que pour le profit de mes ennemis, & pour mon propre dommage. Doncques ie n'ay gaigné tant de batailles, & ie n'ay surmonté tant d'ennemis, que pour leur donner le moyen de me rauir tout mon bien & tout mon contentement? Doncques il est ordonné du Destin, que si ie n'eusse point esté vainqueur, ie n'eusse iamais esté vaincu? O injustice du Ciel, pourquoy ne suis-je point mort dans mes victoires, pour ne mourir maintenant par mes vaincus.

Ces pensees le mirent en tel estat, auec l'aduis que l'on luy donna des gardes qui estoient autour de son logis, qu'apres s'estre longuement tourmenté, il entra en vne telle fureur qu'il estoit presque hors de luy-mesme. Et tout ce que Merisin pût faire, ce fut de le mettre au lict, où, sans oser le contredire en chose quelconque, de peur d'augmenter sa colere, il ne faisoit que le plaindre & pleurer. Il demeura deux iours sans manger ny dormir, à la fin desquels la fievre le prit, mais si ardante, que l'on ne s'estonnoit pas qu'au fort de l'accez il tint des discours esgarez & hors de propos, parce que l'on croyoit que la force du mal en estoit la cause: Mais quelques iours apres que la fievre le quitta, & qu'il ne laissa de continuer à parler de la sorte, on s'apperceut qu'il auoit perdu l'entendement, dequoy tous ceux qui auoient admiré sa vertu, receurent vn tres-grand desplaisir, & mesme le Roy Policandre, qui cogneut

bien, lors que ſa colere fut vn peu paſſee, qu'il y auoit plus perdu que perſonne. Toutefois la volonté qu'il auoit de la paix, & le trouble que Roſileon y euſt pû rapporter, luy firent ſupporter ceſte perte auec moins de regret.

Cependant la paix fut concluë, ainſi que Policandre voulut, & comme deſiroit Celiodante, à qui tout ſembloit aduantageux, pourueu que Roſanire fuſt ſa femme. Et ce traitté fut ſi ſecret, que les premieres nouuelles que la Reyne Argire en eut, furent celles qu'Oronte, (que Celiodante luy enuoya) luy fit ſçauoir. Chacun, à ſon abord, iugea bien à ſon viſage qu'elles deuoient eſtre bonnes: car il ſe monſtroit ſi joyeux & ſi content, que l'on liſoit dans ſes yeux, preſque ce qu'il auoit à dire à la Reyne. Madame, luy dit-il auſſi-toſt qu'il luy eut baiſé la robe, ſi autrefois la perte du Roy vous a tiré des larmes des yeux, pour le deſplaiſir que vous en euſtes, maintenant

vous en deuez ietter de ioye & d'allegresse, pour le grand bien que luy & tout son Estat en reçoiuent : car ce petit mal-heur, (petit se peut-il dire, au prix du grand bien qu'il luy en reuient,) luy a acquis vn si grand Roy que Policandre pour son amy. Et de plus, la Couronne encore des Ambarres & des Boyens, par le mariage de la Princesse Rosanire, heritiere de ces deux grands Royaumes, & dont ie vous viens donner les bonnes nouuelles de la part du Roy vostre fils, que maintenant nous pouuons nommer le plus grand Monarque de toutes les Gaules. La Reyne fut surprise de ceste nouuelle, & de telle sorte, qu'elle demeura longuement sans luy rien respondre. Dont Oronte bien estonné, & pensant au cõmencement qu'elle ne l'eust pas bien entendu, repliqua la mesme chose qu'il venoit de luy dire, & continua à luy raconter le contentement des deux Roys, & la ioye que tout le peuple en auoit faict paroistre, en la publication de ceste

paix, & de céſte alliance. A quoy la Reyne ne reſpondit autre choſe, ſinon, apres vn grand ſouſpir: O Alturne Meluſine, que tu es veritable en tes mauuaiſes promeſſes. Et lors luy prenant vne defaillance, elle fut contrainte de licentier Oronte, & peu apres de ſe mettre au lict.

Perſonne n'auoit oüy ce qu'Oronte luy auoit dit: mais chacun iugea que les nouuelles eſtoient bien differentes de ce qu'on les auoit iugees au commencement: Et toutefois il n'y en eut pas vn plus eſtonné qu'Oronte, parce que s'eſtant imaginé de porter les meilleures que la Reyne pûſt receuoir, il ne ſçauoit que penſer du trouble qu'elle auoit faict paroiſtre: ſi bien que quelquefois il ſe figuroit qu'il auoit dit vne choſe pour vne autre ſans y penſer. D'autre coſté la Reyne ne faiſoit que pleurer, & ſouſpirer dans ſon lict, ſans proferer parole qu'on pûſt entendre, ſinon

que de temps en temps elle disoit: O Altorune Melusine, & à la pleignant de ceste sorte, iusques à la pointe du jour, qu'à la venuë de l'Aurore elle commença à s'endormir.

Ce qui auoit esté cause que tout ce traitté s'estoit fait si secrettement, sçauoit esté la cognoissance que Policandre auoit euë de la haine qu'Argire luy portoit. Et quoy que Celiodante ignorast le sujet qu'elle en auoit, si sçauoit-il bien qu'il estoit vray, pour l'animosité qu'elle n'auoit pû cacher en toutes les guerres qu'elle auoit suscitees presque sans raison à Policandre. De sorte que quand il luy proposa de n'en point donner d'aduis à la Reyne sa mere, que tout ne fust conclud, il le trouua fort bon, craignant qu'elle ne ruïnast le traitté de ce mariage, qu'il desiroit auec tant de passion : luy semblant que quand la paix & l'alliance seroit concluë entr'eux, elle ne la sçauroit plus rompre ny seulement

lement s'y opposer sans donner trop de cognoissance de son mauuais dessein. Ils auoient bien toutesfois preueu qu'elle seroit estonnee d'abbord qu'elle receuroit ces nouuelles, & qu'elle iroit assez lentement à l'execution de cette paix qui auoit esté cause que Celiodante auoit donné tout pouuoir à Oronte, non seulemẽt de la faire publier & obseruer en toutes ses Prouinces, & en celles des Roys ses alliez, mais encore de receuoir les places que les gens de Policandre tenoient & les remettre aux Rois ausquels elles appartenoient: Comme aussi de faire rendre tous prisonniers d'vn costé & d'autre, suiuãt les lettes que Policandre en auoit escrittes au General de son armee & à tous ses Officiers: Si bien que le matin Oronte s'en alla au logis de la Royne pour luy cõmuniquer toutes les cõmissiõs qu'il auoit, & la supplier de trouuer bõ qu'il les effectuast: mais elle ne faisoit presque que de s'endormir, de sorte qu'il ne pût parler

à elle qu'il ne fust bien tard, & encore lors que sa Dame d'honneur luy en voulut parler. Mamie, luy dit-elle, ie suis en estat que mal-aisément puis-ie ouyr parler d'affaire : mais puis que celles qui le conduisent icy sont si pressees, dittes-luy qu'il fasse ce que le Roy son maistre luy a commandé, & à ce mot elle se tourna de l'autre costé.

Aussi-tost qu'Oronte eust cette permission il fit assembler tous les Magistrats & les principaux Cheualiers, ausquels il fit entendre les nouuelles de la paix, & leur ordonna de la faire publier & obseruer par toutes les Prouinces du Royaume, & incontinent apres auoir receuës toutes les places que ceux du Roy Policandre detenoient, il s'en alla trouuer le General de l'armee des Boyens & Ambarres qui estoit sur la coste Armorique où il alloit continuant les dernieres victoires, auquel il fit entendre la volonté du Roy Policandre, qui desia luy en auoit donné aduis par l'vn

de ſes principaux Officiers. La paix fut publiee, les places & priſonniers vniuerſellement rendus auec vne ſi grande promptitude, qu'il ſembloit que ceux qui les rendoient y auoient de l'aduantage, tant chacun eſtoit las de cette guerre & deſireux de la paix.

Cependant Oronte n'auoit pas failly d'aduertir le Roy ſon maiſtre de la ſorte que la Royne Argire auoit receu les nouuelles de la paix & de ſon mariage, dont il ne fut gueres eſtõné, non plus que Policandre lors qu'il le luy dit, ayant tous deux opinion que c'eſtoit l'effect de la mauuaiſe volonté qu'elle portoit au Roy des Boyens: mais ils n'en firent pas beaucoup de conte, s'aſſeurant que le tẽps gueriroit cette playe, & qu'alors elle en auroit plus de contentement que pas vn d'eux, & n'attendoiẽt pour finir le mariage que le retour d'Oronte & de ceux que Policandre y auoit enuoyez pour auoir aſſeurance que le traitté auoit eſté effectué d'vn coſté & d'autre, lors qu'vn matin le Roy

Policandre allant au Temple suiuant sa coustume, vn pauure homme le voyant passer & ne pouuant s'approcher de luy à cause des Gardes qui l'ē empeschoient: Roy Policandre, luy cria t'il, commande que ie puisse te dire mon nom, sans qu'aurre me puisse entendre. Le Roy tournant les yeux sur luy, & le voyant vieux, presque tout deschiré & en tres-mauuais estat, eut opinion qu'il voulust l'aumosne, & comme il estoit fort charitable, il commanda a quelqu'vn des siens de la luy faire: mais ce pauure homme releuant la voix, ce n'est pas l'aumosne que ie demande, encore que i'en aye bien affaire, mais seulement de te pouuoir dire mon nom: Ceux qui l'ouyrent eurent opinion que ce fut vn fol, & l'alloient repoussant, mais le Roy le regardant plus attentiuement eut quelque souuenir de l'auoir veu autresfois, & commanda qu'on le laissast approcher. Ce pauure homme mettant vn genouïl en terre, auec vne meilleure façon que ses habits ne monstroient pas

qu'il sceust faire, se releua, & le plus bas qu'il pût pour n'estre ouy d'autre que du Roy. Seigneur, luy dit-il, ie suis Verance. Policandre à ce nom, à sa voix, & à ses gestes se remit incontinent en memoire que c'estoit ce Verance duquel il s'estoit autresfois seruy quand il recherchoit Argire, & que depuis il auoit laissé auprés d'elle. De sorte que rauy d'estonnement de le veoir tant inopinément apres auoir eu opinion qu'il estoit mort, comme l'on luy auoit fait entendre, lors qu'il en auoit demandé des nouuelles: il ne se pût empescher de luy ietter les bras au col & l'embrasser aussi cherement que s'il eust esté son fils, chacun demeura estonné de ces carresses extraordinaires: mais le Roy le remettant à l'vn des maistres de son Hostel, luy commanda de le faire vestir & bien traitter, & que le soir il le luy conduisit dans sa chãbre. Verance auoit esté si saisy de contentement aux carresses que le Roy luy auoit faittes, qu'il ne pût dire rien

d'auantage, ne faisant que pleurer de ioye & d'allegresse.

Le soir celuy à qui il auoit esté remis ne faillit de le conduire dans la chambre du Roy, qui apres quelques nouuelles carresses luy demanda où il auoit esté si longuement perdu. Seigneur, luy respondit-il, ce que vous me demandez est de trop d'importãce pour le vous dire en si grãde cõpagnie, c'est pourquoy ie vous supplie que ie puisse parler en particulier. Policandre alors le prenãt par la main, & pensant biẽ que ce fust quelque chose qui concernoit la Royne Argire, le conduisit dans son cabinet, où Verance se voyant seul prit la parole de cette sorte.

I'ay cent fois en moy-mesme recherché, lors que i'estois dans l'abisme de tant de miseres, pourquoy les Dieux me retenoient en vie, me semblant que si les maux deuoient estre departis auec quelque equité à tous les hommes i'en auois souffert desia ma portion & celle encore de plusieurs autres, & sur cette considera-

tion i'aduouë que i'ay quelquesfois murmuré contre la ſage conduitte des Dieux, & les ay accuſez d'iniuſtice & de peu de ſoing des affaires humaines: mais maintenant que ie vois auec quelle incroyable preuoyãce, ils m'ont reſerué à vous rẽdre vn ſeruice de tant d'importãce, ie m'accuſe d'auoir eu peu de conſideration, & ie dis qu'ils ſont tous bons & tous ſages de m'auoir reſerué en vie, & conduit ſi à propos en ce lieu, où ie ne croy pas qu'autre que moy vo⁹ pûſt empeſcher de tomber au plus grand inconueniẽt où peut-eſtre voſtre maiſon puiſſe iamais tõber. Sçachez, Seigneur, que depuis que vous me cõmandaſtes de demeurer auprés de la Princeſſe Argire, qui bien-toſt apres fut Royne des Sãxons, & depuis par la mort de sõ pere, Royne auſſi des Pictes, ie puis dire n'auoir eu que peines & deſaſtres tellemẽt enchaiſnez les vns aux autres que iamais l'vn n'a eſté proche de ſa fin, que ie n'en aye veu renaiſtre tant d'autres, qu'auec raiſon le nõbre s'en peut dire infiny: & ie croy que la

Fortune ne se fust iamais lassee de me tourmenter, si ce n'eust esté qu'elle a voulu vous fauoriser : & ie tiens cette grace pour si grande que i'estime tous mes trauaux passez pour bien employez, puis que i'ay eu assez de vie pour rendre ce seruice à mon maistre. Figurez-vous, Seigneur, quand vous voyez Verance deuant vous que c'est vn messager que les Dieux vous enuoyent, où plustost vne ame, qui ayant esté retenuë dans les Enfers vingt ans pour le moins, a eu en fin la permission de repasser le fleuue de Caron pour vous donner vn aduis à faute duquel & toutes vos gloires demeureroient ternies, & tous vos cõtentements sans plaisir : car il y a veritablement vingt ans que ie fus fait prisonnier, sans que les Dieux ayent voulu que i'aye pû rauoir ma liberté que depuis la paix generale, par laquelle i'ay receu la grace de reuoir le Ciel & la clarté du Soleil si longuement cachez à mes yeux. Iouïssant donc de ce benefice, i'ay sceu que ç'auoit esté vostre bonté qui auoit

voulu rendre le repos à toutes les Gaules,& la liberté a tant de captifs, que non content de ce bien que vous auez fait à tous pour rendre cette paix plus ferme & plus ſolide, vous auez donné la Princeſſe Roſanire, au Roy Celiodante, ſoudain que i'appris cette nouuelle, ie me haſtay pour auoir l'honneur de parler à vous auant que le mariage fut conclud. Et ſi ie ſuis venu à temps, i'en remercie l'immenſe bonté des Dieux. Que ſi mon malheur eſt tel que i'aye trop retardé, ie proteſte que ce que i'ay a vous dire mourra auec moy, & que i'eſtimeray ce mal-heur le plus grand qui me ſoit iamais arriué, & ſupplieray les Dieux qu'apres vn ſi grand deſaſtre ils ne me laiſſent plus en vie, puis qu'auſſi bien ie n'y demeurerois qu'auec tous les tourmens & tous les deſplaiſirs qu'vn homme peut reſſentir.

A ce mot Verance ſe teuſt, & Policandre luy mettant la main ſur l'eſpaule. Amy, luy dit-il, ton affection m'eſt ſi cognuë qu'il ne faut point que par tes paroles tu t'efforces de

me la representer. Dy moy hardiment ce secret que tu iuges si necessaire pour mon contentement, car il est bien vray que i'ay fait dessein de donner ma fille au Roy Celiodante : mais il n'y a encore que les promesses, qui se doiuent effectuer aussi-tost que nous aurons esté aduertis que la paix aura esté publiee, & receuë de tous ceux qui y ont interest. O Grands Dieux, s'escria alors Verance : soyez vous à iamais loüez & benis, tãt pour vostre bonté que pour vos profonds iugements, & puis se tournant vers le Roy. Or, Seigneur, continua-il, oyez donc vne chose qui vous rauira d'estonnement, & qui vous fera changer le dessein de ce mariage. Et pourquoy interrompit Policandre, changeray-ie vn dessein tant honnorable pour la grandeur de ma Couronne, & si necessaire pour le repos de mes peuples : Seigneur, reprit froidement Verance, ce mariage ne se peut faire selon les loix diuines & humaines car la Princesse Rosanire, n'est-elle pas vostre

fille. Ie la tiens pour telle, respondit Policandre. Et le Roy Celiodante, adiousta Verance, est vostre fils. Mon fils? reprit le Roy, tout estonné, & se reculant d'vn pas. Ouy, Seigneur, reprit Verance, Celiodante est vostre fils & oyez la verité de toute cette affaire, que personne ne peut dire que la Royne Argire & moy, & lors s'estant teu, il reprit incontinent ainsi.

La Princesse Argire, prés de laquelle vous me commandastes de demeurer bien-tost apres vostre depart accoucha d'vn fils si secrettement qu'autre que sa nourrice & moy, à qui elle le voulut cõfier ne s'ẽ apperceut: peu de mois apres elle fut mariee au Roy des Santons, duquel la mesme annee elle eust vn fils qui fut nommé Celiodante. Mais d'autant qu'elle ne s'estoit mariee que par raison d'Estat, & qu'elle auoit tousiours conserué tres-entiere la bonne volonté qu'elle vous auoit portee, elle ne pouuoit souffrir de veoir ordinairement Celiodãte & d'estre priuee

de la veuë du fils qu'elle auoit eu de vous, & moins encore que celuy qu'elle n'aimoit point deust estre Roy de deux si grands Royaumes & l'autre viure sans nom & sans Estats, cent fois elle s'en pleignit à moy, & cent fois ie m'efforçay de la consoler. En fin elle prist vne resolution estrãge. Elle feignit donc qu'vne certaine Altorune luy auoit predit, que si le petit Celiodante estoit veu d'autre que de sa nourrice & de ceux qui le deuoient seruir iusques à vn certain aage, infailliblement il mourroit incontinent apres. Elle l'eslogne auec cette ruse, & en mesme temps me commande de le changer auec celuy qu'elle auoit eu de vous. Si bien que de là à deux où trois ans le faisaint apporter il fut receu de tous pour Celiodante, & pour tel il a tousiours esté estimé. Or elle voulut que ie fusse tesmoing de ce change, à fin disoit-elle, que si elle venoit à mourir ie pusse vous faire entendre combien auoit esté grande l'affection qu'elle auoit euë pour vous, & ie remercie les

Dieux qui apres tant d'infortunes & tant d'annees m'ont fait la grace de m'acquitter de la promesse que ie luy en auois faitte.

Le Roy Policandre oyant ce discours. Doncques, dit-il, se pliant les bras l'vn dans l'autre, tu m'asseure Verance que Celiodante est mon fils. & que l'Amour de la Royne Argire l'a portee a le mettre en la place de son vray heritier? Seigneur, respondit Verãce, asseurez-vous sur la foy que ie vous doits que ie ne vous ments point d'vne parole. Policandre alors demeurant sans parler, quelque temps, peu apres tout à coup frappant d'vne main dans l'autre. Voila, dit il, sans doute le subiet du grand desplaisir qu'elle a ressenty quand Oronte luy a dit le mariage de Celiodante & de Rosanire : car depuis elle n'a bougé du lict. Sans doute, reprit Verance, si elle a sceu le mariage des deux elle en aura ressenty vn desplaisir indicible, & ie le iuge par moy-mesme: car ie vous proteste, Seigneur, que si ie fusse arriué trop tard ie ne croy pas que la

douleur ne m'eust fait mourir. Mais Seigneur, il n'est pas raisonnable de laisser plus long-temps en vne peine tant insupportable vne personne qui vous a tant aymé, ie vous supplie par vostre bonté & vous coniure par l'Amour que vous luy auez portee d'y vouloir remedier, & de croire que quelque diligence que vous y vsiez vous ne sçauriez que trop tard vous acquitter de l'obligation que vous luy auez. Amy, dit lors le Roy, ie pense maintenant que le Ciel m'aime, & qu'il veut que ie viue le reste de mes iours en repos, puis que si i'ay perdu vn fils il m'en redonne vn autre tant inopinément. Ie faits dessein non seulement de mettre bien-tost la Royne Argire hors de cette peine, mais de luy donner telle cognoissance de l'estime que ie faits de son merite, qu'elle n'aura point de regret de m'auoir aimé.

Apres quelqu'autres discours sur ce subiet le Roy luy commanda de se retirer, & sur tout d'estre secret, & en mesme temps s'en alla trouuer

Celiodante, auquel il fit tant de nouuelles carresses qu'il en estoit mesme estonné, & puis luy dit que sur toutes choses il desiroit qu'il trouuast moyen de faire venir la Royne Argire à ses nopces, où bien que si elle ne vouloit venir, il estoit resolu d'aller luy-mesme ou elle estoit, ne voulant pour quoy que ce fust la veoir mal satisfaite de luy, & que desia il y seroit allé, n'eust esté qu'il ne luy sembloit pas bien-seant de conduire sa fille vers celuy qui la deuoit espouser, & que toutesfois il ne vouloit point que le mariage se conclust qu'en sa presence. Celiodante qui n'auoit point vn plus grand desir apres celuy de son mariage, que de donner toute sorte de satisfaction au Roy Policandre, en ayant quelque temps discouru auec luy fit resolution d'aller luy-mesme la conuier de venir, s'asseurant bien qu'elle ne luy refuseroit point cette grace, & Policandre ayant approuué son dessein,

il commença de mettre ordre à son depart & y vsa de telle diligence que trois iours apres il estoit prest à partir lors qu'Oronte arriua qui asseura que la Royne Argire seroit dans deux iours auprés d'eux, & qu'il s'estoit mis deuant pour leur en donner aduis. Le contentement que cette nouuelle apporta à ces deux Roys, fut tres-grande, & à l'heure mesme Celiodante luy alla au deuant & la rencontra assez prés de là. Policandre cependant s'enquerant d'Oronte comment elle auoit pris vne resolution si contraire à l'humeur en laquelle il auoit escrit qu'elle estoit, sceut qu'apres auoir demeuré sans sortir du lict plus d'vne lune & demie, elle l'auoit enuoyé querir vn soir, & luy auoit froidement demandé à quel subiect le Roy son fils l'auoit fait venir. Lors, Madame, respondit-il, que ie commençay de le vous dire, le mal qui vous suruint vous empescha de l'entendre. I'entends bien, reprit-elle, que vous veniez pour la publica-
tion

tion de la paix & faire faire la resiouïssance de son mariage, mais pour ce suiect il n'estoit pas besoin de s'addresser à moy, puis que vous-mesmes auiez vos commissions assez amples pour le faire sans que i'y meisse la main. Madame, adiousta Oronte, i'auois veritablement mes commissions telles que vous dittes : mais outre cela i'auois commandement de faire tout par vostre volonté, & sur tout de vous supplier de la part du Roy Policandre & du Roy vostre fils de vouloir prẽdre la peine de vous trouuer à la ceremonie qu'ils desirent faire quand les nopces se celebreront. Et ne m'auez-vous pas dit, interrompit-elle, que les nopces estoient faites? Les nopces, Madame, dit-il, pardonnez-moy, ouy bien que les articles de la paix & du mariage estoient accordez, mais pour les nopces ils n'ont garde de les faire que vostre sãté ne vous permette d'y estre, où bien que vous ne vous excusiez sur vostre mal. O Oronte, s'escria-t'elle, auec vn visage ioyeux en quelle peine

ay-ie vescu depuis vostre venuë pour n'auoir pas entendu le subiect de vostre voyage, car il faut que vous sçachiez que vous oyant dire que le Roy mon fils auoit fait si peu de conte de moy, que de se marier sans m'en rien communiquer, & sans vouloir que ie le sceusse, luy qui ne vouloit me celer ses moindres pensees, i'en demeuray si picquee que la vie mesme m'estoit ennuyeuse. O, Madame, repliqua Oronte, sortez de cette opinion, ie vous supplie, & croyez que s'il s'est hasté de conclurre la paix sans vous le mander ça esté qu'il l'a iugee si necessaire, & le traitté si aduantageux qui le rendoit Roy de deux si grands Royaumes, qu'il a pensé que vous le blasmeriez s'il y mettoit aucun dilayement : Mais pour les nopces, soyez seure, Madame, qu'il n'a garde de les precipiter de cette sorte, puis que le retardement n'en peut pas estre de telle importance, & que mesme le Roy Policandre desire que vous y soyez. La Royne à ces paroles

changea tellement de visage, qu'il sembloit que ce n'estoit pas celuy qu'elle auoit vne heure auparauant, & dés le lendemain mit ordre à son depart.

Policandre iugea bien que la Royne auoit sagement dissimulé la cause de son desplaisir à Oronte, & attendoit auec impatience qu'elle vint pour entendre de sa bouche la verité de ce que Verance luy auoit dit.

Estant donc arriuée, & receuë auec tous les honneurs que Policandre luy pût rendre, & auec vne resiouïssance generale de chacun, hormis de Rosanire, qui ne pouuoit en son cœur approuuer ce mariage pour l'affection qu'elle portoit à Rosileon. Le lendemain que le Roy Policandre l'alla visiter apres les premieres paroles de courtoisie, elle le supplia qu'elle pût parler à luy en la seule presence de la Princesse Rosanire & du Roy son fils, & chacun les ayant laissez

seuls dans la chambre, la Royne parla de cette sorte.

Ie m'asseure, Policandre, que d'abbord que vous ressentistes la fureur des armes de mon fils, & de tant de Roys vnis auec luy à vostre ruïne par mon artifice, vous ne fustes pas peu estõné. Vous souuenez-vous de l'amitié que ie vous auois portee lors que Cheualier errant vous arriuastes dans la Court Roy mõ pere. Mais si en mesme temps l'ingratitude ne vous eust effacé de la memoire les obligations que vous m'auiez, vous eussiez bien iugé que c'estoit la moindre vengeance qui se deuoit à mon affection outragee, & le plus leger chastiement que vostre faute deuoit attendre. Et toutesfois si cet effect de ma iuste douleur vous a pû donner cognoissance que l'Amour deuoit estre grande qui a donné naissance à vne si grãde haine: ie veux que vous confessiez lors que vous aurez ouy ce que i'ay à vous dire, que iamais vn Amour, ny vn despit n'eurent tant de puissance

ſur vne perſonne que ſur l'ame d'Argire. Mais vous, Madame, dit-elle, ſe tournant vers la Princeſſe, ie vous ſupplie ne point faire de mauuais iugement de moy, iuſques à ce que vous ſçachiez par experience combien ces deux paſſions ont de pouuoir ſur vne perſonne qui aime bien. Et vous, mon fils, cõtinua-t'elle, ſe tournant à Celiodante, attendez iuſques à la fin de mon diſcours, & ie m'aſſeure que vous louërez ma faute, & direz que vous luy auez de l'obligation.

Et lors reprenant ſon diſcours dés l'arriuee de Policandre en la Court du Roy des Pictes, elle redit les recherches qu'il luy auoit faittes, les promeſſes qu'elles auoient euës de luy, ſans cacher les particularitez de leur affection : la peine qu'elle eut à cacher ſa groſſeſſe, lors que Policandre vint recueillir la ſucceſſion de ſon pere, & plus encore ſon accouchement : le deſplaiſir qu'elle reſſentit quand elle ſceut qu'il auoit eſpouſé Cloriſene contre ſa parole, quelle ſurcharge ce fut à ſes ennuys

de receuoir pour son mary par le cõ-
mandement du Roy son pere, le Roy des Santons, duquel incontinent elle eut vn fils. Elle representa fort au long le regret quelle auoit de voir ordinairement cet enfant, & d'estre priuee de l'autre, quelle resolution elle prist de les changer, & par quel artifice elle en vint à bout, la curiosité qu'elle eust de sçauoir de l'Altorune Melusine, la fortune de ses enfants, la responce de laquelle elle auoit encore par escrit: & lors comme elle auoit mis le vray Celiodante entre les mains de Verance, & comme ils s'estoient perdus tous deux, ainsi qu'auec vn regret extrême elle auoit sceu lors qu'elle l'auoit enuoyé chercher.

Le Roy Policandre qui auoit desia appris toutes ces choses par Verance ne fut pas le plus estonné de la troupe: mais si fut bien Celiodante qui tout à coup se voyoit rauir Rosanire, & deux Royaumes desquelles il auoit creu estre Seigneur legitime, &

toutesfois ce ne luy eſtoit pas vn foible contentement de recouurer vn tel pere que Policandre, la vertu & la valeur duquel eſtoient eſtimez ſur tous les Princes de ſon temps, & pour ne donner teſmoignage de ſon meſcontentement: Lors que le Roy ſon pere ouurit les bras pour le receuoir en ſon ſein, il mit le genouïl en terre, en luy diſant. Seigneur, la perte qu'auiourd'huy ie fais de la choſe du monde que i'auois la plus chere, & i'entends la Princeſſe Roſanire ne ſçauroit m'empeſcher de me reſiouïr d'auoir recouuré vn tel pere que le grand Roy Policandre.

Mõ fils, dit Policãdre, des fẽmes on en peut recouurer quãd on en a perdu vne, mais des peres, cela ne ſe peut, & meſmes tel que ie vous ſeray. Et quant à moy ie vous diray bien que ie n'eſtime point auoir iamais tant eſté fauoriſé de la fortune qu'en ce iour qui m'a redonné ce que ie

ne sçauois pas que i'eusse, & qui m'est toutesfois vn tresor aussi cher que la vie, & qui de plus m'a donné cognoissance de la plus grande obligation que iamais Cheualier ait euë à vne Dame, qui est celle que Policandre a à la Royne Argire vostre mere, & apres l'auoir embrassé & baisé au front il le releua & le laissa baiser & embrasser à Rosanire, qui faisoit bien paroistre à son visage qu'elle l'aimoit beaucoup mieux pour son frere, que pour son mary.

Cependant le Roy Policandre s'addressant à la Royne Argire: Mais, Madame, luy dit-il, n'auez-vous iamais eu nouuelle du vray Celiodante, ny de Verance. Point du tout, respondit-elle, quelque recherche que i'aye peu faire d'eux. Il est vray que ne l'ayant osé faire sinon à cachette, & fort long temps apres leur perte, il ne faut pas s'estonner que ie n'en aye pû rien descouurir: toutesfois i'espepere, & ie l'espere presque auec asseurance que mon fils ne sera pas per-

du pour la prediction que l'Altorune Melusine en a faitte : car seroit-il possible qu'elle eust esté seulement menteuse en ce qu'elle a predit de luy. Or auant que vous en dire d'auantage, adiousta le Roy, ie veux veoir si vous recognoistrez vne personne qui peut-estre vous en pourra dire quelque nouuelle, & lors allant luy-mesme ouurir la porte, il fit entrer Verance, & le prenãt par la main le presenta à la Royne. Madame, luy dit-il, cognoissez-vous cet hõme ? Aussitost qu'elle ietta l'œil sur luy, encore qu'il fust deuenu fort vieux & maigre, si s'escria-t'elle. Ah ! Verance, rends-moy ce que ie t'ay donné en charge. Verance mettant vn genouïl en terre les larmes aux yeux. Madame, luy dit-il, la force & la violence m'en ont osté le pouuoir. O Dieux, s'escria-t'elle, en ioignant les mains, est-il possible que mon fils soit perdu, & que l'Altorune soit manteuse? Et là se taisant quelque temps, elle reprit : Dy moy Verance, mais dy le sans crain-

dre, mon fils est-il mort, & quelqu'vn l'a-t'il esgorgé deuant tes yeux? Madame, respondit-il, il n'y a rien de tel, mais s'il vous plaist d'ouïr la fortune du plus mal-heureux qui viue, ie vous raconteray briefuement la mienne, par laquelle vous entendrez tout ce que vous me demandez. Et lors Policandre ayant supplié la Royne de le luy vouloir permettre, il parla ainsi.

A peine fus-ie party du lieu où ce ieune Prince auoit esté changé par vostre commandement auec son frere que ie luy fis changer de nom, & defendis à sa nourrice de ne le nommer iamais autrement que Kinicson, luy ayant choisi ce nom plustost pour le vous faire recognoistre que pour autre raison, parce qu'en vne pierre que vous luy auiez penduë au col, où estoit la figure d'vn Lyon il y auoit certaines lettres qui disoient Kinic, Kinicson, & i'eus opinion que s'il venoit à se perdre, & qu'il reuint en lieu où vous le pussiez ouyr nommer,

peut-estre vous en souuiendriez-vous, & le recognoistriez. Nous paruinsmes donc suiuant vostre commandement au port des Santons, où prenant vn petit logis & assez retiré nous y passasmes prés de cinq ans, que chacun pensoit que Kinicson fust mon fils, & que sa nourrice fust ma femme. Enuiron cet aage par mal-heur vn iour qu'il se iouoit sur la coste de la mer auec quelques autres enfãts il fut enleué par des Pirates qui alloient escumant tous les riuages d'alentour, & parce que ie ne l'esloignois que le moins que ie pouuois, & que pour le laisser passer le temps ie m'estois endormy au mesme lieu, ie ne me reueillay que ie ne me trouuasse entre les mains du mesme rauisseur de mõ maistre. Dans ce grãd desastre i'eus quelque espece de cõtentemẽt de me voir prés de luy pour le pouuoir seruir, mais cõme la fortune fut encore marrie de m'auoir laissé cette petite consolation, elle me l'osta biẽ-tost apres: car à peine estions nous en plaine mer, que d'autres Pirates attaquerẽt

ceux qui nous auoient pris, & apres vn long combat en demeurerent les maistres, & parce que ie ne sçay comment ie fus blessé, ces derniers pensant que ie fusse des Pirates me mirẽt à la chaisne, & me traitterent auec toutes les cruautez qui sont ordinaires entre ces personnes. Ceux-cy nous conduisirent en fin dans vne des Isles Armoriques où ils auoient accoustumé de faire leur retraitte, & où les Marchands de la terre ferme venoient auec sauf-conduit les descharger des prises qu'ils faisoient le long de la coste.

Quelques ious apres ces Marchãds y vindrent & le petit fut achepté, tant pour la gentillesse qui en cette enfance se voyoit en toutes ses actions, que pour la promesse que ie leur fis, que quelque prix qui leur coustast ie les en ferois rembourcer au double, aussi-tost que i'aurois escrit à ceux ausquels il appartenoit. Car sur toute chose ie desirois de le veoir hors des mains de ces miserables. Vn tres-honneste marchand donc le rachepta

& en meſme temps paya le prix qu'ils luy demanderent, & pour le petit & pour moy. Mais voyez, Madame, quand quelque choſe eſt eſcritte dans le Ciel, comme il eſt impoſſible de l'effacer, ie vous ay dit que i'auois eſté bleſſé au combat que ces Pirates auoient eu : Or cette bleſſeure, ou pour ſa grandeur, ou pour le peu de ſoin qu'ils en auoient eu s'eſtoit de ſorte enuenimee, que quand le marchand partit il n'oſa m'emmener de peur que ie ne mourruſſe en chemin: mais me donna quelque argent pour me panſer auec promeſſe de reuenir en ce meſme lieu me requerir dans quinze iours : Et parce que quand le petit Kinicſon fut pris la ſeconde fois on luy auoit oſté la pierre que vous luy auiez miſe au col, ie ſuppliay le marchand de la vouloir rachepter & la luy redonner pour des raiſons que ie luy ferois entendre en temps & lieu. Ce bon marchand le fit & deuant moy la mit au col du petit, dont ie receus vn tres-grand contentement, me ſemblant qu'encore que ie

vinsse à mourir peut-estre cette marque vn iour le vous feroit recognoistre.

Or, Madame, les quinze iours se passerent & autre quinze apres sans que le marchant reuint, & quelque temps apres ie sceus qu'il estoit mort. Ie requis biẽ lors que ie fus guery d'estre relasché, puisque ma rãçon auoit esté payee, mais ceux qui ne cognoissent que le profit, pour toute raison se mocquoient de moy, & l'vn des Chefs me respondit que les Dieux les auoiẽt faits seigneurs de tout ce qu'ils pouuoient prendre, & heritiers de tous ceux desquels les biens estoient entre leurs mains, de sorte que me remettant à la chaisne i'y suis demeuré auec la misere que vous pouuez iuger, iusques à cette derniere guerre que les Boyens & Ambarres apres auoir forcé plusieurs villes de la coste Armorique, de fortune sont entrez dans cette Isle qu'ils ont pillee, & auec plusieurs autres m'ont emmené dans leur camp, où

encore que ie fuſſe priſonnier, ie ne laiſſois d'auoir quelque ſatisfaction, d'eſtre parmy des perſonnes raiſonnables, & de veoir ceux qui me ſouloient traitter ſi mal, eſtre priſonniers auſſi bien que moy. Le Ciel en fin a voulu auoir pitie de moy, & apres plus de vingt annees de priſon me faire rendre la liberté par le benefice d'vne paix generale, par laquelle tous priſonniers ont eſté relaſchez.

La premiere choſe que ie fis ce fut d'aller au Temple rendre graces au grand Tautates de tout ce qu'il luy auoit pleu de me faire ſouffrir, & puis le ſuppliay ſi Kiniciſon eſtoit en vie, il me fit la grace de le vous faire reconoiſtre, àfin que ie puſſe paſſer auec quelque repos le reſte de mes vieilles annees.

I'auois mis bien auant en ma memoire le nom du marchand, & le lieu d'où il eſtoit, ie m'y en allay donc le pluſtoſt que ie pûs, & tout ce que i'en pûs apprendre fut que les

heritiers du marchand incontinent apres sa mort s'estoient partagez tout ce qui auoit esté de son heritage, & que ceux qui auoient eu Kinicson l'auoient mis sur la riuiere de Loire auec quelqu'autres marchandises, & l'estoient venu vendre où dans la Gaule Lyonnoise, où pres de là, & desisirant d'en faire vne plus exacte recherche, ie trouuay qu'ils estoient tous morts en cette derniere guerre, si bien que ie m'en allay au mieux que ie pûs au port des Santons, pour sçauoir si la nourrice que i'y auois laissee en auroit point ouy nouuelle, mais l'on me dit que quand elle sceut la perte de son fils & de son mary elle mourut de regret. C'est la verité, Madame, que ie me resoluois d'ẽ faire de mesme, & ne mõstrer point vn moindre courage qu'elle: mais les nouuelles que i'eus me firent prolonger ce dessein, car ie sceus que le Roy Policandre ayant pris le Roy vostre fils prisonnier faisoit dessein pour affermir cette paix de luy donner en mariage
la

la Princesse Rosanire sa fille. Ie creus que Dieu m'auoit reserué en vie, pour l'oster de l'erreur où il estoit, afin que sans y penser, il ne fist des nopces tant incestueuses. Et encore que ie sceusse bien que vous estiez en vie, & que vous sçauiez ceste verité mieux que moy, si eus-je opinion que quelque sorte de respect vous pourroit, peut-estre oster la hardiesse de declarer le change que vous auiez faict, & que ce mal-heur cependant pourroit aduenir. Ie m'en vins donc le plus diligemment que ie pûs le faire entendre au Roy Policandre, afin qu'vn si grand desastre n'arriuast en la maison d'vn si bon & iuste Roy, & ne fist tomber sur sa teste innocente les mal-heurs qui suiuent infalliblement telles meschantes & enormes alliances.

A ce mot il mit vn genoüil en terre, & les larmes aux yeux: Ie meurs, Madame, continua-t'il, d'vn regret extrême, de me presenter deuant vous, sans vous pouuoir rendre ce

que vous m'auez dõné en garde: mais la Fortune qui m'a esté tant ennemie, a voulu que sans ma coulpe ce malheur m'aduint, & que le regret m'en demeurast à iamais, afin que ie n'eusse iamais aucun entier contentement.

La Reyne, aprés l'auoir regardé quelque temps, le visage tout couuert de pleurs: En fin, dit-elle, Verance, tout ce que i'apprends par ton discours, c'est que mon fils est perdu, & qu'il n'y a plus d'esperance pour moy de le reuoir iamais? Et Verance ne luy respondant rien, mais pliant tristement les espaules: O Dieux! s'escria-t'elle en se tournant de l'autre costé, ô Dieux! & pour moy seule vous voulez que l'Altorune ait predit des menteriez. Si est-ce, dit-elle en prenant vn papier dans son sein & le despliant, que voicy bien ta prediction, escrite de ta propre main, ô Altorune Melusine, & que ie te puis reprocher, à mon dommage, que tu es vne abuseuse, en laquelle il ne faut iamais auoir aucune creance. Le Roy

alors tout pensif, prenant de ses mains & lisant ce que nous auons desia dit, ne pouuoit assez admirer qu'elle eust preueu tout ce qui estoit arriué à son fils, fust pour la mort du Prince Arionthe son frere; fust pour les nopces incestueuses qu'il auoit failly de contracter : mais lors qu'il leut,

L'autre en Forests où Godomar sera
Le sens recouurera,
Puis de tous deux la fortune est heureuse.

Il considera quelque temps ces paroles, & puis: Ah! Madame, dit-il, tout à coup, ne blasphemez point contre ceste grande Altorune. Il me semble que i'entends quelque chose en cecy. Et lors releuant Verance, qui estoit tousiours demeuré à genoux, & le prenant par la main: Dy-moy, Verance, en quel lieu t'a-t'on dit qu'auoit esté vendu le petit ? Helas, Seigneur, l'on n'en sçait rien, respondit-il, sinon qu'il fut mis sur des bateaux qui remontoient le fleuue de Loyre,

auec quelques marchandises. Et bien, reprit le Roy, encore est-ce quelque chose: Et en ce temps-là, quel aage pouuoit-il auoir? Enuiron six ans, respondit Verance. Estoit-il blond, ou noir? adjousta le Roy : Seigneur, dit Verance, c'estoit le plus bel enfant qui se pûst regarder, il auoit les cheueux blonds & tous crespez, les yeux bien fendus, & à fleur de teste, tirant presque sur le verd, le visage vn peu long, le teint si vif & delicat, qu'il sembloit vne fille; la taille droite, & pour son aage, fort grand, & assez formé: mais en toutes ses actions si agreable, qu'il estoit impossible de le veoir sans l'aymer. Et comment dis-tu qu'il se nommoit, luy dit le Roy? Son propre nom, respondit Verance, c'estoit Celiodante: mais pour empescher qu'il ne fust recogneu, ie luy donnay nom Kinicson, à cause d'vne pierre où ce mot estoit escrit, & que la Reyne luy auoit mise au col. O Dieux! s'escria lors Policandre en ioignant les mains & regardant le

Ciel, ouuurez-nous les yeux, s'il vous plaist, afin que nous puissions veoir la lumiere de la verité parmy ces tenebres qui nous la cachent. Et lors se tournant vers la Reyne, Madame, luy dit-il, vous m'auez rendu vn fils, & ie vous en veux rendre vn autre, si ie ne suis le plus deceu homme du monde: Car, continua-t'il se tournant vers la Princesse Rosanire, dites-moy, ma fille, auriez-vous point memoire du nom, que portoit Rosileon quand ces Marchands me le donnerent? Seigneur, respondit-elle à moitié hors d'elle-mesme, il s'appelloit comme vous le verrez en escrit en ceste pierre, qu'autrefois il me donna quand il seruoit la Princesse ma sœur & moy: Car, dit-elle, n'ayant rien pour me donner le iour de l'an neuf, qu'on cueilloit le Guy, il me presenta ceste pierre pour estreine. Et lors la sortant du sein: Ie l'ay tousiours gardee, continua-t'elle, d'autant qu'il me dit qu'elle estoit heureuse. Elle ne la tendit pas plustost au Roy qu'il la recogneut pour celle qu'il auoit si long-

temps portee, & depuis donnee à la Reyne Argire, qui de son costé n'y ietta pas si-tost les yeux, qu'elle s'escria: O bien-heureuse marque de mon contentement passé! les Dieux t'ont-ils destinee pour me signfier tousiours les plus grands bon-heurs que ie puisse receuoir? S'il est ainsi, ie te demande celuy à qui ie t'ay donnee, rends-le-moy, afin que ie die qu'entre toutes tu es la plus heureuse pierre qui fut iamais. Et en disant ces paroles elle la baisoit, & se la ioignoit contre l'estomach: mais ceste resjouyssance n'estoit rien, au prix de celle de Verance, quand il l'a recogneut: car veritablement il sembloit vne personne hors du sens. La Princesse qui n'osoit pas monstrer sa ioye, de peur de donner trop de cognoissance de la bonne volonté qu'elle portoit à Rosileon, estoit toute troublee, & attendoit auec impatience qu'il fust entierement recogneu, pour aussi de son costé se resiouir de leur commun contentement. Cependant

le Roy prenant la pierre, & liſant le mot qui eſtoit eſcrit autour du Lyon, il trouua qu'il y auoit, Kinic Kinicſon, qui ſignifioit, Roy fils de Roy. Voila bien, dit-il alors, le nom de Kinicſon, qu'il portoit quand il me fut donné par des Marchands pour Eſclaue; car ie m'en ſouuiens bien. Et que depuis ie changeay, lors qu'il tua le Lyon qui s'eſtoit eſchappé de mes cages, & qui faillit de me deuorer, en celuy de Roſileon, tant pour memoire de cet acte genereux, que d'autant que ma fille, quand il fut faict Cheualier, luy ceignit l'eſpee du nom de Roſanire & de Lyon, formant celuy de Roſileon. Quand il me fut amené, il pouuoit bien eſtre de l'aage que Verance dit, & auoit le viſage tout tel qu'il le repreſente: de ſorte que toutes ces choſes me font preſque iuger, que Roſileon pourroit eſtre celuy que la Reyne a perdu. Toutefois il me ſemble que ceſte recognoiſſance eſt de telle importãce, qu'il ne faut point aller à l'eſtourdie. Et ie ſerois

d'aduis qu'auant que d'en faire aucun semblant, il faudroit n'y laisser aucune doute: Car ceste pierre peut bien auoir esté ostee au petit qui estoit vostre fils, dit-il se tournant à la Reyne, & le nom encore peut bien auoir esté donné par hazard, auec la pierre, à celuy-cy, & mesme le voyant si beau, & si bien nay, que l'on l'aura estimé digne de ce nom, qui en effect ne signifie que fils de Roy. Si bien que ie voudrois, auant que l'on en fist semblant, que nous en eussions quelque cognoissance moins douteuse. Seigneur, dit incontinent Verance, ie m'asseure qu'il m'a tãt aymé, qu'aussitost qu'on luy dira mon nom, il le recognoistra: Et moy, adjousta la Reyne, i'en auray vne marque indubitable, si ie le vois: car ie me souuiens que quand ie le remis entre les mains de Verance, i'eus peur de le perdre, & le voulus marquer auec vn fer chaud, pour le recognoistre. Et lors que ie cherchois où luy faire la marque, ie luy en vis vne d'vne rose sur main, si apparente, que ie pensay que

celle-là suffiroit. O! s'escria incontinent la Princesse, asseurez-vous, Madame, que Rosileon est donc vostre fils; car il a esté si long-temps aupres de moy, que i'ay assez eu de loisir de luy voir les mains: & ie vous puis bien asseurer qu'il a vne rose si bien representee sur la main gauche, qu'vn Peintre ne l'a sçauroit mieux faire. La Reyne alors frappant des mains l'vne cõtre l'autre: O Seigneur! s'escria-t'elle, que desirons-nous dauantage, & quelle plus asseuree cognoissance attendons-nous? Le nom, la pierre, l'âge, les marchands des costes Armoriques, la marque de la main, ne suffisent-ils pas à nous dire que c'est celuy que nous cherchons? Mais outre cela, la prediction de l'Altorune, qu'il deuoit tomber en l'accident où nous le voyons? Madame, dit alors Verance, permettez que i'aille où il est, & que ie puisse parler à luy auant que ceste nouuelle s'esuente, m'asseurant que ie vous en rendray du tout certaine. Et à ce mot il s'en alla le plus diligemment qu'il pût au logis de Rosi-

leon, duquel la maladie n'estoit pas furieuse: mais seulement vne alienation d'entendement, qui luy faisoit sembler d'estre quelquefois dans les armees, où il ordonnoit & commandoit comme s'il eust esté General: d'autrefois il se figuroit de veoir Rosanire, & de parler à elle: d'autrefois de reprocher au Roy sa promesse non obseruee, & semblables choses. Et lors qu'il entroit en ces humeurs, il parloit auec tant de froideur, & apportoit tant de bonnes raisons, que n'eust esté qu'incontinent il extrauagoit d'vn propos à vn autre, mal-aysément eust-on pû iuger qu'il fust hors du sens. Or quand Verance le vint trouuer, il y auoit quelque temps qu'il se promenoit dans sa chambre sans dire mot: & parce qu'on n'auoit point accoustumé d'y entrer sans en aduertir quelqu'vn de ceux qui auoient le soin de sa personne. Aussitost qu'il fut aduerty que Rosanire l'enuoyoit visiter, il laissa son promenoir, & receut celuy qu'on luy pre-

senta auec tant de courtoisie & de bonnes paroles, que mal-aysément eust-on peu iuger qu'il eust quelque mal. Et en cela il ne faisoit rien de nouueau: car toutes les fois qu'on vouloit qu'il fist quelque chose, il falloit luy dire que Rosanire le vouloit ainsi, & il obeïssoit auec tant de sousmissions & de promptitude, que s'il n'eust point eu l'esprit troublé. Verance le voyant en cet estat, ne pût cacher les larmes, & auant que luy faire cognoissance: Seigneur, dit-il, la Princesse Rosanire m'enuoye pour sçauoir l'estat de vostre santé, & pour veoir s'il est vray que la Rose que vous auez sur la main gauche soit effacee. Effacee, dit-il incontinent, ny la Rose, ny la main, ny Rosanire de mon cœur, ne le seront iamais. Elle le desire, cõme vous le dites, repliqua Verance: mais parce qu'on luy en a dit quelque chose, elle m'a cõmandé de le venir voir, pour luy en rapporter la verité. Il luy tendit lors la main, en luy disant: Tenez, Cheualier, la Nature

qui sçauoit que i'estois destiné à vne Rosanire, me donna en naissant la rose que vous voyez, & que ie conserueray iusqu'au tombeau. Le pauure Verance recognoissant ce signe, & ne doutant plus que Rosileon ne fust celuy qu'il cherchoit. Ah! Kinicson, luy dit-il en luy baisant la main, est-il possible que vous voyez deuant vous vostre tant aymé Verance, & que vous ne le cognoissiez point? A ce mot de Verance, il se retira deux ou trois pas, & apres l'auoir consideré quelque temps. Estes-vous Verance, luy dit-il tout estonné, mary de Lireine? (& ceste Lireine c'estoit sa nourrice qu'il pensoit estre sa mere) Ie suis celuy-là mesme, respondit-il, qui fus pris auec vous sur la coste de la mer, par des Pirates, & qui depuis n'ay iamais eu contentement que celuy de vous retrouuer icy. Grand effect du bon naturel de Rosileon, il courut à luy les bras ouuerts, l'embrassa, le baisa à la ioüe, & les larmes luy vinrent aux yeux, de ioye & de contentement: Et apres, comme s'il eust esté en son bon

ſens, luy demanda quelle auoit eſté ſa fortune & de ſa chere Lireine, & pourquoy il auoit tant demeuré à le venir veoir? Verance luy fit entendre ſa longue priſon, & comme il auoit eſté mis en liberté par la paix generale. A ce mot de paix il commença de ſouſpirer, & peu apres à extrauaguer, ſur la guerre qu'il auoit entrepriſe cõtre Celiodante, auquel il vouloit dõner la bataille, & qu'il vouloit bien que Verance y fuſt: & ioignit à ces paroles tant d'autres hors de propos, que Verance ne pouuant cacher les pleurs. Seigneur, luy dit-il, que voulez-vous mander à la Princeſſe Roſanire? Que ie luy enuoyeray bien-toſt Celiodante priſonnier, reſpondit-il: mais ie n'entends pas que ceſte ſeconde victoire me ſoit ſi deſaduantageuſe que la premiere. Et lors Verance s'en voulant aller: Mais, mon cher Verance, luy dit-il, prenez garde que les Pirates ne vous prennent encore vne fois, ſi vous voulez aller par terre ie vous feray accompagner de la moi-

tié de mon armee. Et sur tout, reuenez le plustost que vous pourrez, si vous me voulez faire plaisir.

Verance pleurant à chaudes larmes s'en retourna vers le Roy & la Reyne, & fit le rapport de ce que vous auez oüy, & mesme comme il s'estoit souuenu du nom de Lireine, & de celuy de Kinicson, dont la Reyne demeura si contente, que ne pouuant assez remercier Tautates de ceste grace, elle ne faisoit que ioindre les mains & pleurer de ioye. En fin le Roy, apres s'en estre grandement resioüy auec elle, & Rosanire aussi, ils resolurent qu'il ne falloit point declarer ces resjoüissances, qu'on ne veist verifié le reste de la prediction de l'Altorune. Et que pour ce sujet il falloit conduire Rosileon en Forests, prenans dés lors resolution que s'il pouuoit guerir on luy donneroit Rosanire pour sa femme, & à Celiodante la Princesse Cephise.

Verance alors prenant la parole, & s'adressant au Roy Policandre, Sei-

gneur, luy dit-il, vous plaist-il que comme vostre fidele seruiteur, ie vous die en la presence de ceux qui sont icy, ce que mon deuoir m'oblige de vous remettre en memoire? Iamais, respõdit le Roy, vous ne deuez faire de difficulté de parler libremẽt à moy, pour semblable sujet. Sçachez donc, ô grand Roy, que vous ne deuez iamais esperer contentement, ny enuers les Dieux, ny enuers les hõmes, tant que vous viurez dans l'injustice où quelque dessein d'Estat vous a retenu depuis quelques annees. Moy, dit-il tout surpris, i'ay cõmis injustice? Oüy, Seigneur, repliqua-t'il, & la plus grande qu'autre puisse faire. N'est-ce pas chose injuste que d'auoir abusé auec des promesses non obseruees, vne si grande & sage Reyne que ceste grande Princesse? Ne vous souuenez-vous point que ie suis tesmoin des serments faits, & des Dieux que vous auez inuocquez en vos promesses? Asseurez-vous, Seigneur, que tous les desplaisirs que vous auez receus, se sont des

auant-coureurs que les Dieux vous enuoyent, pour vous aduertir qu'ils appesantirõt bien mieux leurs mains, si vous ne satisfaites à ce que vous leur auez promis. Le Roy alors tout confus: I'aduouë, dit-il, que tu as raison, & que pour satisfaire à ce que ie dois, si la Reyne veut oublier l'offence que ie luy ay faite, qui n'a esté que pour la raison d'Estat dont tu as parlé, ie la reçois dés à ceste heure pour ma femme legitime, & pour Reyne des Boyẽs & des Ambarres. Et à ce mot luy tendant la main, & elle la receuant auec toute sorte de respect & de contentement, il l'a baisa auec tant de satisfaction pour elle, & pour Celiodante, que ceux qui estoient dans la chambre prochaine en ouyrent la resiouïssance, qui fut cause que le Roy fut d'opinion de declarer son mariage, & celuy de Celiodante & de la Princesse Cephise. Et incontinent apres Argire ne pouuant souffrir de veoir Rosileon en cet estat, se resolut de l'emmener icy secrettement, où elle a esté contrainte

trainte de conduire aussi Rosanire, parce qu'autrement l'on ne pouuoit faire partir Rosileon: mais auec la Princesse l'on en faict tout ce que l'on veut.

Ainsi ce sage & prudent vieillard acheua de raconter à la Nymphe le sujet qui auoit faict venir la Reyne Argire en ce lieu, & en mesme temps la supplia d'auoir agreable de tenir ceste affaire secrette, iusqu'à ce qu'on veid si les Dieux auroient agreable de rendre la santé à Rosileon, à quoy elle respondit que cela luy sembloit tres à propos, encore qu'elle eust vne ferme esperance de sa guerison: Parce, disoit-elle, qu'outre que tout ce que l'Altorune a predit s'est iusques icy trouué veritable: Encore l'arriuee de celuy qui le doit guerir, n'ayant deuancé que d'vn iour celle de Rosileon, il semble que les Dieux ne nous l'ayent enuoyé que pour ce sujet: Car le Prince Godomar, second fils du Roy des Bourguignons, vint hyer en ceste

ville, & y fut conduit par la Fortune la plus inesperee qu'on sçauroit penser. Argire alors ioignant les mains: Vous me resiouyssez grandement, Madame, par l'asseurance que vous me donnez: Mais, continua-t'elle, comment iugez-vous que ce soit de luy que l'Altorune a voulu parler? Ie le iuge, dit-elle auec beaucoup de raison: car desia auant vostre venuë nous auions resolu qu'il planteroit le Cloud sacré, pour la guerison d'vn Berger attaint d'vne mesme maladie: de sorte que mesme c'est vn moyen pour tenir le tout plus secrettement: car sous pretexte de ce Berger, nous pourrons faire pour celuy que vous desirez tout ensemble. Et nottez que ie croy que les Dieux ont enuoyé icy le Prince Godomar pour ce sujet, parce qu'estant necessaire que celuy qui doit planter ce Cloud, soit souuerain Magistrat, il y a apparence qu'il falloit que ce fust vne personne de qui la naissance le pûst releuer pardessus le commun. Com-

ment, dit la Reyne Argire, le jeune Prince des Bourguignõs est donc icy? Il y est, Madame, respondit la Nymphe, & me semble qu'il n'y auroit point de danger de luy dire qui vous estes, afin que s'il venoit à le sçauoir apres, il ne s'offençast de ceste meffiance. Ie le veux, dit la Reyne, & i'enuoyeray vers luy pour luy en donner aduis, & luy faire les offres du seruice que ie luy veux rendre. Adamas alors prenant la parole, il me semble, dit-il, Madame, que pour plusieurs raisons il faut haster la guerison du Prince Rosileon, d'autant qu'il est impossible que ceste affaire ne se diuulgue pour peu qu'elle soit retardee, y ayant en vostre suitte tant de personnes qui le sçauent, qu'il est bien mal-aysé que quelqu'vn ne se relasche d'en parler. Et puis le Sacrifice estant desia resolu & preparé pour le Berger Adraste, le retardement n'en seroit pas à propos, & donneroit occasion à plusieurs d'en rechercher le sujet, que peut-estre ils

pourroient rencontrer. Mais outre ces considerations des affaires tres-importantes que la Nymphe vous fera entendre, la contreignent de mettre fin le plustost qu'il luy sera possible à celles qui vous ont conduitte icy. De sorte, Madame, qu'il vaudroit mieux que ce fust demain, que d'y mettre vn plus long delay. Mon pere, respondit la Reyne, vous me pressez d'vne chose de laquelle ie voulois supplier la Nymphe, & ie n'osois de peur de l'importuner : Mais puisque son seruice le requiert ainsi, ie vous supplie de ioindre ses interests auec mes supplications, & d'obtenir d'elle, que ie sois bien-tost mise hors de la peine où ie vis. Adamas alors se tournant vers la Nymphe : Madame, dit-il, si vous me le commandez, ie feray tenir le Sacrifice tout prest, & feray entendre vostre volonté au Pontife, & au Prince Godomar, afin qu'au matin, ou plustost qu'il se pourra, vous puissiez

rendre ceste satisfaction & ce contentement à la Reyne.

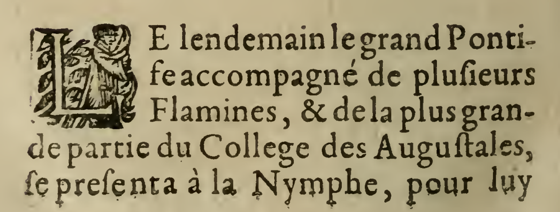
Auec ceste resolution, la Nymphe renuoyant querir Galatee, se retira, & laissa reposer Argire: si toutefois la peine en laquelle elle estoit luy en donnoit le loisir.

Fin du cinquiesme Liure.



LA CINQVIESME PARTIE DE LASTREE, DE MESSIRE HONORE' D'VRFE'.

LIVRE SIXIESME.



LE lendemain le grand Pontiſe accompagné de pluſieurs Flamines, & de la plus grande partie du College des Auguſtales, ſe preſenta à la Nymphe, pour luy

faire entendre ce qui luy estoit necessaire à la publicque action qu'elle desiroit que l'on fist. Et entre autres choses, qu'il falloit qu'elle esleust vn souuerain Magistrat, auquel elle remettroit la souueraine puissance, tant qu'il seroit retenu en ceste charge: Parce, disoit-il, que ceste ceremonie estoit venuë de Numa Pompilius, & qu'en ce temps-là les Roys qui commandoient dans Rome estoient souuerains: c'estoient aussi eux qui plantoiẽt ce Cloud: Mais depuis qu'ils en auoient esté deschassez, on auoit tousjours obserué d'eslire vn Dictateur, pour faire ceste solemnelle action: n'appartenãt à personne d'y mettre la main, qu'à celuy qui n'a point en ce lieu de superieur, que les Dieux. Or Madame, continua-t'il, ie vous represente ces choses, afin que s'il vous plaist de mettre en effect la bonne & saincte intention que vous auez pour Adraste, & pour cet autre estranger, il vous plaise de faire auparauant l'eslectiõ necessaire de celuy qui esleué à ce Magistrat souuerain la puisse executer

auec les conditions necessaires: Car encore que vous soyez Dame souueraine de toutes ces belles contrees, si ne pouuez-vous, selon nos coustumes, y mettre la main; d'autant qu'aux sacrifices de Iupiter, les hommes seuls peuuent estre admis pour Ministres.

La Nymphe qui auoit desia esté aduertie de la necessité de ceste election, & qui mesme auoit iugé qu'elle luy estoit aduantageuse pour ses autres affaires, feignant toutefois de n'auoir autre dessein que celuy de la guerison de ces deux personnes, Mon pere, luy respondit-elle, ie desire si fort que vous obteniez ceste grace des Dieux, que ie suis resoluë à eslire non seulement celuy que vous dites, mais à toute autre chose que vous y iugerez necessaire. Et d'autant que nous auons si peu accoustumé de faices actions solemnelles, dites-moy par le menu tout ce qu'il faut que ie fasse? Deux choses, reprit le Pontife, y sont necessaires: L'vne, le Sacrifice;

& l'autre, l'eslection de ce souuerain Magistrat: Car apres le Sacrifice fait à Iupiter Capotas, & à Minerue Peone, il faut que celuy que vous eslirez, plante vn cloud d'airain, que nous aurons sacré, & rendu pur & net auec l'eau Lustrale, dans la muraille du Temple de Iupiter, qui a son aspect à l'endroit du Sanctuaire de Minerue, & cela apres auoir trois fois touché les temples du malade. Or pour le Sacrifice, nous y mettrons l'ordre tel, que demain à telle heure qu'il vous plaira, il pourra estre faict. Mais pour l'eslection de ce Souuerain, il faut, Madame, que vous la fassiez dés aujourd'huy publiquement, & que vous luy donniez les Faisseaux & les Masses, comme ils auoient autrefois à Rome. D'autant que c'estoit vne Republique, & que chacun y auoit part, il falloit que ce Dictateur fust esleu par les voeux, & par les suffrages de tous: Mais en ce lieu, où vous seule auez interest, il faut aussi que ceste esle-

ction se fasse de vous seule, pourueu que ce soit en public, afin que chacun sçache vostre intention.

Adamas alors prenant la parole: Madame, dit-il, ayant apris que ceste ceremonie se deuoit faire de ceste sorte, & sçachant que c'estoit vostre volonté de l'obseruer, i'ay mis ordre à tout ce qui estoit necessaire pour l'eslection, si bien que desia on trauaille aux eschafaux, & ie m'asseure qu'incontinent apres vostre disner, toutes choses seront prestes. A ce mot la Nymphe ayant donné charge au grand Pontife de mettre l'ordre qu'il sçauoit estre necessaire pour le Sacrifice du lendemain, remit le soin de tout le reste au Druyde, afin qu'incontinent apres disner l'on pûst faire ceste ceremonie, à laquelle le Prince Godomar, Alcidon, Damon, & Adamas furent d'aduis d'appeller Polemas, au nom de la Nymphe, afin qu'il ne pûst point auoir pretexte à la prise des armes, à laquelle sourdement l'on disoit qu'il se preparoit : car il

auoit esté impossible que de tant de personnes, ausquelles il auoit esté contraint d'en parler, il n'y en eust quelqu'vne de moins secrette, qu'il ne luy eust esté necessaire. Et encore que la Nymphe sceust bien qu'il ne viendroit pas, elle ne laissa d'approuuer leur opinion, & y depescher Clindor.

D'autre costé le Prince Godomar pensant estre necessaire d'aduertir le Prince Sigismond son frere de tout ce qui luy estoit arriué, & ne voulant enuoyer personne des siens, de peur qu'il ne receust quelque mauuais traittement du Roy Gondebaut, il supplia la Nymphe d'auoir agreable que ce fust Leontidas, fils de Clindor, le iugeant homme d'esprit, & personne à qui il pouuoit confier ceste affaire, puisque sçauoit esté chez luy que Dorinde s'estoit retiree, & qu'il croyoit bien qu'elle n'auoit pas mãqué de luy dire le sujet de sa venuë. La Nymphe le trouua bon, & mesme l'accompagna d'vne lettre au Roy, au Prince Sigismond, & à la Princesse

Clotilde: Au Roy, pour se resioüir de l'honneur qu'elle receuoit de voir chez elle le Prince Godomar son fils; sans faire semblant de sçauoir chose quelconque du sujet qui l'y auoit fait venir: Au Prince Sigismond, pour l'asseurer de l'assistance qu'elle donneroit à Dorinde, en sa consideration: Et à Clotilde, pour luy demander la continuation de ses bonnes graces. Et parce que Godomar eut opinion que, peut-estre, le Roy ne permettroit pas à Leontidas de veoir son frere, il fut d'opinion que, s'il pouuoit, dés le soir mesme, auant que de se faire cognoistre, il deuoit l'aller secrettement trouuer, afin mesme de parler à Gondebaut, selon que Sigismond seroit d'aduis. L'ayant donc bien instruit, & chargé du portraict qu'il auoit fait faire de Dorinde, il le recommanda à Tharamis. Dorinde, d'autre costé, qui auoit eu tant de sujet, ce luy sembloit, de se douloir de tous les hommes, mais particulierement de Sigismond, ne sça-

uoit que luy mander, lors que Leontidas luy fit entendre ſon voyage; Car ſi elle ſe ſouuenoit d'auoir eſté delaiſſee ſeule la nuict qu'elle l'auoit attendu, elle luy vouloit mal. Si elle repaſſoit en ſa memoire ce que Godomar auoit faict pour elle, qu'elle ſçauoit n'eſtre qu'en la conſideration du Prince Sigiſmond, elle demeuroit confuſe. En fin preſſee par le jeune Prince, elle donna vne lettre à Leontidas, & le ſupplia d'aſſeurer Sigiſmond qu'elle viuroit touſiours ſa ſeruante, en quelque ſorte que la Fortune la pûſt traitter. Et ainſi en meſme iour le pere & le fils partirent: Il eſt vray que le voyage du pere eſtant plus petit, tant pluſtoſt auſſi s'en depeſcha-t'il. Lors qu'il arriua à Surieu, qui fut trois ou quatre heures apres qu'il fut party de Marcilly, il demeura eſtonné d'y veoir ceſte grande quantité d'Ambactes & de Solduriers, & ceſte affluance de Cheualieres. Luy qui auoit cogneu Polemas auant qu'il

fust esleué à ceste grandeur, & de qui les predecesseurs n'estoient pas moindres que ceux de cet homme, il ne pouuoit remarquer ceste excessiue outrecuidance sans la mespriser: De sorte que quand il fallut l'aller trouuer pour luy donner les lettres de la Nymphe, & qu'on le fit passer premierement parmy vn grand nombre d'Archers, & qu'apres dans son antichambre, & dans sa chãbre il veid ceste foule de Cheualiers rãgez en deux hayes pour luy donner passage, il ne pûst s'empescher de dire à celuy qui le conduisoit: Pleust à Dieu que quelques estrangers vissent la suitte de Polemas, afin qu'admirant la grandeur de la Nymphe Amasis, ils pussent publier que ses seruiteurs ont vne suitte aussi grande que la Cour des plus grands Roys. Polemas cependant estoit au bout de la chambre, qui ne l'apperceut pas plustost qu'il ne mist la main au chapeau, & ne le vint embrasser auec tant de courtoisie, que si Clindor auoit esté mal

satisfaict en entrant, ceste reception l'obligea de sorte, qu'il l'estima digne de l'hõneur où il estoit paruenu, tãt la douceur & la courtoisie ont de forts liens & des chaisnes presque ineuitables, pour s'asseruir les cœurs les plus nobles & les plus genereux. Et il estoit vray que Polemas, entre ses autres perfections, se pouuoit vanter de ceste douceur & de ceste courtoisie. Perfectiõ toutefois assez ordinaire en ceux qui veulent entreprendre de se rẽdre plus grands que leur naissance ne les a pas faicts. Apres donc les premieres caresses, Clindor luy presenta les lettres de la Nymphe, & ensemble luy fit entendre le desir qu'elle auoit qu'il se trouuast en ceste ceremonie : A quoy ne faisant point de responce, comme la chose qu'il vouloit le moins faire, il se mit d'abord sur les plaintes: Parlant, disoit-il, comme en confidance auec Clindor. Considerez, luy disoit-il, mon cher amy, de quelle façon la Nymphe m'a traitté depuis quelque temps, & auec quelle raison ie puis penser

qu'elle doiue auoir agreable que ie me presente deuant elle: Vous sçauez combien i'auois cher Arganthee, tant pour son merite, que pour la proximité qui estoit entre luy & moy. Or non seulement elle a eu le courage de le veoir massacrer auec supercherie deuant ses yeux: mais de plus m'a contraint de licentier tous ceux qui se sont voulu opposer à ceste indigne & meschante action, comme s'ils auoient commis vn acte honteux, & contre son seruice. Et depuis, au lieu de faire chastier ce certain Damon, ce voleur, ou plustost cet escumeur de bois & de grands chemins, i'entends qu'elle l'a retiré dans Marcilly, auec vne coureuse de mesme estofe; & qu'elle en faict vn estat, comme si l'vn n'auoit point faict le plus meschant acte que Cheualier puisse faire: & l'autre la plus honteuse vie que puisse mener vne femme perduë. Ie vous remets seulement deuant les yeux ces choses que vous sçauez, afin Seigneur Cheualier, que

que vous m'aidiez à plaindre la disgrace qui me force à me tenir loing de la Nimphe, aimant mieux demeurer en la solitude de ma maison que de l'importuner d'vne veuë qui luy desplaist si fort : que si ie vous racontois les autres suiets que i'en ay, vous seriez estonné de ma patience : car pour ne point venir à vn nõbre infiny d'affronts que ie reçois tous les iours, Considerez, mon cher amy, comme nous qui sommes Cheualiers, & desquels la profession est de manier les armes & les affaires de l'Estat : comme dis-ie, nous pouuons bien supporter de veoir vn Druide, de qui la charge est de demeurer autour des Autels, & dans la fumee des sacrifices, manier toutesfois tout cet Estat, ordonner les gardes de ville, faire enrooller les gens de guerre, & semblables actions contraires à leur statuts & à leur robbe, cependant que nous demeurons inutiles dans nos maisons & dans nos fouyers : & toutesfois nous voyons tous les iours ces choses en la personne d'Adamas, qui d'or-en

là ne doit plus estre nommé le grand Druide, mais le grand Gouuerneur non seulement de ces Prouinces, mais de la Nymphe Amasis mesme. Que si nous en deuons tous auoir du regret, ie croy que personne ne douttera qu'entre tous l'offence que ie reçois est la plus grande, puisque la Nymphe m'ayant autresfois donné cette charge, elle ne me la peut oster sans outrage. Que si i'auois failly, ou que son Estat n'eust esté en repos depuis que ie l'ay regy: que le peuple se pleignist de quelque subside, que les Solduriers eussent seruy sans estre payez: que par quelque despence induë i'eusse amoindry ses finances: que l'Estat se fust esleué: que ses intelligences & confederations fussent rompuës: que qu'elqu'vn des Princes ses voisins eust occasion de haine, ou de mescontentement: que seulement il y eust dans son Estat vn Cheualier, ou autre, pour petit qu'il pûst estre, qui se plaignist de quelque oppression, ou de quelque tort, i'aduouërois que ie suis coupable, & que la Nymphe

auroit raiſon de mettre quelqu'autre en ma place qui la ſeruiſt mieux: Mais, Dieux bons, ſi pas vne de ces choſes ne me peut eſtre reprochee, dittes-moy, ô mon cher Clindor, n'ay-ie pas ſubiet de me plaindre, ſi ce n'eſt de la Nymphe, pour le moins de ma mauuaiſe Fortune ? Et auec cette plainte eſſayer de paſſer parmy mes amis, & mes parens le reſte de mes iours vn peu plus doucement que ie n'ay pas employé iuſques icy ma vie au ſeruice d'vne perſonne qui ne void pas mon affection, ou qui la voyant la reiette & la meſpriſe.

Clindor l'eſcouta, ſans l'interrompre, & luy laiſſa dire tout ce qu'il luy plût : car encore que ces parolles fuſſent douces & emmiellees ſi cognut-il bien qu'il y auoit vne grande amertume cachee : Et d'autant qu'il n'eſtoit pas tant eſlogné des affaires du monde, qu'il n'euſt ouy quelque bruit de ſon mauuais deſſein, & meſme qu'ẽ partant la Nymphe luy en auoit fait reſſentir quelque choſe, àfin qu'il

remarquast plus particulierement toutes ses actions, il creut bien que ces plaintes estoient dés long-temps premeditees, & que de les contredire ce ne seroit que s'alterer sans nul aduantage au seruice de la Nymphe: c'est pourquoy sans entrer en excuse il se cōtenta de luy dire, que les plaintes qu'il faisoit peut-estre n'auoient pas tant de subiet que le luy auoiēt figuré ceux qui luy faisoient ces rapports: Que le grād aage que les Dieux luy auoient permis de viure le dispensoit de luy dire qu'en l'Amour & en la Court l'absence est vn mal qui est mortel: que la Nymphe estoit si bonne, & si prudente qu'il ne deuoit iamais attendre d'elle que toute sorte de satisfaction: qu'elle l'estimoit par-dessus tous les siens, puis qu'elle l'a-uoit releué par-dessus tous les autres: que cette demonstration de sa bonne volonté estoit si grande qu'il ne de-uoit pas soupçonner le contraire pour quelque legere apparence où malicieuse imagination de quelques interessez: que le desir qu'elle auoit

de le veoir auprés d'elle rendoit bien teſmoignagne qu'elle en faiſoit plus d'eſtat que l'on ne le diſoit pas: & que pour oſter la hardieſſe à ces ſemeurs de diſſentions de ne plus continuer, il deuoit venir à Marcilly où il receuroit de la Nymphe toute ſorte de contentement, & que d'autant plus ſe deuoit-il reſoudre à faire ce voyage que le Prince Godomar y eſtant il ſoulageroit grandement la Nymphe en cette publicque actiõ qu'elle vouloit faire.

Polemas auoit bien deſia eſté aduerty par ſon confident de l'arriuee de Godomar : mais d'autant qu'on n'auoit encore euanté le ſubiet de ſon voyage, il n'en auoit pû rien ſçauoir, & toutesfois s'imaginant bien qu'vn ſi grand Prince ne marchoit pas ſi peu accompagné ſans vn grand ſubiet, il deſiroit paſſionnément d'en apprendre quelque choſe, mais n'oſant le demander à Clindor hors de propos de peur de deſcouurir ſa curioſité, il penſa que les paroles du Cheualier luy en donnoient vne aſſez bonne occaſion· Si bien que l'inter-

rompant sur ce point: Mais cher amy, luy dit-il, qu'elle est cette publicque action dont vous me parlez: car que le Prince Godomar soit venu sans subiet, ie ne me le puis imaginer. Cette action, reprit Clindor, sera si ie ne me trompe, fort celebre, puisque la Nymphe desire grandement que tout ce que le grand Pontife & le College des Augustales, luy a dit, soit exactement obserué. Il y a trois ou quatre iours qu'vne Dame nommee Dorinde vint à Marcilly pour quelque occasion que veritablement ie n'ay pû bien entẽdre, tant y a qu'elle fut accompagnée de quelques Bergeres, & Bergers, qui en conduisoiẽt vn auec eux que l'Amour auoit fait fol. La Nymphe fut suppliee par eux de vouloir faire plãter le cloud d'airin pour luy, qui est vne ceremonie auec laquelle on dit que ceux qui ont perdu le iugement d'ordinaire guerissẽt. Or le Pontife à fait entendre que pour planter ce cloud il faut eslire vn souuerain Magistrat, parce qu'autre que luy n'y peut mettre la main.

Polemas alors, & qui pensez-vous dit-il, que la Nymphe vueille eslire. Ie crois, respondit Clindor, qu'elle ne l'a pas encore resolu, mais lors que vous y serez elle le vous dira, & ie m'asseure qu'elle ny fera rien sans vostre aduis. Seigneur Cheualier, reprit alors Polemas, apres y auoir pensé quelque temps, si la Nymphe ne me vouloit pas accabler de honte & de desplaisir, elle n'eust ietté les yeux sur autre que sur moy : Car estant en la charge que ie possede, elle ne peut sans m'offencer me preferer quelqu'autre : mais ie veoy bien que ce ne luy est pas assez que i'entende dire le mespris qu'elle fait de moy, si de mes yeux mesme ie ne le voy, & que pour ce subiet elle veut que i'assiste à cette publicque action, àfin que chacun s'y mocque de moy. Celuy doit estre assez que i'employe & mon aage & mon bien à son seruice sans que i'y perde encore vn peu de reputation & de credit que i'ay parmy les hommes. Vous luy direz donc que tant que ie pourray ie cacheray à

chacun le peu d'estat qu'elle fait de mes seruices, & que i'en aime mieux oüyr dire le mespris qu'elle en fait, que d'en estre tesmoin. Clindor repliqua tout ce qu'il pût pour luy faire prendre vne resolution, mais il demeura ferme en celle-cy, & d'autant plus qu'ayant fait signe à Lygonias, Peledonte, Argonide, & Lystandre de s'approcher, il leur fit entendre le subiet de la venuë de Clindor, & la responce qu'il faisoit à la Nymphe, que tous quatre approuuerent & fortifierent auec tant de plaintes & d'offences imaginees, qu'en fin il fut contraint de s'en aller auec cette respõce: Asçauoir que si la Nymphe le vouloit eslire pour cette solemnelle action en tiltre de souuerain Magistrat, il s'y trouueroit auec vne bonne trouppe de ses amis pour l'y seruir: qu'autrement il aimoit mieux ouyr raconter ce qui s'y feroit que de le veoir auec tant de honte pour luy.

Mais cependant la Nymphe, incontinent apres son disner conduisit le Prince Godomar dans la grande

place où les theatres & les eſchaffaux eſtoient dreſſez, & là en la preſence du corps des Druydes, des Pontifes, Flamines, Auguſtales & autres: comme auſſi de tous les Cheualiers, Directeurs, & Comtes de la ville, elle le declara ſouuerain Dictateur en toutes ſes Prouinces, & pour ce ſubiect luy remit le ſceptre, les faiſſeaux & les maſſes. Et luy alors faiſant le ſerment entre les mains de la Nymphe, & puis du grand Druyde & du grand Pontife, de bien & equitablement gouuerner cet Eſtat, tant que ſa charge dureroit, & de n'y eſpargner ny peine, ny vie, ny deſpence. Les trompettes & clairons donnerent ſigne de ioye, & les voix & applaudiſſements de tous les aſſiſtans auec leſquels il fut accompagné iuſques au Chaſteau, & preſque en meſme temps les gros flambeaux furent allumez à toutes les portes de la ville, & par tous les Carrefours qui eſtoient leur feux de ioye, autour deſquels le peuple alloit danſant & ſe reſiouïſſant auſſi longuement qu'ils duroient.

Clindor arriua lors que ces feux s'allumoient, & se douttant bien que c'estoit pour cette eslection, encore qu'il crûst que la Nymphe ne l'auoit pas fait sans bonne consideration puis qu'elle auoit mis sous les pieds celle de Polemas : si est-ce qu'il preuit bien que cet esprit ambitieux ne la supporteroit pas sans vn grand ressentiment. Lors qu'il fut deuant Amasis, il voulut luy rendre conte de la charge qu'elle luy auoit donnee, mais elle ne le voulut ouyr qu'en la presence du Prince Godomar, de Damon, d'Alcidon, & d'Adamas, qui oyant la resolution de Polemas ne s'estonnerent point, ayant desia bien pensé qu'il chercheroit quelque semblable excuse pour ne venir pas, & seulement deffendirent à ce Cheualier de n'en point faire de bruit pour les raisons qu'il sçauroit bien-tost.

Mais à peine toutes ces ceremonies furent-elles finies, que Meronthe le confident de Polemas, luy enuoya son fils pour luy en donner aduis, & ensemble de l'arriuee de la

Royne Argire, quoy qu'il ne la ſceuſt pas nommer : mais ſeulement il luy faiſoit ſçauoir auec quel train elle eſtoit entree, & cõme elle auoit eſté logee dans le Chaſteau. Toutes ces choſes le troubloient grandement: car ignorant le ſubiet de la venuë du Prince Godomar, & des Cheualiers qui trouppe à trouppe l'auoient ſuiuy, & puis celle de ce grand nombre de gens de la Royne Argire, (car au lieu de cent Solduriers qu'elle auoit conduits, l'on luy en diſoit plus de trois cents) il demeuroit le le plus confus homme du monde, & n'euſt eſté qu'il eſperoit touſiours en la ſoupppleſſe de l'eſprit de Climanthe, il eſt certain qu'il euſt haſté ſon deſſein, & qu'il euſt taſché de faire vn effort contre la ville: mais l'aſſeurance que cet homme luy donnoit, dont l'effect eſtoit ſi proche, fut cauſe qu'il ſe reſolut de ne rien precipiter, & laiſſer meurir le deſſein, duquel il pretendoit receuoir tant d'aduãtage. Et d'autant plus que le lendemain eſtoit le iour qu'il

auoit donné à Leonide pour sçauoir s'il iroit trouuer Galathee, dequoy la Nymphe se ressouuenant fort bien, dés le soir mesme donna charge à elle, & à Syluie d'aller apprendre sa resolution, à quoy elles ne faillirent point: & parce qu'elles estoient grãdement desireuses de se trouuer au solemnel sacrifice qui se deuoit faire pour planter le cloud, (ceremonie qu'elles n'auoient iamais veu faire & qui leur donnoit d'autant plus de curiosité qu'elle estoit moins ordinaire,) elles se leuerent si matin qu'elles furent presque les premieres à l'ouuerture des portes de la ville, & toutesfois elles trouuerent que Climanthe les attendoit desia au bas des escaliers du Temple, où feignant de ne les auoir point apperceuës, il faisoit semblant d'adorer quelquesfois le Soleil-leuant, d'autresfois le Ciel, & auec semblables feintes deuotions essayoit de leur donner vne grande opinion de sa saincteté : mais lors qu'il recognut qu'elles auoient pû veoir ses dissimulations, il se leua

& s'en vint vers elles. Nymphes, leur dit-il, la diuinité que ie sers a eu aggreables les vœux de Galathee, & les sacrifices que i'ay faits pour elle, il m'a permis d'aller chez elle luy rendre l'Oracle qu'elle desire, qui est bien l'vne des plus grandes graces que i'aye veu faire à vne personne mortelle. Vous l'asseurerez donc que dans trois iours ie me trouueray enuiron ces heures à la porte du iardin, qui est soubs le Chasteau, ne desirant pas qu'on me voye dans les villes & dans les lieux frequentez pour n'estre conforme à la vie solitaire que ie faits, & ie luy donne ces trois iours, àfin qu'elle ait le loisir de se resoudre à bien obseruer le commandement de l'Oracle : car autrement cette grande Deïté de laquelle ie seray le messager & le truchement s'irriteroit plus que ie ne sçaurois dire contre elle, pour le mespris qu'en cela elle feroit de ses commandements. Sages Nymphes, comme celles qui l'aimez, ie vous coniure de l'en aduertir de ma part, & si de fortune ce n'estoit pas son in-

tention : donnez-m'en aduis àfin que par mon voyage vers elle ie n'aggraue d'auantage sa faute. Non, non, respondit Leonide ; ne retardez point la faueur que le Dieu luy veut faire, car ie vous puis asseurer qu'elle est plus que resoluë à ny mãquer en chose quelconque : & s'il y a rien qui en cecy luy puisse fascher, c'est seulemẽt le delay de trois iours que vous y mettez, & qui luy sembleront bien longs. Ce delay, respondit-il, ne vient pas de moy, mais de la Deïté que ie sers, & ie le prends à bonne augure, car le nombre ternaire plaist aux Dieux, & puis, pour vous dire le vray, ces trois iours sont de ceux ausquels cette Deïté est muette, de sorte que quand ie voudrois moy-mesme parler comme i'ay accoustumé à elle, elle ne me respondroit point : Et c'est bien pour cela que ie ne vous ay point introduites dans son sainct Temple, sçachant que ny sacrifices, ny prieres en ces trois iours ne luy sõt point agreables, & vous verrez que si ie me presente pour entrer comme de coustume il

me fermera les portes. Mais ne manquez de vous trouuer toutes deux à celle du iardin, au iour que ie vous ay dit pour m'introduire vers elle, & vous verrez le contentement que le Ciel luy prepare pour cette obeïssãce

Et à ce mot joignant les mains il se hasta de monter les escaliers du Temple, car il iugeoit bien que les portes ne tarderoient pas de se clorre d'elles-mesmes, & il aduint comme il auoit preueu, car à peine auoit-il mis le pied sur le dernier qu'elles se fermerent assez impetueusement. Leonide & Syluie sçauoient assez que cet homme estoit vn imposteur, mais elles ne laissoient d'en auoir frayeur, ayant opinion que ce qu'il faisoit sous le voile de la pieté & saincteté n'estoient que des œuures de sortilege & de magie: ce qui leur donnoit encore plus de frayeur & de terreur. Et comme si le Ciel eust voulu prendre plaisir à les leur augmenter, il aduint qu'estans assez proches des iardins de Marcilly, par lesquels l'on pouuoit entrer dans la basse Court

du Chasteau sans passer par la ville; tout à coup elles virent vn homme, qui les ayant recognuës d'assez loin, s'en venoit courant vers elles ; & en mesmes temps qu'il les eust attaintes se mit à genoux deuant Syluie & tascha de luy baiser la main. La Nymphe ne ietta pas plustost les yeux sur luy qu'elle se mit à crier. O Dieux! c'est l'ame de Ligdamon? Ligdamõ, reprit Leonide, & le regardant elle s'escria plus effroyee que sa compagne. O Dieux, c'est bien elle, & à mesme temps se mit à fuyr vers la porte du iardin, qui de fortune elle trouua ouuerte, & cette course auoit esté si grande & si violente qu'estant deux pas dedans, elle tomba de son long à moitié morte, Syluie cependant se voyant seule & retenuë de cet homme qu'elle pensoit estre vn phantosme, tomba esuanouïe d'extreme frayeur. Cet homme la voyant en cet estat presque plus mort, qu'elle ne paroissoit pas d'estre, se mit à genoux deuant elle, & commença à l'appeller & tourmenter pour la faire reuenir;

reuenir : mais de fortune que de là à quelque temps ouurant les yeux, & le voyant encore elle fit vn grand cry & retomba esuanouïe : il l'appella plusieurs fois, mais en vain, car sa pœur auoit esté si grande à cette seconde fois que veritablement elle estoit en danger de mourir : dequoy cet homme ayant peur il se releua pour demander du secours, ou pour trouuer au moins de l'eau pour luy ietter dessus, & voyant vne maison assez proche de là s'y en alla courant : mais le bon-heur de Syluie voulut qu'il ne fut pas presque hors de là qu'elle reuint, & ouurant les yeux & n'apperceuant plus cette ame qui luy auoit tant fait de frayeur se releua le plus promptement qu'elle pût, & à toute course s'alla ietter dans le iardin qu'elle veid ouuert : & lors qu'elle en voulut fermer la porte, elle apperceut que ce mesme hõme couroit encores apres elle, toutesfois il estoit si loin qu'elle eut loisir de la pousser & se retirer dans le Chasteau où Leonide estoit desia arriuee auec tant d'apprehen-

sion, qu'elle n'auoit encor pû former vne parole : mais quand elle veid Syluie. O ma sœur s'escria-t'elle, les Dieux soient loüez de ce qu'ils vous ont garantie des sortileges de ce meschant. Syluie à moitié hors d'elle-mesme se ietta au col de sa compagne. Ah ma sœur, luy dit-elle, vous m'auez bien laissé seule en ce grand danger! toutes leurs compagnes qui les voyoient tant effroyees se mirent autour d'elles pour les r'asseurer, & sçauoir quelle estrange rencontre auoit esté la leur. Mais encores qu'elles fussent si esperduës qu'à peine sçauoient-elles ce qu'elles faisoient, si est ce qu'elles n'en voulurent rien dire, ayant encore cette consideration que peut-estre cela pourroit nuire au seruice de la Nymphe.

Galathee incontinent en fut aduertie, & ayant opinion que Climanthe estoit assez meschant pour leur auoir rendu quelque desplaisir, s'en alla les trouuer dans la chambre où elles estoient : A son abbord elles se releuerent le mieux qu'elles pûrent,

mais auec vn viſage ſi terny qu'il ſembloit qu'elles ſortiſſent du tombeau. Galathee ſans vouloir leur rien demander deuant leur compagnes les priſt par les mains & s'aſſeant ſur le lict, elle commanda aux autres de les laiſſer ſeules. Et lors, mes filles, leur dit-elle, ie vous veoy bien effrayees, qui eſt cauſe de ce trouble? Madame, reſpondit Leonide, la plus eſtrange rencontre que vous ſçauriez imaginer : car figurez-vous que ce meſchant homme vers qui vous nous auez enuoyees, a comme ie croy, tous les Demons des Enfers à ſon commandement. Nous auons parlé à luy, il nous a promis d'eſtre icy le troiſieſme iour, & lors que nous penſiõs eſtre hors de ſes mains, il no⁹ a enuoyé l'eſprit de Ligdamon qui a pris ma cõpagne par la main, & qui nous a fait vne ſi grande frayeur que ſi nous n'euſſions par fortune trouué la porte du iardin ouuerte nous eſtions mortes: Quant à moy ie m'en ſuis fuye, ie ne ſçay comme ma compagne a fait à ſe ſauuer. I'ay fait, reprit Syluie,

comme vous, mettant tout mon salut à la vitesse de mes iambes, & c'est le bon qu'il m'a poursuiuie iusques au iardin, & croy qu'il fust venu iusques icy, si ie n'eusse eu le courage de fermer la porte apres moy. La Nymphe alors, oyant dire que tout leur mal estoit en l'apprehension se mit à rire de la pœur qu'elles auoient euë, & les laissant reposer s'en alla trouuer Amasis à qui elle fit le discours de ce qu'elle venoit d'apprendre, dont elle ne demeura pas peu estonnee: Et cependant qu'elles estoient bien auant en ce discours, l'on vint aduertir la Nymphe que le sacrifice estoit prest, & que les clouds d'airin auoient desia esté rendus purs & nets par l'eau Lustrale, de sorte que le Prince Godomar, & tous les Cheualiers n'attendoient plus que la Royne Argire qui s'en vint, tenant par la main la Princesse Rosanire, si belle ce iour-là qu'elle rauissoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. Son habit estoit modeste, & à cause de son affliction il l'estoit peut-estre plustost

trop, que trop peu, mais si propremẽt agencé que l'enuie mesme eust eu peine d'y trouuer quelque chose à reprendre. Elle s'appuyoit sur le bras de Rosileon qui auoit bien le visage triste, & vn peu hagard à cause de son mal: mais qui toutesfois donnoit biẽ cognoissance & par son marcher & par ses autres actions qu'il n'estoit pas nay de bas lieu. Peu de gẽs le cognoissoient car la Royne ne l'auoit pas desiré autrement, qui fut cause que par toute l'assemblee fort long-tẽps l'on n'ouït que des personnes qui se demandoient les vns aux autres quels ils estoient, mais n'y ayant aucun qui pûst satisfaire à cette curiosité, elle se changea, à veoir ce qui aduiendroit de cette ceremonie.

Cependant toute cette trouppe descendit au petit pas iusques auprés du Temple où elle s'arresta pour voir passer la pompe du sacrifice, car encor que ce ne fust pas vn des plus solemnels, si est-ce qu'il n'estoit pas aussi des moindres.

Premierement marchoient dix

ioüeurs de trompes, qui sonnoient de tẽps en tẽps tous ensemble, apres lesquels venoiẽt les Saliers courõnez de fleurs, qui auec de petites robbes violettes, & retroussees, & des moriõs de fer alloient dansans, & chantãs deuãt & autour des victimes, & des hosties, portant aux mains des petites dagues, & des escus aux bras, qu'ils nõmoient Anciles, frappant de ces armes, qu'ils disoient Celestes les vnes contre les autres à certaine cadẽce. Apres ceux-cy, marchoient les porteurs de Disques, qui estoient de grands bassins, figurez à testes de Taureaux despoüillees de leur chair, & aiancees de festõs de diuerses fleurs. Ceux-cy estoient suiuis de porteurs de Pateres, qui estoient de grãds vases où le sang des victimes estoit receu, & des ieunes victimaires qui portoient sur leurs testes les pots auec des cercles, où se cuisoient les chairs qui n'estoient point consumees par le feu du sacrifice, ensemble auec les porteurs de grandes cueillers faites d'airain. Apres venoient plusieurs victimaires, dont

les vns portoient les maillets, les autres les haches, desquelles les victimes estoient assommees : des autres les sceptres ou cousteaux pointus, dont elles estoient esgorgees. D'autres les Dolabres, grands cousteaux dont les victimes estoient desmembrees, & tous ces victimaires la moitié du corps nuë, ne portans qu'vn habit fort court de la ceinture en bas, & faits presque tous de peaux des bestes sacrifiees, ayant toutesfois chacun vn chappeau de fleurs à la teste, ainsi que tous les autres qui aidoient en quelque sorte que ce fust à faire le sacrifice.

Apres estoiẽt cõduittes les victimes & hosties par quelques victimaires. C'estoiẽt sept bœufs pour estre sacrifiez à Iupiter Capotas, & sept autres indõptez à Minerue Peone pour symbole de ce qu'elle n'auoit iamais esté soubsmise au ioug du mariage. Ils auoient tous, les cornes dorees, & la teste paree auec des chappelets, ou gros grains ronds & dorez, enfilez en

de longues chaisnes qui leur pendoiẽt desdeux costez assez bas. Ces victimes estoient suiuies de quelques petits sacrificateurs, desquels l'vn portoit le vase de l'eau lustrale, & qui suiuoit vn Flamine, qui auec vn rameau alloit iettant l'eau d'vn costé & d'autre sur les assistans, àfin qu'ils fussent purs & nets pour assister au sacrifice: Vn autre portoit le petit coffre nommé Acerra, où estoient mises les drogues aromatiques, comme l'Encens, la Mirrhe, & l'Alouez. Vn autre auoit sur sa teste le Prefenicule, vase où estoit tenu le vin du sacrifice: Vn autre entre ses mains le Simpulle, petit gobellet auec lequel la libation se faisoit: c'est a dire le vin estoit tasté par le sacrificateur, & des assistans auãt que de l'offrir. Vn autre portoit sur sa teste dans vne corbeille la Mole Salee, où le Gasteau fait d'Orge, de sel & d'eau. Assez loin de ceux-cy marchoient douze ioüeurs de fleuttes faittes de buys, & quelques chãteurs qui racontoient dans leurs Hymnes les loüãges de Iupiter & de Minerue. Apres venoient les Triumvirs Epu-

lons, qui estoient ceux qui souloient annoncer au peuple en quel temps il falloit faire les banquets aux Dieux. Ceux-cy estoient suiuis des Flamines, le dernier desquels estoit le Diale Flamine de Iupiter auec son chappeau de Laine blanche, reuestu d'vne Aube de lin, si blanche & si nette qu'il n'y paroissoit aucune tache. Apres le College des Augures, tenant chacun en leurs mains le baston Augural.

Le grand Pontife venoit le dernier de tous auec vne grauité nompareille, reuestu d'vn linge de lin si blanc qu'il sembloit surpasser la blancheur ordinaire des autres. Cette chemise toute frõcee à petit plis luy frappoit iusques sur la pointe des pieds. Il auoit sur sa teste vne façon de chappeau, qui se pouuoit presque appeller vn voile, parce qu'il sẽbloit luy voiler la teste auec vne petite pointe en haut, de laquelle pendoient deux cordons qui le tenoient & luy tõboient sur la poitrine des deux costez. Il auoit en la main son Lituë, où baston Pastoral, & deuant luy au, deux costez deux Flamines qui portoient chacun vn

grand cloud d'airin, qui auoient esté sacrez & purifiez.

Toute cette pompe estant passee le Prince Godomar marcha tout seul, la couronne en la teste, & le sceptre en la main, ayant auprés de luy les faisseaux & les masses, & apres vne grande foule de Cheualiers & de solduriers.

Ils paruindrent en cet ordre au Tẽple, où la Royne Argire, la Nymphe & Rosanire & les autres Dames estoiẽt desia auec Rosileõ & Adraste, & chacun ayant pris sa place, les Proclameurs firẽt vne publicque defense à tous Artisans & autres de ne faire aucune œuure durant le Sacrifice, par ce qu'ils croyoient que si le Sacrificateur pendant le sacrifice voyoit faire quelque ouurage, il estoit profané & le falloit recommencer : comme aussi de faire silence & ne faire aucune action induë sur peine de chastiement.

Incontinent le Flamine Diale, qui ce iour estoit sacrificateur, faisant apporter de l'eau lustrale se laua les

mains, & puis en ietta sur tous les assistans, àfin que plus purs & plus nets ils assistassent au sacrifice, & s'approchant s'accusa d'estre homme, atteint de plusieurs fautes, en demanda pardon aux Dieux, & non seulement de ses erreurs : mais aussi de toutes celles des assistants, & lors prenant vne torche faite de Tede qu'vn Flamine luy presenta & qui auoit esté allumee à vn feu pur & net, en fit emprendre le bois qui estoit arrangé soigneusement sur l'Autel paré de festons tout à l'entour, & faisant approcher les victimes, il commanda qu'elles fussent laissees en liberté : & puis prenant le coing de l'Autel, & se tournant du costé de l'Orient, il inuoqua premierement Ianus & Vesta, puis Iupiter tres-bon & tres-grand l'appelãt pere, & apres luy tous les Dieux. Et enfin addressant sa parole à Iupiter & à Minerue il declara que c'estoit à eux particulierement ausquels estoit offert ce sacrifice. Ce fut alors, qu'vn Flamine s'approchant de luy, alloit

lisant les paroles qu'il auoit à dire de mot à mot, de peur que venant à manquer à quelqu'vne le sacrifice ne fust failly. Et telles furent les paroles qu'il prononça.

O Pere tres-bon & tres-grand, fils de Saturne & de Rhée, Iupiter, commencement & fin de tout, qui resplendis seul en toy-mesme, & comme separé de tout, vas marchant pardessus tout: Qui es assis entres les Egiptiens sur le Melilot, Esprit, Createur, Gardien & Recteur du monde, Destin dont l'ordre des causes depẽd: Nature qui produits tout: Prouidẽce qui pouruois à tout: vniuers qui es par tout: Eternel qui fus auant tout, & qui seras apres tout. Toy Ioue qui pour profiter aux mortels conceus, en ton cerueau Minerue, & qui l'enfantas à l'ayde de Vulcã, lors que d'vne hache il t'ouurit la teste. Et toy, ô Tritonide Minerue apprenant aux mortels à biẽ consulter, à iustemẽt iuger, & à equitablement faire. Deesse d'eternelle virginité, salutaire à ceux desquels l'ẽtendement est aliené. Receuez, ô grãdes & puissantes Deïtez les vœux

& les sacrifices qu'Amasis nostre grãde Nymphe, vous offre pour son salut pour le bien de ses Estats , & pour le repos de ses peuples. Et parce qu'il n'y a rien que vous ayez plus agreable en l'Vniuers que l'homme , ny rien en l'hõme que lentendemẽt. Accordez, ô Pere tout Grand & tout bõ, Iupiter Capotas: Et vous Deesse de la prudence & de l'entendement Minerue Peone. Accordez, dis-ie, la requeste que cette grãde Nymphe vous fait, & tous ceux aussi qui assistent à cet humble deuoir qui vous est rendu , que les clouds sacrez que le Prince Godomar nostre Protecteur , & en qualité de Souuerain Magistrat va planter selon vos ordonnances , obtiennent pour Rosileon , & pour Adraste , la mesme grace qu'auprés de la ville Githee Orestes iadis obtint, lors qu'estant assis sur ta pierre , ô Iupiter , il guerit de son forcenement.

Apres ces paroles dittes si haut, que la plus grande partie du peuple qui estoit à genoux les pouuoit entendre, la Mole-Salee luy fut presentee qu'il

mit incontinent sur la teste des bestes, qui deuoient estre sacrifiees, y adioustant de l'Encens masle: & c'estoit ce qu'ils appelloient immolation. Apres il espandit du vin: mais auant cette effusion il en gousta vn peu auec le vase, dit Simpule, & en presenta aux assistants qui en firent de mesme, & cette action s'appelloit Libatiõ. Apres la victime ainsi mactee (c'est à dire augmentee) il luy arracha du poil d'entre les cornes & le ietta au feu, qui estoit le vray commencement du sacrifice. Apres il se tourna du costé de l'Orient, & ayant pris vn cousteau il le passa dessus la victime, depuis la teste iusques à la queuë, & en fin apres auoir offert les bœufs à Iupiter Capotas, & les Taureaux à Minerue Peone, il commanda aux Victimaires de donner les coups de maillets, & aux autres de supposer les cousteaux, car ils n'eussent osé dire esgorger, ou tuer d'autant que ces termes de mauuais augure estoient euitez par eux en leurs sacrifices. Les Victimaires qui n'attendoient que ce commandemẽt

ne les receurent pas pluſtoſt, que les coups furent donnez, & preſque en meſme tẽps les beſtes eſtãts brõchees le Seceſpite leur fut pouſſé dãs la gorge, ce ſont les termes qu'ils vſoient, & incontinẽt les Pateres & les Diſques en receurent ſoigneuſement le ſang, duquel le Sacrificateur en ietta dans le feu vne partie auec du vin & de l'Encens maſle, & du reſte il en arrouſa l'Autel, & en fit tomber quelque goutte ſur les aſſiſtants.

Ce fut vne diligence extrême que celle auec laquelle ces victimes furent ouuertes, deſpoüillees & lauees, & en fin portees ſur vne table nommee Enclabris, & qui auoit donné nom à tous les vaſes qui ſeruoient aux ſacrifices que communément l'on nõmoit Enclabres, prés de laquelle le Flamine Sacrificateur s'approcha, accõpagné de deux Aruſpices, auquel on preſenta vn couſteau d'airin fort lõg, & ayant le manche garny d'yuoire, & de clouds d'airain de Cypre, auec le pommeau d'argent. Ce fut auec ce couſteau qu'il ſe mit à remuer

les entrailles pour les contempler, & veoir si la victime auoit esté bien immolee, mactee & sacrifiee, car biẽ souuent quand on y auoit cõmis quelque faute elles se trouuoient deffaillantes en quelqu'vne des principales parties. Or cette fois ils trouuerẽt le cœur, le poulmon & le foye, (qui estoient les trois intestins qu'ils contemploient) fort entiers, ayants toutesfois la couleur plus ternie qu'elle ne deuoit pas estre : mais pour ne point troubler l'assemblee, ils n'en firent point de semblãt, car cela signifioit dissentiõs, guerres, & outrages. Apres dõc auoir bien visité les victimes, elles furẽt remises aux victimaires qui les demembrerent & separerent selon leur coustume, fort proprement & promptement : ce qui deuoit estre bruslé & consumé sur l'Autel fut enueloppé de farine, mis dans vne corbeille, & presenté au Flamine, & le reste fut diuisé dans les pots & chaudieres pour estre cuit & estre mãgé par les sacrificateurs & autres assistants. Le Flamine ayant la part des

des Dieux, l'offrit de nouueau à Iupiter Capotas, & à Minerue Peone, & enſemble à Ianus & à Veſta: Car comme tous les Sacrifices ſe commençoient par ces deux, auſſi deuoient-ils eſtre acheuez par eux. Et lors que piece à piece il eut ietté dans le feu allumé ſur l'Autel, auec quelque peu de la Mole ſalee, & du vin, & quantité d'encens maſle, les Aruſpices ſe mirent à contempler l'effect du feu, & de quelle façon la victime eſtoit conſommee: Ils veirent donc que le feu faiſoit bien ſon effect, s'eſprenant & bruſlant comme il deuoit, ſi bien qu'en fin tout demeura conſumé: Mais ils recogneurent auſſi que ſur le commencement la couleur eſtoit telle, que celle d'vn feu de ſoulfre, que la flâme n'alloit pas iuſte en piramide ondoyante; mais ſe rouloit comme oppreſſee du vent, & reuenoit quelquefois en ſoy-meſme: Que d'autrefois le braſier vomiſſoit cõme des floccons de feu, qui ſe deſtachoient auec des petillements ex-

traordinaires : Que la fumee aussi trop espaisse, lente, & obscure, s'enueloppoit en elle-mesme, par des diuers destours, sans s'esleuer, ny perdre dans le Ciel, comme elle deuoit faire. Dequoy estonnez, ils visiterent le bois qui estoit au feu, de peur qu'il n'y en eust quelqu'vn de ceux qui estoient defendus, comme Oliuier, Laurier, escorce de Chesne, ou de quelqu'autre bois gras, creux, ou moeleux: mais ils le trouuerent & bien sec, & bien choisy, qui leur donna encore plus de crainte & de frayeur, qui fut toutefois amoindrie, lors que sur la fin ils virent que le feu s'esclaircissant, & la fumee se purifiant, la victime demeura deuëment consumee, & auec vne odeur telle qu'ils eussent pû desirer.

Cependant qu'ils faisoient ces considerations, tout le peuple estoit en priere, & approchant diuerses fois la main de la bouche, adoroient ces Dieux en la baisant. Les Saliens chantoient au son des fleut-

tes de buïs des Hymnes à l'honneur de Iupiter & de Minerue, ſans ſe donner repos que tout le Sacrifice ne fuſt acheué, & que le Flamine, par la derniere parole n'euſt donné congé aux aſſiſtans, qui ne fut pas ſi toſt prononcé, que le grand Pontife prenant les Clouds ſacrez, les luſtra de nouueau, les offrit à Iupiter & à Minerue, & tenant le coin de l'Autel, fit des prieres deſſus, les accompagna de vœux publics, & en fin les preſenta au Prince Godomar, qui les receuant auec honneur & deuotion, fit ſes vœux particuliers, & apres en toucha les temples de Roſileon & d'Adraſte, ce qu'il n'euſt pû faire facilement, ſans la Princeſſe Roſaniré, & la Bergere Doris: mais Roſileon reſpectoit de ſorte ceſte Princeſſe, Adraſte ceſte Bergere, qu'ils n'eurent iamais la hardieſſe de deſobeïr à leurs commandements. Et lors que le Prince Godomar sen alloit les planter, Palemon s'auança, prit le coin

de l'Autel: Et moy, dit-il à haute voix, ie vouë, & ie jure, que s'il vous plaist, ô grands Dieux, nous accorder la grace que nous demandons, ie ne refuseray, pour quelque considera-tion que se puisse estre, la premiere chose qui me sera demandee, si elle est en ma puissance. Celuy alors qui tenoit le controole des vœux, escri-uit à l'heure mesme celuy de Pale-mon: & plusieurs prirent garde que Rosanire tourna les yeux sur Argire, comme la conuiant d'en faire autant pour Rosileon. Dequoy la Reyne s'apperceuant, elle se leua de son sie-ge, & s'approchant de l'Autel. Et moy, dit-elle le plus haut qu'elle pût en prenant l'vn des coins auec la main, qui suis Reyne, femme & mere de Roys, ie vous promets, ô pere Iu-piter, tout bon & tout grand, & à vous grande Minerue, fille du plus grand des Dieux, que si vous exaucez la supplication que ie vous faits, i'em-ployeray toutes les forces des Royau-mes que vous auez sousmis sous moy,

ſous mon mary, & ſous mon fils, pour la manutention de la Nymphe Amaſis & de ſes Eſtats, contre tous ceux qui la voudront oppreſſer. Le peuple faillit de faire des acclamations de ioye oyant ce vœu, mais le reſpect du Sacrifice l'en empeſcha, bien eſtonné toutefois d'oüyr parler la Reyne Argire de ceſte ſorte, qu'il ne cognoiſſoit point pour eſtre telle qu'elle s'eſtoit declaree. Cependant le Prince Godomar tenãt les Clouds en la main gauche, & le marteau en la droite, conduit par le grand Pontife, & le Flamine Diale, s'en alla vers la muraille du coſté droict du Temple, & qui auoit ſon aſpect tourné à l'endroict du Sacraire de Minerue, & là au lieu qui luy fut monſtré, appellant à haute voix par trois fois Iupiter Cappotas, & Minerue Peone, il y planta les Clouds ſi auant qu'il n'en paroiſſoit que la teſte. Mais, choſe eſtrange, en meſme temps qu'il donna les premiers coups, il ſembla que Roſileon & Adraſte en euſſent eſté

frappez: car ils tomberent en terre sans sentiment, & y demeurerent iusques à ce que le Prince Godomar fut reuenu vers eux, & que le Flamine leur eut ietté dessus de l'eau lustra. strale: Mais alors reprenant le sentiment, ils reuindrent cõme d'vn profond sommeil. Rosileon ouurant les yeux, & se voyant tout autour ces Flamines, auec vne si grande quantité de personnes, eut opinion au commencement de songer: car il auoit perdu la memoire de tout ce qu'il auoit faict ou dit depuis sa maladie. Mais Verance, qui ne l'auoit iamais abandonné, luy prenant vne main, pour l'ayder à se leuer, luy dit: Seigneur, ne voyez-vous point la Princesse Rosanire, qui vient vous trouuer? Si vous ne vous hastez elle vous trouuera par terre. Rosanire, respondit-il tout surpris, & comment a-t'elle pris la peine de venir vers moy? Elle ne deuoit seulemẽt que me faire commander ce qu'il luy plaist? A ce mot se leuant, il la veid tout aupres de luy,

qui s'en venoit le trouuer auec la Reyne Argire. Et d'autant qu'il ne cognoiſſoit point la Reyne, il alla ſaluër Roſanire, comme s'il y euſt eu long-temps qu'il ne l'euſt veuë. Mais Roſanire le prenant par la main: Roſileon, luy dit-elle, ſaluez ceſte grande Reyne, à laquelle vous auez toute l'obligatiõ qu'vn Cheualier peut auoir. Il mit vn genoüil en terre, & luy voulut baiſer la main: Mais la Reyne ne le voulut permettre, au contraire l'embraſſant auec les larmes aux yeux: Roſileon, luy dit-elle, allons loüer Dieu, & le remercier de la grace qu'il vous a faite de rompre l'enchantement où vous auez eſté detenu. Enchantemẽt, reprit-il tout eſtonné, & quel eſtoit-il? Vous le ſçaurez à loiſir, reſpõdit-elle, cependant faiſons des actions de graces, auſquelles & vous & moy ſommes obligez. Et le prenãt par la main, elle le conduiſit deuant l'Autel, & incontinent apres elle le fit mettre dans vn chariot, & ſans autre compagnie que d'elle & de Roſanire, elle s'en alla au Chaſteau, l'ayant ainſi re-

solu auec la Nymphe & le Prince Godomar, de peur que si Rosileon eust demeuré dauantage parmy toute la troupe, il n'eust pris quelque opinion de son mal, qui, peut-estre, luy eust pû nuire, y ayant si peu de temps qu'il estoit guery. Et il fut fort à propos qu'Argire luy dist que c'estoit vn enchantement: car l'opinion d'auoir esté fol, eust, peut-estre, esté cause de luy troubler le iugement de nouueau. Cependant Adraste estoit tellement estonné de se veoir tout à l'entour vne si grande quantité de peuple, & plus encore toutes ces Nymphes, & tous ces Cheualiers, qui le venoient regarder sans dire mot, qu'il ne sçauoit ce qu'il auoit à faire. Apres tournant les yeux sur ses habits & se voyãt si mal vestu, encore qu'il ne se souuint de ce qui s'estoit passé, si en entra-t'il en quelque doute. Et parce que Palemon luy tendit la main: Amy, luy dit-il, qu'est-cecy, & où suis-je? Adraste, luy respondit-il en le releuãt, remercie les Dieux de la grace qu'ils

t'ont faicte en te faiſant homme vne ſeconde fois. Le pauure Berger alors ioignant les mains, & ſe tournant du coſté de l'Autel ſe mit à genoux, & fit ce que Palemon luy auoit dit. De ſorte que les aſſiſtans cognoiſſans que les Dieux auoient eu leurs ſacrifices & leurs vœux agreables, eſleuerent des voix d'allegreſſe, & ſe mirent à chanter des Hymnes en action de graces, en la loüange de Iupiter & de Minerue. Cependant que Palemon le tirant ſous l'vn des portiques du Temple, le reueſtit des habits qu'il luy auoit preparez.

D'autre coſté le grand Pontife, accompagné des Aruſpices, qui auoient viſité les victimes, & conſideré le feu du Sacrifice, aduertit ſecrettement la Nymphe, que ſelon ce qu'ils auoient recogneu par les entrailles, & par le bruſlement du Sacrifice, l'Eſtat eſtoit menacé de grands troubles, & de grandes rebellions, deſquelles toutefois l'iſſuë ſembloit eſtre aſſez heureuſe: mais qu'il falloit que ſa pru-

dence y pourueut, & bien promptement. La Nymphe ioignãt les mains, pliãt les espaules, & haussant les yeux: Les Dieux, respondit-elle, tous bõs, & tous sages, ne nous imposeront point vn faiz plus pesãt que nos forces puissent porter: Priez-les qu'ils pardonnent nos fautes, & qu'ils ne nous donnent pas tout le chastiment qu'elles meritẽt. A ce mot elle prit le chemin du Chasteau auec le Prince Godomar, & tous ces estrãgers, qui ne pouuoient assez admirer la sagesse de la Nymphe, & la prudence auec laquelle elle donnoit ordre à toutes choses.

Mais cependant Polemas qui estoit tousiours aux escoutes, fut aduerty de tout ce qui c'estoit passé en ceste ceremonie, tant de l'eslection du Prince Godomar, que du sacrifice & de la guerison des deux malades, & mesme des paroles de la Reyne Reyne Argire, lors qu'elle se declara Reyne, & qu'elle fit vœu de s'interresser dans la protection de la Nymphe. Il sceut aussi qu'vne Dame nommee Dorinde s'estoit refugiee à Marcilly: Mais

encore qu'il eust bien esté aduerty du cõbat qui s'estoit fait pour elle le long des riuages de Lignon, si est-ce qu'il n'en sçauoit point encore le sujet : Et lors qu'il estoit le plus auant en ceste pensee, l'on l'aduertit que quelques Cheualiers estrangers desiroient de parler à luy, & qu'ils venoient, à ce qu'ils disoiẽt, de la part du Roy Gondebaut. Polemas alors reuenant de ceste profonde pensee, apres s'estre fait redire de la part de qui ils venoiẽt, commanda qu'on les fist entrer. Et apres les auoir receus auec vn hõneur tres-grand, pour le respect qu'il vouloit rendre au Roy des Bourguignõs, le principal parla de ceste sorte : Seigneur, le Roy mon maistre qui vous ayme & vous cherit, autant que voisin qu'il ait, m'enuoye vers vous, pour vous faire entendre qu'il a vne tres-grande occasion de se plaindre de la Nymphe Amasis, qui a eu si peu d'esgard à son amitié, qu'elle n'a point faict de difficulté de retirer dans ses Estats ceux qui ont traistreusement assassiné Clorange, l'vn

des chefs de sa garde, pour rauir de ses mains vne fille, qui s'estoit sauuee de la maison de la Princesse Clotilde, apres y auoir commis tant de meschants actes & si honteux, qu'il me defend mesme de les redire, pour ne publier la honte de la maison de la Princesse sa niepce. Et quoy que le Prince Godomar, qu'il desaduouë pour son fils, soit le chef de ceux desquels il se plaint, il luy semble toutefois que la Nymphe Amasis ne deuoit pas le receuoir à la volee, & sans sçauoir du Roy s'il l'auoit agreable. Il m'enuoye donc vers vous pour vous faire ses plaintes, & ensemble m'a commandé de vous dire, qu'il a toutefois tousiours faict profession de viure auec ses amis, en sorte que les offences non premeditees, ne peuuent le separer d'amitié d'auec eux: Et que pource sujet, si vous le trouuez à propos, i'allasse à Marcilly, declarer à la Nymphe combien il est offencé, en l'asseurance qu'elle a donnee au Prince Godomar

dans ſes Eſtats, & la ſommer de le luy rendre, & Dorinde auſſi, ou bien de luy declarer la guerre. Et pour vous monſtrer, Seigneur, que ie dis vray, voila la lettre, continua-t'il en la luy preſentant, qu'il vous en eſcrit. Polemas alors la receut, & la baiſant auec vn reſpect incroyable, luy reſpondit: Seigneur Cheualier, ie ſuis marry que la Nymphe donne à ce grand Roy ſujet de meſcontentement: ſi elle ſe conduiſoit par mon aduis, elle en vſeroit tout autrement: Mais ſes nouueaux Conſeillers tiennent des maximes ſi contraires aux miennes, que veritablement ie ne les entends point, & Dieu vueille qu'elle ne s'en repente trop tard. Et lors ouurant la lettre, il leut qu'elle n'eſtoit que de creance. Et cela fut cauſe que s'approchant encore plus pres du Cheualier: Le Roy, dit-il, me mande que i'adjouſte foy à tout ce que vous me direz de ſa part, voyez en quoy ie le puis ſeruir, & me le dites: car il n'y a Prince que ie tienne pour mon maiſtre que celuy-

là. L'estranger alors l'ayant remercié de ces fauorables declarations: Seigneur, luy dit-il, pourray-je point parler à vous auec moins de tesmoins? Polemas alors le prenant par la main, le conduisit dans vn cabinet, où les portes estoient bien fermees: Icy, luy dit-il, toutes nouuelles demeurent prisonnieres, & n'en sortent iamais que par le commandement de ceux qui les y ont renfermees. L'estranger alors prenant la parole, luy dit: L'affection du Roy enuers Dorinde, (la racontant toutefois le plus à la descharge de son maistre qu'il luy estoit possible) l'amour du Prince Sigismond, & de ceste fille, la iuste colere du Roy, lors qu'il sceut que le Prince auoit volonté de l'espouser, & le dessein qu'il auoit faict de la faire marier auec Periandre, ou Merindor, afin d'en distraire le Prince, sa fuitte de la Cour, la detention de Sigismond, le commandement que le Roy auoit donné à Clorange de la suiure, & la luy ramener, la sortie du Prin-

ce Godomar de la ville de Lyon auec plusieurs Cheualiers, la mort d'Ardilan, que le Prince Godomar auoit tué à la porte de la ville : Et bref comme il auoit tué Clorange, & presque tous ceux qui estoient auec luy, en luy enleuant Dorinde, qu'il auoit trouuee reuestuë en Bergere, le long des riues de Lignon. Or, Seigneur, continua-t'il, le Roy a esté aduerty que ceste Dorinde, & le Prince Godomar, sont refugiez dans la ville de Marcilly, & que la Nymphe leur a promis toute assistance. Comment toute assistance? interrompit Polemas: mais a-t'elle remis toute auctorité au Prince Godomar dans tous ses Estats? Et bien, reprit l'estranger, ceste façon de traitter a tellement desobligé le Roy, qu'il est resolu de venir luy-mesme le prendre dans Marcilly, quand il seroit caché sous l'Autel des Dieux. Mais afin que vous cognoissiez combien vous estes obligé d'aymer le Roy, il vous faut

sçauoir qu'à ce coup c'est le temps de faire esclorre le genereux dessein que vostre merite vous a faict faire: car Clidamant est mort. Comment! s'escria Polemas, Clidamant est mort? Et quoy, adjousta froidement l'estranger, vous n'en sçauez rien? Il y a long-temps que le Roy vous en a dõné aduis: mais ie m'asseure que la lettre a esté perduë en la mort de Clorange. Sçachez qu'il n'est pas seulement mort, mais que Lindamor est tellement blessé, qu'on luy espere fort peu de vie, & presque tous ceux qui estoient sous sa conduitte ont esté deffaicts. O Dieux! dit Polemas plein de ioye & de contentement, que d'ennemis vous a-t'il pleu de m'oster de dessus les espaules. Or escoutez, reprit l'estranger, vn tesmoignage de l'amitié que le Roy vous porte, sous le pretexte d'auoir le Prince Godomar & Dorinde, il fera vne grande armee, attaquera la Nymphe, & luy mesme en personne viendra assieger Marcilly, & vous mettra dedans

auec

auec l'auctorité souueraine: se contentant que quand vous serez Comte des Segusiens, vous releuiez seulement de luy, comme les Ducs & les Comtes des Bourguignons: luy semblant que vostre merite, & l'amitié qu'il vous a tousiours portee, requierent pour vous ceste assistance en ceste occasion. Les remerciemens de Polemas furent grands, ses promesses & ses protestations encore plus grandes: mais plus que tout, sa ioye fut extrême: Car Clidamant, pour l'auctorité, luy estoit vne bride bien forte: Lindamor, pour l'affection de la Nymphe Galatee, vn grand empeschement: & tous ces Cheualiers qu'il croyoit estre perdus, vne grande asseurance en son dessein. Il pria donc l'estranger de trouuer bon qu'il fist entendre ces nouuelles à quatre de ses amis, ausquels il ne celoit aucune de ses affaires, & les ayant fait appeller, (c'estoient Ligonias, Peledonte, Argonide, & Lystandre) il leur raconta ceste nouuelle, & tout

ce que le Roy des Bourguignons luy mãdoit, dont ils firẽt tant de demonstrations de ioye & d'allegresse, qu'ils sembloient estre hors d'eux-mesmes. En fin ils prirent resolution que ce Cheualier iroit vers la Nymphe, luy demander le Prince Godomar & Dorinde, & qu'en cas qu'elle ne les luy voulust remettre, comme ils estoient tres-asseurez qu'elle ne feroit pas, il estoit bien à propos qu'il luy declarast la guerre de la part du Roy des Bourguignons. Et de peur qu'il ne luy fust fait aucun deplaisir, allant, ou reuenant, Polemas le feroit accompagner de six compagnies de gens de Cheual, & auec ceste resolution ils se separerent.

Le soir Climanthe vint trouuer Polemas, pour luy raconter ce qu'il auoit dit à Leonide & à Siluie. Mais Polemas à peine pouuoit auoir la patience de luy laisser finir son discours, qu'il luy ietta les bras au col. O mon cher amy, luy dit-il, il y a bien d'autres nouuelles, Clidamant & Linda-

mor sont morts; & presque tous ceux qui sont allez auec eux: Et le Roy des Bourguignons me mande qu'il viendra luy-mesme me faire Comte des Segusiens, se contentant que ie le recognoisse comme les Ducs & Comtes des Bourguignons. La mort de Clidamant, respondit-il froidement, & celle de Lindamor, viennent fort à propos pour nostre dessein: Mais voulez-vous que ie vous die mon opinion, la venuë du Roy des Bourguignõs en ce pays, ne me plaist pas: L'Ambitiõ est vn mõstre si gourmant, qu'il engloutit, sans se saouler, tout ce que ses yeux voyẽt, & les nouueaux objets esmeuuẽt tousiours son appetit. Il n'y a point en toutes les Gaules vne plus agreable Prouince, Galatee est fort belle, Gondebaut d'amoureuse complexion, & à marier: De plus, il a deux fils qui n'ont point de femme. Voyez-vous, Seigneur, ces entreueuës sont chatoüilleuses: Quant à moy, ie suis d'opinion qu'il ne vienne point; mais oüy bien

qu'il vous ayde de ses forces. Ne voyez-vous pas que desia qu'il est encore à Lyon, il veut que vous le recognoissiez: & que pensez-vous quand il sera à Marcilly, vainqueur & triomphant, qu'il vueille de vous? Le gain de la partie est nostre, puis que Clidamant & Lindamor sont morts: Et pourquoy le voudrions-nous partager auec vn autre? Ceste entreprise se fera bien sans luy. Qui vous peut resister? Croyez-moy encore vn coup, ne permettez point qu'il vienne, si vous ne voulez auoir à combattre vn plus fort ennemy que ceux que vous venez de perdre. Telle fut l'opinion du rusé Climanthe, à laquelle les quatre confidents s'accorderent, lors qu'ils furent appellez au conseil secret, & furent d'aduis de cacher sur tout ceste meffiance, & de trouuer quelque excuse, tant sous pretexte de la grandeur du Roy, qu'il n'estoit pas honorable de faire employer sa personne pour si peu de chose, que pour la seureté de sa Cou-

ronne, eſtant à craindre que les amis des Princes ſes enfans en ſon abſence, ne fiſſent quelque mouuement dans l'Eſtat.

Apres s'eſtre reſolu ſur ce poinct, ils mirent en auant ſi incontinent apres, que ce Cheualier auroit declaré la guerre au nom du Roy ſon maiſtre, il eſtoit à propos de courre aux armes, ſans y mettre plus de delay. Climanthe fut d'aduis qu'on luy donneroit loiſir le iour d'apres d'aller parler à la Nymphe Galatee: Car, diſoit-il, ſi auec la douceur nous pouuons la gaigner, pourquoy voudrions nous par la guerre ruïner le pays qui doit eſtre à nous? Bien ſuis-je d'aduis que tout ſoit preſt, & que deux iours apres, ſi nous n'en voyons aucun effect, l'on puiſſe forcer ces foibles murailles: ce que ie penſe que nous ferons au premier effort, ne croyant pas qu'il y ait des gens aſſez pour les border ſeulement: Outre que ceux qui ſont à nous, nous promettent de nous y tenir vne porte ouuerte. Polemas reſiſta auec aſſez d'o-

piniastreté à son voyage vers Galatee, luy semblant qu'il y auoit trop de danger pour Climanthe : Car, disoit-il, asseurez-vous qu'Adamas a eu la lettre que le Roy Gondebaut m'escriuoit, & qui s'est perduë quand Clorange a esté tué par Godomar. Et d'effect, vous voyez la garde plus exacte que de coustume, que l'on faict dans la ville. I'ay peur que de mesme ils n'ayent apris, ou recogneu en quelque sorte nostre dessein: & si cela estoit, vous courriez fortune d'y estre mal traitté, dont ie receurois autant de deplaisir que si ie perdois la vie. Mais Climanthe qui s'estimoit si fin qu'il ne pensoit pas que personne du monde pûst recognoistre ses finesses. Non, non, Seigneur, luy respondit-il, reposez-vous en sur moy, & soyez certain que la Finesse mesme eust esté trompee par mes artifices. Ces Nymphes ne sont pas pour me pouuoir descouurir : & si vous les auiez oüyes & veuës, vous iugeriez bien qu'il n'y a point lieu de

crainte. Et quant aux lettres, ie croy bien qu'ils les peuuent auoir veuës: Mais tant s'en faut que cela nous nuise. Que si elles ne sçauent la mort de Clidamant & de Lindamor, ie suis d'aduis de la leur faire sçauoir, parce que cela aydera à les resoudre à ce que nous desirons, se voyans desnuées d'vn tel support. Que si elles eussent eu volonté de me faire du mal, qui les pouuoit empescher, depuis le temps que Clorange est mort?

Auec ces raisons, & quelques autres, ils resolurent de l'y laisser aller, & deux iours apres faire tout l'effort qui leur seroit possible. Et pour ce sujet Polemas recommanda à ces quatre confidents de tenir toutes choses prestes, tant les gens de trait, que ceux de cheual, & principalement les machines qui estoient necessaires à faire vn effort: Car c'estoit par là qu'ils vouloient commencer, & dés lors donnerent aduis

à Meronthe, qui estoit dans la ville de Marcilly, qu'en mesme temps qu'ils feroient la couronne auec leur armee autour de la ville, il donnast à la porte de Montbrison par le dedans, pour la leur ouurir: ce qu'il pourroit faire aysément auec ses amis, parce que ceux de la ville seroient assez empeschez à soustenir l'effort general qui se feroit de tous costez à leurs murailles.

Leur conseil s'alloit separer, leur semblant d'auoir donné ordre à tout ce qui estoit necessaire, lors que Climante lés retenant: Et que diriez-vous de moy, leur dit-il, si sans donner vn coup d'espee, ie vous rendois maistres de ce que vous desirez? Que vous estes Climanthe, respondit Polemas, c'est à dire, le plus sage, & le plus aduisé homme qui viue. Or, adjousta le trompeur, & luy frappant dans la main, asseurez-vous que dans trois iours ie vous rends possesseur de ce que vous souhaittez: C'est aujourd'huy, conti-

nua-t'il en contant ſur ſes doigts, que ce Cheualier du Roy Gondebaut parle à la Nymphe Amaſis, demain i'ray faire mon perſonnage, & le lendemain Galathee eſt à vous infalliblement ; & voicy de quelle ſorte ie l'entends: Ie vous ay deſia dit qu'elle meurt d'enuie de parler à moy, afin, dit-elle, de ſe conformer à la volonté du Dieu qui parle par ma bouche. Ie ſçay que tout ce que ie luy diray elle l'obſeruera le plus exactement qu'il luy ſera poſſible ; car ie la menaceray de la faute qu'elle a faite au premier aduertiſſement que ie luy ay donné, ſi bien qu'à ce coup elle tremblera de peur, pour les grands chaſtiments qui luy ſont preparez, & ie gageray ma vie que quand il y iroit de la ſienne, elle ne me deſobeïra point. Et mon intention eſt de luy dire que ſur les ſix heures du meſme matin, elle ne faille point de ſe trouuer au Carrefour des Termes, qui n'eſt à guieres plus de mille pas de la porte

du jardin, & que celuy que les Dieux luy ordonnent d'espouser, sera le premier qui vestu en Chasseur passera aupres d'elle. Or sans doute elle y viendra, sans autre compagnie que celle de Leonide & de Siluie: Et qui vous empeschera, faisant semblant d'aller à la chasse, de faire ceste belle prise? Que si Galatee est entre vos mains, n'est-il pas vray que le lendemain vous la pouuez espouser, que vostre dessein est accomply, & que la guerre est finie dans trois iours. I'aduouë, respondit Polemas, que si vous pouuez faire ce que vous dites, l'œuure est accomplie: Car estant ma femme, comme ie me resous de l'espouser à l'heure mesme, qui me peut disputer que ie ne sois Seigneur de cet Estat? Et ie vous promets que si ce bon-heur m'aduient, i'aboliray bien-tost apres ceste fole ordonnance, par laquelle les masles sont bannis de la puissance souueraine.

Mais d'autre costé Leonide & Siluie estoient si effrayees, que la Nymphe Amasis fut d'opinion de leur enuoyer des Myres, pour les veoir, & les remettre : Car à tous coups il leur sembloit de veoir l'ame de Ligdamon. Adamas mesme en estant aduerty, les alla trouuer, afin de les r'asseurer : mais elles estoient si espouuantees, que toutes les fois qu'on leur nommoit Ligdamon, elles tressailloient. Ce seroit bien, dit alors le Druyde, vne plaisante rencontre, si le iour qu'Adraste est guery de sa follie, Leonide & Siluie deuenoient folles. Et de fortune, lors que l'on ne parloit dans le Chasteau, que de ceste vision, & que plusieurs se rioient de la frayeur que les Nymphes en auoient euë, l'on entendit vn grand bruict qui venoit de la basse cour, & veid-on incontinent fuyr chacun qui deçà, qui delà, ne disant autre chose, sinon: Voila Ligdamon, voila Ligdamon.

Les Nymphes qui estoient autour de Leonide & de Siluie, & qui se mocquoient d'elles, oyans dire qu'il estoit là, s'escriant d'extrême frayeur, se mirent à fuyr, qui d'vn costé, qui d'autre, & y en eut plusieurs qui se sauuerent dans la chambre de Galatee, & d'Amasis mesme. Que si les femmes estoient effroyees, les hommes mesmes n'estoient pas sans peur, de sorte que les gardes de la porte du Chasteau qui cognoissoient Ligdamon, voyant qu'il se presentoit à la porte, & le pensant mort, l'abandonnerent, & s'enfuyrent. Adamas qui voyoit que chacun couroit, eut peur que ceste terreur pannique ne fust la couuerture de quelque trahison. Et cela fut cause que le plustost qu'il pût il s'en alla par le plus court chemin droict à la porte, qu'il trouua abandonnee des gardes, dont il fut fort estonné: mais voyant quelques-vns des siens qui venoient de la ville, il leur fit signe de se haster, & de la fermer & la garder,

iuſques à ce que les ſolduriers fuſſent reuenus. Et parce qu'il oüyt continuer les cris dans le Chaſteau, il s'y en alla, pour ſçauoir au vray ce que c'eſtoit. Cependant ce Ligdamon, qui auoit cauſé tant de frayeur & tant de confuſion en ce lieu, trouuant la porte du Chaſteau ouuerte, y eſtoit entré, fort eſtonné de veoir que chacun le fuyoit auec des cris ſi plains d'eſpouuantement. Et d'autant qu'il ſçauoit fort bien tous les endroits du Chaſteau, comme y ayant eſté nourry dés ſon enfance, il s'en alla droit à la chambre de la Nymphe Amaſis: Mais les Huiſſiers qui auoiẽt eu commandement de tenir les portes fermees, ne s'eſtoient pas contentez de la clef, ny des verroux; mais y auoient adjouſté les chaires & les tables, ſi bien que quand Ligdamon y arriua, il les trouua cloſes, & par reſpect n'y oſant heurter, attendoit que quelqu'vn en ſortiſt. La Nymphe Amaſis, Galatee, & les autres, qui furent aduerties qu'il eſtoit à la

porte de l'antichambre, trembloient toutes de peur, & les plus hardies venoient le regarder par la serrure, & aussi-tost qu'elles le voyoient, elles se mettoient à crier en s'enfuyant, que c'estoit bien luy.

Ce bruict continua si longuement, sans que personne eust la hardiesse de sortir, qu'Egide, ce valet qui l'auoit seruy si long temps, & que depuis Siluie auoit retenu auprés d'elle, passant par la chambre de sa maistresse, vint dans l'anti-chambre de la Nymphe, & iettant, comme les autres la veuë par la serrure, se mit à le considerer: O Dieux! dit-il, c'est mon maistre. Et sortant incontinent par vne autre porte, (car l'on ne luy voulut iamais ouurir celle-là) il s'en courut le trouuer. Quelques vnes de ces filles espouuantees, l'en voulurent empescher, luy disant que son maistre estoit mort. Ie le sçay, dit-il, qu'il est mort, mais i'ayme & i'honore de telle sorte tout ce qui est de luy, que soit son ame, soit

ſon corps, tout m'en eſt agreable: Et ie ne puis penſer que rien qui ſoit de luy me vueille iamais faire mal. Auec ceſte reſolution, ce fidele ſeruiteur s'en courut vers luy, luy embraſſer les jambes, & ne ſe pouuoit ſaouler de luy baiſer les mains, auec vne ſi grande abondance de larmes, qu'à peine pouuoit-il prononcer ce mot, Ah mon maiſtre! Ligdamon d'autre coſté l'embraſſant auec vn contentement extrême, ne pouuoit luy faire aſſez de carreſſes. Et lors qu'ils ſe peurent parler: Mais Egide, luy dit-il, & que veut dire que chacun me fuit? Seigneur, luy reſpondit-il, & qui ne ſeroit effrayé de vous veoir tant innopinément, voſtre mort ayant eſté publiee par moy, qui vous ay veu mourir! Et toy, dit-il, comment ne m'as-tu fuy comme les autres? Moy, Seigneur, luy reſpondit-il, & pourquoy vous fuyrois-ie, que ie vous ay bien voulu ſuiure dans la ſepulture, & que ſans doute ie l'euſſe faict, n'euſt eſté

pour ne desobeïr au commandement que vous me fistes en mourant. Et quoy, dit-il, tu as donné ma lettre à la belle Siluie? Ie la luy ay donnee, adjousta-t'il, & de plus luy ay dit de bouche tout ce que vous m'auez commandé, & fait entendre tout le discours de vostre mort. Cependant les Nymphes qui les regardoiẽt par les trous de la porte, & qui les ouyrent discourir, commencerent à se r'asseurer vn peu. Et en mesme temps Adamas vint à la porte de ceste antichambre, où trouuant Ligdamon il demeura vn peu surpris, toutefois comme personne qui auoit du iugement, & de la resolution. Ligdamon, luy dit-il se reculant deux ou trois pas, car il s'approchoit de luy, de la part de Tautates, ie te commande, que si tu n'es qu'vn fantosme, tu ayes à laisser ces lieux en paix, & que tu t'en retournes dans l'eternel repos: Seigneur, respondit Ligdamon en sousriant, ie serois bien ayse d'estre vn fantosme, pour trouuer

trouuer ce repos que iuſques icy ie n'ay pû rencontrer : mais ſçachez que ie ſuis ce meſme Ligdamon que vous auez veu autrefois & que ce grãd Dieu a rappellé de la mort à la vie pour rendre teſmoignage, que comme les hommes viennent au monde ſans le ſçauoir : de meſme il ne luy plaiſt pas qu'ils en puiſſent ſortir que par ſon vouloir. Et à ce mot Adamas le receut les bras ouuerts auec vn contentement extreme, car ſa vertu le faiſoit aimer de chacun.

A ce grand bruit le Prince Godomar, Alcidon & pluſieurs autres Cheualiers eſtoient accourus de tous coſtez & arriuoient à la porte de la Nymphe pour ſçauoir ce que ce pouuoit eſtre, car de fortune il n'y auoit dans ſa chambre pas vn de tous ſes Cheualiers les ayant laiſſees pour ſe repoſer de la peine qu'elles auoient euës durant le ſacrifice, pendant lequel Ligdamon n'auoit pû entrer dans la ville, car les portes ſuiuant la couſtume eſtoient fermees, autrement ſans doute, s'il euſt eſté veu, la

frayeur que ceux qui le cognoissoient en eussent euë, eust interrompu le sacrifice, qui eust bien esté l'vn des mauuais augures, qu'ils eussent pû auoir. La Nymphe en fin estant aduertie que le Prince Godomar, Adamas, Alcidon & tant d'autres parloient à luy, prist courage, & commãda que les portes fussent ouuertes: mais difficilement eust-elle permis ny Galathee aussi, qu'il les eust approchees pour les saluër, si le Prince Godomar d'vne main, & Adamas de l'autre ne le luy eussent presenté. Ligdamon se prosternant, est-il possible, Madame, dit-il, que hors d'icy ie sois pris pour vn autre, & qu'icy ie sois mescogneu pour moy-mesme Amasis en le faisant releuer, accusez-en, dit elle, la nouuelle de vostre mort, qu'vne persõne qui estoit à vous, nous auoit donnee pour toute asseuree, car c'est la verité qu'en ce pays nous auons si peu accoustumé de veoir ressusciter les morts, que pas vn de nous ne pensoit que Ligdamon eust eu ce priuilege: mais loüons Dieu que cet

homme ait eſté menteur, & ſi quelque menſonge a iamais eſté agreable, nous aduoüons que ça eſté celuy de la nouuelle de voſtre mort. Pleuſt à Dieu, reſpondit-il, Madame, que ie me puſſe acquitter d'vne ſi grande obligation par la perte meſme de cette vie, qui ne m'a eſté conſeruee que pour l'employer auſſi à voſtre ſeruice: & toutesfois ie vous puis aſſeurer, qu'Egide ne fut point menteur quand il raconta ma mort à la belle Syluie, & ie veux croire que c'eſt à elle, parce que ie le luy auois ainſi commandé, & ie le tiens pour ſi fidelle que ie ſçay bien qu'il n'y aura point failly. Et toutesfois, luy dit la Nymphe, vous eſtes Dieu mercy encore en vie, comment donc, eſt-il poſſible, que nous ayant aſſeuré de voſtre mort, il ne ſoit point menteur? Ligdamon, repliqua, ſi ie n'auois peur de vous eſtre ennuyeux, ie le vous ferois entendre, Madame. Et bien, reprit-elle, ie vous laiſſe auec Galathee, Syluie & ces autres Dames: elles

ne sont pas si afferees que moy, vous pourrez le leur dire, & puis elles me le raconteront ce soir, & à ce mot la Nymphe, Godomar , Alcidon & Adamas s'en allerent trouuer la Royne Argire, & cependant Ligdamon apres auoir esté receu & carressé de toutes ces Nymphes fut conduit par Galathee vers Damon qui commençoit à se leuer, & à se promener dans la chambre, & qui desiroit passionnément de le veoir en ayant ouy bien briefuement l'histoire par quelques-vnes des Nymphes: Et apres les premieres salutations Galathee le coniurant de vouloir dire pourquoy Egide auoit faussement raconté sa mort à Syluie. Madame, respondit-il, il n'y a rien que ie desire d'auantage que de vous obeïr: mais est-il possible que ie puisse vous dire cette histoire auant que de veoir celle qui en est la cause? Comment ! reprit Galathee , vous n'auez point encore veu Syluie? C'est la verité que vous auez raison & qu'elle à tort , & à ce mot elle commanda à Leonide de la faire venir. Ie croy,

respondit-elle, qu'il faudra autant de mistere à l'amener icy, qu'il en a fallu ce matin pour planter les clouds sacrez. O Dieux, s'escria Ligdamon, est-il possible que ny vif, ny mort, ny ressuscité ie ne puisse amolir la dureté de son ame? Galathee en sousriant, ne vous plaignez point, dit-elle, auant que vous l'ayez veuë. I'ay peur, Madame, reprit-il, que la veuë que i'en auray me refuse, non seulement la plainte, mais m'oste aussi la volonté de viure d'auantage. Amour, adiousta la Nymphe, n'exempte gueres d'aimer la personne qui est bien aimee. O Madame, s'escria Ligdamon, que cette reigle est fausse pour Syluie: car y a-t'il iamais eu personne plus aimee qu'elle? Il faut, dit la Nymphe continuer: Et mon affection, reprit-il, n'est-ce pas plustost vne eternité qu'vne duree de quelque temps, puis qu'au berceau ie l'ay aimee & dans la tombe. Cela ne suffit pas pas, repliqua la Nymphe, si elle ne le sçait. Et comment, Madame, respondit Ligdamon, le pourroit-elle ignorer,

puis que ma vie & ma mort le luy di-sent. Asseurez vous, reprit alors Ga-lathee, que si vous l'aimez bien, & qu'elle le sçache infailliblement, elle payera le tribut qu'Amour retire de tous ceux qui sont bien aymez, pour-ueu toutesfois que vous ne vous las-siez point. A ce mot lors que Ligda-mon vouloit respondre, Syluie entra dans la chambre, conduitte par la main de Leonide, mais si belle que chacun recognut bien que le retour de ce Cheualier, ne luy estoit point ennuyeux, & toutesfois si modeste que sa beauté fut moins admiree, que la froideur de son visage, car il n'y auoit personne qui n'eust quelques-fois ouy dire à Syluie qu'elle regret-toit infiniement sa perte, & ensemble auec ce discours ne l'eust ouy souspi-rer. Et maintenant que contre toute esperance elle le voyoit reuenu, il sembloit que ce luy fust presque vne chose indifferente. D'abord qu'elle entra dans la chambre Ligdamon tourna les yeux sur Galathee, comme luy demandant congé de la saluër en

sa presence. La Nymphe qui l'entendit bien luy fit signe de l'œil qu'elle le vouloit ainsi, de sorte qu'il courut incontinent vers elle, & mettant vn genouïl en terre luy voulut baiser la main : mais elle se recula, luy mostrāt de la teste, que c'estoit vne inciuilité de porter si peu de respect à la Nymphe : Mais Galathee reprenant la parole, non, non Syluie, le retour de Ligdamon est tant extraordinaire, que la resiouïssāce que vous en deuez toutes faire ne doit point auoir ces ordinaires considerations. Syluie alors voyant que c'estoit la volonté de la Nymphe, permit à Ligdamon de luy baiser la main, mais nō pas sās rougir, & se reculant parmy ses cōpagnes ne luy donna pas presque le loisir de l'asseurer de la continuatiō de sō seruice, & parce qu'il la suiuoit & mōtroit de vouloir encore parler à elle, elle luy dit assez bas : Si vous estes ce mesme Ligdamō que vous souliez estre, vous prendrez vne autre commodité pour parler à moy, & vous vserez en si bōne compagnie de la mesme discretion

que vous souliez faire. Cet aduertissement fut cause que Ligdamon, luy faisant vne grande reuerence s'en retourna vers Galathee, mais si transporté de contentement d'auoir deuant ses yeux cette beauté qui luy estoit si chere, qu'à peine les pouuoit-il retirer, ce que considerant Damon: Ie m'asseure, dit-il, se tournant vers Galathee, que ce sera vne dure penitence à Ligdamon de satisfaire à vostre commandement, auant qu'il y ait vn peu entretenu cette belle Nymphe, & ie cognois bien à ses yeux qu'il en voudroit estre dispensé: Si est-ce, respondit la Nymphe, que ma curiosité est bien grande. Madame, reprit Ligdamon, ce desir me commande trop absoluëment de n'y point manquer, seulement ie vous supplie d'auoir aggreable que ie vous raconte ce que vous vous voulez prendre la peine d'entendre, le plus briefuement qu'il me sera possible, & lors apres s'estre teu quelque temps, il reprit la parole de cette sorte.

SVITTE
De l'histoire de Ligdamon.

CEluy, Madame, qui dit quelque chose qui n'est pas vraye ne peut pas estre dit menteur, s'il pense toutesfois dire vray : car i'ay tousiours ouy dire que pour encourir ce blasme il faut, non seulement dire le mensonge, mais sçauoir bien encore que l'on ment : Que si ces considerations sont necessaires, pour former le mẽteur, asseurément Egide en rapportant ma mort ne peut point estre dit tel, par ce qu'il croyoit aussi bien que moy que ie fusse mort, & ie dis aussi bien que moy : car veritablement c'estoit mõ intention de mourir. Que si le Ciel ne l'a pas voulu ie croy que ça esté pour faire veoir combien les Dieux veulent auoir absoluëment nostre vie en leur disposition.

Syluie cependant qui prenoit garde qu'à toutes les paroles de Ligda-

mon presque chacun tournoit les yeux sur elle, ne le pouuant supporter se glissa parmy ses compagnes, & le mieux qu'elle pût gaigna la porte sãs estre apperceuë de Galathee, ny de Ligdamõ, qu'elle ne fust desia dans sa chambre, où fermant la porte apres elle, elle se resolut de ne se laisser voir que ce discours ne fust acheué, Ligdamon cependant continuoit ainsi.

Puis qu'Egide a esté si soigneux obseruateur des cõmandements que ie luy auois faits: Ie m'asseure, Madame, qu'il vous aura raconté, comme estant prisonnnier des Neustriens, ie fus pris pour vn Cheualier nommé Lydias, auquel il falloit que ie fusse bien ressemblant, puis que sa mere mesme aussi bien que tout le reste de ses parents ne se pûrent iamais persuader que ie fusse autre que luy. Ce Lydias auoit tué en camp clos vn sien ennemy nommé Aronte, & pour cet homicide auoit esté condamné à perdre la vie, iugez en quelle asseurance ie pouuois estre, puis que l'erreur où ils estoient tous fut telle que

quelque deffence que ie ſceuſſe faire ie fus condamné en ma propre perſonne pour la faute qu'vn autre auoit commiſe : mais les Dieux addreſſerent ſi bien mes coups qu'eſtant mis dans la cage des Lyons, i'en tuay deux pluſtoſt par fortune que par addreſſe : Et en meſme temps celle pour laquelle Lydias auoit combattu contre Aronte, croyant comme les autres que ie fuſſe veritablement celuy auquel mon viſage reſſembloit me vint demander pour ſon mary. Cette loy paſſee en couſtume eſt preſque obſeruee par toutes les Gaules qu'vne fille peut prendre pour ſon mary vne perſonne condamnee. En vertu de cette loy, ie luy fus accordé, & peu de iours apres conduit dans le Temple pour l'eſpouſer. I'aduouë, Madame, que ma priſon, ma condamnatiõ, mon combat contre les Lyons, bref toutes mes infortunes ne m'auoient point ſemblé inſupportables, mais quand ie me vis reduit dans le Tẽple, & qu'il n'y auoit plus de moyen de

reculer cet infortuné mariage, ie me resolus de ne plus viure, nõ pas qu'Amerine(c'estoit ainsi que se nommoit celleque ie deuois auoir pour femme) ne fust tres-belle, tres-sage, & tres-bien apparentee: mais d'autant que ie ne pouuois m'imaginer deuoir mãquer à la fidelité que i'auois iuree à la belle Syluie, sans me iuger en mesme tẽps digne de mort. Quelques iours auparauant i'auois donné ordre d'auoir du vin tellement mixtionné qu'il me pût faire mourir promptement, i'en bûs, & Amerine aussi quelque empeschement que i'essayasse d'y mettre, & la force de cette mixtion auec la ferme opinion que nous auiõs que c'estoit du poison fit vn tel effect que peu de temps apres ie tombay comme mort, & Amerine aussi.

Ie pense, Madame, qu'Egide vous peut auoir raconté ma fortune iusques à ce point: mais le reste infailliblement luy a esté incognu, parce qu'à l'heure mesme il partit pour satisfaire, disoit-il, à ce que ie luy auois ordonné, & aussi pour n'auoir pas eu

le courage de demeurer plus longuement en vn lieu où il auoit fait vne perte si sensible. Or il faut que vous sçachiez que cette Amerine & ce Lydias sont des meilleures maisons de toute la Neustrie, & grandement aymez & apparentez: si bien que le bruit incontinent en fut tres-grand dans Rothomaque, & qu'en peu d'heure le Temple fut remply de tant de peuple, qu'à peine s'y pouuoit-on remuer : car cet accident estoit raconté auec tant d'admiration que chacun auoit curiosité de nous venir veoir. Nous estions estendus sur le paué l'vn prés de l'autre, & l'on nous auoit ietté vn linge sur le visage. Autour de nous chacun pleuroit, les vns d'affection, les autres de pitié, & plusieurs par compagnie. Ie croy que l'on cõmençoit d'ouurir les tombeaux des predecesseurs d'Amerine & de Lydias pour nous y mettre selon leurs coustumes, lors qu'vn Mire se presenta, qui fendant à toute force la foule, s'addressa à vn des assistants. Amy, luy dit-il fort haut, est-ce Lydias

que ie veoy sous ce linge : C'est luy mesme, respondit-il : Et quel accidẽt adiousta le Mire, la fait mourir. Helas, luy repliqua-t'il, c'est vn breuuage empoisonné, qu'il a pris volontairement, & cette belle fille aussi que vous voyez à son costé. Non, non, s'escria le Mire ils ne sõt point morts, qu'on m'apporte de l'eau & du vinaigre, & auec l'ayde de Tautates, ie les rendray bien-tost sains : plusieurs incontinent coururent aux remedes, si bien qu'en peu de temps diuerses personnes en apporterent, & le Mire prenant du vinaigre nous en frotta le poulx, nous en mit dans le nez le plus auant qu'il pût, & puis nous ietta de l'eau fresche au visage : cette froideur nous esueilla & le vinaigre chassant la force du breuuage, nous reuinsmes presque en mesme temps comme d'vn profond sommeil, mais si estonnez que nous ne sçauions où nous estiõs, les flãbeaux qui estoient allumez autour de nous (car la nuit estoit suruenuë,) nous veoir dans ce Temple qui retentissoit de tout costé des voix &

des cris d'admiratiõ de nostre resueil, & la foule de tant de personnes qui se venoient resiouïr auec nous de nous voir hors de dãger nous rauissoiẽt de sorte que nous demeurasmes plus de demie heure qu'il sembloit que nous fussions hors de nous: En fin nous fusmes ramenez en nostre logis, où nous sceusmes de ce Mire que c'estoit luy à qui peu de iours auparauant i'auois demandé vn breuuage pour faire mourir promptemẽt: mais parce qu'il eut peur que i'en voulusse faire quelque meschanceté, & qu'apres il en fust repris, au lieu de poison il n'auoit donné que d'vne violente endormie, àfin de descouurir mõ dessein, & apres y pouuoir remedier, dõt il fut loüé de tous ceux qui l'entendirẽt, & toutesfois quoy que le breuuage ne fust pas mortel, si est-ce que ie m'en trouuay mal plusieurs iours, & plus que moy encore la sage Amerine, cõme estant d'vne plus debile complexion.

Ce petit mal me rapporta vn grand contẽtement, car il me donna le loisir de penser à ce que i'auois à faire. Les

parents d'Amerine s'estimoient grãdement offencez que i'eusse plustost choisy la mort que de vouloir viure auec leur parente, leur semblant que ce mespris ne pouuoit proceder que de quelque mauuaise opinion que i'auois d'Amerine, si bien que s'addressant à elle, ils luy demanderẽt quelle occasion elle me pouuoit auoir donnee pour la haïr si fort. Que nos conditions estoient esgales : qu'elle m'auoit obligé de la vie, qu'autresfois ie l'auois aimee auec tant de passion qu'ils ne pouuoient penser que le chãgement de ma volonté pûst proceder d'autre que de quelque deffaut, que i'eusse remarqué en elle, & que ce manquement ne pouuoit estre que de chose qui touchoit à l'hõneur? Que si cela estoit, & qu'ils vinssent à le recognoistre elle ne pouuoit moins esperer que le chastiement de la honte qu'elle auroit faite à vne si hõnorable famille. Ils adiousterent plusieurs autres semblables menaces ausquelles Amerine, respondit plus en pleurant qu'en parlant, s'excusant toutesfois le
mieux

mieux qu'elle pouuoit du blasme que l'on luy imputoit, son innocence estant telle qu'elle s'asseuroit d'en estre deffenduë contre toute sorte d'imposture, si est-ce que le lendemain elle s'efforça de me venir trouuer pour representer les reproches que ses parents luy faisoient, & de fortune, la pensee que i'auois ordinairement de Syluie, & le regret de ne la veoir point me faisoient parler si haut qu'elle ouyt ma voix & pensant que ie parlois à quelqu'vn s'en vint au petit pas iusques à la porte de ma chambre qui se trouua entr'ouuerte d'où elle pût ouyr telles paroles.

STANCES.

Il s'ennuye de ne veoir celle qu'il aime.

I.

Mais à quoy nous seruent les
yeux,
En ces lieux,

Où le beau Soleil que i'adore,
Caché d'vne eternelle nuit,
Ne reluit,
N'y ne daigne suiure l'Aurore.

II.

Ie hay l'Aurore & sa clarté,
Despité,
Qu'elle soit du iour messagere,
Et que pour moy ce soit des nuits,
Car ie suis,
Tousiours priué de ma lumiere.

III.

Loing des bras de son vieux Titõ,
Ce dit-on,
Elle s'enfuit d'vn soin extreme,
Dy moy, belle Nymphe, pourquoy,
Comme toy
Mon Soleil n'en fait-il de mesme?

IV.

En vain les Roſes & les Lys
Tu cueillis,
Dont tu vas peuplant tout le monde.
En ſortant de ton beau ſeiour,
Si mon iour,
Apres toy ne ſort point de l'onde,

V.

Ie veux bue mes yeux deſormais,
Pour iamais,
D'y veoir plus perdent toute enuie,
Que verroient-ils d'oreſnauant,
Ne pouuant,
Veoir le beau Soleil de Syluie?

VI.

Soyez doncques pour mon repos,
Touſiours clos,

Mon regret se rend plus extreme,
Quant quelqu'autre obiect prés de moy,
I'apperçoy,
N'y voyant pas celle que i'aime.

Amerine eut la patience de m'escouter sans presque oser respirer pour n'estre apperceuë, tant elle desiroit de sçauoir, le subiect du changement, qu'elle pensoit estre en moy, & lors qu'elle m'ouït regretter l'absence d'vne Dame, & nommer Syluie, elle iugea incontinent que c'estoit vne nouuelle affection qui auoit effacé celle que ie soulois auoir pour elle, & ce changement l'offençant plus que toutes les reproches de ses parents, elle ouurit la porte auec violence, & entra dans la chambre si troublee qu'à peine me pût-elle donner le bon-iour, & toutesfois la ciuilité le luy ayant fait faire plustost par coustume que de volonté, elle se reprit ainsi sans attendre que ie luy eusse rendu son salut. Mais pourquoy, dit-elle,

ſouhaitay-ie le ſalut d'vne perſonne qui eſt cauſe de tout mon mal, & qui le ſera bien-toſt de la fin de ma vie? Cruel Lydias, Lydias, dis-ie, ſi ce nō meſme t'eſt encore demeuré que tu ſoulois auoir quand tu ne viuois, que pour m'aimer, cruel & inhumain, c'eſt ainſi qu'il faut que ie te nomme, puis qu'au lieu de l'affection que tu me portois, il ne t'eſt reſté que la cruauté & l'inhumanité, eſt il poſſible que l'humeur volage qui te ſepare de moy, t'ait d'vn meſme coup oſté & le iugement & la raiſon? Ie ne te parle plus des recherches que tu m'as faites, ie ne mets plus en conte les ſerments ſi ſouuent iurez, ny les obligatiōs que tu me peux auoir, pour la vie que ie t'ay ſauuee, ie ſçay que cette nouuelle Amour de Syluie t'aueugle de ſorte que tu n'y tournes pas ſeulement les yeux. Mais dy moy incenſé, & c'eſt veritablement le nom que tu merites le mieux, dy moy incenſé, où as tu le iugement lors que tu ne veux m'eſpouſer, puis que ce ſeul moyen te reſte pour ſauuer ta vie, qu'autremēt

dans peu de iours il faudra que tu ailles les laisser entre les ongles & les dents de ces farouches Lyons d'entre lesquels ie t'ay desia vne fois retiré : As-tu opinion que ta valeur les puisse tous faire mourir. O Lydias si tu sçauois le grand nombre qu'il y en a : & combien les autres que tu n'as pas encore veus, sont plus farouches & plus cruels, la pensee seule te feroit fremir. I'y en ay veu, ie te le dis les larmes aux yeux. I'en ay veu, dis-ie, de si grāds & de si forts que quelques malheureux qui y furent iettez demeurerent en vn instant demembrez de telle sorte que depuis le col l'on les voyoit separez en deux pieces comme si des haches les auoient couppez par le milieu. L'on voyoit encore le cœur & les poulmons qui panteloient, & les entrailles qui traisnoient par la place cependant que ces cruels animaux en beuuoient le sang, & l'alloient leschant sur le paué. Quel horrible spectacle est celuy de Lydias, & quelle effroyable sepulture est celle qui t'est ineuitable ? Penses-tu que la

Fortune doiue tousiours combattre pour toy, & te cõtinuë de si particulieres faueurs? Ah! Lydias que tu es deceu, si tu le crois, souuiens-toy qu'elle est femme, & que vous auez tous accoustumé de dire que l'inconstance est inseparable de nostre sexe: mais soit ainsi que pour estre Deesse elle ne soit point subiette à cette imperfection Helas, ne sçais-tu pas Lydias, que comme Deesse elle est iuste, & que si elle l'est infailliblement elle punira ton iniustice. O Dieux, esloignez ce mal-heur de mon cher Lydias, où pour le moins faittes-moy cette grace que mes yeux soient clos par vne mort auancee àfin qu'ils ne voyent point ce qui me seroit moins supportable que cent trespas. Et à ces mots elle s'aboucha sur moy, & fondant toute en larmes, elle s'efforça de dire encore ces paroles. Au-moins, ô cruel, si tu ne me veux pour ta femme fay semblant de le vouloir, pour te sauuer la vie, & apres tiens-moy pour telle que tu voudras. Aye pitié de ta vie, & de ton sang, &

asseure-toy que ton proche mal-heur me touche plus que ton mespris, qui me sera tousiours plus supportable que ta mort. Elle proferoit ces paroles à mots interrompus, & presque estouffez dans ses larmes & dans ses sanglots, de sorte que ie les entendois mieux par discretion que par ce qu'elle en disoit. En fin lors qu'elle se teut, ie luy respondis. Belle, & trop abusee Amerine toutes les horreurs desquelles vous me parlez me sont plus agreables que de manquer à la foy que i'ay promise. Ie ne veux point maintenant vous representer l'erreur en laquelle vous estes, car ie veoy bien que ce seroit inutilement, & ie vous en ay desia tant dit que si vous & les vostres ne l'auez voulu croire ie ne dois plus esperer que des paroles vous puissent desabuser. Mais afin que vous ne viuiez point auec opinion que ce soit ny mespris, ny changement de volonté, escouttez ce que ie vous vay proposer, & si vous voulez y entendre asseurément vous sortirez d'erreur. La mort & l'horrible carnage que

vous me representez me seront aggreables si par eux ie sorts des peines où ie suis, & si ie rends à Syluie ma foy pure & sans tache, de sorte que cette crainte ne me fait point vous proposer ce que ie vous vay dire, mais seulement la volonté que i'ay de vous veoir desabusee. Ie vous ay dit que ie ne suis point Lydias, & que tant s'en faut: ie ne le cognus ny ne le vis iamais. Ie vous ay asseuré que ie me nommois Ligdamon, & que i'estois Segusien. Donnez-moy la main belle Amerine: resoluez vous si vous m'aimez de vous en venir auec moy en ce pays-là. Le voyage n'est pas si lõg que dans quinze ou vingt iours nous n'y allions aysément. Ie vous proteste & ie vous iure que si estant en Forests, car c'est ainsi que se nomme le pays des Segusiens: Ie vous iure, dis-ie deuant tous les Dieux & du Ciel & de la terre, & mesme deuant les Tutelaires des Neustriens, & particulierement deuant les Pennates qui nous escoutent, que si estant, dis-ie, en ce lieu-là vous ne voyez clairement que

ie ne suis point ce Lydias que vous pensez, non seulement ie me donneray à vous pour mary : mais pour esclaue encore si vous le voulez. La vertu d'Amerine est telle que si ie n'estois engagé à l'affection d'vne Syluie que ie vous feray veoir, & si cette Amour n'estoit nee en moy presque dés le berceau, quelle raison ne me feroit estimer son alliance & sa bonne volonté?

Amerine m'oyant parler ainsi, cruel, me dit elle, en tenant les yeux arrestez sur moy, & se reculant vn peu du lict: Veux tu obseruer inuiolablement ce que tu iures, où bien si tu me veux seulement abuser, par de belles promesses. Belle Amerine, luy respondis ie, si i'eusse voulu vous tromper par mes paroles ie ne vous eusse pas parlé si franchement que i'ay tousiours fait: car pour estre trõpeur, il falloit que ie fisse semblant d'estre celuy que vous m'auez voulu faire croire que i'estois, & puis quelque temps apres vous laisser, puis que vous vouliez estre abusee. Mais si plus

stost que vouloir faire vne si meschante action, i'ay choisy le poison, ne deuez-vous pas croire que ie ne suis point ny trompeur, ny abuseur. Ie sçay, ô sage Amerine, qu'il y a vn Dieu dãs le Ciel qui veoid toutes nos pensees, auant mesme que nous les ayons conceuës. Ie sçay que sans peine ils les regarde, & que tout puissant & tout iuste, il les punit & recompense comme elles meritent: & ie sçay ces choses si asseurément que ie ne sçay pas mieux d'estre en vie. Or si ie ne les ignore point, escoutez Amerine, c'est ce grand Dieu que i'appelle maintenant pour m'abismer dans les entrailles de la terre si ie ne vous espouse lors que nous serons en Forests en cas que vous ne cognoissiez clairement que ie ne suis point Lydias. Et moy, interrompit incontinent Amerine, en me tendant la main. Et moy, dis-ie, ie prends ce mesme Dieu pour tesmoing que sur le serment que tu fais, & sur la parole que tu me donnes ie te suiuray, non seulement en

Forests, mais par tout où tu voudras que ie t'accompagne, me contentant lors que ie t'auray conuaincu d'estre ce tant aimé Lydias que tu me reçoiues pour telle que tu dis. Quelques autres promesses & serments accompagnerent les premiers, apres lesquels nous allasmes recherchant les moyens de faire nostre voyage secrettement. Elle fut d'opinion que ie feignisse de la receuoir pour ma femme & de viure en apparence auec elle de mesme sorte, afin que ses parents satisfaits ne la tourmentassent plus, & ne la gardassent point si soigneusemẽt qu'ils souloient faire. I'y consentis auec tousiours les mesmes protestations que cette apparence ne me pûst obliger en rien : car ie cognus bien que c'estoit le meilleur moyen que nous pouuions prendre pour nous desrober.

Nous nous separasmes en cette resolution, & incontinent apres les parents d'elle & de Lydias qui auoient esté aduertis par Amerine que ie m'estois resolu de viure auec elle comme

ils desiroient, me vindrent visiter & se resiouïr auec moy de la bonne resolution que i'auois prise. Ie receus leur visite auec le meilleur visage que ie pûs, & m'excusay en ce qui c'estoit passé sur quelques vœux que i'auois faits, me trouuant dans les perils, & qui n'estans point encores accomplis m'auoient conuié de faire les difficultez qu'ils auoient veuës : mais que maintenant en estant deschargé, i'estois prest à receuoir la grace qu'Amerine & eux me vouloient faire. Ces excuses furent receuës pour meilleures qu'elles n'estoient pas, & nous donnerent la commodité que nous desirions, si bien que peu de iours apres faisant semblant de nous aller promener à vne maisõ qui estoit d'Amerine assez proche de Rhotomague, nous nous hastasmes d'entrer dans les pays de la conqueste des Francs, & quoy que ie desirasse auec passion de veoir le Prince Clidamant & Lindamor, si ne le pûs-ie faire, parce qu'Amerine ne me le voulut

permettre, desirant sur toute chose de finir promptement le voyage qu'elle auoit entrepris, resoluë, à ce qu'elle disoit, que si elle cognoissoit de m'auoir pris pour vn autre elle se mettroit auec les vierges Druides, n'ayant plus la hardiesse de s'en retourner vers ses parents.

Nous passasmes donc assez prés de Paris, pour apprendre la victoire des Francs, & mesme la prise de Calais, depuis fort peu de iours, dont elle ressentoit quelque desplaisir, cõme Neustrienne, luy semblant que la perte de sa patrie luy estoit vne surcharge à ses ennuis, tant l'Amour du pays où nous naissons est puissante en nostre ame.

Mais, Madame, oyez vn nouuel accident qui nous arriua pour accroistre mon trauail, sur le haut du iour que l'ardeur du Soleil estoit extreme. Amerine qui n'auoit gueres accoustumé la peine du voyage se trouua si lasse que rencontrant vn ombrage assez beau le long du chemin elle me pria de m'y reposer. Moy qui honorois

& estimois grandement cette belle Dame, ie le fis incontinent, & luy mis vne partie de mes habits dessous, de peur que la terre ne luy fist point de mal. Et pour la couurir encore mieux des rayons du Soleil, i'allay assez prés delà, coupper des rameaux de quelques autres arbres voisins. A peine m'estois-ie esloigné de vingt où trente pas qu'vn ieune Cheualier vint mettre pied à terre tout auprés du lieu où Amerine s'estoit assise, auec intention de s'y reposer iusques à ce que la chaleur fust vn peu abbatuë: Attachãt donc son cheual à vn arbre il luy laissa paistre l'herbe qui luy estoit à l'entour, & non point à ce qu'il sembloit sans necessité, car il estoit si efflanqué qu'on eust iugé que son maistre luy auoit fait faire vne bien longue traitte. Cependant ie reuins vers Amerine, & sans m'arrester à ce ieune homme que ie ne cognoissois point, i'allay porter ces fueillages, où ie les auois destinez,

& demeuray assez long-temps, à les mettre aux endroits que ie voyois les plus entr'ouuerts, luy d'autre costé apres auoir accommodé son cheual au mieux qu'il pût tournant les yeux de tous costez pour choisir vne place, il apperceut Amerine, vers laquelle il s'en alla, & auec vne ciuilité nompareille luy demanda si ce ne seroit point d'incommodité qu'il iouïst de ce bel ombrage auprés d'elle. Amerine cognut bien à son langage qu'il estoit estranger, car il prononçoit assez mal les paroles Gauloises, & lisant en son visage vne grande modestie elle ne fit point de difficulté de luy offrir toutes les commoditez du lieu. Mais à peine s'estoit-il assis sur le tronc d'vn vieux arbre que ie reuins d'acheuer mon ouurage, & que m'approchant d'eux apres l'auoir saluë i'allois cherchant vn endroit où me mettre sans les incommoder. Ie m'apperceus bien qu'aussi-tost qu'il ietta l'œil sur moy il changea de couleur, & que cõme rauy, il ne sçauoit presque

preſque ce qu'il deuoit faire: mais l'ayant oüy parler auec Amerine, & cognoiſſant à ſon langage qu'il n'eſtoit ny Franc, ny Gaulois, ie creus qu'il auoit opinion que i'euſſe trouué mauuaiſe la franchiſe auec laquelle il s'eſtoit venu mettre prés d'Amerine, de ſorte que n'y prenant pas garde de plus prés, ie m'amuſois à parler à celle que ie conduiſois, & à luy demander comme elle ſe portoit, & ſi elle ne vouloit point dormir. Ie dormirois ſans doute, me dit-elle, ſi ie ne craignois les ſerpents & les leſards, deſquels l'on court tant de fortune dormant en ces lieux. Dormez, luy dis-je, en aſſeurance; car ie ne bougeray d'aupres de vous, & i'auray l'œil à tout ce qui vous pourroit nuire. Ie me remettray donc en voſtre garde, me dit-elle, & s'eſtendant de ſon long en terre, ie luy mis ſous la teſte quelques vns de mes veſtements, & luy couuris le viſage d'vn mouchoir aſſez deſlié, & puis ie m'aſſis aupres d'elle. Durant toutes ces choſes, ce ieune homme

s'estoit esloigné vn peu de nous, & ie pris garde qu'il ostoit, & puis remettoit son chapeau, qu'il frappoit du pied en terre, croisoit les bras, regardoit contre le Ciel, & quelquefois tournant les yeux sur moy, se mordoit les doigts, mettoit la main gauche sur la garde de son espee, & l'autre sur les costez, marchoit deux ou trois pas vers nous, & puis s'en retournoit tout court, auec des actions si pleines de transport, que ie creus, ou qu'il estoit fol, ou qu'il auoit quelque chose à me demander. Ie n'en voulus toutefois faire aucun semblant: mais demeurant sur mes gardes, & ayant baissé l'aisle de mon chappeau de son costé, ie remarquois tout ce qu'il faisoit, sans qu'il s'en apperceust. En fin, lors qu'il creut qu'Amerine estoit endormie, il s'en vint vers moy, & quand il veid que ie le regardois, il me fit signe de la main qu'il vouloit parler à moy. Ie me leuay le plus doucement que ie pûs, & m'approchant de luy, ie luy demãday

ce qu'il me vouloit. Mais ſans me rien reſpondre, il ſe mit à me regarder: Et apres ſe reculant encore dauãtage, & me faiſant ſigne que ie le ſuiuiſſe: Ie le ferois, luy dis-je le ſuiuant deux ou trois pas, ſi ie pouuois eſloigner ceſte belle Dame. Alors me regardãt auec des yeux de feu. Ceſte belle Dame, me dit-il, t'empeſchera donc meſchant & perfide, de me rendre ce que tu me dois? Moy, dis-je tout alteré, meſchãt & perfide enuers toy: Eſtranger, es-tu hors du ſens, ou la vie te deplaiſt-elle? La vie, reprit-il, veritablemẽt me deplaiſt; mais beaucoup plus ta meſcognoiſſance & ton ingratitude. Et à ce mot ſe reculant deux ou trois pas, il mit la main à l'eſpee, & s'en venant cõtre moy: Ceſte vie, s'eſcria-t'il, que Melandre n'a pû perdre en ſauuant la tienne par deux fois, ie veux que ton eſpee, & ton ingratitude la rauiſſe. Et à ce mot, ſans attendre ma reſponce, il ſe ietta tant inconſiderément ſur moy, que ne faiſant que luy tendre mon eſpee, il ſe perça le bras droict auec tant de douleur, que

iettant vn grand cry, l'espee luy tomba de la main, & peu apres le cœur luy faisant mal, il se laissa choir en terre, en disant; Encore est-ce quelque chose, Lydias, puisque ne pouuãt viure sans toy, que pour le moins tu ayes daigné me donner la mort. A son cry Amerine s'estoit esueillee, & nous voyans aux mains de ceste sorte, se mit à courre, peut-estre pour m'ayder, ou plustost pour nous separer: mais quand elle le veid en terre, & qu'il estoit esuanouy, pensant qu'il fust mort: Amy, me dit-elle, ie te supplie ostons-nous d'icy, si quelqu'vn suruenoit, nous courriõs fortune que la Iustice ne mist la main sur nous. Il me fasche, luy dis-ie, d'abandonner ce ieune homme, ne pouuant m'imaginer qu'il soit mort pour vn si petit coup. S'il n'est pas mort, repliqua-t'elle, tant mieux, quelqu'vn suruiendra qui luy rendra l'office qu'il pourroit receuoir de nous: mais cependãt ce sera sagement faict de nous mettre en lieu de seureté. Et à ce mot me pre-

nant par la main, elle m'emmena. Et paſſant par le lieu où elle auoit voulu repoſer, elle meſme prit mes habits, & me les donna le plus en haſte qu'elle pût.

Voyez, Madame, comme l'affection nous faict quelquefois preuoir le danger de la perſonne aymee, comme ſi nous auions cognoiſſance des choſes futures. Ie pris garde que de temps en temps Amerine alloit tournant la teſte vers le coſté d'où nous venions, & nous n'euſmes pas faict deux heures de chemin, lors que nous eſtions preſque dans la ville de Neomague, l'vne des principales citez des Ambarres, que ſix ſoldoriers courans à toute bride, nous atteignirent, & nous faiſans priſonniers de la part du Roy, nous conduiſirent dans la priſon, où d'abord l'eſprit d'Amerine, fut admirable: car ſe deshabillant en toute diligence, elle me contreignit de luy donner mes habits, & de me reueſtir des ſiens: Parce, diſoit-elle, que ſi cet homme n'eſt point mort,

lors qu'il me verra, il dira, sans doute, que ce n'est point moy qui l'ay blessé, & ainsi nous serons absous: car l'on ne s'imaginera que mal-aysément ceste ruse. Or il aduint que quelque temps apres que nous eusmes laissé l'estranger, le Comte qui auoit la charge de ceste Prouince, passa au mesme endroict où ce duel s'estoit faict, & demandant à quelques Bergers, qui auoient veu ce qui s'estoit passé, qui auoit faict ce meurtre, il sceut que s'estoient deux personnes qui auoient pris le chemin de Neomague, & qui estoient à pied. Le Comte desireux d'en faire justice, depescha six de sa garde, pour se saisir de nous, ainsi qu'ils firent. Et cependant fit enleuer le corps pour l'enterrer. Mais de fortune n'estant qu'esuanoüy, il reuint lors que l'on commençoit à le deshabiller, qui fut cause que promptement l'on luy banda sa playe, & le mit-on sur son propre cheual, luy faisant monter vn homme en trousse pour le tenir, de peur que si

quelque defaillance le prenoit, il ne se fist mal en tombant.

A peine estoit-il à cheual, que voyant vn ieune homme qui passoit chemin assez hastiuement: Ah! s'escria ce jeune estranger, voila le cruel qui m'a mis en l'estat où vous me voyez. Ceux qui ouyrent ces paroles en aduertirent le Comte: mais non pas si promptement, que cet homme qui marchoit fort viste, & qui auoit vn fort bon cheual, ne fust desia bien esloigné. De sorte que quelque commãdement que les Archers eussent de s'en saisir, si ne le peurent-ils faire qu'il ne fust entré dans la ville: mais s'estãs enquis aux portes en quel lieu il estoit allé loger, ils le prirẽt qu'il ne faisoit que mettre pied à terre, & le menerent en la prison où nous estiõs, toutefois dans d'autres chambres: dequoy nous fusmes aduertis par le Geolier, qui le soir nous porta à manger. Mais i'aduouë la verité, n'auoir iamais eu tant de deplaisir que quand ie veis mettre les fers aux

pieds & aux mains à la belle Armerine, & que ie consideray que c'estoit à mon occasion qu'elle receuoit ceste incommodité. Elle toutefois les receut auec vne force de courage nompareille, & me regardant d'vn clin d'œil, me fit entendre que ces fers & ces chaisnes, à ma consideration, luy estoient agreables. Il est vray que quand elle veit que l'on nous vouloit separer, elle commença de se troubler vn peu, tant pour le desplaisir de se veoir esloignee de moy, que pour la frayeur de demeurer seule en ce lieu, qui me fit faire toute la resistance qui me fut possible: & en fin recourre à toutes les prieres & supplications que ie pûs, afin qu'il me fust permis de luy tenir compagnie, (car nous disions que nous estions mary & femme,) mais cet homme ne fut non plus touché de nos paroles, ny de nos larmes, que s'il eust esté vn rocher. I'offrois qu'il me mist les fers & aux pieds, & aux mains, & qu'il me chargeast, voire m'accablast de chaisnes, s'il le vou-

loit ainsi. Il me mettois à genoux, ie ioignois les mains, ie luy voulois baiser les pieds, mais tout inutilement. En fin me souuenant que les presents font quelquefois desarmer du foudre la main mesme de Iupiter, ie tiray de mon doigt vn diamant, qui estoit fort beau, & le luy presentay, le suppliant qu'attendant que le lendemain nous puissions faire dauantage pour luy, il receust ce tesmoignage de nostre bonne volonté. Ie veis soudain à l'esclat de ceste pierre, ce courage plus dur que le fer, peu à peu s'amolir & se changer: & apres l'auoir quelque temps cõsiderée. Ie cognois bien, me dit-il, que vous meritez de receuoir quelque courtoisie: I'ay compassion de l'amitié que vous-vous portez, & de la peine que vous souffririez d'estre separez: Encore que nous ayons commandement de vous oster d'ensemble, si ne le veux-je pas faire pour ce soir. Ne croyez pourtant que ce soit pour la bague que vous m'auez donnee, mais seulement pour co-

gnoistre à vos visages que vous n'estes pas atteints du crime duquel vous estes accusez. Nous cognoissons dés la premiere veuë ceux qui sont criminels: car il nous en passe tant par les mains, que nous lisons presque leur crime dans leurs yeux. Et à ce mot s'en allant, nous rapporta incontinent des mattelas, auec tant de bonnes paroles, que nous ne pouuions assez admirer que ceste ame si dure aux prieres, fut si sensible aux dons & aux presents. Les portes en fin estans fermees à cent verroux, comme ie croy, & à autant de cadenats, Amerine, apres vn grand souspir: Amy, me dit-elle, car i'estois couché vn peu loin du lieu où elle estoit, dormez-vous desia? Nullement, luy respondis-ie, voulez-vous quelque seruice de moy? Le seruice que ie veux de vous, adjousta-t'elle, c'est que demain, feignant d'aller solliciter mon eslargissement, vous-vous sauuiez, & vous me disiez le lieu où ie vous trouueray. Mais, repliquay-je,

voulez-vous que ie vous laisse seule en l'estat où vous estes? Amy, me dit-elle en souspirant, l'estat où ie suis me seroit tres-agreable, si ce n'estoit la creinte que i'ay pour vous: car asseurez-vous que sans cela ces fers & ces chaisnes que vous me voyez, me seroient plus douces & plus cheres que ie ne sçaurois vous represẽter, puisque c'est pour vous que ie les supporte. Et au lieu de les haïr, croyez-moy qu'à toute heure ie leur dõne cent baisers, que i'accõpagne d'vn nombre infiny de remerciements, puisque c'est par elles que ie vous rends quelque tesmoignage de l'extreme affection que ie vous porte. Mais, amy, dites-moy, quand vous serez hors d'icy, vous souuiendrez-vous iamais d'Amerine? Vous reuiendra-t'il iamais en la pensse que Siluie ne vous ayme pas tant? Perdrez-vous en me perdant de veuë, la memoire, non pas de ces peines que ie souffre pour vous; car elles sont trop petites, selon mõ affection: mais de la volonté auec laquelle ie les

souffre. O ! si ie pensois, ou si seulement ie me pouuois imaginer, que vous ferez quelque reflection sur ce que ie dis : Quel seroit mon contentement ? Quelle ma gloire ? Et quelle ma felicité ? Mais, or sus, amy, ie ne vous veux point obliger à tant de choses, permettez-moy seulement que dans vos contentemens, vous souffriez que ie vous ayme, & que vous ne nommerez point mon affection importune, ny fascheuse. Allez auec ceste condition, jouïssez des felicitez de ceste bien-aymee Siluie : Et luy dites quelquefois, parmy les plus cheres caresses que vous en receurez, C'est la pauure Amerine qui vous a conserué ce Lydias.

Elle vouloit bien parler dauantage, mais les pleurs & les sanglots luy empescherent l'vsage de la voix, ce qui me toucha d'vne telle compassion, que pour la consoler vn peu, ie m'approchay d'elle, tant pour l'obliger par ceste action, que pour n'estre oüy de personne qui nous pûst recognoi-

ſtre, ayant ſouuent oüy dire, que les cachots ont toutes leurs murailles faites d'oreille. D'abord ie me mis à genoux ſur ſon matelas, & luy prenant la main, que ie trouuay chargee de fers: ie fis ſemblant de la luy vouloir baiſer: mais elle la retirant, & me contreignant de m'aſſeoir, ie luy dis: Ces teſmoignages de l'amitié que vous portez à Lydias, & pour l'amour duquel ie reçois de vous tant de faueurs & tant de graces, ne laiſſent de me lier de tant d'obligation que ie vous iure, belle Amerine, que iamais ie n'auray vn parfaict contentement, que ie ne vous voye deſabuſee de l'erreur où vous eſtes. Ha! cruel, me dit-elle, & tu es encore ſur ceſte feinte? Orſus, il faut que tout d'vn coup ie t'oſte toutes ces impertinentes excuſes. Et lors ſe releuant à toute force ſur le lict: Ie te conjure au nom de la Verité, continua-t'elle, de me dire qui eſt celuy que i'ay retiré des ongles effroyables des Lyons? Que i'ay eſleu pour mon eſpoux, afin de luy

conseruer la vie, à qui i'ay donné & ma personne & tous mes biens: pour qui i'ay laissé mes parẽts & mes amis? Dy-moy, qui est celuy que i'ay suiuy par ces pays estrangers, fermant les yeux à ma reputation, & mesprisant toute autre chose? Dy-moy, dis-je, pour qui crois-tu que ie supporte ces fers qui me lient les mains, & qui m'arrestent les pieds, & pour le salut duquel ie n'ay point d'horreur des cachots, des gesnes, des supplices, ny de toutes les choses plus horribles au reste des mortels? I'aduouë, luy dis-je, que c'est moy qui vous ay toutes ces obligations. Or reprit-elle incontinent, si c'est pour toy que ie suis en l'estat auquel tu me vois, & si c'est toy qui as receu tous ces tesmoignages que ie t'ay representez, & qui sont cause que tu es encore en vie, n'est-il pas vray, qui que tu sois, que tu es le plus ingrat qui viue, si tu ne me rends amitié pour amitié, & amour pour amour? Ie ne te demande plus ces recognoissances des obligations que tu me dois, comme à Ly-

dias : Ie ne te dis plus, Lydias, ayme Amerine : mais ie te dis bien, Amy, qui que tu ſois, ayme qui t'ayme, & à qui tu as toutes les obligations que toutes les perſonnes enſemble peuuent auoir à tous les hommes.

Ces paroles me ſurprirent vn peu, & cela fut cauſe que ie demeuray quelque temps ſans reſpõdre, qui luy donna occaſion de cõtinuer ainſi. O cœur ingrat! ô ame qui ne ſe peut obliger! puiſque tant de teſmoignages d'Amour ne te peuuent toucher, qu'attends-tu plus à me faire mourir? Que ne m'ouure-tu le ſein, pour en tirer ce cœur qui a fait vne ſi grande faute de t'aymer plus qu'il ne deuoit. Te ſemble-t'il, peut-eſtre, qu'il n'ait pas encore aſſez ſouffert, pour l'erreur qu'il a commiſe ? Ie croy que ces reproches n'euſſent pas de longtemps ceſſé, quoy que les pleurs dont elle auoit le viſage & le ſein tous moites, & les ſanglots qui la contraignoient de trancher ſouuent les paroles par le milieu, luy

donnassent beaucoup de peine à parler, n'eust esté que luy reprenant les mains, & les approchant de ma bouche, ie la suppliay de me vouloir ouyr, & donner vn peu de treue à sa passion. Et qu'est-ce, insensible, que tu me diras, reprit-elle, pense-tu que ie ne sçache pas desia ta responce? Amerine, me diras-tu, si ie n'estois à Siluie, & que ie ne luy eusse donné ma foy, ie tascherois de m'acquiter de tant d'obligations: les lyens de la foy me retiennent, & ie serois blasmable si i'y manquois. Voila la responce que i'attends de toy: Mais, ingrat, est-ce ainsi que tu penses de t'acquiter de tes debtes? Est-ce auec ceste monnoye que tu crois de contenter Amerine? Non, non, ingrat, ie t'appelle deuant le trône de la Iustice: Ie luy demande qu'elle te contreigne de satisfaire aux obligations que tu m'as, sans receuoir des pretextes si peu raisonnables. Car dy-moy, ie te supplie, ceste Siluie que tu preferes à moy, qu'a-t'elle iamais faict pour t'obliger auec
des

des chaisnes si fortes, que les tesmoignages de l'amitié que ie te porte ne les puissent deslier? T'a-t'elle sauué la vie? s'est-elle donnee à toy? t'a-t'elle suiuy en pays estrangers? est-elle entree dans des cachots? a-t'elle esté chargee de fers & de chaisnes, pour te mettre en liberté? Si tu as receu d'elle ces preuues de sa bonne volonté, ie me tais, & pliant les espaules, i'aduouë que ie n'ay à me plaindre que de ma mauuaise fortune, qui n'a pas voulu que ie fusse la premiere à t'obliger: mais si cela n'est pas, n'est-ce auec raison que ie dis, que tu es le plus ingrat, le plus injuste, & le plus insensible de tous les hommes?

Ie l'interrompis en fin de ceste sorte: Il est vray, belle Amerine, que ie pourrois alleguer ce que vous dites, & que quand nous serions deuant les Iuges non interessez, peut-estre ces raisons ne seroient pas mesprisees: mais maintenant ie ne les veux point mettre en auant, cognoissant mieux, que vous ne me sçauriez representer, que iamais personne ne

fut plus obligée que ie ne le vous suis ; seulement ie vous diray, que si iusques icy vous n'auez eu aucune cognoissance du ressentiment que i'ay des faueurs & des graces que vous m'auez faictes, c'a esté parce que vous ne m'en auez point demandé, mais à vn certain Lydias, que ie proteste deuant tous les Dieux, ne sçauoir point d'auoir iamais veu ; Maintenãt que c'est à moy à qui vous vous addressez, & que sans plus parler d'vn autre, vous me demandez la recognoissance de tant d'obligations que ie vous dois; I'auouë que ie manquerois à mon deuoir, si ie n'essayois d'y satisfaire de tout mon pouuoir. Il est vray que tout ainsi que celuy qui est prompt à obliger s'il ne veut d'vn amy, se faire vn ennemy, doit estre d'autant plus lent à demander ce qu'il a presté qu'il a esté volontaire à le donner: Car quelquefois nous sõmes plus incommodez à rendre ce que nous deuons que nous n'en auons pas receu de commodité en l'empruntant. Ie vous represen-

te cecy en l'affaire qui se presente. Il est vray belle Amerine, vous m'auez obligé tout ce qu'vn homme le peut estre, maintenant ie ne vous nye pas ceste dette, Mais seulement ie vous demande, vn peu de temps pour y satisfaire entierement; Et cependant pour commencer d'entrer en quelque sorte de payement, receuez ma bonne volonté auec ceste asseurance que iamais ie ne me pourray entierement acquitter de tout ce que ie vous dois que ie ne le fasse plus volõtiers que vous ne le sçauriez desirer. Ah! Ligdamon, m'interrompit-elle & non plus Lydias, puis que tu ne le veux plus estre, que ces parolles m'apporteroient de contentement, si ie ne croyois qu'elles ne sont guere veritables. Ah! Belle Amerine repris-je, incontinent si vous m'aymez perdez cette creance de moy, Si i'eusse voulu estre menteur ie n'eusse pas receu les reproches que vous m'auez faittes. Car sans vous en donner occasion, ie vous eusse promis tout ceque vous m'eussiez

demandé : mais c'est vne chose ordinaire, que celuy qui est facile à promettre, est difficile à l'execution de sa promesse. Puis, reprit-elle auec vn esprit vn peu plus remis, qu'il faut que pour maintenant ie me contente de vostre bonne volonté, & de l'asseurance que vous me donnez que vous-vous acquitterez entierement de tout ce que vous me debuez, lors que vous le pourrez : Au moins, amy, dites-moy qu'est-ce que vous entendez par ceste bonne volonté ? Ie luy respondis alors, en luy rebaisant la main : Belle Amerine, la bonne volonté dont ie vous parle, & que ie vous supplie de receuoir, c'est veritablement vn desir que i'ay de vous rendre toute sorte de seruice, c'est vne asseurance de vous honorer & estimer. Pourquoy ne dites-vous pas aymer, interrompit-elle? Et aymer aussi, adjoutay-je, puis que vous voulez que i'vse de ceste parole, auec vne aussi sincere & entiere affection que vostre honneur & ma foy me le peuuent maintenãt permettre. Et bref, c'est vn resolu dessein que i'ay

d'employer & la vie que vous m'auez redonnee, & tout ce qui peut dependre de moy, à vous donner tout le cõtentement que vous desirez, & bref de ne me dire iamais content, ny heureux, que ie ne vous voye contente & satisfaite. Me promettez-vous, dit-elle, d'obseruer religieusement ces conditions? Ie le promets, luy dis-je, & ie le iure au grand Tautates, & ie veux que l'effect de toutes les plus horribles imprecations m'accablent, si ie manque iamais à ce que ie vous jure. Or, reprit-elle, donnez-moy la main. Et lors elle continua: Et moy, deuant ce mesme Tautates que vous auez iuré, ie reçois vos promesses. Et declare que, iusques à ce que vous y puissiez satisfaire, ie me tiens pour cõtente, & pour biẽ payee de tout ce que i'ay fait pour vous. Et de plus, ie ne me lasseray iamais de vous aymer & de vous obliger à l'aduenir, en de plus grandes occasions encore, que ie n'ay faict par le passé.

Ainsi se remit l'esprit d'Amerine, qui ne fut pas vn petit aduãtage pour

moy : Car ie croy que si ie l'eusse laissée en cette rage elle eust peut estre par despit descouuert tout ce qui s'estoit passé, pour me faire perdre, & elle aussi. Au contraire en suitte de ces conditions, elle me pressa que le lendemain ie partisse & que ie l'attendisse en la premiere ville du pays des Segusiens. I'en fis grande difficulté pour ne la point vouloir laisser en cette peine : Mais elle me dit que pour elle, elle ne pouuoit courre fortune qui fust mauuaise, parce que le pis qui pouuoit luy auenir c'estoit de dire que i'estois son mary: & que pour me sauuer elle m'auoit donné ses habits, que de plus, des-ja cét Estranger en auoit accusé vn autre, & que sans doutte quand il la verroit il cognoistroit bien que ce n'estoit pas elle qui l'auoit blessé: Qu'elle n'estoit pas la premiere femme, qui auoit pris les habits de son mary, impunément pour le sauuer : Bref elle me sceut de sorte persuader que ie m'en deuois aller, que le matin quand

le Geolier nous vint visiter, ie luy dis que ie desirois donner ordre au manger de mon mary, & que nous voulions que luy-mesme disnast auec nous, & que ie le priois de me laisser aller à la cuisine, pour y donner ordre. Luy qui auoit desia faict veoir ce que valloit le diamant que ie luy auois donné, & qui auoit trouué qu'il estoit de valeur, sous l'opinion d'en auoir dauantage: Allez seulement, dit-il, par tout où vous voudrez; car ce n'est pas vous qui estes accusee d'auoir blessé cet homme, c'est vostre mary, & ie n'ay pas charge de vous retenir prisonniere; mais luy seulement: de sorte que la porte vous sera tousiours ouuerte quand vous voudrez. Ie le remerciay de ceste courtoisie, & luy promis de la recognoistre, en sorte qu'il diroit qu'il n'auoit pas rencontré des personnes ingrattes. Ie m'approchay donc d'Amerine, & feignant de luy demander ce qu'elle vouloit pour son disner, ie luy dis que ie l'attendrois en vn petit lieu sur le grand chemin, qui s'appelloit la

Pacodiere, prés de la premiere ville des Segusiens, nommee Croset, qu'au milieu du village il y auoit vn Terme releué de quatre ou cinq escaliers, qui separoit quatre chemins : Que contre ce Terme elle trouueroit la premiere lettre de mon nom, & l'endroit où ie serois logé. Et soudain sans faire semblant de prendre congé d'elle, ie m'en allay mon pas, ie l'aduouë, sans auoir les larmes aux yeux. Le Geolier me montra la cuisine, me fit ouurir les portes, & m'enseigna où ie deuois acheter tout ce qu'il me falloit: de sorte que ie le laissay auec vne grande opinion de faire vn bon repas. Mais ie ne fus pas plustost en liberté, que laissant le chemin de Gergouie, ie pris celuy de Desire, contremont la riuiere de Loyre. Et quoy que vestuë en femme, ie me hastay de sorte, que le quatriesme iour i'arriuay à la Pacodiere, tant ie desirois de veoir le doux pays de ma naissance, & tant aussi la crainte d'estre repris dans les Estats du Roy des Ambarres & des Boyens, me faisoit marcher en diligence. Ie

m'arreſtay en ce lieu dix iours, durant leſquels i'eus loiſir de changer d'habits. En fin n'ayant point de nouuelles d'Amerine, ie priay vne bonne femme, en la maiſon de laquelle i'auois logé, & où i'auois receu toute ſorte de courtoiſie, de vouloir prendre garde lors qu'Amerine paſſeroit, & luy rendre ſes habits, & luy dire que pour quelques affaires qui me preſſoient, i'eſtois contraint de l'aller attendre en la grande ville de Marcilly. Et à la verité, Madame, ce qui m'empeſcha de l'attendre dauantage, ce fut vn bruict ſourd qui couroit en tous ces lieux-là de quelque priſe d'armes. Et d'effect, ie voyois des perſonnes qui enrooloient ſecrettement des gens de guerre, & leur donnoient leur place d'armes auprés de Surieu. Ie creus que c'eſtoit mon deuoir de me rendre aupres de vous en ceſte occaſion, pour employer ma vie en voſtre ſeruice, ainſi que i'y ſuis obligé.

Ligdamon alloit de ceſte ſorte ra-

contant sa fortune: Cependant que la Nymphe Amasis, le Prince Godomar, Adamas, & Alcidon, estoient allez vers la Reyne Argire, qui auoit desiré de parler à la Nymphe & au Prince, auant que de prendre resolution sur son voyage. Elle leur fit donc entendre que la grace que les Dieux luy auoient faite de rendre l'vsage de la raison à son fils, estoit si grande, qu'elle ne pouuoit assez les remercier, ny ceux aussi qui s'y estoient employez: Mais que d'autant que ce bien luy estoit cher, d'autant aussi en estoit-elle jalouse, & soigneuse de le bien conseruer. Que cela luy faisoit craindre que le mal de Rosileon n'estant procedé que d'vne imagination blessee, s'il aduenoit qu'il s'en prist garde, l'opinion ne le fist retomber au mesme mal duquel il estoit sorty. Si bien, disoit-elle, que i'ay esté d'aduis de luy faire entendre que ç'auoit esté vn enchantement, & qu'icy le Prince Godomar l'auoit rompu. Car il a perdu de sorte la memoire de tout

ce qu'il a faict en ce temps-là, qu'il ne s'en ſouuient non plus qu'vn enfant au berceau. I'eſtois donc d'aduis, tant pour ceſte conſideration, que pour la reputation que nous luy deuons conſeruer, de ne le point faire cognoiſtre icy: mais de le r'amener incogneu comme il y eſt venu. Adamas alors prit la parole par le commandement de la Nymphe, luy repreſentant le contentement que le Prince Godomar & elle auoient receu de la ſatisfaction qu'elle remportoit de ſon voyage: Que c'eſtoit tres-ſagement fait à elle d'emmener le Prince Roſileon: mais qu'auãt ſon depart il eſtoit neceſſaire, pour l'obſeruation du vœu qu'elle auoit faict publiquement, qu'elle ſceuſt le danger où eſtoit l'Eſtat qu'elle auoit iuré de conſeruer & de maintenir. Et ſur ce poinct il luy fit entendre les entrepriſes de Polemas, ſes intelligences auec les Princes ſes voiſins, & meſme auec le Roy des Bourguignons, l'aſſiſtance que ce Roy luy promettoit:

l'offence qu'il pretendoit, à cause du Prince Godomar & de Dorinde: La mort du Prince Clidamant, & l'esloignement de Lindamor, & de toutes les forces qu'il auoit. Bref, le Druyde n'oublia chose qu'il creust estre necessaire qu'elle sceust. Si bien, Madame, conclud-il, que s'il ne vous plaist assister ceste Nymphe, comme volontairement vous-vous y estes obligee, ie ne sçay ce qu'elle deuiendra. La Reyne alors qui l'auoit escouté fort attentiuement, se tournãt vers la Nymphe: Ie suis tres-ayse, Madame, luy dit-elle, d'auoir apris ce que le grand Druyde m'a raconté, pour rendre tesmoignage & aux Dieux, & aux hommes, que ie sçay tenir ce que ie promets. Il semble que le Ciel ayt voulu que mon fils ayt receu ceste grace en ce lieu, pour le conuier, & moy aussi, à nous interesser en vos affaires. Ie vous asseure que si vous me donnez loisir d'vn mois, ie mettray tant de gens de guerre aux champs, qu'encore que le Roy des Bourguignons soit vn tres-grand Prince, si se-

ra-t'il bien empesché de vous faire du mal.

Cependant que la Nymphe estoit sur les remercimens, & que la Reyne continuoit les asseurances d'vn prõpt secours, l'on les vint aduertir qu'vn Cheualier Boyen, venoit vers la Reyne Argire, de la part du Roy Polycandre. Aussi-tost que la Reyne le veid: Et quelle nouuelle, luy dit-elle, m'apportez-vous du Roy? Non pas si bonnes, respondit-il que ie desirerois: Toutefois, Madame, il desire passionnément de vous veoir. Et à ce mot il luy presenta la lettre que Policandre luy escriuoit. La Reyne la receut toute troublee, & auec vne inquietude extrême la descacheta, & la leut, & incontinent les larmes aux yeux la fit veoir à la Nymphe. Elle estoit telle.

LETTRE
Du Roy Policandre, à la Royne Argire.

LA mort est vne chose si naturelle, que ie ne m'en estonne point: mais mourir sans vous voir, me donne de la peine, parce que ie voudrois m'acquiter de ce que ie vous dois. Venez donc, Madame, en la plus grande diligence que vous pourrez, si vous voulez que mon ame parte contente en vous laissant satisfaite. Vous sçaurez de ce porteur l'estat auquel il m'a laissé.

O Dieux! s'escria alors la Reyne, ie voy bien qu'vn grand contentement est d'ordinaire suiuy d'vn grand desplaisir. Et puis s'adressant à ce Cheualier, elle s'enquit du mal du Roy, & du jugemẽt que les Medecins en faisoiẽt. Elle sceut qu'ils estoient tous en vne

grande doute de ſa vie, & qu'il falloit vſer de diligẽce, ſi elle vouloit arriuer à temps aupres de luy. Ceſte Princeſſe de qui le courage ne dementoit point ſa naiſſance, r'appellant ſa vertu & ſa generoſité, apres auoir ietté quelques larmes, fit vne reſolutiõ veritablemẽt digne d'elle, & s'adreſſant à la Nymphe. Madame, luy dit-elle, vous voyez que ie ſuis cõtrainte de partir pour le bien de mes enfans, & pour l'entier contentement du reſte de mes iours: mais ie vous promets de faire armer en voſtre defence, non ſeulement les Boyẽs, Ambarres, & Lemouices; mais les Pictes, les Santons, & les Bituriges. Et de plus, ou mes aliez me manquerõt, ou les citez Armoriques, & les autres Roys mes confederez, en ferõt de meſme. Que ſi la ſanté du Roy Policãdre ne luy permet d'y venir en perſonne, mes deux enfans le feront, qui n'oſerõt pas refuſer ceſte peine, lors qu'ils m'y verrõt venir. Et pour aſſeurãce de ce que ie vous dis, ie vous laiſſe Roſanire, que ie vous ſupplie vouloir tenir auec Galatee, iuſqu'à ce que ie reuiẽne:

Ce gage vous demeurera, nõ seulemẽt de ma promesse, Mais aussi pour conuier Celiodante comme frere, & Rosileon comme Amant à la venir secourir, Et à ce mot s'estant retirée elle donna ordre à son despart, fist entendre à Rosileon la maladie du Roy Policandre : combien il estoit necessaire d'y aller en diligence, Que pour ce subiect elle estoit contrainte de laisser Rosanire, entre les mains de la Nymphe, auec presque toutes leurs femmes : & qu'incontinent apres ils la reuiendroient querir, Mais qu'il estoit necessaire de ne point perdre de temps pour des raisons que par les chemins elle leur feroit entendre. Rosanire eust bien voulu suiure la Royne Argire, Mais ayant apris que pour son contentement il faloit qu'elle demeurast auec la Nymphe Amasis, elle s'y resolut facilement pour la grande amitié qu'elle auoit desia faite auec Galathée, Toutes choses estans donc en estat; La Royne Argire partit auec Rosileon, & n'emmena pour tout que

que vingt-cinq ſolduriers, laiſſant les autres à la Princeſſe Roſanire: auec commandement à leur chef d'obeïr à tout ce que la Nymphe, ou le Prince Godomar luy ordonneroient.

A peine eſtoit-elle hors de la veuë de Marcilly, que les gardes qui eſtoiẽt aux tours, virent paroiſtre du coſté de Montbriſon, quelques gens de cheual, qu'on iugea eſtre armez, à cauſe que le Soleil qui donnoit ſur leurs armes, les faiſoient étinceler comme de petits eſclairs. Le Prince Godomar en fut incontinent aduerty, & Adamas auſſi, qui donnant ordre à la garde des portes, firent cependant tenir preſt tout ce qu'ils auoient de gens de cheual. Peu apres l'on recognut que c'eſtoient ſix compagnies qui accompagnoient quelques perſonnes deſarmees: Et quand ils furent à la portee d'vne arbaleſte de paſſe, ils s'arreſterent, & incontinent apres l'on veid que tous ceux qui n'eſtoient point armez, qui eſtoient au nombre de vingt cheuaux, s'aduancerent, & firent entendre aux

gardes de la porte que c'estoit Alerante, enuoyé du Roy des Bourguignons, vers la Nymphe Amasis. Aussitost qu'elle en fut aduertie, par le conseil du Prince, d'Adamas, d'Alcidon, & de Damon, elle l'enuoya receuoir par les gens de cheual que la Reyne Argire luy auoit laissez. Et estant conduit vers elle, elle ne le voulut oüyr que le Prince Godomar n'y fust. Et parce qu'Alerante faisoit difficulté de parler en sa presence: Tant s'en faut, luy dit la Nymphe, sans sa permission ie n'eusse osé vous oüir, d'autant que i'ay remis entre ses mains publicquement la souueraine puissance que ie soulois auoir icy. Puis, Madame, dit-il, que vous le voulez ainsi, ie ne laisseray de faire la charge que le Roy mon Seigneur m'a dõnee, & vous dire: Que veu l'amitié qui a tousiours esté entre vous, il se plaint grandement que vous ayez non seulement receu en vostre protection vne fille qui se nomme Dorinde, & qui s'en est honteusement fuye de la maison de la Princesse

Clotilde ſa niece : mais de plus, que vous auez accueilly tous ceux qui ont ſous tiltre de bonne foy, faict mourir Clorange l'vn des chefs de ſa garde, en luy rauiſſant ceſte coureuſe : Et meſme le Prince Godomar, qu'il ne tient plus pour ſon fils, mais pour ſon plus cruel ennemy. Et d'autant que, peut-eſtre, Madame, vous n'auez pas ſceu le deſplaiſir que le Roy a eu de ce que vous auez donné retraitte à des perſonnes qu'il ayme ſi peu, il le vous faict ſçauoir par moy. Et enſemble m'a commandé de vous ſommer, ſi vous ne voulez qu'il faſſe reſſentir la fureur de ſes armes à ces Prouinces, de remettre entre mes mains Dorinde, comme la honte de ſa maiſon, & le Prince Godomar, comme le chef des rebelles. Et en ce faiſant, il vous offre toute ſorte d'amitié & de ſupport.

La Nymphe alors ſans s'eſtonner, ſe tournãt vers le Prince: C'eſt à vous, Seigneur, à reſpõdre. Encore, dit Godomar, que ce fuſt à moy, en vertu

de la charge que i'ay, si vous veux-je supplier de respondre comme il vous plaira, & puis l'espee que i'ay au costé maintiendra tout ce que vous aurez dit. Amasis voyant que c'estoit la volonté du Prince, & qu'il sembloit qu'auec raison il vouloit que d'vne affaire qui la touchoit si fort, elle en dist la premiere son sentiment, tournant sa parole vers Alerante: Ie ne croy point, dit-elle, ô Cheualier, qu'vn si sage Roy que Gondebaut, vous ayt donné charge de parler tant indignement d'vn si grand Prince, & qui est son fils, ny d'vne fille si sage & si bien née: Et pource, sans attendre autre responce de moy, sortez promptement de ces Estats, si vous ne voulez estre chastié comme vostre outrecuidance le merite. Madame, respondit-il, ie ne marche point sans adueu, & voila les lettres de creance que le Roy vous escrit. La Nymphe alors les les prenant, les presenta au Prince Godomar, qui les ayant leuës, l'asseura qu'elles estoient du Roy des Bourguignons. Maintenant, dit la Nym-

phe, ie parleray à vous d'autre sorte. Vous direz donc au Roy Gondebaut pource qui touche Dorinde, que mes Estats ont tousiours esté ouuerts aux opressez. Que quant à ce qui est du Prince Godomar, ce n'est pas luy qui est dans mes Estats, mais c'est moy qui suis dans les siens, estant Seigneur absolu de tous les Segusiens, & de tout le Forestz. Quant à la guerre dont il me menace, ie luy fay sçauoir que ce sont bien les hõmes qui font la guerre; mais que veritablement ce sont les Dieux qui donnent les victoires, & qu'auec ceste confiance, ie ne craindray point l'injustice de ses armes.

Ainsi dit la Nymphe, qui fut loüée grandement de tous ceux qui l'oüyrent parler si courageusement. Et lors que Godomar cogneut qu'elle ne vouloit rien dire dauantage: Et moy, adjousta-t'il, ie mande au Roy qu'encore qu'il ne me vueille plus dire son fils, ie ne feray toutefois iamais chose indigne de ce nom. Et pour preuue de ce que ie dis, asseurez-le que tant que l'espee que i'ay au costé m'y

demeurera, ie defendray l'hõneur des Dames iniustement oppressees, & malicieusement calomnies: & que pour cela ie le dis pour Dorinde, que ie prends de telle sorte sous ma protection, que i'offre de la defendre les armes en la main, contre tous ceux qui la voudront outrager. Et s'il se trouue quelqu'vn qui porte tiltre de Cheualier qui vueille mal parler d'elle, ou soustenir les paroles que vous auez dites contre elle, & contre nous qui l'auons deliuree des mains de ceux qui la vouloient rauir, voila mon gage, dit-il en luy presentant vn gand, pour asseurance du deffy que ie luy faits, sans que i'en excepte autre que le Roy mon pere: Sçachant assez que le Prince Sigismond mon frere, prendra tousiours les armes auec moy pour la mesme querelle, lors que l'auctorité paternelle ne l'oppressera point. Quant à la guerre dont vous menacez ceste grande Nymphe, dites-luy que ie le supplie d'vne chose, qui est de n'y point venir luy-mesme, s'il ne veut veoir en sa presence tailler

ſon armee en pieces. L'aſſeurant que tant de courageux Cheualiers prendront la defence de celle qu'injuſtement il veut attaquer, que s'il ſe veut deffaire de quelque mauuais ſeruiteur, il le peut enuoyer icy, & nous l'en deſchargerons bien-toſt.

Alerante ſe tournant alors vers la Nymphe: Et quoy, Madame, reprit-il, n'auray-je autre ſatisfaction pour le Roy mon Seigneur. Si le Roy Gondebaut, reſpondit-elle, ne trouue ſon contentement en nos reſponces, qu'il le recherche en la iuſtice de ceux qu'il veut oppreſſer, & qui ayant la main des Dieux pour eux, ne craignent point la violence des iniuſtes armes dont il menace vne femme. Il me deplaiſt, adiouſta froidement Alerante, que i'aye à vous faire ceſte declaration: Mais puiſque ie vois la grãdeur du Roy mon Seigneur ſi peu eſtimee, & que ſans recognoiſtre la clemence auec laquelle il s'offroit de vous remettre l'offence que vous luy auez faite, pour ne

laisser point impunie vne telle outrecuidance, ie vous fais sçauoir de sa part, qu'il est vostre ennemy mortel, qu'il vous deffie, & tous ceux qui vous adhereront : declarant les Segusiens, & tout le Forestz, auoir encouru sa disgrace : Et qu'à ceste occasion il les donne en pillage à la fureur de ses armes ineuitables. Et en disant ces mots, il rompit par le milieu vn jauelot qu'il portoit en la main, & en jettant les pieces aux pieds de la Nymphe : Et ainsi, continua-t'il, soit en presence des hommes & des Dieux, rompuë à iamais toute alliãce qui par le passé a pû estre entre vous. La Nymphe toute en colere, mettant les pieds sur le jauelot rompu : Ainsi, dit-elle, que ie foule aux pieds ce symbole de nostre alliance rompuë, de mesme i'espere que le grand Tautates me sousmettra ceux qui iusques icy, sous tiltre d'amitié se sont essayez de seduire mes vassaux & mes subjets. Alerante alors, sans faire reuerence, ny aucune action de respect, ny

d'honneur, se retiroit, lors que Godomar luy dit: Quelle responce me faites-vous du gage que ie vous ay offert? Nous le viendrons querir icy bien-tost; respondit-il froidement, auec vne armee de cinquante mille hommes. C'est trop, ou trop peu, repliqua le Prince: trop pour vn combat particulier, & trop peu pour combattre contre la iustice des Dieux. Alerante ne respondit point; mais en branslant la teste en façon d'vne personne qui menace, sortit du Chasteau, & montant à cheual, lors qu'il fut hors de la ville quinze ou vingt pas, il s'arresta tout court, & tournant le visage d'où il venoit: O Dieux tutelaires! s'escria-t'il à haute voix, de la ville de Marcilly, & vous tous Dieux & Deesses qui y estes adorez, ie vous supplie de la vouloir laisser à l'abandon des armes du Roy mon Seigneur, & d'auoir agreable de venir dans sa Royale cité de Lyon, où il vous promet & jure de vous dresser des Temples & des Autels, & de

vous y faire seruir & adorer auec toute sorte d'honneur & de respect. Et apres auoir redit ces paroles trois fois, il prit vn iauelot en ses mains & le lança de toute sa force contre les murailles de la ville, & donnant des esperons à son cheual s'en alla courant vers les gens de cheual qui l'attendoient.

Le peuple s'esmeut grandement de cette action, & n'eust esté qu'Adamas l'en empescha, sans doute ils luy eussent rendu du desplaisir, mais leur remonstrant que comme les messagers n'auoient nulle coulpe des paroles qu'ils portoient, que de mesme ils n'en deuoient receuoir aucun chastiement. Que c'estoit le droit des gens & qu'il ne falloit iamais le violer sans attendre la main appesantie du grand Tautates : Et d'autant qu'il vit toute la ville esmuë pour ce bruit de guerre, il fit sçauoir aux Principaux, qu'ils appaisassent sagement ce tumulte, & qu'estant trop tard pour as-

sembler le corps de la ville, la Nymphe demain leur feroit entendre toutes les causes de ces remuëments. Ces sages paroles du Druyde, remirent vn peu leurs esprits: Et renforçant les gardes, sans toutefois en faire semblant, il s'en alla au Chasteau en donner aduis à la Nymphe, & au Prince Godomar. Il arriua qu'au mesme temps qu'Adraste s'estoit mis à genoux deuant le Prince, pour luy baiser la main, en recognoissance de la grace qu'il auoit receuë par son moyen, Godomar le releua, & le conduisit vers Damon & Alcidon: Seigneur Caualier, dit-il s'adressant à Damon, Voicy le Bergere à qui les Dieux ont faict la grace que vous auez sceuë. Elle a esté grande, respondit Damon, & bien employee; car c'estoit dommage qu'vn si gentil Berger fut reduit en cet estat, pour vne si honorable & estimable action: & que si tous ceux qui ont commis ceste faute,

si toutesfois il y en a, estoient aussi rudement traité d'eux qu'il a esté : ie croy, Seigneur, que vous auriez bien affaire à planter tous les clouds qu'il faudroit. Chacun rit de ces paroles, & apres il continua, tendant la main à Celidee : Mais vous, courageuse Bergere, luy dit-il, ne me voulez-vous pas sommer de ma parole, afin que les Dieux vous rendent ce qu'ils vous auoient desia donné. Seigneur, respondit-elle, tant s'en faut que ie vous en vueille faire souuenir, qu'au contraire, ie vous conjure par la chose du monde que vous aimez le mieux, d'en vouloir perdre entierement la memoire. Vous m'estonnez grandemēt interrompit Godomar, de vous ouyr parler de ceste sorte, ne pensant pas qu'il y ait eu iamais fille au monde qui ait esté de vostre humeur : car la Force & la Prudence ayans esté donnees aux hommes, pour estre les Seigneurs de l'Vniuers, les Dieux ont donné la beauté aux femmes pour estre Dames & Maistresses des hommes. Seigneur respondit-elle, ie che-

rirois bien ceste beauté de laquelle vous parlez, autant que tous les autres, si ie ne considerois que le recourement que i'en pourrois faire me cousteroit plus cher que ma propre vie. Car il est vray que i'ayme autant la mort que l'esloignement de Thamire, Non, non, dit alors, Thamire, mettez vostre esprit en repos. Ie suis resolu, puis que pour vous donner toute à moy, vous-vous estes priuee de ce que celles de vostre sexe ont accoustumé d'auoir le plus cher, de perdre plustost la vie, que de ne le vous faire r'auoir, s'il est en ma puissance. Et pource, adjousta-t'il s'addressant à Damon, ie vous supplie, Seigneur, de me tenir la promesse que vous en auez faite, sans vous arrester aux pleurs de ceste Bergere à qui la passion empesche en cela l'vsage de la raison, & me vouloir donner quelqu'vn pour me guider, & me dire ce qu'il faut que ie fasse auant que de partir. Le Cheualier alors: Ie suis bien marry, dit-il, de desplaire à ceste discrette Bergere: mais l'obligation

où m'a mis ma parolle me doit excu-
ser, Et pour y satisfaire Ie vous dou-
neray Halladin mõ Escuyer qui vous
conduira; Ie vous accompagneray
d'vne lettre à ce grand operateur,
Et pour ce que vous auez à faire icy,
il faut seulemẽt escorcher les blessu-
res de son visage, en ensenglanter au-
tant de petits bastons qu'il y a de
playes. Et lors que le sang y sera sec
dessus, les plier dans vn linge & les
luy porter le plus diligemment qu'il
se pourra. Et ce pendant qu'il y ait
quelqu'vn qui soit soigneux de tenir
les playes nettes, les lauant auec du
vin tiede tous les iours, & les cou-
urant de peur que rien n'entre de-
dans, & sans doute vous la trouuerez
guerie à vostre retour! O Dieux s'e-
scria Celidée, faut-il, que ce dõma-
geable don la Nature, que l'on
nomme beauté, soit cause, O Tha-
mire, que nous soyons separez si lõ-
guement, N'es-tu pas contant de
m'auoir telle que ie suis? quant à
moy ie le suis plus que ie ne sçaurois

iamais estre. Et qu'est-ce, si cela est, que tu veux aller rechercher si loing auec tant de danger pour toy, & tant d'ennuys pour moy? Veux-tu estre plus contant qu'vne personne contante, Ah! prens garde que les Dieux te voyant insatiable ne te priuent des contentemens desquels tu deurois estre assez satisfait. Et auec ces parolles elle espandoit tant de larmes, qu'elle esmouuoit chacun à pitié & les attiroit tous en admiration horsmis Thamire, qui resolu à ce voyage, supplioit auec de plus chaudes prieres Damon, de vouloir satisfaire à sa promesse, Le Cheualier alors faisant venir Halladin, luy commanda de se tenir prest pour conduire Thamire, lors qu'il voudroit partir, vers le grand Olicarsis en Carthage. Et parce que le Berger, qui faisoit estat dés ce soir de s'en aller dans son hameau, & là donner ordre à ce qui estoit necessaire pour partir le matin, Halladin s'alla promptement preparer pour faire ce que

ſon maiſtre luy commandoit, quoy que ce fuſt bien auec quelque regret, de le laiſſer, n'eſtant pas encore bien guery. Cependant Damon eſcriuit, & donna la lettre à Halladin. Celidee alors voyant qu'il n'y auoit plus de moyen de diuertir Thamire de ce voyage, puiſque ny ſes prieres, ny ſes pleurs n'y auoient peu rien faire, tout à coup ſe reſſouuint du vœu de Palemon, qui auoit juré d'accorder la premiere requeſte qui luy ſeroit faite. O Palemon, s'eſcria-t'elle, par le vœu ſolemnel que tu as faict, & par lequel ayant obtenu ce que tu deſirois, les Dieux t'ont faict cognoiſtre qu'ils l'auoient agreable : Ie te prie, ie te conjure, & te ſomme de faire le voyage au lieu de Thamire, auec Halladin, pour auoir ma gueriſon. Palemon alors ſurpris : Ie ne manqueray iamais, ô Celidee, à ce que i'ay voüé, quoy que le voyage me deuſt couſter la vie, & ſuis preſt d'y ſatisfaire. O Dieux ! s'eſcria la Bergere Doris, qui auoit oüy la requeſte & la reſponce, ô Dieux ! combien ay-ie eſté maladuiſee,

aduisee de n'estre pas la premiere à te requerir, Palemon, de ne m'abandonner iamais: Et faut-il que de ceste sorte ie te perde pour le contentement d'autruy? Ah! cruelle Bergere, plus encore contre moy, que tu ne l'as esté contre ton visage. Quelle offence t'ay-je faite, pour me vouloir faire mourir auec tant de douleur? Ma compagne, reprit alors Celidee auec vn visage vn peu plus remis, i'aduouë que ie suis bien marrie de vous rendre ce desplaisir: mais vous voyez qu'auant que de le vous auoir voulu precurer, i'ay faict tout ce que i'ay pû pour m'en descharger par quelqu'autre moyen: puis que ie les ay trouuez tous inutiles, pardonnez-moy, Bergere, le deplaisir que ie vous donne, puisque c'est par force & par contrainte.

Doris qui veid n'y auoir plus d'esperance de changer Celidee, ny d'obtenir de Palemon de contreuenir au vœu qu'il en auoit faict, fondant toute en pleurs, sortit de la chambre, se pleignant de Celidee, &

du Ciel, qui consentoit à sa peine. Et presque en mesme temps Halladin estant prest, Thamire auec mille remerciemens, prit congé de Damon, & puis de la Nymphe & du Prince. Et de mesme en fit Celidee, Lycidas, Palemon, Adraste, & Hylas aussi, qui, quelque priere que luy en fissent Dorinde, Circeine, Palinice, ny Florice, ne voulut estre plus long-temps esloigné de Stelle. Et parce que Leonide luy dit: Et quoy, Hylas, nous n'aurons donc point toutes ensemble autant de pouuoir à vous arrester, que Stelle seule à vous r'amener? Madame, luy dit-il, chacun suit sa destinee. Mais comment, reprit-elle, vostre destinée n'est donc pas telle qu'elle souloit estre: car ne vous ay-je oüy dire, que c'estoit par destin que vous aymiez la beauté par tout où vous la rencontriez? Si cela est, n'auoüerez-vous pas qu'en toutes ces belles Dames, il y en à plus qu'en Stelle seule? Madame respondit froidement Hylas, Ie n'appelle pas beauté sinon ce qui plaist, Et si Stelle

ſeule me plaiſt plus que toutes celles que vous dittes, n'eſt-il pas vray qu'elle a plus de beauté pour moy que tant qu'elles ſont. Et à ce mot quoy que l'on luy ſçeuſt dire, il s'en alla auec cette troupe de Bergers & Bergeres, parmy leſquels eſtoit Halladin qui n'auoit en ſa vie faict voyage plus à contre-cœur que celuy-cy laiſſant Damon en vn temps, qu'il penſoit pouuoir bien eſtre vtile prés de ſa perſonne. Ils ſe ſepareremt preſque au ſortir de la porte de la ville, apres auoir remercié Clindor, qui accompagna Licydas le plus auant qu'il luy fut poſſible. Quant à Adraſte, il ſe recogneut tant obligé à Palemon, pour le ſoin qu'il auoit eu de ſa gueriſon, qu'il s'offrit diuerſes fois d'aller en ſa place auec Halladin: mais il ne le voulut permettre, d'autant qu'il euſt penſé ne s'eſtre pas aquité de ſon vœu, s'il y euſt enuoyé quelqu'autre. En fin, apres pluſieurs difficultez, Adraſte obtint de l'y accompagner, & ne pouuant l'exempter de ceſte peine, de la luy alleger pour le moins le plus qu'il

pourroit. Ceste action de ce Berger gagna plus sur la bonne volonté de Doris, que toutes les recherches qu'autrefois il luy auoit faites. Le soir Halladin demeura au logis de Thamire, où l'on luy fit toute la bonne chere que ces Bergers purent imaginer: Mais lors qu'on voulut tirer du sang du visage de Celidee, la peine ne fut pas petite, parce qu'il fallut luy en escorcher la plus grande partie: & d'autant que la douleur estoit grande, d'autant y fut-elle plus difficile: Et cela fut cause que le Chirurgien qui l'alloit de ceste sorsorte reblessant laissa vne Cicatrice sans la r'ouurir, tant pour auoir pitié de ceste fille que pour croire que c'estoit luy donner inutillement de la peine, ne croyant pas qu'vne blesseure que mesme chacun iugeoit incurable se pût guerir par cét vnguent de Simpathie; Les petits bastons estans dõc bien ensanglantez, puis sechez, & enfin soigneusement pliez auec du linge & mis dans vne boitte, de grand matin Palemon, & Adraste, vindrent

trouuer Halladin, & tous trois ensemble prirent le chemin de Lyon, où ils se mirent sur le Rosne, qui les conduysit iusques pres de la ville des Massiliens, où de fortune ils trouuerent vn vaisseau qui faisoit le voyage d'Afrique, sur lequel ils se mirent auec vn desir extreme de reuenir bien tost.

Fin de la Cinquiesme Partie de l'Astree.

Corrigez, s'il vous plaist, ces fautes.

PAge 3. ligne 1. veid. pag. 4. l. 19. le chef. 77. l. 21. Madonte. pag. 79. lig. 14. Madonte. p. 101. l. 22. Damon. p. 113. l. 18. Adraste qui. p. 114. l. 24. beaucoup de raiſon. pag. 120. l. 25. prenez de ceſte. p. 133. l. 8. que leur reprocher. p. 135. l. 2. oſtez que. ibid. l. 5. diſcrets. ibid. l. 6. ciuils que i'aye iamais pratiquez. pag. 137. vous n'auez point eſté. p. 145. l. 14. iamais que de. p. 183. l. 7. ne fiſtes. p, 212. l. 19. i'eſpreuue. pag. 139. Pourquoy la dois-je aymer ceſte belle inhumaine. p. 251. lig. 3. ſi contrainte. pag. 262. l. 10. flechiſſe. p. 269. l. 23. luy en donner. p. 276. l. derniere, à mes yeux.


VS·SOLA·
CIEM·RETVNDIT·ISTAM·